Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

B 845,115

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
1817

BIBLIOTHÈQUE

CHRÉTIENNE ET MORALE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Romagna del et sc.

ROME

EN

1848-1849-1850.

CORRESPONDANCE

D'UN OFFICIER FRANÇAIS

DE L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE D'ITALIE;

PUBLIÉE

PAR L'ABBÉ T. Theodore BOULANGÉ,

et dédiée

AU GÉNÉRAL OUDINOT, DUC DE REGGIO.

TOME PREMIER.

LIMOGES.

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1851.

LETTRE I.

Départ pour Rome. — Conversation à bord du *Labrador*. — Proclamation du général Oudinot avant l'embarquement. — Envoi à Civita-Vecchia de diplomates français. — Bon accueil qui leur est fait. — Scène touchante sur le port de Marseille. — Opposition des républicains de Civita-Vecchia à notre débarquement. — Ordre de résistance envoyé par le triumvirat. — Débarquement et séjour à Civita-Vecchia. — Proclamation du général en chef aux habitants. — Description de la ville. — Reconnaissance sur Rome résolue. — Députations envoyées au général Oudinot.

A bord du Labrador, le 24 avril 1849.

Le sort en est jeté!... Sous les efforts d'un vent propice, loin du port de Marseille, déjà, depuis deux jours, nous n'apercevons plus les côtes de France!..... Vous savez combien j'avais souhaité faire partie de l'expédition romaine? Pressé par une vive sympathie d'opinion avec les défenseurs de Pie IX, et par une commune répulsion pour le gouvernement qui avait pris la place du sien; poussé par un désir passionné de voir Rome, désir qui datait de

mon enfance; possédé peut-être d'une ambition d'avancement que je ne me suis jamais avouée, et qui n'en existerait pas moins au fond de mon cœur, je fus au comble de la joie quand j'appris que j'étais désigné, et quand l'ordre de partir nous a été transmis... A Marseille, mon ardeur ne se ralentit pas un instant...

Mais, vous l'avouerai-je? Au moment de mettre à la voile, ma bonne fortune me parut moins heureuse, ma destinée moins digne d'envie. Je compris seulement alors ce qu'il y a de triste dans l'adieu à la patrie, et combien de liens nous rattachent à ce pays pour lequel nous nous croyions presque indifférents. Ce n'est pas sans une certaine angoisse de cœur que j'ai vu s'effacer peu à peu dans un vague horizon cette terre que je n'étais pas certain de revoir; ce rivage où mon œil cherchait en vain à distinguer encore les milliers de bras tendus pour nous saluer...

Je restai quelque temps sur le pont dans une sorte de rêverie, et comme étranger à ce qui se passait autour de moi... Peu à peu la conversation de mes amis, qui s'entretenaient de l'Italie, de Rome, de la France, me rendit tout mon élan. J'y pris part avec toute la liberté de mes opinions et de mon caractère. Nous devisions sur notre expédition. Mais, quoique unis dans les mêmes sentiments, de temps en temps se montraient entre nous quelques divergences de vues, de jugements qui, du reste, font ressortir davantage l'éclat de la vérité.

« — Bientôt, disait un d'entre nous, le plus réfléchi et le plus habile peut-être, nous allons poser le pied sur cette terre qu'ensanglante si cruellement une minorité égarée, souveraine aujourd'hui, il est vrai, mais souveraine par l'emploi des plus détestables moyens. Est-ce donc là un frein que celui que vous impose le mousquet ou le poignard? et l'effusion du sang fit-elle jamais germer la conviction? Il faudrait, en vérité, désespérer de notre

époque, si les nations devaient se laisser entraîner par le torrent de ces ignobles révolutions. Heureusement le bon sens des masses est inaltérable comme cette mer conservant sa limpidité malgré tous les fleuves qui déversent dans son sein leurs eaux bourbeuses.

» — Inaltérable! reprit un autre; pouvez-vous le dire en présence des faits accomplis dans notre patrie, dans le Piémont, la Toscane, la Sicile, à Rome même?

» — Oui, très-certainement, car pourquoi les meneurs de ces populations n'ont-ils pu se maintenir à la tête des mouvements qu'ils ont provoqués? Par cette raison unique et décisive que les populations ne veulent point d'eux. Elles ne veulent ni de leurs personnes ni de leurs doctrines. Partout elles les ont laissé faire, les craignant et les méprisant, jusqu'à ce qu'enfin le mépris et l'aversion croissant chaque jour et l'emportant sur la crainte, on ait osé, comme à Florence, les chasser, ou, comme à Rome, former tout haut et malgré leurs sicaires le vœu d'en être délivré.

» — Ainsi, vous approuvez que le peuple français refuse au peuple romain cet usage de sa liberté dont il jouit lui-même?... La république française peut, à votre avis, légitimement tirer son épée contre la république romaine? Elle a le droit de nous envoyer la renverser et la détruire? Mais comment s'excusera-t-elle d'en agir ainsi, dans les conditions où elle est elle-même placée?

»— En agissant ainsi, la France ne viole point sa constitution récente et la forme de gouvernement qu'elle a adopté. Revenue à son bon sens, ou plutôt rendue à elle-même et maîtresse de ses actions, elle rend la liberté à un malheureux peuple tombé par surprise dans des mains habiles à ourdir des conspirations, à faire des émeutes; et c'est tout. OEuvre généreuse qu'exige son intérêt propre et que lui conseille sa justice! Son intérêt veut qu'elle rompe, dans le monde entier, avec ces révo-

lutionnaires qu'elle a domptés chez elle; sa justice ne pouvait hésiter entre Mazzini et Pie IX, entre le dictateur d'une bande tyrannique, dont les plus grands exploits ont été de dévaliser les églises et d'incarcérer les prêtres, et le chef et le père d'un peuple assurément peu énergique, mais digne cependant d'intérêt. Ne rien faire, c'eût été laisser à d'autres l'honneur et le profit d'un patronage que la France a toujours exercé... »

La conversation fut interrompue par un commandement qui fit ranger chacun à son poste.

Vous voyez que je suis fidèle à commencer le journal que vous m'avez demandé. Toutefois ne vous attendez pas à des pages remplies par des réflexions politiques; je me bornerai, la plupart du temps, à vous raconter les faits au fur et à mesure qu'ils se dérouleront sous mes yeux. C'est ainsi que j'aime à vous faire connaître de suite la franche et libérale proclamation que nous a adressée, avant l'embarquement, notre digne général M. Oudinot de Reggio; elle vous indiquera, mieux que quoi que ce soit, la nuance du drapeau qu'a déployé la France en cette occasion. La voici :

« Soldats !

» Le président de la république vient de me confier le commandement en chef du corps expéditionnaire de la Méditerranée; cet honneur impose de grands devoirs; votre patriotisme m'aidera à les remplir.

» Le gouvernement, résolu à maintenir partout notre ancienne et légitime influence, n'a pas voulu que les destinées du peuple italien pussent être à la merci d'une puissance étrangère, ou d'un parti en minorité. Il nous confie l'étendard de la France pour le planter sur le territoire romain, comme un éclatant témoignage de nos sympathies.

» Soldats de terre ou de mer, enfants de la même famille, vous mettrez en commun votre dévoûment et vos efforts ; cette confraternité vous fera supporter avec joie les dangers, les privations et les fatigues.

» Sur le sol où vous allez descendre, vous rencontrerez à chaque pas des monuments et des souvenirs qui stimuleront puissamment vos instincts de gloire. L'honneur militaire commande la discipline autant que la bravoure ; ne l'oubliez jamais ! Vos pères ont eu le rare privilége de faire chérir le nom français partout où ils ont combattu. Comme eux, vous respecterez les propriétés et les mœurs des populations amies. Dans sa sollicitude pour elles, le gouvernement a prescrit que toutes les dépenses de l'armée leur fussent immédiatement payées en argent. Vous prendrez en toute occasion, pour règle de conduite, ces principes de haute moralité.

» Par vos armes, par vos exemples, vous ferez respecter la dignité des peuples ; elle ne souffre pas moins de la licence que du despotisme. L'Italie vous devra ainsi ce que la France a su conquérir pour elle-même : l'ordre et la liberté ! »

Ces paroles, aussi simples que fermes, ont été saluées de mille cris d'approbation ; et l'on peut espérer qu'au fond du cœur de chaque soldat est maintenant écrit et restera indélébile le sentiment de grandeur et de noblesse dont est empreinte cette allocution.

Mais le temps a marché, et, partis de Marseille, le 21 avril, à bord de la frégate le *Labrador,* que monte le général en chef Oudinot avec tout l'état-major, nous mouillions, le 22, en vue des îles d'Hyères, pour y attendre les divers bâtiments dont l'escadrille doit se composer. (Vous savez qu'elle est placée sous les ordres de l'amiral Tréhouart.) A quatre heures du soir, la réunion étant effectuée, le signal de l'appareillage a été donné, les bâ-

timents ont pris leur poste sur deux colonnes parallèles, et nous voguons dans la direction du cap Corse, qui forme, au Nord, l'extrême pointe de l'île de ce nom.

Le 23, doublant le cap Corse et faisant route au Sud, en longeant la côte de l'île, nous sommes passé en vue de Bastia. A quatre heures le *Panama* a amené à notre bord M. de la Tour-d'Auvergne, diplomate, M. Espivent, chef d'escadron d'état-major et aide-de-camp du général en chef, M. Durand-de-Villers, aide-de-camp du général Régnault; ces trois messieurs sont chargés d'une mission collective pour Civita-Vecchia, et l'amiral a donné au *Panama,* qui les doit conduire, rendez-vous dans le parage de l'île de Giglio.

Augmentant sa vitesse, le *Panama* est arrivé ce matin même, 24, devant Civita-Vecchia. Toute la population rassemblée couvrait la plage, les quais, encombrait les rues, saluant et criant à qui mieux mieux : *Vivent les Français!...*

A travers tout ce monde ami, plutôt qu'ennemi, nos trois compatriotes se sont avancés vers la demeure du gouverneur. C'est M. Espivent qui a porté la parole.

« La France, a-t-il dit, en envoyant ses soldats sur votre territoire, ne veut point, certes, défendre le gouvernement actuel, qu'elle n'a point reconnu, mais épargner à l'Italie centrale des malheurs nouveaux. Elle n'a pas l'intention de se mêler du règlement des affaires de ce pays, elle veut seulement concourir au rétablissement d'un régime libéral et en assurer la durée, d'un régime qui soit à égale distance des abus que le généreux Saint Père avait déjà fait disparaître, et de l'étrange anarchie dont le triumvirat de Rome est encore la honteuse expression. Le nom de la France, ici comme ailleurs, veut dire ordre et vraie liberté; son drapeau et ses soldats sont là pour maintenir l'un et l'autre. »

Le gouvernement a répondu qu'il ne pouvait rien pren-

dre sur lui, et qu'il allait immédiatement convoquer le conseil municipal, lequel aviserait aux difficultés de la situation. Aussitôt rassemblé, ce conseil, composé de vingt membres, a déclaré à l'unanimité, « qu'il serait heureux de voir arriver les Français, et que, non-seulement on voulait bien les laisser entrer, et occuper la ville, mais encore qu'ils seraient reçus comme des frères. »

Leur mission terminée, nos envoyés se sont retirés à bord du *Narval,* vapeur de guerre, mouillé à l'entrée du port, et comme en arrivant, ils ont été suivis d'une population joyeuse, faisant retentir l'air des cris de *vive la France!... Fate presto !* leur disait-on.

En face d'un accueil aussi pacifique, sans aucun doute, les mille hommes que portait le *Panama* auraient pu débarquer; mais le général en chef en avait autrement ordonné, et ce bâtiment est venu rejoindre notre division au rendez-vous indiqué, nous apportant les bonnes nouvelles que je vous donne.

Il est neuf heures du soir.

Tout cela s'est accompli dans un jour. Demain, le débarquement s'effectuera, et, sitôt à terre, je reprendrai ma correspondance, que je ne veux pas quitter sans vous raconter un fait qui s'est passé sous mes yeux à Marseille, au moment de l'embarquement du 68e de ligne. Ce fait m'a ému; il a réveillé chez moi toutes mes croyances religieuses. J'y sens comme un avertissement du ciel, qui me dit que notre campagne de Rome me remettra dans la bonne voie.

Les soldats du 68e de ligne cantonnés, quelque temps avant notre expédition, dans les environs de Marseille, avaient tellement capté, par leur conduite et leur cordialité, la bienveillance et la sympatie de leurs hôtes, que ces derniers ont voulu les accompagner jusqu'au port. C'était touchant de voir ces bons paysans fraterniser une dernière fois avec leurs amis de quelques semaines;

venir, au moment de la séparation, échanger avec eux les sentiments du patriotisme le plus sincère ! Mais ce qui, par-dessus tout, m'impressionna ce fut la vue d'un prêtre parmi cette foule amie, d'un prêtre que les braves soldats du 68e supplièrent de les bénir avant le voyage !... Voyez-vous le sublime et émouvant tableau produit par une telle scène ! De tous côtés, citadins, paysans et soldats étaient, les mains fortement pressées, sur le point de se séparer ; la voix des chefs de corps se faisait entendre pour le ralliement ; tambours et clairons résonnaient le rappel général ; et, tout près, à quelques encâblures du port seulement, l'on apercevait, appareillant, la frégate qui devait nous emmener... Eh bien ! la bénédiction du digne prêtre fut à peine commencée que toute cette vie, que tout ce tohu bohu s'arrêta sur-le-champ ; tous courbèrent la tête, et beaucoup tombèrent à genoux... Puis, rehaussant un si grand spectacle, la mer était là, roulant et déroulant ses vagues, impatiente de pousser au large notre fine et jolie frégate.

Civita-Vecchia, le 27 avril.

Avant de vous envoyer cette première lettre, je vais rapidement vous décrire nos journées du 25, 26 et 27 ; je dis rapidement, car demain nous marchons sur Rome, et vous devez penser quelles occupations un semblable ordre fait surgir pour tous.

Dans la soirée du 24, et pendant la nuit, les clubistes et les républicains en petit nombre qui se trouvaient dans la population de Civita-Vecchia, se sont efforcés de faire changer la détermination prise à notre égard et de pousser à la résistance. Mais ces efforts n'ont eu aucun succès. Je dois vous dire que la veille on avait expédié des courriers à Rome pour donner avis au triumvirat de ce qui se

passait, et pour lui demander des instructions et du renfort. La réponse est arrivée le 25, portant l'ordre de défendre Civita-Vecchia jusqu'à l'extrémité, et annonçant l'envoi de toutes les forces disponibles ; mais il était trop tard , la prise de possession était consommée, comme vous allez le voir.

Mouillée le 25 au matin à trente-cinq milles de la côte, notre division navale s'est ébranlée au point du jour, et a gouverné sur Civita-Vecchia. Bientôt elle a pris position en ligne devant la ville, et trois corvettes seulement, le *Ténare*, le *Véloce*, et le *Narval*, ont occupé le port. C'est alors qu'a commencé le débarquement. La mer, un peu houleuse, nous gênait assez désagréablement, mais pourtant tout s'est fait sans aucun accident fâcheux.

Le débarquement des troupes ayant absorbé toute la journée du 25, celui du matériel a eu lieu le lendemain. Rien de mieux ordonné que cette opération : nos soldats s'en sont acquitté avec une prestesse inconcevable. Il leur a suffi ensuite de quelques minutes pour dresser les tentes nécessaires. Il ne s'est pas écoulé une heure entre le roulement du tambour et la mise en ligne de toute l'armée. Le général en chef a passé la revue, et nous a adressé une courte allocution, vivement sentie, qui a été accueillie d'un immense *vivat*. Il a adressé également aux habitants de Civita-Vecchia une proclamation pleine de sagesse et de dignité, où il annonce « que la France ne vient pas pour régler des droits et des intérêts qui sont, avant tout, ceux des populations ; mais que la cause de Pie IX intéressant toute la chrétienté, l'armée française vient arborer le drapeau de la conciliation et de la liberté véritable. »

Une partie de nos troupes est casernée dans Civita-Vecchia, l'autre est campée sous les murs ou dans les environs. Les deux pavillons français et italien sont

arborés, l'un à côté de l'autre, sur les édifices et sur les forts.

Aussitôt pris terre, le général avait dépêché vers Rome des officiers d'ordonnance pour y étudier l'opinion publique. A leur retour, ils ont déclaré qu'une reconnaissance sur la ville papale était urgente, et suffirait, sans doute, pour suspendre immédiatement les préparatifs de résistance que l'on essayait d'y organiser. C'est cet avis qui, partagé par notre chef, lui a dicté l'ordre du départ. Nous irons donc demain 28, faire notre première étape sur la route de Civita-Vecchia à Rome.

S'il m'était donné de vous écrire ma seconde lettre de la capitale des États pontificaux, j'en serais tout fier, je vous assure, malgré que je n'eusse aucun fait d'armes à vous apprendre ! Si coupables que soient les malheureux qui asservissent la cité romaine, nous voudrions être a même d'épargner leur sang. Notre gloire n'en serait pas moins belle, et celui pour la noble cause duquel nous sommes venus ici serait au comble de ses vœux !

Civita-Vecchia, 28, 10 heures du matin.

Au moment de notre départ, le général en chef reçoit une députation de la municipalité et du club central de Rome. Ces députés lui ont déclaré que Rome est déterminée à se défendre jusqu'à l'extrémité, plutôt que de reconnaître l'autorité du pape. Le général a répondu que ses ordres lui prescrivaient d'aller à Rome, et qu'il y entrerait, quelle que fût la résistance. Quant à l'autorité du pape, il ne leur a pas dissimulé son sentiment, qui est que le pape, sans pouvoir temporel, au milieu des passions toujours tumultueuses d'une république, ne serait rien, et deviendrait l'esclave de tous les partis. Les paroles du général n'ont paru faire aucune impression

sur les municipaux romains. Je ne dois pas omettre de relater une autre députation qui nous a fort surpris : c'est celle des Français établis à Rome, députation appartenant aux opinions les plus avancées, et qui désapprouve l'expédition. Le général les a parfaitement accueillis ; il a écouté et discuté leurs objections, mais il a terminé en leur disant : « Je vais me présenter sous les murs de Rome en ami et en conciliateur. Au premier et au deuxième coup de canon, je me tiendrai tranquille ; au troisième, je repousserai la force par la force. »

Nous partons...

LETTRE II.

Départ de Civita-Vecchia, et marche sur Rome. — Civita-Vecchia en état de siége. — Bataillon Melara désarmé. — Proclamation du général Oudinot aux troupes françaises. — Incident. — Arrivée devant Rome. — Premier engagement. — Guet-apens de la porte San-Pancrazio. — Réflexions. — Issue fatale de ce guet-apens. — Enthousiasme insensé qu'elle cause aux triumvirs. — Un prélat français sur la brèche. — Pourquoi notre armée n'a-t-elle plus d'aumôniers ?

Camp de Palo, 4 mai 1849.

Pendant les huit jours qui se sont écoulés depuis notre départ de Civita-Vecchia, une seule journée, celle du 30 avril, a été marquée par de graves événements. Mais n'anticipons pas, et reprenons mon récit là où je l'ai laissé.

Le 26, notre général en chef envoyait une seconde proclamation, dans des termes très-conciliants, aux populations romaines; mais elle devait être sans effet.

Nous partions de Civita-Vecchia le 28 avril, avec sept mille hommes de troupes, ne laissant que cinq cents sol-

dats et les équipages des vaisseaux de guerre. La ville fut mise en état de siége, et on y interdit les publications politiques, parce que le préfet républicain Manucci, et la municipalité, qui provient d'élections démagogiques, voulaient afficher des proclamations, des protestations et toutes les pièces révolutionnaires émanant des clubs ou des triumvirs de Rome, entre autres une adresse des clubs aux soldats français, où notre gouvernement était traité de la manière la plus outrageante. Il eût été imprudent de laisser s'organiser ainsi derrière nous un foyer de sédition, d'excitation à la révolte, qui pouvait compromettre le salut d'une faible garnison, ou tout au moins exciter quelque collision sanglante entre nos soldats et les exaltés. Le général a dû faire ce que l'on fait en temps de guerre, donner la suprématie à l'autorité militaire, pour tout ce qui concerne l'ordre public et la sûreté de la place. Il fit aussi désarmer quatre cents soldats romains de la garnison. Ces hommes appartiennent à un bataillon dit *Melara*, venu à Rome il y a très-peu de temps; il est appelé Melara du nom de son colonel, et composé de soldats la plupart tirés des bagnes, où ils subissaient des condamnations pour meurtre ou pour vol.

Quant à nous, la veille de notre départ, le général nous avait adressé la proclamation suivante :

« SOLDATS !

» Vous connaissez les événements qui vous ont amenés dans les Etats romains.

» A peine élevé sur le trône pontifical, le généreux Pie IX avait conquis l'amour de ses peuples, en prenant près d'eux l'initiative des réformes libérales.

» Mais un parti factieux, qui a promené le malheur sur

toute l'Italie, s'armait dans Rome, à l'ombre de la liberté.

» Le souverain pontife dut s'exiler, à la suite d'une émeute inaugurée par l'assassinat impuni et glorifié de son premier ministre.

» Ce fut sous ces auspices, et sans la majeure partie des électeurs, que fut fondée la république romaine, dont aucun gouvernement de l'Europe n'a reconnu l'existence.

» Néanmoins, dès mon arrivée, je fis appel aux hommes de tous les partis, espérant les réunir dans une soumission commune au vœu national..

» Le fantôme de gouvernement qui siége à Rome répond par des bravades réitérées à mes paroles conciliantes.

» Soldats ! acceptons le défi : marchons sur Rome !

» Nous ne trouverons pour ennemis ni les populations, ni les troupes romaines.

» Les uns et les autres nous considèrent comme des libérateurs. Nous avons à combattre des réfugiés de toutes les nations, qui oppriment ce pays, après avoir compromis dans le leur la cause de la liberté.

» Sous le drapeau français, au contraire, les institutions libérales recevront tous les développements compatibles avec les intérêts et les mœurs de la nation romaine. »

Le 29, nous campions à Castel-Gelido, sans qu'aucun signe d'hostilité se fût manifesté. Désireux cependant de connaître les dispositions des troupes de la république romaine, le général envoie son officier d'ordonnance, le capitaine Oudinot, avec quelques chasseurs à cheval, jusqu'aux avant-postes. Il les rencontra à trois lieues environ de notre camp, et ses paroles pacifiques furent accueillies par une fusillade qui démonta un des chasseurs.

Ce fait était isolé; aussi ne nous enlevait-il pas encore tout espoir de conciliation. Nous continuons donc à mar-

cher, mais sans voir l'ennemi. Arrivés, le lendemain 30, sous les murs de Rome, nous y prenons position sur le plateau qui domine l'entrée de cette ville, par la porte Pertuzza, avec l'intention de faire un dernier et solennel appel à la concorde. Mais le drapeau rouge flotte sur chacun des forts, d'outrageantes vociférations font retentir l'air, et notre tête de colonne est assaillie par un feu des plus vif! Aussitôt la brigade Molière, malgré de graves obstacles, couronne les hauteurs à droite et à gauche de la route, et l'infanterie et l'artillerie répondent vigoureusement au feu de la place.

Ensuite, pour faire diversion et pour éparpiller un peu les forces des assiégés, la brigade du général Levaillant reçoit l'ordre de faire un mouvement agressif sur une route de gauche, dans la direction de la porte Angelica. Ce mouvement est exécuté; et bien que la route à suivre longe parallèlement, et à moins de deux cents mètres, les remparts, nos soldats s'y engagent avec la plus courageuse intrépidité.

Il est alors près de midi; et depuis le matin quelques tirailleurs romains inquiètent assez fortement le flanc de la colonne du général Levaillant; le commandant Picard est envoyé pour les repousser, avec un bataillon du 20e de ligne. Il accomplit rapidement sa mission, et chasse l'ennemi devant lui, jusqu'à la porte San-Pancrazio.

Là eût dû se borner le rôle actif du commandant Picard, mais ce digne et valeureux officier, sachant que son général avait l'intention de se porter sur un autre point, menace soudainement la porte San-Pancrazio, afin d'y attirer ceux des assiégés qui se disposaient à la résistance, et qui, ainsi, se trouveraient distraits du point que le général avait principalement en vue. Malheureuse idée! elle devait nous occasioner un triste échec!

Après quelques décharges et évolutions contre les Romains qui garnissaient les remparts de la porte, ce com-

mandant entend soudain, dans Rome, des fanfares et des chants, entre autres la *Marseillaise*, en Français. Croyant, ainsi que ses hommes, la ville prise, il envoie vers les assiégés un de ses officiers avec un prisonnier ennemi, pour s'assurer de l'état réel des choses. Les Romains ne les ont pas plus tôt aperçus, qu'ils les entourent de témoignages d'amitié, et qu'ils viennent embrasser nos tirailleurs les plus avancés. Tout-a-fait convaincu, le commandant Picard descend de cheval et s'adjoint à eux. Il est fêté comme son officier, et n'entend résonner à ses oreilles d'autres mots que ceux-ci : *Siamo amici! siamo fratelli! La pace! la pace!*

Ordonnant alors aux soldats romains de remettre la baïonnette au fourreau, il leur dit qu'il va donner quelques ordres à sa troupe, et qu'ensuite il se rendra avec eux auprès du général en chef, qu'on lui assure être dans le voisinage.

Aussitôt le digne commandant rejoint les siens, leur déclare que la ville est prise, qu'il ne faut faire aucun mouvement, et attendre son retour; puis il rentre dans Rome avec la plus aveugle confiance. A peine y a-t-il fait quelques pas, que ceux qui l'accompagnaient se perdent dans la foule, et qu'il se voit entouré d'une masse compacte composée de toutes sortes de gens. Prisonnier au milieu de cette populace furieuse, mille fusils, mille poignards se dirigent à tout instant sur sa poitrine, et ce n'est qu'à grande peine que quelques officiers et gardes nationaux parviennent à l'entraîner jusqu'au château Saint-Ange, qui lui est donné pour prison.

Mais revenons au détachement de ce commandant. Fidèle aux ordres qu'il a reçus, il attend, l'arme au bras, sous la porte San-Pancrazio, le retour de son chef, lorsqu'une horde menaçante s'avance vers lui de l'intérieur, et se dispose à l'entourer. Ce fut pour nos malheureux soldats un indice certain qu'ils avaient été trop crédules,

qu'un guet-apens leur avait été tendu. Doublement surexcités par la perte de leur chef et par la défaveur qu'ils sentent devoir tomber sur eux pour n'avoir pas prévu ce piége, leur fureur ne connaît plus de bornes, et ces hommes, tout-à-l'heure encore inoffensifs, sont devenus à l'instant des tigres, qui brûlent de désaltérer leur vengeance dans des flots de sang ennemi.

Depuis une heure jusqu'à sept heures du soir, les Français jonchent le sol de cadavres; mais le nombre devait l'emporter; et tout ce qui n'est pas tué est fait prisonnier par les Romains...

Fatale journée, fatale erreur!!!... qui donne lieu à des réflexions que je ne puis taire :

En règle absolue, à la guerre, tout officier, tout soldat, doit suivre aveuglément et exclusivement les ordres qui lui sont donnés. Les outre-passer ou les affaiblir est toujours dangereux, et pour une fois qu'un résultat avantageux s'en suivra, mille autres fois l'on créera les plus grands embarras à son chef, et, souvent même, le péril en sortira pour tous.

Que le brave commandant Picard eût exécuté à la lettre ce qu'on lui avait prescrit, voyez quels affreux malheurs auraient été évités!... On l'envoie repousser des tirailleurs qui nous gênent; il les repousse si vivement qu'il les conduit, la baïonnette aux reins, jusqu'à la porte San-Pancrazio. Très-bien! mais là finit la mission imposée, et le commandant doit revenir joindre sa colonne. Il pense mieux faire en tentant un coup de main contre la porte qui a reçu les tirailleurs. Qu'arrive-t-il? C'est qu'un piége lui est tendu, et que non-seulement lui, mais tous les siens vont s'y faire prendre!...

C'est assez, trop peut-être, de cette sorte de blâme contre ce que j'appellerai la désobéissance du courage, et je reprends la suite des événements de ce funeste 30 avril.

Attirée par le feu terrible que soutiennent nos pauvres

frères dans l'intérieur de la ville, la brigade Levaillant, de laquelle ils s'étaient détachés, vole à leur secours. L'ennemi avait prévu ce cas; partout il se tient sur ses gardes. La proie ne lui échappera donc pas, et nous ne ferons qu'ajouter au nombre des morts qui existe déjà.

En effet, a peine engagés dans la rue qui aboutit à la porte San-Pancrazio, nos soldats sont en butte à l'action meurtrière de trois pièces de canon, plantées sur une barricade solide croisant la rue. Là, le combat devient horrible. Avec un courage inoui, et aux cris de Vive la France! ses valeureux enfants s'élancent contre la barricade et tentent de la renverser. Impossible! Les canons en sont bien servis. Puis les maisons et les murailles voisines sont garnies de troupes qui, à l'abri de tout danger, font pleuvoir une grêle de balles. Un colonel tombe à la tête de son régiment; vingt officiers s'élancent aux premiers rangs. Ils tombent aussi... Morts et blessés jonchent la rue. Au paroxisme de la rage, nos soldats se ruent sur la barricade; ils s'efforçent d'ouvrir, dans un mur où elle est appuyée, une brèche pour l'attaquer par derrière... Inutile, les Romains sont là, ils pourvoient à tout!...

Désespérant alors d'enlever la ville par un coup de main, le général fait sonner la retraite; mais, pour évacuer la rue fatale, que de souffrances restent encore à endurer! Il faut passer par une longue avenue étroite, flanquée de murailles. La brigade n'y est pas plus tôt engagée par colonnes, qu'une batterie de quatre canons masqués, établie dans une maison touchant la porte, ouvre son feu et vomit une pluie continuelle de mitraille!... Notre perte, en cet endroit, fut affreuse; songez que les Romains combattant à couvert, rien ne pouvait venir troubler la sûreté de leur coup d'œil.

Sitôt hors des murs et de la portée du canon, la retraite des nôtres ne fut plus inquiétée; ils purent asseoir tranquillement leur position, désappointés, il est vrai, mais

non découragés, et disposés à prendre prochainement leur revanche. Ils passèrent la nuit au lieu même où avait commencé le combat.

Le lendemain et le surlendemain, le campement régulier s'est organisé, moitié à Polidoro et moitié à Palo, où est établi le quartier-général.

Palo est un hameau de quinze à vingt maisons, communiquant par la mer à Civita-Vecchia. Nos hôpitaux y sont établis; nous pourrons donc soigner en sécurité les blessés. Le temps est beau; les troupes, parfaitement à l'aise sous des tentes, sont approvisionnées pour plusieurs semaines; il nous sera facile d'attendre là l'arrivée du reste de l'expédition. Nous n'aurons pas, je crois, d'insultes à redouter, car, depuis le 2 mai jusqu'aujourd'hui 4, que je vous écris, aucun visage ennemi n'a été signalé.

Dans deux à trois jours, le général aura réunis, à Palo, de vingt à vingt-cinq mille hommes. Avec ces forces, appuyées d'une bonne artillerie de siége, l'issue d'une attaque décisive ne peut être douteuse. Rome ne saurait succomber par surprise à un enlèvement. Toutes les portes en sont barricadées, et les murailles, bien défendues, peuvent résister à une attaque ordinaire. Le cas deviendra différent quand l'artillerie de siége jouera, et qu'une brèche praticable aura été ouverte. Une fois maître sur ce point, on le sera de la cité.

Un enthousiasme insensé, à ce que nous ont appris quelques fidèles sujets de Pie IX échappés de Rome, règne dans cette ville. Le triumvirat, excité par l'idée de repousser une armée française, croit ses hordes mi-partie étrangères, invincibles. Derrière des barricades ou sur des murs, ces hommes sont aussi bons que des troupes disciplinées; mais nos intrépides phalanges en auront bientôt fini avec eux, après les avoir chassés de leurs remparts, et quand, surtout, l'assaut pourra être livré. C'est

alors que, malgré tout le regret que nous cause le sang versé, nous leur ferons payer le lâche guet-apens qu'ils ont ourdi contre nos malheureux frères, qui sont toujours en leur pouvoir. Nous avons aussi à leur demander compte de cinq cents morts que cette infâme populace (car ce ne sont pas les citoyens composant la garde nationale qui se battaient) a massacrés presque à bout portant. Patience donc, et ces dettes seront acquittées.

Je ne veux pas omettre de vous dire que, dans cette malheureuse affaire, le général Oudinot, quoique malade, et le général Mollière ont été constamment aux postes les plus périlleux. Le sous-intendant Dutheil s'est distingué autant par le courage avec lequel il a établi ses ambulances sous le feu de l'ennemi, que par les soins intelligents et empressés qu'il a fait donner aux blessés. Les officiers de santé et d'administration ont suppléé par leur zèle à leur petit nombre et au peu de médicaments et de provisions dont ils se trouvaient munis; les troupes n'ont eu à souffrir d'aucunes privations.

Parmi les traits de bravoure, on peut citer celui d'un sergent du Génie. Ce brave militaire s'étant offert pour la périlleuse mission de pousser une reconnaissance jusqu'à une porte de la ville, s'en acquitta avec succès, malgré les feux croisés qu'on dirigeait sur lui. Il revint sans blessure, mais la tunique criblée de balles. Le général lui a promis la croix.

Notre échec ou plutôt ce funeste guet-apens aurait été bien moins déplorable pour nous si, le soir, du haut des remparts, ne s'était fait entendre, en Français, ce chant si souvent mêlé à nos luttes guerrières et politiques. O honte! Des Français (on n'en peut douter), demandant dans leurs clameurs fratricides que *le sang impur de nos braves abreuvât les sillons* des campagnes romaines!... A quelle opinion appartiennent ces *sublimes* patriotes?... Vous le devinez.

Je ne terminerai pas cette lettre sans vous faire connaître une circonstance qui nous a été dévoilée par un transfuge à la gloire de quelques membres du clergé français, qui se trouvent renfermés dans les murs de Rome.

A peine y avait-on appris notre débarquement, que monseigneur Luquet, évêque *in partibus*, sachant que nous ne possédions aucun aumônier, pensa qu'il serait heureux que des prêtres pussent porter à ceux de nous que frapperait ou le fer ou la balle les consolations de la religion, toujours si douces et si bien accueillies en semblable moment. Il s'adressa à cet effet à Mazzini, et demanda pour un ecclésiastique (1) et lui l'autorisation de se rendre aux avant-postes de notre armée. Je n'ai pas besoin de dire que la seule réponse qui lui fut faite comportait un refus aussi dur que formel. Mais nous n'en gardons pas moins à ces généreux concitoyens une reconnaissance fraternelle, un sympatique souvenir...

Il est à la suprême heure une ineffable consolation, c'est celle d'entendre, surtout quand on meurt sur le sol ennemi, murmurer à ses oreilles de ces bonnes et vivifiantes paroles qui, en même temps qu'elles soutiennent le moral, raniment encore la foi et ouvrent le ciel. Pourquoi faut-il que nos braves soldats soient privés, depuis si longtemps, du secours spirituel de ceux qu'ils avaient coutume de nommer la *providence du régiment*. Jamais, selon moi, le sacerdoce ne paraît plus saint et plus recommandable qu'en le voyant prêcher les préceptes évangéliques au milieu des rudes natures guerrières que renferment les corps armés.

---

(1) M. l'abbé Du Cosqued.

Livré à lui-même, le troupier s'égare souvent. Une fois sur la mauvaise route, rarement une voix amie est là qui lui montre le danger. S'il en existe une, elle sera dépouillée du prestige sacré dont est revêtu le prêtre, et peut-être qu'il la méconnaîtra, tandis qu'il eût écouté l'autre avec respect et effusion. Oh! certes, qu'il y a dans la disparition de nos aumôniers une coupable négligence, et qu'on est en droit d'infliger un blâme sévère au gouvernement qui l'a provoquée, qui l'a amenée!...

Mais je reviens à monseigneur Luquet. Lorsqu'on lui eût refusé de passer dans nos rangs, il s'empressa d'écrire au triumvirat que la charité n'ayant pas de drapeau, il était tout à tous, et offrait aux Romains, comme il l'avait fait pour ses compatriotes, le secours de son ministère.

Je ne sais si la lettre fut reçue ainsi qu'elle le méritait; seulement, ce qu'il y a de certain, c'est que le 30 avril, sitôt que gronda le canon, l'intrépide évêque, avec son compagnon, accourut sur le champ de bataille. Là, ils ne cessèrent, au milieu des marques du respect et de l'admiration de tous, de transporter jusqu'aux ambulances les blessés, qu'ils allaient chercher sous la mitraille et sous les balles. On ajoute que deux ecclésiastiques belges, MM. de Mérode et Édouard Waclemont, se joignirent bientôt à eux pour remplir le même ministère de charité, de dévouement et d'intrépidité. Vivent ces dignes et saints prêtres!... Que l'étoile du brave, que le signe de l'honneur siérait bien sur d'aussi nobles poitrines!...

LETTRE III.

Manque de prévision et de vigilance du triumvirat au sujet de l'expédition française. — Manifestation réprimée. — Proclamation des triumvirs. — Résultat d'une séance de la Constituante. — Comité de sûreté publique établi par les clubs. — La publication des nouvelles est interdite par le triumvirat. — Dispositions des paysans à l'égard des Français. — Préparatifs de guerre qui se font dans la ville. — Projet d'un ouvrage sur la cité romaine. — La campagne et les environs de Rome. — Aspect poétique et situation politique de cette ville. — Propositions d'accommodement faites par les triumvirs. — Renvoi des prisonniers français du 30 avril. — Détails sur la captivité du commandant Picard. — Trève conclue. — Lettre du président de la république française au général Oudinot.

Camp de Palo, le 10 mai 1849.

Depuis le 25 avril, les portes de Rome sont fermées, nul ne peut sortir. Une foule de personnes se sont hâtées de partir avant l'établissement de cette consigne. C'est par ces transfuges que nous avons les renseignements que je vais vous donner.

Le gouvernement républicain, si belliqueux en paroles, a manqué de prévision et de vigilance au point d'ignorer jusqu'au dernier moment qu'une expédition faisait voile pour Civita-Vecchia. Il ne l'a su que le 24 au soir, quand la capitulation de Civita-Vecchia était déjà conclue. C'est alors que l'assemblée et le triumvirat ont décrété des proclamations au peuple romain, et une protestation contre l'expédition française. Le lendemain, les journaux publiaient les pièces officielles dont je viens de parler; ils publiaient également la proclamation de notre général en chef aux populations des États romains, proclamation dans laquelle il est dit que la France ne vient pas pour soutenir un gouvernement qu'elle n'a pas reconnu, mais pour faire succéder à l'anarchie la conciliation et la vraie liberté, et qui se termine en qualifiant l'expédition d'entreprise sainte et patriotique. La saine partie de la population et même les républicains modérés y auraient volontiers adhéré.

C'est alors que les chefs de la révolution qui trônent depuis six mois, les démagogues en possession des emplois rétribués, la masse des clubistes et des ouvriers qui vivent sur les fonds des ateliers nationaux, se rassemblèrent dans le but de faire une grande manifestation *pour le salut de la patrie en danger*. Mais le triumvirat, redoutant l'entraînement fougueux des clubs, qui pouvaient précipiter un mouvement de réaction par leurs excès, comme à Florence, s'efforça de rester maître de la position. Aidé par le père Gavazzi, un moine patriotique et apostat, il parvint à neutraliser toute manifestation, pour le moment du moins. Alors le peuple se porta devant le palais de l'assemblée nationale, et ses délégués allèrent la féliciter.

Presque aussitôt, les triumvirs firent publier la proclamation suivante, dont j'ai ici un exemplaire que je vous transcris :

« Romains,

» Une intervention étrangère menace le territoire de la république. Un corps de soldats français s'est présenté à Civita-Vecchia. L'honneur du nom romain commande à la république de résister : la république résistera !

» Il importe au peuple romain de prouver à la France et au monde qu'il n'est pas un peuple d'enfants; mais d'hommes, et d'hommes qui ont dicté des lois, et donné la civilisation à l'Europe. Il importe que la France connaisse, par notre résistance, la détermination prise par nous *de ne plus nous soumettre jamais au gouvernement abhorré que nous avons renversé.*

» Est traître à la patrie quiconque s'oppose au vœu du peuple.

» Ordre, calme solennel, énergie concentrée. Serrez-vous autour de nous, citoyens; Dieu et le peuple, la loi et la force triompheront. »

Nous avons encore appris que dans la séance du 26, de la constituante romaine, Mazzini dit à l'assemblée que le triumvirat désapprouvait hautement l'accueil fait à l'armée française à Civita-Vecchia, qu'il protestait contre l'intervention, se réservant de consulter l'assemblée sur ce qu'elle entendait faire; que, quant à lui il ne se prêterait jamais à l'entrée des Français dans Rome. Après un comité secret, la séance fut reprise, et l'assemblée a prononcé le décret suivant :

« L'assemblée, après avoir entendu les communications du triumvirat, et après une discussion mûre et raisonnée, a résolu à l'unanimité de remettre au triumvirat le soin de sauver la République, et de repousser la force par la force. »

Croiriez-vous que dans cette même séance Mazzini a osé soutenir que la déchéance de Pie IX est le résultat du vœu général; que les élections ont été libres, et que la forme actuelle du gouvernement romain s'est établie avec l'assentiment universel des populations? Mais de bonne foi cette forme a-t-elle été discutée avec la maturité nécessaire? La presse était-elle libre? La compression exercée par les démagogues au lendemain de l'assassinat du ministre de Pie IX a-t-elle cessé un moment? Aujourd'hui encore, ne sont-ce pas les clubs et les soldats étrangers qui tiennent la ville sous le joug? Qu'on les éloigne de Rome, et sans que nous Français ayons besoin d'y entrer, on verra aussitôt se prononcer la véritable opinion publique. Mazzini a proposé qu'on votât à nouveau : mais cela est dérisoire, puisque ce vote aurait eu lieu, comme le premier, sous la pression de ses clubs, de ses commissaires, de ses bataillons et de ses janissaires démocrates. Pendant ce temps, les clubs établissaient un comité de sûreté publique, dont les mesures et les proclamations rivalisent avec celles du gouvernement. Tantôt ils s'adressent à nos soldats pour les détourner de l'obéissance à leurs chefs et à leur gouvernement; tantôt ils peignent aux Romains les Français sous des couleurs odieuses, et font accroire au peuple que nous apportons avec nous le choléra.

De plus, le triumvirat a rendu un décret qui interdit, sous diverses peines, la publication des nouvelles, se réservant le soin de faire connaître fidèlement au peuple, par des bulletins officiels, tous les événements qui pourront l'intéresser. Sans doute que le triumvirat de Rome en usera comme le ministère démocrate de Turin, durant la guerre, et que les bulletins de Mazzini serviront de pendans aux bulletins Ratazzi. Déjà même l'on peut juger de la sincérité du gouvernement romain par la circulaire qu'il a adressée aux préfets des provinces, pour leur faire

appuyer les mesures de résistance. Cette circulaire annonce qu'une division française s'est présentée devant Civita-Vecchia; mais que *le fort est préparé à la défense.* Au moyen de cette ambiguité, les provinces pourront croire que Civita-Vecchia n'a pas été occupé. La vérité percera forcément, mais on aura du moins gagné du temps, et cela paraît d'un grand prix à un gouvernement qui sent que ses jours sont comptés.

C'est maintenant pour nous une chose bien claire, que nous faisons la guerre pour délivrer le peuple romain de la sottise qu'il a eue de laisser surprendre sa bonne foi par des gens qui ont tout à gagner et rien à perdre. Malheureusement, ces gens nous appartiennent pour la plupart. N'est-il pas déplorable de faire le coup de feu avec des Français qui ne peuvent plus rentrer en France, et qui sont marqués du cachet de la réprobation? Un de nos officiers m'a avoué qu'il était parti de Marseille croyant faire la guerre contre l'indépendance; mais aujourd'hui, revenu de son erreur, il la fait avec l'intime conviction qu'il se bat pour la délivrance de Rome.

Nous savons que les préparatifs de guerre se font dans la ville avec une certaine énergie. On a formé des bataillons d'avant-garde, composés en grande partie d'étrangers, et commandés par des officiers de diverses nations. On élève des retranchements et des barricades. Pour se procurer des matériaux, le triumvirat a décrété la démolition d'anciens monuments. Les exaltés vont jusqu'à dire qu'avant de succomber ils feront sauter le Vatican, le pont Saint-Ange et même la basilique de Saint-Pierre; on prétend que déjà ces édifices sont minés : espérons qu'il n'en est rien.

Les divers quartiers de Rome sont commandés chacun par un membre de l'assemblée et par un homme des clubs, qui porte le titre de *Capo popolo,* chef du peuple de son quartier. Un état-major patriotique, composé d'offi-

ciers de toutes les nations, est réparti en quatre stations principales pour donner des ordres et veiller à leur exécution.

N'ayant rien d'important à vous écrire sur nos opérations militaires, j'ai conçu l'idée de vous donner une description de la campagne de Rome, que j'ai déjà pu apprécier depuis que nous sommes au camp de Palo. Ce sera comme la première page de mes études sur la ville éternelle et sur ses environs.

Si notre séjour à Rome se prolonge, comme il y a lieu de le croire, j'y en ajouterai bien d'autres; car, vous l'avouerai-je? pendant toutes ces longues et belles nuits que nous passons sous le ciel italien, ma tente de soldat m'a vu tramer un ambitieux projet, celui d'écrire un ouvrage sur la cité romaine. Que de doux rêves j'ai fait à ce sujet! J'entrevoyais des études historiques, monumentales, sociales, politiques, etc. J'y trouvais tout naïvement la matière d'un livre. Des aperçus nouveaux, que devait éclaircir la vue des choses; des soupçons, que confirmerait la réalité, j'en avais la confiance, venaient éveiller mon imagination. J'interrogeais, en pensée, les hommes; je scrutais les faits; je lisais les auteurs anciens et modernes; je prenais connaissance des lois; je suivais les jeux des rouages et les filières de la machine administrative avec cette fièvre de bonheur et cet instinct curieux d'un esprit ardent qui couve et caresse une pensée, et groupe autour d'elle, dans son cadre idéal, les fruits de ses observations. Oui, mon but n'était rien moins, après une esquisse des monuments, que la peinture, au point de vue moral, du peuple romain, ou plutôt de la ville éternelle.

Je n'oubliais qu'une chose dans mes belles conceptions, c'était que, pour traiter un pareil sujet, il m'eût fallu, outre les talents nécessaires, deux ans au moins de séjour à Rome, souhait tout-à-fait irréalisable. Aussi, croyez

bien que, étant aujourd'hui parfaitement réveillé, je n'ai plus autant de présomption; je me concentre dans mon journal de famille, trop heureux si je puis vous le rendre tant soit peu intéressant et agréable.

Mais arrivons à ma description :

A mesure qu'on approche de Rome, des campagnes plus désertes, plus arides déconcertent les yeux habitués à voir la richesse, la culture et la multitude d'habitations qui annoncent une capitale. J'aime cette solitude et ce silence aux environs de la ville éternelle. La main de l'homme des derniers âges semble avoir respecté le domaine de la poésie et de l'histoire. L'imagination parcourt sans entraves ces champs si vastes et si stériles, ces terrains incultes peuplés de souvenirs. Le sillon de la charrue n'a pas effacé la trace des chars de triomphe; la vue d'élégantes demeures ne distrait pas l'esprit de ces graves méditations. On dirait, avec Châteaubriand, « qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés la dernière charrue romaine. »

Cependant il y a une cause bien connue de l'état où se trouve la campagne romaine; cette cause est un peu moins poétique que mes impressions : c'est la *malaria*, qui saisit tout homme faisant séjour au milieu des plaines qui entourent Rome. Les Italiens nomment ainsi une influence pernicieuse, une corruption de l'air qui cerne la cité, et qui, de l'être auquel elle s'attache, fait en peu d'instants un cadavre, ou tout au moins un fantôme que ronge la fièvre. La *malaria* vient du dépeuplement de ces immenses plaines, au sein desquelles se pressaient pourtant jadis diverses nations. C'est donc avec les malheurs de toute sorte qui accablèrent la capitale chrétienne, autrefois la capitale du monde connu, que commença l'insalubrité de ses campagnes. Voyez quel cercle déplorable il y a là : impossibilité de cultiver à cause de la

malaria, et progrès de la *malaria* par l'absence de culture. La cause se confond avec l'effet pour opposer aux projets d'amélioration une redoutable barrière.

Plusieurs riches familles, secondées par les papes, ont essayé, à diverses reprises de coloniser quelques points du Sahara italien ; ces tentatives individuelles n'ont guère eu pour résultat que la mort des ouvriers, décimés par *l'influenza*. Quelques ruines attestent seules, aujourd'hui, de ces courageux efforts. Aussi le pape Grégoire XVI, prédécesseur de Pie IX, a prudemment agi en repoussant les avances de sociétés industrielles qui lui offraient cependant, disait-on, d'immenses avantages en échange de la permission de défricher une partie des terres abandonnées.

Long-temps encore, j'en suis convaincu, on ne verra, autour de Rome, que sauvages solitudes, terrains arides parsemés de ronces, et sur lesquels plane ce deuil saisissant, comparé, par les poètes, à la désolation de Tyr et de Babylone.

Dans *l'Esquisse de Rome chrétienne* par l'abbé Gerbet, je lisais, il y a peu de jours, sur ce sujet, de fort justes réflexions dont j'aime à vous faire part. (Vous savez que je m'étais nanti, à mon départ, d'une petite bibliothèque d'ouvrages sur Rome ; et bien m'en a pris, car déjà mes livres m'ont été d'une grande ressource, aux heures de loisir, et puis ils m'aideront dans les études que j'ai en vue.)

« La plupart des économistes du pays romain, dit l'abbé Gerbet, pensent qu'à raison de la nature du sol et des besoins de l'État, les prairies et l'entretien des bestiaux fournissent un revenu plus productif que ne le ferait la culture... En admettant, provisoirement au moins, l'opinion de ces juges très-compétents, il faudrait en conclure que, pour faire subir à la campagne romaine une transformation réellement avantageuse, il ne suffirait pas qu'elle

fût simplement livrée aux travaux d'agriculture, mais qu'elle devrait, supposé que cela fût possible, être métamorphosée, par l'établissement de manufactures de tout genres, en une succursale féconde de l'industrie européenne.

» Je ne saurais former ce vœu. Je crois que des considérations morales, qui ont leur gravité, doivent écarter loin d'elles l'attente, ou, qu'on me pardonne ce mot, la menace de cette destinée industrielle. Supposons le majestueux *Agro-Romano* transformé en champ de bataille industriel; placez des filatures de coton dans la vallée de l'Égérie; de hauts fourneaux autour de Ponte-Molle, au lieu où Constantin vit le *labarum*, des fabriques de sucre de betterave entre le mausolée de Cecilia Metella, les tombeaux des Scipion, les catacombes de Saint-Sébastien, et des laminoirs de zinc où vous voudrez; représentez-vous tous ces forts détachés de l'industrie enfermant Rome dans un cercle de feu et de vapeur infecte, grondant sur toutes ses avenues et lançant sur elles tous les éclats, toutes les fusées de la vie industrielle, ne sentez-vous pas, à l'instant, que Rome est extérieurement découronnée de ce qui formait l'auréole de son caractère religieux, moral et artistique. Il ne faut pourtant pas que l'industrialisme ait ses *Omars*, ordonnant de brûler tout ce qui n'est pas conforme au *Koran* du culte de la matière...

» Si l'on trouve bon qu'un riche propriétaire, pour se faire un parc, pour poétiser son habitation dérobe quelques centaines d'arpens à la culture de l'industrie, je ne vois pas pourquoi Rome ne pourrait se donner le seul parc qui soit en harmonie avec son caractère et sa situation morale. Que si ce parc de l'*Agro-Romano* est un peu plus vaste que ceux de Louis XIV, c'est qu'apparemment cette impératrice guerrière des temps anciens, qui est devenue la sainte et pacifique reine de tant de peuples modernes, est quelque chose de plus noble et de plus grand que le premier gentilhomme du monde.

» Je crois donc pouvoir, même en sûreté de conscience industrielle, espérer que la sagesse des papes, tout en favorisant certaines améliorations réellement utiles, défendra les quelques milles de la campagne romaine contre l'invasion de l'industrialisme, lequel a devant lui un globe qui a cent quarante-huit millions cinq cent vingt-et-un mille six cents milles carrés de superficie. Le monde est grand, et Rome est unique. L'industrie est, en général, une excellente vache nourricière qui ne manque pas encore de pâturages, qu'il faut exprimer indéfiniment; mais, dès qu'elle n'est plus à sa place, ce n'est que le veau d'or, et ce veau d'or ne serait nulle part si déplacé que dans le sacré désert de la campagne romaine.

» La plupart des débris de l'ancienne Rome, se trouvant au-dehors de la ville moderne, au sud du Capitole, sont disséminés dans le Forum ou groupés dans les alentours. En ces lieux où la politique et la victoire avaient convoqué tant de fois les tumultueuses tribus du peuple-roi, le temps semble avoir convoqué une fois pour toutes une immobile assemblée de ruines, assise autour du Capitole des Tarquins et du Colysée des Césars. Ce spectacle, dont l'effet est incomparable dans son genre, serait gâté pour l'œil et pour l'âme, s'il n'y avait pas dans ces lieux de grands espaces vides, si des habitations somptueuses et triviales boutiques remplissaient tous les intervalles; heureusement, il y a, de distance en distance, des couvents dont le calme austère ne dérange rien. En outre, chaque couvent a ses enclos, ses dépendances qui défendent ces espaces solitaires contre l'invasion des maisons et des rues.

» Grâce à cette disposition des lieux, la nature peut jeter quelques productions gracieuses dans ce cimetière des grandeurs romaines, où les plus élégantes créations du luxe moderne feraient un si mauvais effet. Celles-ci ressembleraient, au milieu de ces énormes débris, à des

papillons scultés dans le squelette d'un éléphant. Destinées à tomber elles-mêmes, et bien plus vite, sous les coups du temps, elles n'adouciraient pas le sentiment de la destruction qui plane sur ces ruines ; elles ne seraient qu'écrasées par elles.

« La nature seule peut faire quelque chose de convenable ou d'harmonieux là où les prestiges de l'art sont impuissants. Les plus simples, les plus vulgaires produits de la végétation, car la simplicité convient seule à la gravité de ces lieux, et à tout ce qui tient à la mort, quelques arbres qui croissent çà et là, quelques branches fleuries, que l'on voit poindre à travers les pans des murailles, sont l'unique parure que les ruines puissent supporter, parce que ces choses sont des symboles de perpétuelle renaissance. »

Après cet aspect poétique de la campagne de Rome, j'ai senti le besoin de me rendre compte de sa situation politique. J'ai lu pour cela quelques-uns de mes auteurs. Mais ici encore je trouve les esprits divisés. Goëthe blâme l'emplacement choisi par Romulus.

« On construisit, dit-il, au hasard, au pied des montagnes, entre les marais et les roseaux ; les sept collines de Rome ne sont pas des remparts élevés contre le pays situé derrière ; ce sont des digues contre le Tibre et son ancien lit, devenu depuis le Champ-de-Mars. Si je puis me permettre quelques excursions au printemps, je serai plus à même de signaler la situation défavorable ; mais je n'en prends pas moins, dès à présent, la plus vive part au chagrin des femmes d'Albe ; je m'unis de cœur à leurs cris de désespoir, lorsqu'elles virent détruire leur ville, et qu'il leur fallut abandonner ce bel emplacement pour venir vivre au milieu des brouillards du Tibre et habiter le triste mont Cœlius, avec la douleur de ne pouvoir plus que jeter de là un œil de regret sur le paradis dont on les avait exilées.

« Je ne connais encore que fort peu la contrée; mais j'en sais assez pour être persuadé qu'aucun peuple de l'antiquité n'a plus mal choisi son séjour, que les Romains. Aussi, dès qu'ils eurent réussi à tout engloutir, s'empressèrent-ils, pour pouvoir jouir des plaisirs de la vie, de se transporter avec leurs pénates dans les maisons de plaisance élevées par eux sur les ruines des villes détruites par leurs armes. »

Tite-Live, qui voyait Rome dans toute sa splendeur, en parle autrement.

« Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les dieux et les hommes ont choisi ce lieu pour y fonder une ville; des collines très-saines, un fleuve commode pour exporter les produits du sol et recevoir toutes les denrées qui arrivent par mer; une mer assez proche pour être utile, et pas assez pour exposer le pays au danger des flottes étrangères; ce lieu placé au centre des contrées italiques, semble créé tout exprès pour faire la prospérité d'une grande ville. »

M. Michelet, qui me fournit ces deux textes : (*Histoire romaine*, t. I,) extrait encore des *Mémoires de Napoléon*, un passage remarquable qui montre l'importance politique que donnait l'Empereur à la position de Rome.

« Les opinions, *disent ces mémoires*, sont partagées sur le lieu qui serait le plus propre à être la capitale de l'Italie; les uns désignent Venise, parce que le premier besoin de l'Italie est d'être puissance maritime. Venise, par sa situation à l'abri de toute attaque, est le dépôt naturel du commerce du levant de l'Allemagne; c'est, commercialement parlant, le point le plus près de Turin, Milan, plus que Gênes même; la mer la rapproche de tous les points des côtes. D'autres sont conduits par l'histoire et d'anciens souvenirs, à Rome; ils disent que Rome est plus centrale; qu'elle est à portée des trois grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de la Corse; qu'elle est à

portée de Naples, la plus grande population de l'Italie; qu'elle est dans un juste éloignement de tous les points de la frontière attaquable, soit que l'ennemi se présente par la frontière française, la frontière suisse ou la frontière autrichienne. Rome est à une distance de cent-vingt à cent-quarante lieues; que la frontière des Alpes soit forcée, elle est garantie par la frontière du Pô, et enfin par celle des Apennins; que la France et l'Espagne sont de grandes puissances maritimes, qu'elles n'ont pas leurs capitales placées dans un port; que Rome, près des côtes de la Méditerranée, est à même de pourvoir rapidement, avec économie, par l'Adriatique, et partant d'Ancône et de Venise, à l'approvisionnement et à la défense de la frontière de l'Isonza et de l'Adige; que par le Tibre, Gênes et Villefranche, elle peut pourvoir encore aux besoins de la frontière du Var et des Alpes côtiennes; qu'elle est heureusement située pour inquiéter, par l'Adriatique et la Méditerranée, les flancs d'une armée qui passerait le Pô et s'engagerait dans l'Apennin sans être maîtresse de la mer; que de Rome, les dépôts que contient une grande capitale pourraient être transportés sur Naples et Tarente, pour les soustraire à un ennemi vainqueur; qu'enfin Rome existe, qu'elle offre beaucoup plus de ressources pour les besoins d'une capitale, que aucune ville du monde; qu'elle a surtout pour elle la magie et la noblesse de son nom; nous pensons aussi, quoiqu'elle n'ait pas toutes les qualités désirables, que Rome est, sans contredit, la capitale que les Italiens choisiront un jour... »

Belle utopie! suis-je tenté de m'écrier ici, nonobstant les idées du jour et même les événements. Napoléon aurait dû se rappeler que les morts ne reviennent pas. Rome, délaissée par ses empereurs, s'est rangée sous la puissance du vicaire de Jésus-Christ, et cette royauté spirituelle, fortifiée de toutes les garanties de pouvoir temporel nécessaire à sa conservation, s'est substituée au gouver-

nement impérial; le *nouveau* règne est plus puissant que l'*ancien*, et dure ainsi depuis des siècles; il y a bien de l'apparence qu'il ne finira pas sitôt, malgré les efforts qu'on a tentés et qu'on tentera encore, peut-être pour le détruire.

J'ai essayé de vous donner une idée de ce qu'on appelle la campagne romaine; et cela m'a amené à parler aussi de la situation politique de l'oasis chrétienne, qui rayonne au milieu de ces agrestes déserts; si j'ai l'avantage de faire séjour à Rome, je complèterai ces détails par un compte-rendu de sa situation topographique, quant à son enceinte extérieure et à ses quartiers intérieurs; chose indispensable pour quiconque veut se représenter idéalement la ville capitale des États pontificaux.

19 mai.

J'ai maintenant quelques nouvelles à vous envoyer.

Les renforts venus à plusieurs reprises ayant décidément porté le chiffre de nos forces à vingt-cinq mille hommes, nous pouvions sans crainte affronter l'ennemi, et c'est à quoi nous travaillions, quand, le 11 mai, des propositions d'accommodement ont été faites, par des envoyés romains, au général en chef.

Se sentant pressés, tracassés, d'un côté par un corps de Napolitains, et de l'autre par un corps d'Autrichiens, qui marchaient sur eux, les triumvirs nous ont fait des avances et des protestations d'amitié. Ils voulaient bien du pape, disaient-ils, mais sans prêtres, ni cardinaux pour ministres; ils nous préfèreraient à toutes les autres nations, et se mettraient volontiers sous notre protection.

Comme preuve, sans doute, de leur sincérité, comme preuve surtout des regrets que leur faisait éprouver leur

attaque déloyale du 30 avril, ils nous ont renvoyés, comblés de prévenances, tous les prisonniers qu'ils nous avaient faits dans ce jour néfaste.

C'est par ceux-ci que nous avons appris, pour vous le dire en passant, que pendant la captivité du commandant Picard, il lui a été constamment refusé de communiquer avec ses officiers, avec ses soldats et avec les blessés français, qui furent, du reste, traités avec humanité. Il a été séparé des officiers, les officiers on été séparés des soldats. On ne pouvait le voir, on ne pouvait voir les soldats qu'avec une permission du ministre de la guerre. Sans doute, cette séparation était combinée dans le but de corrompre les officiers et les soldats du commandant; des insinuations perfides ont été faites aux uns et aux autres. On a proposé aux officiers de servir dans une légion étrangère dont l'organisation était décidée. Ces derniers ont flétri la conduite de tout officier français qui portait les armes contre un drapeau français.

Un ex-officier du 67e s'est présenté trois fois au lieu de détention des sous-officiers et des soldats, avec autorisation du ministre de la guerre. Il leur proposa de signer une protestation contre la conduite du gouvernement français, en leur déclarant que leurs officiers en avaient signé une pareille. Quatre soldats se laissèrent entraîner et signèrent; mais l'indignation de leurs camarades fut telle, qu'elle flétrit leur lâche faiblesse. Ils furent immédiatement repentants, et ils biffèrent eux-mêmes leurs signatures. La protestation fut foulée aux pieds, et tout fut dit. La France peut-être fière de la discipline et du bon esprit de ses officiers et de ses soldats.

Pour ne pas rester en retard de générosité, le général Oudinot a fait donner l'ordre au gouverneur français de Civita-Vecchia de rendre la liberté au bataillon de chasseurs romains qui était retenu dans cette ville.

Depuis la reddition de nos prisonniers, faisant un mou-

LETTRE IV.

Reprise des hostilités. — Occupation des villas Panfili, Corsini, Valentini, de l'église San-Pancrazio et de Ponte-Molle. — Découragement des assiégés. — La villa Panfili après les dévastations des Garibaldiens. — Bravoure des troupes françaises. — Justice rendue au courage des adversaires. — Difficultés que présente le siége de Rome. — Position et forces militaires de la ville. — Troupes qui l'occupent. — Quel est l'espoir des triumvirs.

Villa Panfili, 4 juin 1849.

Je vous disais, à la date du 19 mai, que le général en chef n'avait qu'une demi-confiance dans les échanges de notes politiques qui ont eu lieu depuis que nous campons ici. Bien lui en a pris; car, le 31 mai, M. de Lesseps est venu proposer à sa signature une convention qu'il a conclue avec les autorités romaines, et qui ne s'opposerait à rien moins, nous assure-t-on, qu'à notre entrée dans Rome. Le général, refusant de ratifier un semblable traité, a fait prévenir le triumvirat que l'armistice verbal

consenti par M. de Lesseps cessait d'avoir son effet à partir du lendemain 1er juin ; et avis direct en a été donné à tous les avant-postes ennemis. Seulement, pour obtempérer aux vives prières que lui en adressa notre chancelier d'ambassade, M. de Gérando, il a consenti à différer jusqu'au 4 juin l'attaque directe de la place.

Voilà donc à quoi ont abouti les nouvelles démonstrations des Romains, et les conférences journalières de leurs gouvernants avec notre ambassadeur ! Quelle ironie ! et que souvent il est bien plus prudent de couper un nœud que d'essayer à le dénouer !

L'investissement plus rigoureux de la ville devenant immédiatement nécessaire pour entreprendre les premières opérations de la tranchée, le général Levaillant, commandant le Génie de l'armée, a reçu l'ordre de commencer activement tous les travaux que nécessite un siége régulier. Mais on s'est bientôt aperçu que l'exécution de ces travaux serait presque nulle, tant que l'ennemi pourrait nous dominer par la possession de la villa Panfili, de l'église de San-Pancrazio, et des villas Corsini et Valentini. La prise de ces sortes de forteresses a donc été résolue, et le 3 juin, hier, dès trois heures du matin, deux colonnes, commandées, l'une par le général Mollière, l'autre par le général Levaillant, ont marché contre la villa Panfili.

Bien que cette villa soit entourée d'un mur de quatre mètres de hauteur et de cinquante centimètres d'épaisseur ; bien que l'ennemi y eût élevé de nombreuses barricades, et réuni des forces considérables, elle a été enlevée très-rapidement. Deux heures à peine s'étaient écoulées, que nous étions maîtres de deux cents prisonniers, dont dix officiers, de trois drapeaux et d'un caisson de deux cent mille cartouches. Vous le voyez, nous commencions à prendre notre revanche !

La villa Panfili emportée, nous avons dirigé notre

attaque sur l'église San-Pancrazio, attenante au parc de cette villa. Une heure a suffi pour la réduire. Son occupation nous a conduits alors nécessairement à celle du château Corsini, édifice rectangulaire et construit en pierres de taille avec une extrême solidité. Là, une plus rude tâche nous attendait; car l'ennemi, furieux de s'être vu délogé si promptement de deux positions qu'il regardait comme inexpugnables, s'y était retranché formidablement, et il ne fallut rien moins que la mâle énergie de nos soldats, et l'habileté de notre artillerie pour le forcer à nous céder la place, non sans y avoir laissé beaucoup des siens.

Il était dix heures au moment où nous obtenions ce nouveau résultat, et depuis trois heures du matin qu'avait commencé le combat, c'était là notre troisième victoire. Restait encore à surprendre la villa Valentini, ainsi qu'une grande ferme qui s'y trouve jointe, et que les Romains avaient fortifiée. Plusieurs décharges d'artillerie et l'intrépidité des hommes qui en livrèrent l'assaut les eurent bientôt amenés à quartier, et nous y logeâmes nos troupes ainsi que dans les trois autres.

Cependant les chefs ennemis, comprenant toute l'importance des quatre bâtiments que nous venions de leur enlever si prestement, ne pouvaient se résoudre à nous en laisser paisibles possesseurs. De midi jusqu'à sept heures du soir leurs colonnes d'attaques, soutenues par le feu des remparts, firent des efforts suprêmes pour recouvrer ces positions; ce fut inutilement.

A plusieurs reprises leurs obus y mirent le feu et nous en chassèrent momentanément; mais nous y rentrâmes presque aussitôt. Le courage de nos soldats était, dans cette grave situation, d'autant plus admirable que, fidèle à sa promesse de ne pas attaquer la place avant le 4, le général avait interdit formellement de répondre une seule fois, par le canon, aux coups des remparts.

Il fut un instant néanmoins, je dois le dire, où les troupes romaines, conduites, nous a-t-on assuré, par Garibaldi, essayèrent de nous tourner, et y réussirent presque par la gauche, en faisant une sortie sur le plateau qui du Vatican conduit à la villa Panfili. Cet incident n'eut pas de suites fâcheuses, car l'élan de nos bataillons réprima vigoureusement cette hardie tentative, dont les auteurs n'ont pas eu, certes, à s'applaudir.

Quelques escarmouches ont eu lieu également, et comme moyen de diversion, sur la rive gauche du Tibre inférieur. Ainsi, par exemple, la brigade Sauvan avait reçu l'ordre de s'emparer de Ponte-Molle, dont une arche était détruite, et que chacun croyait miné. Cette supposition amena le général à faire passer à la nage, sur la rive gauche, quelques hommes de bonne volonté, dont les fusils et une partie des vêtements furent placés sur un radeau construit exprès; mais on n'en obtint pas le succès qu'on en désirait, et force fut de chercher un autre expédient. On n'en vit pas de plus raisonnable que d'enlever la portion du pont qui tenait la rive droite. Placés alors sur ce point, une trentaine de tirailleurs et de chasseurs à pied parvinrent, après d'assez longs efforts, à faire taire les deux bouches à feu que l'ennemi avait mises pour enfiler le pont; et bientôt un millier de Romains qui se trouvaient sur la rive gauche, se réfugiant dans les maisons, laissèrent le champ libre à nos travailleurs.

Au moyen de fascines et de poutrelles, le passage fut provisoirement rétabli; trois compagnies campèrent sur la rive gauche, et s'y mirent aussitôt en état de repousser toute attaque de l'ennemi.

Pendant la nuit, nous avons eu une alerte; les assiégés ont tenté une seconde sortie; mais la ferme contenance de nos troupes les a mis dans la nécessité de se retirer sans résultat.

Telle a été pour nous cette mémorable journée du 3 juin, dans laquelle nous avons fait payer chèrement aux républicains de Mazzini le quasi triomphe que leur avait procuré le guet-apens du 30 mai. Les mânes de nos malheureux compagnons d'armes ont été vengées, et l'histoire militaire de la France peut encore être grossie d'une glorieuse page.

Nous n'avons eu que peu de morts à regretter, et environ cent soixante blessés à soigner, dont sept officiers. Chez nos adversaires, le chiffre est tout différent, et c'est à deux mille hommes au moins qu'il faut évaluer la perte en tués et en blessés.

Un mot de la villa Panfili, où nous sommes établis : C'était une des plus belles de Rome; mais dans quel état nous l'avons trouvée après que les bandes de Garibaldi l'eurent abandonnée ! Toutes les statues et les vases des jardins sont brisées, les arbres coupés, les canaux encombrés de débris de bas-reliefs; dans le château, les plus beaux portraits déchirés ou salis, les tableaux, chefs-d'œuvre des arts, mutilés. Enfin il n'est pas jusqu'à la chapelle, élevée à l'endroit où saint Pancrace a subi le martyre, et qui contenait ses restes, qui n'ait été profanée de la manière la plus barbare. Aussi nos chasseurs de Vincennes et nos soldats du génie, qui y sont entrés les premiers après avoir débusqué les gens de Garibaldi, indignés de cet excès de vandalisme, ont-ils écrit partout sur les murs pour témoigner l'horreur qu'il leur inspire.

La conduite de nos troupes dans ces diverses affaires a été admirable. Certains régiments sont restés sur pied depuis deux heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

On a remarqué la justesse du tir des carabines de nos chasseurs à pied. Un d'entre eux a tué sept chefs de pièces coup sur coup à une grande portée. Malheureusement un

biscaïen est venu l'enlever à son tour à l'admiration de nos soldats.

De tous les côtés, des actes individuels de courage, d'adresse et d'intrépidité sont racontés. Un soldat qui s'est emparé d'un drapeau ennemi a été décoré par le général en chef, sur le champ de bataille, de la croix des braves, et a reçu en même temps les galons de sergent.

C'était à qui ferait preuve de la plus grande bravoure. L'émulation et le courage étaient à leur comble; l'élan était même trop grand, et il a eu souvent besoin d'être modéré. Nos intrépides soldats n'ont fait attention ni à la faim ni à la soif. Des provisions de bouche avaient cependant été préparées autour des caissons et des dépôts de cartouches. Le général, passant près de l'un de ces dépôts au moment où des soldats du 33e venaient chercher des munitions, crut devoir les engager à prendre quelque nourriture, ajoutant qu'ils devaient être bien fatigués. Alors un de ces braves lui a fait cette remarquable réponse : « Général, est-ce que la poudre ne nourrit plus? »

Il faut avouer aussi que nos adversaires ont déployé beaucoup d'ardeur et d'intrépidité. La légion Garibaldi, la légion lombarde, les autres corps de volontaires étrangers, et quelques bataillons d'élite formés de Romains de la ville et des provinces, paraissent bien aguerris et bien résolus. Ce ne sont pas des ennemis à mépriser. Le canon de la place leur donnait sans doute un grand avantage, en nous obligeant à évacuer par trois fois les positions acquises; mais il n'en est pas moins vrai que par trois fois aussi ils sont revenus à la charge, et avec résolution.

Nous ne devons donc pas compter entrer dans Rome sans de nouvelles et sanglantes batailles. Du reste, on s'imaginerait à tort que cette ville puisse être enlevée en peu de jours; et la possibilité du succès fût-elle démon-

trée dans une attaque de vive force et par tous les moyens que la guerre autorise, d'autres considérations devraient prescrire la plus grande circonspection à notre général en chef. L'ordre d'attaquer, envoyé au général Oudinot, porte la recommandation expresse d'employer les mesures les plus complètes pour éviter la dégradation des monuments de la ville, qui sont dès aujourd'hui sous la sauvegarde de la France. Les considérations d'humanité ne sont pas étrangères non plus aux plans de nos généraux qui, dans aucun cas, ne confondront la population romaine avec les bandes d'aventuriers qui l'oppriment. Pour toutes ces raisons, nos efforts se borneront à l'attaque des ouvrages extérieurs, et cela du côté où la ville et les monuments ne peuvent recevoir aucune atteinte fâcheuse. Mais afin de mieux vous mettre à même d'apprécier nos opérations, je vais vous donner ici quelques détails sur la position et la force militaire de Rome.

Toute la ville est fermée par une muraille antique très-épaisse et très-haute, flanquée par près de deux cents tours carrées, muraille dont on attribue la construction à Bélisaire, et qui embrasse toutes les hauteurs, y compris les sept collines historiques.

Une portion de la cité, qui n'en forme guère que le dixième, s'étend sur la rive droite du Tibre. C'est la partie la plus importante de Rome, car elle renferme le Vatican avec ses jardins et ses musées, la basilique Saint-Pierre et le môle d'Adrien transformé en citadelle flanquée de cinq bastions, et si connue sous le nom de château Saint-Ange, à cause de l'ange de bronze doré qui le surmonte. Le long du Tibre, sur la même rive, attenant au quartier Saint-Pierre, s'étend le quartier nommé *Transtevère*, à cause de sa situation par rapport au reste de la ville. Cette partie orientale de Rome, située sur la rive droite, est autrement fortifiée que le reste. Elle est couverte par

une enceinte bastionnée à la moderne qui l'embrasse entièrement, et dont les extrémités aboutissent au Tibre. L'extrémité septentrionale de cette enceinte est terminée par le château Saint-Ange, qui touche au Tibre; la branche méridionale descend jusqu'à la porte Portèse, au bord du Tibre. On conçoit qu'une pareille enceinte, même mal entretenue et mal armée, n'est pas susceptible d'être emportée d'un coup de main.

Les portes sont retranchées et bien garnies de tirailleurs, ainsi que les remparts. Les murs des jardins, les maisons éparses au-dehors, les ruelles et les chemins creux de la campagne, aboutissant aux portes de la ville, ont été barricadés et disposés pour la fusillade.

Les remparts de Rome sont en outre défendus par bon nombre de pièces de gros calibre, quarante, je crois, et par plus de cent de moindres dimensions, soit mortiers, soit canons.

On prétend qu'il y a dans la place autant de troupes régulières que nous en avons nous-mêmes. Cela est possible numériquement, mais elle n'a guère plus de dix mille hommes qu'on puisse regarder comme de vrais soldats aguerris et résolus. C'est assez pour combattre du haut des remparts et des barricades, et d'ailleurs, pour ce genre de guerre, tout homme qui sait tirer un coup de fusil est un soldat suffisant. De plus, vous comprendrez que l'attaque d'une enceinte fortifiée s'exécutant nécessairement contre une partie précise de cette enceinte, et sur un front limité, les assiégeants ne peuvent pas opposer à l'assiégé pour la fusillade, plus d'hommes que n'en comporte l'étendue de la tranchée, et qu'ainsi l'on se bat à forces égales, l'assiégé ayant toutefois l'avantage d'une position dominante au moyen du rempart d'où il fait feu.

Le blocus de Rome n'est pas complet. Les Romains ont la communication libre avec les provinces de l'Apen-

nin par la porte Salonce, sur la route de Rioti et de Macerata.

Du reste, tout l'espoir des triumvirs est dans une crise parisienne, que l'on dit menaçante. C'est là, à ce qu'il paraît, le principal confort du triumvirat romain. Il est bien bas, comme vous voyez. On saura, espérons-le, nous préserver d'une crise si bien prévue.

LETTRE V.

Ordre venu de France pour pousser vivement le siége. — Renfort d'artillerie. — Misère des habitants de la campagne. — Le général Oudinot leur fait distribuer du pain. — Intérieur de Rôme livré à l'anarchie. — Les triumvirs menacent ceux qui s'alarment. — Transfuges reçus au camp français. — Compte-rendu journalier des travaux du siége. — Lettre du général Oudinot au président de l'Assemblée nationale romaine. — Ordre du jour adressé à l'armée expéditionnaire et proclamation aux habitants de Rome. — Les assiégés tirent sur l'ambulance française. — Ménagements des assiégeants pour la ville. — Armistice de la Fête-Dieu. — Assaut du 21 juin. — Combien l'armée française s'est montrée admirable. — Motifs des lenteurs du siége. — Proposition du général Oudinot aux étrangers de Rome. — Le colonel Calendrelli blessé. — Nouveaux retranchements des assiégés. — Chariot chargé d'objets précieux arrêté aux portes de Rome.

Sattucci, le 26 juin 1849.

Je reviens à mon journal après plus de quinze jours d'interruption.

On nous a lu, le 12, l'ordre transmis de Paris, par un aide-de-camp du ministre de la guerre, de pousser vive-

ment le siége. Cet ordre a été reçu avec enthousiasme par nos soldats. Le même jour, M. de Corcelle et M. de la Tour d'Auvergne nous ont apporté la nouvelle que la conduite de notre général en chef envers les Romains avait toute la sympathie de l'assemblée nationale.

Nos moyens d'attaque sont maintenant bien autrement puissants que par le passé. Nous avons vingt-huit pièces de grosse artillerie, six mortiers, sans compter cinq batteries d'artillerie plus petites, qui, inutiles pour la brèche, ne le sont pas pour établir des feux croisés entre les diverses positions prises déjà.

Par suite du siége et du blocus, les habitants de la campagne de Rome, habitués à tirer leurs provisions journalières de la ville même, sont en quelque sorte frappés par la famine. Notre digne général en chef leur fait distribuer du pain. Cet état de misère des paysans est la seule chose qui jette du noir dans l'esprit de nos soldats. Aussi tous applaudissent aux distributions de pain de munition que le général fait à ces malheureux.

Notre armée ne manque pas de vivres; mais elle est réduite aux aliments les plus communs. La campagne ne lui fournit que le vin en assez grande abondance; la farine, la viande, les légumes secs lui arrivent de Civita-Vecchia.

L'intérieur de Rome est, à ce qu'il paraît, livré tout à la fois à la violence, à l'anarchie et au découragement. On commence à craindre de manquer de farine. Il est défendu aux boulangers, sous des peines sévères, d'en vendre à personne plus d'une certaine quantité très-restreinte. Le parti de la paix tente quelquefois de se montrer; le parti de la violence menace. Les triumvirs, dans leur séance du 9, condamnaient également, disaient-ils, la peur et la violence comme indignes *de la vaillante et généreuse république romaine*. Ils annonçaient que le pouvoir voulait résister aux *alarmistes* comme aux *anarchistes*.

Mais ils terminaient en ordonnant à tous les *bons patriotes* de dénoncer les *alarmistes* à la *sévérité* du gouvernement.

Nous sommes toujours initiés à ce qui se passe dans la ville par des transfuges. Dernièrement encore, une certaine masse de gens de tout âge et de tout sexe ont pu forcer la consigne d'une des portes de la ville pour en sortir et se réfugier dans notre camp, où ils ont été reçus avec tous les égards dus à leur malheureuse position.

Maintenant, vingt-deux jours de travaux de siége à vous rendre compte!... Je vous avoue que mon embarras n'est pas minime; si vous étiez gens du métier, deux mots sur chaque opération, et vous seriez au courant; mais il n'en est pas ainsi. Que si je me lance dans le récit du complet ensemble des opérations, vous aurez mille détails fastidieux; puis une foule de mots techniques, à vous étrangers, me rendront nécessairement obscur. Prenons donc un terme moyen, et tâchons, en glissant sur les choses incidentes, d'abréger beaucoup; j'aurai plus de chance de vous intéresser; c'est, ne vous en fâchez pas, de l'histoire militaire mise à la portée des *pékins* (comme nos soldats appellent les bourgeois), que je vais vous faire.

Dans les journées du 5 et 6 juin, les Romains voulurent encore nous disputer la conquête des positions importantes que nous leur avions enlevées la veille, ce qui donna lieu à quelques légers engagements dans lesquels, toujours, l'avantage resta de notre côté.

Cependant, ouverts depuis le 4 au soir, les travaux de la tranchée sont, au moyen de quinze cents bras, activement poussés. Ils s'annoncent d'abord comme difficiles, le terrain étant coupé, couvert de vignes et de haies; mais est-il rien qui puisse s'opposer à l'impulsion des troupes françaises, lorsqu'un devoir surtout leur est tracé? Les obstacles du sol ne les arrêteront pas... Aussi tout

est bientôt surmonté, et la tranchée et la parallèle sont achevées en une nuit.

La journée du 6 se passe à régulariser ces travaux. L'ennemi nous gêne par le feu presque continu de ses canons. Nos batteries lui répondent, et la justesse de notre tir lui occasione des pertes considérables; les nôtres sont peu élevées, puisqu'elles ne montent, pour ces trois derniers jours (4, 5 et 6 juin), qu'à cinquante blessés et six morts.

Il y a eu, du 6 au 7, un armistice de vingt-quatre heures; le général en chef l'a accordé à l'occasion de la Fête-Dieu, afin de laisser aux Romains la liberté de la célébrer, et aussi dans l'espoir que cet armistice pourrait amener un accommodement; mais cet espoir ne s'est pas réalisé.

Du 7 au 11, rien d'important ne s'offre à vous raconter, pas la plus légère escarmouche; nous sommes seulement si près de la place qu'une distance de cent vingt mètres sépare à peine de l'enceinte nos derniers travaux, qui se sont effectués sans perte aucune.

Irrités de nous voir si proches, les assiégés sortent, le 11 au matin, de leurs remparts, et viennent s'embusquer derrière des maisons à demi ruinées; de là, ils cherchent à débusquer les soldats qui garnissent une avancée sur laquelle est établie une batterie qui leur cause depuis quelques jours de graves mortalités. La lutte s'engage, vive et énergique. Une heure durant, elle est admirablement soutenue par une compagnie de grenadiers et de voltigeurs, qu'anime encore la présence du colonel de génie M. Niel, visitant ce point au moment où l'ennemi y paraissait. Rebutés, et craignant de se voir couper la retraite, les assiégés finissent par abandonner les décombres qui les cachent à nos coups, et ils se précipitent pêle-mêle vers la ville. A notre tour, alors, de devenir les agresseurs!... La fusillade la mieux nourrie que j'aie en

tendue part des rangs de nos braves grenadiers et voltigeurs, et s'oppose à ce qu'un grand nombre des Romains regagnent les remparts. Cette petite affaire n'a pas d'autre suite, et elle ne laisse à regretter que la mort de six hommes, plus une vingtaine de blessés.

Le lendemain, 12, tout est prêt pour faire brèche et donner l'assaut. Le succès n'en peut être douteux; mais notre excellent chef, mû par les sentiments de la plus généreuse humanité, veut encore essayer un moyen de pacification, et il adresse aux triumvirs et aux principales autorités de la république romaine des dépêches toutes empreintes du vif désir, du réel bonheur qu'il éprouverait à voir s'ouvrir amicalement pour ses soldats les portes de la ville éternelle. Je transcris ici, comme témoignage des efforts tentés pour occuper Rome à l'amiable, la missive qui concernait particulièrement le président de l'assemblée nationale romaine :

» Monsieur le Président,

» Les événements de la guerre ont, vous le savez, amené l'armée française aux portes de Rome. Dans le cas où l'entrée de la ville continuerait à nous être fermée, je serais contraint, pour y pénétrer, d'employer immédiatement tous les moyens d'action que la France a mis à ma disposition.

» Avant de recourir à cette terrible nécessité, je regarde comme un devoir de faire un dernier appel à des populations qui ne peuvent avoir pour la France des sentiments ennemis.

» L'assemblée nationale voudra, sans doute, comme moi, éviter à la capitale du monde chrétien de sanglantes calamités.

» Dans cette conviction, je vous prie, M. le Président, de vouloir bien donner à la proclamation ci-incluse, la plus prompte publicité.

» Si, douze heures après la réception de cette lettre, une réponse conforme aux intentions et à l'honneur de la France ne m'est point parvenue, je me regarderai comme contraint d'attaquer la place de vive force. »

Il n'est pas possible d'être à la fois plus ferme et plus conciliant. Cette lettre eût dû persuader les Romains, surtout après nos premiers succès, que nous venions en médiateurs et non pas en conquérants. Nous sommes à une portée de fusil de leurs remparts; qu'un signal nous soit donné, et nous escaladons leurs murs, malgré leurs efforts. Ils en sont convaincus, leurs officiers eux-mêmes l'avouent. Eh bien! malgré cette évidence de défaite, ils s'obstinent à fermer l'oreille à nos offres réitérées d'arrangement!... Pauvre peuple, combien est fatal son aveuglement! et que ses baïonnettes devraient bien plutôt se tourner contre ceux qui le poussent à cette résistance insensée, que contre nous, qui venons l'arracher à l'oppression et à l'anarchie!

Le 13, notre général en chef nous adresse l'ordre du jour suivant :

» Soldats,

» Déjà, hier, votre bravoure et votre persévérance vous avaient permis d'établir vos batteries à près de cent mètres des remparts de Rome. Avant d'attaquer directement la place, j'ai fait la notification suivante :

» Habitants de Rome !

» Nous ne venions point vous apporter la guerre ; nous venions affermir chez vous l'ordre et la liberté ! Les intentions de notre gouvernement ont été méconnues. Les travaux de siége nous ont amenés devant vos remparts. Jusqu'à présent nous n'avons voulu répondre qu'à de rares intervalles au feu de vos batteries ; nous touchons à l'instant suprême où les nécessités de la guerre éclatent en terribles calamités. Évitez-les à une cité remplie de tant de glorieux souvenirs. Si vous persistez à nous repousser, à vous seuls appartiendra la responsabilité d'irréparables désastres. »

Le général continue :

» Cet appel à la conciliation n'est point parvenu à son adresse. Le gouvernement qui opprime les habitants de Rome a répondu à des paroles de paix par le refus d'écouter un langage empreint de tant de modération.

» Soldats ! peu d'heures se sont écoulées, et déjà vos batteries de brèche ont fait éprouver aux batteries ennemies les plus notables dommages. Puisqu'on nous contraint à faire le siége de Rome, nous accomplirons notre devoir dans toute son étendue, et le succès ne saurait un instant être douteux. La France a les yeux sur vous, vous justifierez son attente ! »

Les Romains répondent à nos lettres et proclamations par le feu immédiat et continu de toutes leurs batteries. Nous ripostons, après ordre toutefois, car il nous avait été prescrit de rester inactifs pendant le délai de douze heures accordé au gouvernement ennemi, comme dernier terme de capitulation. Nous ripostons, et dès le matin à huit heures,

toutes nos pièces ouvrent le feu; chacune, en moyenne, a tiré dans cette journée une trentaine de coups.

Pointant continuellement sur les murs et les parapets, nous les dégarnissons promptement de leurs défenseurs; aussi les batteries de la place, à l'exception d'une seule, ont-elles bientôt cessé de tirer.

Le chiffre de nos pertes s'éleva ce jour-là à dix tués et huit blessés.

Une chose qui a indigné toute notre armée : les combattants cosmopolites qui défendent Rome ont si peu de respect pour les conventions tacites appelées lois de la guerre chez tous les peuples civilisés, qu'ils tiraient avec acharnement sur la villa qui sert d'asile à nos blessés, malgré notre drapeau protecteur qu'ils connaissent bien. Plusieurs de nos blessés ont été atteints; le général les a fait transporter plus loin, en ayant soin de ne pas faire mettre de pavillon qui, au lieu de les garantir, les indiquait à la fureur des assiégés.

Les boulets et les bombes continuent de pleuvoir sur Rome, pendant les journées des 14, 15 et 16 juin; l'ennemi n'a pas plus tôt élevé quelque ouvrage défensif, qu'aussitôt il devient le point de mire de nos adroits canonniers. Pour ne pas échauffer les pièces, on en régla le feu à un coup par huit minutes.

Un seul fait est venu, dans la matinée du 15, rompre la monotonie de nos combats de siége.

Vous vous rappelez l'incident décrit dans ma dernière lettre, au sujet de l'occupation, par nous, de Ponte-Molle, que l'ennemi avait coupé, que nous avons rétabli, et près duquel étaient placées trois compagnies, sur la rive gauche du Tibre? Ayant la pensée de nous disputer la possession de ce pont, et de refouler sur la rive droite du Tibre les troupes préposées à sa garde, l'ennemi établit sur la hauteur de Monte-Pariolo, une batterie, puis se dirige sur Ponte-Molle. Nous avions pu prévoir assez à

temps ce mouvement; aussi le général Gueswiller, avec la brigade Sauvan, se porte-t-il, au pas de course, à la rencontre de l'ennemi. Chargé à la baïonnette, on le repousse bientôt jusqu'à ses pièces, qu'il regagne en laissant à notre pouvoir six officiers, dont un aide-de-camp du général en chef Rosellé, plus quarante sous-officiers et soldats. Une centaine de ses morts encombrent en outre le champ de bataille.

Le lendemain soir (16 juin), le général Gueswiller, résolu à déloger entièrement ces aventuriers, couronna toutes les hauteurs de Monte-Pariolo; mais la peur avait fait envoler tous ces soldats de hasard, et quelques éclopés seulement y furent pris. Cet engagement, et les canonnades du 14 et du 16, ne nous ont coûté que deux morts et dix-huit blessés.

Notre artillerie et le génie continuent vigoureusement leurs travaux et enserrent de plus en plus, dans un réseau de feu, les remparts de Rome. C'est à ce rude métier que s'écoulent les 17, 18, 19 et 20 juin, qui nous emportent huit morts et trente-deux blessés.

Toujours maltraité dans ses sorties, l'ennemi paraît être cloué aux murailles, et la plaine est aussi tranquille qu'aux beaux temps où la paix régnait, au lieu de l'anarchie, dans cette contrée de l'Italie. A voir la régularité, le sans façon de nos opérations, l'on dirait vraiment que nous jouons à la petite guerre; il faut, pour chasser cette idée, que les bombes, les obus, les balles et les boulets ennemis viennent parfois faire une trouée à nos rangs ou une brèche à nos gardes avancées; or; ces envoyés des garibaldistes ont grand soin de ne pas nous laisser trop long-temps sous le charme de l'illusion.

Mais la journée du 21 commence, et avec elle s'ouvre de tous nos ouvrages complètement achevés, un feu si terrible et si bien dirigé, qu'à trois heures après midi le général Levaillant et le général Thiry, commandant le

génie et l'artillerie du corps expéditionnaire, font connaître au général en chef que trois brèches seront praticables le soir même.

A l'instant les instructions nécessaires à l'assaut sont expédiées dans toutes les brigades, et le moment en est fixé pour neuf heures et demie.

A l'heure dite, deux compagnies de voltigeurs et une de grenadiers formaient trois colonnes d'attaque sous les ordres, chacune d'un chef de bàtaillon. En outre, une réserve composée de deux cents hommes d'élite, également commandés par un chef de bataillon, était réunie en arrière des batteries de brèche. Trente sapeurs du génie, par colonne, aidaient à la marche.

Egalement en arrière des batteries, mais dans les boyaux de communication, trois cents travailleurs, tous soldats éprouvés, sont rassemblés et appuyés, ainsi que les colonnes d'attaque, par deux bataillons de la garde de tranchée.

Plus loin, massée sur le Monte-Verde, la division Rostolan attend, l'arme au bras, qu'ordre lui vienne de se porter en avant. Les régiments garnissant les villas Panfili et Corsini sont également sur le qui-vive; un seul signe du chef, et ils peuvent voler soutenir leurs frères, si besoin en est.

Toutes ces dispositions prises, les batteries font, à dix heures, une dernière décharge à mitraille, et le colonel Niel, chef d'état-major du génie, lance les trois colonnes d'assaut. Elles franchissent avec la plus fougueuse intrépidité les talus des brèches, et sont reçues par un feu général, auquel elles ne répondent pas; mais, débarrassant le terrain en avant par une charge vigoureuse à la baïonnette, leur élan devient tel, que bientôt elles se trouvent sur la ligne de retraite de l'ennemi. Ce dernier, frappé de terreur, ne peut fuir àssez vite; une centaine des siens sont faits prisonniers, et nos soldats s'emparent

encore de plusieurs caissons de poudre et de nombreux chevaux.

A ce moment, les trois cents travailleurs, sortant soudain des boyaux de communication, montent à leur tour, munis chacun d'un gabion, d'une pelle et d'une pioche, et ils ferment par un épaulement la gorge des bastions. (Je ne sais si je me fais bien comprendre.) Vainement les Romains veulent-ils reprendre le terrain perdu ; vainement veulent-ils rentrer dans ces ouvrages préparés de longue main, et sur lesquels ils fondaient tant d'espérance ; les colonnes d'assaut, renforcées par la réserve, ne reculent pas d'un pouce. Embusqués à leur tour, nos hommes font éprouver aux assiégés des pertes considérables sans en éprouver de sensibles, puisqu'à deux heures du matin l'ambulance n'avait encore reçu que six morts et huit blessés.

De deux à trois heures, l'ennemi reste presque inactif ; nous en profitons pour nous mettre tout-à-fait à couvert, et lorsque, sur les quatre heures, il rouvre le feu, nous pouvons braver ses boulets.

C'est au jour surtout (le 22,) que la canonnade éclate. Jusqu'à près de neuf heures, nous essuyons le feu de trois batteries placées sur le Monte-Orio et sur la partie septentrionale du Monte-Janicolo. Nos nouvelles pièces ne sont pas finies de monter, notre artillerie ne peut donc contrebattre celle de l'ennemi, aussi eussions-nous ressenti les plus cruelles atteintes, sans les efforts que nous avions faits pour nous couvrir par quelques ouvrages.

Le reste de cette journée est employée à consolider nos positions et à organiser nos tirs. Nous ne souffrons que fort peu de la pluie de mitraille dont on nous arrose, car c'est à peine si l'on signale, le soir, une dixaine de morts et quarante blessés.

Pendant les 23, 24, 25 et 26 juin, toujours renfermée dans la place, l'armée romaine nous abandonne définitivement les travaux si redoutables que nous a livrés l'as-

saut; ses soldats s'occupent à consolider les ouvrages intérieurs, c'est là leur dernière cuirasse; mais quand notre établissement dans l'enceinte de Rome sera complété par la supériorité de notre artillerie, adieu tous ces ouvrages, les assiégés n'auront plus d'autre ressource que de se couvrir contre nous au moyen des maisons... Vous comprenez qu'alors tout sera fini, et qu'il faudra bien demander grâce.

Ce premier assaut m'a rempli de la plus profonde admiration pour notre jeune armée. C'est plus que du courage qu'elle a déployé, et son intelligence et son stoïcisme la couvrent des palmes les mieux méritées. Non-seulement nos soldats ont su faire revivre d'une manière glorieuse, devant les Italiens, ce que ceux-ci appelaient, en d'autres temps, *la furia francese*, mais encore ils ont donné l'exemple d'une héroïque vertu, et qui leur semblait familière. Je veux parler de cette constance, de cette admirable discipline avec laquelle ils se sont soumis aux prescriptions de leurs chefs dans les attaques de Rome. Ils voyaient violer, à leurs risques et périls, les règles de l'art de la guerre, et ils aimaient mieux exposer davantage leur vie, que de voir compromettre le renom de nation civilisée, si justement acquis à notre France. Non, il n'y a qu'à nos troupes, j'en suis convaincu, qu'il soit possible de demander ce dévouement si périlleux, entièrement puisé dans la délicatesse de notre esprit national.

Au reste, les opérations du siége de Rome se sont vraiment poursuivies, il faut l'avouer, avec une lenteur prolongée dont tout le monde pourrait bien ne pas s'expliquer les causes. Elles sont simples, cependant. L'armée expéditionnaire, arrivée en Italie à titre d'amie, a dû passer immédiatement à l'état ennemie. Reçue à coups de canon, là où elle s'attendait à être reçue avec reconnaissance, elle a dû en quelques jours changer ses plans d'action, doubler son matériel, grossir son chiffre de sept mille hom-

mes, débarqués à Civita-Vecchia, pour l'élever à vingt-cinq mille. Tout cela s'est fait avec une promptitude dont on ne tient pas assez de compte ; mais quelque rapide que cette transformation de l'état de paix à l'état de guerre ait été, il n'en a pas moins fallu un certain nombre de jours pour l'accomplir.

Un autre motif des lenteurs ou des ménagements du général Oudinot est le désir d'épargner aux habitants les horreurs d'un siége à outrance; et aux monuments les chances désastreuses d'une attaque énergiquement repoussée. Certainement, si les Romains étaient les maîtres chez eux, ils nous auraient ouvert leurs portes déjà depuis long-temps. Leurs monuments ont moins à craindre de nos canons, que des barbares qui oppriment la capitale du monde chrétien, et qui menacent de tout détruire, s'ils ne voient plus moyen de se maintenir dans Rome.

Notre général en chef voudrait épargner la partie historique de la ville, et ne toucher à aucun monument des arts : sa tâche est des plus difficiles. Il paraît qu'il a proposé aux étrangers armés qui défendent la place, de se rendre par composition ; et comme ils n'ont plus de patrie, notre général leur promettait de les faire transporter en Afrique, où ils formeraient une légion particulière, dans laquelle ils conserveraient leurs grades. Deux des membres du triumvirat auraient accepté ces conditions ; mais le troisième membre, Mazzini, s'y est entièrement refusé. On croit que c'est parce qu'il compte sur les montagnards de Paris, avec lesquels il s'entend.

Le fameux colonel Calendrelli, qui passait pour un des plus habiles canonniers de l'époque, a été grièvement blessé, pendant qu'il pointait un canon du côté de la porte Saint-Pancrace ; il manque beaucoup aux Romains.

Ces derniers, ou plutôt les bandes armées qui occupent Rome, prévoyant leur prochaine défaite sur les remparts, se sont retranchés dans une nouvelle enceinte hérissée de

barricades. Il serait d'autant plus regrettable qu'on fût obligé de prendre de force ces derniers retranchements de l'insurrection, qu'il y aurait dès lors impossibilité d'épargner à la ville, ainsi que nous l'avons fait jusqu'à ce jour, les désastres d'une canonnade. Mais tout annonce qu'on n'en viendra pas à cette extrémité. La plus grande division règne parmi cette mosaïque révolutionnaire, et ceux-là même qui ont été les plus ardents au combat se séparent, nous assure-t-on, de Mazzini, dont ils blâment l'entêtement; tous comprennent l'inutilité d'une plus longue résistance, qui n'aurait d'autre résultat que d'amonceler de nouvelles ruines et de nouveaux cadavres.

On nous a rapporté qu'une patrouille de la garde civique avait arrêté à une des portes de Rome un charriot attelé de quatre mules, que l'on conduisait dehors sous l'escorte de quelques soldats étrangers. Il était chargé d'objets précieux provenant d'églises et de palais dévastés, et on y a trouvé une caisse contenant de l'argenterie provenant des pillages pour une valeur de 85,000 francs. Le charriot a été saisi et conduit au palais du gouvernement. On donne ce fait comme positif, et comme pouvant faire juger de toutes les déprédations qui ont été exercées par la soldatesque révolutionnaire. On parle de bons de 16 baïoques émis par le triumvirat, d'abord pour 100,000 et ensuite pour 400,000 écus romains, à garantir avec des biens nationaux.

Vous voyez que je vous tiens au courant de tout...

LETTRE VI.

A Rome! — Suite du compte-rendu des travaux du siége. — Assaut du 30 juin. — Le triumvirat se démet de ses pouvoirs. — La municipalité capitule. — Fuite de Garibaldi. — Entrée de nos troupes à Rome. — Comment elles y sont accueillies. — Proclamation du général Oudinot aux Romains. — Dispositions des esprits. — Réfutation des calomnies au sujet de la mutilation des monuments. — Les clefs de la ville sont envoyées à Pie IX. — Réception du colonel Niel. — Lettre du Saint Père au général en chef. — Travail procuré aux malheureux. — Souscription ouverte en leur faveur par les Français. — Les Romains se rapprochent de ces derniers. — Cérémonies du rétablissement de l'autorité pontificale. — Promesse d'étudier Rome et d'en donner un aperçu par lettres. — Le général Oudinot à Saint-Louis-des-Français. — Reddition du fort Saint-Ange.

Rome, le 16 juillet 1849.

Depuis le 3 juillet, je suis à Rome... à Rome!... Comprenez, vous qui savez mon enthousiasme pour cette immortelle cité; comprenez toutes les émotions qui ont dû m'y assiéger, les huit premiers jours surtout!...

J'ai déjà beaucoup vu, beaucoup admiré; j'ai pris des notes; mais je ne vais rien vous décrire encore. J'ai trop de matières sur notre assaut du 30 juin, sur ce qui l'a suivi; et puis, j'ai la ferme conviction que nous serons long-temps ici. Le retour du saint Père, vu l'incertitude qui règne en France, par suite de la tentative du Conservatoire, n'est pas près d'être fixé; il est entre les mains des diplomates qui en discutent les clauses chacun à sa manière. J'aurai le temps de vous faire visiter avec moi la ville des arts et des monuments.

Ma dernière lettre était écrite de la villa Santucci, 36 juin, sous les murs de la place; c'est là, conséquemment, que je reprends mon récit.

Il restait alors à l'ennemi quelques bastions, qu'il semblait fermement décidé à défendre pied à pied. C'est ce qu'il fit.

Dans la journée du 28, un vigoureux combat d'artillerie eut pour résultat d'ouvrir une brèche dans le flanc d'un bastion, véritable forteresse qui communiquait par des tranchées et des canonnières à San-Piétro-di-Montorio. Rapprochés encore par-là du cœur de la ville, nos artilleurs imprimèrent à leur feu une supériorité double de celui des Romains. Aussi, le lendemain, la brêche était-elle praticable, malgré la solidité proverbiale des remparts, entièrement construits en ciment romain. Cette brèche nous permit, ce qui faisait ainsi la clef de voûte de nos opérations, d'asseoir nos batteries sur le mont Gianicolo, et de dominer la porte San-Pancrazio, celle-là même où nos dignes frères avaient été, un mois auparavant, si lâchement assassinés.

La nuit était venue, et avec elle non pas le repos, mais bien les ordres nécessaires pour l'assaut qui devait s'effectuer le matin (30 juin), au petit jour, sur les deux points cités plus haut, le mont Gianicolo et la porte San-Pancrazio.

Quatre colonnes de trois compagnies d'élite sont formées ; chacune a sa réserve, son chef particulier, et son chemin direct tout tracé. Le lieutenant-colonel Espinasse, du 22e léger, est leur commandant supérieur.

A deux heures et demie du matin, toutes les dispositions étant arrêtées, trois coups de canons se firent entendre : c'était le signal. Les colonnes s'ébranlent et se précipitent sur la brèche. Les Romains les accueillent avec un cri terrible, et s'avancent résolument pour défendre le passage. Un moment l'on n'entend que leurs cris : *Animo ! su ! su ! coraggio !...* pas une voix française ne parvenait jusqu'aux colonnes !... Les secondes semblaient des heures !... Mais enfin éclate tout-à-coup, vibrante et ferme, la voix du chef : *France ! France ! Grenadiers, à la baïonnette !...* et les soldats de répondre : *En avant ! en avant !...*

Quel tableau !... et qu'irrésistible est vraiment l'élan des troupes françaises !... Non, j'en suis sûr, pas un des hommes qui étaient là sur la brèche, n'avait au cœur, d'autre pensée que celle de l'honneur du drapeau, de la gloire de la patrie... Parents, amis, intérêts, tout était étouffé sous le sentiment belliqueux, et plus grandissait le danger, plus aussi grandissait l'ardeur de nos bataillons.

Après une décharge générale, nos soldats fondent à la baïonnette sur l'ennemi. Les cris s'éloignent peu à peu, et seuls les gémissements de quelques blessés et le râle des mourants les remplacent...

Le jour s'élève alors, et la réserve monte à son tour. Mais l'ennemi garnit de tirailleurs toutes les maisons voisines des positions enlevées, et marche en force pour les reprendre. Retranchés surtout derrière un second rempart appelé Aurélien, ses artilleurs tirent à mitraille dans toutes les directions. Ah ! c'était un enfer ! Nos troupes étaient sur la brèche, en plein feu, et n'osaient tirer, crainte de

blesser leurs camarades qui se battaient en avant !... A la baïonnette, alors !... Et les grenadiers s'élancent, furieux, contre les Romains qu'ils ont bientôt culbutés, et qu'ils précipitent par-dessus l'escarpe. Puis le génie organise rapidement les travaux, et bientôt tous les bastions conquis sont mis à l'abri d'une surprise, et occupés par nous.

Maîtres de la porte San-Pancrazio, nous le sommes, pour ainsi dire, de Rome. Deux points résistent encore, San-Piétro-di-Montorio et une maison fortement soutenue de retranchements, dite la *maison carrée*.

Se jetant, toujours à la baïonnette, sur les défenseurs de San-Pietro-di-Montorio, nos phalanges les cernent de partout, et aucun ne leur échappe; tous, à l'exception de cinquante prisonniers, demeurent, tués ou blessés, sur le champ de bataille.

Il ne reste donc plus à emporter que la *maison carrée*. Nos troupes, pour le faire, n'ont pas besoin d'être stimulées; car, depuis le matin, les douze cents hommes environ qui l'occupent nous ont causé de si cruelles pertes, que chacun désire s'en venger. On y court avec ardeur; mais, à notre approche, une décharge épouvantable sort de toutes les fenêtres, tellement nourrie, tellement bien dirigée, que quatre-vingts des nôtres sont mis hors de combat !...

L'exaspération parmi nous n'a plus de bornes, et, malgré la pluie de balles qui plonge sur nos rangs, c'est au pas gymnastique qu'on aborde, sapeurs en tête, cette redoute meurtrière. En un instant les portes en sont enfoncées, et un carnage sans nom commence, sans que les ordres et les supplications des officiers y puissent rien !!!...

Il resta sur ce point plus de cinq cents morts; le surplus de la garnison s'échappa à moitié éclopée, qui par les fenêtres, qui par-dessus les toits. Tel fut le dernier

épisode de cette journée, si brillante pour nos armes, et si fatale aux Romains, reconnaissant trop tard qu'une armée française n'est pas vaincue pour avoir laissé dans un guet-apens l'un de ses bataillons.

Le chiffre de nos pertes fut peu considérable : cent dix blessés et seulement dix morts. Chez l'ennemi, au contraire, douze cents morts, dont près de moitié tués à la baïonnette, et plus de sept à huit cents blessés.

Ainsi l'ennemi laissa en nos mains ses plus fortes positions et les deux principaux fronts de son enceinte; en outre, nos batteries, établies sur les terre-pleins, découvraient et pouvaient ruiner en un instant la ville. Prolonger la défense eût donc été plus qu'un acte insensé; c'eût été non-seulement sacrifier les maisons, mais même porter la guerre au sein des familles.

Les chefs du parti romain l'ont parfaitement compris, et les journées du 1er et du 2 juillet se passèrent en négociations. Les envoyés ennemis circonvinrent d'abord M. de Corcelles, notre plénipotentiaire; ils essayèrent de tirer de lui la promesse que l'armée française n'occuperait Rome que sous condition et simultanément avec les troupes qui l'avaient défendue. Semblable proposition était inadmissible, et plénipotentiaire et général en chef furent d'un seul avis pour la repousser.

Devant l'énergique volonté du général Oudinot, menaçant de reprendre à l'instant les hostilités si la place ne se rendait pas à discrétion, le triumvirat vit son règne passé, et remit ses pouvoirs aux mains de la municipalité. Celle-ci renoua sur-le-champ les négociations; et, nonobstant les clameurs insensées et les fanfaronnades des membres de l'assemblée constituante, qui opinaient encore pour la résistance, elle accepta sans condition aucune la capitulation.

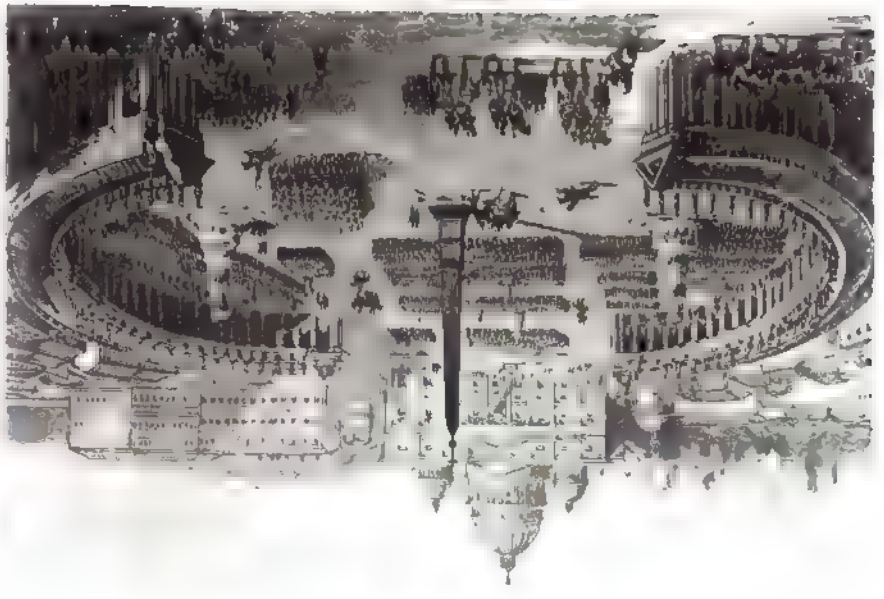
C'est le 3 juillet, à 3 heures de l'après midi, que le général nous donna l'ordre d'entrer dans Rome. Notre entrée

s'effectua donc. Deux fortes colonnes de notre armée pénètrent dans la ville, l'une, à la tête de laquelle marchait notre général en chef et l'état-major, par la porte Portèse; l'autre par la Porte-du-Peuple et le Corso.

A mesure que la colonne conduite par le général en chef s'engageait dans les rues du Transtevère et dans les quartiers populeux de Rome qui avoisinent le Tibre de ce côté, au lieu de cette guerre de maisons, de cette *lutte aux couteaux*, dont on nous avait menacés, ou tout au moins de cet abord farouche et hostile de la population, qu'on nous annonçait, nos troupes ont été accueillies par les acclamations les plus vives. Le peuple se pressait de toutes parts sur notre passage; les fenêtres étaient garnies de femmes et d'enfants qui agitaient des mouchoirs, et se livraient aux démonstrations les plus expressives. Dans deux endroits seulement de ce long parcours, en face des cafés où se tiennent les clubs, notre armée rencontra quelques groupes qui poussèrent sur son passage des clameurs malveillantes. L'un de ces groupes était précédé d'un drapeau au-dessus duquel flottait un bonnet rouge. Nos soldats se bornèrent à abattre le drapeau, et à arracher l'odieux symbole de la terreur qui le surmontait.

Alors les chefs du mouvement disparurent; et l'assemblée se dispersa d'elle-même. Pendant que nous entrions par le côté nord de la ville, Garibaldi et les aventuriers qui marchent à sa suite (on en évalue le nombre à trois ou quatre mille environ) s'éloignèrent par la porte du sud, et prirent le chemin d'Albano, emportant avec eux, assure-t-on, beaucoup d'objets précieux. On ignore encore vers quel point de l'Italie ils se dirigent. Une division de notre armée s'est mise à leur poursuite.

Quoi que l'on puisse vous dire de la réception que nous a faite la majorité du peuple, du vrai peuple romain, ne croyez donc qu'à une seule chose, à l'ivresse qui a saisi tous les cœurs en apercevant nos uniformes. Quelque frois-



sés que fussent les habitants de la ville papale, ils comprenaient néanmoins tout ce que nous leur enlevions d'oppression, tout ce que nous leur apportions de liberté et de vraie sécurité.

Voici le texte de la proclamation que notre général en chef a fait publier le même jour :

« HABITANTS DE ROME !

» L'armée envoyée par la république française sur votre territoire a pour mission de rétablir l'ordre réclamé par le vœu des populations. Une minorité factieuse ou égarée nous a contraint de donner l'assaut à vos remparts. Nous sommes maîtres de la place; nous accomplirons notre mission. Au milieu des témoignages de sympathie qui nous ont accueillis, là surtout où les sentiments du vrai peuple romain n'étaient pas contestables, quelques clameurs hostiles se sont fait entendre et nous ont forcés à une répression immédiate.

» Que les gens de bien et les vrais amis de la liberté reprennent confiance; que les ennemis de l'ordre et de la société sachent que si des manifestations oppressives, provoquées par une faction étrangère, se renouvelaient, elles seraient rigoureusement punies.

» Pour donner à la sécurité publique des garanties positives, j'arrête les dispositions suivantes :

» Provisoirement, tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains de l'autorité militaire; elle fera immédiatement appel au concours de l'autorité municipale.

» L'assemblée, le gouvernement, dont le règne violent et oppressif a commencé par l'ingratitude et a fini par un appel impie à une guerre contre une nation amie des populations romaines, cessent d'exister.

» Les clubs et les associations politiques sont fermés. Toute publication par la voie de la presse, toute affiche non autorisée par l'autorité militaire, sont provisoirement interdites. Les délits contre les personnes et les propriétés sont justiciables des tribunaux militaires.

» Le général Rostolan est nommé gouverneur de Rome.

» Le général de brigade Sauvan est nommé commandant de la place.

» Le colonel Sol est nommé major de place. »

La bravoure de nos soldats a triomphé des plus rudes obstacles dans le siége de Rome, qui était vraiment devenue une ville de guerre, entourée de hautes murailles, abondamment pourvue d'artillerie et de munitions, défendue par une garnison aussi nombreuse que l'armée assiégeante.

Malgré les privations et les souffrances de toutes sortes endurées par nos troupes, malgré les ardeurs dévorantes du climat, malgré les fièvres qui, dans la saison où nous sommes, aurait décimé une armée dont le moral serait moins énergique, un succès éclatant et décisif a couronné une série d'actions brillantes et de savants travaux. La bravoure déployée par les Romains dans leur défense désespérée de la ville éternelle rend plus glorieuse encore notre victoire.

On s'accorde à reconnaître qu'avec l'infériorité de troupes assiégeantes, il fallait toute la prudence de notre général en chef pour amener à bonne fin notre entreprise sur Rome. Il n'est pas un militaire qui ne sache qu'une armée assiégeante doit avoir, pour réussir, une force numérique trois fois supérieure à celle de l'armée assiégée. On était mal renseigné, en France, sur le nombre et sur le caractère des réfugiés de tous pays qui s'étaient emparés du gouvernement de Rome; et force fut d'augmenter,

par des envois successifs de personnel et de matériel, notre armée expéditionnaire, mais tout juste assez pour présenter à l'ennemi un nombre égal de combattants, insuffisant néanmoins pour un siége.

Une moitié seulement des Français est entrée à Rome ; l'autre moitié reste hors des murs pour garder les travaux de siége.

C'était chose merveilleuse de voir avec quelle ardeur, sitôt que le général Oudinot en eut donné l'ordre, les Romains enlevaient, six heures à peine après notre entrée, les nombreuses barricades qui sillonnaient leurs rues. On eût dit qu'un génie inconnu doublait leur activité : partout les écussons pontificaux se relevaient, et nul drapeau n'était souffert que le drapeau tricolore.

Cependant je dois dire que durant quelques jours la ville présenta encore l'aspect du plus grand désordre matériel. Les rues regorgeaient de soldats de toutes armes, revêtus des uniformes les plus divers et les plus bizarres, appartenant à des corps réguliers ou de milice, mais tous également en désorganisation. Réduire ces masses armées et en effervescence à subir le joug de l'ordre sans avoir à appesantir sur elles trop lourdement le bras du plus fort paraissait une tâche aussi indispensable à entreprendre que délicate à exécuter pour une armée comme la nôtre, victorieuse à la vérité, mais bien peu nombreuse, et perdue presque au milieu d'une capitale immense. Cette rude tâche est pourtant accomplie aujourd'hui, et ce n'est pas un des titres qui fasse le moins d'honneur aux chefs de notre expédition.

L'impression qui nous a saisis généralement, dès l'abord, c'est la terreur que le gouvernement mazzinien avait fait peser sur toute la cité ; l'épouvante qu'il avait inspirée a survécu même à sa chute, et nous nous trouvons en face d'hommes qui, terrifiés toujours, ne se croient pas totalement délivrés. Nos soldats ont pu se convaincre

combien était horrible ce despotisme anarchique, à la vue de cette malheureuse population qui, retirée dans ses maisons, osait à peine, sous notre protection, se hasarder en plein air?... Quand on vint chercher les membres de la municipalité pour les conduire au général Oudinot, qui voulait s'entendre avec eux, savez-vous ce qu'ils firent?... ils refusèrent... « *Nous serions assassinés*, criaient-ils... » Néanmoins, comme il fallait se résoudre, l'un des plus hardis proposa sérieusement d'envoyer quérir la force armée : « *De cette façon, dit-il, escortés par les gendarmes, nous aurons l'air d'être contraints, et on ne nous fera rien.* »

A la vérité, il y a eu plusieurs assassinats, les trois premiers jours surtout de notre entrée, nos généraux n'ayant pu prendre de suite toutes les mesures de sûreté et d'ordre public nécessaires dans de pareilles circonstances.

Comme on vous aura beaucoup parlé, je n'en doute pas, des prétendus actes de déprédation que nous sommes censé avoir commis avec nos boulets, au détriment des monuments artistiques et religieux de la capitale du monde chrétien, je ne crois pas inutile de vous éclairer sérieusement sur la valeur d'aussi lâches calomnies, toutes parties des rangs de ceux qui briguaient en France, lorsque florissait à Rome la rougeâtre république de Mazzini et compagnie, le titre de *citoyen romain!* Ah ! de telles accusations, à l'égard de soldats qui donnaient froidement leur vie afin d'épargner les plaies de la guerre à la ville éternelle, sont à jamais déshonorantes pour leurs auteurs !

Nous accuser, nous, leurs concitoyens, d'avoir fait ce que n'osèrent pas même Alaric et Genseric ! car ce Goth et ce Vandale pillèrent Rome, il est vrai, mais ils respectèrent ses monuments. Nous nous serions bien gardés de les imiter ; l'histoire nous offrait d'assez graves enseignements à ce sujet. Un de nos compatriotes, et celui-là, tout

cœur national le renie, le connétable de Bourbon, fut assez impie pour trouer et morceler de ses boulets, en 1527, les plus magnifiques joyaux de l'écrin romain. Qu'en advint-il? La balle d'un mousquet ennemi le roula tout sanglant sur la brèche du mur Aurélien, où il pointait lui-même ses canons. La justice de Dieu s'accomplissait!... Non, mille fois non, nous n'avons pas imité le connétable de Bourbon; la France, en 1849, a respecté Rome.

Du reste, je vais confirmer mon témoignage par un extrait d'une dépêche qu'écrivait le 7 juillet, à notre gouvernement, M. de Corcelles. Il est possible que vous ne la connaissiez pas encore. Le dire de cet honorable ambassadeur viendra, vous le verrez, corroborer complètement le mien.

« ..... Quant au bombardement, j'atteste qu'il n'a pas eu lieu, et je me suis mis en mesure de vous envoyer bientôt le résultat d'une enquête que j'ai provoquée, pour prouver ce que j'avance. J'ai déjà recueilli les rétractations verbales de plusieurs consuls. Nous formons une commission où ils sont représentés, ainsi que le monde artistique, par M. Visconti, le conservateur des monuments de Rome.

» Dès à présent, je puis vous dire avec certitude que cent cinquante obus ou boulets, tout au plus, sont tombés dans l'enceinte de la ville, qui a cinq lieues de circonférence; on n'en voit nulle part les traces. On n'a pu constater, par suite de l'emploi de ces projectiles, que quelques blessures, et la mort d'une seule personne; encore ce dernier malheur est-il contesté.

» Aucun monument antique, aucun musée n'a été endommagé. Vous aurez un rapport précis à ce sujet. Un certain nombre de maisons privées ont été détruites par les insurgés eux-mêmes pour faciliter le feu de leurs fortifications, notamment aux abords du château Saint-Ange. Ce sont là les seuls ravages de la guerre dans ce genre de des-

truction. Pour ce qui nous concerne, nous n'avons renversé que des murailles extérieures et quelques réduits, à l'entrée du Janicule... »

Ainsi que l'annonçait au ministre M. de Corcelles, une enquête fut ordonnée pour appuyer le texte de sa lettre. J'en consigne ici le résultat complet que j'ai pris soin de vérifier de mes propres yeux, en visitant tous les endroits cités.

Au Vatican, dans la salle des tapisseries exécutées d'après les cartons de Raphaël, et dans le tableau représentant la *prédication de saint Paul*, l'extrémité inférieure de la draperie de la dernière figure à gauche porte la trace d'une balle.

La frise inférieure du tableau porte aussi la même trace, mais le dommage est facilement réparable.

La fontaine de l'*Aqua Paolina*, près la porte San-Pancrazio, a reçu un boulet qui n'a traversé qu'une maçonnerie insignifiante. Le volume des eaux n'est pas sensiblement diminué.

A l'Église de *San-Pietro-di-Montorio*, fortifiée, occupée par Garibaldi et placée près de la brèche, les murs de plusieurs chapelles, de l'abside, et le toit, laissent voir le sillon de nombreux boulets français. La chapelle de gauche en entrant, peinte à fresque d'après un carton de Michel-Ange, est intacte.

En revanche, la balustrade, sculptée par Giacomo della Porto, a été entièrement brisée par les soldats et par les chevaux de Garibaldi. Trois tableaux de l'école des Carrache ont disparu. L'église est absolument profanée et saccagée.

Le petit temple bâti par le Bramante, sur l'emplacement du crucifiement de saint Pierre, a été entièrement préservé, bien qu'une bombe ait éclaté tout proche de lui.

Voilà à quoi se réduisent les ravages d'un siége, dont

la durée même ne fait que prouver l'extrême modération ; et vous voyez maintenant le cas qu'il faut faire de toutes les calomnies auxquelles nos troupes, aussi patientes que braves, ont été et seront encore en butte.

Aussitôt entré dans Rome, le général Oudinot dépêcha vers Pie IX le colonel Niel, chef d'état-major du général de division Levaillant, avec mission de présenter à Sa Sainteté une des clefs de la ville rebelle. On ne saurait dire quelle était, en la recevant, l'émotion du saint Père, et la vive effusion que son grand cœur a laissé voir pour la France. Le colonel Niel nous a raconté cette scène. Je ne vous en rapporterai que le passage suivant, les journaux ayant dû vous initier aux autres détails.

Après avoir écouté, les larmes aux yeux, le récit des souffrances que notre armée a endurées, et la précision des pénibles travaux entrepris pour épargner à Rome la ruine et le désordre, Pie IX s'écria : « Colonel, je l'ai déjà répété bien des fois, c'est sur la France que j'ai toujours compté. Elle ne m'avait rien promis, et je savais pourtant qu'à l'occasion elle donnerait à l'Eglise ses trésors, son sang et, ce qui est plus difficile peut-être pour ses valeureux enfants, ce courage contenu, cette persévérance souffrante auxquels je dois que ma capitale a été conservée intacte. Dites au général en chef, à tous les généraux et officiers sous ses ordres, et je voudrais même que cela pût être su de chaque soldat, que *ma reconnaissance est sans bornes*. Mes prières pour la prospérité de votre pays seront plus ferventes; quant à mon affection pour les Français, elle deviendrait plus sentie, si cela était possible. Mais je serais charmé, colonel, de pouvoir vous offrir personnellement une preuve de mon estime toute particulière. »

Ce fut au tour du colonel d'être ému. Cependant il put trouver assez de voix pour dire au saint Père qu'il serait au comble du bonheur si Sa Sainteté daignait lui accorder, ainsi qu'à sa femme, le moindre souvenir.

« Voici, répartit sur-le-champ le saint Père, voici un chapelet pour votre pieuse femme; et voici maintenant pour le brave soldat. » C'étaient les insignes de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire, qu'il lui remettait.

Où trouver, je vous le demande, plus d'élévation d'âme, plus d'aménité, plus de reconnaissance pour un service rendu?... Quant à moi, de si nobles sentiments, d'aussi bienveillantes actions, me paient au centuple des fatigues et des privations que l'expédition romaine a pu me causer. La chose que je vais envier le plus maintenant, ce sera d'être bientôt à même de contempler, au Vatican, l'angélique figure de Pie IX, et d'entendre sortir de sa bouche quelques-unes de ces douces paroles, dont lui seul a le secret.

En attendant, je vous transcris ici la lettre suivante, écrite de la main même du saint Père, au général Oudinot, et qui lui a été apportée par le colonel Niel :

« Monsieur le général,

» La valeur bien connue des armes françaises, soutenue par la justice de la cause qu'elles défendaient, a recueilli le fruit dû à de telles armes, la victoire. Acceptez, monsieur le Général, mes félicitations pour la part principale qui vous est due dans cet événement; félicitations non pas pour le sang répandu, ce que mon cœur abhorre; mais pour le triomphe de l'ordre sur l'anarchie; pour la liberté rendue aux personnes honnêtes et chrétiennes, pour lesquelles ce ne sera plus désormais un délit de jouir des biens que Dieu leur a départis, et de l'adorer avec la pompe religieuse du culte, sans courir le danger de perdre la vie ou la liberté.

» Sur les graves difficultés qui devront se rencontrer par la suite, je me confie dans la protection divine. Je

crois qu'il ne sera pas inutile à l'armée française de connaître l'histoire des événements qui se sont succédés pendant mon pontificat. Ils sont retracés dans mon allocution, dont vous avez connaissance, monsieur le Général, mais dont je vous remets néanmoins un certain nombre d'exemplaires, pour qu'elle puisse être lue de ceux à qui vous jugerez utile de la faire connaître. Cette pièce prouvera sufffisamment que le triomphe de l'armée française est remporté sur les ennemis de la société humaine, et ce triomphe devra, par cela même, éveiller des sentiments de gratitude dans tout ce qu'il y a d'hommes honnêtes en Europe et dans le monde entier.

» M. le colonel Niel qui, avec votre dépêche très-honorée, m'a présenté les clefs d'une des portes de Rome, vous remettra la présente. C'est avec beaucoup de satisfaction que je profite de cet intermédiaire pour vous exprimer mes sentiments d'affection paternelle, et l'assurance des prières que j'adresse continuellement au Seigneur pour vous, pour l'armée française, pour le gouvernement et pour toute la France.

» Recevez la bénédiction apostolique que je vous donne de cœur.

Gaëte, le 5 juillet 1849.

PIE IX.

Tout ici tourne maintenant à la pacification, grâce au zèle de nos chefs, secondé par le bon esprit de la véritable population romaine.

Le corps du génie avait reçu l'ordre d'employer ses hommes à combler tous les travaux extérieurs du siége; mais, pour venir en aide à une foule de malheureux Romains que la république mazzinienne a laissé sans travail et sans pain, le général Oudinot a décidé que tous ceux

qui se présenteraient pour ces travaux, recevraient une paie. Certes le travail ne saurait manquer : en partant de la porte Portèse jusqu'à la porte Cavalleggieri, c'est-à-dire dans un arc de cercle d'une lieue, il y a de quoi occuper une armée de maçons.

Pour subvenir à ces dépenses, notre général a invité tous les officiers indistinctement à ouvrir des listes de souscriptions, et le premier, il s'y est inscrit pour une somme de cinq cents francs.

De tels actes, je ne puis m'empêcher d'en faire la réflexion, contribuent puissamment à la réaction dans la basse classe, celle sur laquelle surtout les doctrines subversives avaient eu le plus d'empire. Aux premiers jours de l'occupation, quand cette classe était encore sous l'impression des déclamations furibondes des démagogues de tous pays, elle ne voyait en nous que des *croates*, des suppôts de *l'absolutisme clérical*. S'il arrivait à des officiers français d'entrer dans un café, le vide se produisait à l'instant autour d'eux, car la classe moyenne croyait devoir aussi, par une politique de peur, nous témoigner un semblant d'aversion. Aujourd'hui, ces absurdes antipathies s'évanouissent rapidement, et, avant un mois, nous serons aussi liés avec les Romains de toutes conditions que nous pourrions l'être en France avec les habitants de nos garnisons militaires.

Le 11 du courant, les hauts dignitaires du clergé se sont rendus au palais Rospigliosi, où est logé notre général en chef, pour le remercier de l'immense service que l'armée française a rendu à la population de Rome.

Le général Oudinot a répondu à peu près en ces termes :

« MESSIEURS,

» Je vous remercie, au nom de la France et de l'armée, des vœux que vous faites pour nous.

» Si j'ai eu le bonheur de défendre ici l'honneur militaire de la patrie, et de rétablir l'ordre, je suis charmé également d'avoir rendu un service à l'Église et à vous, Messieurs, qui avez dû tant souffrir pendant les mauvais jours que vous avez traversés.

» Songeons tous à faire oublier ce temps de désordre, et travaillons à réédifier.

» L'armée, Messieurs, et le clergé sont les deux grands corps appelés à sauver l'avenir. C'est dans le sentiment religieux et dans le respect de l'autorité, que la société ébranlée peut retrouver sa force et son salut. »

Un *Monsignor* a répondu que l'accord entre l'armée et la population serait d'autant plus facile que chacun admirait l'attitude pleine de réserve des officiers et des soldats français.

Hier 15, Rome a célébré solennellement et magnifiquement le rétablissement de l'autorité pontificale. La fête a été superbe. Ce n'était pas une manifestation de commande, accomplie sous la pression des baïonnettes, et servilement conforme aux prescriptions d'un programme officiel; non, c'était un fougueux et franc épanchement des sentiments populaires qui, maintenant libres de toute contrainte, éclatent sur tous les points de la cité romaine.

Les affiches annonçaient qu'un *Te Deum* serait chanté dans les trois principales basiliques, Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran, pour remercier Dieu du succès qui a couronné nos armes.

Dans toutes les rues, sur toutes les places que nos troupes devaient parcourir, la foule était immense. Partout on entendait retentir ces acclamations : *Vivent les Français! vivent nos libérateurs! Vive Oudinot! Vive, vive à jamais Pie IX!* Et en même temps une pluie de fleurs tombait des balcons, des croisées, des toits, du fronton des monuments, sur nos bataillons, qui se sentaient fiers et heureux de pareils témoignages de reconnaissance.

C'est surtout autour du général Oudinot que les acclamations sympathiques redoublaient. Au moment où il arrivait sur la place Saint-Pierre, les Romains, à bout de *vivat* répétés, de gestes affectueux et de bouquets, se sont précipités au-devant de son cheval, ils l'ont arraché, c'est le mot, malgré ses efforts, et l'ont porté triomphalement dans leurs bras jusqu'au seuil de la basilique!...

Lorsque le drapeau pontifical fut arboré au Vatican, sur le fort Saint-Ange et sur la tour du Capitole, cent coups de canon l'annoncèrent *urbi et orbi*, comme l'on dit ici, c'est-à-dire à *Rome et au monde entier*. Le drapeau français flottait à la porte d'entrée du môle Adrien. Autour de l'église Saint-Pierre, il y avait au moins trois mille hommes de troupes.

Je ne vous dirai rien des discours prononcés à cette occasion sur le parvis de la basilique, par le clergé, soit avant, soit après le *Te Deum;* ils ont tous été très-bienveillants, mais un peu longs. Il semble que les bons *monsignors* et les éminentissimes cardinaux ne pouvaient se taire sur l'heureux rétablissement de Pie IX dans ses droits de souverain pontife.

« La France, a répondu le général Oudinot entre autres choses, n'a reculé devant aucun sacrifice pour accomplir cette œuvre sociale et religieuse tout à la fois. »

Nous avons eu, à cette occasion, une brillante revue. Les troupes romaines qui se sont rendues de bonne grâce sont venues se placer à notre gauche. Le soir, les édifices

publics ont été illuminés, et des secours ont été distribués aux indigents, au nom du gouvernement français.

Cette journée laissera, je l'espère, des souvenirs éternels à nous qui en avons été témoins, et à la population de Rome, à tout ce peuple qui a tant souffert sous le joug de ses oppresseurs, et qui, libre enfin d'exprimer ses véritables sentiments, les traduit avec l'énergie naïve et brûlante des natures italiennes. En outre, elle sera pour vous un gage de sécurité. On a fait si noire la population romaine, ont a tant parlé de ses vengeances, aidées du poignard, que votre cœur, constamment inquiet, ne bat sans doute plus que d'une crainte, celle de trouver, un jour ou l'autre, mon nom parmi ceux des centaines de victimes abattues, *ce dit-on,* aux manes des vertueux héros qu'enfante le triumvirat. Le compte-rendu de la belle journée du 15 juillet changera, Dieu merci, cette appréhension. Vous jugerez qu'il est impossible à l'hypocrisie et à la trahison de revêtir une robe aussi transparente, d'affecter une allure aussi bienveillante, que Rome, la Rome honnête l'a fait hier.

D'ailleurs, les fonctions publiques étant devenues la proie des intrigants, le général Oudinot vient de nommer trois commissaires extraordinaires pour la justice, les finances, l'agriculture et le commerce; un quatrième, et ce n'est pas le moins utile ni le moins actif, le colonel Chappuis, a été installé tout récemment au ministère de la police. Grâce à ces mesures judicieuses et énergiques, la sécurité publique va renaître instantanément.

Des arrestations ont lieu chaque jour; presque toutes ayant trait à des délits non-politiques. Je voudrais voir s'entammer l'instruction relative à l'assassinat du ministre-martyr, l'éminent comte Rossi; ce crime, qui fut le signal de tous ceux qui ont été commis depuis, mérite une éclatante expiation. Je recueillerai jusqu'aux moindres détails de ce drame affreux, et lorsque mon récit sera complet, une de mes lettres vous le portera.

C'est vous annoncer, en même temps, que je tiendrai parole touchant ce que je vous ai promis. Oui, je vous enverrai mon journal de chaque jour; mais ne comptez que sur cela, et n'allez pas croire que pour vous parler de Rome et vous donner quelque aperçu de ce qu'elle renferme de grandiose sous le rapport monumental, artistique et intellectuel, je me lance à toutes voiles sur l'océan littéraire; non, certes! les naufrages y sont trop fréquents!...

Rappelez-vous en quels termes je m'exprimais, en vous parlant de mes rêveries nocturnes, pendant que nous campions encore à quelques milles de Rome; ne vous disais-je pas : « En songeant à faire sur Rome un ouvrage complet sous tous les points de vue, je n'oubliais qu'une chose, dans ma présomption : c'était que, pour traiter un pareil sujet, il m'eût fallu, outre les talents nécessaires, y séjourner deux ans au moins. » Les talents? vous savez si je les possède! Le séjour? quelques mois peut-être ne sont pas deux ans! Vous me fîtes promettre, en quittant la France, de vous transmettre régulièrement l'historique de notre campagne; j'ai tenu cet engagement parce qu'alors j'étais là dans mon élément; mais pour en contracter un second, dont l'exécution est si loin de mes facultés, impossible!... Dire les grands coups d'estoc et de taille que s'administrent deux armées en présence, cela est facile à tout militaire; causer science, littérature, histoire, peinture et architecture, voilà ce qui ne l'est plus. Soyez raisonnable, n'exigez pas de moi ce qui n'en peut sortir, et je vais vous demander une honorable capitulation :

Je courrai beaucoup, je visiterai, maintenant que nos armes se reposent, tous les chefs-d'œuvre que la capitale du monde chrétien renferme en si prodigieuse quantité; je recueillerai, le plus qu'il me sera possible, de notes et de renseignements sur les hommes et sur les choses; j'y

joindrai mes propres réflexions, et je vous expédierai le tout sous forme de lettres. Voyez si vous pouvez vous arranger de ces conditions. Mais ne l'oubliez pas surtout, c'est avec mon épée que je taille ma plume, et ce n'est ni celle de César, ni celle de Napoléon.

A bientôt...

Il me revient une circonstance que je n'ai pas placée en son lieu. Le dimanche qui a suivi notre entrée à Rome, le général Oudinot, accompagné des autres généraux, de l'état-major-général, et de détachements de diverses armes, s'est rendu à l'église de Saint-Louis-des-Français, pour y entendre la messe. Le clergé l'a reçu à la porte, et le supérieur lui a adressé quelques mots pour lui témoigner la joie avec laquelle le clergé saluait en sa personne le chef et le représentant de notre brave armée. Le général l'a remercié au nom de l'armée française des éloges qu'il voulait bien lui donner, et il a terminé en disant avec cette modestie que l'on admire tant en lui :

« Toutefois, je dois le reconnaître, elle n'a fait que son devoir. C'est vers notre gouvernement qu'il faut faire remonter tous vos remercîments, et bien plus haut encore, vers la divine Providence, dont nous ne sommes que les faibles instruments dans une cause si grande et si sainte. »

J'ai omis de vous dire aussi que le fort Saint-Ange, qui était resté au pouvoir de l'armée romaine, nous a été remis deux jours après notre entrée.

LETTRE VII.

Impressions diverses que fait naître Rome.—Situation topographique et population de Rome antique et de Rome moderne. — Division ancienne et actuelle de ses quartiers. — Nouveaux détails sur la fête du 15 juillet. — Discours d'un jeune polyglote au général en chef. — Réponse du général. — Illumination de la façade et de la coupole de Saint-Pierre. — Félicitations adressées de France à l'armée expéditionnaire.

Rome, le 20 juillet 1849.

Je ne vous ai pas encore dit, ou du moins je ne vous ai pas assez dit, ce que j'ai senti au cœur, dans l'imagination, dans mon âme, lorsque je me suis vu au milieu de cette vieille cité du monde, qui semble si bien avoir des destins éternels, malgré les révolutions qu'on lui suscite. De toutes les impressions qu'on éprouve en entrant dans Rome, j'en ai distinctement analysé trois principales : La première est toute de joie, d'enthousiasme et de satisfaction intellectuelle, occasionée par les nombreux souvenirs qui s'y rencontrent. Cette immortelle

cité a joué un rôle si important dans les fastes du monde; ses lois, ses institutions, ses grands hommes ont exercé tant d'influence et ont obtenu tant de célébrité, qu'elle touche à tous les temps et à tous les lieux, et qu'on la retrouve partout, comme la grande actrice de l'histoire. *Il n'y a qu'un barbare à qui Rome soit étrangère*, a dit Cicéron. En effet, n'est-ce pas des idées merveilleuses de sa puissance et de sa grandeur qu'on a nourri notre esprit, qu'on a formé notre érudition naissante?... Il n'y a donc point lieu d'être surpris, si, lorsqu'on arrive dans Rome, cette Rome à laquelle nous avons tant rêvé dans notre jeunesse, produit une sorte d'ivresse, une sorte d'exaltation qui met comme hors de soi-même.

La seconde impression est celle des ruines. Déjà, aux approches de la ville, on a traversé un désert; on n'a vu autour de soi que de vastes plaines, nues, sans culture, sans végétation, ainsi que je vous l'ai dit précédemment. Çà et là, sur la surface de ces plaines, on aperçoit des tombes privées de leurs marbres, des acqueducs interrompus, des bouts de voies romaines, des montagnes affaissées, qui n'ont plus sur leur sommet que de faibles bouquets de pins et de cyprès. Bientôt toutes les grandes ruines de Rome apparaissent dans un groupe assez rapproché : les arcs de triomphe de Tite, de Constantin; le Colysée, le Forum, le Capitole, etc... Au milieu de cette confusion de décombres, on reconnaît, il est vrai, les débris et la place des trois vieilles Rome : de la Rome des rois, de la Rome des consuls, et de la Rome des empereurs; mais ce ne sont toujours que des ruines, et l'on se trouve forcément affecté de cet aspect.

La troisième impression est une impression religieuse. Parce que, à Rome, on ne retrouve plus autour de soi ni les Brutus, ni les Caton, ni les César, ni aucun de ces hommes dont les vertus, comme les vices, faisaient peur à la nature humaine, des amateurs fanatiques de l'anti-

cité remarqueront que la rive droite du Tibre (côté de l'attaque), est protégée par une enceinte de fortifications modernes, flanquée de vingt-quatre bastions, depuis la porte Portèse, au sud, jusqu'au fort Saint-Ange, au nord. De l'autre côté du Tibre, où se trouve la ville proprement dite, Rome est défendue par une enceinte de vieilles murailles très-hautes, très-épaisses, flanquées de tours carrées, d'une solidité qui a bravé les siècles. C'est précisément la vaste enceinte construite par l'empereur Aurélien, en l'an 250, et perfectionnée, en 550, par Bélisaire, qui soutint, avec le plus grand succès, un long siége, contre Vitikès, roi des Goths.

L'enceinte bastionnée et le fort Saint-Ange ont été construits dans le XVII^e^ siècle, par plusieurs papes. Le tracé en a été fait selon le système de Vauban, et tous les fronts sont bien flanqués, les uns par les autres, dans les règles de l'art. Mais, à l'exception du fort Saint-Ange, les fronts n'ont point de fossé, par conséquent point de contrescarpe ni de chemin couvert. Du dehors, on voit toute la maçonnerie jusqu'au pied, ce qui abrége beaucoup les travaux de l'assiégeant, qui n'est pas obligé alors d'exécuter une descente de fossé par le revêtement de la contrescarpe; la brèche aussi est beaucoup plus facile à faire; elle est plus belle, moins escarpée, et le succès de l'assaut bien plus certain. Ce rempart était d'ailleurs en bien mauvais état, et semblait n'avoir pas été entretenu depuis sa construction.

Il y a, sur les bastions et sur les courtines, des jardins et jusqu'à des maisons. Les terre-pleins, les parapets et les banquettes étaient presque effacés par le temps. Les triumvirs avaient dû faire déblayer tous ces remparts, pour les mettre en état de recevoir et d'abriter convenablement des tirailleurs et des canons. Mais quel que soit le mauvais état de cette enceinte, les propriétés défensives du tracé bastionné moderne sont telles,

qu'il fallait un siége méthodique pour s'en rendre maître.

Quant à la vieille enceinte d'Aurélien et de Bélisaire, enceinte qui compte aujourd'hui quatorze cents ans d'ancienneté, elle est dans un état bien pire, comme vous pouvez le croire. Son aspect est celui d'une ruine colossale, mais restant debout sur ses bases, édentée par le haut sur quelques points, tapissée de plantes diverses et couronnée d'épaisses broussailles. Mais cette enceinte, même dans son état actuel, ne pouvait pas être prise par un coup de main, tant la muraille est élevée. Construite pour résister au bélier antique, dont les coups répétés équivalaient, à la longue, à ceux du boulet, elle est très-épaisse par le bas, et on ne pouvait y faire brèche qu'avec des pièces de gros calibre. Dès-lors il fallait ouvrir la tranchée, construire des batteries, exécuter enfin les principaux travaux qu'exige un siége. Toutes les portes, du reste, sont en assez bon état, ainsi que les hautes tours qui les flanquent. Plusieurs de ces portes ont un rempart flanqué de tours comme le corps de l'enceinte, rempart qui remplit le rôle de la demi-lune moderne, destinée à couvrir la courtine où se trouve la porte de la place. On avait fait déblayer les parties les plus importantes de la vieille enceinte, pour pouvoir placer des tirailleurs sur les galeries du haut. Les maisons qui obstruaient les dehors et facilitaient l'approche des assiégeants ont été abattues. On avait élevé devant les portes des demi-lunes et des redans en terre armés de canons.

Je vous dis tout cela pour vous mettre à même de mieux connaître Rome, telle que nous l'avons trouvée en arrivant devant ses portes, et depuis que nous les avons forcées.

Je reviens à ma description générale.

L'ancienne Rome possédait autrefois des faubourgs considérables sur les voies Appienne, Ostienne, Flaminienne et Tiburtine. C'est ce qui peut expliquer le chiffre prodi-

gieux auquel on a porté la population de cette ville sous les empereurs, à partir même du règne d'Auguste. Toutefois, il paraît certain que l'enceinte proprement dite ne comptait pas plus de cinq cent mille habitants, et l'on croit qu'elle n'était guère plus étendue que celle d'aujourd'hui. L'emplacement connu des anciennes portes semble former une preuve convaincante en faveur de cette dernière opinion. Si l'on veut joindre à ce chiffre celui des faubourgs, on va jusqu'à plus de six millions; mais il est probable qu'on y comprenait les villes voisines, unies, ou à peu près, avec la capitale par le prolongement des faubourgs. Ostie, à elle seule, par exemple, comptait jusqu'à quatre-vingt-dix mille âmes.

Rome moderne contient environ cent soixante mille habitants; divisée autrefois en quinze quartiers, qu'on appelait *Regiones*, elle n'en a plus maintenant que quatorze, nommés *Rioni*, et qui ne répondent en rien aux anciens. Les plus beaux et les plus peuplés s'étendent sur le vaste Champ-de-Mars. Après le Palatin, les moins habités sont les monts Aventin et Capitolin, au bord du Tibre, qui présenteraient assez le triste aspect de quelques-unes de nos vieilles petites villes, si partout Rome ne se révélait par les antiques débris de sa grandeur, et par ses églises. On retrouve ce même aspect dans quelques autres quartiers, notamment dans celui des Transtevérins, qui forme toute la rive droite du Tibre. Je ne vous dis rien de celui de Vélabre; il était autrefois le centre de la magnificence romaine, mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un faubourg presque désert. Les superbes quartiers modernes du Cours et de la place d'Espagne rappelleraient, au contraire, nos grandes villes de l'Europe.

Les amateurs qui veulent voir partout des rues larges et droites, bordées de maisons régulièrement belles, haussent les épaules de pitié, en parcourant celles de la capitale du monde chrétien. Il serait cependant facile de croire

que Rome moderne ne pouvait aligner ses rues sans détruire par centaines des monuments précieux pour l'antiquaire, pour l'artiste, pour celui qui tient au culte des souvenirs. Certes, je ne pense pas, avec l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, que rien n'est stupide et ennuyeusement monotone comme les rues tirées au cordeau et les maisons uniformes; mais, je le répète après bien d'autres, Rome ne serait plus Rome, si elle perdait cette physionomie particulière que lui ont faite les siècles et les événements. Au reste, les termes de comparaison qu'on voudrait établir entre Rome et les grandes et belles cités de l'Europe, sont ce qui préoccupe le moins, quand on se trouve dans la ville éternelle; j'en juge par moi, du moins.

Je ne sais si je suis parvenu à vous donner une idée de Rome; je n'ose m'en flatter. On l'a si fort bouleversée depuis l'invasion des barbares, qu'il est difficile, même sur les lieux, de pouvoir s'y reconnaître. Je serai plus clair, je l'espère, en parlant de mes excursions.

Je m'arrête pour aujourd'hui; j'ajoute ici seulement quelques circonstances qui feraient lacune dans les détails que je vous ai donnés sur la fête du 15.

Au moment où le général Oudinot sortait de Saint-Pierre, après le *Te Deum*, environné de milliers de Romains, un jeune homme s'approcha et lui adressa ce discours :

« Monsieur le Général,

» C'est au nom de tous ces gens, de nos familles, et je peux dire encore de Rome entière, que j'ai l'honneur de vous parler.

» Dieu merci, grâce à la valeur de vos troupes, la paix nous a été redonnée, et l'autorité du pape, si chéri de

tous, c'est par vous qu'elle va être ici rétablie. Le triomphe de la Religion se renouvelle aujourd'hui.

» Nous donc, Excellence, fils de l'Église, sujets dévoués de Pie IX, amis passionnés des Français, nous, je dis nous, vous en remercions très-vivement; et, non pas corrompus par l'argent, mais pleins de liberté et de confiance, nous nous écrions sincèrement : *Vive la Religion! vive le pape! vive la France! vive le général fils du maréchal Oudinot! vive l'armée française, notre libératrice!!!...* »

Le jeune homme qui haranguait ainsi est un polyglotte distingué, et se nomme Annibal Piccoli. Le général ne le connaissait pas; il eut néanmoins la complaisance de l'écouter et de lui répondre à peu près en ces termes :

« L'œuvre de la Providence se voit sensiblement dans le fait du rétablissement du gouvernement pontifical, et je suis fier que la France lui ait servi d'instrument. Le rétablissement du pouvoir temporel du Saint-Siége est un fait accompli qui assure la paix de l'Europe. Cette œuvre n'a pas été moins sociale que religieuse. Je suis charmé d'entendre les Romains exprimer leur sympathie pour la France, et, en son nom, je leur garantis le retour le plus sincère et le plus cordial.

» Je n'ai pas fait la guerre aux Romains, mais à une horde d'étrangers descendus à Rome de toutes les parties de l'Europe, et je suis heureux de voir que la main de Dieu vous ait épargné les horreurs de la guerre, qui était devenue une nécessité humaine et politique.

» Les Romains se glorifient d'être fils de la Religion et vrais catholiques; les Français ne le sont pas moins : nous appartenons à la même famille; nous sommes enfants du même père, enfants de Dieu!... *Vive Dieu! vive la Religion! vive le pape!...* La France est ample-

ment récompensée, aujourd'hui, des sacrifices qu'elle a faits. »

Pendant ce discours, plusieurs chanoines du Vatican et d'autres ecclésiastiques de distinction s'étaient rapprochés du général, dont les paroles les remplirent d'émotion. Ils pleuraient de joie.

Le soir, sur l'invitation de Mgr Lucidi, économe de la fabrique de Saint-Pierre, le général Oudinot, le général Rostolan, gouverneur de Rome, les autres généraux, l'état-major et grand nombre d'officiers, nous allâmes contempler l'illumination de la coupole, du haut de la loge dite loge diplomatique. Mgr Lucidi y avait invité également plusieurs prélats et des personnes de distinction. Tout ce monde une fois réuni, il fit servir une magnifique collation à laquelle nous nous empressâmes de faire honneur, car nous avions eu peu de reconfort depuis le matin.

Un mot de l'illumination : c'est une chose incomparable, et je ne crois pas qu'aucune ville au monde puisse offrir un spectacle semblable. Représentez-vous cette basilique étonnante, que vous connaissez déjà par la renommée et dont je me propose de vous entretenir longuement à mes premiers moments de loisir, représentez-vous dis-je, cette basilique, avec ses proportions colossales, avec sa coupole de quatre cent vingt-quatre pieds de hauteur, avec ses immenses places et sa double colonnade ornée de statues, tout en feu!... Quatorze cents lampions à feu voilé sont placés sur la façade extérieure du temple et des portiques, à partir du sol jusqu'à l'extrémité de la croix du dôme. Ces lampions dessinent toutes les arètes de l'édifice, dont ils marquent les lignes architectoniques, se courbant où elles se courbent, s'arrêtant ou elles s'arrêtent, se brisant où elles se brisent !

Cette première illumination commença à huit heures;

à neuf heures, il y eut changement de feu. Au dernier coup de l'heure, sept cent quatre-vingt-onze nouveaux feux étaient allumés !...

Rien ne peut rendre la promptitude de ce changement de feu, comme rien ne peut faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas vu le grandiose de cet incendie de la coupole. Trois cent soixante-cinq *pietrini* (ouvriers), suspendus avec des cordes, ont tout-à-coup opéré cet effet magique, sans qu'on ait pu les apercevoir, et allumé, dans le temps que je mets à l'écrire, cinq mille neuf cent quatre-vingt-onze lampions !... C'est leur secret, et une des gloires du génie italien, sans rival dans les beaux arts et dans l'ordonnance d'une fête.

Le général en chef nous a fait part d'une lettre de notre président, Louis-Napoléon, par laquelle il témoigne sa satisfaction du succès de notre expédition; il donne de grands éloges au courage et à la persévérance de l'armée, et il annonce que des avancements dans les corps, ainsi que des promotions à la Légion-d'Honneur lui sont accordés. De son côté, le ministre de la guerre a voulu écrire une lettre particulière au général Oudinot, dans laquelle, après les éloges qu'il lui devait premièrement à lui-même, il le félicite de la conduite des généraux et de tous les soldats français durant notre campagne. Il applaudit à leur bon esprit et à leur bravoure. Ne pouvant nommer tous ceux qui se sont distingués et qui méritent des éloges, il prie le général en chef de le suppléer. Nous savons aussi que l'Assemblée nationale a voté des remercîments à l'armée et à ses chefs.

Vous pensez bien que ces nouvelles ont fait grand plaisir à notre armée. Cette justice qu'on lui rend la dédommage de tant de calomnies dont on a cherché à la noircir.

LETTRE VIII.

Service funèbre pour les victimes du siége. — Ce que firent les triumvirs après l'échec des montagnards à Paris — Discorde parmi les troupes romaines. — Rome menacée de la famine. — Superstition au sujet de la soumission de la ville. — Garibaldi et son bataillon. — Prisonniers politiques et autres rendus à la liberté. — Lâches assassinats. — Mesures sévères prises par le général Oudinot. — Affreux serment prononcé dans les clubs. — Réfutation des reproches sur la lenteur des opérations militaires durant le siége. — Les Romains rendent justice à la modération de l'armée française. — La révolution a été l'œuvre des étrangers. — Comment peut être jugée la résistance de Rome. — Ce que devra faire l'intervention française. — Mort de Laviron.

Rome, le 25 juillet 1849.

Nous avons eu hier, 24, un service funèbre dans l'église de Saint-Louis-des-Français, pour ceux de nos soldats qui ont succombé devant Rome. Notre général en chef y assistait avec l'état-major. Les troupes romaines y avaient aussi envoyé leurs députations.

Sur les catafalques, on lisait :

Aux soldats français morts pour Rome.

A nos alliés, tués par des mains impies.

Je crois vous avoir dit que l'espoir des triumvirs était dans une révolution qui s'ourdissait en France. Lorsqu'ils ne purent cacher aux Romains l'échec essuyé par les montagnards de Paris, ils tâchèrent au moins de laisser entrevoir que tout n'était pas perdu, qu'un mouvement pouvait encore s'opérer en France en faveur des affaires de Rome, et que d'ailleurs il fallait se défier de ces bruits, répandus sans doute à dessein, disaient-ils, par le camp francais.

Cependant on était indigné contre Mazzini, en voyant son obstination à la résistance, malgré l'état désespéré où se trouvait la ville. Le découragement, la défiance, la discorde, commençaient à se glisser parmi les troupes. On trouvait difficilement des volontaires pour aller faire le coup de fusil aux créneaux ; les officiers surtout manquaient de bonne volonté et laissaient leurs soldats combattre sans chefs pour donner l'exemple. La garde civique et le corps d'élite des carabiniers, faisant cause commune, ne voulaient plus faire d'autre service que celui de l'intérieur de la ville, pour protéger les propriétés et les monuments contre les soldats étrangers, devenus de plus en plus suspects aux vrais citoyens de Rome. Cette grande ville souffrait de la disette des subsistances, et se voyait presque menacée de famine par un blocus que rendait de jour en jour plus étroit l'activité du général Morris, commandant de notre cavalerie. Tous les convois, tous les approvisionnements étaient arrêtés et saisis, ou forcés de rebrousser chemin. Un avis avait fait connaître aux villes et

aux bourgs du dehors la défense de conduire des denrées à Rome, sous peine de saisie. On manquait de farine, comme on l'avait craint; et je ne sais quels moyens auront été pris par le triumvirat, dans les derniers jours du siége, pour fournir des rations à l'armée de Rome, et surtout pour nourrir la masse du peuple.

On a prétendu qu'une espèce de superstition aurait joué un certain rôle dans la soumission de Rome. Nos derniers et décisifs succès ayant eu lieu dans la nuit, entre la fête de saint Pierre et saint Paul, les 29 et 30 juin, les soldats auraient déclaré que la main de Dieu était contre eux, et que nous étions favorisés par les saints patrons de la ville éternelle. En conséquence, vainement on demandait aux divers corps de marcher: ils s'excusaient sous différents prétextes. Les chefs du mouvement auraient compris alors que l'heure du *sauve qui peut* était arrivé. Ceci me semble bien une raison trouvée après coup.

Le bataillon de Garibaldi n'était que de huit cents hommes; mais ayant annoncé l'intention de ne pas déposer les armes, bon nombre de gens, qui n'avaient rien de mieux à faire, se sont ralliés à lui : il est sorti, comme je vous l'ai dit, avec une force de quatre mille hommes d'infanterie, et cinq cents de cavalerie. Avant leur départ, ils ont eu soin de dire un dernier adieu à la Monnaie; ils ont enlevé tout ce qu'ils ont pu y trouver encore. Il est évident que la présence de ce chef à Rome imposait au peuple, et empêchait une réaction d'éclater. Nous venons d'apprendre que l'on croit maintenant sa défaite certaine. Cernée de tous côtés par des corps autrichiens, la bande de ce hardi chef de partisans s'est dissoute, après avoir été battue sur le territoire de la république de Saint-Marin. La plupart des aventuriers qui la composaient se sont dispersés; mais un certain nombre d'entre eux, huit cents, assure-t-on, ont été faits prisonniers. On ne sait pas quel-

les sont les mesures que le gouvernement autrichien prendra à leur égard.

Quant à Garibaldi, il n'est pas parmi les prisonniers; et il paraît certain qu'il est parvenu à gagner le bord de la mer, où il se serait embarqué sur un bâtiment américain. Sa femme possède des biens en Amérique, et ceux de sa bande qui ont été pris disent que son projet, en quittant Rome, était de passer dans ce pays.

Un des premiers actes de M. de Corcelles, dès que nos troupes sont entrées à Rome, a été un acte de réparation et de justice envers les victimes politiques du dernier gouvernement. Accompagné de deux gendarmes français et d'un carabinier romain, il s'est rendu au *Saint-Office*, qui avait été converti en prison d'État par le triumvirat, pour s'assurer si tous les détenus politiques enfermés par ordre des triumvirs avaient été mis en liberté.

Dans cette circonstance, M. de Corcelles a fait preuve du courage dont sont toujours animés les honnêtes gens, lorsqu'ils accomplissent un acte de justice. Il a parcouru de nuit des quartiers qui n'avaient pas été occupés par nos troupes, faisant voir par là toute sa confiance dans tous les sentiments d'honneur de la population romaine, qui se portait en foule autour de sa voiture avec calme et respect.

M. de la Tour-d'Auvergne, accompagné de deux secrétaires, a aussi visité toutes les prisons de Rome, pour connaître le nombre des hommes arrêtés par l'autorité militaire française. D'après son rapport, qui a été présenté dès le lendemain au général en chef, nombre de pauvres ouvriers et de pères de famille ont été rendus à la liberté. Le général Zamboni a été retiré le jour même du château Saint-Ange. Tous les autres prisonniers politiques du temps de la république ont été également mis en liberté.

Oui, M. de Corcelles a montré du courage en allant dans des quartiers non occupés par nos troupes; car vous aurez,

sans doute entendu parler des malheureux assassinats qui ont été commis sur plusieurs de nos officiers et de nos soldats, depuis notre entrée à Rome, et dont je ne vous ai dit qu'un mot, comme en passant, ne voulant pas vous effrayer sur mon compte. Les démagogues ne consentant pas à ce que l'occupation de la ville eût lieu sans protestation, ils ont protesté par le *poignard*. Les auteurs de ces crimes n'ont sans doute pas figuré sur les remparts au rang des soldats qui se sont bravement battus contre nous.

Ces hommes, aussi lâches que féroces, ne méritent d'autre nom que celui de brigands, frappant traîtreusement nos soldats par derrière; ils appartiennent à cette classe hideuse et sauvage qui déshonore la population de toutes les grandes villes. Aidés par les bandes de soldats étrangers, ils ont long-temps opprimé et terrifié leurs concitoyens; il leur est dur maintenant de retourner à un travail honnête : ils se vengent de l'ordre et de la paix par le poignard.

Plusieurs de ces crimes se commirent dès le trois juillet, et jours suivants.

Nos soldats, trop confiants, parcouraient la ville en amis dans les rues écartées, on les accueillait en traîtres. C'est ainsi que deux de nos officiers et quatre de nos soldats ont été poignardés. Des bourgeois de Rome ont aussi été frappés, parce qu'ils accompagnaient des Français ou parlaient amicalement avec eux. Un prêtre français, pour avoir indiqué leur logement à deux de nos officiers, fut frappé à l'instant même de cinq à six coups de poignard, en face de Sainte-Marie-in-Via. Cet assassinat a été accompagné de circonstances si atroces et si révoltantes, qu'on se refuse presque à les croire, et plus encore à les décrire.

Les personnes qui s'arrêtaient pour lire les proclamations du général en chef étaient également attaquées à

coups de couteau. La terreur continuait à dominer à Rome.

Croiriez-vous que, dans les premiers jours de l'occupation, l'assemblée, élue sous l'influence des clubs, eut la prétention de continuer à siéger, qu'elle décréta sa constitution et ordonna une fête patriotique? Cernuschi, milanais, président de la commission des barricades, osa faire des appels ostensibles à la vengeance. L'ancien député Pataloni, qui s'était opposé à la proclamation de la république, fut traqué dans la rue du Corso, obligé de défendre sa vie avec une canne à dard, et près de lui se trouvait, blessé de plusieurs coups de couteau, l'abbé Perfitti. Des crimes du même genre se reproduisirent dans divers quartiers de Rome.

L'indulgence et la mansuétude extrêmes de notre général en chef ne purent pas tolérer long-temps tant d'excès. Il dut prendre des mesures sévères, et établir une sorte de régime d'état de siége, pour mettre fin à l'odieux régime du poignard et de la terreur. La dissolution de la garde civique et le désarmement de toute la population furent ordonnées. Ce désarmement s'effectua exactement, avec ordre et sans résistance ; les bons citoyens l'ont considéré comme la principale mesure qui doit ramener dans la ville la paix et la sécurité. L'assemblée nationale fut dissoute par l'autorité militaire, et on arrêta Cernuschi, comme coupable d'excitations criminelles.

Nous avons su que dans les clubs un serment avait été prononcé de poignarder toute personne qui manifesterait sa joie pour la délivrance de Rome, et son adhésion à l'armée française. Le parti des exaltés, ou plutôt le parti des brigands se proposait par là de faire croire que Rome regrettait le régime déchu de la tyrannie populaire.

Je reviens sur la prétendue lenteur de nos opérations, car nous apprenons qu'on nous en fait en France

un reproche qui pourrait devenir contre nous une sorte de réprobation.

L'impatience habituelle de notre nation la rend facilement sévère, souvent même injuste; je vous avoue que c'est bien le cas de le penser et même de le dire.

Il est évident que le siége eût pu se faire avec une perte moins considérable d'hommes, de temps et d'argent, si notre digne général en chef n'avait voulu avant tout, comme je vous l'ai déjà dit, ménager d'abord la population romaine, dont nous nous sommes toujours efforcés de séparer la cause de celle des Mazziniens, puis ensuite les monuments, considérés, à juste titre, comme la propriété du monde chrétien et civilisé.

Cette double considération a conduit le général à n'attaquer Rome que par son côté le plus fort, et surtout à n'user qu'avec un extrême ménagement de notre artillerie, qui a été exclusivement employée à ruiner les remparts et les défenses de l'ennemi.

Les Autrichiens, eux, n'y ont pas mis tant de façon, soit à Bologne, soit à Ancône. Ils ont bravement établi des batteries de mortiers, d'obusiers et de canons à quelque distance de ces places, et, sans s'exposer à aucun danger, sans autre embarras que de repousser une ou deux sorties insignifiantes, ils les ont bombardées jusqu'à extinction.

En suivant un système aussi brutal, nul doute qu'un résultat prompt et décisif n'en fût immédiatement découlé; mais c'est alors que nous eussions semé dans Rome l'horreur et la ruine. De tous ces imposants et sacrés monuments que je me propose de vous décrire, et dont les siècles se sont faits les gardiens, pas un peut-être en ce moment ne serait debout; et tous sont intacts.

Rappelez-vous l'énergie avec laquelle j'ai protesté, il y a peu de jours, contre les calomnieuses accusations que

l'on élevait à ce sujet. Eh bien ! en accélérant le siége, au moyen d'une attaque plus directe, plus rigoureuse, nous faisions de ces calomnies une vérité, et le monde entier eût poussé sur nous la clameur de *haro !* Quelle honte serait venue ternir l'éclat de notre victoire !

Divers rapports des témoins oculaires du siége que fit de Rome, en 1527, le connétable de Bourbon, nous apprennent le désastreux état dans lequel son artillerie laissa la cité éternelle. Il ouvrit sa première tranchée devant le pan du mur Aurélien, qui avoisine le tombeau de Cecilia Metella. Ce monument, que Châteaubriand a appelé, avec raison, un chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance, était alors intact comme au temps de Crassus le Crétois. Il fermait la voie des tombeaux, cette magnifique succession de sépulcres et qui commençait à la pyramide de Caïus Sextus, près la porte actuelle de Saint-Sébastien. Ainsi pointée fatalement dans la direction de cette partie de la voie Appienne, l'artillerie du connétable découronna le tombeau de Cecilia Metella, détruisit la petite église de Saint-Pacôme, dont on voit encore les ruines vis-à-vis, saccagea le cirque de Romulus, anéantit les sépulcres sur les deux lignes, mutila l'église de Saint-Nérée et de Saint-Aquilée, les tombeaux des Scipions et thermes d'Antonin.

Si notre brave artillerie, la première du monde, avait lancé ses boulets dans le même sillon, elle aurait pris Rome en deux jours ; mais elle aurait achevé aussi l'œuvre du connétable. En 1527, on avait mis les monuments en ruines ; en 1849, on aurait mis les ruines en poussière. C'eût été complet.

On pouvait aussi engager l'attaque à la porte Saint-Jean-de-Latran, et pénétrer dans Rome de ce côté, sans faire de longs travaux de parallèles ; seulement, pour peu qu'on eût trouvé de la résistance, il aurait fallu recourir

aux obus et aux boulets, nécessité qui eût entraîné de grands désastres sur cette direction. Jugez-en.

Derrière Saint-Jean-de-Latran, s'amoncellent, jusqu'au mur du *Tabularium*, au pied du Capitole, Sainte-Marie-Majeure, deux obélisques égyptiens, le Colisée, les ruines du temple de Vénus et celles de la basilique de Constantin, la *Meta Sudans*, l'arc de Titus, l'église Sainte-Françoise, le temple d'Antonin et de Faustine, les colonnes de Phocas et de Jupiter Stator, le Jupiter Tonnant, le temple de la Concorde, les ruines du Palatin, l'arc Septime-Sévère, le Capitolius, la colonne rostrale de Caïus Duilius, etc.

Une attaque sur la rive gauche, outre les ruines des thermes d'Antonin-Caraccalla, menaçait la rotonde de Vesta, le temple de la Fortune Virile, l'arc des Orfèvres, le Quadrifront, l'arc de Constantin, le grand Cirque.

Du côté de la place du peuple, le tir des batteries et les caprices des obus menaçaient la villa Borghèse, l'obélisque de Sésostris, les palais du Corso, la basilique d'Antonin le Pieux, le Panthéon d'Agrippa, les colonnes Trajane et Antonine, le Forum de Trajan, la place Navone, Sainte-Marie-des-Anges, et une foule d'églises qui sont les musées de la religion et de l'art.

Du côté de Monte-Mario, c'était le monde artistique qui pouvait s'écrouler : le Vatican et Saint-Pierre!... On effaçait à coups d'obusiers Jules II, Léon X, Bramante, Bernin, Michel-Ange, Raphaël, Dominiquin, le travail de deux siècles, le poème écrit en marbre, en jaspe, en porphyre, par tous ceux qui furent grands dans l'univers!...

Mais non; Rome n'est forte que sur un seul point, et c'est précisément celui que nous avons choisi. En suspendant nos menaces sur le sommet du Janicule, nous avons provoqué une capitulation inévitable, et s'il eût fallu recourir à des nécessités fatales, nous aurions attaqué

cette partie du quartier Transtevérin qui descend de la fontaine Pauline au Ponte-Sixte. Il n'y a de ce côté qu'un seul monument, l'église de Saint-Pierre-in-Montorio, où Raphaël peignit et attacha son fameux tableau de la *Transfiguration,* pour les religieux Carmes. Mais ce chef-d'œuvre a depuis changé de place, il est aujourd'hui dans le musée du Vatican.

Que ceux qu'un coupable aveuglement pousse à noircir notre drapeau, déblatèrent sur la manière dont a été conduit le siége, leur opinion nous importe peu. Au premier abord, elle nous a blessés, il est vrai; mais la réflexion est bientôt venue, et nous a guéris. Crétins de la pire espèce, ils auront beau faire, beau dire, ils ne fausseront pas le jugement de l'Europe, et l'histoire impartiale aura vite raison de ces jaloux aboyeurs.

Voyez aussi avec quelle modération nous avons usé de la victoire : maîtres de Rome, nous y sommes entrés en triomphe; nous avons épargné les bandits eux-mêmes, et cependant quelques-uns d'entre eux nous ont accueillis par des sifflets, vous avez dû l'apprendre. Qu'avons-nous fait? Nous nous sommes contentés de les chasser d'abord à coups de cravache; peu à peu ensuite nous les avons forcés, par notre contenance, à sortir de la ville.

Ainsi, loin d'avoir à subir les lois de la guerre, les Romains doivent à notre armée la délivrance des misérables qui les opprimaient, les bienfaits d'une police qui va les protéger, et d'une administration régulière qui les affranchira des suites d'une anarchie ne connaissant plus aucune borne.

En adoptant une telle règle de conduite, la France a montré un sentiment de dignité, une surabondance de force qui, sous le rapport de son influence ultérieure, compenseront, et au-delà, les inconvéniens politiques et matériels qu'a entraînés l'application de ce système de modération.

Depuis quinze jours, une nombreuse foule de curieux visite soir et matin le théâtre de nos combats; généralement elle rentre en ville avec un sentiment qui nous est favorable, car elle comprend par ce qui s'est fait ce que nos troupes auraient pu faire, si on eût voulu mener le siége de Rome avec toute la rigueur que les provocations insolentes de ses défenseurs nomades autorisaient à employer contre eux et contre la ville. Il leur est démontré que l'armée française est demeurée dans les limites les plus étroites de la modération possible en pareil cas.

Si, en parcourant la rive droite extérieure des murs de la cité, c'est-à-dire la partie où se sont exécutées les opérations militaires du siége, on s'afflige de la dévastation actuelle, on ne peut se défendre en même temps d'un sentiment d'admiration à la vue des travaux exécutés par nos soldats sous la direction de leurs chefs. A la vue de tant de difficultés surmontées, et surmontées avec si peu de pertes de notre côté, les prolongations du siége se comprennent et deviennent un titre de gloire pour notre général en chef, et pour toute notre armée, qui a supporté de longs et pénibles travaux avec une constance infatigable et une discipline modèle.

Ce sont nos soldats qui servent eux-mêmes de *cicerone* complaisants, pour montrer et expliquer leurs travaux.

Un dernier mot : la crise à laquelle nous avons mis un terme n'a jamais entré dans l'intime conviction des masses ; elle n'a jamais déterminé leur adhésion ; mais, tout en étant resté un mouvement de la minorité, cette crise, on ne peut se le dissimuler, a réveillé dans la nation entière le besoin d'être quelque chose politiquement, la vanité peut-être de faire du bruit comme peuple romain. Il y a plus : quoique la défense de la ville ait été l'œuvre presque exclusive des étrangers ; quoique, sur cent Romains qui y prenaient part, soixante-dix y fussent contraints par la terreur, cette défense toutefois flattait

l'amour-propre de tous, puisqu'elle se faisait au nom de Rome; tous étaient, et en sont encore demeurés fiers.

Notre présence pourrait blesser ce dernier sentiment : c'est un malheur de position, un embarras transitoire, une dernière redoute à emporter. J'espère que la conduite de notre armée en viendra à bout.

Maintenant, qu'allons-nous faire? Devons-nous exercer quelque influence sur la politique du pape vis-à-vis de son peuple, occuperons-nous Rome indéfinimeent, sauf à nous brouiller avec toute l'Europe?... Il y a là, à mon avis, de graves difficultés qu'on ne peut résoudre qu'ainsi : respecter le droit, la liberté et la dignité du pape et du peuple romain.

Je vous dirai que le révolutionnaire Laviron, contumace du 15 mai, qui combattait dans les rangs des assiégés contre notre armée, a été tué pendant les dernières opérations du siége, dans une reconnaissance. Il a été frappé de cinq balles. Il avait été chargé par le triumvirat de l'organisation de la légion étrangère.

LETTRE IX.

Pendant le siége, Armellini et Saffi conseillaient d'entrer en accommodement. — Refus de Mazzini, qui fut nommé dictateur. — Usage qu'il fit de son pouvoir. — Lors de la capitulation, il quitta Rome avec Garibaldi. — La bande de ce dernier s'est battu avec acharnement. — Costume sanguinaire adopté par elle. — Organisation provisoire des services. — Visite à Saint-Pierre. — Place de la basilique. — Description de cet édifice. — *Confession* de Saint-Pierre. — Eglise souterraine. — Ascension de la Coupole. — Dialogue entre deux sergents français.

Rome, 30 juillet 1849.

De peur d'oublier quelques détails qu'on vient de me donner sur ce qui se passait dans Rome pendant que nous poursuivions nos travaux de siége, je me hâte de vous les transmettre, mais avec la ferme résolution toutefois de vous parler aussi de la visite que j'ai faite ces jours derniers à la basilique de Saint-Pierre.

Il paraît qu'Armellini avait proposé d'entrer en accommodement avec notre général en chef. Armellini est citoyen romain; Mazzini et Garibaldi, qui ne jouissent pas de ce titre, s'inquiétaient peu du sort de la population; ils combattirent donc de toutes leurs forces l'opinion d'Armellini, et firent prévaloir, bon gré malgré, la pensée de la résistance. Armellini renouvela plusieurs fois, pendant la durée des hostilités, sa proposition, mais toujours infructueusement; la portion de l'assemblée sur laquelle il s'appuyait fut intimidée ou influencée; les chefs de la milice et le corps des officiers furent mis à l'écart, et la garde nationale elle-même finit par être désarmée, sous prétexte d'échanger ses fusils à piston contre ceux à silex des troupes de Garibaldi.

Dans les derniers jours du siége, un autre des trois triumvirs, Saffi, se joignit à Armellini pour demander qu'on mît un terme à la défense, et, sur le refus de Mazzini, que soutenaient les chefs militaires, ils donnèrent leur démission. Mazzini appela aussitôt le peuple au Campo-Vaccino (l'ancien Forum). Un certain nombre de Transteverins se rendirent à cette convocation. Mazzini y arriva suivi de Garibaldi, d'Avezzana, d'Orcioni et de tous les chefs de bandes réunis dans Rome. Il dit à la foule qu'il la prenait pour juge, et lui demanda de faire connaître, après réflexion, si elle voulait la paix ou la guerre. On se prononça pour la résistance. — Est-ce la résistance à tout prix? demanda Mazzini. La foule, avec l'unanimité et la docilité des crieurs antiques, acclama : « La résistance à tout prix! » — Prenez-y garde, reprit Mazzini, et pesez votre vœu : il s'agit de résister jusqu'à la mort, et sans pensée de salut. » Des clameurs plus bruyantes s'élevèrent : — « La résistance jusqu'à la mort! » En même temps on cria : — « Que Mazzini soit dictateur! » Et le pouvoir dictatorial fut décerné à Mazzini pour toute la durée des dangers de la patrie.

Le premier usage que Mazzini fit de son pouvoir fut de jeter en prison ses deux collègues de triumvirat, Armellini et Saffi, comme prévenus de *modérantisme*. Il institua en même temps une compagnie de gardes du salut public, chargée de seconder, ou plutôt de surveiller les carabiniers, et de maintenir l'ordre public. Quant à la milice citoyenne, elle avait défense de se réunir.

La dictature de Mazzini a duré deux jours. Lorsque l'assaut du 30 juin nous eût livré la seconde enceinte, et écrasé les légions de Garibaldi; pendant que le dictateur et ses principaux adhérents s'occupaient à rallier leurs soldats derrière les barricades ; on délibérait en comité de salut public; la garde nationale, elle, se réunissait; le général Roselli faisait arborer le drapeau blanc, et il autorisait la municipalité romaine à se rendre auprès de notre chef et à traiter avec lui.

C'est alors que Mazzini et Garibaldi ont quitté Rome. Le colonel Menara avait été tué, frappé d'une balle de carabine, au moment où il s'approchait d'une fenêtre près de laquelle se tenait Garibaldi. Le célèbre Maure qui suivit toujours ce dernier dans son existence aventureuse de gondottieri subit le même sort : un éclat de bombe lui fracassa le crâne.

La bande de Garibaldi est celle qui a le plus souffert ; elle s'est battue avec acharnement, parce que ceux qui la composaient, habitués à vivre à discrétion dans Rome, sentaient qu'ils perdraient tout le jour où ils en seraient chassés. Ils venaient d'être, par une sanguinaire allusion, habillés de rouge; ils prétendaient par là se reconnaître mieux dans le cas où la garde nationale, à qui ils avaient enlevé presque tous ses fusils, tenterait un mouvement offensif.

Après ce petit narré rétrospectif que j'ai pensé devoir vous intéresser, je vous dirai qu'on s'est occupé, aussitôt après notre entrée à Rome, de l'organisation provi-

soire de différents services ; mais elle marche lentement, par suite de l'état de misère et de délâbrement où tout se trouve ici.

Quoiqu'il en soit, les premières mesures réclamées impérieusement par les circonstances, et à l'exécution desquelles on s'est appliqué tout d'abord, ont été : 1° la fermeture des clubs et la suppression des journaux qui insultent chaque jour nos soldats ; 2° la dissolution de la Constituante qui a cru devoir promulguer, quand même, la constitution qu'elle élaborait depuis six mois ; 3° le licenciement des troupes romaines, ou leur éloignement jusqu'à parfaite réorganisation ; 4° l'expulsion immédiate des étrangers dont le règne odieux a ruiné la ville et le pays ; 5° la nomination, par voie d'élection, d'une municipalité ; 6° l'établissement de l'état de siége, avec le général Rostolan pour gouverneur de la ville, et le général Sauvan pour commandant de la place ; 7° enfin, la prompte organisation des tribunaux militaires jugeant tous les délits commis contre les personnes et les propriétés.

Il y a bientôt quinze jours que ces mesures ont été prises, et il en est résulté dans le service un ordre qui nous soulage grandement. Aussi ai-je profité de mes premiers moments de loisir pour porter à Saint-Pierre mon dévotieux hommage. Je n'avais vu cette église qu'au milieu du tumulte d'une fête, je devais donc revenir admirer et prier. Je l'ai fait ; mais c'est ici, je l'avoue, que s'accroit mon embarras, car il m'est impossible d'échapper au style descriptif, avec lequel je suis loin d'être familier. Néanmoins je me risque ; si je vous ennuie, n'est-ce pas vous qui l'aurez voulu ?...

Après avoir passé le pont Saint-Ange, suivant la rue dite *Burgo-Nuovo*, on arrive à la place de Saint-Pierre La longueur totale de cette place est de onze cents pied environ. A peu près à moitié, commence la fameuse co-

lonnade du Bernin, de forme elliptique. Elle se compose de deux cent quatre-vingt-quatre grosses colonnes; et elle est couronnée par une balustrade sur laquelle on a placé des statues colossales de saints. Les colonnes forment trois galeries circulaires; deux voitures peuvent passer de front dans celle du milieu. Au centre de cette place est l'obélisque d'Héliopolis, que Caligula fit venir à Rome. Deux grandes fontaines sont situées à droite et à gauche de l'obélisque. Les gerbes d'eau qu'elles lancent assez haut et qui retombent en poussière dans un vaste bassin de granit oriental, produisent un magnifique effet aux rayons du soleil. On raconte que Christine de Suède, arrivant pour la première fois sur cette place, s'imagina que les eaux jouaient en son honneur, et en remercia les officiers du pape qui l'accompagnaient. Elle fut fort étonnée quand on lui répondit que ces eaux jaillissaient ainsi continuellement.

Cette place est tout-à-fait en harmonie avec l'église de Saint-Pierre; elle a immortalisé le nom du Bernin. Ce célèbre artiste a su trouver le nœud d'une difficulté qui paraissait insurmontable : c'était que les portiques ne nuisissent pas à l'effet du monument principal, ni ne fussent écrasés par lui. Cet heureux accord excite au plus haut point l'admiration des hommes experts.

On arrive jusqu'à la basilique par deux galeries qui conduisent des portiques circulaires au vestibule; ces garleries sont ornées de pilastres extérieurs qui portent chacun une statue; celle de droite fait face au superbe escalier du palais. Au milieu est le perron, divisé en trois rampes, et décoré à ses deux angles extérieures des statues de saint Pierre et de saint Paul.

On généralement critiqué la façade de Saint-Pierre, qui est de Maderne. Son principal défaut, et c'en en est un bien grave assurément, c'est qu'elle pourrait convenir tout aussi bien à un monument profane. Quant au repro-

che qu'on lui fait d'être trop écrasée, il semble que Maderne pourrait être parfaitement justifié, en songeant qu'il avait voulu laisser à la coupole tout son effet. Elle a d'ailleurs quelque chose de majestueux par ses proportions ; il suffit de savoir que son développement compte trois cent soixante-dix pieds en longueur, et qu'elle est haute de cent cinquante-sept, sans compter les statues colossales du Sauveur et des douze apôtres, qui la couronnent. La grande coupole et les deux petites, élevées par Vignole, accompagnent très-bien la façade ; l'église présente ainsi un grandiose aspect.

Cinq portes énormes, auxquelles correspondent les cinq autres de l'intérieur, introduisent dans le vestibule qui, lui seul, ressemble à une belle et vaste église. Il a quarante-sept pieds de largeur, et sa longueur est de quatre cent quarante huit, si l'on y comprend les deux vestibules qui en forment les extrémités. La voûte, ornée de stucs dorés, a soixante-deux pieds de hauteur. Sur la porte du milieu est la célèbre nacelle de saint Pierre, mosaïque de Giotta, qui la fit en 1298 pour l'ancienne basilique. Elle représente le vaisseau de l'église, agité par les flots. A droite, au fond du vestibule, on voit la statue équestre de Constantin, qui regarde la Croix lui apparaissant dans les airs. C'est l'œuvre du Bernin. A l'autre extrémité, on reconnaît Charlemagne, couronné de lauriers comme les empereurs romains. De ces portes, qui ouvrent dans l'intérieur, la dernière à droite, est toute en maçonnerie; c'est celle du *Jubilé*. Elle est marquée d'une croix de bronze, et n'est ouverte que par le pape tous les vingt-cinq ans. C'est l'année où elle devait subir cette cérémonie, mais nous la voyons toujours fermée. Celle du milieu est toute de bronze.

La basilique du Vatican fut bâtie sur les tombeaux des deux apôtres saint Pierre et saint Paul, dans l'emplacement occupé autrefois par des grottes où les chrétiens des

premiers siècles enterraient les martyrs du cirque de Néron, situé près de là. Constantin construisit une primitive église dont on voit encore aujourd'hui le pavé au-dessous de la basilique moderne. Celle-ci a la forme d'une croix latine.

Quand on est parvenu sur le seuil de la porte, l'œil plonge avec avidité au fond du monde de merveilles que renferme cette admirable église. Tous les chefs-d'œuvre de l'art sont contenus dans ce chef-d'œuvre. Les statues, les tableaux en mosaïque, les bas-reliefs, les tombeaux, les fresques, les ornements et les marbres les plus précieux; toutes les richesses monumentales et artistiques sont là à profusion. Tout est doré, sculpté, peint avec perfection.

Il règne une proportion si belle entre toutes les parties de ce vaste édifice, que la grandeur de chacune disparaît dans l'harmonie de l'ensemble. Cet amoindrissement apparent vient encore plus, dit-on, de l'interruption des lignes. Le baldaquin, par exemple, ne paraît pas avoir quarante pieds; il en a quatre-vingt-six; il est tout juste de la hauteur du palais de Farnèse, malgré que les yeux se refusent toujours à admettre cette comparaison. C'est le plus grand ouvrage de bronze que l'on connaisse.

La nef principale n'a que quatre grands arcs qui s'ouvrent sur les nefs latérales, et qui correspondent à autant de vastes chapelles. Les piliers, très-larges, sont ornés de statues colossales des saints fondateurs d'ordres religieux, placés dans des niches. Il y a au-dessus d'autres niches qui attendent encore leurs statues. Des figures de vingt pieds, représentant les vertus, décorent les grands arcs; et les pilastres cannelés, d'ordre corinthien, soutiennnent un immense entablement sur lequel on pourrait se promener sans danger autour de l'église.

Au point central de la croix, s'élève la grande coupole de Michel-Ange, qui fait l'admiration du monde. Autour

de la base, on lit ces paroles, écrites en immenses lettres d'or :

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Sous cette coupole est ce qu'on appelle la *Confession* de saint Pierre. Voici les parties qui la composent : En avant du maître-autel, est un caveau découvert, entouré d'une balustrade de marbre; il est orné, en-dedans, des marbres les plus précieux, et tout autour brûlent cent douze lampes portées par des cornes d'abondance en bronze doré. On y descend par une double rampe, et chacune des deux extrémités est ornée d'une petite colonne d'albâtre. Sur le pavé, entre les deux rampes de l'escalier, est la statue de Pie VI, à genoux et priant devant le tombeau. C'est un des chefs-d'œuvre de Canova. Dans le fond, entre les statues de saint Pierre et de saint Paul, en bronze doré, est la grille qui donne sur la *Confession* proprement dite, c'est-à-dire sur le tombeau ou lieu qui renferme les corps des saints apôtres. On y a pratiqué une petite chapelle prolongée sous le maître-autel et le baldaquin de la basilique. On se rend à cette chapelle par des caveaux détournés.

Au-dessus de la *Confession* de saint Pierre, et sous la coupole, par conséquent, s'élève, sur sept degrés, le grand autel papal, tourné vers l'orient; il n'a ni gradins ni tabernacle; mais il est surmonté du gigantesque baldaquin de bronze, tout chargé de figures et d'ornements dorés.

A la vue de tant de majesté et de magnificence, je me dis à moi-même : C'est donc ainsi que Dieu a voulu honorer ce pauvre pêcheur de la Galilée, qui ne possédait au monde que ses filets ! Quel premier né sur les marches

d'un trône aura jamais un semblable tombeau ?... D'ailleurs, si les hommes voulaient élever un monument plus sublime, qui leur donnerait les Michel-Ange, les Raphaël, et tous les génies prodigieux qui ont travaillé dans ce temple ?...

Le pape seul officie à l'autel du baldaquin trois fois l'année, à Noël, à Pâques, et le jour de saint Pierre, le 29 juin. Si quelquefois, aux fêtes de second ordre, un cardinal y célèbre la messe en présence du pape, il ne doit le faire qu'avec l'autorisation spéciale du saint Père. Vous voyez ce qu'on doit penser de cette cérémonie de la république romaine, dans laquelle un simple prêtre consentit à dire la messe à l'autel papal.

La basilique renferme quarante-cinq autres autels ; la plupart sont ornés de tableaux en mosaïques, qui reproduisent avec une merveilleuse fidélité les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Le fond du chœur est occupé par une œuvre colossale, dite la chaire de saint Pierre. C'est une sorte de trône que soutiennent quatre Pères de l'Église, deux de l'Église latine et deux de l'Église grecque, le tout en cuivre doré, et d'un mauvais goût, quoique ce soit du Bernin. Le siége du trône renferme le siége même dont se servit saint Pierre. On prétend que les papes doivent s'y asseoir au vingt-cinquième anniversaire de leur exaltation, en mémoire des vingt-cinq années que saint Pierre fut évêque de Rome ; mais jusqu'ici, la nécessité d'y ajouter un escalier, pour y monter, ne s'est point rencontrée. Les souverains pontifes arrivent ordinairement très-vieux au trône pontifical, et le nombre d'années qu'ils gouvernent l'Eglise n'a pu encore atteindre ce terme. Pie IX, lui, n'avait que 54 ans à l'époque où la tiare ceignit sa tête ; il semblait donc bien devoir faire exception. Mais la croix dont on l'a chargé et le calice qu'on lui a donné à boire pourront bien encore frustrer cet espoir...

Auprès de la chaire de saint Pierre se trouve, d'un côté, le tombeau de Paul III, par Jacques Della Porta. Sur la base du monument sont assises deux statues, la *Prudence* et la *Justice ;* la Prudence, sous les traits d'une vieille femme ; la Justice sous ceux de la plus belle personne que puisse rêver l'imagination. Aussi, le pape la fit-il couvrir d'une draperie de métal. On croit que ces statues sont deux portraits : l'un de la mère, l'autre de la sœur de Paul III. En face de ce tombeau, est celui d'Urbain VIII. C'est peut-être le chef-d'œuvre du Bernin. Dans le transept de droite, l'autel dédié à saint Michel a pour tableau l'*archange terrassant le diable,* d'après le Guide.

Une des nefs latérales renferme le magnifique tombeau de Clément XIII, qui fit, en 1775, la réputation de Canova. On admire surtout la statue du pape. Les deux ¡ons couchés au pied du monument, sont aussi d'une lrare beauté.

Parmi les chapelles de Saint-Pierre, j'ai remarqué celle du Saint-Sacrement, à droite, et celle des chanoines, à gauche. La première renferme le tombeau de Sixte IV, par Antoine Pallayola. Elle est fermée d'une grille de fer, auprès de laquelle, à la mort d'un pape, on exposeson corps pendant trois jours, en en faisant passer les pieds à travers les barreaux, afin que les fidèles puissent venir les y baiser. Il est ensuite déposé dans une urne en stuc, auprès de la chapelle des chanoines, jusqu'à ce qu'un autre le remplace. Cette dernière est celle où se célèbre tous les jours l'office canonial et paroissial de saint Pierre. Le chant est soutenu par un très-bon orgue de Mozia. Le corps de saint Jean-Chrysostôme repose sous l'autel.

Les fonts baptismaux sont formés d'un vasque de porphyre, d'un seul morceau, où étaient renfermées les cendres de l'empereur Adrien, dans son mausolée célèbre

qui depuis est devenu le château Saint-Ange. L'un des tableaux qui s'y trouvent représente saint *Pierre baptisant ses gardiens* dans la prison Mamertine. C'est une heureuse idée.

Je n'ai rien dit encore de la célèbre statue de saint Pierre, dont le pied semble usé par les baisers des pélerins; elle est adossée au dernier pilier de la grande nef, à droite, auprès de la croisée. Les touristes anglais ne manquent pas de répéter que c'est une statue de Jupiter, dont les dévots catholiques adorent le pied droit; mais ceci est une naïveté à leur usage, car rien ne ressemble moins à un Jupiter que cette statue. Les fidèles, les pélerins aiment à s'incliner devant cette vieille image, consacrée à leurs yeux par la foi de leurs pères qui, durant quatorze siècles, sont venus appuyer leurs lèvres et leur front sur ce pied vénéré.

L'église de Saint-Pierre renferme, dans le bras droit, douze confessionnaux destinés aux étrangers, et où se tiennent, à certains jours et à certaines heures, des pénitenciers de l'ordre des franciscains, toujours prêts à entendre ceux qui viennent s'adresser à eux des divers points de la terre. Toutes les langues y ont leur représentant : l'espagnol, le grec moderne, l'illyrien, l'allemand, le portugais, l'anglais, le flamand, le polonais, le français, etc. Dans le bras gauche, est la chaire où le cardinal grand pénitencier donne l'absolution publique pendant la semaine sainte.

Sur le pavé de l'église, on a marqué par une étoile la longueur exacte des principales églises connues, comparée à celle de Saint-Pierre. Cette échelle ne manque pas d'intérêt.

Un mot des bénitiers, qui sont un moyen de connaître la grandeur de Saint-Pierre. On m'avait dit : « Les anges qui les supportent ont six pieds; » et j'avais répondu : « Exagération de voyageurs enthousiastes ! » Eh bien ! on

avait raison. J'ai mesuré ces anges : au premier coup-d'œil, ils ressemblent à de jeunes enfants ; mais en réalité leur taille est de six pieds. Ils sont en marbre blanc, et soutiennent deux coquilles de marbre jaune, placées vis-à-vis l'une de l'autre.

Je n'ai pas décrit toutes les merveilles de Saint-Pierre, tant s'en faut. Trop de monuments de tous genres, trop de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture s'y disputent l'attention ; on s'y perd. Je veux vous dire encore que la sacristie de Saint-Pierre m'a paru à elle seule un superbe édifice.

Je suis descendu dans l'église inférieure, qu'on appelle les grottes vaticanes. Le sol est celui de la basilique de Constantin; les longues galeries renferment tous les objets antiques qui n'ont pu trouver place dans l'église nouvelle. On y aplacé le tombeau de plusieurs papes, de rois, d'empereurs, de cardinaux, et d'autres personnages illustres. Les peintures et les sculptures de ces grottes ont été réparées en 1825.

Il ne me restait plus à visiter que la partie haute de l'église, c'est-à-dire la plate-forme et la coupole de Michel-Ange.

On y monte par une rampe à cordons, de cent quarante-deux degrés, large de quatre mètres, et assez douce pour que des mulets chargés puissent porter jusqu'au haut les matériaux et les outils nécessaires à la réparation et à l'entretien du monument.

La plate-forme est tout un monde, habité par une population qui lui est propre. Les *San Pietrini*, ouvriers chargés des travaux de Saint-Pierre, semblent naître, vivre et mourir sur l'auguste édifice. Leur vie s'écoule là ; ils s'y succèdent de père en fils, et forment une corporation à part, qui a ses lois et sa police. Une fontaine coule perpétuellement auprès du dôme, dans un large bassin de plomb, pour la commodité des travaux.

L'ascension jusqu'au sommet de la coupole est une des plus agréables expéditions de ce genre. On en parcourt l'intérieur, sur deux balcons, d'où la Basilique paraît immense ; c'est de là seulement, qu'on peut en bien juger l'étendue.

La boule dorée d'où s'élance la croix qui domine tout l'édifice, est d'une dimension dont on ne se rend un compte exact qu'en s'y introduisant avec quinze autres curieux, chose facile à exécuter. La croix a cinq mètres de haut. Il y a des amateurs qui se plaisent à se hisser sur ses larges bras, à l'aide d'une échelle de fer qui s'y trouve, pour mieux jouir de l'aspect de la campagne. Je n'ai point eu cette audace. Je me suis borné à m'asseoir dans les parois sphériques de la gigantesque boule, et à regarder la ville, le Tibre, l'*Agro-Romano*, les Apennins et la mer, par des ouvertures qu'on y a pratiquées exprès.

Un dernier mot de la basilique de Saint-Pierre. Je l'emprunte à mes notes de chiffres. Cette église a trois cent soixante-quinze pieds de longueur, et quatre cent dix-neuf de largeur. Elle se compose de trois nefs ; celle du milieu est divisée par huit gros pilastres ; la fameuse coupole, qui est toute revêtue de mosaïques à fond d'or, a quatre cent vingt-quatre pieds d'élevation. On posa la première pierre de cet édifice en 1506. Suivant le compte qu'en fit Charles Fontana, dans l'année 1693, les frais de construction montaient déjà à 251 millions 450 mille francs. On peut concevoir quelles sommes auront encore été dépensées pour les dorures, les sculptures et les peintures en mosaïques. Seule, la sacristie a coûté près de six millions !

Un auteur (Valery,) a très-bien rendu l'effet que produit sur l'âme la grande basilique de Saint-Pierre. « Si Rome, dit-il, est le premier but du voyageur en Italie, Saint-Pierre est la première merveille qu'il recherche et

que ses yeux contemplent. L'impression causée d'abord par la vue de l'intérieur de la basilique ne répond guère à l'idée que l'on se fait de son étendue; elle paraît même moins grande qu'elle ne l'est en réalité. Cependant, ce mécompte s'efface lorsqu'on est retourné plusieurs fois à Saint-Pierre, et que l'étude de ses diverses parties vous a convaincu de son immensité. Alors elle devient comme une véritable cité. Sa lumière et son climat ont de la douceur; car on a remarqué qu'il y règne toujours une température égale, et qu'une sorte de vapeur agréable s'en exhale. La population et les mœurs de cette ville offrent d'ailleurs mille contrastes; de pauvres paysans se prosternent sur ce pavé de marbre et au pied de ces autels brillants d'or et de pierreries; les gens du peuple causent de leurs affaires devant un confessionnal, avec leur confesseur. Confession familière, qui précède la confession de chacun. Les pénitenciers de diverses langues viennent recevoir à leur tribunal l'expression différente, mais toujours la même, de nos misères. Des confréries, rangées avec ordre, font leurs stations aux autels, tandis qu'au loin retentissent les chants graves des prêtres célébrant l'office dans la chapelle du chœur. Parfois, la basilique est un vaste et silencieux désert; les purs rayons du soleil couchant éclairent et pénètrent de leur lueur dorée le fond diaphane du temple, et viennent frapper quelque brillante mosaïque, copie impérissable d'un chef-d'œuvre de peinture. »

Je ne parle pas aujourd'hui du Vatican, auquel touche la basilique. Parcourir légèrement ses salles, remplies des merveilles de l'art m'eût paru un crime de lèse-bon goût.

J'ai été bien sérieux dans cette lettre; pour vous en dédommager, il faut que je vous rapporte un dialogue que j'ai entendu entre deux sergens artilleurs, sur la place Saint-Pierre. Il montre en même temps le caractère du

soldat français, qui est toujours celui d'Henri IV, vaillant, joyeux, plaisant, spirituel, à l'occasion, et son bon esprit en politique, quand il n'a pas été faussé par les clubs.

« — Quelle est donc, sergent, disait le plus jeune, cette grande statue qui fait sentinelle à l'entrée de l'église, là-bas ? On peut dire que voilà une guérite gardée par un factionnaire solide !

» — Je crois bien ! c'est Charlemagne, ex-empereur des Français, un sabreur dans le genre de Napoléon.

» — Et quelle est sa consigne, à ce poste ?

» — De veiller toujours au temporel du pape, comme il le fit autrefois. Ne dit-on pas qu'il rendit son bâton royal et ses États au complet, à je ne sais plus quel saint Père, qui avait été obligé de filer de Rome, comme Pie IX, par une révolution d'enragés Garibaldiens, de leurs ancêtres, s'entend. Ce qui fait que le pape lui rendit sa politesse en le couronnant empereur d'Occident. Voilà pourquoi son *ressemble-t-il* est en faction devant l'église de Saint-Pierre.

» — Tiens, tiens, sergent !... Pour lors, nous avons fait comme Charlemagne, et Pie IX mettra la boule d'Oudinot dans quelque guérite du bon Dieu !...

» — Dam ! mon cher, çà ne serait pas volé ; et Pie IX, ou autre..., nos marmots pourront voir la chose !... »

Je m'arrêtai en amateur pour ne rien perdre de cette haute philosophie de l'histoire que faisaient nos deux braves. N'est-ce pas qu'elle en vaut bien une autre ?

LETTRE X.

Pacifique influence de l'occupation à Rome. — Bonne intelligence entre les Français et les Romains. — Admirable discipline des premiers. — Leur mission n'est pas terminée. — Indépendance que doit avoir l'autorité temporelle du Pape. — Le capitole. — L'Eglise d'Ara-Cœli. — Prison Mamertine. — Le Forum. — Le Colisée. — Hauts faits des Garibaldiens. — Arrivée de la commission du gouvernement. — Le général Oudinot lui remet ses pouvoirs. — Proclamation de la Commission. — Conseillers qu'elle s'adjoint. — Ses premiers actes.

Rome, le 3 août 1849.

L'occupation française continue à faire sentir ici son heureuse influence. La ville reprend peu à peu son calme primitif; les rues ne sont plus sillonnées par des bandes d'inconnus aux uniformes bizarres et aux figures sinistres; les barricades ont disparu; les boutiques sont rouvertes; toutes les voitures circulent; les cafés se remplissent de consommateurs et de causeurs aux heures accoutumées; et si ce n'était les deux coups de canon qui

annoncent, quelques minutes avant minuit, la fermeture des lieux publics, et la retraite, on ne se douterait nullement que l'on vit sous un régime d'état de siége.

Les meilleures relations s'établissent de plus en plus entre la population et nos troupes. Quelques semaines encore, ou plutôt quelques jours, et les sympathies à notre égard se manifesteront en pleine liberté. Or, je tiens à vous le dire, ces relations amicales sont dues à l'admirable discipline de nos soldats ; discipline à la fois passive et intelligente, commandée, mais acceptée comme un devoir d'honneur. Sous ce rapport, la situation est donc bonne. Il peut sembler, à une première vue, que notre mission restauratrice touchera bientôt à sa fin. Malheureusement, en pénétrant au fond des choses, on voit la conclusion finale flotter dans un lointain douteux.

On s'inquiète, on s'agite ; on voudrait mettre des conditions à la restauration du gouvernement papal ; c'est-a-dire que, par l'établissement d'un gouvernement constitutionnel, exclusivement laïque, à leur profit, des intrigants désireraient arriver jusqu'à la cession, en apparence partielle, en réalité totale, de la puissance temporelle du chef de l'Eglise.

Mais la France se tient sur ses gardes. Elle a pensé qu'il était digne d'elle, convenable à ses précédents historiques, convenable à sa haute position parmi les nations, de venir, et de venir seule, replacer Pie IX sur son trône de roi et de pontife.

Elle le fera, envers et contre tout.

En thèse général, il est bien vrai que toute nation a le droit d'exiger de ses princes des garanties contre l'arbitraire ; que si, au lieu de partager avec eux l'exercice du pouvoir, elle juge à propos de le confier à des ministres et de dire : Le prince règnera, mais il ne gouvernera pas, c'est encore son droit. Mais quand il sagit du pouvoir temporel du pape, il faut lui reconnaître un caractère

exceptionnel. Destiné à garantir l'indépendance pontificale, palladium de la liberté religieuse et de la civilisation universelle, il n'est pas, il ne peut pas être l'affaire des seuls Romains.

Que le pape s'entoure des lumières de ses sujets pour travailler à leur bonheur et les montrer au monde comme un modèle de ce que le catholicisme sait faire pour la prospérité matérielle des États, très-bien ! et c'est ce que Pie IX avait entrepris à la grande satisfaction de la chrétienté. Mais le pape ne peut pas dire : Romains, prenez les rênes du gouvernement, je me contente de l'honneur de régner ici et de gouverner l'état spirituel de l'Église.

Tous les peuples catholiques auraient raison de s'écrier : Saint Père, y avez vous bien réfléchi ? Pour nous, un pape qui ne gouverne pas est un pape gouverné. Avec l'influence qu'un peuple gouvernant exerce sur les déterminations d'un roi qui se borne à régner, l'exercice de votre autorité pontificale resterait suspect à nos yeux, alors même qu'il ne serait pas entravé. L'intérêt le plus sacré, l'intérêt de tous les peuples, des Romains encore plus que des autres, est que vous soyez ostensiblement maître chez vous, n'ayant autour de vous que le grand conseil spirituel que vous a donné l'Église, n'ayant au-dessus de vous que l'Esprit divin, promis par Celui dont vous êtes le vicaire. Dans les importantes affaires que nous devons déférer à votre jugement, dans le choix surtout de vos ministres au spirituel, et des hommes qui doivent élire vos successeurs, nous ne voulons pas plus des insufflations romaines que des insufflations autrichiennes, françaises, espagnoles, anglaises, etc. Soyez à vous, pour être à tous !

Ces réflexions, dans lesquelles je me suis lancé témérairement, peut-être, sont pour moi une raison de croire que ceux qui demandent un pape sans domaine temporel,

c'est-à-dire sans indépendance, ou n'en veulent pas réellement, ou ne savent nullement ce que c'est qu'un chef universel de l'Église.

Tel est aussi, du reste, si je ne me trompe, le sentiment unanime de tous les gouvernements sur cette grave question. Le monde entier tiendra donc compte à la France de ce qu'elle a fait, et la catholicité lui en sera éternellement reconnaissante. Quand, deux heures après notre entrée à Rome, le colonel Niel est allé porter les clefs de la cité à l'exilé de Gaëte, c'était comme pour lui dire : « Revenez, et soyez ce que vous avez été !... »

Pie IX tardera sans doute un peu ; je le regrette, parce que force sera à l'autorité militaire française de retenir entre ses mains les principales branches de l'administration, c'est-à-dire qu'il y aura prolongation d'un provisoire, qui fatigue toujours.

En attendant mieux, je profiterai de tous mes loisirs pour exécuter ce que je vous ai promis. Aujourd'hui, j'ai à vous rendre compte d'une triple excursion.

Le Capitole, le Forum, au-dessous du Capitole, et, en face, le Colisée, quel sublime tableaux ! Je l'ai vu en un jour. Chacun de ces lieux respire une solennelle tristesse : nulle part on ne pourrait rencontrer de pareils témoignages de la vanité des grandeurs humaines ; nulle part aussi la rénovation de la société par le christianisme ne se fait sentir et toucher comme là. Il semble qu'on assiste aux dernières scènes décrites par le chantre d'Eudore et de Cymadocée, qui se passent dans l'amphithéâtre : « Les dieux s'en vont, et la croix brille dans les airs ! »

Certes, un ancien Romain, qui reviendrait en ce monde, ne reconnaîtrait pas son fameux Capitole. Le mont Capitolin lui-même a changé. Les révolutions de tout genre l'ont affaissé, comme si une large et profonde excavation était tout-à-coup survenue à sa base ; sa cîme a perdu peu à peu

la place de la Consolation; de cet endroit, elle paraît avoir cinquante pieds, et l'on pense qu'elle en avait cent, lorsque Manlius en fut précipité. Il ne faudrait donc pas se fier à tous ceux qui veulent bien dire ou écrire que la fameuses roche n'a plus que quelques pieds de hauteur, et qu'il n'y aurait pas grand danger maintenant à en faire le saut.

Aujourd'hui, sur la plate-forme du Capitole, à l'emplacement du temple de Jupiter, est l'église chrétienne d'*Ara-Cœli*, dédiée à Marie. Elle a trois nefs, et elle est supportée par vingt-deux colonnes, prises dans les temples et palais de l'ancienne Rome. A la vue de ces colonnes, d'ordres différents, dont les unes sont cannelées, les autres rondes, celles-là privées de socles, celles-ci de chapiteaux, on est tenté d'accuser le bon goût de l'architecte, mais un peu de réflexion ne tarde pas à faire découvrir, dans ce désordre apparent, un effet de l'art et une pensée profonde. Le christianisme a voulu constater l'universalité de son triomphe. Cette pensée se trouve fortifiée par une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée, qui rappelle que le temple de Marie a été doré avec l'or pris sur les Turcs, à la fameuse bataille de Lépante. Ainsi, les deux plus redoutables ennemis du monde chrétien, le paganisme et l'islamisme, ont enrichi de leurs dépouilles l'église d'*Ara-Cœli*.

On lit dans le sanctuaire deux autres inscriptions formées de grandes lettres d'or. L'une d'elles m'a extrêmement surpris; elle est ainsi conçue :

Hæc quæ Ara-Cœli appellatur eodem in loco dedicata creditur, in quo Virgo sanctissima Dei Mater, cum Filio suo, Cæsari Augusto, in circulo aureo, à Cœlo, monstrasse perbibetur.

« Cette chapelle, appelée *Ara-Cœli*, est, suivant la tradition, bâtie au lieu même où l'on croit que la très-sainte Vierge, mère de Dieu, tenant son Fils entre les bras, se fit voir à l'empereur Auguste, dans le ciel, au milieu d'un cercle d'or. »

Quelle est l'origine de cette tradition? Voici ce qu'on m'a dit : On rapporte qu'Auguste, consultant un jour l'oracle d'Apollon pour savoir quel serait, après lui, le maître du monde, offrit, suivant l'usage, une hécatombe; mais le dieu resta muet. Le sacrifice recommença; le dieu ne répondit pas. Pressé de nouveau, Apollon rendit enfin cet oracle :

Me puer hæbræus divos deus ipse gubernans;
Cedere sede jubet tristemque redire suborcum;
Aris ergo dehinc tacitis abscedito nostris.

« L'enfant hébreux, Dieu lui-même et maître des dieux, me force à quitter la place et à rentrer tristement dans l'enfer. Désormais, retire-toi donc, sans réponse, de mes autels muets. »

Frappé de cet oracle, Auguste vint au Capitole, où il fit ériger un autel à l'Enfant-Dieu, avec cette inscription : *Ara primogenito Dei.* « Autel du premier né de Dieu. » « Ce fait, ajouta un père franciscain, que j'avais trouvé dans l'église et qui m'avait expliqué l'inscription, a du rapport avec les anciennes traditions de l'Orient et l'Occident, qui annonçaient la venue du Messie, et avec ces révélations de l'incarnation du Sauveur, que l'on croit avoir été faite à beaucoup de païens. »

En sortant de cette église, je suis allé visiter la fameuse prison Mamertine. Cette prison noire, humide, horrible, doit son nom au quatrième roi de Rome, Ancus-Marcius, qui la fit creuser dans le roc même du Capitole.

Située presque à mi-côte de la montagne, elle se compose de deux cachots, placés l'un au-dessus de l'autre. On y pénètre par un escalier de construction moderne. Sous les Romains, il n'y avait ni escalier ni porte ; on y glissait les condamnés par une ouverture circulaire, pratiquée au centre de la voûte, et qui est encore fermée par une forte grille en fer. On voit à droite les traces d'un soupirail qui laissait arriver quelque peu d'air et de lumière dans ce tombeau vivant. Le premier cachot a vingt-quatre pieds de longueur, sur dix-huit de large et treize d'élévation. Au-dessous est le second, plus étroit, plus bas, plus humide et totalement privé de jour. Plus bas, aboutissaient les gémonies, espèce de fosse en pente ainsi appelée du gémissement de ceux qui y descendaient. Une foule de personnages célèbres de l'antiquité reçurent la mort dans cette affreuse demeure. C'était l'usage d'y traîner les prisonniers de marque, ou du moins les chefs étrangers qui avaient orné le triomphe du vainqueur. Arrivés au pied du Capitole, ils étaient détachés du cortége. Pendant que le triomphateur montait au temple de Jupiter, les malheureux vaincus étaient entraînés vers les gémonies, et on se hâtait de les précipiter dans le cachot inférieur, où ils étaient égorgés. C'est là que Néron fit jeter les saints apôtres Pierre et Paul ; c'est de là qu'ils furent tirés le même jour pour être conduits au martyre. J'ai vu la colonne de granit à laquelle ils étaient attachés. J'ai bu de l'eau de la fontaine que saint Pierre fit jaillir pour baptiser Procès et Martinien, ses geôliers, ainsi que vingt-sept soldats martyrs à leur tour.

On a bâti une petite église au-dessus de la prison Mamertine. Une tribune grillée, qui ouvre sur le cachot inférieur, semble avoir succédé aux gémonies et correspondre exactement à l'ouverture par laquelle les bourreaux tiraient avec des crocs les cadavres des victimes pour aller ensuite les confier au Tibre.

Dans cette visite de la prison Mamertine, le souvenir des cruautés de l'ancienne Rome me pénétra d'horreur ; mais je n'éprouvai plus qu'une impression religieuse, lorsqu'on me parla de nos saints apôtres.

Arrivons maintenant à ce Forum, si fameux dans l'histoire des descendants de Romulus et de Rémus. C'était une réunion de monuments somptueux, sur une place qui avait deux mille pieds romains de longueur et six cent cinquante de largeur ; la célèbre colonne Trajane en occupait le milieu ; elle en est à présent à l'extrémité septentrionale ; seulement, comme elle repose sur l'ancien sol, qu'il a fallu creuser, elle ne produit plus tout son effet, et l'on ne voit pas son magnifique piédestal quand on arrive des rues du nord ou du couchant.

Napoléon ayant ordonné des fouilles sous le Forum, les travaux mirent à découvert la place et de fort beaux restes de la célèbre basilique Ulpienne, regardée, dans l'antiquité comme un chef-d'œuvres d'élégance et de grandeur.

Quant à la colonne Trajane, la plus imposante qui ait jamais existé, dit-on, elle domine encore les monuments qui l'entourent, quoique le sol se soit exhaussé autour d'elle. Sa hauteur totale est de cent trente-deux pieds, en y comprenant celle de la statue. Le piedestal en a quatorze ; le socle de la colonne, deux ; le fût, avec la base et le chapiteau, quatre-vingt-onze ; le piedestal et la base de la statue, quatorze ; la statue, onze ; le diamètre inférieur du fût est de onze pieds deux pouces, et le diamètre supérieur de dix pieds. Elle est de marbre blanc, en trente-quatre gros quartiers ; un escalier intérieur, taillé dans le bloc même, conduit au balcon du chapiteau, d'où l'œil plane sur Rome et les montagnes environnantes. Ce qui lui donne encore plus de prix, et la rend surtout curieuse, ce sont les bas-reliefs montant en spirale, séparés par un cordon, et retraçant les deux expéditions

de l'empereur contre les Daces. Ces innombrables figures, hautes de deux pieds, fournissent des modèles pour tout ce qui, chez les anciens, a rapport à la guerre ; costumes, armes, machines, enseignes, chevaux et éléphants ; c'est réellement une sorte de musée. La statue de Trajan, tenant en main un globe qui renfermait ses cendres, fut renversée par les barbares. Sixte V l'a remplacée par celle de saint Pierre, aussi de bronze. Notre colonne de la place Vendôme est une imitation exacte de celle de Trajan.

J'ai compris, en lisant l'abbé Gerbet, les raisons du haut intérêt qui s'attache, pour un chrétien, au Forum romain, et en particulier aux ruines de la basilique. « C'est de là, dit-il, que s'est fait entendre une des proclamations les plus solennelles dont l'histoire ait conservé le texte, celle qui annonça officiellement les funérailles du monde païen, et le couronnement chrétien du monde nouveau. Après sa victoire sur Maxence, Constantin convoqua une assemblée du peuple romain dans cette basilique ; il le harangua du haut de l'abside et il termina ainsi : « Quant à nous, qu'il soit connu de tous que nous avons déjà abjuré cette erreur (l'idolâtrie), moyennant le secours du Christ, notre Dieu. Du reste, pour ne pas vous retenir par un trop long discours, nous allons déclarer brièvement ce que nous croyons devoir ordonner. Nous voulons que les églises soient ouvertes aux chrétiens, de telle sorte que les pontifes de la loi chrétienne jouissent des priviléges qui ont été transférés des prêtres du temple. Et pour faire connaître à tout l'univers romain que nous baissons la tête devant le vrai Dieu, devant le Christ, nous avons entrepris de bâtir en son honneur une église dans l'enceinte de notre palais. Il sera prouvé ainsi au monde entier qu'aucun vestige de doute de notre erreur passée ne reste au fond de notre cœur. »

J'ai voulu consigner dans mon journal cette proclamation mémorable.

Je passe à l'amphithéâtre de Flavien-Vespasien, autrement dit Colisée. Le Colisée présente, du côté du nord, l'aspect étonnant de toute son élévation encore intacte. Elle se compose de trois rangs d'arcades ; et le quatrième étage, beaucoup plus haut que les autres, est formé par des pilastres encadrant un mur percé de fenêtres intermédiaires. Chacun des trois premiers rangs avait quatre-vingts arcades ; il n'en reste que deux rangs sur plusieurs points de la circonférence, et la destruction s'est opérée principalement sur les galeries inférieures, qui ont entraîné les gradins dans leur chute. Les barbares n'ont pas seuls travaillé à cette destruction. Des seigneurs du moyen âge s'y enfermèrent et s'y défendirent comme dans une forteresse ; ceux d'un temps plus rapproché de nous y ont puisé des matériaux pour bâtir leurs palais, tels que les Barberini et les Farnèse ; toutefois on peut dire, à leur décharge, qu'ils n'ont guère profité que des dégradations faites par la vétusté ou par l'intempérie des saisons. Les palais de Venise et de la Chancellerie, la façade et la coupole de Saint-Augustin, le pont de Ripetta, ont été pareillement construits, me dit-on, aux dépens du Colisée.

Pour le sauver d'une ruine totale, Clément X imagina de le mettre sous la protection de la religion, qui pouvait d'ailleurs revendiquer ce monument comme sien, à cause des martyrs dont le sang y avait coulé. Il éleva quatorze oratoires autour de l'arène, pour qu'on y fît les exercices du Chemin de la croix, et une chapelle de Notre-Dame-de-la-Pitié, dans une galerie vers le nord-est. Une croix de bois est plantée au milieu ; ce monument si simple convient parfaitement au centre de l'amphithéâtre où tant de chrétiens moururent pour Jésus-Christ crucifié.

De nos jours, les papes ont encore travaillé à la conservation du Colisée. Pie VII et Léon XII ont élevé les deux immenses contreforts qui soutiennent les masses extérieures, dont les nombreuses lézardes annonçaient la chute imminente. En 1811 et en 1812, les Français avaient enlevé les décombres qui étaient amoncelés dans l'arène et au pied de l'édifice. Appuyé et entretenu de la sorte, il substistera long-temps encore.

Le Colisée est ainsi appelé d'une statue colossale de Néron, que l'empereur Adrien y fit transporter. Il fut bâti au milieu de l'ancienne Rome, à la place de l'étang des jardins de Néron. Il a mille-six-cent-quarante et un pieds de circonférence, et cent-cinquante-sept de hauteur. La longueur de l'arène est de deux-cent-quatre-vingt-cinq pieds, sur cent-quatre-vingt-deux de largeur, et sept-cent-quarante-huit de tour. On prétend qu'il contenait quatre-vingt-sept mille spectateurs assis sur les trois précinctions de gradins, et vingt-quatre mille debout sur les galeries qui régnaient autour de l'édifice, dans sa partie supérieure. Les grands personnages, les prêtres et les vestales étaient placés sur le *podium*, plate-forme du mur d'enceinte de l'arène. Quels spectacles pour des ministres de la religion et pour de jeunes vierges !... Quelle religion, que cette religion païenne !

Douze mille juifs, prisonniers de l'empereur Vespasien, furent employés par lui à la construction de cet amphithéâtre; leurs ancêtres avaient été contraints de travailler aux monuments de l'Egypte; Titus acheva l'œuvre de son père !... Il en célébra la dédicace par des réjouissances qui durèrent plus de cent jours; cinq mille bêtes féroces et trois mille gladiateurs périrent dans ces horribles fêtes. Depuis lors, le Colisée fut consacré à des jeux atroces, aux combats de gladiateurs !

Le sol de l'arène, beaucoup plus bas que le sol actuel, pouvait se remplir d'eau à volonté, et l'on y donnait de

magnifiques naumachies, pour le plus grand bonheur du sénat et du peuple romain. En cas de soleil ou de pluie pendant les jeux, on tendait au-dessus de l'édifice un immense *velarium*, qui s'attachait au sommet, autour de la corniche. Des poutres solides, fixées sur les consoles extérieures, et dont on voit encore les places, soutenaient de grosses cordes sur lesquelles on faisait courir, avec des poulies, les parties détachées de ce *velarium*, qui toutes se réunissaient au centre de l'amphithéâtre.

En bas, autour de l'arène, étaient les *carceres* ou loges grillées, qui renfermaient, jusqu'à l'heure du spectacle, d'un côté les gladiateurs et de l'autre les bêtes féroces. C'est là, surtout, que les souvenirs du chrétien se reportent vers ces premiers héros de notre foi, que les empereurs faisaient dévorer à la vue du peuple. Ce lieu de carnage finit donc par être sanctifié par la mort douloureuse et résignée de plusieurs milliers de martyrs!... Je ne m'étonne plus que la piété des âges suivants se soit plu à faire de l'arène sanglante un lieu de pélerinage!...

Auprès du Colisée, on trouve les débris du piédestal qui portait la statue de Néron, statue de bronze doré, de cent-vingt pieds de haut, où l'empereur était représenté en Apollon. Vingt-quatre éléphants, dit-on, suffirent à peine pour la transporter. Cette statue existait encore au v^e^ siècle; depuis, elle fut fondue par les bandes noires de ce temps-là.

A deux pas, sont les restes de la *Meta-sudans*, la borne qui sue. Cette fontaine avait la forme d'une borne de cirque. L'eau sortait à gros bouillons de son sommet, et se répandait en nappe sur le dos de la borne pour tomber dans un bassin de marbre qui l'entourait. On prétend que les gladiateurs, couverts de sueurs et de poussière, s'y plongeaient en sortant des amphithéâtres. Ils avaient deviné les bains russes.

Je viens de vous parler des chrétiens jetés dans l'arène

du Colisée, et des jeux féroces de Rome antique, c'est une transition toute naturelle pour arriver à quelques détails sur les garibaldistes.

Les bandes sauvages d'Alaric, au v^e^ siècle, commirent-elles beaucoup plus de ravages et de cruautés que ces *bons* républicains? Les journaux l'ont écrit, et je vous le confirme, parce que j'en ai les preuves, ils se sont encouragés, dans l'ivresse d'un momentané triomphe, *à tuer des prêtres!*... On signale surtout le cloître de Saint-Calyxte comme ayant été témoin de ces meurtres. Les monuments, les églises, leur mobilier ont eu leurs dévastations, selon que l'appât était plus ou moins grand.

La commission nommée par le pape pour exercer l'autorité en son lieu et place, est arrivée le 31 juillet; elle est descendu au Quirinal, où sera sa résidence officielle. Elle se compose des cardinaux Della Genga Sermattei, Vannicelli Cassoni et Altieri.

Immédiatement, le général Oudinot a remis ses pouvoirs à leurs Éminences, et il a notifié officiellement cette résignation par une circulaire aux ministres de l'intérieur, des finances, de la guerre, de la justice et des travaux publics, où il leur dit « que la haute puissance dont la commission est investie lui permet de se démettre entre ses mains du suprême commandement qu'y avaient placé les événements de la guerre. Puis il remercie ces mêmes ministres du concours actif et éclairé prêté par eux pour l'administration des affaires publiques, les assurant que ses relations avec eux lui laissent de gracieux souvenirs. » Ces sentiments font honneur à notre brave général.

Dans la proclamation que la commission a adressée aussitôt, au nom de Pie IX, à tous les sujets de ses États temporels, elle dit « être envoyée avec pleins pouvoirs, afin de réparer de la meilleure manière et le plus tôt qu'il sera possible, les graves dommages causés par l'anarchie et

par le despotisme. Elle exprime le désir et l'espoir de voir renaître la confiance dans toute classe et dans tout ordre de personnes, pendant que le saint Père, avec son âme vraiment bienfaisante, s'occupera de pourvoir aux améliorations et aux institutions qui seront compatibles avec sa dignité et son très-haut pouvoir de souverain pontife, avec la nature de l'État romain, dont la conservation intéresse le monde catholique tout entier, et avec les besoins réels de ses bien-aimés sujets. » Ce sont à peu près les termes de cette proclamation.

Depuis lors, la commission s'est adjoint quatre conseillers pour l'aider dans ses travaux : l'auditeur de la Rote, Landolfre-Martel, monsignor Bartholi, le prince Barberini, et l'avocat Vanutelli.

Un de ses premiers actes a été naturellement d'annuler toutes les lois faites depuis le 16 novembre, de reconstituer les tribunaux et de rendre leurs places aux fonctionnaires démissionnaires.

LETTRE XI.

Tentative des républicains pour troubler l'ordre. — Fermeté des généraux Rostolan et Sauvan. — Edits de la commission des cardinaux. — Le général Rostolan s'oppose aux factieux et brave leurs poignards. — Le Panthéon. — Sainte-Marie-sur-Minerve. — Les Dominicains et l'Inquisition. — Le saint Office. — L'Index.

Rome, le 8 août 1849.

Je vous disais, ces jours derniers, que notre occupation commençait à faire sentir son heureuse influence; j'aurais dû ajouter, néanmoins, qu'il y a encore ici des restes considérables des bandes républicaines, et quantité de leurs compagnons des Etats pontificaux et de tous autres pays, qu'on n'a pu jusqu'ici parvenir à renvoyer chez eux. Ces gens-là cherche toutes les occasions de faire du tapage, *cagnara*, comme on dit en Italie. En ayant trouvé une l'autre jour, ils ont voulu la mettre à profit; mais la chose n'a pas tourné comme ils l'entendaient.

Le comte Piétro Mellaro, commandant d'un corps bolonais au service de la *défunte* république, et dissous depuis la prise de Rome, est décédé le 31 juillet, des suites d'une blessure. Après avoir manifesté les plus vifs regrets de sa participation à la révolte, il réclama les secours de la religion, et recommanda expressément de ne point étaler à ses funérailles ses insignes d'officier, ou, si on le faisait, de remplacer la cocarde tricolore par la cocarde pontificale. Le corps fut porté à l'église paroissiale des Saint-Vincent et Saint-Anastase, et suivi de deux à trois cents personnes, la plupart appartenant aux corps francs dissous ; quelques-uns avaient endossé leurs uniformes, nonobstant les ordres de l'autorité française, qui les prohibe. Les choses cependant se passèrent assez tranquillement ce soir-là. Mais les meneurs employèrent la nuit à préparer le scandale du lendemain. Ils convoquèrent le ban et l'arrière-ban des *sacripans* à leur solde; annoncèrent un service des plus solennels, une oraison funèbre après l'évangile, un catafalque magnifiquement orné, etc., etc.; arrangèrent tout d'après ce programme; mirent au chapeau du mort, sans respect pour ses dernières volontés, la cocarde républicaine; en un mot, transformèrent en démonstration séditieuse une cérémonie qui ne devait avoir qu'un caractère religieux et grave.

Le général Rostolan, qui remplace le général Oudinot, parti le 4 août pour Gaëte, ayant appris ce qui se passait, envoya le général Sauvan y mettre ordre : celui-ci entra seul dans l'église, leva les factionnaires, donna ordre aux troupes de se retirer, et, d'un geste, fit signe à nos démagogues de sortir immédiatement. Ils s'empressèrent d'obéir; l'aspect du général les avait glacés de terreur. Depuis, les Romains se plaisent à dire que le général Sauvan, à l'exemple du Sauveur, *a chassé les voleurs du temple*.

Quelques jours après, les mêmes individus voulurent

trouver une occasion de désordre dans une mesure prise par la commission du gouvernement. Il s'agissait de deux édits : l'un relatif aux fonctionnaires de l'ex-république, qu'on ne pouvait bonnement laisser en place, l'autre aux bons de la susdite république, qui perdaient plus de 60 pour °/₀, et qui sont, aux termes du décret, réduits à 35 pour °/₀. De sorte qu'en réalité le gouvernement pontifical prend pour 65 fr. ce qui n'a qu'une valeur réelle de 40 fr., quoique la valeur nominale soit de 100 fr.

Mais la passion ne raisonne pas. On ne veut tenir aucun compte au gouvernement des embarras financiers dans lesquels l'ont mis les dilapidations de la république, et au lieu d'être reconnaissants de ce qu'il veut bien accepter dans la proportion de 65 pour °/₀ une dette qu'il n'a pas contractée, et dont on ne saurait, à aucun titre, le rendre responsable, les gens qui se croient lésés murmurent; et ce qui reste de la faction révolutionnaire cherche à exploiter leur mécontentement. Aussi les agitateurs avaient pris de nouveau la résolution de faire une démonstration dans la soirée; seulement ils comptaient sans leur hôte, le général Rostolan. Celui-ci prit si bien les mesures, et l'épouvante qu'il sut inspirer aux factieux fut si grande, que jamais Rome n'eut de nuit plus tranquille. A onze heures du soir, on ne rencontrait çà et là que quelques rares et paisibles flâneurs. Nos démagogues ont agi très-sagement, et l'on doit les en féliciter, car, s'ils eussent bougé, nul doute que le général ne leur eût donné une rude leçon.

Vous pensez bien qu'une telle fermeté a rempli de rage tous ces héros de barricades, et que le digne général Rostolan est devenu pour eux un objet d'exécration. Une lettre anonyme lui a été écrite, lettre dans laquelle on le menaçait du poignard! Qu'a-t-il fait?... Prenant immédiatement son chapeau d'uniforme, il est sorti seul, à pieds, et s'est promené ainsi fort long-

temps, pour voir si ces misérables oseraient tenir parole. Nul ne s'est montré.

Quittant ces détails, suivez-moi aujourd'hui à travers la cité romaine, nous allons nous arrêter à quelques études de monuments, qui feront diversion avec la politique. Aux premiers jours de notre entrée à Rome, je me trouvai tout-à-coup devant le Panthéon d'Agrippa, sombre et désert, quoiqu'il soit le plus parfait de style et le mieux conservé de tous les temples païens restés debout ici; je le visitai immédiatement; mais je ne vous en parlai pas alors, parce que, dépourvu d'un cicerone, je voulais y revenir avant de vous livrer des notes sur ce monument.

Son extrême solidité l'a fait résister aux efforts des barbares. Construit par Agrippa, gendre d'Auguste, il fut dédié par lui à Jupiter vengeur et à Mars, en mémoire de la victoire que son beau-père avait remportée contre Antoine et Cléopâtre; il le consacra ensuite à Cybèle, mère de tous les dieux. Insensiblement, presque toutes les divinités y eurent leur statue en marbre, en bronze ou en argent, ce qui fit donner à ce temple le nom grec de *Panthéon*, qui signifie *assemblée de tous les dieux*.

Abandonné au commencement de l'ère chrétienne, les années auraient fait de lui ce que n'avaient pas fait les barbares, si Boniface IV n'eût eu l'heureuse pensée de le consacrer à tous les saints, spécialement à la sainte Vierge; et comme il y transporta une quantité considérable de reliques des catacombes, cette nouvelle église prit le nom de Sainte-Marie-des-Martyrs, ou de la Rotonde. En 830, Grégoire IV, renouvelant solennellement sa dédicace, institua la fête du 1^er^ novembre, notre fête de la Toussaint. Le jour des Morts s'y célèbre aussi le lendemain avec une grande pompe.

Au milieu du XVII^e^ siècle, Urbain VIII fit placer entre le portique et la coupole, deux clochetons symétriques,

dont la nécessité n'excuse pas le mauvais goût, aux yeux des artistes. On les a nommés les *deux oreilles d'âne*.

Les temples de la république étaient uniquement remarquables par leurs richesses intérieures; mais, sous les empereurs, le génie des arts s'éleva à une hauteur inconnue auparavant, et le Panthéon peut être considéré comme une inspiration des plus beaux jours de la Grèce. Cependant Agrippa ne négligea pas d'ajouter à la beauté des formes la richesse des décorations. Le majestueux portique est orné de seize colonnes de granit, d'ordre corinthien, d'une seule pierre, et amenées de la Thébaïde; les bases et les chapiteaux sont de marbre blanc. Ses colonnes, d'une proportion très-élégante, ont un fût de trente-huit pieds et demi de hauteur sur quatorze de circonférence. Les poutres du plafond étaient couvertes d'épaisses lames de bronze qui furent enlevées pour servir à la construction du baldaquin de Saint-Pierre. Pour ce baldaquin, et pour d'autres monuments, on compte que l'on a enlevé au Panthéon plus de quatre cent mille livres de bronze; les clous, seuls, en pesèrent neuf mille. A l'entrée, les deux niches étaient occupées par les statues d'Auguste et d'Agrippa.

Le diamètre de l'intérieur, de forme circulaire, comme l'indique vulgairement son nom de *Rotonde*, est de cent-trente-deux pieds; l'épaisseur des murs est de dix-neuf, cette épaisseur étant nécessaire pour soutenir la coupole, qui a tout juste la hauteur du diamètre, au-dessus du pavé. Une ouverture de vingt-six pieds de diamètre est pratiquée au sommet; avec la lumière, elle laisse aussi pénétrer la pluie, qui tombe sur les dalles, disposées au milieu en pente pour la recevoir. Heureux lorsque le Tibre ne grossit pas assez pour qu'on soit obligé d'aller faire sa prière en bâteau! Ce qui s'est vu plus d'une fois, m'a-t-on dit, parce que le sol du Panthéon n'est élevé que de vingt pieds au-dessus de la hauteur moyenne du fleuve. C'est l'endroit le plus bas de Rome moderne.

En face du grand arc de la porte principale est un arc semblable, pris dans l'épaisseur du mur; il est orné de deux grosses colonnes de jaune antique. Les six chapelles placées à des intervalles égaux, autour du temple, sont pareillement prises dans l'épaisseur du mur, et ornées de pilastres et de colonnes du même marbre précieux. Huit autres chapelles font saillies en dehors du mur; ce sont des niches encadrées de deux colonnes et d'un fronton, comme celles que les anciens appelaient *ædiculæ*. Au-dessus des premières, règne le grand entablement de marbre blanc, surmonté d'un attique qui fait le tour de l'édifice; l'attique était percée de quatorze fenêtres carrées, murées aujourd'hui. Des lames d'argent recouvraient, m'a-t-on assuré, les cinq rangs de caissons qui sont au-dessus. Les statues des dieux terrestres étaient dans les chapelles enfoncées; celles des dieux célestes, dans les huit autres, entouraient Jupiter, qui avait la place d'honneur sous le grand arc. Les divinités infernales, elles, occupaient une galerie basse, au-dessous du pavé.

Le grand Raphaël a été inhumé dans cette église. En 1833, on découvrit ses ossements derrière l'autel de la troisième niche, à gauche en entrant; ils y furent alors l'objet d'une grande cérémonie. C'est sur cet autel que l'on voit la statue de la madona del Sasso, la vierge au rocher; Raphaël avait prié son élève Lorenzetto de sculpter cette vierge pour son tombeau. Dans la suite, on plaça au Panthéon les statues des artistes et des poètes; mais Pie VII, considérant que par là ce temple devenait encore profane, en quelque sorte, fit transporter ces bustes dans une des salles du Capitole, où se continue cette intéressante collection.

Si le Panthéon est aux yeux de l'artiste un édifice admirable, il faut avouer que l'aspect extérieur de sa coupole n'a rien de gracieux aux yeux du vulgaire. Indé-

pendamment de sa nudité, elle se termine par une ouverture que rien ne surmonte. J'entendis un jour de mauvais plaisants, parmi nos officiers, qui la comparaient à un pâté chaud.

On y monte par un escalier de cent quatre-vingt-dix marches. Je me rappelai, lorsque je fus arrivé au haut, une anecdote enregistrée par plusieurs auteurs : Charles-Quint étant allé à Rome quelques années après que ses troupes y avaient commis tant d'horribles excès, y fut reçu avec une pompe qui dut l'étonner; mais la paix était faite, et il venait de bien mériter de la chrétienté, en châtiant les barbares de l'Afrique, d'où il délivra vingt-deux mille esclaves. Cependant, malgré tous les efforts qu'il fit encore, pendant son séjour, pour se concilier les bonnes grâces des Romains, il restait au fond des cœurs un vif ressentiment. Un jour, il visita le Panthéon, et lorsqu'il fut monté sur la coupole, un jeune officier de la ville, qui l'accompagnait, se sentit une violente tentation de le précipiter de l'ouverture du milieu sur le pavé. Dans la journée, celui-ci dit à son père : « Vraiment je ne sais comment j'ai résisté à cette envie. — Mon fils, répondit le père, ces choses-là se font et ne se disent pas. »

Je n'ai rien eu à craindre de semblable, attendu que je suis monté sur la coupole avec un ami véritable, quoi qu'il soit romain.

En somme j'ai été peu flatté de la vue du Panthéon; je m'attendais à quelque chose de mieux. Cet effet vient sans doute des désastres dont il porte les traces. Plusieurs des seize colonnes de granit qui en soutiennent le portail, ont été fendues par des incendies. Elles en ont pris une teinte noirâtre et enfumée qui déplaît aux yeux. La halle aux blés de Paris rappellerait assez la forme extérieure de cet édifice.

Auprès du Panthéon, se trouve une église dite de *Sainte-Marie-sur-Minerve*, à cause d'un ancien temple

de cette déesse, bâti jadis au même endroit par Pompée. Son extérieur n'a rien de remarquable. Voici ce qui, dans l'intérieur, m'a le plus frappé : La statue de marbre *du Christ à la croix*, de Michel-Ange ; le pied en est si souvent baisé, qu'on s'est cru obligé de le recouvrir de bronze; plusieurs peintures, entre autres un crucifix de Giotto, et dans la sacristie, un *crucifiement* d'André Sacchi.

Cette église appartient aux frères prêcheurs ou Dominicains dont la maison est adjacente, maison qu'ils partagent avec nos soldats, qui y sont casernés. C'est là que furent établis les tribunaux de l'inquisition. Comme je m'étonnais, sans respect humain aucun, de cette institution en présence même d'un des religieux qui s'était proposé de m'ouvrir le couvent et de m'y accompagner, à peine avions-nous fait quelques pas sous le cloître, qu'il alla me chercher une brochure du père Lacordaire sur le rétablissement des frères prêcheurs en France, avec prière d'en lire quelques pages ; je le promis, et nous continuâmes notre visite.

C'est ici, en effet, que le père Lacordaire, dont la renommée d'orateur catholique est si brillante, a pris la robe de Dominicain. C'est dans l'Eglise de la Minerve que la cérémonie a eu lieu. J'ai lu ce qu'il dit, dans son mémoire, de l'Inquisition, et j'y ai puisé des idées fort différentes de celles que j'avais eues jusqu'à présent.

J'y vois que la religion ayant toujours été regardée comme le premier trésor des peuples, ceux-ci ont cru devoir s'arroger le droit de la placer sous la même protection que les biens, la vie et l'honneur des citoyens. De là, les lois pénales portées contre la profession publique de l'hérésie, et contre les actes extérieurs destructifs de la Religion.

Jusqu'à la fin du douzième siècle, les attentats reli-

gieux étaient donc poursuivis et jugés par les magistrats ordinaires. L'Eglise frappait-elle une doctrine d'anathêmes, ceux qui la propageaient opiniâtrement dans les assemblées publiques ou secrètes, au moyen d'écrits ou de prédications, étaient recherchés et condamnés par les tribunaux de droit commun.

Mais il est à remarquer que l'Eglise sortit aussitôt qu'elle le pût de cette situation. « Le pontificat, dit le P. Lacordaire, conçut un dessein dont le dix-neuvième siècle se glorifie beaucoup, mais dont les papes s'occupaient déjà, il y a six cents ans, celui d'un système *pénitentiaire*. Il n'y avait, pour les fautes des hommes, que deux sortes de tribunaux en vigueur : les tribunaux civils et les tribunaux de la pénitence chrétienne. L'inconvénient de ceux-ci étaient de n'atteindre que les pécheurs apportant volontairement l'aveu de leurs crimes; l'inconvénient de ceux-là, qui avaient la force en main, était de ne posséder aucune puissance sur le cœur des coupables, de les frapper d'une vindicte sans miséricorde, d'une plaie extérieure incapable de guérir la plaie intérieure. Entre ces deux tribunaux, les papes voulurent établir un tribunal intermédiaire, un tribunal de juste-milieu, un tribunal qui pût pardonner, modifier la peine même prononcée, engendrer le remords dans le criminel, et faire suivre pas à pas le remords par la bonté ; un tribunal qui changeât le *supplice en pénitence*, l'échafaud en éducation, et qui n'abandonnât ses justiciables au bras fatal de la justice humaine qu'à la dernière extrémité. Ce tribunal, c'est l'*Inquisition ;* non pas l'*Inquisition espagnole*, corrompue par le despotisme des rois d'Espagne et le caractère particulier de cette nation, mais l'Inquisition telle que les papes l'avaient conçue, telle qu'après beaucoup d'essais et d'efforts, ils l'ont enfin réalisée en 1549, dans la *Congrégation romaine du Saint-Office*, le tribunal le plus doux qu'il y ait eu au monde,

le seul qui, en *trois cents ans de durée*, n'ait pas versé *une goutte de sang !...* »

Une réflexion qu'on m'a faite à ce sujet, un jour que je faisais part de mes préjugés à un habile homme, réflexion que j'ai trouvée très-juste, et qui revient parfaitement à la question qui m'occupe. Dans l'inquisition, il y avait deux choses : le principe, et la forme dans laquelle ce principe était réalisé. Cette forme était plus ou moins dégagée des abus contemporains; elle a été plus ou moins selon l'esprit de la religion et même selon la lettre, car elle dépendit des lieux, des circonstances et des hommes; elle a eu celà de commun avec toutes les formes, mais le principe était celui-ci : La société a le droit de se défendre contre ceux de ses membres qui l'attaquent; elle a le droit de proportionner la défense à l'attaque; elle a le droit de se défendre, non pas comme un égal contre son égal, mais comme un maître contre son sujet rebelle. Ce qui veut dire que la société a le droit de juger et de punir, et de punir d'une manière efficace, d'une manière proportionnée aux croyances, aux mœurs, aux temps, aux lieux, aux circonstances.

Ce principe est vrai, et il paraît bien que l'Inquisition ne l'a jamais violé.

On avait cherché à m'inspirer de l'aversion pour le tribunal du *Saint-Office*; on ne me parlait à ce sujet que de prisons affreuses, de cachots obscurs, d'épouvantables instrumens de supplice, dont ses juges sanguinaires punissaient les coupables. Je sais maintenant à quoi m'en tenir; depuis que nous sommes en repos, j'ai demandé des renseignements à qui de droit.

Ce tribunal a pour but de conserver intact le dépôt de la foi, et d'empêcher que l'hérésie et l'impiété ne réussissent à la corrompre en même temps que les mœurs et la civilisation.

La congrégation qui y siége se compose du souverain Pon-

tife, président; de douze cardinaux, d'un secrétaire, d'un assesseur, d'un commissaire, et d'un grand nombre de consulteurs. Quand il s'agit de prononcer un jugement, on procède aux débats, à huis-clos, afin de sauver l'honneur du coupable; s'il est présent, lui-même peut présenter sa défense, ou recourir au ministère d'un avocat, à son choix. Par un privilége unique, s'il avoue sa faute, il est absous; nulle peine extérieure ne lui est infligée, tout se borne à quelques œuvres satisfactoires.

Voilà le tribunal du *Saint-Office;* sa prison est au château Saint-Ange; je l'ai visitée, et je vous assure qu'elle n'a rien de si terrible.

Voyez ce qu'on doit penser des cris et des récriminations qu'on a fait entendre à ce sujet, tout récemment encore, pendant les jours de la république romaine, et du triumvirat!

C'est peut-être l'occasion de vous parler de la congrégation de l'*Index*, qu'on m'a fait connaître dès les premiers jours de notre arrivée ici. Elle se compose de dix cardinaux, dont l'un a le titre de préfet; du maître du sacré-palais, qui est assistant perpétuel; du secrétaire, qui est toujours un dominicain; d'un grand nombre de consulteurs, et de quelques rapporteurs. Son but est d'examiner les livres, et de signaler ceux qui doivent être prohibés; de défendre, sous peine d'excommunication, de retenir et de lire les ouvrages contraires à la religion et aux bonnes mœurs. Lorsque la congrégation se réunit, elle examine les ouvrages qui lui sont dénoncés, n'importe le pays où ils ont été publiés. Les votes recueillis, elle présente la sentence à l'approbation du saint Père, puis on publie l'*Index*, c'est-à-dire la liste des ouvrages condamnés. On voit assez souvent, sur les murs de Rome, la condamnation de certains livres dont Paris proclame le mérite et encourage la propagation. Je n'en suis pas surpris, avec le dévergondage qui existe

dans notre presse et dans nos têtes de France ! Ne sommes-nous pas inondés de publications de tout genre, qui portent pour fruit l'immoralité, l'irréligion, la révolte, etc., etc. ?

Honneur à la congrégation de l'*Index*, et mille fois honneur, quand elle ne nous préserverait que de la morsure des plus petits de ces serpens vénimeux !...

LETTRE XII.

Le général Oudinot et les députations à Gaëte. — Le général Oudinot à Sainte-Marie-Majeure. — Renvoi des étrangers qui troublent Rome. — Mécontents qui restent. — Efforts des membres de la Constituante. — Etranges soutiens de la patrie. — Parti que prennent quelques-uns des terroristes. — Impudente illusion de Maniani. — Les deux palais du pape, le Vatican et le Quirinal. — Tristes souvenirs dans ce dernier. — Calomnies des journaux révolutionnaires contre le gouvernement pontifical. — Lettre de Pie IX à ses sujets. — Réception de l'abbé du Cosquet par Pie IX.

Rome, le 11 août 1849.

Le général Oudinot et l'amiral Tréhouard, suivis d'un grand nombre d'officiers, sont allés à Gaëte, pour se faire présenter au Pape par M. de Rayneval, notre ambassadeur. Pie IX a fait au général le plus gracieux accueil; tout le monde en était touché. Il se propose de lui donner la grande croix de l'ordre Pie de première classe. Cet ordre a été créé par Pie IX, au commencement de son

pontificat, et la première classe est réservée aux personnages les plus distingués et aux services les plus éminents. La croix du général sera en brillants; on y travaille. Presque en même temps, le Pape recevait diverses députations de la municipalité romaine, du chapitre de Saint-Pierre et du clergé.

Dimanche dernier, tout nôtre état-major, le général Oudinot en tête, s'est rendu à Sainte-Marie-Majeure, pour y entendre la messe. Après la messe, le général, au milieu de la place, a assisté au défilé des troupes qui nous avaient accompagnés. Il a ensuite accepté un déjeûner, offert par le chapitre de la Basilique. Au dessert, il a adressé aux chanoines des paroles très-gracieuses, disant que jamais il ne perdrait le souvenir de l'accueil qui venait de lui être fait, et qu'il se plaisait à renouveler le vœu exprimé par lui, huit jours auparavant au saint Père, à Gaëte, de le voir bientôt rendu à la capitale du monde catholique. En terminant, il a porté un toast, avec le cri de *Vive Saint-Pierre! Vive Pie IX!*

Un des chanoines a répondu, au nom du chapitre, que les sentiments du général faisaient honneur à sa piété, et à la religion, dont la vaillante armée française était venue défendre les droits. — « Dieu veuille, a-t-il ajouté, que ces sentiments se conservent, afin que la France combatte en toute occasion les ennemis du catholicisme! elle peut croire que ce sont en même temps tous ses plus véritables et dangereux adversaires... »

Avant de nous retirer, nous avons visité la Basilique, et vénéré une antique et miraculeuse image de la sainte Vierge. Nous ne sommes pas des incrédules, comme vous voyez.

L'on vient enfin de renvoyer d'ici la plus grande partie des étrangers accourus pour y soutenir et pour y défendre la république; mais il en reste encore un certain nombre; on voudrait bien s'en débarrasser, et on ne sait qu'en faire, aucun pays ne consentant à les recevoir. Ce ne sera

pourtant qu'après le départ de tous ces gens-là, que Rome redeviendra ce qu'elle était, avant qu'ils y eussent apporté le désordre et l'anarchie.

Il y a aussi dans la cité romaine un reste d'attachement au parti républicain. La populace, accoutumée sous la république à voler impunément, et à se loger sans payer une obole dans les palais des grands et dans les couvents, se trouvait fort bien de ce régime; il lui en coûte un peu d'y renoncer. Cette lie de la population, heureusement, n'est pas nombreuse, et le peuple, le vrai peuple, se montre content de voir finir les saturnales.

Aux éléments anarchiques que je viens d'indiquer, il faut joindre un assez grand nombre d'individus qui faisaient partie de la garde civique mobilisée, ou de la légion Galetti. En cette qualité, ils touchaient une grosse paie pour ne rien faire; ils pillaient, se livraient à tous les excès, sans que personne osât leur résister, sans qu'aucune autorité cherchât à les en empêcher. Cette vie leur était agréable, ils la regrettent. Parmi les mécontents, il faut, de plus, compter quantité de gens en possession d'emplois créés par la république, emplois parfaitement inutiles, et qui devront être nécessairement supprimés; puis beaucoup d'autres fonctionnaires, dont la république avait élevé le traitement outre mesure, et qui s'attendent à le voir réduit à une juste proportion.

Quelques membres de l'ex-constituante et de l'ex-gouvernement, qui sont restés à Rome, font tous leurs efforts pour aigrir ces ferments d'agitation, pour rapprocher ces tronçons épars du serpent révolutionnaire, mis en pièce par l'épée de la France. Il n'y a pas de nouvelles fausses qu'ils n'inventent, de bruits absurdes qu'ils ne répandent; le mensonge, dont ils ont fait si grand usage quand ils étaient les maîtres, ne leur coûte rien. Dans les premiers jours, ils allaient répétant que les Français ne voulaient pas rétablir le gouvernement du Pape, qu'il ne le

rétabliraient jamais. Le gouvernement du Pape est debout; il a donc fallu renoncer à cette fable. Maintenant, ils racontent chaque matin, tantôt que les Français se sont battus avec les Autrichiens, tantôt avec les Espagnols, et mille sornettes de la même espèce. Mais il est des bornes à la crédulité, et les Romains commençent à voir distinctement le peu de valeur de tous ces bruits que font courir les anarchistes.

Vous dirai-je qu'une cinquantaine de dames ou demoiselles, la plupart d'une réputation équivoque se donnent encore pour les soutiens de la patrie? Les unes, d'un âge déjà respectable, éprouvent le besoin de faire succéder les intrigues politiques à celles de Cythère; les autres ont une jeunesse exaltée et la tête remplie d'idées romanesques; toutes portent le deuil de la république; mais cette mode n'a pas pris.

Parmi les modernes terroristes, il en est qui ont adopté, pour manifester leur fidélité à la défunte république, un système que je voudrais voir suivre par tous : ils se sont volontairement expatriés; mais cet exil n'a rien de dur. Ils sont nourris à l'étranger par la bourse des très-chers frères, grosse de ce qu'ils ont enlevé à Rome. La rafle générale à laquelle se sont livrés ces socialistes pratiques s'élève, dit-on, à une valeur vénale de *cent cinquante millions!*... On peut, vous le comprenez, vivre grassement avec une pareille somme.

Une autre plaisante chose : croiriez-vous que l'ancien ministre de Pie IX se flatte de l'espérance de se voir réintégrer dans ses fonctions? Ce pauvre Mamiani oublie sans doute que, pendant son ministère, il a tenu le pape en captivité, et il ne voit pas que c'est lui qui a frayé la voie et ouvert la porte à Mazini! Il y a des gens, cependant, qui rêvent la réinstallation de ce politique de la pire espèce. Quelle sottise!... Mamiani n'est qu'un rouge déguisé; lui et ceux de son parti veulent laisser au pape la souveraineté nominale, et lui ravir la souveraineté réelle.

Mais ce n'est pas le nom de roi, c'en en est le pouvoir intégral, que l'Eglise revendique pour son chef ; alors seulement sa liberté, son indépendance seront consacrées et garanties.

Mais laissons Mamiani couver en paix et sa honte et son ambition, qui sera trompée, et visitons ensemble les palais du Vatican et du Quirinal, dans lesquels je vais m'efforcer d'être, pour vous, le meilleur cicerone possible. ,

Le Vatican est le plus vaste palais qu'on puisse imaginer. Son étendue, si on y comprend la Basilique et la place Saint-Pierre, peut se comparer à une grande cité ; il occupe, dit-on, un espace égal à celui sur lequel la ville de Turin est bâtie ; cela me paraît un peu exagéré. Il y existe onze mille chambres, et je ne sais quel nombre de cours et de jardins. Cet immense édifice, qui manque de régularité, est composé de plusieurs palais, ouvrage des plus fameux architectes. On compte deux cent huit escaliers pour le desservir. Le principal est à deux rampes, et conduit immédiatement à la fameuse chapelle Sixtine, où Michel-Ange a fait la célèbre fresque du *Jugement dernier,* que tous les artistes regardent comme une œuvre hors ligne ; je me propose, du reste, de vous en parler plus au long. Vis-à-vis est la chapelle Pauline : j'y reviendrai. D'un autre côté sont les loges de Raphaël, longs corridors en arcades, décorés, par l'ordre de Léon X, sous la direction et les dessins de ce peintre sublime.

Le travail des arabesques, celui des animaux et des fruits, est fort gracieux. Sur les voûtes, de petits tableaux représentent une des plus aimables histoires de l'Ancien Testament ; le premier chapitre en est parfait, Raphaël y montre le Père Éternel débrouillant le chaos ; jamais l'image de Dieu ne m'a paru plus puissante, son action plus visible.

On nomme *Borgia* l'appartement où l'on a placé les chefs-d'œuvre de la peinture, la *Transfiguration*, de Raphaël, louée, admirée, célébrée depuis trois siècles, et à laquelle je donnerai, j'espère, une place dans mes lettres; la *Communion de saint Jérôme*, du Dominiquin, le plus beau tableau qui existe après la *Transfiguration;* le *Martyre de saint Erasme*, du Poussin. Dans la salle suivante : la *Déposition de la Croix*, de Michel-Ange; la *Fortune*, du Guide; la *Naissance de la sainte Vierge*, par l'Albane; et le *Crucifiement de saint Pierre*, du Guide. On y contemple, en outre, une des plus fines peintures de l'antiquité, connue sous le nom de *Noces Aldobrandines*. Dans une autre : la *Vierge dite de Foligno*, de Raphaël; la *Vierge*, de Pérugin; une *Assomption*, de Raphaël. Plusieurs chambres voisines renferment encore d'autres toiles dont le nom m'échappe.

On arrive ensuite au corridor des inscriptions, qui offre la plus riche collection d'inscriptions anciennes existant en Europe.

Je m'arrête un instant à la bibliothèque. Son établissement remonte, m'a-t-on dit, jusqu'en 450 ou 60. Les papes l'ont beaucoup augmentée depuis, et aujourd'hui elle renferme cent vingt-cinq mille volumes, plus des papyrus égyptiens d'un haut intérêt, qu'un cardinal, je ne sais plus lequel, a expliqués d'après la méthode de Champollion.

Il est défendu à qui que ce soit, même au bibliothécaire et aux cardinaux, d'emporter dehors un seul volume sans la permission autographe du pape, sous peine d'excommunication. On y a attaché sept interprètes qui doivent examiner les manuscrits inédits et les publier, s'ils en valent la peine; deux pour le grec, deux pour le latin, deux pour l'hébreu, un pour l'arabe et le syriaque. L'imprimerie du Vatican est à leur disposition.

Cette vaste bibliothèque, dont la galerie principale a quatre cents pas de longueur, est si chargée de peintures, de dorures, d'ornements de tout genre, qu'elle va jusqu'à manquer de la gravité que semblerait exiger sa destination. Les livres, d'ailleurs, sont invisibles. On les tient renfermés dans des armoires de bois sans vitraux, fermées et à panneaux pleins; il faut croire sur parole que c'est une bibliothèque.

Dans une des pièces qui touchent aux salles des livres, est le musée chrétien, où l'on a réuni tous les objets qui nous restent des premiers siècles de l'Église, et qu'on a recueillis dans les catacombes ou ailleurs. J'y ai vu des lampes antiques, d'anciens calices, des croix, des ciboires, des cuillers, des chalumeaux d'or, des anneaux, des bas-reliefs d'ivoire et des tableaux de l'école byzantine, qu'on transportait à Rome pour les sauver des Iconoclastes; on y a aussi rangé, sur des armoires, une multitude de bas-reliefs représentant des sujets religieux, et qui ornaient autrefois des sarcophages chrétiens.

Tout près de cette salle est un sarcophage ancien, et un drap d'amiante incombustible, qui renferme encore des ossements. Suit la chambre des *Papyri*, incrustée de beaux marbres, et dans laquelle on conserve plusieurs pièces calligraphiques, écrites sur des écorces de papyrus.

Un premier cabinet contient une collection d'estampes de tout âge et de tout pays; un second, des terres cuites, trouvées dans des ruines anciennes. La dernière chambre, incrustée de marbres rares, est un musée d'antiquités profanes fort curieuses, en bronze pour la majeure partie; on y voit, au milieu, un char du même métal.

Le nouveau musée de Pie VII est extrêmement riche, les fouilles ordonnées par ce pontife ayant fait découvrir

une foule d'objets précieux. On a calculé qu'on avait, jusqu'à cette époque, exhumé soixante-dix mille statues du sol de Rome ! Ce musée, établi dans un édifice magnifique que Pie VI a fait ajouter au Vatican, est devenu le plus célèbre de ceux connus, par le nombre et le mérite de ses collections. J'ai admiré surtout la statue de Méléagre, le célèbre Mercure, l'Antinoüs, le fameux groupe de Laocoon, et l'Apollon du Belvédère; j'espère pouvoir vous donner, plus tard, quelques détails sur plusieurs de ces chefs-d'œuvre.

La salle des animaux est ornée d'un certain nombre de mosaïques, et d'une curieuse légion d'animaux placés sur des tables de pierre et sur des consoles.

La galerie des statues et la salle des bustes est peuplée des plus intéressants morceaux, mais je l'ai parcourue trop rapidement pour en parler.

Le cabinet construit sous Pie VI est décoré de colonnes et de pilastres d'albâtre, et enrichi d'un grand nombre de frises et de bas-reliefs antiques. Le pavé est une vieille mosaïque, travaillée avec toute la finesse possible.

La chambre des Muses, également élevée par ordre de Pie VI, est soutenue par seize colonnes de marbre de Carrare, avec des chapiteaux antiques. On y voit les statues en marbre des neuf Muses, et celles des sept Sages de la Grèce, trouvées à Tivoli, en 1774. Beaucoup d'autres animent encore cette immense salle.

C'est aussi à la munificence de Pie VI que l'on doit la salle ronde, si somptueusement ornée, et les statues qui sont placées sur des blocs de porphyre. On lui doit également la chambre à croix grecque, dont la porte est ce que l'on peut voir de plus beau en ce genre; les jambages de cette porte sont de granit rouge d'Egypte, les autres pièces, de marbre précieux, enchâssant de super-

bes bas-reliefs, et le tout est couronné par des statues égyptiennes fort singulières.

Le grand escalier du musée, divisé en trois rampes, est en marbre de Carrare, ils est décoré de nombreuses colonnes de granit, de balustrades de bronze et d'entablements sculptés en marbre. Les fenêtres sont ornées de colonne de porphyre vert.

La longue et belle galerie des candélabres possède une grande quantité de monuments égyptiens ; elle conduit à une autre, qu'on appelle la galerie des cartes géographiques, et où sont réunis les plans du monde entier connu. De là, on passe dans un vaste appartement, où l'on a placé les élégantes tapisseries faites à Arras, sous le pontificat de Léon X, d'après les cartons de Raphaël.

Enfin on arrive aux célèbres chambres de Raphaël, où les amateurs des beaux arts courent en foule pour admirer les produits de l'immortel artiste et de ses élèves. Ce sont, sans contredit, les plus belles fresques de l'univers ; elles sont distribuées dans quatre chambres hautes et spacieuses. On vante surtout l'*Ecole d'Athènes*, la *Théologie*, appelée vulgairement la *Dispute sur le Saint-Sacrement*, et la *Victoire de Constantin*.

Les jardins du Vatican ne m'ont pas semblé répondre à la majesté du palais.

Le second palais papal est le Quirinal. C'est celui que Pie IX avait choisi pour sa résidence habituelle. Il fut bâti par Grégoire XIII, sur les ruines des thermes de Constantin. Sixte-Quint et Clément VIII le continuèrent ; Charles Maderne, qui vint après Dominique Fontana, l'agrandit par ordre de Paul V. Le jardin fut ajouté par Urbain VIII. Alexandre VII et ses successeurs ont élevé le palais dit de la *Famille*, qui s'étend sur une longueur de trois cents pas au nord du bâtiment principal, et qui est destiné au conclave.

La grande cour qu'on voit à gauche en entrant a trois cents pieds de long sur cent soixante-cinq de large. Elle est entourée de portiques sur trois de ses côtés ; sur celui du fond s'élève une façade d'ordre ionique, qui se termine par une horloge ornée d'une Vierge en mosaïque, copie de Charles Maratte. Un escalier en limaçon conduit aux appartements du pape ; un autre, qui est double, monte à la salle royale, contigüe à la grande chapelle et à la salle ducale, où se tient le consistoire public.

La grande chapelle a les mêmes proportions et la même forme que la chapelle Sixtine, au Vatican ; elle est appelée *Pauline*, du nom de Paul V, qui la fit bâtir. On y proclame le nouveau pape, quand il vient d'être élu par le conclave. Elle est précédée d'une salle magnifique, dont la haute frise a été peinte par Lanfranc et par Saraceni dit le Vénitien.

La chapelle particulière du pape a été peinte, à la fresque, par le Guide, qui y a représenté la vie de la très-sainte Vierge.

Toutes les salles, tous les appartements contiennent des tableaux précieux et de belles sculptures.

Le jardin est immense. Il est décoré de statues et de fontaines ; ses hautes allées de buis, taillées comme des murailles, ont peut-être quelque chose de monotone, mais l'ensemble en est charmant.

Le long bâtiment du conclave est aussi destiné au logement de quelques prélats, et d'autres personnes attachées à la cour pontificale. J'y suis entré pour me faire une idée de cet édifice, où a lieu l'élection des papes.

Deux tristes souvenirs sont attachés au palais du Quirinal. En montant l'escalier en limaçon, un vieux custode, bavard et jovial, me montra la fenêtre par laquelle les Français pénétrèrent, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809, pour enlever le vénérable Pie VII. Radet les conduisait ; ils brisèrent les portes, sans éprouver aucune résistance

de la part de trente-huit Suisses, auxquels le pape avait ordonné de mettre bas les armes; ils trouvèrent Pie VII écrivant à son bureau avec le cardinal Pacca. Le général fut quelques instants avant de pouvoir prononcer un seul mot. Il avoua, dans la suite, qu'à l'aspect du souverain pontife, demeuré calme et digne, le souvenir de sa première communion lui était apparu. Sur le refus positif que le pape réitera, au sujet de l'abdication du pouvoir temporel, on l'enleva de son palais, on le mit dans une voiture, et on le fit sortir de Rome par la porte Salara. On sait le reste.

L'autre souvenir, vous le devinez sans doute. N'est-ce pas là que Pie IX a été assiégé tout récemment, par des bandits qui avaient ameuté contre sa personne sacrée et contre sa souveraineté, ses propres sujets? N'est-ce pas dans les appartements de ce palais, qu'un de ses prélats est tombé sous une balle homicide, et que lui-même a failli être victime de la fureur et de la rage des insurgés? N'est-ce pas de ce palais qu'il est sorti, pour gagner la terre d'exil?...

Dans une de mes précédentes lettres, je vous ai laissé voir déjà mon opinion sur la souveraineté temporelle du pape, que la révolution romaine avait surtout en vue, je ne dis pas de modifier, mais d'anéantir; permettez-moi de revenir sur ce chapitre et de vous donner quelques détails qui éclaircissent la question.

Nos journaux de Paris répètent là-dessus les déclamations des feuilles révolutionnaires de l'Italie, ce qui fait que beaucoup de nos compatriotes sont dupes, ou feignent d'être dupes de cette calomnie, incessamment reproduite contre le Saint-Siége, qu'avant la révolution romaine, le gouvernement pontifical était tout entier aux mains des prêtres, sans que les laïques participassent en rien à l'administration de la chose publique. On part de là pour conclure qu'une fois les factions vaincues, les

puissances devront exiger des réformes, une séparation plus grande entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, et, pour tout dire, la sécularisation complète du gouvernement ecclésiastique. Or, voici, d'après des documents officiels que j'ai entre les mains, ce qui existait avant que les révolutionnaires eussent contraint le souverain pontife d'abandonner Rome.

D'abord, le ministère, si on excepte le cardinal-secrétaire d'Etat et le prélat son substitut, était en partie composé de laïques; au-dessous des ministres, dans chaque département, c'étaient aussi des laïques qui occupaient les plus hauts emplois. Le trésorier-général était un prélat; mais toutes les branches de l'administration publique étaient tenues par des laïques; ils avaient la direction des douanes, l'administration des postes, la direction de la dette publique, celle des hypothèques, celle du sceau, et plusieurs autres, placées sous la présidence du cardinal camerlingue. La direction générale se trouvait pleinement entre leurs mains, sauf la place de gouverneur de Rome, qui était en même temps vice-camerlingue de l'Eglise. Les tribunaux (la rote et la signature exceptées), étaient composés de juges laïques. Ajoutons que tous les fonctionnaires de la daterie et de la secrétairerie des brefs, et plusieurs de ceux des secrétaireries des sacrées congrégations, de la congrégation des évêques et des réguliers, de la congrégation du concile, de la sacrée pénitencerie, de la propagande, de la chambre *degli spogli,* de la congrégation consistoriale, et, pour en finir, du Saint-Office, étaient de simples laïques.

Voilà comment toutes les places se trouvaient entre les mains des prêtres! Maintenant, que veut-on de plus? Veut-on que le chef du gouvernement ecclésiastique s'engage à déclarer les serviteurs de Dieu inhabiles à gérer les affaires de l'Etat; qu'il s'oblige à confier aux laïques exclusivement toutes les charges, même le petit nombre

de celles qui étaient jusqu'à présent réservées au clergé, et que les intérêts généraux de l'Eglise commandent de lui laisser?... Semblable exigence aurait-elle une apparence de justice, de raison?...

Les ennemis du Saint-Siége ont en outre imaginé de dire que les populations des Etats romains, fatiguées d'un tel joug, du *joug clérical*, pour parler leur langage, ne voulaient plus du gouvernement temporel du souverain pontife. Il n'est rien qu'ils n'aient mis en œuvre pour accréditer cette fausseté. Ils ont envoyé de tous côtés des *adresses*, émanant, prétendaient-ils, des municipalités, des cercles ou clubs, et des particuliers. Ces adresses sont remplies de déclamations furibondes contre le gouvernement temporel des papes, et de protestations sur l'éloignement que le peuple est censé ressentir pour lui. On les donne donc comme l'expression *libre et sincère* du vœu des populations. C'est là, en effet, un *argument irrésistible*, s'est-on écrié; mais cet argument n'est plus guère irrésistible, quand on sait que les conseils municipaux, formés arbitrairement par l'autorité républicaine, étaient, ainsi que les clubs, composés de la classe gangrenée, et que les étrangers s'y trouvaient en majorité. Si quelques personnes honnêtes ont eu la faiblesse de signer, elles y ont été contraintes par l'appréhension *du poignard*. Ces *adresses* n'expriment pas plus le sentiment des Romains, que ne l'expriment, à Paris ou à Lyon, les déclarations des clubs de la montagne et du socialisme. Qu'on n'ait garde d'oublier que, sous le régime républicain, la liberté de la presse était morte dans les États romains, aussi bien que les autres libertés; qu'il a été, par conséquent, impossible aux opposants de protester, et de faire connaître leurs désirs; mais que, redevenus libres, ils l'ont fait aussitôt, par les cris de joie avec lesquels ils ont partout accueilli leurs libérateurs, qu'ils

savaient devoir rétablir le gouvernement temporel du pape.

Dans ma prochaine lettre, je vous initierai à tous les intéressants détails que jai recueillis sur le départ du pape, sur son voyage et sur son arrivée à Gaëte; je crois m'être adressé en bons lieux pour être parfaitement informé. On croit qu'il se rendra bientôt à Castellamare, et de là à Naples, et qu'ensuite il rentrera à Rome. Je pense cependant que ce départ et surtout le retour à Rome ne sont pas aussi prochains qu'on les fait. Cela dépendra de la tournure des affaires.

Pie IX se montre de plus en plus rempli de confiance à l'égard de la France. Ne croyez pas un mot de tout ce qu'on voudrait vous insinuer dans un sens contraire; cette confiance, il l'a toujours eue, alors même que certains faits ou certaines apparences ne semblaient pas la justifier, et empêchaient autour de lui plusieurs personnes de la partager.

La circonstance que je vais vous signaler en est une preuve entre mille autres.

Avant la réception du général Oudinot et de son état-major, le pape avait daigné admettre M. l'abbé du Cosquet, qui, pendant la durée du siége a partagé, avec Mgr Luquet, les fatigues et les dangers de nos troupes. Le souverain Pontife a accueilli ce digne prêtre avec une bienveillance infinie; il a trouvé pour lui et pour l'armée les paroles les plus touchantes. Il s'est ému à plusieurs reprises au récit des souffrances, des pertes et du courage des officiers et des soldats; il a insisté surtout sur la reconnaissance éternelle qu'il conservera à la France.

Je veux vous faire part d'une lettre du saint Père à ses sujets, peu après notre entrée à Rome; elle est, à mes yeux, le témoignage éclatant de son héroïque charité et de sa clémence pour des enfants ingrats ou égarés. Vous me saurez gré de vous l'envoyer, si vos journaux l'ont omise.

« A NOS BIEN-AIMÉS SUJETS,

» Dieu a levé son bras dans les hauteurs des cieux ; il a dit à la mer soulevée de l'anarchie et de l'impiété : Tu n'iras pas plus loin !...

» Il a guidé les armes catholiques pour soutenir les droits de la foi attaquée, et les droits du Saint-Siége et de notre souveraineté. Louange éternelle à Dieu, qui, même au milieu des colères, n'oublie pas la miséricorde !

» Bien-aimés sujets, si, dans le tourbillon d'affreuses vicissitudes, notre cœur s'est rassasié d'afflictions à la pensée de tant de maux soufferts par l'Eglise, par la Religion et par vous, il n'a pas pour cela amoindri l'amour avec lequel il vous aima toujours, avec lequel il vous aime encore.

» Nous hâtons de nos vœux le jour qui nous ramènera au milieu de vous, et, lorsque ce jour sera venu, nous reviendrons avec le désir de vous apporter aide et secours, et avec la volonté de travailler de toutes nos forces à votre bonheur, en appliquant à de si grands maux les remèdes difficiles qu'ils réclament, et en donnant toute consolation à nos sujets fidèles, qui, s'ils attendent des institutions appropriées à leurs besoins, veulent aussi, comme nous le voulons, voir garanties la liberté et l'indépendance du pontificat suprême, si nécessaire à la tranquillité du monde catholique.

» Cependant, afin de pourvoir à la réorganisation de la chose publique, nous allons nommer une commission qui, munie de pleins pouvoirs, et avec l'aide d'un ministère, règlera le gouvernement de l'Etat.

» La bénédiction du Seigneur, que nous avons toujours appelée sur vous, même dans l'éloignement, nous

l'appelons aujourd'hui avec plus de ferveur encore, afin qu'elle descende sur vos têtes avec abondance; et il est bien doux à notre cœur d'espérer que tous ceux qui, par leurs égarements volontaires, se sont rendus incapables d'en recevoir le fruit, pourront en devenir dignes, par une sincère et persévérante conversion. »

Cette proclamation inspirée au saint Pontife, par l'amour sincère de son peuple, ne donne prise qu'à l'éloge.

LETTRE XIII.

Réflexions sur l'assassinat du comte Rossi. — Premiers actes de son ministère. — Sinistres projets et sanglants préludes. — Préparatifs pour l'ouverture des Chambres. — Nombreux avertissements. — Imprudence et courage du ministre Rossi. — Energique résolution. — Assassinat du malheureux ministre. — Le père Vaures chez la comtesse de Rossi. — Exaspération des deux fils. — Scènes atroces.. — Triomphe des révolutionnaires. — Protestation du pape. — Galetti ministre. — Désarmement des gardes suisses. — Programme du nouveau ministère. — Scission entre les révolutionnaires. — Départ de Pie IX. — La comtesse de Spaur. — Détails. — Arrivée à Gaëte. — L'auberge du jardin. — Détails. — Le comte de Spaur à Naples. — Lettre du Saint-Père à Ferdinand II. — Départ du roi pour Gaëte. — Conduite des nouveaux ministres à Rome. — Nouvelle protestation du pape. — Proclamation de la Junte d'Etat. — Cercle populaire. — Députations au pape. — Mesures réactionnaires.

Rome, le 20 août 1849

Puisque je veux vous raconter la fuite de Pie IX, je dois nécessairement remonter jusqu'au jour où éclata la révolution, jusqu'à l'assassinat de l'infortuné comte

Rossi, ministre de l'intérieur. Je vous ai d'ailleurs promis des détails a ce sujet.

L'assassinat de M. Rossi n'était pas seulement la mort violente d'un homme, c'était aussi un événement qui ouvrait à la papauté et à l'Italie une ère de périls ; c'était moins l'homme que la capacité qu'on avait voulu tuer et qu'on avait tué. Dans Rome, l'ordre s'introduisait peu à peu dans l'administration ; le parti anarchiste était entravé dans ses projets ; le poignard fit alors ce que la démagogie désespérait de pouvoir faire autrement ; et Pie IX se trouva de nouveau totalement isolé.

Dans les circonstances difficiles où le pape se trouvait, il avait dû songer à s'entourer d'un ministère fort et puissant. Il jeta donc les yeux sur le comte Rossi. Un religieux franciscain, son ami, le père Vaures, fut chargé de l'amener à entrer dans les vues du saint Père, et l'ex-ambassadeur français consentit, après quelques difficultés, à accepter ce poste difficile et dangereux.

Sa conduite ferme et énergique ne manqua pas d'éveiller contre lui la haine des démagogues ; des injures, des menaces se firent entendre, et bientôt le comte Rossi dut prévoir entre eux et lui une lutte, dont en Italie l'issue est presque toujours l'assassinat ; il ne s'en effraya pas ; car, en se rendant à l'appel de Pie IX, il avait fait le sacrifice de sa vie. Il prit cependant quelques mesures pour la sûreté du saint Père et la sienne, en faisant venir des villes voisines, à l'occasion de l'ouverture des chambres, un nombre imposant de carabiniers, ce dont on lui fit un nouveau crime. Dès lors sa mort fut résolue, et, qui croirait à une pareille horreur ! les conjurés s'exercèrent sur un cadavre retiré de l'hôpital Saint-Jacques, à frapper leur victime d'une main sûre !...

Dans la matinée du jour de l'ouverture des chambres, Rossi reçut plusieurs avertissements que sa vie était me-

nacée. A dix heures, il déjeûna tranquillement avec la comtesse Rossi, cherchant à la rassurer par la sérénité de son visage et le calme de ses paroles; et comme elle le conjurait de s'entourer de précautions : Vous êtes une enfant, répliqua-t-il, et se levant de table il se rendit au Quirinal. Il était près de midi ; le pape l'attendait. — Je suis heureux de vous voir, s'écria Pie IX, en lui donnant sa main à baiser. — Je viens prendre les ordres de Votre Sainteté, répondit Rossi. — Je n'en ai qu'un à vous donner, ajouta le saint Père. — Lequel, très-saint Père? — Celui de prendre toutes les précautions possibles pour éviter à nos ennemis un grand crime, et m'épargner à moi une immense douleur; votre vie est menacée. — Ils sont trop lâches, s'écria Rossi, ils n'oseront pas. — Dieu le veuille ! En attendant, recevez ma bénédiction, que je vous donne de toute mon âme.

Un instant après le ministre quittait les appartements pontificaux.

Un ecclésiastique respectable, le curé de Faënza l'arrêta au bas des escaliers du palais, demandant à lui parler. — Je n'ai pas le temps de vous entendre, répondit Rossi. — Il faut que vous m'écoutiez cependant. — Eh bien! voyons, parlez, et surtout soyez court. — Ce matin je confessais au Gisu; une femme, le front pâle et la voix brève, s'approchant de mon confessionnal, me supplia de me rendre dans une chapelle voisine où m'attendait, me dit-elle, un personnage important... J'étais incertain; mais cette femme persistant, ajouta que je pouvais empêcher un grand crime et sauver la vie d'un homme. Je n'hésitai plus, je me rendis à l'endroit indiqué, et j'y trouvai enveloppé dans un manteau un inconnu qui, me prenant par la main, me dit : Au nom de Dieu, courez au Quirinal, vous y trouverez le comte Rossi, arrêtez-le s'il est temps encore, empêchez-le par tous les moyens possibles de se rendre au palais de la Chancellerie ; s'il y va, il est mort;

les conjurés sont à leur poste, et le poignard attend. — Je vous remercie, lui dit Rossi ; puis levant les yeux au ciel avec un calme sublime : La cause du pape est la cause de Dieu ! partons.

Le sous-secrétaire d'État, M. Righetti, arrivait au même instant ; la voiture du ministre étant prête : « Montez, lui dit Rossi, montez si vous ne craignez rien. »

M. Righetti, montant, lui demanda si donc on avait à redouter quelque danger. — Les républicains, que je méprise souverainement, répondit Rossi, ont résolu de se défaire de moi ; je pourrais pénétrer à la chambre par des voies secrètes; je ne le veux pas ; je veux, au contraire, prouver à tout le monde que je ne crains pas les factieux. Puis, avec l'accent d'une conviction profonde, il ajouta : « J'espère que nous allons enterrer aujourd'hui la révolution, voici son extrait mortuaire, » et de sa main droite il toucha le discours d'ouverture qu'il portait sur sa poitrine.

La voiture du ministre roulait depuis quelques minutes, lorsque tout-à-coup le cocher entendit un coup de sifflet, et aperçut, à l'extrémité d'une petite rue, un homme qui courait précipitamment dans la direction du palais de la Chancellerie ; un instant il voulut arrêter ses chevaux ; mais Rossi lui fit signe de poursuivre. Le cocher fouetta, et bientôt après la voiture, lancée au galop, arriva dans la cour du palais. Une compagnie de gardes civiques occupait la place, mais, contrairement aux ordres donnés, aucun carabinier ne s'y trouvait pour garder la porte et former la haie sur le passage du ministre. Un groupe de soixante hommes environ, couverts de manteaux sombres, se pressait à l'entrée de la cour. Silencieux d'abord pour inspirer une fatale sécurité, ces hommes accueillirent froidement le ministre, mais, dès que sa voiture eut pénétré sous le portique, et que, par un mouvement habile, une partie d'entre eux eut rendu la retraite impossible, ils

commencèrent à siffler et à huer le ministre, qui, sans trahir la moindre émotion, attendait que M. Righetti fût descendu de voiture pour le suivre lui-même. Le valet de pied venait de relever le marche-pied du carosse, et le comte Rossi avait à peine fait sept à huit pas, qu'un des soixante le frappa de sa canne sur l'épaule gauche. C'était le signal : Rossi ayant détourné la tête, l'assassin, qui attendait ce moment pour agir, lui enfonça le poignard dans le cou : l'artère carotide était tranchée, le ministre tombe sans proférer un cri ; mais au même instant il se relève, porte son mouchoir à sa blessure, et, soutenu par M. Righetti, ainsi que par son domestique, il gravit machinalement les premières marches de l'escalier ; mais bientôt il retombe pour ne plus se relever.

On transporta l'infortuné et trop courageux ministre dans l'antichambre de l'appartement du cardinal Gazolli.

Pendant que les docteurs Fusconi, Pantaleoni et Fabri, trois membres de l'assemblée, examinaient la blessure, et la declaraient mortelle, un témoin de cette scène affreuse, traversant le groupe des assassins qui se dispersaient sans proférer un cri, s'élança sur la route qui conduit au couvent des Saints-Apôtres, pour aller y chercher le père Vaures.

De son côté, M. Righetti se rendit en toute hâte au Quirinal pour faire au pape un rapport du terrible événement qui venait d'arriver.

La douleur du saint Père fut grande, il perdait à la fois un sujet courageux et un ministre à la hauteur des événements. « M. le comte Rossi, dit-il, est mort martyr, Dieu recevra son âme en paix. »

Le père Vaures arriva au palais de la Chancellerie, et trouva le corps de son malheureux ami étendu sur un sopha. Il se hâta de le bénir de cette bénédiction suprême qu'on donne aux mourants. Puis, songeant à la malheu-

reuse femme que le poignard d'un assassin venait de rendre veuve, il sortit pour voler près d'elle.

Ayant rencontré sur son chemin le cocher, qui avait dû se retirer devant les menaces de la foule, il monta dans sa voiture, et dans quelques minutes il se trouva en présence de l'infortunée comtesse Rossi. Elle ignorait encore le malheur qui l'avait frappée. Cependant, saisie de funestes pressentiments, elle s'écria : « Qu'y a-t-il donc, mon père. — Calmez-vous, madame, répondit le père Vaures, cherchant à la préparer par degrés à la connaissance de la vérité, qu'elle ne devait apprendre que trop tôt ; calmez-vous, on dit qu'une tentative de meurtre a eu lieu sur la personne du comte... — Les malheureux, ils me l'auront tué ! — Cependant rien n'est bien certain encore... »

Au même instant, entrèrent les deux fils, pâles, effarés, hors d'eux-mêmes. Où est notre père ? s'écrièrent-ils. Vous ne nous répondez pas, ils l'ont assassiné, n'est-ce pas ? Eh bien ! vengeance ! mort à Sterbini !...

En achevant ces mots, les deux nobles jeunes hommes s'élancent l'épée à la main, vers le palais de la Chancellerie, en répétant encore : Vengeance et mort à Sterbini !

Le peuple, attendri, consterné même devant cette immense douleur, s'écarte sur leur passage. Un ami dévoué les accompagne pour les contenir et les défendre au besoin.

Où est notre père ? répètent-ils de nouveau, en arrivant sur la place, devant les portes du palais, gardées par un détachement de gardes civiques ; où est notre père ? Édouard, le plus jeune des fils de la victime, en costume d'aide-de-camp, s'adressant à la garde muette et impassible : « Vous êtes des infâmes, s'écria-t-il, ô vous qui ne l'avez point défendu et qui l'avez laissé lâchement assassiner ; vous avez déhonoré votre uniforme ; le mien me fait horreur, je ne le porterai plus. Cette épée avec laquelle, à

Vicence, j'ai naguère combattu les ennemis de la patrie, je la maudis et je la brise. En même temps, il arrache ses épaulettes, il déchire sa tunique, il brise en deux son épée, et il en foule aux pieds les débris. Plus calme, mais non moins indigné que son jeune frère, Alderan, devenu le chef de la famille, prend la parole à son tour et s'écrie :

« Le poignard qui vient d'assassiner notre père a tué pour toujours la cause de la jeune Italie, cette cause étayée sur le crime est à jamais perdue !

Pendant ce temps, la malheureuse comtesse de Rossi, redoutant pour ses fils le sort de leur infortuné père, était en proie aux plus mortelles angoisses ; il fallait l'ardente charité du bon religieux pour adoucir les conséquences d'un si affreux désespoir et alléger de si poignantes douleurs.

Cependant l'assemblée était en séance. Les cris poussés par les personnes témoins du meurtre, arrivèrent jusqu'à elle. La triste nouvelle circula ; le président ne s'en émut pas, on continua la lecture, et il ne fut pas fait la moindre mention de l'incident pendant toute la durée de la séance. Seul, le corps diplomatique protesta, par sa retraite, contre ce crime commis sous le toit législatif. L'ambassadeur de France se leva, en disant : « Je ne peux être le complice d'une telle impassibilité ! » Il sortit, et descendit l'escalier, tout ruisselant d'un sang innocent et généreux. Ce fut lui qui recueillit dans sa maison la veuve, les fils et les frères du comte ; il les protégea et leur donna les moyens de quitter Rome en sûreté. On ne saurait trop louer la conduite de notre ambassadeur dans une circonstance aussi grave ; mais ce ne devait pas être là la seule preuve de son dévouement, ainsi que vous le verrez plus tard.

De lugubres scènes eurent lieu le soir de l'assassinat et durant toute la nuit. Une horde de furieux, parmi lesquels

se trouvaient des carabiniers, parcoururent la ville en forçant d'illuminer et en chantant : « Bénie soit la main qui a tué Rossi !... » Ils dansèrent sous les fenêtres de l'hôtel qu'habitait le ministre, autour des feux de joie qu'ils avaient allumés, en hurlant un hymne au poignard vengeur, et en demandant la tête de la veuve et des enfants !...

Quelle infâme conduite !... Elle était le prélude de l'orage que voilait l'avenir !...

M. Rossi avait conçu le ferme projet de faire triompher le bon ordre et le système représentatif en dehors des influences désordonnées de la rue. Sa mort fut donc pour les ultra-démocrates une délivrance et une victoire. Dans la soirée même, l'émeute combina son plan, et le lendemain, 16 novembre, elle se déploya avec la plus effrayante intensité.

A midi, une foule d'agitateurs grossie par les gardes civiques et bon nombre des carabiniers se portèrent au Quirinal pour présenter au pape les demandes suivantes : 1° promulgation de la nationalité italienne; 2° convocation de la constituante; 3° accomplissement des mesures votées par les chambres relativement à la guerre; 4° acceptation du programme Mamiani du 5 juin; 5° un ministère démocratique composé de l'avocat Galetti, de Sterbini, de Mamiani, etc. Mais, avant de se porter à Monte-Cavallo, les meneurs se rendirent à la chambre des députés pour s'adjoindre quelques membres choisis dans son sein, afin de donner à leur démarche une apparence de légalité. Une commission fut donc nommée. Prévenus en même temps du péril qui menaçait le chef de l'Eglise, les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Bavière, de Portugal et de Russie se rendirent auprès de Sa Sainteté.

Ils étaient à peine arrivés au palais pontifical qu'on annonça la députation; on l'introduisit auprès du cardinal Soglia, président des ministres, il répondit avec énergie

qu'il allait soumettre au pape les demandes du peuple ; mais que rien ne serait accordé à la violence.

Revenant un instant après, il déclara que Sa Sainteté, après avoir examiné les demandes de la commission, avait répondu qu'elle aviserait. Peu satisfaits de cette réponse, les délégués se retirèrent, et la multitude assemblée sur la place commença à faire entendre des murmures et quelques clameurs.

Une seconde députation, composée d'officiers de carabiniers, arriva jusqu'au saint Père ; ils le supplièrent de céder au vœu du peuple ; mais le pape, dont le courage et la fermeté s'inspiraient de sa confiance en Dieu, répondit avec dignité que son devoir de pontife et de souverain lui défendait de recevoir des conditions imposées par la révolte. Plusieurs membres du corps diplomatique firent entendre aussi devant la députation de nobles et courageuses paroles ; ils protestèrent énergiquement en menaçant de la vengeance de leurs souverains en cas d'attentat contre la personne sacrée du saint Père ! Alors les carabiniers dirent qu'ils résisteraient si le pape l'ordonnaient ; mais qu'infailliblement ils en seraient victimes ; à cela Pie IX répondit qu'il ne pouvait ni ne voulait commander l'effusion du sang ; qu'il restait à chacun de faire loyalement son devoir.

La situation devenait de plus en plus critique. Cependant le saint Père était calme ; debout près de la porte de son oratoire, où parfois il se retirait pour aller chercher des lumières aux pieds de son crucifix, il conférait avec les ambassadeurs, sans laisser paraître la moindre émotion.

Les cardinaux Antonelli et Soglia et bon nombre de fidèles amis et serviteurs ne quittèrent pas Sa Sainteté.

Pendant ce temps, les soixante-dix hommes composant la garde suisse, n'ayant pour toute munition que trois cartouches par fusil, luttaient bravement aux portes du

palais, en s'opposant à l'entrée du peuple. Bientôt les cris de « Mort aux suisses, tuez-les, tuez-les ! » se firent entendre avec fureur. Dans le même moment, un coup de fusil est tiré par mégarde dans l'intérieur du palais, le peuple s'écrie alors : « On égorge nos frères, aux armes ! »

La foule s'élance dans toutes les directions; les jeunes gens de la Sapience se tournent du côté de l'émeute, ainsi que les gardes civiques et les carabiniers. Les troupes régulières se rangent en bataille en face du palais, et le canon appelé *Saint-Pierre* est braqué contre la porte principale du palais de l'auguste pontife.

Les choses en étaient là, lorsque tout-à-coup on apprit que la populace venait de mettre le feu à la porte du palais communiquant à la voie *Pia*. Quelques gardes suisses et des pompiers s'élancent dans cette direction; les premiers écartent les incendiaires à coup de fusil, les seconds éteignent les flammes, qui déjà faisaient des progrès.

Sur ces entrefaites un homme du peuple armé d'une carabine et posté dans une maison voisine fait feu sur les fenêtres mêmes de l'appartement du pape; la balle brise les vitres. Au même instant on apprend que sur un autre point, un prélat, monseigneur Palma, vient d'être tué dans sa chambre d'un coup de fusil. Le sang coule des deux côtés; la nuit heureusement vient mettre un terme à ces scènes de désolation.

C'est alors qu'une espèce de gouvernement populaire s'instala au Café-des-Beaux-Arts ; Sterbini, le prince de Canino, Vinciguerra, Spini et Pinta en faisaient partie. Dès lors le mouvement insurrectionnel se concentra, tous les ordres partirent de ce comité, et partout ils rencontrèrent une obéissance aveugle ; les fonctionnaires du gouvernement, les employés militaires se rangèrent sous le drapeau de la révolte, aucun n'eut le courage de

donner sa démission. Les honnêtes gens, les princes romains se cachèrent ; les Transtèverins et les hommes des Monti, si dévoués à la papauté attendirent vainement des ordres; seuls quelques gardes nobles trouvèrent le moyen de se glisser dans le palais, à cette heure du péril.

La nuit était venue ; les membres du corps diplomatique n'avaient rien pris de la journée, on leur offrit quelques rafraîchissements. Dans ce moment, l'un d'eux ayant fait observer la coupable absence des ambassadeurs des divers États de la Péninsule, le saint Père s'écria avec l'accent de la douleur : « Vous le voyez, Messieurs, tout le monde m'a abandonné. Si vous n'étiez pas autour de moi, je serais seul avec la poignée de braves qui me protége ! » Ce furent ses seules plaintes.

A huit heures, les révoltés envoyèrent au saint Père une troisième députation, qui avait à sa tête l'avocat Galetti. Introduit immédiatement dans le cabinet de Sa Sainteté, il eut avec lui un très-long entretien. Que se passa-t-il? Dieu seul le sait ! Mais lorsque Galetti sortit du cabinet du pape, il était pâle, et ses yeux se baissèrent sous le regard des ambassadeurs.

Pie IX, toujours calme, s'adressant alors aux diplomates, leur dit que, « pour éviter une collision sanglante, il avait remis la décision des demandes qu'on lui imposait à la sagesse des chambres, et qu'il avait subi, mais non formé, un ministère, qu'il désigna; » puis d'une voix ferme quoique émue il ajouta ces paroles : « Messieurs, je suis ici comme emprisonné. On a voulu m'enlever ma garde et me mettre entre les mains d'autres personnes. Ma conduite, en ce moment, où tout appui matériel me fait défaut, est basée sur ma détermination d'éviter à tout prix qu'une seule goutte de sang fraternel soit versé pour ma cause. Je cède tout à ce principe ; mais je veux, en même temps, que vous sachiez, Messieurs, et que

toute l'Europe entière sache, que je ne prends aucune part au nouveau gouvernement auquel je prétends rester complètement étranger. J'ai défendu qu'on abusât de mon nom et qu'on n'eût plus même recours aux formules ordinaires. »

Pendant ce temps, Galetti annonçait à l'insurrection que Pie IX s'en était remis à la sagesse des chambres. Des applaudissements forcenés couvrent sa voix, les cris de vive l'Italie! se font entendre. Les troupes de ligne et les gardes civiques déchargent leurs armes en signe de réjouissance, et la foule se répand dans la ville pour proclamer son triomphe.

Le pape, que les membres du corps diplomatique s'étaient empressés de rejoindre à la première heure du jour, dut subir une nouvelle exigence; on voulait qu'il fît désarmer les suisses et les congédiât. Ces braves gens refusèrent de quitter leur poste et de rendre leurs armes. Ils ne se soumirent que lorsqu'ils furent bien convaincus que telle était la volonté du souverain pontife.

Cependant le nouveau ministère, pressé de s'expliquer sur ses intentions, publia son programme. Ce programme déplut aux démagogues. De là, comme il arrive toujours entre révolutionnaires, une scission profonde qui s'opéra entre les ministres et les principaux chefs du cercle populaire.

L'auguste et malheureux pontife était alors gardé à vue par un poste de gardes civiques, car le bruit s'était déjà répandu qu'il songeait à recouvrer sa liberté par la fuite. En effet, plusieurs personnes dévouées au pape regardaient cette mesure comme une impérieuse nécessité. Mais, malgré les sollicitations réitérées qui lui furent faites, le saint Père hésitait toujours, lorsqu'un soir, le 22 novembre, il reçut une petite boîte accompagnée d'une lettre de l'évêque de Valence, de laquelle j'ai entre les mains une copie fidèle que je joins ici :

« Très-saint Père,

« Pendant les pérégrinations de son exil en France et surtout à Valence, où il est mort et où reposent son cœur et ses entrailles, le grand pape Pie VI portait la très-sainte Eucharistie sur sa poitrine ou sur celle des prélats domestiques qui étaient dans sa voiture. Il puisait dans cet auguste sacrement une lumière pour sa conduite, une force pour ses souffrances, une consolation pour ses douleurs, en attendant qu'il y trouvât le viatique pour son éternité. Je suis possesseur d'une manière certaine et authentique de la petite pyxide qui servait à un si religieux, si touchant, si mémorable usage; j'ose en faire hommage à Votre Sainteté! Héritier du nom, du siége, des vertus, du courage et presque des tribulations du grand Pie VI, vous attacherez peut-être quelque prix à cette modeste, mais intéressante relique, qui, je l'espère bien, ne recevra plus la même destination. Cependant, qui connaît les desseins de Dieu dans les épreuves que sa providence ménage à Votre Sainteté? Je prie pour elle avec amour et foi. Je laisse la pyxide dans le petit sac de soie qui la contenait et qui servait à Pie VI; il est absolument dans le même état que lorsqu'il était suspendu à la poitrine de l'immortel pontife. »

A la lecture de cette lettre, le pape n'hésita plus. Cependant de grands obstacles s'opposaient à son départ, car il était étroitement gardé; puis, de quel côté devait-il diriger ses pas? Ira-t-il en France ou en Espagne? Restera-t-il sur le sol italien? Un moment il fut décidé que le pape se tournerait vers la France; mais bientôt on dut renoncer à ce projet.

Les difficultés s'augmentaient à chaque instant, et l'on

ne savait à quel parti s'arrêter. « Je ne suis qu'une simple femme, avait dit la comtesse de Spaur à son mari, cependant je voudrais conduire cette affaire à bonne fin. » Le ministre du roi de Bavière se mit à rire, mais, le soir même, il eut avec elle l'entretien suivant : « Vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit ce matin? — Certainement, et je persiste. — Eh bien! il peut se faire que la Providence ait jeté les yeux sur vous pour concourir à la délivrance du pape. — Je suis prête, parlez, que faut-il faire? — Partir demain matin pour Albano avec votre fils et son gouverneur. — Après? — M'attendre là. — Je vous y attendrai. — Maintenant occupez-vous des préparatifs de notre départ, car notre absence de Rome pourrait se prolonger au-delà de nos prévisions. »

La comtesse de Spaur comprit l'importance de la mission qu'on lui confiait; elle ne s'en effraya pas. Aussitôt elle donne ses ordres, et tandis que ses femmes préparent les malles, elle brûle des papiers, remplit d'or ses bottines, double de diamants ses robes, prépare ses pistolets, qu'elle tire en maître, et passe le reste de la nuit en prières.

A six heures du matin, elle monte en berline et donne l'ordre de prendre la route d'Albano. Elle est arrêtée aux portes de la ville. — Où allez-vous? lui demande-t-on. — A Albano d'abord, à Naples ensuite. — Où sont vos passe-ports? — Les voici. — Pourquoi le comte, votre mari, n'est-il pas avec vous? — Parce que les affaires de son gouvernement le retiennent à Rome. — Quand vous rejoindra-t-il? — Lorsque ses affaires seront terminés; du reste, vous le verrez, puisqu'il doit passer par cette porte. — Il suffit. » La berline alors se remet en route, et elle arrive en deux heures et demie à Albano.

L'évasion du saint Père avait été fixée au 24 dans la soirée. Le duc d'Harcourt arriva au Quirinal dans une voiture de gala; il demande à voir le pape; on refuse, il

insiste, et il est enfin introduit dans le cabinet pontifical. Pie IX, avec l'aide de l'ambassadeur de France, change promptement de costume, et, après avoir prié quelques minutes, il sort par une porte dérobée, portant une lanterne à la main. Un homme sûr l'accompagne. Il y eut un obstacle imprévu pour une porte qu'on avait oublié d'ouvrir. Le saint Père attendit; l'obstacle levé, il traverse les corridors et gagne la voiture, dans laquelle il s'élance.

Le duc d'Harcourt, resté seul dans le cabinet pontifical, lisait à haute voix pour détourner tout soupçon. Enfin il se retira disant aux gens de l'antichambre que le saint Père indisposé s'était mis au lit. Sorti du Quirinal, il monte dans une chaise de poste et arrive à minuit à Civita-Vecchia, pour de là s'embarquer sur le *Ténare* et venir par mer à Gaëte.

Le pape était attendu par le comte de Spaur près de l'église de Saint-Pierre. Une demi-heure après avoir quitté le Quirinal, ils franchissaient la porte de Saint-Jean-de-Latran.

Ils rejoignirent, dans la nuit, la comtesse de Spaur, qui attendait dans la vallée d'Aricio près d'Albano. Au moment où les voitures se rencontrèrent, quelques carabiniers faisant patrouille s'arrêtèrent; mais avec une admirable présence d'esprit, la comtesse s'écria avec un ton d'humeur : « C'est vous, M. le docteur, vous vous faites bien attendre; c'est fort mal! On ne pourra donc jamais vous corriger de vos lenteurs. » En même temps le saint Père, descendant de sa voiture, monta dans celle de la comtesse. — Pardonnez-moi, très-saint Père, s'écria alors la comtesse, pardonnez à votre indigne servante, si la nécessité lui procure, à vos côtés, une place qu'elle ne mérite point. — Vous êtes aujourd'hui, répondit le pape, un des instruments dont la Providence a voulu se servir pour accomplir un de ses mystérieux desseins. » Puis,

voyant l'émotion de la comtesse, il ajouta : « Ne craignez rien, Dieu est avec nous. »

Le voyage se fit assez heureusement ; le comte de Spaur stimulait avec de l'or le fouet des postillons. Enfin on arriva à la frontière des États romains, Pie IX était sauvé ! Le saint pontife alors, récita avec une émotion visible le *Te Deum*, en actions de grâces de la protection divine.

La voiture du pape, arrivée au môle de Gaëte, rejoignit celle du cardinal Antonelli et du chevalier d'Arnao. Après quelques instants de repos à l'hôtel de Cicéron, où ils étaient descendus, les illustres voyageurs décidèrent que le comte de Spaur irait à Naples instruire le roi des Deux-Siciles des circonstances qui contraignaient le chef de l'Église à venir se réfugier dans ses États ; le pape remit au comte une lettre qu'il écrivit de sa propre main à Ferdinand II, et que voici : « Sire, le triomphe momentané des ennemis du Saint-Siége et de la religion compromettant la personne du chef de l'Église catholique, l'a forcé, malgré lui, à quitter Rome. Je ne sais sur quel point du globe la volonté du Seigneur, à laquelle je me soumets dans toute l'humilité de mon âme, conduira mes pas errants ; en attendant, je me suis réfugié dans les États de Votre Majesté, avec quelques personnes fidèles et dévouées. J'ignore quelles seront vos intentions à mon égard : dans le doute, je crois devoir vous mander, par l'entremise du comte de Spaur, ministre de Bavière auprès du Saint-Siége, que je suis prêt à quitter le territoire napolitain, si ma présence dans les États de Votre Majesté pouvait devenir un sujet de craintes ou de différents politiques. »

Le comte de Spaur prit immédiatement, en poste, la route de Naples, et le saint Père avec les autres fugitifs se rendirent à Gaëte, situé à cinq milles du môle qui porte le même nom.

Il existe à Gaëte une petite maison de chétive apparence, mais agréablement située sur la place Conca ; sa

façade principale porte cette modeste enseigne : Albergo del Gardinetto, auberge du Jardin. Ce fut à cette humble porte qu'on s'arrêta, après avoir quitté le môle de Gaëte, à défaut du palais épiscopal dont l'entrée fut refusée.

L'évêque de Gaëte étant absent, toutes les instances que put faire le cardinal Antonnelli pour être reçu au palais *avec ses amis* furent inutiles auprès d'un serviteur qui s'y trouvait seul et n'avait point d'ordres pour les recevoir.

De son côté, le premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne, le chevalier d'Arnao, s'étant rendu chez le général gouverneur de la ville avec le passe-port du comte de Spaur, et n'ayant pu répondre en allemand à quelques paroles flatteuses qui lui furent adressées dans cette langue par le gouverneur, faillit se faire arrêter avec toute sa suite. Toutefois le général se contenta de faire observer ses démarches.

Tandis que le saint Père se reposait dans l'auberge du *Jardin*, le comte de Spaur arrivait à Naples chez Mgr Garibaldi, nonce de Sa Sainteté ; il était onze heures du soir. A minuit, ils se rendaient tous les deux au palais du roi de Naples. Malgré l'heure avancée, le nonce introduit chez Sa Majesté, l'instruisit de l'arrivée soudaine de l'ambassadeur de Bavière avec une lettre autographe du pape. Le roi consentit à le recevoir. Il parcourut rapidement la lettre, le cœur plein de sanglots et les yeux remplis de larmes. Le comte attendait debout et avec émotion la réponse du roi.

— Monsieur le comte, lui dit Ferdinand II, revenez dans six heures, ma réponse sera prête. »

Aussitôt, malgré l'heure avancée de la nuit, le roi, après avoir fait part à la reine de la lettre de Sa Sainteté, donna ordre de chauffer les deux frégates à vapeur, le *Tancrède* et le *Robert*, et d'embarquer à leur bord un bataillon du 1^er^ régiment des grenadiers de la garde et un bataillon

du 9e régiment de ligne; puis, descendant aux plus petits détails, il fit transporter sur les deux bâtiments tous les objets nécessaires à la personne du souverain pontife et à ceux de sa suite.

Quelques heures après, lorsque le comte de Spaur se présenta pour recevoir la réponse de Sa Majesté : « Nous la porterons ensemble, » lui dit le roi, et, comme tout était près pour le départ, il pria le ministre de Bavière de le suivre, et il monta sur le *Tancrède* avec la reine, le comte d'Aquila, le comte Trapani, l'Infant dom Sébastien, et une suite aussi brillante que nombreuse. Quelques instants après, les canons des forts tonnèrent, la flotille royale volait à toute vapeur sur les flots de la mer.

Au moment où le roi des Deux-Siciles quittait sa capitale, le *Ténare* débarquait à Gaëte le duc d'Harcourt, Mgr Stella et le valet de chambre de Sa Sainteté, Francesco.

L'arrivée inattendue du *Ténare* et la qualité des personnages qu'il avait à bord redoublèrent les inquiétudes du gouverneur. Il était évident, pour lui, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire à Gaëte ; mais il ne pouvait s'en rendre compte. Tout-à-coup, un officier vint lui annoncer que deux frégates napolitaines, dont une portant le pavillon royal, étaient avisées. Le gouverneur, au comble de la surprise, se rendit sur le rivage, où bientôt le *Robert* et le *Tancrède* abordèrent.

La première parole que Ferdinant II adressa au général en touchant la terre fut celle-ci. — Où est Sa Sainteté ? — Sa Sainteté, répondit le gouverneur, elle est à Rome, Sire. — Comment, général, répliqua le roi, le pape est à Gaëte depuis vingt-quatre heures et vous l'ignorez ! »

Dans ce moment le duc d'Harcourt et le cardinal Antonnelli se présentèrent à Sa Majesté et lui dirent que le saint Père se trouvait à l'auberge du *Jardin*. On convint aussitôt, afin d'éviter une trop grande foule, que le pape

irait incognito au palais du gouverneur, où, pour le recevoir, Ferdinand se rendit immédiatement.

L'entrevue du pape et du roi fut des plus touchantes. Le monarque et ses fils, la reine et toute la famille royale, prosternés aux pieds de Pie IX, versèrent des larmes en rendant grâces à Dieu d'avoir conduit sain et sauf, dans les États napolitains, son représentant sur la terre. De son côté, le saint Père s'empressa de relever les membres de la famille royale, en les bénissant avec larmes.

Revenons à ceux qui forcèrent ainsi le souverain de la ville éternelle à quitter son peuple et son trône, qu'on pourrait presque appeler divin.

Après le départ du pape, les nouveaux ministres de Rome se trouvèrent dans un grand embarras : Pie IX ne pouvait pas, comme il l'avait espéré, être leur instrument, mais il eût été leur ôtage; tout leur échappait donc, et ils sentaient vivement leur isolement. Cependant ils s'efforcèrent de faire bonne contenance. Après avoir dit d'abord que *le pape s'était laissé entraîner par de funestes conseils*, en quittant sa capitale, ils s'autorisèrent ensuite d'une lettre adressée par lui au chef de la garde-robe, lettre dans laquelle il chargeait ce dernier de recommander les intérêts de la cité au ministre Galetti, pour crier, à qui voulut l'entendre, « qu'ils étaient les ministres légaux de Sa Sainteté; qu'ils ne tenaient leur porte-feuille que de son consentement exprès; et que, conséquemment, il n'y aurait rien de changé dans le gouvernement; que Pie IX était toujours le souverain chéri de Rome, et que la protestation verbale, faite par lui devant le corps diplomatique, pendant la journée du 16 novembre, n'avait rien de fondé. » Ces assertions ne trompaient personne; nul n'y croyait, pas même leurs auteurs.

Voyez un peu quelle audacieuse hypocrisie ! « Le pape était bien libre de s'éloigner, disaient-ils, rien ne doit surprendre dans sa détermination. Il laisse tous les pou-

voirs constitués; il recommande au peuple d'obéir au ministère, et, par contre, il a droit d'attendre de ce même peuple une obéissance pleine et entière. Ce gouvernement est le sien; il n'a plus qu'à marcher dans la voie démocratique que les Romains lui ont indiquée...

» On n'a fait et demandé rien que de juste, rien qui n'ait été dans les intentions du pape; et cela est si vrai, que l'on croit lui avoir rendu un service en le délivrant des *méchants* qui l'empêchaient de faire le bien. »

Pouvait-on pousser l'effronterie plus loin?...

Une nouvelle protestation du saint Père vint porter la lumière sur la conduite des révolutionnaires. Datée de Gaëte, du 27 novembre, elle confirma celle qui fut faite au moment de la révolte. Je ne puis résister au besoin que j'éprouve de vous la donner tout entière dans ma correspondance :

« Pie IX, pape, à ses sujets bien aimés.

» Les violences exercées contre nous, ces jours derniers, et la volonté manifestée de se jeter dans d'autres excès (Dieu veuille éloigner ces malheurs en inspirant des sentiments d'humanité et de modération dans les âmes!) nous ont contraint à nous séparer momentanément de nos sujets et de nos enfants, que nous avons toujours aimés et que nous aimerons toujours.

» Parmi les motifs qui nous ont déterminé à cette séparation, et Dieu sait combien elle est douloureuse à notre triste cœur, celui dont l'importance est la plus grande, c'est d'avoir la pleine liberté dans l'exercice de la puissance suprême du Saint-Siége, exercice que l'univers catholique pourrait, à bon droit, dans les circonstances actuelles, supposer n'être plus libre entre nos mains.

» Que si une telle violence est pour nous le sujet d'une grande amertume, cette amertume s'accroît outre mesure quand nous pensons à la tâche d'ingratitude dont s'est couverte, à la face de l'Europe et du

monde, une classe d'hommes pervers, et bien plus encore à la tache qu'a imprimée sur les âmes la colère de Dieu qui, tôt ou tard, exécute les châtiments prononcés par l'Église.

» Dans l'ingratitude de nos enfants, nous reconnaissons la main du Seigneur qui nous frappe, et qui veut que nous expions nos péchés et ceux des peuples. Mais nous ne pouvons, sans trahir nos devoirs, nous abstenir de protester solennellement en présence de tous, comme dans la funeste soirée du 16 novembre et dans la matinée du 17, nous avons protesté verbalement devant le corps diplomatique qui nous avait honorablement entouré, et qui a tant contribué à fortifier notre cœur. Non, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre la violence inouïe et sacrilége dont nous avons été l'objet; laquelle protestation nous entendons renouveler solennellement en la circonstance présente, à savoir que nous avons été opprimé par la violence, et, en conséquence, nous déclarons tous les actes qui en ont été la suite, nuls et de nulle valeur, ni de force légale.

» Les dures vérités et les protestations que nous venons d'exposer ont été arrachées à nos lèvres par la méchanceté des hommes et par notre conscience, laquelle, dans les circonstances présentes, nous a excité avec force à l'accomplissement de nos devoirs. Toutefois, en présence même de Dieu et tandis que nous le prions et supplions d'apaiser sa colère, nous avons la confiance qu'il ne nous sera pas défendu de commencer notre prière par ces paroles d'un saint roi et prophète :

» *Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude.*

» Cependant ayant à cœur de ne pas laisser sans chef, à Rome, le gouvernement de notre État, nous nommons

une commission de gouvernement, composée des personnes suivantes :

» Le cardinal Castracane,
» Monseigneur Roberto Roberti,
» Le prince Barberini,
» Le marquis Bevilaqua de Bologne,
» Le marquis Ricci de Macerata,
» Le lieutenant-général Zucchi.

. . . . . .

» En confiant à ladite commission du gouvernement la direction temporaire des affaires publiques, nous recommandons à tous nos sujets et fils le calme et la conservation de l'ordre.

» Enfin, nous voulons et ordonnons que de ferventes prières s'élèvent chaque jour vers Dieu, pour notre humble personne et pour le rétablissement de la paix dans le monde et spécialement dans notre État et à Rome, où sera toujours notre cœur, quelle que soit la partie du bercail qui nous abrite. Et nous, comme c'est le devoir du suprême sacerdoce, et avant tout, nous invoquons très-dévotement la souveraine Mère de miséricorde, la Vierge immaculée et les saints apôtres Pierre et Paul, afin que, comme nous le désirons ardemment, l'indignation du Dieu tout-puissant soit éloignée de la ville de Rome et de tous nos États. »

Cette protestation arriva à Rome le 3 décembre, et y produisit son effet. Le ministère, dont elle prononçait le renvoi, et qu'elle frappait, d'ailleurs, d'une déconsidération et d'une impuissance absolue, voulut d'abord la tenir secrète, car c'était pour lui un coup mortel ; il se sentait démasqué. Sa prétendue adoption par le pape, l'accord qu'il disait régner entre lui et le Souverain exilé, tous ses mensonges devant les chambres et devant le peuple, tout cela s'écroulait en un instant. La vérité apparaissait, elle allait l'écraser. *Le cercle populaire*, espé-

rant parer le coup, fit afficher que la protestation était une pièce apocryphe, et qu'une députation serait envoyée au saint Père pour savoir si l'acte émanait de lui, et pour l'engager à revenir dans sa capitale. Il voulait d'abord décréter la république; mais c'eût été prononcer la déchéance du pape, et il n'osait pas, à cause de l'attachement que lui portaient les Romains.

Le marquis Sacchetti fut donc envoyé à Gaëte par le ministère intrus, et il présenta, de sa part, au saint Père une lettre pleine de soumission feinte, et dans laquelle le pape était invité à rentrer à Rome. Pour toute réponse, on remit au marquis une copie de la proclamation du 27 novembre.

Non découragé par ce rude échec, le prétendu gouvernement adressa à Pie IX une seconde supplique, où il disait : « Qu'il avait cru, jusqu'alors, avoir son assentiment et exercer l'autorité sous son bon plaisir, d'après la signature qu'il avait donnée et la lettre laissée par lui en partant; mais que, voyant, par l'acte que l'on attribuait à Sa Sainteté, acte dont il voulait bien admettre *la certitude morale*, que ses décrets étaient déclarés nuls, il ne convenait plus à la *dignité* de ses membres de demeurer dans la même situation, et qu'ainsi ils remettaient entre ses mains un pouvoir qu'il leur avait concédé régulièrement. » Puis suivaient de nouvelles assurances de *dévoûment, de respect et d'affection*...

Aucune réponse ne fut donnée à cette dépêche. Il ne fallait pas, en effet, laisser croire que le pape, en acceptant une pareille démission, reconnaissait comme ayant été légitime un ministère imposé par la force.

Le saint Père refusa aussi, et pour de bonnes raisons, trois députations retenues à la frontière napolitaine. Elles émanaient du conseil municipal, du haut-conseil et du conseil des députés. Le cardinal Antonelli leur écrivit « que le saint Père avait suffisamment fait connaître dans son *motu*

proprio, les causes de son éloignement momentané ; que son cœur en souffrait, mais qu'il ne pouvait, pour les mêmes motifs, recevoir ceux qui avaient charge de l'engager à retourner dans son royaume. »

Ces refus du saint Père accrurent la fureur des démagogues ; ils ne parlaient de rien moins que de proclamer sur-le-champ un gouvernement provisoire.

Les choses en étaient là, lorsque parut la proclamation de la *junte*, composée du sénateur de Rome, de celui de Bologne et du gonfalonier d'Ancône. Aussitôt le pape ordonna qu'une protestation fût rédigée contre cette nouvelle usurpation des rebelles, contre la prétendue *junte d'État*.

Ce n'était plus un parti politique, c'était un parti d'intrigants, d'étrangers, qui était au pouvoir. Rome vivait sous le bon plaisir du *cercle populaire national*, ainsi qu'il s'appelait, cercle dans lequel se confondait le club du café des Beaux-Arts.

Les autorités civiles et militaires venaient faire hommage entre ses mains ; il envoyait les destitutions et nommait aux places vacantes. Il avait même inventé un moyen *ingénieux* pour s'éviter la peine de prononcer l'exclusion des fonctionnaires qui lui déplaisaient ; il faisait afficher leurs noms, ce qui voulait dire que si, dans les vingt-quatre heures, ils n'avaient pas envoyé leur démission, ils seraient assassinés. On avait, vous le voyez, ressuscité les anciennes listes de proscription.

Quant aux membres qui composaient ce gouvernement, la plupart des chefs eux-mêmes avaient été inconnus jusque-là, à l'exception de Sterbini et du prince de Canino. La force de l'association consistait surtout dans son affiliation aux sociétés secrètes et dans l'appui et l'esprit de prosélytisme d'un millier d'Italiens, de Lombards, de Napolitains, de Toscans, de Siciliens, qui faisaient de la politique tout

ainsi que, dans d'autres circonstances, ils auraient pratiqué le vol de grand chemin.

Dès le commencement des troubles, on comptait à Rome cinq mille étrangers au moins, tous gens de désordre et qui cherchèrent plus d'une fois à faire proclamer la république. Ils avaient précédé l'arrivée de Garibaldi, de Mazzini et de leurs adeptes.

Il faut joindre à ce ramassis les compagnies de volontaires qui, après leur triste figure dans une guerre dont le dernier acte fut la capitulation de Vicence, ne se sentirent de cœur que pour troubler l'état et attaquer le Saint-Père. C'est du sein de ces étrangers et de ces volontaires que sortirent les assassins du comte Rossi, et les premiers assiégeans du Quirinal.

Je m'arrête ici. C'est de l'histoire que je vous ai racontée, sans ordre, il est vrai, mais, je puis l'affirmer, sans exagération et sans calomnies. Hélas! les faits sont malheureusement assez horribles, sans que l'on songe à les noircir encore!...

Je ne veux pas omettre d'ajouter ici qu'après le départ du pape, lorsque de plus en plus la situation devenait illégale, et qu'il n'était plus guère question que de prononcer sa déchéance et de convoquer immédiatement à Rome l'assemblée constituante italienne, un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques et civils, ainsi que des personnages appartenant à la haute société romaine quittèrent la ville pour se soustraire à l'action d'une autorité usurpatrice.

La plus grande partie des cardinaux rejoignit le saint Père dans les États napolitains. Quelques-uns n'avaient point quitté Rome sans courir les plus grands dangers. L'un d'eux, le cardinal Lambruschini, assiégé dans son palais, s'était refugié dans les écuries des dragons, et ne dut son salut qu'à des habits militaires qu'on lui procura. On dit que les sicaires ayant pénétré dans sa

chambre percèrent son lit à coups de poignard, montrant par là ce qu'ils auraient fait s'il était tombé entre leurs mains.

Il n'y eut pas que les cardinaux ou autres personnages de la classe élevée à se rendre à Gaëte; on a parlé d'un détachement de carabiniers, qui vint se présenter au saint Père sollicitant la grâce de rester près de sa personne. Le pape y consentit; et, après avoir béni ce détachement fidèle, il accepta ses services.

Il est certain aussi que plusieurs députés donnèrent leur démission, que plusieurs villes rappelèrent leurs mandataires. De son côté, le général Zucchi rompit alors ouvertement avec les autorités démagogiques.

En finissant cette lettre, je crois vous faire plaisir en vous transcrivant la lettre que le pape écrivit au moment de son départ au maître du palais le marquis Sachetti, lettre dont le ministère voulut se prévaloir auprès du peuple romain pour garder sa position, comme s'il eût été légalement constitué.

« Marquis Sachetti, nous vous prions de prévenir le ministre Galetti de notre départ, le chargeant, ainsi que ses collégues, du ministère; de faire respecter les personnes qui nous étaient attachées, car elles ont complètement ignoré notre intention. Nous vous recommandons de tâcher de maintenir l'ordre et la paix dans la ville.

» 24 novembre 1848.

» P. P. P. IX. »

Mais comment aurait-il pu se considérer comme ministère légal, puisque la commission nommée par le pape avait accepté son mandat. Bientôt, du reste, il fallut céder la place au cercle populaire.

LETTRE XIV.

Rome, après le départ du pape. — Dissolution de la *Junte d'Etat.* — Annonce d'une *Constituante.* — Accueil froid qu'elle reçoit. — Rapines des républicains. — Décret solennel de Pie IX. — Sagesse de ce décret. — Impression qu'il produit. — Cérémonies sacriléges des républicains, présidées par Ciceruacchio. — Dangers que courent les curés, pour avoir publié le décret. — Courage du curé de Sainte-Marie-Majeure et de Mgr Canali. — Violence exercée par le fils de Ciceruacchio. — Exemplaires de l'excommunication affichés pendant la nuit par des gardes civiques. — Ce qu'étaient en réalité les protestations de fidélité des démagogues à l'égard du pape. — Leurs plaintes audacieusement hypocrites au sujet de l'excommunication. — Le peuple, ni même les factieux ne furent pas indifférents au décret du S. Père. — Punition des excommuniés. — Miracle de la sainte Face. — Mesures extrèmes pour obliger les individus à aller aux élections. — Manière dont elles se firent. — Dépouillement des scrutins. — Calomnies au sujet des votants. — Palais de la Chancellerie assigné pour les séances de la *Constituante.* — Appréhensions de Rome. — Proclamation de la *République* et de la *déchéance du pape.* — *Te Deum* à Saint-Pierre pour célébrer cette proclamation. — Noble résistance des chanoines. — Douleur du S. Père à la nouvelle de la république à Rome. — Appel aux armes des Puissances.

Rome, le 25 août 1849.

Plus je suis à même d'apprécier la révolution romaine, plus je me sens rempli de mépris et d'indignation contre ceux qui l'ont excitée et soutenue. Je voudrais pouvoir

vous dire tout ce que j'en sais. Je vais du moins tracer rapidement le tableau de ce qui s'est passé à Rome après le départ du saint Père. C'est encore de l'histoire que je me mets en devoir d'écrire aujourd'hui.

Le gouvernement démocratique avait pris le nom pompeux de *Junte suprême*. Bientôt dissoute, cette *Junte* se vit obligée de faire des coups d'état qui trahissaient son impuissance. Par suite de la démission de beaucoup de ses membres, n'étant plus en nombre légal, elle prit le parti de clore la session du parlement, trois jours avant le terme fixé par les *statuts*. Cette clôture était non-seulement une dissolution, mais une suppression absolue et une suppression déjà arrêtée, puisque, le lendemain, une proclamation, adressée au peuple de l'état romain, annonçait la convocation d'une *Assemblée nationale constituante*. Rome était à la merci d'un pouvoir sans nom ; *Junte* démantelée, ministère incomplet; pas de chambres, pas d'argent ; l'anarchie, la misère et la faim en perspective ; telle était l'œuvre des héros du poignard !

Rien ne fut reçu si froidement que la proclamation de la Constituante ; nulle acclamation ne se fit entendre ; et cependant, pour exciter le peuple à recevoir avec joie ce rêve de Sterbini et du *Cercle populaire*, on fit tirer cent et un coups de canon, on mit en branle toutes les cloches du Capitole ; puis, voyant que celles des paroisses restaient silencieuses, on envoya des émissaires frapper indécemment aux portes des églises pour forcer à sonner. Sur dix à onze mille gardes civiques, à peine trois à quatre cents étaient sous les armes; des légions entières manquaient à l'appel; la première avait envoyé huit hommes, la quatrième dix-neuf. Quant aux illuminations, quoique faites par ordre, elles étaient si rares, que les clubistes n'osèrent pas briser les vitres des obscurantistes, qui se composaient, ce soir-là, de la plus grande

partie du peuple ; il n'y avait guère d'éclairés que les palais des princes absents de Rome, et dont on avait intimidé les domestiques. La place du Capitole était déserte lors de la lecture du décret ; personne ne se trouvait dans les rues ; un silence de mort planait sur la cité.

Les agitateurs ne purent conserver à la nouvelle convention romaine le nom de *Constituante*, sous lequel ils l'avaient annoncée, la population en ayant manifesté son mécontentement ; ils espérèrent se tirer d'embarras en changeant ce nom en celui d'*Assemblée nationale constituante*.

Quant aux finances, la dilapidation croissait d'une manière effrayante. Le ministre de la guerre, pour aller vite, avait imaginé de créer des officiers avant d'avoir des soldats ; on ne voyait plus dans les rues que des épaulettes et des ceintures, car chacun s'équipait à sa guise ; mais tous étaient largement soldés, et leur service consistait à parader dans la ville ; la plupart n'avaient de leur vie touché ni fusil ni épée, et cependant ils se gardaient de suivre aucun exercice ; ils se promenaient, ils touchaient leur solde, et le ministère comptait sur leur appui !

Chaque jour, on apprenait l'envahissement de couvents d'hommes ou de femmes ; leurs habitants, sans avertissement préalable, étaient sommés de s'éloigner immédiatement.

Ces faits se multipliaient à l'infini, sans compter les décrets qui prescrivaient l'emprunt forcé jusqu'aux deux tiers du revenu, dans certains cas ; les menaces de confiscation des biens des princes absents ; l'obligation du serment imposée non-seulement aux derniers employés des ministères, mais même aux personnes retraitées, de sorte que, dans ce dernier acte de violence, des vieillards se trouvèrent privés, parce qu'ils ne voulaient pas

trahir leur conscience, d'une pension nécessaire à leur existence, et qui était pour eux un droit acquis.

Pie IX avait attendu patiemment, tandis que les populations étaient égarées par d'indignes manœuvres, et que les honnêtes gens tremblaient; il en avait eu pitié; il avait laissé au temps le soin de démasquer les traîtres, de prouver leur impuissance, se contentant de marquer chacun de leurs pas d'une protestation nouvelle qui les frappait de nullité, et enlevait tout prétexte et toute excuse à la complicité.

Mais le moment était venu où le saint Père crut devoir rappeler l'anathême encouru par ses ingrats enfants : il ne le lança pas de lui-même, il montra simplement que cet anathême planait déjà sur les coupables, selon un décret antérieur, vieux de plusieurs siècles ; il y apporta tant de ménagement, qu'il ne le fit qu'après avoir vu les méchants se diviser, et lorsqu'il ne resta que les plus encurcis. Cet avertissement ne pouvait mieux venir pour être écouté. Pie IX connaissait son peuple; il savait qu'à Rome il ne fallait pas s'attendre à ces retours soudains, que d'autres nations font parfois éclater. Il savait que, si une réaction énergique était improbable, une réaction passive était, au contraire, dans les mœurs des Romains. Les démagogues disparaissant, le peuple et le pape demeureraient seuls en présence. Eh bien ! cette inaction, qui avait été le crime du sujet, devenait alors son devoir. Le saint Père recommandait que, dans toute l'étendue de l'Etat, nul ne prît part aux élections pour la prétendue constituante, sous peine d'excommunication.

Cette menace d'excommunication produisit à Rome un effet inexprimable. La chose fut à peine connue, que chacun s'interrogea sur cette nouvelle protestation, qui confirmait les anathêmes lancés par les autres papes et par les conciles, contre ceux qui violentent les droits du Saint-Siége. Les vrais Romains furent attérés. Le parti dé-

magogique lui-même en resta frappé ; mais l'aveuglement des passions étouffa bientôt chez lui cette fugitive impression, qui pouvait avoir pourtant d'heureuses suites.

On ne peut entendre, sans frissonner, le récit des sacriléges commis par les républicains dans cette circonstance ; je ne veux pas néanmoins vous l'épargner, car il mettra clairement à nu les hideuses plaies morales dont ces hommes étaient atteints.

Sterbini, furieux de l'acte émané du saint Père, envoya chercher Ciceruacchio, et bientôt, tous deux, combinèrent ensemble une chose révoltante.

Pour avoir toujours des sbires à ses ordres, Sterbini avait confié à Ciceruacchio le commandement d'une troupe de vauriens, travaillant hors de la porte *del Popolo*, et toujours prêts à improviser une émeute, dès que leur digne confrère leur en donnait le signal. Ce dernier recevait, pour cela, 50 écus romain (à peu près 260 francs) par mois. Le soir même du jour où le décret d'excommunication fut connu à Rome, ce triste personnage ramassa tous ses gens, se mit a leur tête, et, vers sept heures, partit de la place *del Popolo*. Précédés d'une croix, ils portaient, au bout de longs bâtons, des chapeaux rouges, qu'ils avaient arrachés aux enseignes des fabricants, parodiant ainsi la coiffure des cardinaux. Puis, entonnant le *De profundis* et le *Miserere*, ils s'acheminèrent vers la *via Frastina*. Là ils s'arrêtèrent devant la porte d'un lieu d'aisance public, et, agenouillés, ils entonnèrent le *Libera me, Domine,* tandis que l'un de ces misérables alla jeter dans la fosse la copie de l'excommunication... Ils attachèrent ensuite à la lanterne placée au-dessus de la porte, et sur les glaces de laquelle est écrit : *Luogo commodo* (lieu d'aisance), une feuille de papier portant ces mots : *Deposita della scammunica!* (Tombeau de l'excommunication !). Au retour, ils allaient criant : *Fate lumi!* (Illuminez !) Mais toutes les portes, les fenêtres

et les volets restèrent fermés, et personne ne mit dehors la moindre lumière. La ville était déserte; elle paraissait morte. Cependant cette tourbe impie, poursuivant son horrible saturnale, s'achemina vers le pont Sisto, et là, jeta dans le Tibre les chapeaux rouges. Ce fut le couronnement de l'œuvre.

Les curés qui lurent au prône de la messe paroissiale (c'était un dimanche), la protestation du saint Père, risquèrent de tomber sous les poignards de Sterbini; prévenus à temps, on les déroba à la vengeance de ces tigres qui, pleins de rage de ne pouvoir surtout trouver le vénérable curé de Saint-Celse, passèrent leur fureur sur l'humble habitation de ce vieillard octogénaire. Ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir, le premier, avec une énergie de jeunesse, donné lecture aux fidèles de la protestation de Pie IX.

Elle fut néanmoins placardée à la porte des quatre grande basiliques, à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Pierre-du-Vatican, à Saint-Paul et à Sainte-Marie-Majeure. Sterbini ayant fait arracher ces affiches, M. Massari, digne curé de Sainte-Marie-Majeure, remplaça aussitôt celle qui avait été enlevée. Sterbini alors envoya sur-le-champ Ciceruacchio et quelques estafiers chez le curé de Sainte-Marie-Majeure. Ils l'accablèrent d'injures et de menaces; l'un d'eux l'allait assassiner, si, voyant venir le coup, il ne s'était écrié : « Oui, malheureux, frappe! repais-toi de mon sang! la mort ne m'effraie pas; mais toi, redoute le jugement de Dieu!!!... »

La force énergique avec laquelle l'abbé Massari prononça ces paroles, attérèrent ces bêtes féroces, qui sortirent en brisant çà et là les vitres du presbytère. Ils coururent ensuite vers la porte de la basilique, d'où ils s'enfuirent bientôt à toutes jambes, ayant aperçu une compagnie de la garde civique, qui, volontairement, s'y était rendue pour garder et faire respecter cette église.

Cependant, le soir, Ciceruacchio, entouré de sa bande, se présenta chez Mgr Canali, vice-gérant de Rome, pour lui dire que s'il publiait de nouveau l'excommunication, il aurait de ses nouvelles (quelles nouvelles?... le stylet sans doute !...) ; ne l'ayant pas trouvé, il prit le domestique à partie : « Si ton maître ne fait pas déchirer les exemplaires de l'excommunication qu'il a envoyés aux curés, nous reviendrons le déchirer lui-même. »

Ce n'avait été qu'aux instances réitérées d'un de ses amis, informé à temps de la visite de Ciceruacchio, que le prélat, vieux et infirme, avait consenti à ne pas rentrer chez lui, afin d'éviter l'émissaire de Sterbini.

Malgré son état maladif, il paraît que Mgr Canali est un homme d'un courage et d'une énergie extraordinaire.

Quelques jours après, Sterbini, qui s'était fait ministre de l'intérieur, vint lui enjoindre de déposer au ministère de l'intérieur l'argenterie et les objets de valeur des églises de Rome : « Comment, s'écria-t-il, moi, donner un tel ordre ! moi, servir tes projets infernaux ! moi, devenir ton complice ! Malheureux ! comment pousses-tu l'effronterie jusqu'à oser souiller ma demeure par de telles propositions ! »

Sterbini, offensé de ce langage, et surtout de s'entendre *tutoyer*, lui répartit : « Mais faites attention que vous parlez à un *ministre*, et que j'ai le titre d'*Excellence !...* »

« — A toi, de l'Excellence !... à toi, *viglacio !* A toi, de l'Excellence !... ministre illégitime, qui profites de cette place que tu t'es appropriée pour t'engraisser en dépouillant les autres, en volant à ton profit la maison de Dieu ! ! !... Va, ce titre ne peut t'être acquis que dans l'enfer, dont tu es véritablement le ministre dévoué ! ! !... »

Sterbini était déjà à la porte de l'appartement, lorsque Mgr Canali prononça ces dernières paroles, qu'il répéta, tout plein encore de l'indignation que lui avait causée la proposition de l'impie révolutionnaire.

Tous ceux qui connaissent le vice-gérant n'ont nullement été étonnés de ce langage peu *velouté;* il y avait long-temps qu'il était surnommé le prélat *sans crainte et sans peur*.

Le lendemain, on crut prudent de garnir l'antichambre de carabiniers chargés de repousser Ciceruacchio, s'il se présentait de nouveau, le vénérable vieillard refusant de sortir de chez lui, et répétant qu'il ne craignait rien. Aussi lui laissa-t-on même ignorer la garde dont on l'avait protégé, car il l'eût congédiée à l'instant.

Le fils de Ciceruacchio, plus violent encore que son père, se rendit, le lendemain de l'ignoble scène de la *Via Frastina,* à l'imprimerie *del Giornale romano*. S'élançant dans le bureau, il saisit un employé qui s'y trouvait, et, lui posant le poignard sur la gorge, il lui demanda toutes les copies de l'excommunication... Ce pauvre garçon lui ayant enseigné où elles se trouvaient, il les emporta, ainsi que la planche composée pour les imprimer. Il courut ensuite chez le directeur, alors absent, bouleversa sa maison, y fit une perquisition bruyante, mais n'y trouva rien.

Ce soir là même, des gardes civiques formèrent spontanément une patrouille; ils demandèrent amicalement le mot d'ordre à un caporal de service, et, suivis d'un gamin portant sous son manteau des exemplaires de l'excommunication, et un pot de colle, ils lui en firent poser à la porte des églises, à tous les coins de rues, et sur les principaux édifices; de sorte que, au matin, chacun put lire à son aise la protestation du Saint-Père. Trois jours durant, de nombreuses patrouilles parcoururent les rues pour empêcher les *amis* de Sterbini d'organiser une cérémonie dans le genre de celle que je viens de vous décrire. Cette fois, c'étaient les armes du saint Père qu'ils voulaient jeter dans le Tibre, en chantant le *Miserere*. Les gardes civiques eussent, certes, fait feu sur ces apostats, s'ils avaient mis leur projet à exécution.

Ce fut surtout à l'occasion de cette excommunication, que l'on vit le cas qu'il fallait faire des protestations de fidélité sans cesse renouvelées par les démagogues. On put alors apprécier la valeur de l'alliance prétendue exister entre la religion et la démocratie, alliance dont les sans-culottes romains faisaient tant de bruit; on sut comment ils respectaient la puissance spirituelle du pape, à laquelle ils avaient soin de rendre d'hypocrites hommages. Quel homme de bons sens et de bonne foi n'eût pas ouvert les yeux devant de semblables excès?... C'était bien au vicaire de Jésus-Christ, plus encore qu'à l'auguste souverain de Rome, que s'adressaient les menaces et les outrages, menaces d'autant plus lâches, outrages d'autant plus infâmes, qu'ils s'enveloppaient d'un dernier voile de menteuse vénération!

Qui n'a pas lu avec douleur et dégoût les arguties honteuses, les détestables sarcasmes, les grossières injures que, dans leur impuissante colère, les feuilles radicales, échos fidèles de leurs maîtres, déversaient à foison sur Pie IX, relativement à son grand acte politique? On a su comment l'une d'elles espérait donner le change, en disant avec hypocrisie : « Nous demandons au ciel et aux hommes si, pour avoir voulu être indépendants et libres, nous avons mérité d'être retranchés de la société des chrétiens et de la loi d'amour et de liberté? » Quelle audace! Comme si assassiner un ministre, assiéger le pape dans son palais, braquer des canons contre sa demeure, tirer sur ses gardes et sur ses prélats, le tenir prisonnier, le forcer à fuir, créer un gouvernement provisoire, fouler aux pieds la constitution, s'établir et se maintenir au pouvoir par la violence, le meurtre et la déprédation, c'était préluder à la liberté!!!

Quant au gouvernement, il n'a pas rougi d'appeler le décret du saint Père *une haute provocation*.

Ne croyez rien de cette prétendue indifférence avec la-

quelle, généralement, on aurait accueilli la bulle d'excommunication. Un grand nombre de faits prouvent que cette indifférence n'a jamais existé. On ne peut, sans injustice, rendre le peuple romain solidaire des orgies des démagogues ; il était étranger à leur atroce conduite, sa désaprobation s'est traduite par des sifflets et des murmures lors de la scène de la *Via Frastina*. Il parait que, depuis long-temps, les églises n'avaient été aussi remplies qu'elles le furent à cette époque. Plusieurs employés des ministères, qui n'avaient que leur place pour vivre, donnèrent leur démission. ne voulant pas servir sous des hommes frappés par les foudres de l'Eglise ; et si la magistrature resta en place. ce ne fut qu'après avoir déclaré qu'elle ne rendrait la justice qu'au nom de Pie IX.

D'ailleurs, si le peuple avait pu, jusque-là, rester impassible, les événements qu'on m'a rapportés et que je vais vous citer ne l'auraient pas laissé long-temps dans cet état.

Parmi ceux qui s'étaient le plus signalés par leurs excès dans les journées des 15 et 16 novembre, on en cite neuf comme étant morts d'une manière subite et extraordinaire. Un, entre autres, officier de la garde civique à cheval, ayant mis pied à terre pour arracher un des exemplaires de la bulle, fut, à peine en selle, jeté sans vie sur le pavé.

Mais ce qui causa l'impression la plus profonde, c'est ce qui eut lieu à Saint-Pierre.

D'après l'ordre du saint Père, des prières publiques se faisaient dans toutes les églises pour appeler la miséricorde du Tout-Puissant sur l'État pontifical. A cet effet, on exposa à Saint-Pierre le bois de la vraie Croix, et le voile de sainte Véronique. Sur celui-ci, on ne distingue presque plus les traits sacrés de l'Homme-Dieu. Le troisième jour de l'exposition, il paraît certain que le voile se colora de lui-même, et que la sainte Face s'y détacha en relief, au milieu d'une douce lumière, avec une expression de

vie et de douleur qui ne permettait pas de se méprendre sur un miracle. Les chanoines en station auprès de la relique firent immédiatement avertir le clergé de la basilique. On sonna les deux bourdons, le peuple accourut, et l'émotion la plus inexprimable fut bientôt sur tous les visages. Un notaire apostolique ayant été mandé, acte fut dressé pour constater ce fait, environné des preuves les plus authentiques, et le saint Père en reçut, à Gaëte, une copie textuelle.

Long-temps on ne s'entretint que de ce prodige, qui dura trois heures.

Le saint Père ayant ordonné de nouvelles prières, à l'occasion de la Purification, il recommanda, par-dessus tout, d'exposer le voile de sainte Véronique; mais le gouvernement s'y opposa, craignant un second miracle.

Si l'excommunication avait trouvé tant d'indifférence, même chez ceux qu'elle atteignait directement, on n'aurait certes pas témoigné contre elle de si fortes colères; la vie des citoyens qui l'ont publiée n'aurait pas été mise en danger, et l'on n'aurait pas vu affichés dans les rues de Rome, sous tous les titres et sous toutes les formes, des écrits destinés, les uns à prouver qu'elle n'avait jamais existé, les autres qu'elle était nulle, que le pape n'avait pas le droit de la lancer, qu'il était captif, et que la volonté qu'il manifestait n'était pas la sienne.

Voici quelques-unes des idées de ces logiciens :

« Un acte, pour être légal, doit être donné à Rome, et revêtu de la signature d'un ministre responsable : la bulle n'ayant pas ce caractère, n'a aucune force obligatoire. »

D'autres établissaient gravement que « Le pape tenant les biens de l'église d'un *certain voleur* appelé Charlemagne, il n'a pas le droit de les conserver à l'aide de l'excommunication. »

Les révolutionnaires sentaient tellement la portée du

coup terrible dont les frappait le dernier acte du souverain pontife, qu'ils essayèrent encore d'en atténuer l'effet par d'autres expédients violents ou pitoyables.

Une proclamation du ministre de l'intérieur fit l'éloge anticipé des élections générales, et son but unique était de déclarer factieux ceux qui s'insurgeraient contre le principe de la constituante, et qui en contesteraient l'application. Ensuite le gouvernement rendit un décret pour empêcher toute tentative contre la réunion de l'*Assemblée nationale constituante*, tentative qui était, disait-il, une *lésion formelle des droits du peuple*.

Ce ne fut pas assez pour eux. Après le comité de salut public, des déclarations d'ennemis de la patrie et des mises hors la loi, parut une commision militaire pour juger sommairement tout complot, même *non consommé*, qui aurait pour but de renverser l'ordre établi. Son mode de répression devant être *expéditif*, les sentences en étaient sans appel, et exécutées dans les vingt-quatre heures.

Voilà jusqu'où allait l'arbitraire de ces Robespierre, de ces Marat au petit pied !...

Ce ne fut pas tout ; la terreur étant à l'ordre du jour, on porta l'intimidation dans les bureaux. La commission provisoire adressa une circulaire aux employés, où elle les invitait instamment, eux qui vivaient du budget de l'État et qui, conséquemment, devaient à l'État le concours de leur opinion, de donner, en se rendant au scrutin, un exemple de vertu et d'intelligences civiques.

Quand on se rappelle que le saint Père avait fait les défenses les plus expresses de prendre part au vote, on comprend la portée de ces injonctions. Il fallait donc que le gouvernement comptât bien peu sur l'obéissance de ses propres fonctionnaires pour descendre à d'aussi méprisables moyens !

D'un autre côté, le ministre de l'intérieur *organisait*

la joie publique ; en vue des élections. Vint un décret qui força tous les musiciens du district à se rendre au chef-lieu électoral, et les autorités à préparer des démonstrations, à seule fin que cet acte solennel fût fêté le mieux possible. Puis. désireux de voir les gardes civiques paraître en armes à cette cérémonie, le ministre, qui redoutait leur peu d'empressement. décréta encore : « Que la garde civique serait considérée comme mobilisée, et payée en conséquence, pendant deux jours, aux frais des communes. »

Ce qui ressortait de tout cela, c'est que le gouvernement sentait parfaitement que personne n'irait aux élections, et qu'il ne pourrait pas, alors, installer sa *Constituante*.

Maintenant, je veux vous montrer la *Constituante* à l'œuvre et vous mettre à même d'apprécier le mode et le résultat des élections.

Comme tout ne se faisait plus qu'à grand renfort de tambours et de canons, une salve de cent et un coups, tirée au château Saint-Ange, annonça, dès le matin, l'ouverture des bureaux pour les opérations électorales. Les présidents, secrétaires et scrutateurs avaient été désignés d'avance par le gouvernement, et choisis, cela va sans dire, parmi les hommes qui lui étaient aveuglément dévoués.

Pour donner à cette journée un air riant, on plaça dans le voisinage des divers bureaux, des orchestres qui jouèrent continuellement; on afficha, dans la matinée, une ordonnance portant remise aux condamnés, sauf quelques exceptions, de deux années de leur peine. Mais tout fut inutile; l'aspect de Rome ne cessa pas d'être sombre et menaçant. Dans les diverses sections, on remarquait le petit nombre des votants et surtout leur attitude; on distinguait deux classes d'électeurs : les uns, la tête basse et la contenance embarrassée, venaient au

scrutin comme l'on marche au supplice ; les autres, au contraire, affectaient un air d'audace et d'intrépidité qui ne prouvait pas pour cela leur sincérité : à leur extérieur, on reconnaissait facilement les habitués de toutes les démonstrations, soldés *deux pauls* par jour, pour porter des torches et faire de l'admiration en l'honneur du gouvernement.

On proclama que le nombre des votants s'était élevé à vingt-cinq mille ; ce fut un mensonge audacieux ; le nombre véritable était de beaucoup inférieur à ce chiffre. Voici d'ailleurs comment il avait été obtenu :

La peine des non-votants, je viens de vous l'apprendre, était, pour les employés, la destitution. Les nombreux pensionnaires de l'État devaient également perdre leur brevet. On faisait entendre au peuple que ceux qui ne voteraient pas seraient condamnés à la prison ou à l'amende. Malheur à celui que la curiosité ou la musique attirait dans le voisinage des bureaux ! il se trouvait bientôt enveloppé par les raccoleurs de suffrages, et exposé à des sollicitations qui, suivant le caractère qu'on lui supposait, prenaient la forme de l'insinuation ou de la menace.

Le désordre extrême des listes permettait à tout individu de *bonne volonté* de voter aussi souvent que cela lui plaisait. Un patriote, entre autres, fut successivement déposer son bulletin dans les six bureaux, et il aurait pu recommencer ainsi jusqu'à extinction. Le secret des votes était étrangement respecté : on prenait d'abord le nom du votant, on déployait son bulletin, et on le lisait avant de le mettre dans l'urne...

Tous les étrangers, ceux qui n'avaient passé à Rome que quelques semaines, comme ceux qui l'avaient quittée, même depuis long-temps, figuraient sur les listes électorales.

Dans les hôpitaux, on se contentait de prendre le nom

des malades, et, sans leur remettre de bulletins, on les remplissait pour eux, et l'urne recevait tout cela.

Un homme du peuple se présenta pour voter, et, feignant de ne pas savoir écrire, il pria les scrutateurs de mettre certains noms sur son bulletin; mais, voyant que l'on dénaturait son désir, il montra qu'il savait lire, en se plaignant qu'on eût mis d'autres noms que ceux indiqués par lui. Combien d'autres, qui, ne sachant pas lire, ont été dupes de la même fourberie!

Une chambrée d'élèves du collége irlandais, passant devant Monte-Citorio, pour se rendre à la messe dans une église voisine, se vit entourée et obsédée par des hommes chargés d'inspecter ceux qui venaient voter. Ces pauvres jeunes gens s'enfuirent en courant, qui d'un côté, qui de l'autre, il n'y eût de retenu qu'un bon gros abbé romain, accompagnant les collégiens, et qui fut contraint de voter pour tout le collége.

Au fond, le ministère ne s'était pas fait illusion sur la cause principale qui éloignait les électeurs; il était évident que c'était l'excommunication. Aussi, pour en atténuer l'effet, ou du moins pour égarer les consciences douteuses, il fit voter nombre de ses agents avec le costume de prêtre ou de religieux. Il répandit avec profusion, parmi le peuple, un écrit dans lequel on supposait que le cardinal Oppizzonni, après s'être éclairé des conseils des théologiens, aurait déclaré l'excommunication nulle, de concert avec eux. Cet acte était rédigé avec la perfidie la plus consommée.

Malgré tant d'efforts, le petit nombre des votes obtenus fut accablant; le ministère voulut gagner du temps, espérant prendre sa revanche, et l'on décida la réouverture du scrutin pour le lendemain, sous prétexte que le grand nombre des électeurs, et leur empressement, n'avait pas permis de recueillir tous les votes.

Une proclamation, affichée dès le matin, annonçait

que les noms des votants seraient conservés dans les archives de la patrie, que les amis des abus, les noirs (noir ou proscrit étaient deux mots synonimes), *se démasqueraient, en n'allant pas aux élections.*

Cette seconde journée ne fut pas plus féconde que la première ; mais le ministère, en répartissant les 25,000 suffrages sur deux scrutins, espérait par là les rendre moins invraisemblables.

Enfin, le troisième jour, vers midi, la cloche du Capitole annonça le dépouillement. On y procéda, et la mauvaise humeur se trahit parfois sur le visage de ceux qui faisaient connaître le nom des élus. Bon nombre de billets portaient les noms de *Pio nono*, de *Saint-Pierre;* quelques-uns ceux des douze apôtres ; d'autres le nom du *R. P. Roothan*, général des jésuites, ou les noms des sept membres de la commission nommée par le pape pour gouverner l'État pendant son absence. Beaucoup avaient laissé le nom en blanc dans le billet de vote, ou l'avaient rempli de zéros. Sur la totalité des électeurs, un tiers seulement avait pris part aux scrutin.

On a voulu faire croire que tous les curés avaient voté, ainsi que les moines d'*Ara-Cœli*, leur supérieur en tête ; mais cela est faux ; au contraire, ces derniers, sommés quatre fois de se rendre aux colléges, répondirent qu'ils ne se mêlaient plus des choses de ce monde ; que surtout, en présence de l'excommunication, ils devaient s'abstenir, et qu'ils étaient prêts à subir toutes les conséquences de leur refus.

On fit courir aussi le bruit que l'évêque de Riéti avait voté, ce qui causa d'abord du scandale. Mais on ne disait pas que ce bon évêque était tombé en enfance, et puis on ne parlait pas de son bulletin qu'il déposa tout ouvert, rédigé comme il suit : « Je vote pour le retour de l'immortel Pie IX ; je vote pour le retour du pape, notre légitime souverain ; je vote pour le retour de

Sa Sainteté, le vicaire de Jésus-Christ et le chef de l'Église catholique. »

Les noms des douze constituants élus furent proclamés au Capitole avec un appareil extraordinaire. Sterbini et Galetti en faisaient partie, mais Ciceruacchio avait été écarté. C'est là la reconnaissance habituelle des habiles pour ceux qu'ils emploient à leurs coups de main !

La place était couverte de bataillons de la garde civique et de soldats de toutes armes. On tira des salves d'artillerie ; il y eut des fanfares et on vit, au milieu des bannières des diverses cités et des quatorze quartiers de Rome, flotter, à une place d'honneur, la bannière du *cercle populaire*.

Malgré tout ce déploiement de démonstrations officielles, Rome n'en était ni moins sombre ni moins désolée.

La *Constituante* avait décidé qu'elle tiendrait ses séances dans le palais de la Chancellerie. Chacun de ses membres devait donc passer sur les marches de l'escalier teint du sang du dernier ministre du pape, et ce sang criait encore vengeance !...

Rome était donc dans les plus vives appréhensions pour l'ouverture de la *Constituante*. Après les cris de *vive la république* proférés dans les rues et sur les places, et d'après le caractère des prétendus constituants, elle s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle que la république avait été proclamée par eux, et quelle république !... celle des assassins, des voleurs et des terroristes ! ! !

Cette Assemblée *constituante*, composée d'hommes qui tous s'étaient sciemment et volontairement séparés de l'Eglise, voulut néanmoins, par un sentiment de profanation hypocrite, inaugurer l'ouverture de ses séances par une messe du Saint-Esprit, célébrée dans l'église de Santa-Maria-d'Ara-Cœli. La messe eut lieu, et l'on se rendit ensuite à la chambre.

Là les tristes prévisions se réalisèrent, et plus promptement encore qu'on ne s'y attendait, le parti démagogique consomma son dernier attentat, en décrétant la république et la déchéance du pape, dans la nuit du 8 au 9 février. Elles furent proclamées le matin, au Capitole, par le président de l'Assemblée. Les ouvriers des ateliers nationaux, auxquels on avait donné double paie, trois cents gardes civiques, et un millier de curieux, assistaient à cette cérémonie. Dès le matin, les élèves de l'Université s'étaient promenés avec le bonnet phrygien. Un immense drapeau aux trois couleurs italiennes, portant à la hampe un bonnet rouge, fut hissé sur la tour du Capitole, et attaché à la croix que tient la statue de Rome qui la surmonte.

Ce qui décida tous les membres de l'Assemblée à voter pour la république, ce fut, dit-on, la découverte d'une lettre par laquelle le gouvernement piémontais désapprouvait la *Constituante* romaine, et offrait sa médiation et son épée pour ramener Pie IX. Dès ce moment la résolution des récalcitrants même fut prise (ceux-ci étaient au nombre de trente), ne voulant pas, par amour-propre, avoir l'air de céder aux injonctions du Piémont.

C'est à deux heures du matin que cette proclamation fut faite dans la ville, réveillée et effrayée en même temps par le son de toutes les cloches. Elle fut accueillie par la masse de la population avec stupeur et étonnement. La terreur la plus complète régnait à Rome. Nulle part on ne voyait cet enthousiasme dont les feuilles radicales seules retentirent. Des bandes en bonnet rouge parcoururent les rues dans la soirée en criant : « *Illuminez!* » mais elles ne réussirent pas à faire ouvrir la moitié des fenêtres.

Pour tromper le peuple sur la criminalité des actes dirigés contre le saint Père, on vendait dans les rues un prétendu extrait de saint Bernard, traduit en italien, et dans lequel, en travestissant le texte et la pensée de ce

saint docteur, on mettait dans sa bouche des paroles contre le pouvoir temporel des papes.

Le surlendemain du jour où elle avait prononcé la déchéance du souverain pontife, l'Assemblée *constituante* vint à Saint-Pierre pour faire chanter un *Te Deum*. Dans cette circonstance, on a eu lieu d'admirer la contenance digne et ferme des chanoines. Ils ont résisté à toutes les menaces de violence contre leurs personnes, de spoliation de leurs biens, et ils ont nettement refusé, quoiqu'il dût leur arriver, de s'associer aux profanations de ces impies. Dès la veille, ils avaient fait connaître leur résolution au gouvernement; cette déclaration ne le découragea pas. En effet, soit qu'il eût la pensée de les traîner de force à l'autel, soit plutôt qu'il espérât les effrayer par l'appareil militaire, il fit investir à l'improviste, au milieu de l'office du matin, la chapelle où se réunissent les chanoines pour leurs offices, et des factionnaires furent établis aux portes, avec ordre d'empêcher qui que ce fût de sortir, jusqu'à l'heure fixée pour le *Te Deum*. Mais il existe une issue communiquant avec la sacristie, et que les envahisseurs ne connaissaient pas. Les chanoines sortirent par cet endroit les uns après les autres; et au moment où l'on croyait mettre la main sur eux, la place était vide. Le gouvernement, pour se venger, frappa l'église et le chapitre d'une amende de 10,000 écus, et si on ne l'avait pas immédiatement payée, les doyens auraient été jetés en prison.

Il fallait cependant, pour le *Te Deum*, se procurer un officiant. Le ministère fut réduit à recourir aux aumôniers attachés aux légions de Reduci, que l'on connaissait capables de tout. Un d'eux accepta; mais aucun des clercs desservants, encouragés par l'exemple des chanoines, ne voulut l'accompagner à l'autel, et des officiers de la garde civique furent obligés de tenir les cierges.

Vous pouvez vous former une idée de la tristesse de

cette cérémonie : elle fut telle, dit-on, que, pour la première fois, peut-être, Saint-Pierre, l'église de la grande famille chrétienne parut dépouillé de ce privilége, et sembla revêtu de deuil.

Le cœur du souverain pontife ressentit un chagrin profond du dernier acte de révolte et d'ingratitude. Ce fut alors que voyant ainsi outragé sa suprême dignité de pontife et de souverain, Pie IX protesta à la face de toutes les nations, et de tous et de chacun des catholiques du monde, contre cet excès d'irréligion, contre la spoliation de ses droits imprescriptibles et sacrés.

Bientôt après, le saint Père, ayant épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, poussé par le devoir qui le pressait de conserver dans son intégrité le patrimoine de l'Eglise et de la souveraineté qui y est menacée ; touché d'ailleurs des gémissements des gens de bien, qui réclamaient hautement aide et secours, il se tourna vers les puissances amies qui avaient témoigné une ferme volonté de défendre sa cause.

Pie IX demanda donc avec une entière assurance l'intervention armée de la France, de l'Autriche, de l'Espagne et du royaume des Deux-Siciles pour délivrer l'Etat du Saint-Siége de la faction impie qui y exerçait, par toutes sortes de moyens révolutionnaires, le plus funeste despotisme.

Sa voix fut entendue, et toutes les puissances ont donné leur appui moral à l'intervention armée. Espérons qu'il en résultera l'immense service que réclament la paix publique et la religion.

Je vous transcris ici la note adressée, le 18 février 1849, par le cardinal Antonelli, aux représentants des puissances. Elle tient au coup-d'œil rétrospectif que je viens de jeter sur la révolution romaine.

« Sa Sainteté, depuis les premiers jours de son pontificat, n'a eu rien autre chose en vue que de prodiguer des

bienfaits à ses sujets, selon les temps, et en pourvoyant à leur plus grand bien. Aussi, après avoir prononcé les paroles du pardon sur ceux qui, à cause des délits politiques, étaient exilés, ou se trouvaient en prison, après avoir érigé la consulte d'État et institué le conseil des ministres, ayant, sous l'impérieuse nécessité des circonstances, accordé l'institution de la garde civique, une nouvelle loi pour une honnête liberté de presse, et enfin un statut fondamental pour les États de la sainte Église; Sa Sainteté avait bien droit aux sentiments de reconnaissance que des sujets doivent à un prince qui ne les regardait que comme des fils, et ne leur promettait qu'un règne d'amour. Mais bien différent fut le retour qu'elle reçut en échange de tant de bontés, et d'une si prodigue condescendance. A la suite de courtes démonstrations d'applaudissements, démonstrations dirigées par ceux qui avaient déjà dans le cœur les plus coupables intentions, et que le saint Père s'efforça de faire cesser par tous les moyens que lui suggérait son cœur paternel, bientôt il recueillit le fruit amer de l'ingratitude.

» Poussé par la violence effrénée d'une faction à entrer en guerre contre l'Autriche, il se trouva contraint de prononcer une allocution dans le consistoire du 29 avril 1848, allocution où il déclarait au monde entier que son devoir et sa conscience ne pouvaient consentir à cette guerre. C'est alors que les machinations, préparées d'avance, éclatèrent en atteintes ouvertes portées à l'exercice de sa pleine et libre autorité, et le forcèrent à diviser le ministère d'État en ecclésiastique et civil, division qu'il n'a jamais reconnue. Toutefois le saint Père espérait que, plaçant dans les divers ministères des personnes capables et amies de l'ordre, les choses pourraient prendre une face meilleure, et qu'il verrait s'arrêter en partie les maux que l'on prévoyait déjà. Mais un poignard homicide, guidé par la main d'un assassin, brisa, par la mort du

ministre Rossi, les espérances que le saint Père avait conçues. Ce crime, exalté comme un triomphe, inaugura imprudemment le règne de la tyrannie. Le Quirinal fut entouré de gens armés; des tentatives d'incendie furent reconnues, des coups de fusil tirés contre les appartements qu'occupait le souverain pontife, et il eut la douleur de voir un de ses secrétaires tomber victime des agresseurs. Enfin on voulut forcer le palais par le canon, pendant que Sa Sainteté refusait d'admettre le ministère qu'on voulait lui imposer.

» Ayant dû, à la suite d'une série de faits épouvantables, céder à la violence de la force, le pontife se vit dans la dure nécessité de s'éloigner de Rome et de l'État pontifical, afin de recouvrer la liberté qui lui était ravie, et dont il devait jouir dans le plein usage de sa puissance suprême. Par une disposition de la divine Providence, il se retira à Gaëte, et il fut accueilli par l'hospitalité d'un prince éminemment catholique. Entouré d'une grande partie du sacré collége, et des représentants de toutes les puissances avec lesquelles il est dans des relations amicales, il ne tarda pas un moment à élever la voix et à proclamer, dans l'acte pontifical du 27 novembre dernier, les motifs de sa séparation momentanée d'avec ses sujets, la nullité et l'illégalité de tous les actes émanés du ministère issu de la violence, et à nommer une commission de gouvernement qui devait prendre la direction des affaires publiques durant son absence de ses États.

» Sans avoir égard à la manifestation des volontés du saint Père, et parvenant, à l'aide de prétextes mensongers, à tromper, sur leur valeur, la multitude inexpérimentée, les auteurs des violences sacriléges passèrent à de plus coupables attentats, s'arrogeant les droits qui n'appartiennent qu'au souverain, et instituant un illégitime fantôme de gouvernement sous le nom de junte provisoire et suprême d'État. C'est contre ce grave et sacri-

lége forfait que le saint Père a protesté par son acte du 17 décembre dernier, où il déclara que cette junte d'État n'est autre chose qu'une usurpation du pouvoir souverain, et ne peut avoir aucune autorité.

» Le saint Père espérait que ces protestations appeleraient ses sujets égarés à leur devoir de fidélité; mais, au contraire, un nouvel et plus monstrueux acte de félonie patente et de rebellion ouverte vint mettre le comble à son affliction. Ce fut la convocation d'une Assemblée générale nationale des États romains, ayant pour but d'établir les nouvelles formes politiques à donner aux États du Saint-Siége. Aussitôt, par un *motu proprio* du 1er janvier dernier, le saint Père protesta contre cet acte, et le condamna comme un énorme et sacrilége attentat commis au préjudice de son indépendance et de sa souveraineté, digne des châtiments décernés par les lois divines et humaines; et il défendit à chacun de ses sujets d'y prendre part, les avertissant que quiconque oserait attenter à la souveraineté temporelle des Pontifes romains encourrait les censures et spécialement l'excommunication majeure, peine qu'il déclara être encourue par ceux qui, en quelque manière que ce fût, et sous des prétextes mensongers, avaient violé et usurpé son autorité pontificale.

» Lorsque ces protestations et ces condamnations si solennelles furent connues du parti anarchique, il fit tous les efforts possibles pour en empêcher la divulgation; il soumit à des peines ceux qui osaient les faire connaître aux habitants, et qui ne secondaient pas ses détestables vues. Toutefois, à la honte d'une si odieuse violence, la majorité des sujets demeura fidèle à son souverain, et s'exposa au sacrifice et au péril même de la vie, plutôt que de manquer à ses devoirs de sujet et de catholique. De plus en plus exaspéré en voyant ses desseins avortés, ce même parti multiplia de mille manières la violence et la terreur, sans avoir égard ni à la condition, ni à la

dignité, ni au rang; mais voulant consommer jusqu'au bout l'œuvre de sa félonie, il eut recours aux plus viles et plus misérables trames. Passant ainsi d'excès en excès, abusant des bienfaits et des concessions du pontife, et spécialement convertissant la liberté de la presse en une ignoble licence; après les plus impies malversations destinées à solder leurs complices, et à repousser les hommes d'honneur et de conscience; après avoir commis tant de meurtres sous l'égide des perturbateurs; après avoir répandu partout la rebellion, l'immoralité, l'irréligion; après avoir séduit une jeunesse imprudente; ne respectant ni les lieux sacrés, ni les asiles de la paix et de la retraite, ni même les écoles d'enseignement public, que l'on convertissait en casernes à l'usage de la milice la plus indisciplinée, ramas de réfugiés et de scélérats des pays étrangers; ces conspirateurs ont voulu réduire la capitale du monde catholique, le siége des pontifes à n'être qu'un repaire d'impiété, en détruisant, s'il était possible, l'idée même de la souveraineté de celui que la divine Providence a placé au gouvernement de l'église universelle, et qui, pour exercer librement cette autorité qui lui appartient sur tout l'univers catholique, jouit d'un État comme patrimoine de l'église.

» A la vue de cette désolation, de ces ruines, le saint Père n'a pas pu ne pas demeurer profondément affligé, en même temps qu'il était touché des cris de ses fidèles sujets qui réclamaient son aide et son secours, pour être délivrés de la plus atroce tyrannie.

» Le saint Père, comme on le sait, peu de temps après son arrivée à Gaëte, éleva la voix le 4 décembre dernier, et s'adressa à tous les souverains avec qui il est en relation, en leur faisant part de son éloignement de sa capitale et de l'État pontifical, des causes qui l'avaient déterminé, et invoquant leur protection pour la défense des domaines du Saint-Siége. Il a la douce satisfaction de dé-

clarer qu'il a reçu les plus affectueuses réponses, et que tous les souverains l'ont assuré qu'ils prenaient la part la plus vive à ses afflictíons et à sa situation pénible. Ils témoignaient les plus favorables dispositions et lui exprimaient en même temps les sentiments les plus profonds de dévouement et d'attachement.

» Dans l'expectative de si heureuses et si généreuses dispositions, et pendant que Sa Majesté la reine d'Espagne, avec tant de sollicitude, provoquait un congrès des puissances catholiques pour arrêter les moyens les plus prompts de rétablir le saint Père dans ses États et dans sa pleine liberté et indépendance, proposition à laquelle avaient adhéré les diverses puissances catholiques et pour laquelle on attendait l'adhésion des autres, il est triste de dire que les affaires de l'État pontifical sont restées en proie à un incendie dévastateur et livrées à un parti subversif de toute institution sociale, qui sous le spécieux prétexte de nationalité et d'indépendance, n'a rien négligé pour atteindre le comble de l'iniquité. Le décret soi-disant fondamental émané le 9 courant (février) de l'assemblée constituante romaine, est un acte qui respire en tout la plus noire trahison et la plus abominable impiété. Il déclare particulièrement la papauté déchue de fait et de droit du gouvernement temporel de l'État romain; il proclame une république, et un autre décret ordonne la destruction des insignes du saint Père. Sa Sainteté, en voyant ainsi outragée sa suprême dignité de pontife et de souverain, a protesté à la face de toutes les puissances et de tous et de chacun des catholiques du monde entier, contre ces excès d'irréligion, contre un crime si violent de spoliation de ses droits imprescriptibles et sacrés, si cet attentat n'est pas suivi d'une prompte réparation, le secours n'arriverait que quand les États de l'église, en proie aujourd'hui à leurs plus acharnés ennemis, seraient complètement réduits en cendre.

» C'est pourquoi le saint Père, ayant épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, excité par le devoir qui le presse, en face de tout le monde catholique, de conserver dans son intégrité le patrimoine de l'Eglise et de la souveraineté qui y est annexé comme indispensable pour maintenir sa pleine liberté et indépendance de chef suprême de cette Eglise; touché d'ailleurs des gémissements des gens de bien qui réclament hautement aide et secours, et qui ne peuvent supporter plus long-temps un joug de fer et une main tyrannique, le saint Père se tourne de nouveau vers ces mêmes puissances, et spécialement vers celles qui sont catholiques, et qui, avec une si grande générosité de cœur, et d'une action non équivoque, ont manifesté leur volonté arrêtée de défendre sa cause, tenant pour certain qu'elles voudront concourir avec la plus vive sollicitude, par leur intervention morale, à le rétablir sur son siége et dans la capitale de ses domaines, qui lui ont été constitués pour maintenir sa pleine liberté et indépendance, et qui sont garantis d'ailleurs par tous les traités formant la base du droit public européen.

» Et puisque l'Autriche, la France, l'Espagne, et le royaume des Deux-Siciles se trouvent, par leur position géographique, en situation de pouvoir promptement concourir par leurs armes à rétablir, dans les domaines du Saint-Siége, l'ordre troublé par une horde de sectaires, le saint Père, se fiant à l'intérêt religieux de ces puissances, filles de l'Eglise, demande avec une entière assurance leur intervention armée pour délivrer principalement l'Etat du Saint-Siége de la faction des misérables qui y exercent, par toutes sortes de crimes, le plus atroce despotisme.

» De cette manière seule, l'ordre pourra être restauré dans les Etats de l'Eglise, et le saint Père rétabli dans le libre exercice de sa suprême autorité, ainsi que

l'exigent impérieusement son auguste et sacré caractère, les intérêts de l'Eglise universelle et la paix des peuples : c'est ainsi qu'il pourra conserver ce patrimoine qu'il a reçu dès son avènement au pontificat, pour le transmettre dans son intégrité à ses successeurs.

» Sa cause est celle de l'ordre et du catholicisme. C'est pourquoi le saint Père a la confiance que, tandis que toutes les puissances avec lesquelles il entretient des relations amicales, et qui, dans les diverses phases de la situation où il a été réduit par un parti de factieux, lui ont manifesté le plus vif intérêt, donneront leur appui moral à l'intervention armée que la gravité des circonstances l'oblige à invoquer ; les *quatre puissances* ci-dessus nommées n'hésiteront pas un moment à lui prêter la coopération qu'il requiert d'elles, rendant ainsi un immense service à l'ordre public et à la religion. »

LETTRE XV.

Chapelle Pauline. — Tableau de la Saint-Barthélemy. — Conversion sur ce point d'histoire. — Chapelle Sixtine. — Michel-Ange. — La *Transfiguration* et les *Stanze* de Raphaël. — L'Apollon du Belvédère. — Laocoon. — La statue du Nil. — Réfutation des fausselés avancées par les journaux. — Un vaudeville de M. Scribe. — Lettre de la municipalité de Tivoli.

Rome, le 30 août 1819.

Dans la description que je vous ai faite du Vatican, j'ai glissé légèrement sur les deux chapelles Pauline et Sixtine. C'était à dessein : je me ménageais par là un retour facile dans ce sujet; car je désirais l'étudier davantage et vous faire part de mes observations sur les principaux chefs-d'œuvre des artistes qui ont fait la renommée du Vatican. Je vais saisir, en outre, cette occasion pour vous dire ma conversion sur un point d'histoire qui toujours, jusqu'ici, m avait scandalisé.

L'entrée des chapelles Pauline et Sixtine, au Vatican, se trouve dans le vestibule nommé *Sala-Regia*. Rien n'égale la beauté de cette salle, qui communique aux diverses parties du palais, et où l'on arrive par l'escalier d'honneur. On voit, dans la chapelle Pauline, deux tableaux de Michel-Ange : le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Conversion de saint Paul*. Le premier est de beaucoup préférable au second, qui ne fut fait, par l'illustre peintre, qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Les portraits de vingt-huit papes y sont aussi suspendus, à côté d'autres toiles, dont la principale représente la mort de l'amiral de Coligny et le massacre des huguenots.

A cette vue, je l'avoue, j'éprouvai une sorte de répulsion, presque de l'horreur. La déplorable journée de la Saint-Barthélemy m'était revenue en pensée. Je fis un geste d'indignation, dont s'aperçut l'abbé ***, que j'avais pour compagnon dans ma promenade au Vatican.

— « Ce tableau vous trouble? me dit-il... C'est que, voyez-vous, l'histoire de la Saint-Barthélemy est encore à faire. Quand, au moyen des monuments les plus authentiques, on aura reconnu que ce massacre ne fut ni inspiré, ni conseillé, ni, à plus forte raison, commandé et dirigé par l'Eglise, on saura mieux l'apprécier. Tenez, écoutez-moi : que l'on écarte les calomnieuses fictions de Voltaire et les inventions non moins fausses de Chénier dans sa fanatique tragédie de *Charles IX;* qu'on examine de sang-froid l'ensemble des faits, et voici le jugement que dictera la conscience : Le massacre fut, premièrement et principalement, l'œuvre d'une reine ambitieuse, personnellement fort indifférente à la religion des Français, et qui, pour se maintenir au pouvoir, eût fait couler, avec la même facilité, le sang des catholiques et celui des huguenots; il fut, en second lieu, l'œuvre d'un roi de vingt-deux ans, effrayé, trompé par son indigne mère, et extrêmement aigri contre des factieux qui, depuis dix ans, lui faisaient

une guerre acharnée et avaient mis deux fois sa liberté et sa vie en péril.

» Les chefs qui présidaient à l'atroce exécution furent évidemment mus, les uns, par les motifs politiques qui l'avaient inspirée, tels que les Montpensier, les Nevers, les Tavannes ; les autres, par l'esprit de vengeance, tels que les Guise. Dans Paris, les exécuteurs furent animés et par les ordres exprès de la cour, et par l'idée de la conjuration contre les jours du roi et des princes, conjuration supposée, mais que les événements antérieurs rendaient assez vraisemblable. Dans les provinces, il n'y eut aucun ordre de la cour; le peuple se porta au massacre, entraîné par l'exemple de la capitale, par le bruit de la conspiration, et aussi par la haine que lui inspirait une faction qui n'était pas sans torts graves envers la patrie. La religion fut donc exclue du conseil où l'on vota le massacre; on ne s'en servit pas même comme d'un prétexte.

» Charles IX, dans la déclaration qu'il fit au parlement, immédiatement après cette tuerie, ainsi que dans les lettres qu'il écrivait aux commandants des provinces et à ses représentants près les cours étrangères, ne donna d'autres raisons de sa conduite, que la découverte soudaine du prétendu complot formé par l'amiral, pour exterminer la famille royale, et élever sur le trône le prince de Condé.

» Si la religion n'entra pour rien dans la résolution du meurtre, elle ne fut pas moins étrangère à son exécution. A l'exception de quelques prédicateurs fanatiques, qui blâmèrent l'humanité du gouverneur opposé aux assassins, nous ne voyons le clergé intervenir dans ces épouvantables scènes que pour diminuer le nombre des victimes, là où ils ne fut pas assez heureux pour les sauver toutes, comme à Lisieux. C'est un fait que confirme le martyrographe lui-même des calvinistes.

» Vainement, afin de rendre l'Église complice d'un

pas mourir sans voir l'achèvement de cette merveille. Enfin la voûte fut découverte, et l'Italie tout entière surnomma Michel-Ange le premier peintre du monde.

Ces peintures reproduisent l'ouvrage des six jours. Le compartiment qui représente la création de l'homme est sublime; on y sent l'âme humaine, avec ses nobles instincts et sa haute intelligence, tombant de la bouche de Dieu dans ce corps qui va devenir son temple et son organe. On sent que ce premier homme, sortant des mains du Créateur, contient en lui le germe de toute grandeur et de tout génie. La création de la femme a plus de douceur et de charme; Eve est d'une délicatesse virginale qui ne manque pas de vigueur; la sérénité de son regard semble remercier Dieu de l'avoir donnée pour compagne à celui qui doit trouver en elle son bonheur et sa joie. Dans le reste de la voûte, il a peint les sibylles, les prophètes et plusieurs autres figures d'une rare beauté. Le merveilleux, c'est que ce travail fut sa première peinture à fresque.

Lorsque Clément VII monta sur le trône pontifical, il ne s'agissait plus, pour l'achèvement de la chapelle, que d'en orner les extrémités; il voulut donc y faire représenter deux vastes sujets : au-dessus de la porte principale, la *Chute des Anges rebelles*, et derrière l'autel, le *Jugement dernier;* mais il mourut avant d'avoir pu réaliser son projet. Ce fut Paul III qui le fit exécuter voici ce que l'on raconte à cette occasion :

Suivi de dix cardinaux, Paul III s'en alla un jour trouver Michel-Ange, et le pria de se charger du jugement dernier. Michel-Ange avait déjà été sollicité à cet égard, mais toujours il avait hésité à se prononcer ; seulement, à part lui, il s'était occupé à faire une sorte d'ébauche générale, calculée sur la forme ogivale de la muraille qui attendait l'œuvre de son génie. Aussi, quand il vit arriver dans son humble maison l'illustre pontife suivi de son

cortége, son juste orgueil en fut flatté, et il ne chercha plus à se défendre; il accepta cette nouvelle tâche, avec la réserve, toutefois, qu'on le laisserait disposer son sujet comme il l'entendrait, et qu'il ne serait tenu de se soumettre à aucune censure. Le peuple aurait voulu que le tableau fût sur toile; Michel-Ange, qui détestait ce genre et l'appelait avec dédain *un métier d'amateur*, refusa de se rendre à ses désirs, et déclara que l'ouvrage serait à fresque. On céda de bonne grâce, et Michel-Ange s'appliqua dès ce moment, avec persévérance, à exécuter ce magnifique travail. Il avait alors cinquante-huit ans.

Quand, après huit années de soins et de fatigues, la fresque fut achevée, on l'accueillit avec transports; des acclamations unanimes éclatèrent aussitôt par toute l'Italie, palpitante d'émotion à cette vue. C'était une idolâtrie universelle. Cependant, quelques années après, Pie IV se dégoûta des nudités de cette savante composition, et les fit dissimuler par un élève du grand artiste, Daniel de Volterre, qui s'en acquitta le mieux possible, et n'en retira pourtant que le surnom de *Braghettone* (culottier.)

On voit au haut du tableau Jésus-Christ et sa Mère au milieu de la gloire du ciel; au bas, les morts sortant du tombeau; des cadavres, soulevant la terre qui les recouvre, s'élèvent avec effroi vers leur juge; les ombres se pressent en foule dans la barque de Caron; les eaux pesantes du Styx croupissent à côté des flammes du Phlégéton, et des réprouvés, précipités du haut du ciel par la justice divine, roulent avec désespoir au fond du terrible gouffre. Au sommet, dominant toute la scène, le Père éternel se renferme dans sa gloire, environné de légions d'anges qui l'adorent avec amour et respect.

Le trop célèbre Pierre Arétin avait été vivement ému de cette peinture : « Les rayons du ciel, dit-il, et les feux de l'abîme, percent sous les ténèbres qui couvrent l'es-

pace. A cet effrayant spectable de la ruine du monde, je me dis : Si la contemplation de ce grand jour nous remplit ainsi d'épouvante sous le pinceau de Michel-Ange, que sera-ce donc, quand nous comparaîtrons devant celui qui doit nous juger ?... »

Son œuvre terminée, Michel-Ange mourut presque aussitôt, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Après des pertes cruelles, sa vie s'éteignit dans la tristesse et dans l'isolement. Il finit en jetant à la postérité, qui l'admire, ces douloureuses paroles : « J'ai marché de longues années pour arriver à ma dernière heure, et je te connais enfin, mais trop tard, ô monde misérable et insensé ! Je sais maintenant quelles sont tes joies ; va-t-en promettre à d'autres la paix, que tu n'as jamais possédée toi-même !... »

Puisque je me suis tant arrêté sur Michel-Ange, peintre, ne dois-je pas vous dire qu'il était aussi sculpteur, architecte et poète ? C'est qu'en effet Michel-Ange a écrit les plus beaux sonnets de la langue italienne, depuis Pétrarque ; il a bâti Saint-Pierre ; il a taillé la statue de Moïse, dont je vous parlerai plus tard. Quel génie !...

Je quitte les chapelles Pauline et Sixtine, pour rentrer dans les musées du Vatican, et y chercher le chef-d'œuvre de Raphaël, le tableau de la *Transfiguration ;* c'est comme le pendant de celui du *Jugement dernier*, de Michel-Ange.

M. Quatremère de Quincy en a parlé avec une admiration qui rend si bien la mienne, que je vais vous transcrire ce passage :

« Le tableau de la *Transfiguration* posa le comble à la gloire de Raphaël ; non plus seulement parce qu'il fut le dernier fruit de son génie, la plus grande de ses compositions à l'huile, mais encore parce qu'il est celui de ses ouvrages où l'on s'est toujours plu à reconnaître, de la part du peintre, l'accord du plus grand nombre des mérites propres de la peinture. C'est, en effet, celui où

l'on trouve qu'il porta le plus loin l'excellence du pinceau, l'énergie de la couleur, la magie du clair-obscur, et d'autres qualités pratiques dont le discours ne saurait donner l'idée, ajoutons, sans préjudice des autres qualités morales que l'on est habitué à relever dans ses autres productions. Qui ne sait que ce tableau, sous le rapport des combinaisons dépendantes de l'intelligence, du sentiment, de l'imagination, a souvent exercé l'esprit observateur des critiques ou des connaisseurs, et n'a point encore cessé de fournir à de savantes analyses une matière toujours nouvelle de jugements et d'observations aussi utiles à l'art qu'honorables pour son auteur.

» Dans la partie supérieure, le Christ a quitté le sommet du terrain; il se fait voir comme extatiquement suspendu en l'air; il ne vole point, il ne franchit point l'espace aérien; il est comme fixe et stationnaire dans son attitude, entre Elie et Moïse, dont les vêtements flottants les montrent, par opposition, comme descendus du ciel. C'est là ce qu'il faut appeler la partie lumineuse du tableau. Le Christ est lui-même le foyer de la lumière qui se répand à l'entour sur les assistants. Un semblable sujet, traité dans l'intention de rendre l'effet d'une clarté éblouissante, émanée d'un corps tout radieux, pouvait sans doute offrir à un peintre uniquement coloriste le programme d'un effet plus brillant; or, on sent qu'il n'était pas dans les moyens de Raphaël, sous un semblable rapport, de parler aux yeux comme auraient pu le faire Corrège ou Rubens.

» La seconde scène, ou la scène inférieure, est occupée par le reste des apôtres, qui, selon le texte de l'Evangile, étaient restés au bas de la montagne. On ne saurait dire si l'on ne se fait pas quelquefois illusion sur certains effets des tableaux de Raphaël, en prêtant au peintre des intentions qu'il n'eût point, ou dont il ne se rendit pas compte. Du moins, on peut assurer que ses

ouvrages, en tant qu'ils furent inspirés par le sentiment le plus juste et le plus profond, sont restés féconds en motifs toujours divers, en interprétations toujours nouvelles. Ne pourrait-on pas voir, par exemple, dans les masses de cette composition, dont les groupes serrés occupent et remplissent tout l'espace inférieur du tableau, un moyen fort naturel de contraster avec le champ de l'espace supérieur, et de donner par-là une plus grande valeur à l'effet aérien qu'il fallait produire?...

» Ceci est pour le sens physique. Voyons maintenant ce que Raphaël a imaginé pour satisfaire l'esprit par la liaison des deux scènes ensemble, et pour y établir l'unité nécessaire, en se conformant toutefois au récit de l'Evangile.

» Les apôtres, restés au pied de la montagne, attendaient le retour de leur maître; voilà qu'une famille, attirée par le bruit des miracles de Jésus-Christ, lui amène un jeune possédé; elle vient implorer sa vertu divine contre l'esprit malin, qui agite et tourmente le malheureux enfant. Tous les apôtres paraissent saisis de divers sentiments de compassion et d'effroi; mais ils semblent dire tous, et plusieurs l'expriment par le geste : « Celui dont vous avez besoin n'est point avec nous, attendez-le, il est en haut de cette montagne. » Et plusieurs bras élevés montrent d'un geste indicateur le sommet du mont où se passe l'autre scène. C'est ainsi que se rétablit, pour les yeux comme pour l'esprit, cette unité de temps et de lieux, condition indispensable de toute composition.

» On a fait au tableau de *la Transfiguration* le reproche de pécher contre cette règle; on a été jusqu'à dire que c'était un composé de deux tableaux. Mais aussi on peut demander ce que deviendrait la composition réduite à la partie supérieure. Que demande le sujet? De représenter Jésus-Christ transfiguré, dans un état glorieux,

au sommet d'une montagne. Supprimer la vue de la sommité du Thabor, placer la scène sur un local terre à terre, ce serait lui enlever et le pittoresque de son aspect gigantesque, et l'intérêt de son effet idéal, et enfin sa fidélité au récit historique.

» Ainsi, pour exprimer aux yeux cette sorte d'ascension hors de terre, et qui a lieu au sommet d'une montagne, le peintre était tenu de chercher dans la forme de son tableau, comme selon l'esprit de sa composition, ce qui pouvait tendre le plus à le faire pyramider. Dès que toutes les fidélités et toutes les convenances exigeaient la vue accessoire d'une montagne, les deux tiers inférieurs du champ devaient-ils rester vides et nuls pour l'art comme pour l'esprit?... Un aussi grand espace devait-il rester sans figures?... Tout exigeait donc que le peintre occupât cette partie considérable de l'espace inférieur, par une scène épisodique où l'on verrait les groupes de ceux des apôtres qui n'avaient pas été choisis pour être témoins du spectacle mystérieux.

» On convient généralement que, dans aucun tableau, Raphaël n'a touché d'aussi près les bornes de la perfection, autant du moins que la perfection est accessible aux efforts de l'homme. On s'accorde à admirer dans ce chef-d'œuvre un plus grand nombre de beautés poétiques ou d'exécution, que dans aucun de ses ouvrages. Le style en est généralement plus large et plus ample, la manière de peindre plus achevée, le clair obscur plus heureux, les teintes y sont mieux dégradées. »

Passons aux *Stanze* de Raphaël. Cet admirable ouvrage n'étonne pas au premier coup d'œil comme on l'imaginerait. L'éclat, la variété des couleurs en sont ternis; des soldats allemands campèrent au milieu de ces délicieuses fresques, en 1527, lors de la prise de Rome par le comte de Nassau, lieutenant de Charles-Quint; ils ont altéré ces belles pages. Les murs, chargés de peinture, papil-

lotent trop à l'œil, mais bientôt on s'habitue à considérer ces scènes une à une, on est absorbé en face de cette bataille qui décida de la conversion de Constantin et de la paix de l'Eglise ; ici les anges frappent Héliodore ; ils ne touchent pas la terre ; la figure imposante et guerrière de Jules II est représentée dans le personnage du grand-prêtre Omias. On croirait voir sur l'autre paroi l'incendie de Troyes, si la vénérable figure de Léon IV, donnant sa bénédiction au peuple désolé, n'éloignait les souvenirs païens. Sur ce lambris, saint Léon arrête Attila ; ce ravageur de l'Europe, surnommé *le Fléau de Dieu*, demeure consterné à la vue des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui lui apparaissent dans les airs. Au lieu de faire ainsi intervenir une cause surnaturelle pour subjuguer le roi des Huns, n'eût-il pas mieux valu rester tout simplement fidèle à l'histoire, qui attribue le changement subit opéré dans cette âme formidable à l'auguste aspect, à la dignité sainte et douce des traits du pontife, à ses paroles pleines de puissance et de conciliation ?

Mais puisque j'en suis aux merveilles de l'art, comment pourrais-je omettre de décrire l'Apollon du Belvédère, la plus sublime statue de toutes les statues antiques qui ont échappé à la fureur des barbares et à la puissance du temps ?... Je l'admire, certes, mais avec réserves. Oui, cet Apollon est un dieu, mais un dieu créé ; ce front est plein de majesté ; cette bouche respire une indignation calme, mais tout cela est mêlé d'orgueil, et, par conséquent, dépourvu d'amour ; le Dieu triomphe trop de ses succès, de sa supériorité sur les autres. Combien plus noble est l'expression d'une âme fière de sa victoire sur elle-même, fière de son innocence ! Cette fierté là n'est pas offensive : elle rayonne de douceur et de paix. Il y a du mensonge et du non-être dans les divinités païennes, ou, si l'on veut, ces divinités ne sont que l'expression d'une vérité incomplète. J'ai vu le buste du *Christ*, de Michel-

Ange; ce visage, où reluisent toute la beauté, toute la dignité humaine, unies à un céleste caractère de suavité et d'amour qui tempère l'éclat de la majesté divine, c'est vraiment là le Dieu-Homme!...

Un mot maintenant du groupe de Laocoon; je l'ai plus goûté que l'Apollon.

Le Laocoon, exécuté par trois sculteurs de l'île de Rhodes, est de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité celui qui captive davantage; cette figure exprime la vérité, la noblesse d'un sentiment connu de tout le genre humain; l'amour paternel anime ce regard déchirant; la douleur morale surpasse encore la douleur physique; un cri d'angoisse est prêt à s'échapper de ses lèvres; le courage, la tendresse le retiennent; ce fils enlacé par le serpent, concentre toute la sollicitude de son malheureux père; il oublie alors que lui-même est en proie à une cruelle morsure. Oui! cette œuvre est sublime et pathétique au suprême degré! Mais je ne sais si l'artiste chrétien n'aurait pas dû adoucir l'impression navrante de cet étrange spectacle, par un mélange d'espérance et de résignation religieuse. L'âme eût également été attendrie; seulement elle aurait moins souffert, car l'absence d'espoir est ce qui brise le plus...

Enfin, l'un des objets remarquables qu'on rencontre encore, c'est la statue du Nil, sous la figure d'un vieillard couché, entouré de petits enfants, du lotos et d'autres attributs qui désignent la fertilité de ce fleuve.

Le char antique, ou la *bigue,* est aussi un monument précieux.

La fameuse fresque de la *Noce Aldobrandine* indique assez la cérémonie d'un mariage chez les Grecs. Ce morceau excita le plus vif intérêt lors de sa découverte près de de l'arc de Gallien, parce qu'il manifesta la perfection de la peinture chez les Grecs; toutefois les anciens atteignirent mieux l'idéal de la sculpture; la raison en est

simple : toutes leurs pensées tendaient à obtenir le repos, le bonheur de la vie terrestre; les chrétiens, au contraire, inférieurs dans cet art, sont supérieurs dans celui de la peinture, qui exprime mieux les mouvements de l'âme; ils envisagent la vie comme un combat, et ne connaissent que l'activité et la progression.

Avant de terminer cette lettre, un mot de notre situation.

Il y a quelques semaines, *l'Avenire* parlait d'une bataille livrée à Rome dans le champ Vaccino, entre les Montiérani et les Transtèverins, excités par leurs chefs; il disait même le nombre des morts et des blessés. « Les soldats français, ajoutait-il encore, assistaient à cette lutte, en riant comme des fous. » Un autre journal toscan racontait à son tour, peu de jours après, que trente-cinq mille Français bivouaquaient sur les places de Rome, pour maintenir la tranquillité publique. Ces historiettes font rire ici, mais, répétées par d'autres feuilles, elles peuvent trouver créance auprès de gens qui ne sont pas dans le cas de connaître le véritable état des choses; sans réfuter sérieusement ces fables, je constaterai tout simplement ceci :

Le combat du champ Vaccino peut avoir eu lieu le siècle passé, mais, actuellement, il n'y a eu ni combat, ni morts, ni blessés.

Nous ne sommes pas trente-cinq mille Français à Rome, et ceux qui y séjournent ne bivouaquent pas sur les places, ils restent tranquillement dans leurs casernes, ne faisant que le service ordinaire de la place.

Le peuple romain est tranquille, et pour tenir en respect cette partie qui, ici comme partout, est toujours prête à faire du bruit, quelques centaines d'hommes suffiraient.

Un fait, qui vous prouvera que tout le monde ici est bien disposé pour nous (excepté toujours les étrangers mécontents qui restent), dernièrement, au théâtre, on

jouait un vaudeville de M. Scribe, dans lequel il se trouve quelques allusions sarcastiques contre la garde nationale et la Légion-d'Honneur; les mots prêtaient à rire : un *chut! chut!* répété avec force a arrêté le rire sur les lèvres, de peur d'offenser quelques officiers français qui étaient présents.

Ce n'est pas seulement à Rome, c'est encore dans toutes les villes de l'État pontifical occupées par l'armée française, que l'on voit régner la plus parfaite harmonie et la plus réciproque confiance entre les troupes et la population. Témoin la lettre de la municipalité de Tivoli, adressée au général en chef après la visite qu'il avait faite, le 29 juillet, à la garnison de cette ville. Je vous la transcris en entier :

« TRÈS-HONORABLE GÉNÉRAL,

» Cette ville a été bien heureuse de vous posséder dans ses murs, dimanche dernier, et elle a inscrit ce jour au nombre de ses plus beaux souvenirs. Salué comme le libérateur de Rome, vous étiez encore pour nous un objet de consolation et de gratitude, attendu qu'ayant en commun avec Rome les maux d'une tyrannie masquée des apparences de liberté, nous partageons aussi avec elle les biens inappréciables de cette heureuse délivrance que vous avez si dignement accomplie.

» Les peuples de l'État romain transmettront à la postérité le nom béni de la brave armée française, et votre nom. Il nous sera doux de rappeler à nos enfants qu'après avoir dispersé les furieux aventuriers et forcenés qui ont rendu si misérable en peu de temps l'éternelle cité, vous avez envoyé, pour nous mieux rassurer, une partie d'élite de votre armée, chez qui nous admirons le modèle de la

discipline militaire, de la modération, de la civilisation, et que le jour où vous êtes venu parmi nous, votre présence a été pour vos soldats la récompense de la bravoure par laquelle ils se sont signalés dans notre délivrance.

» Recevez, très-honorable général, l'expression de nos sentiments, et soyez certain qu'ils découlent spontanément de l'admiration et de la reconnaissance que nous vous devons, et non d'aucune de ces impulsions si pénibles qu'il nous a fallu suivre dans des jours de douleur et d'oppression. »

LETTRE XVI.

Saint-Jean-de-Latran. — Sainte-Marie-Majeure. — Sainte-Croix-en-Jérusalem. — Objets d'art mis en vente par les républicains. — Opposition de Pie IX. — Dilapidation des finances. — Fâcheuse indiscrétion au sujet de la lettre du président de la république française. — La France, libératrice de Rome, n'a ni le droit ni le dessein d'imposer des lois au pape.

Rome, le 1er septembre 1849.

Une église que j'ai dû visiter des premières après celle de Saint-Pierre, c'est Saint-Jean-de-Latran, la cathédrale de Rome, comme Saint-Pierre est celle du monde. A Saint-Pierre, le pape est *souverain pontife;* à Saint-Jean-de-Latran, il est *évêque de Rome*. Quand un pape est élu, c'est à Saint-Jean-de-Latran qu'il se rend pour prendre possession de son siége comme évêque de la ville. Constantin, qui fit bâtir cette église, la dédia au Sauveur; et d'abord elle porta le nom de basilique constantinienne ou

basilique du Sauveur. Elle dut sa dénomination actuelle à Lucius II, qui la mit, en 1144, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'évangéliste. Son surnom de Latran lui vient d'un certain *Plautius Lateranus*, qui avait eu un palais dans cet endroit. Cette église est la première de toutes en dignité. Le pape y donne la bénédiction *urbi et orbi*, le jour de l'Ascension, du haut du grand balcon de la façade. On y entre par cinq portes qui correspondent à cinq nefs, séparées par quatre rangs de pilastres. La nef du milieu est ornée des statues des douze apôtres; elles produisent un bel effet, quoi qu'en dise la critique. Au-dessus des statues sont des bas-reliefs en stuc blanc, de forme carrée, qui représentent, d'un côté les événements de l'ancien Testament, et de l'autre, ceux du nouveau qui lui correspondent. Ainsi, par exemple, Adam et Eve, chassés du paradis, sont en face de Jésus-Christ en croix; le déluge fait pendant au baptême de Jésus par saint Jean; le sacrifice d'Isaac, à Jésus portant sa croix; Joseph vendu par ses frères, à Jésus vendu par Judas, etc. Au-dessus encore, sont les douze grands prophètes.

A l'extrémité nord de la nef transversale sont suspendus des drapeaux pris sur les Turcs, et en face est la chapelle du Saint-Sacrement, ornée de quatre superbes colonnes de bronze doré qui, selon la tradition, ont appartenu au temple de Jupiter, sur le Capitole. Ce seraient celles qu'Auguste fit fondre après la bataille d'Actium, avec les restes des vaisseaux égyptiens. La chapelle du fond de l'église a un tableau moderne d'Agricola, peintre romain, où l'on remarque un singulier effet d'optique et de perspective.

On compte à Saint-Jean-de-Latran trois cent trente-cinq colonnes, toutes plus jolies les unes que les autres; Rome et le monde entier, je crois, n'ont point de plus beaux marbres.

Auprès de la chapelle du Saint-Sacrement, on voit la

table où Jésus fit la cène, la veille de sa mort. Elle était autrefois recouverte d'une plaque d'argent, qui fut enlevée dans un des mille pillages dont Rome fut la victime. Aujourd'hui elle est renfermée dans un placard vitré. Ces souvenirs, dont Rome abonde, sont touchants. Le cloître attenant à l'église en renferme plusieurs autres.

Ce cloître, de l'architecture la plus gracieuse, est orné d'une multitude de petites colonnes incrustées de marbre ou de dorures, chacune d'un modèle différent. Au milieu de la cour, on voit une citerne dont la margelle de marbre blanc, transportée des catacombes, est regardée comme venant du puits de la Samaritaine.

Sous les galeries, on trouve encore la chaise où s'est assis le pape saint Sylvestre, au concile œcuménique de Latran; une table en marbre rouge antique, sur laquelle on dit que les soldats tirèrent au sort la robe sans couture de Jésus-Christ; cette table aurait pu faire partie du pavé de marbre de la maison de Pilate, à Jérusalem; une autre table de marbre blanc, soutenue par des colonnes, à la hauteur de la taille humaine; deux colonnes octogones, aussi de marbre blanc, auxquelles sont fixés deux anneaux de fer; dans ces anneaux, on plantait les bâtons qui portaient la sentence du juge, et qui ont dû porter aussi celle de Jésus; le tombeau, ou plutôt la place du tombeau de sainte Hélène; un vieux portrait de Jésus-Christ; un autre de la sainte Vierge; les deux moitiés d'une des colonnes du temple de Jérusalem qui se sont fendues au moment où Jésus rendait le dernier soupir. C'est la mère de Constantin, on le prétend ainsi, qui aurait enlevé à la Palestine tous ces restes vénérables, pour en enrichir la ville éternelle.

En sortant de l'église par le portail Sixte, on aperçoit une médiocre statue de bronze de Henri IV; le chapitre la fit élever en mémoire de la donation que ce prince lui avait faite de l'abbaye de Clérac, au diocèse d'Agen,

donation qui lui valut, en outre, et à ses successeurs, le titre de bienfaiteur et premier chanoine de Saint-Jean-de-Latran.

C'est dans cette basilique que, la veille de Pâques et de la Pentecôte, on donne la confirmation aux nouveaux convertis qu'on vient de baptiser dans le baptistère de Constantin, y attenant, et qui est bâti à l'endroit même où Constantin reçut le baptême des mains du pape Sylvestre. Une urne antique, de basalte, sert de fonts baptismaux ; la coupole, qui est au-dessus, est admirée pour les seize colonnes qui la soutiennent, dont huit sont en porphyre et huit en marbre blanc.

En sortant du baptistère, j'ai gravi avec émotion, m'agenouillant à chaque degré, comme tout le monde le fait, l'escalier appelé vulgairement l'*échelle sainte*, ou le saint escalier, *scala santa*. C'est par là que monta le Sauveur pour s'entendre juger par les hommes ; c'est par là que descendit le juste, condamné au supplice des coupables par l'ambition d'un gouverneur romain. Au haut de cet escalier est une chapelle mystérieuse, qui renferme une image très-ancienne de Jésus-Christ.

Je ne vous parle point du palais de Latran ; c'est bien aussi un palais papal, mais maintenant il sert plutôt de musée.

Sainte-Marie-Majeure, n'étant pas loin de Saint-Jean-de-Latran, j'ai pu la visiter le même jour ; et, en outre, j'ai jeté un coup-d'œil sur celle de Sainte-Croix-en-Jérusalem.

Sainte-Marie-Majeure doit sa fondation à un gracieux miracle, que la légende raconte ainsi : « Au commencement du IVe siècle, vivait, à Rome, un illustre patricien, noble rejeton des anciennes familles consulaires. Privé d'enfants, il résolut, de concert avec sa femme, de consacrer sa fortune au Dieu qui la lui avait donnée. Les pieux époux étaient tout occupés de leur projet, lorsque

la sainte Vierge leur fit connaître qu'elle voulait être elle-même leur héritière : « Vous me bâtirez, leur dit-elle, » une basilique sur la colline de Rome qui, demain, sera » couverte de neige. » C'était la nuit du 4 au 5 août de l'an 352, époque où les chaleurs sont excessives en Italie ; le lendemain, l'Esquilin se trouva couvert de neige. La ville entière fut bientôt sur le lieu du miracle. Le patrice Jean, puis le pape Libère, s'y rendirent à leur tour, accompagnés de tout le clergé. On manifesta la cause du prodige, et l'église fut bâtie aux frais des pieux époux. Le nom de *Santa-Maria-ad-Nives* lui fut donné, et elle le porte encore aujourd'hui. En mémoire du pape Libère, qui, l'année suivante, en fit la dédicace, elle fut aussi appelée *Libérienne*. A ces deux premiers noms, on en a ajouté deux autres non moins honorables : *Sainte-Marie-à-la-Crèche*, à cause de la crèche du Sauveur qu'on y conserve ; *Sainte-Marie-Majeure*, sans doute parce que, entre toutes les églises de Rome dédiées à la sainte Vierge, elle est la plus importante.

Quand on a franchi la porte principale, tournée à l'orient, on se trouve vis-à-vis de trois larges nefs, pleines d'harmonie et soutenues par trente-six colonnes de marbre d'une blancheur éclatante, qui proviennent du temple voisin de *Juno-Lucina*. Des chapitaux d'ordre dorique, avec une corniche en mosaïque enrichie de branches de vigne et d'arabesques, couronnent la double colonnade, et fondent leur gracieux dessins avec les ornements du plafond. Ce plafond, à magnifiques compartiments, est doré avec le premier or venu d'Amérique. On dit que la cour d'Espagne, l'ayant reçu des mains de Christophe Colomb, voulut en faire hommage à la sainte Vierge, et l'envoya à Rome, pour orner la plus belle église qui lui fût dédiée, en mémoire du vaisseau que montait Colomb, et qui s'appelait la *Santa-Maria*.

Quatre colonnes, de granit égyptien, soutiennent les

deux grands arcs de la nef, et lui donnent un caractère imposant.

Le maître-autel, élevé de onze marches au-dessus du sol, est formé d'une grande urne antique de porphyre ; le couvercle, de marbre blanc et noir, soutenu par quatre anges en bronze doré, sert de table au sacrifice. On croit que cette urne fut le tombeau du patrice Jean et de sa femme. Le baldaquin repose sur quatre colonnes de porphyre entourées de palmes d'or et surmontées de quatre anges en marbre, tenant à la main une couronne triomphale. De chaque côté de l'autel, aux extrémités du transept, sont les deux chapelles de Sixte V et de la famille Borghèse ; leur magnificence surpasse tout ce que l'on peut dire. En visitant la dernière, on se rappelle avec émotion que naguère elle s'était ouverte pour recevoir les dépouilles mortelles de cette jeune princesse Borghèse, si bonne, si belle et si charitable, morte à la fleur de l'âge, et dont la ville de Rome tout entière a porté le deuil. Au-dessus de l'autel est une madone de saint Luc, placée sur un fond de lapis-lazuli, éclatante de pierres fines, et soutenue par quatre anges de bronze doré ; quatre colonnes de jaspe orientale, avec des piédestaux en bronze doré, une frise en agathe, enfin un magnifique bas-relief représentant le *miracle des neiges*, tels sont les principaux ornements de l'autel. Des fresques inimitables du Guide, des mosaïques, complètent les merveilles de cette église. On y remarque encore les restes d'une multitude de saints. Je n'entreprendrai point de les nommer ici, car ce serait toute une litanie à écrire ; il faut avoir sous les yeux les châsses ou les monuments qui les renferment pour en être frappé.

L'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem, dont je veux encore parler aujourd'hui, fut construite quand l'impératrice Hélène revint de son pélerinage aux saints lieux. Après bien des changements, sans doute, elle a, de nos jours,

un aspect tout moderne, qui n'est certainement pas en harmonie avec ses souvenirs. Elle n'est pas non plus bien intéressante à l'intérieur, mais on y trouve la chapelle souterraine de sainte Hélène, qui renferme les reliques de la passion. Ces reliques sont, m'a-t-on dit (car on ne les voit qu'avec des formalités que je n'ai pu remplir), le plus grand morceau de la vraie croix, la fameuse inscription de Pilate : *Jesus Nazareus rex Judeorum,* et deux des clous qui percèrent les mains et les pieds du Sauveur des hommes. Le maître-autel est orné de quatre belles colonnes, qui supportent le baldaquin. Sous la table est une urne antique de basalte, renfermant les corps de deux martyrs.

Encore un petit mot d'histoire contemporaine, afin de ne rien vous laisser ignorer de ce qui caractérise la révolution romaine. Je ne sais si vous avez su que déjà on avait commencé à traiter avec des amateurs anglais pour la vente de divers tableaux et objets d'art!... Mais le saint Père, se regardant comme obligé, en qualité de souverain des États de l'Eglise, d'empêcher ce honteux trafic, voulut, quoiqu'il eût déjà déclaré nuls et sans valeur les actes émanés du soi-disant gouvernement de Rome, donner, à ce sujet, un nouvel avertissement, et porter à la connaissance de l'Europe que les ventes, constitutions d'hypothèques ou autres contrats de quelque nature que ce fût, qui auraient pour objet les monuments de l'Etat pontifical, seraient regardés comme l'œuvre de gens qui, par un brigandage public, auraient usurpé les propriétés d'autrui.

A propos des biens usurpés, les journaux vous ont appris les dilapidations des républicains; mais moi, qui suis sur les lieux, je puis vous en parler avec plus de certitude encore. Ils avaient réduit la ville sainte à une si profonde misère, que les riches eux-mêmes n'avaient plus d'argent, grâce surtout aux emprunts forcés. On ne

voyait plus que du papier-monnaie ; le trésor recevait en espèces sonnantes, et payait en bons. Il paraît certain que Sterbini avait pris soin de placer chez un banquier de Londres 20,000 écus ; il ne respectait rien, tout lui était propre, jusqu'aux revenus des pauvres.

Indépendamment des émissions officielles de papier, on en faisait de clandestines ; ainsi, dans l'espace de six semaines, on créa de nouveau pour 600,000 écus de bons du trésor, lorsque déjà il y en avait autant en circulation. Où passait tout cet argent ?... Une partie servait à nourrir et à vêtir les nombreux soldats que la république tenait, de force ou de gré, sous les armes ; quant au surplus, le ministère, seul, aurait pu dire à quel usage il l'employait ; c'était son secret !...

Ce pillage des finances aurait suffi, à lui seul, pour amener les plus graves perturbations, quand il n'en aurait pas existé mille autres causes ; mais c'était ce que voulait le gouvernement provisoire, et voici, à cet égard, avec quel cynisme Sterbini exprimait son opinion : « Le pape reviendra à Rome, ou il n'y reviendra pas ; s'il n'y revient pas, nous aurons vécu, et nous paierons avec les biens de l'Eglise ; s'il y revient, nous aurons rendu son gouvernement impossible. »

Les républicains ont fait preuve du courage qui les anime, par leur guerre contre les églises, contre les religieuses, contre les moines !... Ah ! semblable guerre était moins dangereuse que celle qu'il leur aurait fallu soutenir contre les *barbares* autrichiens, aussi se continuait-elle avec une ardeur sans pareille ! Chaque jour on apprenait que de nouvelles spoliations avaient été commises. Après avoir eu l'infamie de porter la main sur la chapelle et sur l'argenterie du saint Père, que pouvait-il y avoir de sacré pour ces misérables ?...

Le grand événement de ces jours derniers a été la let-

tre du président de notre république à son aide-de-camp, M. Edgard Ney, arrivée à Rome tout récemment. Cette pièce n'avait pas de caractère officiel, ce n'était qu'une lettre particulière, elle ne pouvait donc être mise sous la responsabilité des agents du gouvernement. Néanmoins, M. de Rayneval consentit, sur les instances du colonel Ney, à se transporter au Quirinal et à entretenir *officieusement* la commission des cardinaux du contenu de ladite lettre. Il les pria d'en autoriser l'insertion dans le journal officiel. Les cardinaux y consentirent d'abord, puis, après réflexion, ils revinrent sur leur première décision, retirèrent l'autorisation, et déclarèrent formellement que si l'on passait outre, ils se démettraient immédiatement de leurs foctions et sortiraient de la ville. Ils ajoutèrent qu'il leur était impossible de laisser publier un document où le blâme le plus sévère leur était infligé; un document qui, à peine connu, discréditerait partout leur autorité. Mais pendant les quelques heures qui s'étaient écoulées entre l'autorisation primitive et le désaveu, cette lettre était devenue, non-seulement le sujet mais le texte de toutes les conversations. Un instant avait suffi pour que des copies nombreuses en pussent circuler, et elles avaient produit un effet aussi rapide que profond. Notre armée, surtout, la lisait avec avidité.

Pour mon compte, j'ai craint que de cette imprudence il ne sortît quelque nouvel embarras qui aggravât notre situation; car si notre gouvernement entrait sérieusement dans la voie qu'il indique, il excèderait non-seulement son droit, mais encore, par sa tyrannique pression, il appellerait sur notre pays de justes représailles.

Des aveux du journal ministériel et d'une rectification exigée par l'honorable M. de Falloux, il résulte heureusement que la lettre adressée à M. Edgard Ney est simplement l'expression d'une opinion personnelle n'enga-

geant en rien la France, et qui n'a été dictée que par un sentiment peut-être trop prompt d'orgueil national. On aime, sans aucun doute, que le chef de l'État se préoccupe de l'honneur du drapeau, mais, avant tout, il ne faut pas donner à un document qui eut dû demeurer en dehors de la publicité, une importance diplomatique en en dénaturant le sens. Nul n'a le droit ou le pouvoir d'assigner un cachet officiel à une missive, politique ou non, à l'adresse d'un ami, si haut placé qu'en soit l'auteur. Quoi donc consacre un acte gouvernemental?... c'est le contre-seing d'un ministre, et cette lettre n'en portait aucun. Elle indiquait, aux yeux de tout homme sensé, et comme détail privé, le but auquel doit tendre la diplomatie française afin de conduire les affaires de Rome à une solution satisfaisant à la fois la dignité du pays, celle du pape, et sa sécurité, indispensable à la paix de ses États. Placé à ce point de vue, Louis Bonaparte pouvait se dispenser de détours, de formes étudiées.

Reste, je le sais, le fait de la publication, qui est une faute réelle; mais cette faute retombe avant tout sur ceux qui, par une étrange indiscrétion, ont répandu ici une lettre qui devait rester dans le portefeuille de celui qui l'avait reçue; le plus fâcheux, c'est que cette indiscrétion ait entraîné le ministère français à donner, de son côté, une nouvelle publicité à ce document.

Enfin, ce que je déplore le plus en ceci, c'est qu'une fraction du journalisme applaudisse bruyamment à toute démarche apparente tendant à faire peser sur Rome l'autorité et les bienfaits de la France. Il existe une coterie assez influente, qualifiée de tiers-parti, qui voudrait pousser la république à intervenir dans les conseils de la papauté, et, l'épée haute, à y dicter des lois. Cette coterie, je la regarde comme très-funeste aux intérêts et a la gloire de notre pays.

C'est alors que je me demande quel a été le but de l'expédition romaine, et ce qu'a voulu la France en cette occasion ?...

Elle a voulu rétablir le pouvoir du saint Père, renversé et conspué par une poignée de misérables, sortis de la lie la plus immonde de tous les pays ; elle a considéré la question au point de vue catholique, c'est-a-dire au point de vue le plus large, le plus civilisateur. Elle a reconnu que le chef spirituel de cent cinquante millions d'hommes ne pouvait demeurer proscrit. Il y a plus ; elle a vu que si elle ne détruisait pas de son glaive terrible le pouvoir anarchique de Mazzini, l'Autriche se chargerait de cette œuvre. Fille aînée de l'Église, à la France surtout il appartenait de donner au monde cette preuve de force et de sagesse.

Est-ce à dire que ce bienfait lui ait créé sur Rome des droits de suzeraineté ?... Si notre gouvernement se l'imaginait, il se tromperait grossièrement, et chacun comprendrait la juste et noble résistance du pape.

Non, Rome sauvée par nos mains n'est point, pour cela, placée sous notre tutelle. Rome délivrée conserve tous les droits de Rome indépendante. Nous pouvons faire entendre d'affectueux conseils, mais nous devons, par contre, nous abstenir de menaces et de contrainte.

A-t-on le droit d'imposer au pape telle ou telle constitution ? à s'ériger en juge du degré de liberté dont ses sujets sont susceptibles ? à poser la limite qui doit séparer les franchises politiques des masses des droits nécessaires au pouvoir ? à dicter des conditions de libéralisme à un souverain qui a pris l'initiative de toutes les réformes libérales, de tous les progrès administratifs et matériels en Italie ?... A-t-on le droit d'imposer au pape une amnistie que l'on ne voudrait pas proclamer chez soi ?... Non, mille fois non !...

Quant à la sécularisation de l'autorité administrative,

elle est équitable en principe, je le sens; mais c'est au pape seul qu'il appartient d'apprécier jusqu'où elle peut aller. Qu'une telle règle soit établie et réservée en France ou dans tout autre pays dont le gouvernement est essentiellement laïque, rien là qui ne soit juste et sage; mais dicter semblable loi au chef d'un gouvernement ecclésiastique, à un prêtre-roi, exclure, en un mot, d'une manière absolue la participation du clergé à l'administration des États pontificaux, ce serait une anomalie dont le premier acte aurait pour effet de rendre impossible à Pie IX l'exercice de ses droits temporels. Et comment comprendre qu'on puisse enter une souveraineté sacerdotale sur un gouvernement dont tous les agents seraient séculiers et représenteraient un autre ordre d'idées et de sentiments que ceux dont le saint Père est la personnification?... S'il y a ici une transaction à opérer entre le passé et le présent, c'est à la sagesse de Pie IX, et de Pie IX agissant en toute liberté, qu'il appartient, je le répète, de résoudre cette difficulté sérieuse.

En ce qui concerne le Code Napoléon, est-on fondé à le prescrire au pape? les mœurs romaines y sont-elles donc préparées?... Nous trouvons, nous, que c'est un ensemble de lois parfaitement adaptées à nos coutumes; très-bien; mais, pour cela, nous ne devons pas en vouloir gratifier une nation malgré elle! A notre tour, que dirions-nous, je vous le demande, si une nouvelle Sainte-Alliance nous imposait le Code Frédéric ou les Règleglements de police de Joseph II?... Nous crierions comme des enragés; nous nous révolterions à la seule idée de cette protection tyrannique, et jamais nous n'accepterions de passer sous ces fourches caudines.

Ah! suivons donc le sublime précepte de l'Évangile: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait. » Puis l'Europe a les yeux sur nous; elle pourrait bien, et ce serait justice, chercher à délivrer le pape

de nos liens, ainsi que nous l'avons, nous, délivré des chaînes du triumvirat...

Mais je m'arrête me rappellant l'adage latin *Adversus solem ne loquitor*, et comptant aussi sur la loyauté des hommes qui ont aujourd'hui, chez nous, le pouvoir en main.

LETTRE XVII.

Saint-Paul-hors-des-murs. — Reconstruction de cette église incendiée en 1823. — D'où en sont les travaux et les décorations. — Dons qui lui ont été faits. — Lieu où saint Paul a été décapité. — Eglise des Trois-Fontaines. — Deux autres églises. — Instructions des chefs du socialisme répandues en Italie depuis 1846.

Rome, le 6 Septembre 1849.

Je consacre aujourd'hui quelques pages à la description d'une église, celle de Saint-Paul-hors-des-Murs, si célèbre à tous égards.

On éprouve un sentiment pénible à l'approche de cette grande basilique, la plus ancienne qui eût été conservée jusqu'à nos jours, et qu'un affreux incendie consuma en peu d'heures, en 1823. Elle se relève, il est vrai, splendide et majestueuse; mais elle a perdu beaucoup de mo-

numents de l'antiquité, des inscriptions, des mosaïques, des colonnes de Paros et de brèche violette, une galerie authentique des portraits de tous les papes, une vieille et immense charpente de cèdres du Liban. La violence de l'incendie fut telle, que les colonnes furent cassées en plusieurs pièces ou fendues du haut en bas; j'en ai vu de longs fragments qui semblent avoir été tordus. On en comptait cent dix-huit; elles divisaient l'église en cinq nefs.

Ce fut Constantin qui éleva la basilique primitive de Saint-Paul, mais avec tant de hâte, que bientôt ses successeurs la reconstruisirent sur un nouveau plan. Elle fut terminée par l'empereur Honorius, vers la fin du IVe siècle, telle et à peu près qu'on l'a vue voilà trente ans, à part les décorations qui y furent successivement ajoutées.

La fameuse galerie des portraits des papes régnait autour de la grande nef, au-dessus des colonnes. Elle fut commencée, sur la fin du Ve siècle, par saint Léon, et continuée ensuite d'après les portraits originaux ou d'après les bustes et les médailles dont la ressemblance était constatée par divers témoignages. On comprend mieux, d'après cela, la grandeur de la perte. Cette représentation de la dynastie la plus ancienne et la plus respectable, a péri, et l'on ne sait encore si les mosaïques et les portraits existant dans d'autres églises, pourront servir à la recommencer.

On voit, dans l'intérieur du couvent qui tient à la basilique et qui est habité par des bénédictins, beaucoup de débris de l'ancienne église. Ils sont tristement entassés dans les corridors d'un cloître remarquable du XIIIe siècle. Parmi les objets sauvés on montre surtout l'immense mosaïque qui orne toujours le grand arc de l'abside. Jésus-Christ y est représenté entouré des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

La longueur du vaisseau était d'environ quatre cent soixante palmes, près de *trois cent soixante-et-un* de nos pieds, et la largeur avait deux cent trois palmes, ou à peu près cent cinquante-neuf pieds. On l'a rebâti sur le même plan, sauf quelques changements de détail, qui ont lieu particulièrement dans les chapelles. Léon XII ayant publié une bulle pour cette reconstruction, les souverains de l'Europe et de riches particuliers souscrivirent pour l'aider dans son entreprise; il n'y eût pas jusqu'au pacha d'Egypte qui ne voulut y contribuer par le don de six colonnes d'albâtre.

Le chœur et le transept sont terminés et séparés, par un mur provisoire, des nefs inférieures, où il y a beaucoup à travailler encore. Grégoire XVI a voulu consacrer cette partie, qui est déjà une belle et grande église, afin qu'on pût reprendre les offices et les cérémonies en l'honneur de saint Paul. Ce qu'on a reconstruit est d'une somptuosité éblouissante et rappelle le temps des splendeurs de la capitale du monde chrétien. Déjà de très-belles mosaïques ont remplacé les anciennes. Les tables des autels qui doivent orner la nef transversale sont enrichies de malachites données par l'empereur de Russie, de lapis-lazzuli, et autres pierres précieuses. Dans les cinq nefs longitudinales le pavé est achevé.

A la place de la charpente précieuse de l'ancienne église, brille un soffite splendide, orné de caissons magnifiquement dorés qui se détachent sur un fond blanc.

Le pavé est composé de beau marbre dont les couleurs variées forment les plus riches desseins; les murs sont aussi incrustés de marbres choisis. On a utilisé les colonnes antiques qui furent épargnées par le feu. D'autres ont été ajoutées; elles sont, ainsi que celle des nefs, d'un granit du Simplon, aussi poli que le plus beau marbre. Je le répète, cet ensemble de magnificence est éblouissant.

Au centre du transept, mais plus près de la grande nef que de l'abside, est la *Confession* de saint Paul. On garde sous l'autel la moitié des corps des deux apôtres. Quatre colonnes d'un beau porphyre soutiennent un baldaquin gothique de forme pyramidale, élevé en 1820. C'est quelque chose de très-singulier que ces immenses baldaquins gothiques au milieu des églises, où l'on ne trouve rien autre chose qui rappelle ce style ; on ne se rend pas compte d'une pareille singularité. Il semble que les Romains aient voulu au moins rendre cet hommage à notre architecture religieuse du nord, en plaçant ce *specimen* au lieu le plus sacré et le plus apparent de leurs basiliques.

On monte au sanctuaire par deux marches de granit rouge oriental, d'une espèce fort rare ; les murs sont incrustés de marbre vert, avec des pilastres de brèche violette ; quatre colonnes de cette brèche précieuse, soutiennent une riche corniche de marbre blanc. Au centre est le siége pontifical, orné de bas-reliefs dorés ; derrière ce siége on admire un beau tableau représentant saint Paul porté au ciel par des anges. La voûte est toute couverte par l'ancienne mosaïque dont j'ai parlé plus haut. Il y a quatre chapelles dans la croisée. La première est dédiée à saint Étienne, dont la statue, faite par M. Rinaldi, élève de Canova, est d'un style admirablement religieux. La seconde est consacrée au Crucifix de sainte Brigitte, ouvrage d'un artiste, Cavalini, qui fut peintre et sculpteur tout à la fois ; Pie IX l'a fait placer sur une riche tenture rouge et or.

On rapporte une anecdote intéressante au sujet de ce Crucifix : Christine, régente d'Espagne, fuyant devant Espartero, s'était réfugiée à Rome. Elle cherchait à se consoler en visitant les églises et les saints tombeaux. Au moment où elle priait devant le Crucifix de sainte Brigitte, elle éprouva un saisissement extraordinaire et elle

partit aussitôt pour aller se jeter aux pieds du pape, auquel elle avoua ses fautes de reine et de régente, promettant de les réparer, si elle en avait jamais quelque pouvoir. On m'a assuré que ce fait avait été raconté dans le temps par plusieurs journaux français, même par le *National*. J'en ai été quelque peu surpris, quant à ce dernier.

La troisième chapelle est le chœur des bénédictins. La quatrième, toute nouvelle, est dédiée à saint Benoît, dont la statue est un très-bon ouvrage de M. Tenerani. Ces chapelles sont loin d'être terminées. Quant aux décorations, il n'y en aura pas d'autres, les nefs resteront telles qu'elles étaient autrefois, dans le temps où les chapelles latérales n'étaient pas connues.

L'extérieur de cette basilique était tellement simple, m'a-t-on dit, qu'on l'aurait comparé à celui d'une grange; il ne le sera guère moins. Le clocher, tour massive et carrée, s'élève maintenant contre le chœur, tandis que l'autre était contre la façade. Cette façade a été conservée, mais ses mosaïques ont souffert de l'incendie, et la porte de bronze, faite à Constantinople, en 1070, s'est fondue.

Ce qui est surtout admirable, ce sont les colonnes données par Méhemet-Ali, pacha d'Égypte. Il y en a quatre d'un seul morceau, et deux autres composées chacune de deux pièces; elles m'ont paru avoir près de trois pieds de diamètre, si ma mémoire n'est pas en défaut. Leur couleur, pour le fond et pour les veines, rappelle la peau des tigres du pays qui les a produites; leur poli est extrêmement brillant.

On voit dans les ateliers deux statues colossales de saint Pierre et de saint Paul, qui feront un très-bel effet sur l'arc triomphal.

Quand la basilique de Saint-Paul sera terminée, ce sera, peut être la plus imposante et la plus majestueuse de toutes les églises de ce genre.

J'ai voulu aller le même jour jusqu'au lieu où l'apôtre fut décapité, c'est plus loin de presque un mille sur la voie d'Ostie. La plaine, de ce côté, est accidentée; ce sont les monticules et les vallons de la campagne romaine, avec ses prairies et ses champs de blé sans arbres.

J'y ai encore trouvé trois églises, à gauche du grand chemin. Celle des Trois-Fontaines a été bâtie sur l'emplacement où saint Paul eût la tête tranchée. Dans le fond, existe un autel sur chacune des trois sources qui jaillirent aux trois bonds que fit la tête du glorieux martyr, et cette tête est scultée sur le devant de chaque autel. Puis, sous une grille de fer, on peut contempler la colonne sur laquelle saint Paul fut décapité par le glaive, comme citoyen romain. La tradition rapporte que Néron vint assister à ce supplice. Il n'y a là rien d'étonnant, si l'on veut bien se rappeler que ce tyran chérissait de tels spectacles, et qu'il contempla l'incendie de sa capitale en chantant des vers sur celui de Troie.

La seconde église n'a rien d'exraordinaire: d'une architecture romane fort simple, elle est dépourvue de tout ornement.

La troisième est un édifice octogone, terminé par une coupole; on peut y visiter un souterrain où saint Paul fut déposé avant son supplice, et des catombes, dites de Saint-Zénon, général romain que Dioclétien fit mettre à mort avec une multitude de soldats et de fidèles. Là moururent pour leur foi d'intrépides chrétiens; je les ai priés de m'aider à conserver la mienne.

Je n'ai rien autre chose à vous décrire aujourd'hui, mais je vais employer quelques moments de loisir qui me restent, à vous copier textuellement une pièce curieuse qui m'est tombée depuis peu entre les mains, quoiqu'elle soit assez vieille de date. Ce sont les instructions des chefs du socialisme italien, résidant en France, à leurs émissaires dans la Péninsule, on les dit de l'année 1846. Il me

tard elle agit. Les discussions savantes ne sont ni nécessaires, ni opportunes ; il y a des mots *générateurs* qui contiennent tout ce qu'il faut souvent répéter au peuple : liberté, droits de l'homme, progrès, égalité, fraternité ; voilà ce que le peuple comprendra, surtout quand on lui opposera les mots de despotisme, priviléges, tyrannie, esclavage, etc. Le difficile n'est pas de convaincre le peuple, c'est de le réunir ; le jour où il sera réuni sera le jour de l'ère nouvelle.

» 5° *Tous*. — L'échelle du programme est longue ; il faut du temps et de la patience pour arriver au sommet. Le moyen d'aller plus vite, c'est de ne franchir qu'un degré à la fois ; vouloir prendre son vol vers le dernier, c'est exposer l'œuvre à plus d'un danger. Il y a bientôt deux mille ans qu'un grand philosophe, nommé Christ, a prêché la fraternité que cherche encore le monde. Acceptez donc tous les secours que l'on vous offrira, sans jamais les regarder comme peu importants. Le globe terrestre est formé de grains de sable : quiconque veut faire un seul pas en avant, doit être des vôtres jusqu'à ce qu'il vous quitte. Un roi donne une loi plus libérale, applaudissez, en demandant celle qui doit suivre. Un ministre ne montre que des intentions progressistes, donnez-le pour modèle. Un grand seigneur affecte de bouder ses priviléges, mettez-vous sous sa direction ; s'il veut s'arrêter, vous êtes à temps pour le laisser ; il sera isolé et sans force contre vous ; vous aurez mille moyens de rendre impopulaires ceux qui seront opposés à vos projets. Tous les mécontentements personnels, toutes les déceptions, toutes les ambitions froissées, peuvent servir la cause du progrès en leur donnant une bonne direction.

» 6° *Obstacles*. — L'armée est le plus grand obstacle au progrès du socialisme ; toujours soumise par son éducation, son organisation, sa dépendance, elle est un levier pour le despotisme. Il faut la paralyser par l'éducation morale du peuple : quand on aura fait passer dans l'opinion générale l'idée que l'armée, faite pour défendre le pays, ne doit, dans aucun cas, se mêler à la politique intérieure, et respecter le peuple, on pourra marcher sans elle, et même contre elle, sans danger. — Le clergé n'a que la moitié de la doctrine sociale, il veut, comme nous, la fraternité, qu'il appelle charité. Mais sa hiérarchie et ses habitudes en font un suppôt d'autorité, c'est-à-dire de despotisme : il faut prendre ce qu'il a de bon, et couper le mal. Tâchez de faire pénétrer l'égalité dans l'Église et tout marchera. La puissance cléricale est personnifiée dans les jésuites ; l'odieux de ce nom est déjà une puissance pour les socialistes ; servez-vous-en.

» 7° *Moyens*. — Associer ! associer ! associer ! Tout est dans ce mot. Les sociétés secrètes donnent une force irrésistible au parti qui peut les invoquer ; ne craignez pas de les voir se diviser : plus elles se diviseront, mieux ce sera. — Toutes vont au même but par des chemins différents ; le secret sera souvent violé, tant mieux ; il faut du secret pour donner de la sécurité aux membres ; mais il faut une certaine transparence pour inspirer de la crainte aux stationnaires. Quand un grand nombre d'associés recevant le mot d'ordre, pour répandre une idée et en faire l'opinion public, pourront se concerter pour un mouvement, ils trouveront le vieil édifice percé de toutes parts et tombant comme par miracle au moindre souffle du progrès ; ils s'étonneront eux-mêmes de voir fuir devant la seule puissance de l'opinion, les rois, les seigneurs, les

riches, les prêtres, qui formaient la carcasse de l'édifice social. Courage et persévérance !... »

En vérité, le génie du mal est, si on pouvait le dire, *admirablement* inventif ! Peut-on mieux combiner la ruine de la société ?... Et nous, aurons-nous le génie du bien ? Saurons-nous échapper à notre perte ?

LETTRE XVIII.

Courses à travers les ruines de Rome. — Les temples de Vesta, d'Antonin et de Faustine, de Remus et de Romulus, de la Fortune virile, de la Paix, etc. — La maison dorée de Néron. — Le mausolée d'Adrien devenu le château Saint-Ange, et celui d'Auguste, transformé en cirque olympique. Visite aux tombeaux de Bubulus le plébéien, de Caïus Cœstius, de Cecilia Metella, de Servilius Quartus, des Scipions, de Pomponius Hylas et de Pomponia Vitaline. — Théâtres de Pompée et de Marcellus. — Le portique d'Octavie. — Rappel du général Oudinot. — La municipalité lui donne une soirée et lui offre une médaille avec le titre de citoyen romain. — Une pierre lui sera érigée dans la salle des hommes illustres ; inscription qu'elle portera. — Le prince Odelscalchi lui adresse un discours ; réponse du général. — Pie IX lui envoie la grand'croix de son ordre. — Ses adieux aux Romains et à l'armée. — Il va prendre, à Gaëte, congé du saint Père. — Le roi de Naples vient l'y recevoir et le décore. — Décorations que Ferdinand II destine à l'armée expéditionnaire. — Le général Rostolan succède au général Oudinot. — Sa proclamation à l'armée et aux Romains. — Tentative d'assassinat, à Naples, sur la personne de Pie IX et du roi Ferdinand.

Rome, le 18 septembre 1849.

Bien que depuis des siècles Rome ait été le théâtre de toute sorte de catastrophes, elle n'en est pas moins restée la plus magnifique des villes ; c'est que les ruines mêmes

de l'ancienne Rome ne sont pas, certes, sans prestige ; de si grands souvenirs s'y rattachent ! Je veux aujourd'hui m'occuper des plus remarquables.

Je commence par le temple de Vesta, chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, que les barbares eux-mêmes et les siècles n'ont pas osé toucher. Je n'ai pu, en le voyant, m'empêcher de les en remercier, tant cette délicieuse petite *rotonde* m'a fait plaisir. Toujours, en passant par là, son portique circulaire, avec ses belles et sveltes colonnes, a attiré mon attention. C'est bien là un temple de vestales, consacré autrefois à l'entretien du feu sacré ; il est maintenant transformé en une petite église dédiée, par une analogie toute singulière à sainte Marie-du-Soleil.

On ne saurait dire, à Rome, combien d'églises se sont ainsi emparées des anciens temples. Toutes assurément, et il s'en faut, ne sont point dans ce cas ; mais il n'en est pas une qui n'ait quelques-uns de leurs débris. Ici, c'est un portique, là, c'est une abside, ailleurs, ce sont des colonnes détachées, des marbres, des porphyres, des bronzes, que sais-je !...

J'ai voulu visiter aussi l'ancien temple de Vesta, où se conservait le ***Palladium***. C'est dans l'église de Saint-Théodore que l'on trouve les constructions de ce vieil édifice presqu'en entier, excepté la voûte et le portail, qui ont été refaits depuis.

On montre encore près le Capitole un portique magnifique, soutenu par les plus belles colonnes de cipolin qu'on puisse rêver ; tout cela surmonté d'un riche entablement, d'une frise chargée de bas-reliefs charmants ; on lit les noms d'Antonin et de Faustine sur le fronton. C'était leur temple, devenu aujourd'hui la basilique de Saint-Laurent-***in-Miranda***. A quelques pas de là l'église de Saint-Cosme et de Saint-Damien, a pris la place du vieux temple de Rémus et de Romulus.

Ailleurs, celui de la Fortune virile, bâti par Servius-

Tullus, a dû céder ses colonnes cannelées et une grande partie de ses ornements à une église arménienne catholique.

Du reste, c'est un bonheur pour ces temples anciens d'avoir subi ces changements depuis notre ère chrétienne; sans le christianisme, que seraient-ils devenus? A peine les barbares et les siècles ont-ils laissé quelques ruines des autels de Jupiter-Tonnant, de la Concorde, de Vénus et de Rome!

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit du temple de la Paix, jadis, croit-on, palais de Maxence, et devenu, depuis sa mort, la basilique de Constantin. Le déblai de ses trois immenses voûtes a laissé voir que celle de la nef était portée sur huit colonnes de quarante-quatre pieds sur dix-neuf; le pavé était formé de l'assemblage des marbres les plus précieux. On a découvert parmi les débris des trésors de sculpture architecturale, tels que chapitaux, frises, etc. La colonne cannelée, de marbre de Paros, qu'on admire au milieu de la place de Sainte-Marie-Majeure, vient de la basilique de Constantin.

Puisque je viens de nommer le palais de Maxence, j'ajoute ici quelques mots sur celui qu'on appelait le palais des Césars: Bâti sur le Palatin par Auguste, augmenté par Tibère, accru par Caligula, Néron le trouvant trop petit pour s'y loger, l'agrandit tellement que ce ne fut plus seulement un palais, mais une ville tout entière d'édifices et de monuments, renfermant dans son enceinte des jardins, des bois, des étangs, des fontaines, des thermes; renfermant même des collines, car le palais nouveau ne s'en tint plus au Palatin, il gagna la plaine, il alla jusqu'à l'Esquilin, s'en empara et le couvrit. Il en était là, quand le grand incendie néronien arriva; le feu s'y mit, et bientôt tout ne fut plus qu'un vaste et immense monceau de ruines. Néron vivait toujours; il le fit relever, et en peu de temps, grâce à toutes les ressources de l'em-

pire mises à contribution, le nouveau palais effaça l'ancien. On le fit surtout si riche, si resplendissant d'or, que son nom désormais se changea en celui de Maison dorée de Néron, *Domus aurea Neronis*. On peut se former quelque idée de ce fameux palais, quand on apprend que le portique extérieur, à lui seul, était soutenu par trois mille colonnes au moins. Dans l'intérieur, toutes les raretés du monde semblaient avoir été rassemblées : colonnes, statues, marbres, ivoire, or, pierreries. Néron mort, son palais resta intact, dit-on, jusque vers le VIII^e^ siècle, sauf quelques dommages causés par les Vandales de Genséric. Aujourd'hui, ce qu'on en va voir, ce qu'on en découvre n'est plus qu'une assez longue suite de ruines imposantes encore, imposantes surtout par le grand nom qu'elles portent, celui des Césars.

Le mausolée d'Adrien, devenu le château Saint-Ange, était aussi un des monuments les plus remarquables de l'ancienne Rome. L'empereur Adrien le fit construire. Sur une base carrée, d'une vaste surface, s'élevaient en pyramide arrondie, trofs ordres d'architecture, le tout en marbre de Paros. Chaque ordre se composait de colonnes de granit et de porphyre, qui formaient de superbes galeries décorées de statues et de bas-reliefs des meilleurs maîtres. Cet édifice, qu'on appelait *Moles Adriana*, à cause de sa masse prodigieuse, était terminé par une magnifique coupole, surmontée d'une pomme de pin en bronze. Après avoir servi de forteresse aux Goths, de retraite aux petits tyrans qui désolaient Rome pendant les IX^e^ et X^e^ siècles, il fut transformé en citadelle régulière. L'ancien tombeau en fait le corps principal, qu'environnent quatre gros bastions. On y conserve le trésor de l'Église, les bulles et les chartes de la cour de Rome, et l'on y tient enfermés les prisonniers d'État et ceux du Saint-Office. Au centre du monument est une vaste salle peinte à fresque, par Jules Romain, avec des antiques

estimés. Une immense galerie le met en communication avec le palais du Vatican.

Mais avant le tombeau d'Adrien, j'aurais dû peut-être citer comme merveille première et incomparable du genre, le mausolée d'Auguste, placé aussi non loin du Tibre, et en deçà de la porte du Nord ou Flaminienne. Toutefois, on ne peut plus guère juger de ce mausolée que par l'étendue du terrain qu'il occupait, et par des ruines ; sur tout cet emplacement, on a fait construire une espèce de cirque olympique où viennent dans l'été quelques troupes d'écuyers ambulants, donner le spectacle aux Romains, en plein jour. Quel revirement de fortune et de destinée !

Vers le Capitole, j'ai vu le tombeau du Bubulus le plébéïen, à qui le sénat et le peuple avaient décerné cet honneur en mémoire de son courage et de sa probité, *Honoris virtutisque causâ*, comme dit l'inscription. On aime pareil témoignage rendu par la patrie, à la vertu et au mérite d'un simple citoyen : c'est le moyen d'en avoir de bons.

Je suis entré aussi dans celui de Caïus Cœstius, à la porte d'Ostie ; c'est une belle pyramide faite sur le modèle de celles d'Égypte ; elle a, dit-on, cent treize pieds de haut, et chacun de ses quatre côtés en a soixante-sept par la base. On vante assez les peintures anciennes qui se trouvent dans la chambre sépulcrale. Ce Caïus Cœstius n'a d'autre célébrité, du reste, que d'avoir été sous Agrippa un des sept *épulons* ou officiers de bouche chargés de traiter les dieux à certaines solennités ; emploi lucratif, à ce qu'il paraît, et dont il a su tirer profit.

Sur la voie Appienne, j'en ai rencontré un qui m'avait été indiqué, et qui en effet m'a beaucoup intéressé. Ce n'est point un monument érigé à un consul, à un empereur, à un grand homme de la républiqne ou de l'empire ; c'est le tombeau de Cécilia Metella, qui fut une fille tant re-

grettée de son père, une épouse tant regrettée de son mari. Ce sont là deux beaux titres de gloire et d'immortalité.

Sur la même voie, on montre le tombeau de Servilius-Quartus et de sa famille, et d'autres encore qui, dépouillés de leurs ornements et de leurs inscriptions, sont restés et restent depuis des siècles tout-à-fait inconnus.

En revenant sur ses pas, et en rentrant par la porte Appienne, à quelque distance on trouve dans un enclos, un tombeau bien illustre, c'est celui des Scipions. Je me suis rappelé, lorsque je l'ai vu, les injustices anciennes de la patrie envers les grands hommes de cette illustre famille, et je me suis écrié : *Gloire et respect à ce tombeau !*

Dans le même enclos on a découvert, il y a quelques années, un autre tombeau fort curieux, celui de C. N. Pomponius-Hylas et de Pomponia-Vitalina. On dirait une espèce de colombier, et même les Romains donnaient ce nom à ces sortes de monuments, destinés à recevoir les cendres, non-seulement du propriétaire, mais encore des esclaves et des affranchis, en un mot de toutes les personnes attachées à la maison, n'importe à quel titre. On compte aux environs de Rome plusieurs de ces *columbaria*.

Je passe à des monuments plus gais, aux théâtres de l'ancienne Rome. Celui de Pompée, qui contenait, dit-on, vingt-huit mille spectateurs, n'est plus guère visible que sous les constructions du palais Pio. Il avait un grand et vaste portique, soutenu par cent colonnes, qui offrait au peuple un abri contre la pluie. C'est dans une des salles de ce théâtre, la salle *Curia-Pompeïa*, que fut assassiné César.

Le théâtre de Marcellus, bâti plus tard, était beaucoup plus remarquable, aussi s'est-il mieux conservé. On en voit encore de beaux restes, quoiqu'il ait été travesti en forteresse au moyen-âge, et que depuis il ait été envahi par le palais Massini. On peut juger de ce qu'il a dû être

par deux rangs extérieurs d'arcades superposées, qui font un très-bel effet, avec leurs demi-colonnes doriques en bas et leurs demi-colonnes ioniques en haut.

Tout près du théâtre de Marcellus était le beau portique d'Octavie, sœur d'Auguste, soutenu par deux cent-soixante-dix colonnes. Les plus grands maîtres de l'époque avaient travaillé à sa décoration ; il était orné de statues. On ne voit plus aujourd'hui qu'une des portes d'entrée, avec colonnes de marbre blanc et pilastres corinthiens, dont l'entablement est terminé en fronton.

C'est le dernier monument ancien que j'aie à mentionner. J'ai bien recherché encore les débris des maisons de certaines familles, de certains personnages, tels que Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, etc., etc. ; mais je n'ai rien trouvé, et je n'ai à offrir ici que des regrets pour ce qui n'est plus plus.

19 septembre.

Le rappel du général Oudinot a produit une grande sensation. Il prêtait à diverses interprétations ; comme toujours, on s'est arrêté à la moins favorable au brave commandant en chef de notre armée, et ce rappel est regardé comme une disgrâce. L'intervention française avait deux buts : jeter en Italie un corps armé qui y consoliderait notre influence et parerait aux éventualités ; ce premier but est atteint ; délivrer Rome des factieux qui l'opprimaient, et en ouvrir les portes au souverain qu'ils en avaient chassé ; ce second but est également atteint. Sur quoi donc s'étayerait la disgrâce dont on croit voir frappé ce dernier ? Il a fait ce qui lui avait été enjoint, et il l'a fait avec une lenteur motivée, dont l'humanité et les

arts lui sont reconnaissants. Peut-il être responsable des complications qui ont surgi journellement et qui mettent obstacle à la rentrée du saint Père? Non, et les motifs de ce rappel nous sont encore inconnus.

La veille du départ du général, la municipalité lui a donné une soirée dans les salons du Capitole, et elle lui a offert une belle médaille commémorative de son entrée dans la ville, avec le titre de citoyen romain. Toutes les sociétés savantes de la ville éternelle, ainsi que notre état-major, assistaient à cette solennité. Le modèle d'une pierre, qui doit être placée dans la salle des hommes illustres, a été montré à l'honorable général. Sur cette pierre sera inscrit son nom avec les titres de la reconnaissance des Romains (1).

---

(1) On connaît aujourd'hui cette inscription, que voici :

« XII Kal. septembr. an. M.D.C.C.C.XLIX, Pie IX. P. M. IV.

» In ædibus Capitolinis viginti viri curatores urbis cum convenissent, verba facta sunt de Victore Oudinotio, Rhegii duce, qui, cum præfectus exercitui Gallorum Italiæ, pontificiæ potestatis et publicæ libertatis restituendiæ causâ advenisset, strenuè, sapienter, feliciterque rem gessit, suâ militumque virtute, civium animas sibi devinxit. Quâ de re, placuit cudi numisma signatum ipsius ducis imagine, quod populi romani voluntatem auctori pacis, servatori veterum monumentorum testaretur. »

« Le 12 des calendes de septembre, l'an de N. S. 1849, et du pontificat de Pie IX, le 4e.

» Au palais du Capitole, vingt des administrateurs de la ville étant réunis, on s'est entretenu de Victor Oudinot, duc de Reggio, lequel en sa qualité de général de l'armée française d'Italie, venu pour rétablir le pouvoir pontifical et la liberté publique, a conduit son entreprise avec habileté, sagesse et bonheur, et par son courage et celui de ses soldats, a su conquérir l'affection des citoyens, en mémoire de quoi, il a été résolu qu'une médaille serait frappée avec l'effigie de ce général, pour attester les sentiments du peuple romain envers l'auteur de la paix, envers celui qui a conservé ses vieux monuments.

Le prince Odelscalchi a adressé au général Oudinot un discours en langue italienne, pour le remercier des services rendus à la ville, et pour lui offrir le titre de citoyen romain.

Le général a répondu « Qu'en plaçant son nom au Capitole, à côté de tant de noms immortalisés par les siècles, on lui accordait une récompense tellement disproportionnée à ses faibles mérites, qu'il serait écrasé par elle, si cet honneur insigne s'adressait à sa seule individualité; mais on a voulu glorifier l'armée et la France elle-même dans la personne du général en chef, c'est pourquoi il acceptait ce témoignage de la bienveillance des Romains; il l'accepte pour ses compagnons d'armes, dont il ne peut, ni ne doit se séparer. »

Il termina en disant « que, de loin comme de près, à Paris comme à Rome, il appartenait aux Romains sans réserve; qu'il s'efforcerait de remplir les grands devoirs imposés par les lettres de naturalisation qui venaient de lui être accordées, et que, dès ce moment, il se considérait comme *Franco-Romain*. Il déclara enfin, qu'il mettrait éternellement son honneur et sa gloire à consacrer toutes ses facultés au service de Rome, sa seconde et immortelle patrie. »

Le général a reçu du pape la grand'croix en brillants de l'ordre de Pie IX; cette décoration était accompagnée d'une lettre flatteuse pour le général, pour l'armée et pour la nation française. On attend, de Gaëte, beaucoup d'autres décorations pour l'armée.

Avant son départ, une proclamation, portant son nom, a été affichée sur les murs de Rome. Elle s'adressait aux habitants. Après leur avoir rappelé que l'ordre et la tranquillité n'ont pas été troublés un instant depuis que leur ville est occupée par l'armée française, et que le gouvernement temporel du souverain pontife y a été rétabli aux acclamations générales, il reconnaît « que les Romains,

justes appréciateurs de la discipline de nos soldats, leur donnent, en toute occasion, des preuves d'un attachement dont la source est également honorable pour les uns et les autres. Leurs sympathies, ajoute-t-il, sont une récompense, dont toute l'armée sent la valeur, et qu'il apprécie lui-même particulièrement. Il éprouve le besoin de leur en réitérer l'assurance au moment où sa mission dans les États pontificaux touche à sa fin. Rentrant en France, il y conservera toujours le souvenir des éclatants témoignages d'affection et d'estime que les Romains lui ont données ; ses sentiments pour eux seront inaltérables. Il bénira le ciel de nouveau si, avant la fin de sa carrière, il lui permet de contribuer encore à la prospérité et à la grandeur d'un pays qui a les plus puissants droits à son dévouement et à sa reconnaissance. »

Les paroles du général à l'armée l'ont profondément émue ; elles ont augmenté encore, s'il était possible, les justes regrets que nous faisait éprouver son rappel, au moment où nous sentions mieux la sagesse de sa conduite. Je veux vous rapporter ces paroles, qui sont celles du chef le plus judicieux et le plus équitable.

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS !

» Déjà, plus de quatre mois se sont écoulés depuis que nous avons quitté ensemble le sol de notre pays. La grande et sainte cause de la chrétienté, dans l'Italie centrale, réclamait l'intervention de la France. Des obstacles de toute nature nous étaient opposés : vos éminentes qualités militaires et le puissant concours de la marine vous ont permis de les surmonter. A force de valeur et de persévérance, vous avez accompli une œuvre dont l'histoire perpétuera le glorieux souvenir.

» L'armée française, fortement établie dans Rome et dans ses cantonnements, va éprouver des réductions d'effectif.

» Ma mission est terminée. Je remets le commandement en chef à M. le général Rostolan. Cet officier-général est à juste titre en possession de toute votre confiance; elle ne lui fera jamais défaut.

» Les exemples d'ordre et de discipline que vous donnez incessamment ici, ne seront point perdus pour l'Italie. Fidèles à votre passé, vous continuerez de porter d'une main digne et ferme le drapeau sur lequel vous avez jeté un nouvel éclat.

» En me séparant de mes compagnons d'armes, j'éprouve le besoin de leur déclarer que ni le temps, ni les distances ne pourront affaiblir ma sollicitude pour leurs intérêts. J'appellerai l'attention particulière du gouvernement sur les militaires de divers grades qui ont été proposés pour des récompenses, et qui ne les ont point encore obtenues.

» J'aimerai à répéter que tous, officiers et soldats, ont constamment fait preuve de patriotisme dans cette belle contrée d'Italie, où nos pères ont laissé de si imposantes traditions, et de si profondes sympathies. »

Le général Oudinot ne pouvait quitter les États pontificaux sans prendre congé du saint Père et sans recueillir ses dernières pensées. On n'a pas su toutes les particularités d'un entretien qui s'est prolongé plus d'une heure; mais ce qui est connu de tout le monde, c'est la haute estime, ce sont les sympathies de Sa Sainteté pour le caractère ferme et conciliant du général.

Le roi Ferdinand était dans sa capitale lorsque le général Oudinot a débarqué à Gaëte. Il a été prévenu de son arrivée par le télégraphe; et aussitôt il est parti de Naples en bateau à vapeur, pour recevoir le chef de notre

expédi tion. L'accueil qu'il lui a fait dans cette circonstance n'a pas été moins affectueux que celui du Saint-Père, et en remettant au général le grand cordon du premier ordre des deux Siciles, il a, dit-on, ajouté :

« Général, des liens bien puissants vous attachent aux Romains ; vous êtes leur concitoyen par le vœu national, mais vous êtes aussi notre compatriote.

» Si je ne vous remets pas des lettres de naturalisation napolitaine, c'est que votre père les a conquises avec le bâton de maréchal en 1809. Depuis cette époque, le duc de Reggio occupe une place considérable, un rang très-élevé dans le royaume des deux Siciles. Vos titres personnels ont reçu une nouvelle consécration en 1849. »

Je vous dirai à cette occasion que le roi de Naples nous a prouvé qu'il n'était pas indifférent aux services rendus par l'armée française à la cause de l'ordre et de la religion dans les États pontificaux. Juste appréciateur du mérite et de la valeur, il a voulu envoyer cent quarante décorations de différents ordres et grades aux principaux officiers de notre expédition. Nous sommes tous très-sensibles à cette bienveillante marque d'estime.

Le général Rostolan, en prenant le commandement en chef, nous a adressé la proclamation süivante :

« Soldats !

» La confiance du gouvernement m'appelle au commandement en chef de l'armée. Ma première pensée doit être pour le général auquel je succède. Aujourd'hui, en vous faisant ses adieux, il a voulu payer un nouveau tribut d'éloges à votre discipline, à votre valeur, à vos

services passés. Qu'il me permette de le remercier ici, en votre nom et au mien, des sentiments qu'il vous a exprimés.

» Depuis le commencement de la campagne, vous avez été mis à de rudes épreuves; vous avez courageusement supporté de grandes fatigues, affronté tous les dangers. Un guerre imprévue d'abord, puis une résistance insensée, vous ont obligés à renverser les murs de Rome et à y entrer en vainqueurs. Vous avez ainsi accompli la plus difficile et la plus glorieuse partie de votre tâche.

» Cependant la mission que le gouvernement a confiée à vos armes n'est pas complètement achevée. L'armée continuera d'occuper la ville de Rome et les cantonnements. Son installation, qui était jusqu'ici toute provisoire, va recevoir des modifications appropriées aux nécessités d'une occupation plus complète. Je ne négligerai rien pour assurer votre bien être, et pour vous conserver dans le pays la position que vous avez su y conquérir. Votre conduite, votre modération, votre générosité, vous ont acquis l'affection de tous les habitants, les sympathies de tout un peuple, l'estime et le respect de ceux là même qui étaient vos ennemis. Ce sont là des conquêtes dont la patrie vous sera reconnaissante, car elles ajouteront encore à la gloire de nos armes, en étendant dans ce pays l'influence de la France.

» Soldats ! je ne me dissimule pas l'étendue des devoirs nouveaux qui me sont imposés. Je compte en toute circonstance sur votre dévouement et sur votre confiance pour m'en rendre l'accomplissement facile. »

Une autre proclamation a été adressée aux habitants de Rome par le nouveau commandant en chef. Il leur disait, entre autres choses, « qu'il se glorifie d'avoir à continuer la noble tâche si bien commencée par la France et par ses braves soldats. Que pendant la durée de ses

fonctions, comme gouverneur de Rome, il a pu apprécier l'amour que les romains portent à leur souverain, le respect qu'ils ont pour ses vertus; et, qu'ayant pu connaître leurs désirs, leurs espérances, ses efforts tendront sans cesse à la réalisation de leurs vœux. »

Le roi de Naples ou le pape, peut-être tous deux, ont failli, le 16 septembre, être les victimes d'une tentative d'assassinat. Il est vrai que l'on rapporte la chose de plusieurs manières différentes; ce qui fait que je ne vous garantis pas même le récit que donnent les bons journaux, et que voici :

Au moment où le pape allait donner sa bénédiction du haut du grand balcon du palais, sur la place San-Francisco, on entendit un coup de pistolet qui sembla être parti du milieu d'un groupe faisant face aux places occupées par le roi et le souverain Pontife. Deux hommes furent arrêtés immédiatement; sur l'un d'eux, on trouva un pistolet fraîchement déchargé, et sur l'autre, une grenade à main ou petite bombe.

On a dit que le pistolet était parti par accident, l'homme qui le portait ayant été serré de près par la foule. D'autres ajoutent que personne n'ayant été blessé, et la balle ne se retrouvant pas, c'est une affaire de police. Ce qui paraît certain, c'est que pendant la nuit, près du palais, avaient été affichés des écrits séditieux contre le roi, non contre le pape, et qu'on a trouvé sur les deux hommes arrêtés des fragments de ces mêmes placards. On saura peut-être au service de qui étaient ces misérables.

Il est très-connu qu'il existe à Naples une société secrète affiliée avec celles de la république rouge dans d'autres parties de l'Italie et en France.

D'autres disent qu'au moment où la foule attendait la bénédiction du saint Père, une explosion s'est fait entendre sous les fenêtres du palais royal. Aussitôt on a vu des

soldats courir après un individu qui prenait la fuite. Lorsqu'on l'a eu rejoint, on a acquis la certitude que cet homme avait tout simplement fait partir un pétard. C'était un milanais ; on l'a arrêté. Cet incident, du reste, n'a pas autrement troublé cette fête religieuse. La population a fort applaudi le pape et le roi.

LETTRE XIX.

Portes, rues, places, fontaines de Rome. — Le Tibre, ses inondations et ses ponts. — Comment a été reçue par le saint Père la lettre du président de la république française. — Pie IX quitte la demeure de Gaëte pour celle de Portici. — Son voyage. — Quelques mots sur son extérieur, son costume, etc. — Description de Portici. — Restitution des objets enlevés par les républicains. — Perquisitions faites chez les particuliers. — Tentative d'assassinat sur le cardinal Della-Genga. — Témoignages de satisfaction donnés aux soldats français par le saint Père. — Soins que leur prodiguent des dames françaises dans les hôpitaux. — Nombre des malades de l'armée expéditionnaire. — Effet qu'a produit à Rome le *Motu-Proprio*. — Réflexions à ce sujet. — Travail entrepris.

Rome, le 10 octobre 184

Depuis notre présence ici, j'ai parcouru tant de fois déjà les différents quartiers de Rome, qu'il m'est facile aujourd'hui de vous parler de ses principales portes, de ses rues, de ses fontaines, de ses places, etc., au point

de vue de l'art. J'embrasse peut-être beaucoup de choses dans cette lettre; c'est que je voudrais, sans trop de frais, vous donner une idée de tout ce détail, appartenant soit à la ville des Césars, soit à la ville sainte.

Les portes de Rome ont presque toutes une apparence monumentale; plusieurs sont flanquées de grosses tours gothiques. On en pourrait compter jusqu'à dix-huit, dont quelques-unes sont en ruine complète; d'autres appartiennent à l'intérieur de la ville, ou ont été murées pour diminuer l'embarras de la défense et pour ne pas multiplier les corps-de-garde. Il n'en reste plus que douze, je crois, dont huit sur la rive gauche et quatre sur la rive droite du Tibre. La porte Majeure est la plus grandiose; c'est un arc triomphal ajouté par Titus à l'aqueduc de Claude. Elles rappellent toutes quelque événement remarquable. Il y a quelquefois confusion pour leurs noms, n'ayant pas toujours eu le même. Les plus connues sont, après la porte Majeure, la porte du Peuple, la porte Salara, la porte Pie, les portes Saint-Laurent, Saint-Jean, Saint-Sébastien, Saint-Paul, Saint-Pancrace, et celles Portèse, Cavalleghieri et Angélique.

Quant aux rues, dans l'espace de Rome actuellement habité, il y a trois belles lignes tirées, formant trois longues rues qui divisent très-bien le nouveau plan de Rome. Ces trois rues, partant de la porte du Peuple, où la ville s'en va aboutir en pointe, la coupent en trois parties. Celle du milieu, la rue du Cours, la plus longue, la plus jolie et la plus fréquentée, mène droit au Capitole. Celle qui est à droite, la rue de la Ripetta, s'en va, en longeant le Tibre, jusqu'à un petit port du même nom, et de là elle parvient à la place de Saint-Louis-des-Français. La troisième ou celle de gauche, dite del Babuino, conduit vers le mont Quirinal. Ces trois rues principales ne manquent point de tenants et d'aboutissants bien bâtis qui les traversent et y conduisent.

Des rues je passe aux places. Par la porte du Peuple, on arrive sur la place de ce même nom. Des deux côtés, sont tracés de grands hémicycles ornés de statues et de fontaines. A gauche, s'élèvent les rampes du jardin public, en avant duquel on voit la statue de Rome entre celles du Tibre et de l'Anio. En face, Neptune est représenté au milieu des Tritons; les statues des saisons y figurent aussi. Des quatre bâtiments qu'on y remarque, celui de gauche est un couvent d'Augustins; celui de droite contient la douane, une salle d'exposition des beaux-arts et une caserne de gendarmerie; les deux autres appartiennent à des particuliers. Au midi, la vue embrasse deux églises semblables et les trois rues que je viens de citer. Le milieu de la place est orné de l'obélisque de Ramassès; il a soixante-quatorze pieds de hauteur sans le piedestal, aux angles duquel sont quatre lions égyptiens qui jettent de l'eau dans de petits bassins.

Place Navone. Elle forme, du nord au midi, un immense carré long. C'était jadis le cirque agonale, d'un mot grec, ἀγών, qui signifie *combat*, parce qu'on y voyait combattre les athlètes, les pugiles et les coureurs. Elle est entourée de maisons élégantes et d'édifices remarquables, parmi lesquels on distingue surtout la petite église de Sainte-Agnès, l'un des meilleurs ouvrages de Borromini. A ses extrémités sont deux fontaines, mais celle du milieu attire tous les regards par sa grandeur et sa magnificence. Jugez plutôt : Au centre d'un bassin de soixante-treize pieds de diamètre, s'élève un rocher haut d'environ quarante-et-un pieds. Dessus est placé l'obélisque tiré du cirque de Caracalla, ou plutôt de Romulus, fils de Maxence. L'ouverture de cette masse de rocher granitique forme en bas une espèce de grotte d'où sortent d'un côté un cheval marin, et de l'autre un lion. Aux deux angles sont quatre statues représentant les fleuves du Gange, du Nil, de la Plata et du Danube. Le Bernin en

donna les modèles; celle du Danube est la mieux exécutée. Le rocher et les statues laissent échapper une eau limpide et abondante. On rapporte qu'Innocent X, pressé de voir terminer cette fontaine, s'impatientait quelquefois contre le Bernin. Un jour, il se retirait, se plaignant que les eaux ne jouassent point encore, quoique le monument fût achevé. L'architecte le laissa s'éloigner de quelques pas, puis, tout-à-coup, le fracas des eaux jaillissantes vint surprendre le pontife, qui tourna la tête et poussa un cri d'admiration : « Bernini! s'écria-t-il, vous êtes toujours le même! cette heureuse surprise me donne dix ans de vie! »

Un nouveau genre de spectacle remplace depuis longtemps les anciennes naumachies du Colysée. Les samedis et les dimanches de la saison la plus chaude, on lâche les eaux des trois fontaines sur le pavé de la place, dont le niveau est abaissé. Elle devient ainsi un petit lac; alors les voitures et les piétons vont s'y promener pour se rafraîchir; chacun cherche à s'éclabousser; il en résulte des scènes amusantes dont personne ne se fâche, et pendant ce temps-là les musiques militaires, placées sur des estrades, font entendre leurs sons harmonieux.

La superbe place Colonne forme aussi un vaste carré dans lequel s'élève la colonne Antonine. A droite, en entrant, se trouve le palais Chigi, qui fait l'angle du Cours. Au couchant de la place est le bureau général des postes. Il a été restauré en 1839; la façade est de marbre blanc; la plupart des colonnes de son portique ont été trouvées dans les fouilles de l'antique cité des Véïens; les deux cadrans placés sur l'attique sont éclairés la nuit. Le palais Nicolini est au sud, et le palais Piombino s'étend sur le Cours. Une petite église dite de Saint Barthélemy se voit également au midi. En avant de celle-ci est une belle fontaine construite par Jacques della Porta. La colonne

qui donne son nom à cette place, est située sur le forum d'Antonin-le-Pieux, dont le sol était plus bas, car le piédestal est enterré de onze pieds. Elle est moins renommée que la colonne Trajane pour les proportions et pour l'exécution des bas-reliefs; sa hauteur n'est que de soixante-huit pieds et son diamètre de onze et demi. Elle est formée de vingt-huit blocs de marbre blanc; l'escalier est pris dans l'épaisseur de ces blocs. Sixte V la restaura, car elle avait beaucoup souffert, et il plaça au sommet la statue de saint Paul, en bronze, qu'on y admire encore.

Ce que les bas-reliefs offrent de plus frappant, c'est la représentation du miracle de la légion fulminante. Marc-Aurèle y crut fermement; on en cite plusieurs preuves, et l'on dit que s'il laissa sculpter Jupiter lançant la foudre, au lieu du vrai Dieu, c'est qu'il ne pouvait se dispenser de rendre ce monument public conforme aux préjugés du peuple et à la religion de l'État. On ajoute qu'il ordonna alors que les chrétiens fussent traités partout avec douceur.

Au couchant de la place Colonne, on rencontre aussitôt la place, l'Obélisque et le palais du Monte-Citorio. La petite élévation à laquelle on donne ce nom de Citorio, dont l'étymologie n'est pas connue, a été formée des débris de l'amphithéâtre de Statilius-Caurus. L'obélisque, lui, a été surnommé obélisque solaire, parce qu'il servit long-temps de méridienne. Le vaste et riche palais de la Curia-Innocentiana, élevé sur cette place, fut terminé sous Innocent XII, qui le destina aux différents tribunaux des causes civiles. C'est sur le balcon de ce palais que se faisait, deux fois par mois, le tirage de la loterie avant les derniers événements. La loterie, comme on le sait, a été abolie en France en 1830, et en Autriche en 1844; Léon XII l'avait aussi supprimée; mais, voyant que l'on continuait de jouer clandestinement, son successeur, Pie VIII, l'a rétablit sur d'autres bases, et il lui

donna une direction qui devint utile aux pauvres, sans qu'il en résultât un mal pour les autres classes. Il voulut qu'à chaque tirage le gain des numéros sortants servît en partie à faire la dot de cinq jeunes filles. Ce qui contribua aussi au maintien de cette institution, c'est qu'il était très-difficile au gouvernement de remplacer ce revenu par un impôt. En prélever un nouveau n'est pas aisé en Italie, et puis, dans les États où la loterie n'existe plus, restent les jeux de la bourse et des actions, qui enrichissent les uns et ruinent les autres en quelques heures.

Un peu plus loin est la place Capranica. Anciennement les Romains s'assemblaient en ce lieu pour des élections. Cet espace du Champ-de-Mars s'appelait *septi* (palissades), ou *ovile* (bergerie), à cause du genre de la clôture dans laquelle un héraut invitait les citoyens à entrer afin d'élire les magistrats de la république. Plus tard, on remplaça ces palissades par des portiques de marbre. On y donnait des spectacles dans l'intervalle des assemblées. Certes, si les Romains ne trouvaient pas où s'amuser à Rome, c'était bien leur faute!

La place d'Espagne, si connue des étrangers à cause de ses hôtels, n'a pas, à beaucoup près, la physionomie locale des autres places. Sans le magnifique escalier à deux rampes qui conduit à la Trinité-du-Mont, elle ne serait qu'une simple place d'une ville d'Europe, où il y aurait quelques hôtels, des magasins et des maisons bourgeoises, sauf peut-être le palais d'Espagne, d'où lui vient son nom. Sa fontaine, appelée la Barcaccia à cause de sa forme nautique, bien que due au ciseau de Bernini, ajoute encore à sa stérilité architecturale; mais aussi elle fournit l'*aqua virgini*, la meilleure eau de Rome.

Je ne dis rien de la place Saint-Pierre, qu'on regarde comme la première du monde, puisque je l'ai décrite en parlant de la basilique qui en est le principal ornement.

Castor et Pollux, debout à côté de leurs chevaux, colosses que Constantin fit transporter d'Alexandrie, ont donné à la place qui se trouve devant le palais du Quirinal le nom de Monte-Cavallo. Ces statues, qu'enfanta le génie grec, sont placées chacune sur un piedestal dont l'un est signé Phidias et l'autre Praxitèle ; on ne pouvait mieux choisir !... *Opus*, dit l'inscription, *incertum*, ajoutent les savants ; mais ces groupes sont si beaux, que le nom *certain* de leurs auteurs ne ferait qu'ajouter à leur gloire personnelle et rien à l'admiration du spectateur.

Au-devant de ces statues, jaillit une de ces admirables fontaines qui, avec un luxe exclusivement romain, contribuent puissamment à sa fraîcheur, et d'une manière très-sensible, la température ardente de l'été sur les places, dans les rues, et dans les cours des palais. Cette fontaine fait face à l'entrée du palais pontifical.

Sur la petite place de Trevi, à peine digne d'être mentionnée, est la magnifique fontaine Trevi, qui à elle seule ferait la fortune d'une belle ville d'Europe. C'est le plus grand œuvre en ce genre ; seulement, les statues mythologiques élevées au-dessus du vaste bassin de marbre blanc où se précipitent les eaux de l'*Aqua-Vergini*, présentent une olympe fluviale d'un assez mauvais goût. La fontaine Trevi est la première de Rome pour sa salubrité et sa fraîcheur. La plus abondante est la *Paolina*, d'où jaillit une rivière entière. C'est elle qui forme les superbes jets qu'on admire sur la place Saint-Pierre. Celle du Triton est plus pauvre ; toutefois elle fait honneur au génie poétique du Bernin. Quant à la fontaine du Termini, dû à Alexandre Sévère, et qui a reçu de Sixte-Quint le doux nom de *Aqua-Felice*, le Moïse colossal qui devait la décorer, en mémoire du miracle de la Bible, est aussi ridicule par sa forme et par sa pose, que le Moïse de Michel-Ange est majestueux, sublime et divin, au mausolée de Jules II.

Lorsque je prenais des notes sur les fontaines de Rome, celle d'Égérie, si célèbre autrefois, et que le chevalier de Florian a chantée dans *Numa Pompilius*, me revint en pensée, et je voulus la visiter. On la montre en pleine campagne, assez loin de la porte Saint-Sébastien; c'est tout simplement un nymphée, petit temple que les anciens élevaient aux fontaines et aux naïades, et la prétendue statue de la nymphe est évidemment celle d'un homme.

En résumé, Rome possède aujourd'hui cent-cinquante fontaines publiques; chaque maison a la sienne, et toutes sont alimentées par trois aqueducs formant une longueur de vingt-sept lieues.

Un mot maintenant sur le fameux fleuve de Rome.

Le Tibre roule ses flots, toujours jaunâtres, entre les vieilles maisons qui le tiennent encaissé. Il s'appelait *Albula* avant que Tiburtinus ou Tiberinus, roi d'Albe, lui eût donné son nom, plus de deux cents ans avant la fondation de Rome. Il a deux ports, celui de *Ripetta*, où abordent les quelques bateaux de l'Ombrie et de la Sabine, et celui de *Ripa-Grande*, au sud-ouest de la ville, pour les petits navires qui viennent de la mer. De légers bateaux à vapeur remorquent les barques d'Ostie.

Le Tibre cause souvent de terribles inondations dans Rome. Aussi les anciens avaient eu soin de l'enfermer dans son lit par des digues et des parapets que le temps a détruits, mais qui attestaient la crainte que l'on avait dès lors de ces accidents qu'on ne pouvait prévoir ni empêcher.

Aujourd'hui le sol qui s'est élevé de quelques pieds sur les rives, dans l'intérieur de la ville, est le seul obstacle qu'il rencontre, et il le franchit souvent.

Il est facile d'expliquer les inondations du Tibre. La fonte des neiges dans les monts de la Sabine et dans les Apennins, les pluies effroyables qui tombent souvent ici, la conformation du sol montueux de la campagne romaine,

qui précipite les eaux pluviales dans le fleuve avant que la terre ait pu en absorber une quantité suffisante; les vents d'ouest qui chassent les eaux de la Méditerranée vers la côte d'Ostie, et refoulent les eaux du Tibre, toutes ces causes, isolées, sont peu redoutables, mais elles amènent de déplorables résultats quand elles viennent à se réunir. Sans la solidité des constructions romaines et l'imperméabilité du ciment de Pouzzolane qu'on y emploie, la ville se serait déjà vingt fois écroulée dans les eaux.

Les ponts établis sur le Tibre ne sont pas assez nombreux. Voici leurs noms par ordre, en descendant le fleuve:

Le pont Molle, anciennement *Milvius* ou *Emilius;* le pont Saint-Ange : l'empereur Elius Adrien l'avait fait bâtir vis-à-vis de son mausolée, qui est devenu, je vous l'ai dit, le château Saint-Ange; le pont Sixte, du nom de Sixte IV : Antonin le Pieux l'avait fait construire pour passer au Janicule ; on l'appelait *Janiculensis;* les ponts des *Quatre-Têtes* et de Saint-Barthélemy, qui joignent la petite île *Tiberine* aux deux bords opposés. Le premier était appelé Fabricius, et son nom moderne lui vient des têtes de Janus, *Quadrifrons,* dont l'une se voit même encore proche l'église Saint-Jean-Calabite; l'autre portait le nom de Cestius, consul qui le fit bâtir. Le pont rompu était le pont Palatin, le premier qu'on eût construit en pierre. Il en reste une partie considérable, mais on ne l'a pas reconstruit; les papes paraissent s'être lassés de le voir toujours emporté par les inondations. Enfin les fameux ponts de Sublicius et Triomphal, dont on distingue a peine les vestiges.

Nous avons appris une chose qui nous a fait généralement plaisir ici. Il paraît que le saint Père connaissait la lettre du président de la république française à M. Edgar Ney, peu de jours après qu'elle eût paru. L'un des cardi-

naux qui composent le gouvernement provisoire de Rome s'était hâté d'en envoyer une copie au cardinal Antonelli, secrétaire de Sa Sainteté, qui, à son tour, la mit sous les yeux du souverain pontife. Après l'avoir lue, Pie IX croisa les bras et leva les yeux au ciel pendant quelques instants; après quoi il rendit la lettre au cardinal sans proférer un seul mot. La première impression du pape fut un profond étonnement.

Le cardinal Antonelli cependant ne crut pas devoir laisser ainsi tomber la chose, et il voulut obtenir du pape une déclaration formelle relativement aux instructions qu'il convenait d'adresser à monseigneur Fornari, son nonce à Paris. En conséquence, un conseil fut tenu le jour même dans l'appartement du pape, et, après une courte discussion, les cardinaux décidèrent à l'unanimité que la cour pontificale devait regarder la lettre comme non avenue, agir comme si elle en ignorait l'existence; par cette raison que le document n'avait aucun caractère diplomatique, étant simplement une missive confidentielle du président de la république à un de ses officiers d'ordonnance. Le pape ayant approuvé cette décision, le cardinal Antonelli fut chargé d'informer le nonce apostolique à Paris, que, dans ces entrevues avec le ministre français, ou avec le président de la république, il devait s'abstenir complètement de la moindre allusion à la lettre de Louis-Napoléon.

Vous voyez que le saint Père a porté sur la lettre en question le même jugement que tous les gens équitables et de bons sens en ont porté, et que le président de la république lui-même a déclaré être aussi le sien.

11 octobre.

J'ai reçu d'un officier de marine de mes amis, quelques détails sur le changement de résidence du saint Père, que j'ai hâte de vous transmettre.

« Après neuf mois et neuf jours passés à Gaëte, Pie IX a quitté cette ville pour se rendre à Portici, demeure royale, à trois quarts-d'heure de Naples. Avant de partir, le saint pontife a laissé une somme d'argent pour en doter cinquante jeunes filles pauvres de la ville.

» C'est le 4 septembre, que le saint Père s'est embarqué sur la frégate à vapeur le *Tancrède*. On voyait pour la première fois un pape monter sur un navire à vapeur. Je ne vous parle point de toutes les manœuvres des bâtiments de guerre, des salves, des *vivats*, qui ont accompagné la traversée du saint Père. Vous n'y verriez qu'un cérémonial extraordinaire, dans lequel ont figuré le roi et la reine de Naples, des cardinaux, des officiers de terre et de marine, etc., etc.

» Le lieu où le saint Père a débarqué était richement paré. Les voitures de la cour se trouvaient là, entourées de détachements des gardes-royaux à cheval et à pied, pendant que toute la route jusqu'au palais de Portici était garnie d'une double haie de grenadiers de la garde et de sapeurs.

» En descendant de voiture, le saint Père est allé à la chapelle où, après le *Te Deum*, la bénédiction du Saint-Sacrement a été donnée. Sa Sainteté a admis ensuite à sa table le roi et les princes, pendant que le cardinal Antonelli recevait à la sienne les cardinaux et les personnages de distinction. Après le repas, Sa Majesté a pris congé du pontife et a regagné sa capitale. »

Je trouve dans la lettre de mon ami une petite descrip-

tion de Portici que nos dictionnaires géographiques français ne donnent point. Profitez-en donc comme moi, vu l'intérêt qui s'attachera désormais à ce lieu.

« Portici se trouve au pied du Vésuve, sur le golfe de Naples. Il occupe avec le village de Résina, la place de l'ancienne ville d'Herculanum, qui fut, l'an 79 de Jésus-Christ, détruite et ensevelie par une irruption du Vésuve. C'est une petite ville de cinq mille âmes, où conduit une jolie route qui part du pont de la *Maddalena* à Naples, et côtoie la mer jusqu'à la *terre de l'Annunziata,* bordée de maisons élégantes et de villas somptueuses qui font de toute cette côte comme un faubourg de la capitale, peuplé d'environ quatre-vingt mille habitants.

» Portici sert très-souvent de but aux parties de campagne des Napolitains. Le mois d'octobre surtout est celui où toute la ville se rend en foule, en voiture ou à pied, dans ce lieu charmant, qui prend alors un aspect de vie et de mouvement qu'on ne trouve guère en Italie qu'aux environs des grandes villes.

» La cour d'honneur de la résidence royale de Portici est traversée par la grande route de Salerne et des deux Calabres; c'est au roi Charles III que l'on doit le sentiment paternel de ne pas avoir dérangé la voie publique et d'avoir sacrifié son repos à la facilité des communications. Le pavé, tout de mosaïques antiques, l'élégance des portiques, la beauté des peintures, font du palais de Portici une superbe demeure princière.

» Depuis son arrivée à Portici (continue la lettre que je vous transmets,) le saint Père a fait une visite à Naples. C'était le 6 septembre. Cette circonstance solennelle a fourni au peuple napolitain l'occasion de manifester son amour pour Pie IX. Il paraît que tout le monde, grands et petits, riches et pauvres, ont fait parfaitement leur devoir. Aussi l'âme du bien-aimé pontife en a été consolée et extrêmement réjouie. Du moins, c'est la chroni-

que du jour. Je ne puis vous en dire davantage à ce sujet, n'étant pas sur les lieux.

» Tous ceux qui ont vu le pape de près le trouvent très-changé depuis trois années, d'où date son avènement. Ses cheveux sont presque tous blancs, et l'on remarque sur sa physionomie si sereine les traces des soucis. Pie IX est tout à la fois gentleman et prêtre, et jamais l'Église catholique n'a été plus dignement représentée.

» A l'exception des grandes occasions, le costume du pape est très-simple; il porte une sorte de soutane en mousseline blanche épaisse, tombant jusqu'aux pieds, par-dessus ses vêtements; il a une calotte blanche et des pantouffles blanches brodées d'or; il a, au troisième doigt de la main droite, une grosse bague qu'il donne à baiser aux personnes qui lui sont présentées. Voici le cérémonial de la présentation : Le visiteur s'avance vers le pape; il salue plusieurs fois; arrivé près du saint Père, il fléchit le genou, et prend, avec la main dégantée, le doigt que le pape lui donne à baiser.... »

A moi, maintenant, de vous apprendre ce qui se passe ici.

On poursuit activement la liquidation des actes de la défunte république. A mesure que s'opèrent les restitutions aux établissements publics et particuliers, des affiches, placardées au coin des rues, les font connaître. On sait que pour soudoyer ses gens et conserver son autorité, le triumvirat a prodigué l'argent, et voici, outre le pillage organisé, les moyens dont il s'est servi pour se procurer cet argent. L'argenterie des monastères, les vases sacrés des églises, le linge des établissements publics, les effets plus ou moins précieux des maisons particulières, le métal, or, argent, cuivre, partout où il se trouva, dans la demeure du riche comme dans celle du pauvre, ont été l'objet de ses convoitises, et lui ont fourni une

large dîme. De toutes ces dépouilles opimes, les unes ont disparu, les autres ont été recouvrées : des calices, des ostensoirs, des châsses, des pièces d'argenterie, merveilles du passé, plus précieuses par le mérite du travail que par la magnificence de la matière, ont été engloutis par le creuset du fondeur, ou parcourent le monde; d'autres ont été heureusement préservées; on n'a pas eu le temps de les fondre ; on les a restituées aux lieux et aux personnes auxquels elles appartenaient. Le mobilier des citoyens n'avait pas été respecté : à celui-là, on avait enlevé ses lits; à celui-ci, ses chaises et ses fauteuils; à l'un, sa batterie de cuisine; à l'autre, ses draps et ses serviettes. Les objets retrouvés et reconnus sont rendus immédiatement à leurs propriétaires.

C'est chose curieuse de voir la cour du Capitole en ce moment; on y a entassé les objets qui n'ont pas encore été redemandés, ou qui n'ont plus de valeur, tant ils sont détériorés. On remarque des balcons entiers, des treillages en fer, des meubles brisés, des débris de voitures de cardinaux et de prélats, des vestiges de statues, des lambeaux de toiles peintes, etc., etc. Dans ce triste musée de la révolution, on voit que tout était bon aux pillards, chacun faisait sa main. Et voilà pourtant le résultat de ce beau règne tant regretté par les rouges!... Voilà ce qu'on appelait le *réveil de la nation italienne* reconquérant son indépendance ! Qu'eût-elle donc fait plus tard, si déjà, à son aurore, elle avait tout bouleversé et saccagé ?

Ce n'est pas tout : pour ajouter à ses titres glorieux, le fameux gouvernement républicain a sciemment et volontairement fait de la fausse monnaie. Je ne dis rien de trente millions de papier-monnaie qu'il a mis en circulation ; la nécessité était là, et d'autres gouvernements l'avaient fait avant lui; mais je veux parler d'une monnaie entièrement fausse, composée de cuivre recouvert

d'une pellicule d'argent, émise jusqu'à concurrence de cinq à six millions, et qui se trouve aujourd'hui la seule monnaie courante; car la monnaie des papes ne paraît plus à Rome, il n'y a dans la circulation que la monnaie du triumvirat. Ces pièces sont assez belles ; elles portent l'effigie de l'aigle romaine. Les pièces de 40 baïoques (40 sous), sont presque de la largeur de nos pièces de 5 francs, et le reste est à l'avenant. Telle est la loi *du progrès !* Les rois coupables d'avoir altéré les monnaies ont été surpassés de nos jours, comme vous le voyez.

Ce qui a surtout excité le zèle du gouvernement pontifical, c'est l'enlèvement des bronzes d'églises. Aussi s'occupe-t-il de recouvrer la quantité de métal encore existante et tirée des cloches qui ont été fondues. Pour compenser le métal qui manque, il a accordé quelques canons hors de service. Des mesures ont été prises pour pouvoir restituer aussi bien que possible, à chaque église, la quantité de métal qui lui a été enlevée par l'anarchie.

Malgré une ordonnance qui obligeait les détenteurs d'objets saisis pendant la révolution, à les rapporter, sous peine d'être tenus pour coupables de vols qualifiés, il manque encore un grand nombre d'objets précieux, vases sacrés, etc. Le peuple a lui-même demandé que la commission procédât à une perquisition générale. Cette perquisition s'est faite dans cinq à six cents maisons de Rome; on en a fait une dans le Ghetto, où vingt maisons seulement ont été visitées. On avait signalé le Ghetto comme l'endroit où se trouvait la plus grande partie des objets recherchés; et, en effet, on en a saisi beaucoup. Mais ne croyez aucune des calomnies qu'on a fait courir à ce sujet. Je viens de vous dire que la perquisition a été générale, et qu'elle n'a pas été prescrite exclusivement pour le Ghetto; en outre nulle violence n'a eu lieu; le préfet de police, Le Rouxeau, y assistait, et les Français

n'y ont pas pris part, étant seulement placés pour surveiller.

Le cardinal Della Genga a failli être assassiné; heureusement le coup a manqué; mais les traîtres qui l'on résolu se proposent d'y revenir une autre fois. Nous verrons s'ils l'oseront!...

Quant à nos soldats, ils continuent à montrer une telle discipline et un si grand dévoûment, que l'autre jour, j'entendais dire à des Romains qu'on les prendrait pour des enfants de saint Ignace. Le saint Père est touché des exemples de vertu qu'ils n'ont cessé de donner depuis leur entrée en Italie; et, pour leur prouver sa satisfaction, il s'est empressé, je ne sais si je vous l'ai dit, d'envoyer de nombreuses décorations aux officiers et aux soldats, et une médaille d'honneur pour ceux qui n'auront pas eu de décoration. De plus, le pape, voulant joindre le don du pontife à celui du souverain, vient de faire imprimer un petit livre ayant pour titre : *Le Trésor du Soldat*, et qui sera distribué, de sa part, à chacun de nos soldats.

Vous allez voir que nous ne sommes pas négligés pour des soins d'un autre genre. Des dames françaises, dont les unes habitent Rome depuis long-temps et les autres seulement en passant, ont formé une société pour aller adoucir, dans les hôpitaux militaires, les douleurs de nos soldats. Elles se rendent chaque jour auprès d'eux; et, avec cette sensibilité et cette délicatesse que possèdent le femmes, elles les raniment, les encouragent, leur parlent de leur patrie, de leurs familles, de Dieu et de leurs devoirs; leur rendent les petits services qui leur sont permis, et joignent ainsi le soulagement de l'âme à celui du corps. Elles secondent les administrateurs, et ne font rien sans leur approbation; aussi tous les admirent et les bénissent.

Nous avons en ce moment beaucoup de malades dans l'armée expéditionnaire : on en compte environ trois mille;

les deux tiers sont soignés dans les hopitaux, et les autres dans des chambres. Le prince Borghèse a offert pour nos soldats malades sa villa Faverna, demeure magnifique, où l'on peut mettre trois cents hommes. Deux couvents leur sont aussi destinés, et nous espérons que ces mesures amélioreront l'état sanitaire de notre armée. La plupart des maladies viennent de ce que nos soldats ont couché long-temps en plein air, sous des tentes, afin de ne pas gêner les habitants de Rome; ils y ont gagné des fièvres, dont quelques-unes sont pernicieuses. On va établir une maison de convalescence à Frascati; on dit que c'est le lieu le plus salubre et le plus propre à rétablir le plus promptement nos malades.

Avant de clore ma lettre, j'ajouterai que l'on s'est beaucoup occupé ici du *Motu Proprio,* envoyé de Portici par le saint Père, et daté du 12 septembre. Ce document a excité un vif mécontentement parmi les rouges. Mais la majorité de la population l'a accueilli avec une grande satisfaction, surtout l'annonce de l'amnistie; car beaucoup de gens qui s'étaient plus ou moins compromis pendant la république sont bien aises de se voir ainsi couverts.

L'édit du pape paraît à tous les honnêtes gens renfermer les concessions compatibles avec les nécessités du moment. C'est un commencement de réforme administrative; c'est un moyen d'asseoir l'action des séculiers avec le clergé dans la gestion des intérêts temporels du pays, et l'on parviendra à détruire insensiblement les abus inhérents à l'ancien ordre de choses.

Les rouges auraient voulu davantage encore; mais en les satisfaisant, on retomberait dans une nouvelle anarchie. Que feraient-ils de la liberté, si le pape la leur accordait telle qu'ils la souhaitent? Ce qu'ils en ont fait partout, un instrument de trouble et de désordre; partout ils n'ont demandé cette liberté que pour la détruire. Il y a un an à peine, ils ont payé par la plus noire ingratitude les bien-

faits du magnanime Pie IX, et ils voudraient que le souverain pontife sanctionnât les usurpations de la révolte et les institutions créées par l'assassinat!... Rome est encore en proie aux excitations des démagogues; une poignée de rebelles poussent le peuple à la résistance, et déchirent sur les murs ou couvrent de boue et de sang les affiches qui proclament les concessions du saint Père. Est-ce le moment de donner au peuple une liberté qui achèverait de le perdre! Est-ce le moment d'absoudre sans exception les chefs de la démocratie remuante, qui a fait verser tant de sang à l'Italie et à la France?

D'ailleurs, et après tout, on n'a compris dans la catégorie des exceptions relatives aux membres du gouvernement républicain, provisoire, etc., que les anciens ministres, et non les employés administratifs et municipaux, qui y rentraient tout naturellement. De même, on n'a appliqué la dénomination de *chefs de corps* qu'à un très-petit nombre d'officiers supérieurs.

La liste des officiers récidivistes a été grandement réduite aussi; et d'adoucissements en adoucissements, le nombre des exceptés de l'amnistie se trouve porté à moins de trois cents personnes. Trente-neuf ont eu le choix d'être jugés par la justice pontificale, ou de partir avec un passe-port français; et quatorze ont sollicité et obtenu des subsides de la France.

Les chefs de corps seulement ont été atteints; deux ont été poursuivis, MM. Caldoroni et Masi; mais ils ont pu s'embarquer, munis de passe-ports français. Un seul amnistié récidiviste, le colonel Palazzi, a été forcé de s'éloigner. En somme, il n'y a eu que quarante individus obligés de quitter les États romains; il n'y a eu aucune exécution capitale, aucune confiscation.

D'autre part, les conseils de guerre français n'ont condamné à mort que seize individus, assassins de soldats français et de Romains, nos amis, et ces sentences sont jusqu'à présent restées sans exécution.

Ne peut-on pas demander dans quel pays et à quelle époque on a vu une révolution aussi violente que la dernière révolution de Rome, suivie d'une restauration semblable à celle dont nous sommes les auteurs, qui se soit accomplie sans qu'une seule goutte de sang humain ait été versée sur l'échafaud de la justice?

J'oubliais de vous faire part d'un travail que j'ai entrepris, et dont la lecture devra vous intéresser, puisqu'il roule entièrement sur Pie IX : c'est sa biographie. J'en ai conçu le projet par suite des communications que plusieurs personnes m'ont faites, et de quelques détails privés que l'on connaît ici, et qui peignent le saint pontife à grands et véridiques traits.

Pie IX est devenu, aujourd'hui, l'une des plus nobles têtes de notre époque ; le rôle politique que la Providence l'a appelé à jouer, l'a placé d'un seul coup au premier plan du tableau qui se déroule sous nos regards. Ses malheurs, sa dignité, la bonté de son caractère, la droiture de sa conduite et de ses vues, tout cela, enveloppé de son éclatant manteau de vicaire de Jésus-Christ, en fait vraiment un être hors ligne, une de ces natures privilégiées, sur lesquelles il est aisé de reconnaître que l'amour suprême s'est arrêté.

LETTRE XX.

Les églises de Rome sous le rapport de l'art. — Saint-Sébastien, — Saint-Laurent-hors-des-Murs. — Cimetière public. — Sainte-Marie-des-Anges. — Sainte-Marie-in-Transtevère. — Sainte-Cécile. — Saint-Augustin. — Saint-Ignace et le Gésu. — Saint-Pierre-in-Montorio. — Saint-Louis-des-Français. — Saint-Pierre-aux-liens. — Cimetière des Capucins. — Cimetière des protestants. — Cimetière des Juifs. — Saint-André-delle-Fratte et M. Ratisbonne. — Nécessité de la rentrée du pape à Rome, et de la présence des troupes françaises.

Rome, le 25 octobre 1849.

Cette lettre va rouler presque exclusivement sur les nombreuses églises de Rome. Ce texte est si riche, il y a tant à admirer dans ces temples du Seigneur, que, malgré que je vous en ai déjà décrit longuement plusieurs, il me faut encore y revenir, sous peine de laisser de côté l'une des plus belles pages de la biographie monumentale de la cité sainte.

On compte à Rome plus de trois cents basiliques, églises ou oratoires ; en outre il y a des églises doubles, supérieures et souterraines ; les chapelles des palais, celles des catacombes. Le dicton populaire n'est donc probablement pas une exagération, quand il affirme qu'il *existe ici autant d'églises qu'il y a de jours dans l'année.*

Que sont les églises de Rome, sous le rapport de l'art?... Voilà ce que je vais essayer de vous dire. Il en est beaucoup qui rappellent le style des basiliques primitives ; le roman et le bysantin apparaissent çà et là, mêlés à différents ordres d'architecture ; mais le génie de la renaissance, que tant d'écrivains appellent le génie fatal, règne en souverain dans la plupart de ces édifices. C'est lui qui a bâti les églises nouvelles, reconstruit ou restauré les anciennes, et souvent altéré le caractère des plus vénérables monuments. Il y a bien quelques églises à arcades ogivales ; on y rencontre bien aussi les signes caractéristiques de ce style qui a produit tant de merveilles parmi nous ; mais, ce qu'on ne voit pas, ce sont ces églises gothiques, à proportions gigantesques, que nous admirons en France, en Belgique et en Angleterre.

Toutefois, je me hâte de convenir qu'en fait de style architectural, il faut avoir égard aux différences des temps et des lieux. Les principes de l'art ne sont pas tellement absolus, qu'on puisse compter pour rien les convenances locales. Non, à mon avis du moins, on ne doit pas être exclusif ; et puis, chaque peuple exprime à sa manière par les arts, le génie et le type qui lui sont propres. Les grandes églises du nord convenaient à la pensée profonde, recueillie et mélancolique de ses habitants ; l'imagination brillante et gracieuse des Italiens devait leur faire adopter un style moins sévère, comme aussi la parfaite régularité des monuments antiques au milieu desquels ils étaient nés les retenait dans les limites d'un genre moins capricieux. J'ajoute une observation qui me paraît importante,

et que je suis étonné de ne pas rencontrer dans les ouvrages écrits sur les édifices religieux de la ville papale, c'est que Rome ne pouvait préférer le gothique pur sans se condamner à laisser inutiles des milliers de colonnes précieuses pour la forme et pour la matière, que l'antiquité lui avait léguées. Il est certain qu'après les souvenirs chrétiens, et avec les innombrables chefs-d'œuvre de l'art moderne, ce qui distingue les églises de Rome, c'est la richesse inouïe des matériaux, empruntés le plus souvent aux monuments célèbres du paganisme, circonstance qui leur donne un double prix. Qui ne sait combien l'église d'Ainay, à Lyon, est fière de montrer ses colonnes de granit, tirées d'un temple antique qu'elle a remplacé? Ici, il y a une quantité prodigieuse d'églises dont les colonnes de marbre, d'albâtre, de granit, de porphyre, proviennent des temples des divinités qu'on y adorait autrefois, de ceux de l'Egypte et de l'Orient. Un compte-rendu détaillé des basiliques romaines viendrait parfaitement à l'appui de ce que j'avance; malheureusement je ne puis l'entreprendre, cela me conduirait trop loin. Visitons donc seulement celles qui m'ont le plus frappé.

Je commence par Saint-Sébastien et Saint-Laurent-hors-des-Murs.

Saint-Sébastien n'a guère de remarquable que son entrée dans les catacombes.

Saint-Laurent est sur la route de Tivoli. Elle est bâtie à la manière ancienne : vingt-deux colonnes ioniques séparent les trois nefs. Dans l'un de ses chapitaux sont encadrés un lézard et une grenouille; ce chapiteau est antique, comme la plupart des ornements d'architecture de cette église. On dit que deux sculpteurs grecs travaillant ensemble à l'édifice dont ce fragment faisait partie, trouvèrent ingénieux de signer de cette façon l'œuvre qu'ils avaient exécutée. L'un s'appelait Βάτραχος (*lézard*) et l'autre Σαῦρος (*grenouille*). C'est ce que racontent

tous les guides de Rome. La chapelle souterraine de cette église est en grande vénération.

Auprès de Saint-Laurent est le cimetière public. Son aspect ne ressemble point à celui des nôtres. Ce ne sont point des arbres ou des fleurs couvrant de verdure le champ de repos, et mêlant je ne sais quelle idée de vie et d'espérance à l'image de la mort. Non, c'est un vaste carré pavé, et à des intervalles réguliers sont des dalles de pierres qu'on soulève avec un anneau de fer placé au centre, et par lesquelles on introduit les cadavres dans d'immenses caveaux souterrains. C'est ainsi que sont inhumés tous ceux qui n'ont pas de dalles particulières autour du cimetière.

En rentrant à Rome, après avoir visité Saint-Laurent-hors-des-Murs, on trouve Sainte-Marie-des-Anges, sur la route du Quirinal, restes imposants des thermes de Dioclétien, convertis par Michel-Ange en église, d'après les ordres de Pie IV. Aujourd'hui, de longs cloîtres silencieux ont remplacé les salles de la joie et du plaisir; et de pauvres chartreux, vêtus de blanc et la tête rasée, marchent seuls sous ces voûtes, où étincelait autrefois le luxe des empereurs.

Sainte-Marie-des-Anges renferme présentement la plupart des grands tableaux qui d'abord avaient été destinés à Saint-Pierre. Ils y ont été transportés à l'époque où les papes les firent exécuter en mosaïque, pour leur assurer une durée plus certaine.

La méridienne qui traverse cette église date du commencement du XVIII^e^ siècle. Elle sert de régulateur aux rares horloges de la ville.

Je n'aurai garde d'omettre de mentionner la première basilique élevée dans Rome en l'honneur de Marie. Elle appartient au quartier du Transtevère, aussi porte-t-elle le nom de Sainte-Marie-*in-Transtevère*. Reconstruite à diverses époques, elle est riche, mais humide et d'un

aspect sombre. Elle est soutenue par des colonnes différentes de forme et de matière, prises à plusieurs temples païens; quelques-unes portent encore les attributs d'Iris, de Sérapis et d'Harpocrate. L'Assomption du plafond, peinte sur cuivre, est du Dominiquin.

Une chapelle, auprès de la grande porte d'entrée, atteste la rudesse de la population de ce quartier; on pourrait ajouter : sa foi. Les colonnes en sont chargés d'armes de toute espèce, suspendues là par suite de quelques vœux, ou pour témoigner à la madone le renoncement au crime; car il faut savoir qu'après un sermon, tel Romain du quartier Transtevère qui mûrissait un projet homicide va quelquefois se confesser et avouer son intention coupable; alors le confesseur exige de lui le serment de ne point se venger, et il lui ordonne d'aller déposer son poignard aux pieds de la statue de la sainte Vierge. C'est quelquefois aussi le renoncement à quelque vie de montagne dont on n'est pas toujours sorti les mains nettes, qui apporte ici couteaux, stylets, poignards, fusils, pistolets, carabines. Mais il faut bien se garder de prendre pour des poignards de longues aiguilles que les femmes du peuple se mettent à travers les cheveux. En voyant ces ornements d'une étrange parure, placés ailleurs que sur la tête d'une femme, il est aisé de s'y méprendre. Or c'est encore un des *ex-voto* qui ne manquent pas ici. Il est faux, du reste, à ce qu'il paraît, que les Romains aillent suspendre auprès des madones l'arme qui a servi à l'accomplissement d'un crime, comme témoignage de reconnaissance envers la sainte Vierge, qui les a favorisés. Les *ex-voto* romains bien compris me semblent un hommage sublime et touchant rendu à une religion qui préserve les uns du crime et les autres de la mort.

J'ai beaucoup aimé, dans ce même quartier, l'église de Sainte-Cécile. Tout y rappelle la pureté de cette vierge chrétienne et la sublime constance de son martyre.

Voici ce qu'on vous dit, si vous interrogez sur les monuments qui s'y présentent à votre vue : Cécile habitait la maison où s'élève maintenant l'église qui porte son nom. Après avoir converti au christianisme l'époux qu'on lui donna malgré le vœu de chasteté qu'elle avait fait en bas âge, elle souffrit le martyre encore vierge, avec Valérien, son mari, son beau-frère Tiburce, et un officier appelé Maxime.

En descendant à droite de la porte principale, on voit la salle des bains où elle eût la tête tranchée, après avoir été plongée dans la baignoire où le préfet de Rome avait d'abord commandé de l'étouffer. J'ai touché le tuyau de plomb qui reste scellé au mur, et ceux de l'étuve.

L'intérieur de cette église est à trois nefs. La voûte en est richement peinte. Au maître-autel, quatre colonnes antiques, de marbre noir et blanc, supportent un baldaquin de marbre de Paros. Tout-à-fait au bas est la statue de sainte Cécile, couchée sur le côté droit, et les genoux repliés, un bandeau sur les yeux ; la sainte était dans cette position quand on la retrouva aux catacombes. Rien n'est touchant comme l'aspect de cette statue, ouvrage admirable d'Etienne Maderne. Le corps est au-dessous dans une riche châsse d'argent.

Dans un souterrain circulaire, sous le chœur, sont déposés d'autres martyrs, que l'on est porté à invoquer avec ferveur en se sentant si près de leurs précieuses reliques. La *Confession*, en avant du maître-autel, est pavée d'albâtre et de pierres précieuses; trente-six lampes de bronze doré entourent la balustrade de marbre; on retrouve presque ici la *Confession* de Saint-Pierre.

L'église de Saint-Augustin est encore une de celles que j'ai visitées avec plaisir. Il y a là le tombeau de sainte Monique, mère de saint Augustin, et une statue de la mère de tous les chrétiens, qui attire continuellement

une foule de pieux fidèles. On voit aussi au-dessus du maître-autel une image de la Vierge, apportée de Constantinople par des Grecs fugitifs ; c'est une de celles qu'on attribue à saint Luc.

Cette église est gothique, mais, comme toujours, avec un mélange sensible de divers styles. Sa coupole est la première qui ait été faite à Rome. Les trois nefs et la voûte sont ornées d'élégantes peintures. La chapelle de saint Augustin, dans le bras droit du transept, contient trois tableaux du Guerchin. Au fond de la nef latérale, à gauche, est la chapelle de Sainte-Monique. Je fus heureux de vénérer les précieux restes de cette mère à laquelle le grand saint Ambroise disait : « Courage ! ayez confiance ! il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » J'ai pensé à vous, mon excellente mère, à vous, qui, tant de fois avez été inquiète de votre fils ; qui avez souvent demandé pour lui des prières, des messes à notre bon curé. Je me suis rappelé toute votre sollicitude, vos anxiétés lorsque je paraissais moins sensible à vos avis, lorsque je montrais de l'insouciance et du dégoût pour les pratiques de la religion... Que j'aurais de consolation, aujourd'hui, à vous révéler ce qui se passe dans mon cœur à la vue, et au milieu de tous les prodiges que le christianisme a produit de siècle en siècle !...

On s'arrête à l'une des chapelles suivantes, pour admirer le célèbre groupe de Sansosino, que tous les poètes de Rome chantèrent à l'envi quand il parut ! Ce groupe représente la Vierge, l'enfant Jésus et saint André, patron de Contucci Sansovino. Mais la peinture la plus merveilleuse, c'est le prophète Isaïe, sur le troisième pilier à gauche en entrant ; c'est une fresque de Raphaël. On dit que cet illustre maître voulut rivaliser, à cette époque, avec Michel-Ange, qui peignait ses prophètes de la chapelle Sixtine.

Je n'ai pu m'expliquer pourquoi la statue de la Vierge se trouve à l'entrée contre le mur intérieur de la façade, de manière qu'en priant devant elle on tourne le dos au maître-autel. C'est une statue parfaite sous le rapport de l'art. Elle est en marbre, de grandeur plus que naturelle, et assise. Le cou, les bras et la poitrine sont chargés de diamants et d'or. Tout autour, les murs sont tapissés d'*ex-voto* semblables à ceux qu'on aperçoit à Sainte-Marie-*in-Transtevère*. On voit des hommes et des femmes agenouillés qui se lèvent pour baiser le pied de cette Vierge, auquel on a mis une chaussure de bronze, afin qu'il ne fût pas usé par les baisers. Cet usage tient, m'a-t-on dit, aux miracles obtenus à la suite de prières faites au nom de cette madone.

S'entretenir des temples divins dont Rome est enrichie, et ne pas citer ceux de Saint-Ignace et du Gésu, ce serait être un narrateur incomplet ; parce que, outre leur mérite artistique, ils possèdent au suprême degré le parfum de piété qu'on aime à rencontrer dans un lieu saint. L'intérieur de Saint-Ignace est majestueux ; il a trois nefs, séparées par des arcades qui reposent sur de larges piliers. Dans l'une de ses chapelles, on vénère le corps du patron de la jeunesse, saint Louis de Gonzague. Il est placé dans le tombeau de l'autel, tombeau de lapis-lazuli, et incrusté de bronze doré ; une boule de la même pierre précieuse et deux anges de marbre blanc, à genoux, sont au pied. Au-dessus est un groupe qui représente le saint, entouré d'anges. La décoration supérieure s'appuie sur trois colonnes torses, de vert antique, entourées de guirlandes de bronze doré. La balustrade, de marbre jaune, porte deux anges de marbre blanc, debout et tenant un lis à la main. Saint-Ignace possède aussi le superbe tombeau de Grégoire XV ; et, auprès de la sacristie, quatre délicieuses statues : la Foi, l'Espérance, la Charité et la Religion.

L'église du *Gésu*, qui touche à la maison-mère des jésuites de Rome, auxquels elle appartient, est magnifique; les bronzes, les marbres les plus rares et les pierres précieuses y sont prodigués avec les dorures, les tableaux et les statues. Le célèbre architecte Vignole l'a commencée, et son élève Jacques della Porta l'a achevée. La façade est ornée de deux ordres superposés de corinthien et de composite ; ce dernier règne dans tout l'intérieur. Au centre de la croisée, s'élève une grande coupole dont les peintures, ainsi que celles du chœur et de la voûte de la nef principale, sont des ouvrages très-estimés de Baciccio.

Je ne décrirai pas toutes les chapelles qui se prolongent sur les nefs latérales, mais je parlerai de celles de Saint-François-Xavier et de Saint-Ignace. La première a pour relique principale le bras droit du glorieux apôtre des Indes, dont le corps est à Goa. Sa décoration est l'œuvre de Pierre de Cortone, et le grand tableau qui représente la mort du saint est de Charles Maratte. La seconde possède la dépouille entière de saint Ignace de Loyola; aussi l'a-t-on enrichie plus que la première. Sa décoration architecturale est ornée de quatre grandes colonnes revêtues de lapis-lazuli et rayées de bronze doré; les piedestaux, l'entablement et le fronton sont de vert antique. Les restes du Saint sont dans le tombeau de l'autel, qui est de bronze doré parsemé de pierres précieuses et de bas-reliefs. Le marchepied est une riche mosaïque; les degrés et le pavé sont faits de marbres choisis. La balustrade de bronze, ainsi que celle de Saint-François-Xavier, est ornée de deux anges dont chacun tient une lampe allumée.

Avant les mauvais jours qui ont forcé les jésuites à s'expatrier de Rome, c'était surtout l'église du *Gésu* que fréquentaient les chrétiens pieux, étrangers ou autres. Je n'en suis nullement surpris, n'étant pas de ceux qui

adoptent tous les préjugés possibles contre la société de Jésus. Les jésuites, ne sont, à mon avis, qu'une apparence dont on se sert pour attaquer bien autre chose qu'eux. Depuis leur départ de Rome, la suite des événements ne l'a que trop bien prouvé. Le peuple, le vrai peuple romain, était loin de demander leur expulsion. Les anarchistes seuls ont commencé cette persécution qui a pris, aussitôt après, tout son développement. Alors tout homme qui comptait pour quelque chose, dans l'ordre de sa vie, les dogmes religieux et sociaux, la propriété, la famille, les lois, etc., a été jésuite : le pape, les cardinaux, les prêtres, les religieux et les religieuses, que sais-je ! tous les ennemis du désordre, catholiques ou autres, ont été persécutés à la suite des jésuites, et, comme les jésuites, à peu de chose près. La condition de cet ordre n'a pas changé depuis qu'il existe; il fournit les sentinelles avancées ; quand on veut attaquer les croyances ou les institutions, on cherche d'abord à les renverser, bientôt après on s'attaque au gros de l'armée. Cela soit dit en passant pour l'Italie et pour la France.

Les deux églises de Saint-Ignace et du *Gésu* ont toujours été conservées au culte, malgré les émeutes et les pillages qni ont eu lieu dans le collége romain, attenant à celle de Saint-Ignace, et dans le couvent des jésuites, aujourd'hui encore transformé en caserne.

Quelques mots, maintenant, sur deux ou trois églises auxquelles se rattachent de pieux souvenirs.

Je commencerais par celle de Saint-Pierre-*in-montorio*, si elle n'avait pas été presque détruite dans le temps du siége. Elle est bâtie sur le lieu même où cet apôtre a été crucifié. Elle fut érigée d'abord, à ce qu'on croit, par l'empereur Constantin, et reconstruite ensuite, vers la fin du xv^{e} siècle, par le roi d'Espagne Ferdinand le catholique. Différents ordres religieux l'ont tour à tour

possédée et enrichie ; elle était, en dernier lieu, confiée aux Franciscains. Ce n'est pas une des premières de Rome, mais on y distinguait néanmoins des objets d'art très-remarquables.

Au milieu de la cour du couvent des Franciscains s'élevait un charmant petit temple de forme ronde, chef-d'œuvre du Bramante, qui n'a pas du tout souffert de nos boulets ; il fut commandé par ce même roi d'Espagne qui fit rebâtir l'église. Il est surmonté d'une coupole que portent seize colonnes de granit noir. C'est dans la chapelle souterraine et au centre du monument qu'on montre le trou où fut plantée la croix.

J'allais oublier de vous conduire à Saint-Louis-des-Français, où déjà je vous ai fait assister à plusieurs cérémonies religieuses, mais dont je ne vous ai donné aucune description. J'ai revu cette église, et j'en ai admiré, avec une certaine fierté nationale, la richesse infinie. La nef principale est toute revêtue de jaspe de Sicile, et les voûtes toutes couvertes des ravissantes peintures de Natoire. Jusqu'à 1840, Saint-Louis fut une paroisse de Rome ; depuis, les Français ont demandé et obtenu qu'elle leur serait exclusivement réservée. On y voit quelques tombeaux curieux, celui du cardinal d'Ossat, fils d'un maréchal-ferrant, et mort ambassadeur de Henri IV auprès du pape ; celui de madame de Montmorin, élevé par Châteaubriand pendant son ambassade à Rome, et celui de Sigalon, devenu célèbre par sa belle copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange, que l'on voit à Paris au musée des Beaux-Arts.

Au-dessus des deux bénitiers, on lit une concession d'indulgence qui n'est guère de saison pour le moment :

QUICUNQUE ERAT ORO. REGE FRANCIÆ, HABET X DIES DE INDULGENTIA A PAPA INNOCENT X.

On ne l'a pas effacée ; nous ne l'effacerons pas non plus, nous, soldats de la république française ; ce serait par trop de zèle.

Je ne vous dis rien de la maison dite de Saint-Louis. C'est tout simplement une maison de hautes études ecclésiastiques habitée par les prêtres qui desservent l'église.

L'église dite Saint-Pierre-aux-Liens mérite aussi d'être vue, comme renfermant le fameux Moïse de Michel-Ange. Cette statue colossale est on ne peut plus frappante : Moïse est assis tenant les tables de la loi sous un bras ; l'autre repose majestueusement sur sa poitrine ; les flots ondoyants de sa barbe descendent jusqu'à la ceinture : la bouche est remplie d'expression, il semble que la pensée y attend la parole. L'église a été bâtie vers 442 pour y conserver les chaînes que saint Pierre avait portées à Jérusalem.

En revenant de Saint-Pierre-aux-Liens, je suis entré, par curiosité, dans le cimetière des Capucins, qui est bien le plus étrange de tous les cimetières du monde. Imaginez-vous un vaste ossuaire où les monceaux de débris humains, disposés avec art, composent toute l'ornementation d'une suite de salles obscures qui s'ouvrent toutes sur un corridor commun. Les murs sont tapissés d'ossements ; les balustrades sont des os, les lustres suspendues à la voûte sont des os : c'est là, ma foi, un triste spectacle !

Le cimetière des protestants, près la pyramide de Cestius, est un peu plus gai. Ce sont les marbriers de Rome qui l'ont décoré ; je vous laisse à penser avec quel goût. On m'a parlé aussi du cimetière des Juifs, sur l'ancien *Clivus Publicius ;* je ne l'ai pas vu.

Il me faut clore mes descriptions, ce n'est pas, cependant, qu'il ne soit encore beaucoup d'églises qui m'aient plu ; mais c'est que je finirais par être bien long sur ce chapitre. Je demanderai seulement à vous en faire con-

naître encore une très-modeste, qu'on remarquait peu autrefois, mais vers laquelle les fidèles de Rome et les catholiques étrangers, les Français surtout, accourent maintenant avec empressement. C'est l'Église de Saint-André *delle Fratte*, où M. Ratisbonne a été converti. Auprès du tableau de la sainte Vierge, dans la petite chapelle où l'apparition eut lieu, on voit de nombreux *ex-voto*, preuve que l'on croit au miracle.

Pour moi, j'en ai vu un dans le changement complet de l'Israélite de Strasbourg. Qu'importe que la sainte Vierge ait apparu d'une manière ou d'une autre à ce jeune homme qui se moquait de notre religion, de son culte, de ses pratiques, jusqu'au moment où il demanda à être baptisé? Il est toujours certain que, dans un intervalle de quelques minutes, ce juif railleur, riche, jeune, qui doit, son voyage fini, épouser une fiancée qu'il aime, auquel un oncle, banquier oppulent, veut confier la direction de ses affaires, demande tout-à-coup à faire abjuration publique, à recevoir les sacrements, à renoncer enfin à tout ce que la jeunesse poursuit avec ardeur. Si ce n'est pas là un miracle, je ne sais plus ce qu'il faut appeler de ce nom. On ne suppose pas la mauvaise foi chez M. Ratisbonne, on pourrait tout au plus le taxer d'exaltation. Mais est-ce qu'un moment d'exaltation opère des changements si subits, si graves, et surtout si persévérants? M. Ratisbonne s'est fait religieux, il est devenu prêtre; il lui a donc fallu subir de nombreuses épreuves pour en arriver là.

On peint présentement sur les murs de Saint-André, l'histoire de cette conversion.

Nous avons appris, et je tiens à vous le dire, que notre assemblée nationale a reconnu la pleine et entière indépendance du souverain pontife, en laissant à son initiative le soin de développer les institutions dont la promesse est consignée dans le *Motu Proprio*. C'était-là, certes, la seule manière d'en arriver à une solution et de faciliter la

rentrée du pape à Rome ; car tant que Pie IX ne sera pas ici, rien ne se fera, et même, avec lui, il surgira encore beaucoup de difficultés.

Depuis plusieurs jours on prépare les voies pour son retour. Des députations du conseil municipal, de la chambre du commerce et des autres conseils doivent aller à Naples incessamment, et nul doute qu'elles ne feraient pas cette démarche si elles n'espéraient recevoir du pontife une réponse favorable.

Malheureusement, je le répète, tout, malgré cela, ne sera pas résolu. La ville est tranquille, l'effectif de l'armée pourrait être diminué sans danger; il y a eu plus de seize mille feuilles de route de délivrées et au moins vingt mille armes de toute espèce de recouvrées. Mais n'importe comment l'on raisonne, on arrive toujours à cette conclusion : c'est que Rome ne peut être livrée à elle-même, c'est que le pape n'y saurait rester seul ; il lui faut ou notre présence ou celle de toute autre puissance; seulement, on y est unanime sur ce point, que l'apparition de Pie IX sera un grand pas dans la meilleure voie; outre que son intervention directe facilitera bien des rapprochements, cette apparition sera aussi un réel encouragement pour notre armée.

LETTRE XXI.

Origine des catacombes. — Fossoyeurs qu'on y employait. — Position de ces cimetières autour de Rome. — Correspondance qu'ils ont entre eux. — L'accès du plus grand nombre est interdit aujourd'hui. — Entrée libre, spécialement de ceux de Sainte-Agnès, de Saint-Laurent-hors-des-Murs et de Saint-Sébastien. — Leur état actuel. — Description des catacombes. — Impressions dans leur visite. — Extractions des corps des martyrs de ces cryptes chrétiens; Précautions prises pour ne pas les confondre avec les corps des fidèles non martyrs.

Rome, le 30 octobre 1849.

J'ai attendu bien long-temps à vous parler des catacombes dont la visite m'a tant intéressé; j'avais besoin de quelques instructions qui devaient compléter mes notes sur ce sujet.

En remontant a l'origine des catacombes de Rome, voici ce qu'on apprend : selon quelques-uns, les cata-

combes avaient été primitivement des carrières creusées par les païens. Cette explication de leur origine semble se présenter assez naturellement. Il y a dans la campagne romaine un grand nombre de carrières de différentes sortes ; il est tout simple de croire que les premiers chrétiens s'étaient emparés de celles de ces carrières qui se trouvaient abandonnées, et qu'ils s'étaient bornés à les façonner de manière qu'elles pussent servir de cimetières, et se prêter aux réunions religieuses. Cette opinion toutefois est très-contredite. On dit bien que certains martyrs furent déposés dans un lieu qui était près des sablonnières ; mais on ne dit pas que les cimetières chrétiens ou les catacombes étaient des *sablonnières*. Les chrétiens devaient tenir, en effet, à choisir une pareille situation pour lèurs cimetières, afin que les païens, sachant qu'il y avait là des carrières ne soupçonnassent rien de plus, en voyant entrer et sortir par les bouches de ces souterrains.

Il paraît certain au plus grand nombre de ceux qui ont examiné la question, que les catacombes n'ont pas été des carrières creusées par les païens, et qu'elles sont, au contraire, d'origine chrétienne. Voici comment elles ont été formées.

Pendant les temps de persécution, les cimetières publics, situés à la surface du sol, auraient été exposés à de continuelles profanations. Les chrétiens en choisirent de secrets et souterrains. De nombreux ouvriers, désignés sous le nom de *fossoyeurs*, *fossores*, y travaillaient continuellement. Mais leurs occupations n'étaient pas restreintes à l'opération matérielle qu'exprime le mot de fossoyeur. Ils n'avaient pas seulement à tailler le tuf dans lequel on creusait les catacombes, à le réduire en poussière, à le transporter; à eux était confié le soin de préparer les cadavres, et de les porter dans les cimetières. Ils devaient les déposer dans les tombes, fermer les sépulres avec des pierres ou des briques, ciseler les épitaphes.

Leur service ne se bornait pas là. Ce sont eux qui ont creusé les chambres, les chapelles, les églises souterraines. Ces ouvriers formaient une corporation spéciale, divisée en deux classes : les uns, et c'était le plus grand nombre, n'étaient chargés que des travaux manuels ; les autres possédaient une certaine instruction, pour déterminer le tracé des voies et diriger la construction des monuments, des chapelles et des églises.

Maintenant, voici pourquoi les catacombes étaient distribuées autour de la ville. On creusait ces souterrains sous les monticules de la campagne romaine, en évitant les bas lieux, où le terrain était pénétré à une certaine profondeur par l'humidité. Chaque cimetière avait donc ses limites obligées; d'un autre côté, la position même des chrétiens, tourmentés ou menacés par des persécutions, demandait qu'ils pussent transporter les morts dans les catacombes, sans être obligés à un long trajet. En conséquence, il fallait établir des cimetières sur les divers points de la campagne romaine, correspondant aux divisions de la ville où il y avait des églises ou des assemblées de chrétiens.

Au reste, ces catacombes, quoique multipliées, ont entre elles une correspondance remarquable, à l'exception de celles qui sont trop isolées. Les unes forment un groupe et sont reliées entre elles par des voies de communication. Sur beaucoup d'autres points, les catacombes sont très-rapprochées les unes des autres.

Depuis long-temps l'accès de certaines catacombes a été formellement interdit par l'autorité locale, ou matériellement empêché au moyen de murs de clôture, dans la crainte des accidents qui pourraient y arriver. Celles dont on permet l'entrée ne présentent presque partout que des murs nus ou dépouillés de leurs anciens ornements. Les ossements des martyrs, avec tout ce qui avait formé la décoration de leurs sépulcres, ont été recueillis par l'é-

glise. Le musée chrétien du Vatican est rempli d'objets extraits de ces lieux.

Dans l'état actuel des choses, la plupart des catacombes qui sont restées ouvertes au public, ont leur entrée dans l'église même qui fut construite au-dessus, à l'époque où le christianisme sortit de ces retraites obscures pour régner sur la terre. C'est ce qui a lieu à *Saint-Sébastien*, à *Sainte-Agnès* et à *Saint-Laurent-hors-des-Murs*; et c'est aussi à la visite de ces catacombes, dans une très-petite partie de leur immense circuit, que se borne la curiosité de la plupart des voyageurs et même des antiquaires. Pour beaucoup d'autres, l'entrée se trouve dans les vignes qui couvrent une partie du sol de Rome antique, dans l'enceinte même de Rome moderne, ou bien elle est tout-à-fait perdue, et l'on ne pénètre dans ces souterrains que par des soupiraux extérieurs ou par des ouvertures pratiquées à la surface du sol.

Nous sommes descendus dans celles de *Saint-Sébastien* par un escalier obcur, et de petits chemins en pente, accompagnés d'un bon religieux qui nous éclairait au moyen de plusieurs petits cierges qu'il portait à la main. Mais avant de vous rendre compte de ma visite aux catacombes, je veux mettre sous vos yeux uue description de ces asiles souterrains, qui m'a semblé frappante de vérité; elle est empruntée à un auteur de nos jours, célèbre par ses explorations de tous les degrés et de toutes les époques de l'art antique, M. Raoul Rochette, l'un de nos représentants.

« Il paraît constant, dit notre savant compatriote, que les catacombes de Rome, creusées en partie sous la république, mais laissées alors presque généralement à l'état de carrière, avaient été, dès le commencement de l'empire, occupées par les chrétiens, et bientôt remplies des monuments de leur culte et des images de leur croyance, puisque déjà, du temps de saint Jérôme, les

souterrains de Rome étaient devenus un but de promenade religieux, et en quelque sorte de pélerinage pour tous les chrétiens de la terre à cause des innombrables restes de saints et de martyrs dont la dépouille mortelle y avait été déposée. Il nous reste de ce savant docteur un témoignage bien curieux de l'état des catacombes de Rome à l'époque où il les visitait lui-même dans sa jeunesse; ce passage, qui peut se vérifier encore aujourd'hui sur les lieux, joint toute la gravité de l'histoire à tout l'intérêt de la circonstance; car, si j'avais à raconter une de ces courses que je fis dans les catacombes, je ne me servirais pas d'expressions différentes de celles que je vais emprunter à saint Jérôme. Voici comment s'exprime cet illustre Père de l'Église : « Quand j'étais à Rome, encore enfant et occupé de mes études littéraires, j'avais contracté avec d'autres jeunes gens de mon âge, livrés aux mêmes travaux que moi, l'habitude de visiter, tous les dimanches, les tombeaux des apôtres et des martyrs, et de parcourir assidument les cryptes creusés dans le sein de la terre, qui offrent de chaque côté des innombrales sentiers qui s'y croisent en tous sens, des miliers de corps ensevelis à toutes les hauteurs, et où il règne partout une obscurité si profonde, qu'on serait tenté d'y trouver l'accomplissement de cette parole du prophète : *vivants, ils sont descendus dans l'enfer.* Ce n'est que bien rarement qu'un peu de jour pénètre par les ouvertures laissées à la surface du sol, et adoucit l'horreur de ces ténèbres sacrées; à mesure qu'on s'y enfonce, en marchant pas à pas et en rampant sur la terre, on se rappelle involontairement ces paroles de Virgile : *Partout l'obscurité profonde et le silence épouvantent l'imagination.* »

« Ils serait difficile de d'écrire aujourd'hui en d'autres termes, et surtout de donner d'une manière plus précise, une plus juste idée des catacombes de Rome, que ne le

faisait saint Jérôme dans le passage que je viens de traduire, à une époque où ces souterrains, encore peuplés de tous leurs hôtes et revêtus de tous leurs ornements, devaient présenter aux regards et à la piété des chrétiens un ensemble de souvenirs et de monuments singulièrement intéressants; un vaste musée funéraire, où toute l'histoire des longues et rudes épreuves du christianisme se trouvait écrite dans d'innombrables listes des noms de ceux qui en avaient été les héros ou les témoins. A la vérité, ce qui faisait, du temps de saint Jérôme, le principal intérêt des catacombes en a disparu, depuis tant de siècles que la religion y a puisé, et que le temps y a détruit tout ce qu'y avait déposé la piété des premiers âges. Mais il y a dans cette localité même, nue et dépouillée comme elle nous apparaît; dans le détail de ces sépulcres vides où l'image de tous les effets de la vétusté se joint à celles des premiers jours du christianisme, une foule d'impressions saisissantes que la parole ne peut exprimer...

» Il faut être descendu dans ces immenses cryptes, dans celles du moins où la circulation n'a pas été rendue trop pénible pour qu'on ne puisse s'y livrer avec quelque sécurité aux émotions qu'on éprouve; il faut avoir vu les catacombes, les avoir parcourues avec un guide intelligent, ou seul avec ses souvenirs, pour se faire une idée de l'impression qu'elles produisent. Plusieurs des routes qui s'y prolongent et qui s'y croisent dans tous les sens ont un mille de longueur; dans celles dont les parois latérales n'ont pas été dépouillées de tous leurs anciens ornements, l'imagination n'a véritablement aucun effort à faire pour croire qu'on s'y promène dans une ville immense, entièrement peuplée de morts.

» De loin en loin, des carrefours, des espèces de places publiques qui se présentent avec de petits temples, modèles primitifs des églises chrétiennes, avec des puits

ou des citernes, ajoutent à l'illusion que cause l'aspect de ces cités souterraines, la silencieuse horreur qui y règne, les idées qu'on y porte et les impressions qu'on y reçoit, aussi pénétrantes, aussi profondes que ces retraites mêmes que s'était creusées, dans les entrailles de la terre, une religion proscrite et persécutée.

» D'après tous les faits qui viennent d'être exposés, on a pu juger que le primitif, le principal usage des catacombes avait été d'y déposer les restes des chrétiens, à l'abri de tout outrage et de tout mélange avec des cendres profanes. Mais il résulte encore des monuments mêmes qui les décorent, que ces souterrains servaient aussi de lieu de réunion aux premiers chrétiens, soit dans les temps de persécution, soit en des temps postérieurs, et même à l'époque où le christianisme, triomphant sur la terre et assis sur le trône, trouvait, en honorant son berceau, un moyen de plus d'ajouter à sa puissance morale. Il se rencontre effectivement, dans presque toutes les catacombes, des salles (*cubicula*) quelquefois assez spacieuses, d'une forme plus ou moins régulière, qui n'ont pu servir que pour les réunions nommées synaxes, ou pour la célébration des mystères sacrés, qui constituaient cette partie dans la discipline arcanique de la primitive Église, dont les indices s'y montrent encore de toutes parts.

» Ces salles, habituellement privées de jour extérieur, étaient éclairées par des lampes suspendues à la voûte, dont quelques-unes y ont été effectivement trouvées en place, ou bien elles étaient insérées dans de petites niches (*loculi*) qui s'y rencontrent aussi par centaines. D'autres fois, ces lampes étaient placées sur des tuiles ou sur des fragments de marbre scellés en saillie dans le tuf ou dans le mur, en guise de petites consoles. Quelques-unes des salles en question recevaient du jour par un eouverture de la voûte donnant sur la campagne; c'était ce que l'on ap-

pelait *cubicula clara ;* les soupiraux qui se rencontrent encore de loin en loin dans les catacombes, et qui rendent parfois si dangereuses les promenades solitaires dans la campagne de Rome, ont été, sans le moindre doute, pratiqués à cette intention, mais dans des temps postérieurs à la primitive occupation. Ces sortes d'ouvertures supérieures sont désignées, dans quelques actes de martyrs, par les mots *luminare cryptæ ;* on a des exemples de chrétiens précipités vivants dans les souterrains de Rome par cette voie, et qui trouvèrent ainsi la mort au sein de ces mêmes catacombes où les attendait la sépulture. Mais la plupart des soupiraux en question n'ont été manifestement ouverts que dans des temps très-postérieurs aux persécutions, alors que l'Église n'avait plus à craindre de célébrer publiquement ses fêtes et ses cérémonies sacrées; car il est évident que si les catacombes eussent admis la lumière extérieure par des jours multipliés, à l'époque où elles servaient de refuge aux chrétiens persécutés, il ne leur eût pas été possible d'échapper, dans ces souterrains, aux recherches de leurs ennemis.

» On observe d'ailleurs assez fréquemment, dans les cimetières à plusieurs étages, de ces sortes d'ouvertures qui correspondent de l'étage inférieur à celui d'en haut privé de toute espèce de jour ; d'où il suit qu'elles n'ont pu être pratiquées ici dans le dessein de faire pénétrer la lumière. Quoi qu'il en soit, les salles creusées dans les catacombes, avec ou sans fenêtres, avaient besoin d'être illuminées par la clarté des lampes, pour qu'on y pût accomplir en tout temps les devoirs de la piété et les mystères de la religion. De là, l'immense quantité de lampes trouvées dans ces cimetières, lesquelles sont au premier rang des objets d'antiquité chrétienne qu'on a retirés. De là aussi, sans nul doute, l'usage qui s'est maintenu dans l'Église, de cierges allumés pour la célébration des saints offices ; usage qui rappelle encore aujourd'hui, à une

époque où depuis tant de siècles le christianisme professe son culte à la clarté du soleil, ces temps d'épreuves et de misères où il se cachait dans l'obscurité des catacombes.

» Indépendamment de ces salles plus ou moins spacieuses, taillées dans le tuf volcanique, quelquefois avec des gradins tout à l'entour pour la foule des fidèles, et des siéges adossés à la paroi principale, et destinés sans doute au pontife qui présidait la réunion; d'autres fois, avec des colonnes de même tuf qui soutiennent la voûte, et qui ont été enduites de stuc ou simplement blanchies, il se rencontre dans les catacombes de petits édifices en partie creusés, en partie construits, lesquels nous offrent indubitablement les premiers modèles d'églises chrétiennes qui se soient consacrées sur la terre... »

Je m'arrête dans ma citation, pour dire ce que j'ai ressenti moi-même, lors de mon pélerinage dans les catacombes. L'impression que j'y ai reçue, et que j'en conserve, est plus vive et plus profonde qu'aucune de celles que m'ont laissées les monuments et les ruines que j'ai contemplés à Rome avec le plus d'admiration. Je n'avais aucune idée de l'effet que ces lieux produiraient sur moi, je n'y avais pas pensé d'avance, et j'y suis arrivé sans avoir prévu de quelle nature seraient les sensations qui devaient y remplir mon âme. Peut-être cette circonstance les a-t-elles rendues plus vives; je puis croire du moins qu'aucune préparation n'aurait pu les augmenter, comme nulle expression ne peut les rendre.

En entrant dans cette sombre caverne, je me suis d'abord trouvé saisi d'un respect et d'un recueillement si profonds, que je n'aurais pu proférer une parole, et cependant je ne sentais pas bien distinctement encore quels souvenirs ce lieu réveillait en moi; j'étais touché, avant de me rappeler pourquoi, et ce n'est qu'après que mon cœur etait déjà attendri et bien disposé à la recevoir, que la pensée des chrétiens, des martyrs, est venue le remplir

d'une vive émotion. J'étais près d'un autel où la messe s'était célébrée pendant le temps des persécutions. J'aurais voulu me mettre à genoux et prier ; aucun lieu n'en pouvant inspirer un plus juste désir ; je ne l'ai pas fait, car il me fallait suivre ceux qui marchaient devant moi ; en avançant cependant dans ces étroits détours, mon émotion redoublait encore. Ces tombeaux, entre lesquels il reste à peine assez d'espace pour marcher, cette place pour les morts, plus grande que celle qui restait aux vivants, m'ont rappelé ce qui avait été souffert par ceux qui, debout sur cette terre où j'avais mes pieds, attendaient l'instant où ils seraient aussi couchés à côté de leurs frères. Je me figurais la douleur, les angoisses de ceux qui attendaient long-temps la mort, j'oubliais qu'ils étaient chrétiens ! j'oubliais qu'une espérance plus forte que toutes les douleurs en avait banni la plainte et l'horreur, et qu'au milieu de cette affreuse caverne on n'avait entendu retentir que des champs d'espoir et d'allégresse.

J'ai pensé alors à moi-même avec confusion ; j'ai rougi en songeant que j'étais chrétien comme tant de héros qui n'ont reculé devant aucun sacrifice pour avoir la gloire de mourir pour Dieu ; j'ai comparé mon courage, ma foi, avec leur courage et leur foi. Quelle distance !...

Je suis sorti des catacombes par l'escalier qui y conduisait les premiers disciples du Christ. Les marches n'en ont pas été renouvelées. Je me sentais indigne de mettre mes pieds là où s'étaient posé les leurs ; et cependant c'est avec bonheur que j'ai monté ces mêmes marches qu'eux aussi ont gravies joyeusement quand la mort les attendait en haut !... J'ai éprouvé, dans cette visite des catacombes, des sentiments qu'aucun moment de ma vie ne m'avait fait comprendre. Je les dois à la religion dans laquelle je suis né, et dans laquelle je veux plus que jamais vivre et mourir.

J'ajoute ici quelques mots sur les corps des martyrs

extraits des catacombes dont on parle assez souvent en France. J'ai voulu savoir ce qu'on devait en penser ; j'ai pris des informations auprès de qui de droit, et il en est résulté pour moi cette conclusion, que les catacombes étant des tombeaux chrétiens, creusés à l'âge des persécutions, rien n'est plus naturel d'y retrouver aujourd'hui ce qui y a été déposé autrefois. Mais comme les premiers fidèles de Rome et les souverains pontifes eux-mêmes se plurent à choisir leurs sépultures dans ces lieux, consolés par la pensée qu'au jour de la résurrection ils se lèveront pour aller à Dieu dans la compagnie des martyrs, il s'agit de reconnaître si tel ou tel corps est le corps d'un saint mort pour la foi du Christ ou celui d'un simple chrétien, soit laïc, soit prêtre, soit pontife.

Pour mieux comprendre la manière dont tout se passe dans cette occasion, j'ai lu un petit écrit du très-révérend Père dom Guéranger, abbé de Solesme, en France, qui m'est tombé sous la main, et qui m'a parfaitement satisfait ; j'en détache plusieurs fragments :

« L'extrême réserve que Rome a toujours gardée dans ce qui concerne le culte des saints, réserve à laquelle les protestants impartiaux ont plus d'une fois rendu hommage, ne permettait pas de laisser cette matière de la découverte et de la reconnaissance des corps saints, sans règles spéciales et propres à prévenir les abus. Toute la question consistait à déterminer, avec certitude, le fait du martyre; les signes présumés qu'on pouvait alléguer étaient le chrisme monogramme, formé de X. et P. que plusieurs voulaient interpréter : *pro Christo*, au moins quand il se lisait sur la tombe des martyrs; l'inscription *in pace*, à cause de ces paroles : *corpora sanctorum* IN PACE *sepulta sunt ;* les couronnes quelquefois gravées sur les pierres du tombeau; les palmes qu'on y trouvait aussi, mais plus fréquemment, soit qu'elles fussent tracées sur le marbre, peintes sur la brique, ou grossièrement dessi-

nées sur le ciment; enfin le vase de verre placé à côté d'un certain nombre de corps, près de la tête, et marqué au fond et sur les parois d'un sédiment rougeâtre, présentant l'apparence d'un reste de sang desséché par l'action de l'air, depuis des siécles.

» La congrégation des cardinaux préposée au jugement de toutes les questions qui concernent de saintes reliques, après un mûr examen, rendit un décret le 16 avril 1668, dans lequel, ajournant sa décision sur la valeur des autres signes dont nous venons de parler, elle prononça que la palme jointe au vase de sang formait l'indice très-certain du martyre, faisant défense de procéder à l'enlèvement des corps qui ne seraient pas revêtus de cette garantie. On ne saurait trop louer la haute sagesse de l'auguste tribunal qui porta cette décision, corroborée depuis par un grand nombre de règlements d'applications émanés de la même autorité. Tout homme de bonne foi verra ici une preuve de plus de l'extrême délicatesse avec laquelle l'Eglise traite les objets qu'elle croit pouvoir offrir à la vénération des peuples. Elle sait trop bien que notre Dieu est un Dieu de vérité, pour croire qu'on le puisse honorer par le mensonge...

» Ainsi donc la *palme* est un indice probable qui passe à l'état de certitude si le vase de sang s'y trouve joint. Pour comprendre toute l'autorité de ce dernier signe, il faut se rappeler que les premiers chrétiens, en ensevelissant les corps des martyrs et en lavant leurs blessures, étaient attentifs à recueillir en même temps le sang qu'ils avaient répandu. Cette précaution leur était inspirée par le désir de donner une plus complète sépulture aux athlètes du Christ, et aussi de perpétuer la mémoire de leur victoire. Ce fait est constant par les monuments les plus graves... »

Dans le même écrit, le savant bénédictin parle d'une extraction des corps des martyrs des catacombes, avec application des règles qu'il a signalées.

« Dabord, dit-il, il faut savoir que, sauf une portion très-restreinte des cryptes romaines, totalement épuisées de corps saints, il n'est permis à personne, sans autorisation supérieure, de pénétrer dans ces souterrains. Défense est faite, sous peine d'excommunication, même à ceux qui ont sur leur propriété quelqu'une des ouvertures conduisant aux catacombes, d'y descendre, et au cas qu'ils obtinssent la permission, il est pareillement défendu d'enlever quelque objet que ce soit. Ces précautions ont été prises pour rassurer la piété des fidèles contre le danger de voir exposer des reliques fausses ou douteuses. Deux personnes seulement dans Rome ont le droit de faire exécuter des fouilles; le cardinal-vicaire de Sa Sainteté, et le prélat préposé à la sacristie ponticale, lequel est toujours décoré du titre d'évêque de Porphyre *in partibus*. Ces deux personnages président une administration qui entretient, six mois de l'année, à partir de novembre, un certain nombre d'ouvriers mineurs occupés constamment à déblayer les sentiers interceptés des diverses cryptes. Si ces ouvriers viennent à découvrir quelque tombeau muni des signes de la palme et du vase de sang, ils vont aussitôt faire leur déclaration au personnage ecclésiastique préposé, soit par le cardinal-vicaire, soit par l'évêque de Porphyre, à la reconnaissance et à l'ouverture des sépulcres. Celui-ci descend immédiatement aux catacombes accompagné de son administration, et souvent aussi de quelques étrangers qui ont sollicité cette faveur.

» On examine de suite les indices du martyre, puis si les trois briques ou plaques de marbre sont entière, en sorte qu'il soit hors de doute que le tombeau n'a jamais pu être ouvert. S'il apparaît quelque défaut dans la réalité des signes ou dans l'intégrité du sépulcre, il est défendu de passer outre, et on se retire sans avoir rien fait. Dans le cas contraire, on procède immédiatement à l'ouverture du tombeau. Les ouvriers détachent avec précau-

tion l'ampoule du sang, en enlevant même le morceau de ciment durci qui la contient; on réserve la pierre, ordinairement celle du milieu, si elle offre une inscription; enfin les ossements sont enlevés doucement l'un après l'autre, et déposés dans une caisse préparée à cet effet, et sur laquelle, après l'avoir soigneusement fermée, on croise des bandelettes, sur lequelles est appliqué immédiament le sceau du cardinal-vicaire ou celui de l'évêque de Porphyre...

» A l'ouverture du tombeau, le corps apparaît ordinairement couché sur le dos; les ossements, dans un certain état de dépression, ont néanmoins gardé leur place, en sorte qu'il est facile, avec de légères notions d'anatomie, de déterminer l'âge et même le sexe. Il est d'usage que les commissaires préposés à la levée des corps saints, soient munis des connaissances spéciales qui les peuvent mettre le plus en état de procéder dans ces circonstances. La consistance des ossements est en raison du plus ou du moins d'humidité répandue dans l'atmosphère des diverses cryptes. On a remarqué que celles dont la température est plus sèche présentent les corps dans un état généralement moins solide, mais dans toutes, pour l'ordinaire, une portion plus ou moins considérable des ossements tombe en poussière au premier attouchement. Le crâne, les mâchoires, les os des bras et des jambes sont les parties qui gardent généralement le plus de solidité; mais tout est recueilli avec un égal respect...

» On comprend aisément qu'il est impossible d'obtenir, sur les martyrs ainsi retrouvés, d'autres renseignements que ceux qui sont inscrits sur la pierre du tombeau, c'est-à-dire le nom et souvent aussi l'âge. L'inspection anatomique, comme nous l'avons dit, peut servir également à confirmer l'âge et même à déterminer le sexe. Quant au reste, il faut se résigner à l'ignorer jusqu'à la manifestation universelle, dans laquelle les mérites des

saints et leurs œuvres apparaîtront pour la gloire de Dieu et de ses élus... »

Avec ces explications, j'adhère facilement à ces paroles de l'auteur du *Tableau des Catacombes de Rome*, que j'ai déjà cité : « Dans ces temps modernes... on cesse d'être surpris que l'Église ait repris la route des catacombes, comme pour remonter à sa source, et que le zèle religieux, rouvrant et fouillant de toutes parts ces antiques sépulcres, ait cherché à en extraire une foule de reliques sacrées, afin de réchauffer la foi du christianisme, avec les traditions et les monuments de son berceau. »

LETTRE XXII.

Ecoles pour les pauvres. — Ecoles pontificales. — Maîtresses-pieuses-ouvrières. — Ecoles paroissiales. — Le sacré Cœur. — Sainte-Rufine-in-Transtevère. — Saint-Pascal. — Le divin Amour. — Le Gésu. — L'Apollinaire. — L'Université. — Le collége romain. — Les bibliothèques et les savants. — La propagande. — Justification de l'occupation française. — Appréciation qu'en fait la ville de Rome. — Comment elle veut en perpétuer le souvenir.

Rome, le 7 novembre 1849.

J'ai voulu savoir ce que Rome fait pour dissiper l'ignorance parmi le peuple, et pour développer l'intelligence dans les classes inférieures. Voici ce que j'ai vu et appris:

Une foule d'écoles élémentaires ont été successivement établies à Rome. On y enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, et dans quelques-unes la géographie, le latin et le français. Quinze mille enfants environ sont reçus dans les écoles; dix mille fréquentent celles qui sont réservées

aux enfants au-dessus de cinq ans. Ce nombre équivaut, vu la population, à celui de soixante mille élèves qui recevraient à Paris l'instruction élémentaire.

De plus, il y a des enfants de l'un et de l'autre sexe à qui il ne suffit pas de donner l'instruction; les uns sont orphelins; les autres ne peuvent être mis en apprentissage à cause de la pauvreté de leurs parents; d'autres encore sont trop exposés aux séductions de l'immoralité. Il leur faut des asiles où ils soient nourris, élevés, où ils apprennent un métier qui sera plus tard leur ressource. Les jeunes gens admis dans le grand hospice de Saint-Michel sont instruits dans les arts libéraux. Les métiers seuls sont enseignés dans l'hospice de Sainte-Marie-des-Anges, installé dans les thermes de Constantin : des frères Ignorantins en ont la direction.

Que notre France soit fière de ses écoles chrétiennes, tenues par les bons frères de M. de la Salle ; elle le peut à bon droit. Toutefois, on m'a fait remarquer que Rome a le glorieux privilége d'avoir ouvert la première des écoles gratuites pour les enfants du peuple. Et puis, M. de la Salle lui-même est venu, dans la personne de ses religieux, travailler à l'instruction des pauvres dans la ville éternelle. Les bons frères de la doctrine chrétienne ont ici quatre établissements pour l'enseignement des garçons.

Quant aux petites filles, elles n'ont pas, il est vrai, nos sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et, sous ce rapport, Rome a vraiment quelque chose à désirer ; néanmoins les *écoles pontificales*, et les *maîtresses-pieuses-ouvrières* remplissent dignement la mission d'instruire les filles pauvres et de les former au travail. A côté de ces pieux établissements fleurissent les écoles *paroissiales*, qui ont le même but. Viennent ensuite celles des dames du *Sacré-Cœur*, à la Trinité-des-Monts, et de Sainte-Rufine-*in-Transtevère*, de Saint-Pascal; des religieuses du *Divin-*

Amour, des maîtresses-pieuses au *Gésu*, dont les unes donnent l'enseignement élémentaire aux enfants pauvres, tandis que les autres élèvent ceux appartenant aux familles riches.

Maintenant, pour connaître l'état de l'instruction supérieure, il suffit d'entendre nommer l'Apollinaire, l'Université et le collége Romain.

Les belles-lettres, la philosophie, la théologie, le droit-canon, l'histoire ecclésiastique, toutes les autres branches de la science sacrée s'enseignent à l'Apollinaire. Ce séminaire est placé sous la direction du cardinal-vicaire, qui habite un palais contigu; et, par une concession de Léon XII, il peut conférer le doctorat en théologie, par conséquent le baccalauréat et la licence.

Une légère distance sépare l'Apollinaire de l'Université. Ce bel établissement forme un parallélogramme, au milieu duquel est une vaste cour entourée de trois côtés par de superbes portiques à deux étages, le quatrième est formé par l'église, placée sous la direction du cardinal archi-chancelier et d'un recteur. L'Université se compose de cinq colléges ou facultés : théologie, droit, médecine, philosophie et philologie; elle compte quarante-huit professeurs.

Il faut ajouter les écoles des beaux-arts, dans lesquelles on enseigne la peinture, la sculpture, l'architecture, l'ornementation, la perspective, l'anatomie, la mythologie, etc.; ces cours sont faits par onze professeurs, membres de l'académie dite de Saint-Luc.

Quant à l'esprit qui dirige ces études, il est éminemment chrétien, et brille dans l'inscription placée au-dessus du grand portail :

INITIUM SAPIENTIÆ TIMOR DOMINI.

Les États romains comptent sept Universités. Les deux premières, qui semblent marcher d'un pas égal, sont celles de Rome et de Bologne, présidées chacune par un cardinal archi-chancelier; les cinq autres ont pour chancelier l'évêque diocésain. Toutes les Universités, colléges, maisons d'éducation, écoles, sont sous la direction de la congrégation des études, établie par Léon XII. Elle se compose de cinq cardinaux, chargés de veiller à la pureté de la doctrine et des mœurs, et à l'exécution des règlements donnés par le sage pontife.

Après l'Université, vient le collége Romain, qui a toujours été dirigé par la compagnie de Jésus. Sous le rapport de l'importance, ce superbe établissement rivalise presque avec l'Université. Grégoire XIII le fonda en 1582, le dota de riches revenus et en confia la direction aux jésuites. Conformément aux intentions du pontife, il y a des classes où l'on enseigne les différentes sciences, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus élevées. On y admet non-seulement les Romains, mais encore les étrangers de toutes les nations qui peuvent y prendre les grades. Avant le départ des jésuites, en 1848, le collége romain comptait onze cents étudiants externes, et un grand nombre de professeurs connus de l'Europe savante. Indépendamment des humanités, on y professait la théologie dogmatique et morale, le droit-canon, l'éloquence sacrée, la liturgie, la philosophie, la physique morale, la physique, la chimie, les mathématiques transcendantes, les langues et les littératures hébraïques et grecques. Dans les parties supérieures des bâtiments, sont la bibliothèque, l'observatoire et le célèbre musée de Kircher.

RELIGIONI AC BONIS ARTIBUS; ces mots, gravés en lettres d'or sur la porte principale du collége Romain, annoncent l'esprit et le but de son enseignement.

C'est cet établissement que les premières bandes d'anarchistes ont pris d'assaut au moment où les jésuites le quittaient... Fameux braves!... C'est là qu'ils ont porté plus tard, à différentes reprises, le pillage et l'incendie... Honnêtes et généreux citoyens!...

Ce qui favorise le progrès de la science à Rome, quoique ce progrès marche sans bruit, ce sont les bibliothèques et les savants. J'ai déjà parlé de quelques-unes. Nulle ville ne compte autant de ces vastes dépots des connaissances humaines. Outre celles qui existent dans les couvents, il y en a onze ouvertes au public. On prétend qu'ici plus qu'ailleurs, les savants sont en proportion. J'aurais voulu retrouver à Rome ce fameux cardinal Mezzofanti, cette *Pentecôte vivante*, comme l'appelait agréablement le saint Père; ce philologue phénomène, qui savait, qui parlait presque toutes les langues anciennes et modernes. Il est mort dans les premiers jours de la révolution romaine. Si elle y a contribué, c'est une honte de plus pour elle!

C'est le cas ou jamais de vous parler du collége de la Propagande, où l'on forme les missionnaires pour les envoyer annoncer l'Évangile chez les peuples lointains. Ce collége occupe encore aujourd'hui le palais du ministre de la cour d'Espagne, nommé Vivès, que celui-ci avait donné à cette intention. Enrichi par les dons de la charité, la Propagande prospérait, mais notre révolution de 1793 lui enleva tous les biens qu'elle possédait, elle fut même obligée de renvoyer les soixante élèves qu'elle renfermait. Napoléon eut bien la pensée de rétablir la Propagande, mais il ne la réalisa pas. Ce ne fut qu'en 1818, que le collége se rouvrit, après avoir été fermé pendant trente-deux ans. Pie VII et quelques cardinaux vinrent au secours de l'institution renaissante; on y retrouva quelques bribes des anciens biens, et ainsi l'on parvint à remettre sur pied l'établissement.

La Propagande a parmi ses élèves des Chinois, des Égyptiens, des Alannites, des Arabes d'Alep, des Grecs, des Albanais, des Saxons, des Écossais, des Suisses, des Allemands, des Américains, etc., etc. Ils parlent tous italien; cette langue est devenue pour eux la langue fraternelle. Leur costume est uniforme; ils portent une soutane noire avec des boutons, des bordures et une ceinture rouge; cette couleur de pourpre indique qu'ils sont prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ; de plus, cinq galons rouges rappellent sur leurs habits les cinq plaies de la Passion.

L'établissement fournit gratuitement aux élèves ce que réclament leurs études et leur entretien; mais ce n'est que lorsqu'ils entrent dans la classe de philosophie, que ces jeunes lévites font serment de se consacrer aux missions étrangères. On n'admet pas un sujet qui a plus de vingt ans, parce qu'il ne lui resterait plus assez de vigueur et d'années pour se dévouer aux pénibles travaux qui attendent les missionnaires. Quelquefois des raisons de santé obligent les jeunes gens à retourner dans leur pays, mais pas un ne quitte le collége pour cause d'ennui. Les élèves d'Europe et d'Amérique montrent beaucoup de facilité, mais les Chinois et Egyptiens ont peine à suivre les études; cela vient non-seulement du manque d'aptitude et d'intelligence, mais surtout du manque d'éducation, dès leurs premières années, la plupart n'ayant rien étudié jusqu'à quinze ou seize ans.

L'imprimerie de l'établissement fournit aux missions des ouvrages en dix langues étrangères; une partie des caractères orientaux de cette officine furent emportés à Paris sous Bonaparte.

La Propagande a une bibliothèque et un musée; la première renferme dix-huit cents manuscrits de différents idiômes. Le musée, lui, en possède un mexicain conte-

nant les annales du pays avec une écriture toute en figures, à la manière des hiéoroglyphes d'Egypte. Les peintures ont conservé la vivacité de leurs couleurs. Ce manuscrit a été copié et reproduit avec la permission de la Propagande, qui a mieux aimé lui ôter quelque chose de sa valeur, que d'en priver le monde savant. On voit qu'elle ne travaille pas seulement à la propagation de la foi ; mais aussi à la propagation de la science. On y trouve également un manuscrit indien écrit sur l'écorce de palmier, un livre chinois avec des desseins qui retracent des jeux, des exercices publics ; les mœurs et les coutumes nationales de la Chine y sont expliquées. L'attention s'arrête aussi sur un grand album représentant les diverses divinités de la Chine ; le dessin de ce panthéon chinois est très-remarquable. On ne contemple pas non plus sans émotion les trophées des missionnaires, c'est-à-dire ces idoles auxquelles leur zèle a fait renoncer les peuples qu'ils ont convertis. Ainsi l'idole de Mamaragi, en bois, venue des îles Gambier, dans l'océan pacifique ; elle est accompagnée de deux têtes de dragon, divinités du Mexique ; deux chapelles de l'Inde en forme de boîte ou de tabernacle qui s'ouvre ou se ferme, représentent le dieu Wischnou et ses diverses incarnations. Il est assis sur un trône formé des replis nombreux d'un serpent à cinq têtes. Le coloris en est fort expressif.

Les portraits des élèves qui ont souffert les tourments du martyre dans les missions sont suspendus aux murs de la chapelle. Touchants souvenirs, et puissants motifs d'encouragement pour les jeunes aspirants qui les suivent ! Oh ! combien le courage de ces généreux défenseurs de la religion, de ces victimes de la charité, me paraît au-dessus de la valeur de ces héros profanes, qui ne recherchaient qu'une gloire purement humaine, et qui se la procuraient souvent aux dépens de leurs frères ; tandis que les premiers donnent leur vie pour les sauver, et sans

nul espoir ni prétention d'acquérir l'estime et les louanges des hommes!...

Nous apprenons tous les jours que certains journaux publient des articles calomniateurs sur notre occupation. Ils se plaisent à répéter que *le pape ne peut rentrer à Rome, tant que son autorité n'y sera rétablie et constituée*. Jugez vous-même de la valeur de ces insinuations ou plutôt de ces déclarations hypocrites. Je vais aujourd'hui vous faire le relevé des actes de l'autorité française, depuis notre entrée dans cette ville. Si vous avez jamais eu confiance dans ma bonne foi, vous pourrez vous regarder comme parfaitement édifiés sur la question.

Le 3 juillet, jour où les portes furent ouvertes à notre armée, le gouvernement existant ayant refusé d'intervenir dans le fait de la reddition, et la municipalité n'y ayant pris d'autre part que celle de livrer les clefs, notre général en chef dut assumer toutes les responsabilités et toute l'action du pouvoir. Une ville de cent soixante mille âmes, dans laquelle entraient vingt mille soldats français, et où ils se trouvaient en présence de quinze mille étrangers entre lesquels ils faisaient le coup de feu la veille; cette ville ne pouvait rester sans gouvernement, et puisque la constituante était impossible, que la municipalité se récusait, que le pape n'avait personne pour le représenter, le général Oudinot eût manqué à tous ses devoirs en agissant autrement qu'il n'a agi. Et cependant, dans cette position exceptionnelle, blessa-t-il en rien la souveraineté absente du pontife? Pendant quelques jours, le drapeau de la révolution flotte encore au-dessus des monuments, et il en disparaît aussitôt que les vœux des gens de bien commencent à se prononcer.

La falsification facile des billets monétaires courants pouvait jeter sur la place des billets de fausse émission. Notre général décréta qu'un timbre de vérification serait

apposé sur tous les billets alors en cours, sans légitimer ni infirmer leur valeur, question dont il laisse la décision au gouvernement futur. Dix mille soldats romains se trouvaient sans direction et sans chef ; il charge un officier français de remplir provisoirement les fonctions de ministre de la guerre, afin de régulariser le licenciement des uns, la réorganisation des autres. Les finances, l'intérieur, les travaux publics, ces trois grands leviers de toute administration ne fonctionnaient plus : il leur donna des commissaires directeurs italiens, qui leur rendirent le mouvement. Enfin il nomme un préfet de police, et dès le surlendemain de notre entrée, l'action régulière d'une autorité protectrice se manifesta, et annonça la cessation de l'anarchie des derniers temps. Les chefs de la cité avaient été envoyés à Gaëte. Une commission de gouvernement nommé par Pie IX arriva, et prit le pouvoir au nom du pape. Aussitôt notre général en chef céda, avec un empressement loyal, la majeure partie des attributions que les circonstances lui avaient données, et se réserva seulement le droit de conseil dans les affaires purement administratives, et une part d'intervention dans les affaires de guerre et de police.

Cette accusation honteuse impliquée dans ces paroles : « *Le pape rentrera à Rome lorsque son autorité y sera rétablie*, disparaît donc devant des faits aussi clairs et aussi loyaux. Quant aux récriminations qu'on se permet contre les hommes appelés pour aider à une restauration durable de l'ordre et de la légalité dans le pays, voici également quelques explications ; et d'abord, pour ce qui regarde M. de Belcastel, abstraction faite de ce que le défaut d'une position suffisamment en rapport avec les délicates questions qu'il avait à traiter a dû lui créer d'embarras, il a satisfait avec tact aux exigences de sa tâche, et l'on a rien à dire contre sa manière d'agir. En second lieu, le commandant le Rouxeau, sous le titre de

préfet, et M. Mangin, sous celui de secrétaire-général, ne méritent que des éloges, malgré quelques froissements inévitables.

M. Mangin, jeté par les tempêtes politiques en Italie, s'y était réfugié dans une existence toute littéraire. Lié avec la plupart des savants de Rome, les recherches sur le linguistique du pays l'avaient mis à même d'en pénétrer à fond les mœurs, les inquiétudes, les vrais besoins du politique. Et quand le général Oudinot fut parvenu à le décider à accepter la charge de secrétaire-général de la police, à laquelle il ne se résigna qu'avec répugnance, notre général ne faisait pas cadeau de la place à l'homme, mais le cadeau de l'homme à la place. Le commandant le Rouxeau apportait à la préfecture sa belle réputation de militaire, sa droiture, son énergie; mais les détails administratifs et la langue italienne lui étaient, dit-on, peu familiers. De là il est résulté nécessairement que presque tout le contentieux des affaires est retombé sur son secrétaire-général; mais qui en a souffert essentiellement? La vérité n'est-elle pas que M. Mangin a développé dans ces ingrates fonctions une activité, une sagacité et une honnêteté dont tous les hommes de bien à Rome lui tiennent compte.

Nous pouvons le dire sans jactance, nous avons ajouté un chapitre au livre qui atteste le génie militaire de la France et sa gloire de tous les temps; à ce livre que l'auteur conseiller de Henri IV, et continuateur d'anciennes annales, appelait, dans un sentiment d'orgueil inspiré d'en haut, *Gesta Dei per Francos : Actes de Dieu par les Français.*

Du reste, il semble bien que la ville de Rome l'a ainsi compris; car, voulant perpétuer le souvenir de sa reconnaissance pour l'armée française, elle vient de faire frapper une médaille qui représente d'un côté, comme person-

nification de l'armée française en Italie, les traits du général en chef, avec cet exergue :

VICTOR, OUDINOTIUS, GALLORUM
EXERCITUI PRÆFECTUS.

Sur le revers, au milieu d'une couronne de chêne est gravé :

URBEM
EXPUGNARE COACTUS
CIVIUM ET ARTIUM
INCOLUMITATI
CONSULUIT
A. M. D. C. C. C. XLIX.

FIN DU TOME PREMIER.

LIMOGES. — IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.

BIBLIOTHÈQUE

CHRÉTIENNE ET MORALE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.

ROME.

L. marquis de Rouvray

ROME

EN

1848-1849-1850.

CORRESPONDANCE

D'UN OFFICIER FRANÇAIS

DE L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE D'ITALIE;

PUBLIÉE

PAR L'ABBÉ T. BOULANGÉ,

et dédiée

AU GÉNÉRAL OUDINOT, DUC DE REGGIO.

TOME SECOND.

LIMOGES.

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1851.

DG
798.5
.B76
V.2

287-196

LETTRE XXIII.

Hospice de Saint-Michel. — Hospice de Sainte-Marie-des-Anges. — Refuge de Sainte-Galle et de Saint-Louis. — Tata-Giovanni. — Conservatoires. — Autres établissements de bienfaisance. — Archihôpital de Saint-Roch. — Mont-de-Piété. — Caisses d'épargnes et travaux publics. — Aumônier du pape. — Commission des subsides. — Archiconfrérie des saints Apôtres. — Confréries de la divine piété, de saint Yves, de saint Jérome, de la Charité et de saint Jean décapité. — Les exécutions à Rome. — Confrérie de la mort ou de la prière. — Hospice de la Trinité ou des pélerins. — Confrérie de la Charité et *della-pietà-de-Carcerati*. — Pénitenciers pour les femmes et pour les jeunes détenus. — Prisons. — Refuge de la Croix. — Refuge de Lorette. — Conservatoire de Sainte-Marie-in-Transtevère. — Conservatoire de la divine Clémence. — Résultats de ces établissements. — Pourquoi quelques-uns portent le nom de *Confréries* — Quelles sont leurs ressources temporelles. — Conversion remarquable d'un soldat français.

Rome, le 18 novembre 1849.

Rome, le centre des inspirations catholiques, a dû, mieux qu'aucune autre cité, prendre soin de toutes les infirmités, de toutes les misères. Eh bien, il en est ainsi ;

et, d'après les notes que j'ai recueillies, je reconnais et je proclame que la métropole des croyances chrétiennes est aussi celle de la charité.

Entre les divers établissements où sont admis les pauvres valides, le magnifique hospice de Saint-Michel tient le premier rang.

Dans une vaste enceinte, sorte de phalanstère réalisé, cette pieuse maison réunit quatre communautés semblant des petits mondes où les extrêmes se touchent. L'adolescent y côtoie le vieillard; l'un y commence la vie, l'autre l'y vient finir!... Il y a certainement en Europe, à Paris surtout, des établissements publics plus considérables, mais aucun n'offre un si merveilleux et si touchant ensemble d'objets qui plaisent mieux à l'imagination, en excitant davantage l'intérêt du cœur. C'est une création du génie des papes, dans ces temps où la puissance et la fortune leur permettaient de donner carrière à leur amour du bien et du beau; alors que le luxe de leur générosité et l'ambition de leur grande âme s'épuisaient en gigantesques entreprises.

Sur la rive droite du Tibre, au pied du Janicule, s'étendent les constructions modernes de l'hospice de Saint-Michel. Des cours intérieures, environnées de portiques, de larges salles, des corridors, des galeries divisent ces bâtiments; ils en font comme une ville populeuse où règnent le commerce et l'activité. Là, une fabrique de draps occupe de nombreux ouvriers; plus loin, sur les quatre côtés d'une même cour, s'ouvrent les portes de dix à douze ateliers où s'exercent des métiers différents. Dans le quartier des vieillards et des femmes âgées, c'est le repos et le silence qui dominent; des ouvrages faciles, ou bien la causerie, la promenade, les exercices religieux, remplissent leurs journées. Chez les jeunes filles, habitent la joie et la gaité d'enfants innocentes et rieuses, sans remords comme sans préoccupations. Des travaux

manuels, ceux d'intérieur d'une femme de ménage, une solide éducation chrétienne jointe à l'instruction élémentaire, les disposent à être de bonnes mères de famille et assurent leur existence. Les arts libéraux ou les plus humbles métiers sont le partage des garçons. Ils reçoivent non-seulement l'enseignement ordinaire des écoles, mais aussi des leçons de chimie, de mécanique, de géométrie; la musique et les sciences littéraires font encore partie de cette solide éducation. Les beaux-arts en étant le principal mobile, Saint-Michel compte déjà bon nombre d'artistes que leurs talents et leur conduite ont rendu célèbres.

J'ai visité cet hospice le jour même de la fête de Saint-Michel. Le cardinal Tosti, qui en est maintenant le directeur, a voulu faire participer à cette fête ceux de nos soldats qui sont logés dans le quartier du Transtevère. Par ses soins, deux mille livres de macaroni et deux bœufs leur ont été distribués.

Il y avait dans plusieurs des salles de l'hospice une curieuse exposition des objets produits par les pensionnaires : c'étaient, outre des draps fabriqués d'après nos méthodes importées à Rome, une collection de bustes, de tableaux et de camées parfaitement exécutés. On y remarquait les bustes de Pie IX, du général Oudinot de Reggio et du cardinal Tosti, et plusieurs autres portraits, tous d'une ressemblance parfaite.

Lorsque les premiers troubles éclatèrent à Rome, le cardinal Tosti courut de sérieux dangers, et, cela est triste à dire, sa vie fut menacée par quelques-uns des élèves admis dans cette académie industrielle. Plusieurs d'entre eux, qui se laissèrent gagner par Garibaldi, envahirent son palais, résolus à l'assassiner. Le respect qu'ils avaient coutume de lui porter les troubla cependant au moment d'exécuter leur affreux dessein, et le cardinal put s'échapper par un escalier; dans sa fuite, il fut atteint d'un

coup de couteau qui ne lui fit qu'une légère blessure. Aujourd'hui il ne se souvient de rien, et il dirige comme jadis l'hospice Saint-Michel avec la plus touchante sollicitude.

A côté de Saint-Michel, se groupent quelques asiles du même genre, quoique de beaucoup inférieurs en beauté. Ainsi les salles de Sainte-Marie-des-Anges se sont transformées, sous Léon XII, en un riche hospice, où neuf cents pauvres des deux sexes trouvent constamment du travail. Les refuges de Sainte-Galle et de Saint-Louis offrent aux indigents sans abri un lit et les repas du soir et du matin. Nombre de ces établissements sont destinés à l'éducation des orphelins; et c'est avec un extrême plaisir qu'on rencontre dans les rues de Rome ces délicieux enfants du collége charitable de Sainte-Marie *in aquiro*, dont la figure rosée s'harmonise si bien avec leur blanche soutane et leur grand chapeau blanc.

Il existe surtout un hospice que le nom de Pie IX rend célèbre, et où il a exercé les premiers actes de charité et de dévouement pour les pauvres : c'est celui de *Tata-Giovanni*. Il doit son origine à un pauvre maçon, nommé *Giovanni Borgi*. Il rencontrait souvent dans les rues de jeunes enfants à peine vêtus, exposés à grandir dans l'oisiveté, et il en trouvait d'autres à l'hôpital du Saint-Esprit, qu'il visitait souvent. Le sort de ces enfants toucha le cœur du pauvre ouvrier. Au moyen de quelques aumônes, il les recueillit chez lui, les habilla et les envoya en apprentissage chez les fabricants de la ville, afin de leur procurer des moyens d'existence. Il leur enseignait lui-même le catéchisme, et leur faisait remplir tous leurs devoirs religieux. Des ecclésiastiques se prêtèrent à seconder le brave maçon. On put augmenter le nombre des enfants recueillis et leur faire apprendre la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Aujourd'hui, on y ajoute des principes d'ornementation, de dessin linéaire et de géo-

métrie. A vingt ans, on les congédie, parce qu'ils sont alors en état de se tirer d'affaire; et la conduite honorable qu'ils tiennent presque tous dans le monde prouve l'utilité de cette institution.

Pie IX, n'étant encore que simple prêtre, consacrait ses soins à ces jeunes enfants. Il paraît qu'il en était aimé plus qu'on ne saurait le dire.

Mais une autre sorte d'institution dont l'existence est particulière à Rome, c'est celle des *conservatoires,* où les filles sont reçues très jeunes, élevées, instruites pour un état quelconque, et dotées ensuite quand l'âge les appelle à prendre une position. Les jeunes filles qui désirent se consacrer à une vie de prières et de bonnes œuvres se servent de leur dot pour être reçues dans la communauté qu'elles ont choisie; pour celles qui n'ont pas cette vocation, la dot les détourne des unions illégitimes. Ce qui fait qu'on tolère ici la loterie, pour le dire en passant, c'est à cause de ces dots, car elle en amène toujours plusieurs. Dans les différents quartiers de la cité, l'on rencontre aussi de ces maisons, moitié couvents, moitié pensionnats, où les femmes vivent en communauté, dès l'âge de dix à douze ans, jusqu'à leur mariage ou leur mort, sous une règle douce et dans l'habitude d'un travail dont le tiers du produit leur revient. Sur une population de 160,000 âmes, 2,000 femmes pauvres, environ, sont ainsi gratuitement entretenues et fortifiées dans les principes religieux; pas une fille du peuple ne reste sans un abri ou sans un honorable labeur.

De semblables établissements sont incompatibles avec nos idées et nos mœurs, dont le monde et l'action sont les éléments générateurs; aussi doivent-ils être envisagés par nous au point de vue des coutumes romaines. Ici, l'on place avant tout l'amour du repos et de la vie en commun, l'esprit et les formes monastiques, cachets indélébiles du génie Italien. Un précieux avantage en ré-

sulte ; c'est que la cause d'une des plus hideuses plaies de la société disparaît. On ne trouve pas, dans la ville de Rome, de ces infâmes repaires où la débauche va s'installer pour y vivre effrontément de ses vices. Le soir, on peut aller respirer l'air délicieux des jardins et des promenades publics, errer librement parmi les rues et les quartiers les plus déserts, sans crainte que les yeux ne tombent avec dégoût sur d'affligeants spectacles.

J'aurai maintenant à vous nommer les hôpitaux qui ont pour but le soulagement des infirmes et des convalescents. Ils sont établis de telle sorte, que chaque misère y trouve soins et assistance spéciaux ; et, bien que chacun d'eux ait une destination particulière, tous offrent les mêmes ressources en cas de besoins urgents. Les emplacements où ils s'élèvent ont été choisis avec tant d'intelligence, que chaque quartier possède, pour ainsi dire, le sien, et peut jouir de tous facilement. Les revenus que perçoivent les hôpitaux sur leurs biens, joints aux pieuses offrandes, sont, dit-on, très-considérables. C'est à cause de cela, sans doute, que ces maisons ont de temps en temps besoin de réformes. Léon XII et Pie IX s'en sont beaucoup occupés. Ce que je puis affirmer, au reste, c'est que nos soldats s'y trouvent fort bien.

Il existe encore ici un autre genre d'hospices, où l'on couche, mais où l'on n'est pas nourri. Ils sont destinés soit aux prêtres, soit aux laïques nécessiteux. Les femmes ont aussi le leur. Enfin il n'y a pas jusqu'aux pauvres veuves qui n'aient en la ville apostolique un asile contre la misère.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les enfants trouvés n'ont point été oubliés ; ils sont entourés des soins les plus touchants et les plus religieux, dans une confortable demeure dite du Saint-Esprit. C'est là la première création en ce genre.

Une demeure de charité, admirable entre toute, c'est

l'archihôpital de Saint-Roch, destiné aux femmes qui veulent accoucher en secret. On ne leur demande ni leur nom, ni leur condition; elles peuvent même tenir pendant tout le temps leur visage voilé. Si l'une d'elles venait à mourir, son nom ne serait inscrit sur aucun registre; des numéros tiennent lieu de nom. Ces femmes sont soignées aux frais de l'établissement, et gardées jusqu'à huit jours après leur délivrance. Les nouveaux-nés sont portés aux Enfants-Trouvés. Les mères qui ont l'intention de reprendre leurs enfants, leur laissent un signe, une marque quelconque qui aide à les reconnaître.

Le but de cet établissement n'est pas seulement de sauver l'honneur des familles et de procurer la conservation des mères et des nouveaux-nés; il s'occupe encore de prévenir le retour du mal, en guérissant ou en fortifiant le cœur, qui en est le principe. Toutes les femmes reçues dans cette maison sont soumises à un règlement de vie, calculé de manière à les faire revenir de leur erreur.

Le Mont-de-Piété dut son origine à la pensée compatissante d'un Franciscain, Barnabas de Tuni, qui fut touché de voir que les familles pauvres, obligées de recourir à de petits emprunts, tombaient entre les mains de Juifs usuriers. La sanction que les papes donnèrent à cette institution parut comme une proclamation adressée en sa faveur à toute la chrétienté. Les Franciscains en furent les zélés propagateurs. Et pourtant, à Paris, une partie de la foule qui assiége les bureaux du Mont-de-Piété dira peut-être encore, en rencontrant devant la porte de cette maison un Franciscain : « A quoi ont jamais servi cet homme et ses pareils? »

On trouve encore à Rome ce Mont-de-Piété qui compte aujourd'hui trois siècles d'existence; mais il a subi de nombreuses vicissitudes, tour à tour florissant ou négligé, selon les mouvements politiques. Dans les temps propices, il accorde si promptement et à un si faible intérêt

des sommes considérables, qu'il donnerait une grande impulsion au commerce et à l'industrie, si la ville sainte pouvait être industrieuse et commerçante. Il se relevait peu à peu, lors des derniers événements ; il recevait près de deux cent mille gages par an, et tenait en circulation 230,000 écus. C'étaient d'heureux germes d'amélioration qui, fécondés par une direction intelligente, devaient porter leur fruit.

Les caisses d'épargnes et les *travaux publics* sont deux genres de secours qui s'harmonisent le mieux avec la civilisation actuelle et les maximes d'économie moderne. Les papes semblent bien s'être montrés parmi les premiers qui ont appliqué au profit des pauvres ce dernier genre de secours, lorsqu'ils ont entrepris et terminé ces ouvrages séculaires qui ont rendu Rome moderne magnifique et splendide à l'égal de Rome ancienne.

Un mot encore sur un autre genre d'institution qui ne laisse pas d'avoir aussi son mérite ; je veux parler de la charge d'aumônier du pape, créée au VII^e^ siècle.

Les souverains pontifes ont donné aux princes de l'Europe l'exemple d'un personnage attaché à leur personne et exclusivement destiné à exercer la charité en leur nom. Parmi les différentes œuvres que pratique l'aumônerie apostolique, il faut compter l'argent qu'elle distribue aux pauvres dans leurs maisons, à des époques fixes, et les dons extraordinaires qu'elle répand dans les solennités. Dans ces dernières occasions, elle porte des aumônes dans les prisons. Au couronnement du pape, elle distribue de l'argent à tous les pauvres de la ville, rassemblés dans la grande cour du Belvédère, au Vatican. Indépendamment de cette aumônerie, il en existe une seconde, établie avec des règlements qui honorent le pontife son fondateur. C'est la *commission des subsides*, qui, d'après l'ordre de Léon XII, réunit en une seule caisse toutes les aumônes particulières pour les distribuer selon la mesure

d'une prudente charité. Henri IV est loué de ce qu'il désirait que tous ses sujets eussent une poule à manger le dimanche. A Rome, en temps de paix, les secours sont si abondants que, repartis avec intelligence, ils permettraient à chaque pauvre de faire un excellent repas.

Deux maisons prennent un soin spécial des infortunés qui, nés dans l'aisance et élevés dans les habitudes du monde sentent peser plus lourdement sur eux le poids de la misère. Ce sont l'archiconfrérie des Saints-Apôtres et la confrérie de la Divine-Piété. Cette dernière remplit son ministère avec les ménagements les plus délicats. D'après les statuts de l'association, ses députés pour les cas secrets ne sont pas obligés de rendre compte des fonds qu'ils distribuent. Souvent ils apparaissent à l'improviste au milieu d'une famille affligée, lui remettent, sans se nommer, le secours dont elle a besoin, et se retirent aussitôt, échappant à leur reconnaissance pour ménager leur délicatesse.

Les confréries de Saint-Yves et de Saint-Jérôme-de-la-Charité couvrent de leur patronnage devant les tribunaux les pauvres, qui, sans cela, pourraient être facilement écrasés par les riches et par les puissants. Dans les environs de l'église de Saint-Laurent-*in-Lucinâ*, un palais a été légué comme fonds de dotation d'une prélature, à condition que le titulaire, qui doit être docteur en droit, se consacrera entièrement à la défense des causes des pauvres de quelque nation qu'ils soient. De plus, le fondateur a stipulé, que ce prélat se promènerait tous les matins pendant une heure sous le portique de l'église de Saint-Laurent-*in-Lucinâ*, pour que les pauvres pussent avoir un facile accès auprès de lui. La même confrérie de *Saint-Jérôme* et celle de *Saint-Jean-Décapité* sont destinées à prendre soin des prisonniers et des condamnés à mort. A l'occasion de cette assistance accordée au dernier des malheurs, celui d'être coupable, je vais

consigner dans mon journal les usages adoptés ici pour les exécutions, sur lequelles j'ai pris quelques renseignements.

Tandis qu'à Paris les crieurs publics spéculent sur la curiosité de la foule, proclament dans les rues l'heure des supplices, et semblent convier le peuple à un spectacle; ici on le notifie en appelant tous les fidèles à la prière. Cette manière d'annoncer le fatal événement indique sous quel point de vue Rome envisage un pareil fait. Dans la victime de la justice humaine, elle voit avant tout une âme à sauver; et, dans le spectacle de sa mort, une réparation envers la société et une leçon de haute morale. Afin d'atteindre ce triple but, elle met tout en œuvre. A partir du jour du prononcé de l'arrêt, le criminel devient l'objet des soins les plus charitables; rien n'est omis pour le disposer au terrible passage du temps à l'éternité. Dès le soir, les frères de Saint-Jean-Décapité s'assemblent; quelques-uns se rendent à la prison; tous se mettent à prier Dieu. Vers minuit, un des guichetiers entre, comme à l'ordinaire, dans le cachot des condamnés (car je vais parler comme s'il était question de plusieurs); puis, en fermant la porte, il leur jette un billet. Ceux-ci savent, par tradition, ce que cela signifie. On les laisse seuls pendant quelques moments; mais bientôt les frères entrent dans la prison, accompagnés d'un prélat et quelquefois d'un évêque chargés de donner les premières consolations.

En même temps que la funeste nouvelle parvient aux patients, le Saint-Sacrement est exposé dans les églises de la confrérie, et les membres des différentes associations de piété y restent en adoration. Vers la pointe du jour, on l'expose également dans plusieurs églises. Le peuple s'y porde toutes parts, on se confesse, on communie, on prie pour le salut des infortunés qui vont mourir. Le saint Père, lui-même fait une longue station devant le Saint-Sacrement de sa chapelle domestique.

A huit heures et demie, le lugubre cortége se met en

marche. A la suite d'un piquet de dragons, au milieu d'une foule inquiète, parfois bruyante et parfois silencieuse, s'avance une longue procession de frères de la Miséricorde, couverts de sacs noirs, une torche à la main, et psalmodiant sur un ton grave les litanies de agonisants. Vient ensuite la néfaste charrette, entourée de carabiniers et suivie du *boias* (bourreau). Les condamnés sont assis sur une banquette, assistés de trois prêtres, un de chaque côté, et le troisième en face, tenant devant leurs yeux une image de la sainte Vierge. Du sein des milliers d'hommes et de femmes qui encombrent les rues, la place et les fenêtres, savez-vous quel cri s'échappe? Un seul : *Sono convertiti?* « Sont-ils convertis? » S'il en est qui résiste, les prêtres redoublent d'instances, on ralentit la marche. Enfin on arrive à quelques pas de l'échafaud, dressé non loin de l'église de Saint-Jean-Décapité. Là, on descend dans une chapelle provisoire qu'on établit vis-à-vis de l'église; on y entend une dernière fois la confession des coupables repentants, on leur donne la communion; et, après vingt minutes de délai qui leur sont accordées, ils sont conduits à la mort. Suivant l'usage de Rome, ils se mettent à genoux; et c'est dans cette attitude religieuse qu'ils reçoivent le coup fatal. Pendant ce temps, restés auprès de l'obstiné ou des obstinés, les frères, auxquels se joignent toujours des prêtres et des religieux, épuisent toutes les ressources du zèle pour toucher leur âme endurcie; et le gouvernement papal, par un trait de cette longanimité qui le caractérise, autorise à différer le supplice jusqu'à ce que les malheureux soient rentrés en eux-mêmes. Le soir seulement, s'ils restaient insensibles, la justice aurait son cours.

L'exécution terminée, la cloche des églises avertit les fidèles restés en adoration que tout est consommé. On donne la bénédiction et l'on remet le Saint-Sacrement

dans le tabernacle. Dès le lendemain, de nombreux frères parcourent la ville demandant l'aumône, afin de faire célébrer des messes pour les âmes des suppliciés, qui, le lendemain, et huit jours après, ont un service. Quant à leur corps, il sont religieusement emportés dans l'église de Saint-Jean-Décapité, où ils reçoivent la sépulture. Sur le frontispice de cette église on lit pour toute inscription : *Per la misericordia,* « à la miséricorde, » et au-dessus de l'inscription, la tête de saint Jean-Baptiste, sculptée en pierre, forme le seul ornement de la façade.

Tout l'ensemble de ces usages ressemble bien peu à ce que nous voyons en France, et probablement aux exécutions de tous les autres pays du monde.

Les condamnations à mort sont donc un glorieux moment pour la charité romaine. Sans doute, nous avons raison d'admirer, en France, le dévoûment des aumôniers accompagnant les condamnés à l'échafaud ; toutefois c'est le devoir de leur ministère. A Rome, ce dévoûment est partagé par des hommes du monde. A peine ont-ils reçu un billet d'avis, que, revêtus d'un sac avec une corde, ils se rendent dans les prisons, se joignent à leurs confrères, et passent la nuit, comme eux, auprès d'un être qu'ils n'ont jamais vu, qu'ils ne reverront jamais, et de la vie duquel ils ne connaissent que le crime qu'il va expier. Lorsque l'heure marquée est arrivée, ils le soutiennent, l'encouragent en lui montrant la croix, et enfin ils montent avec lui l'échelle fatale... Puis ils prennent soin du cadavre. Voilà ce que Rome voit se reproduire depuis près de quatre cents ans, dans la confrérie de *Saint-Jean-Décapité*. Les papes lui ont accordé et maintenu un privilége qui peut seul être pour elle une récompense : le droit de délivrer chaque année un condamné à mort. La loi a dit à ces hommes : « Votre miséricorde me paraît si haute, que le glaive de la justice peut s'incliner devant elle. »

La *confrérie de la Mort*, tablie dans le XVI^e^ siècle, se consacre particulièrement avec d'aures confréries, à la sépulture des pauvres. Elle a joint à son titre primitif celui *de la Prière*.

Cette confrérie étend ses pieux services dans les campagnes. Dès qu'on apprend qu'un cadavre, aux environs de Rome, attend la sépulture, on prévient plusieurs frères, qui accourent à l'oratoire avec l'archiconfrérie, prennent leur robe de toile noire, et, quelle que soit l'heure, le temps, la saison, s'en vont chercher le corps, fut-il à huit ou dix lieues de la ville.

Enfin je savais que l'hospitalité s'exerce à Rome sans distinction d'âge, de sexe, de pays; j'ai voulu connaître la maison dite de la Sainte-Trinité, qui est l'hospice fondé *ad hoc*, par saint Philippe de Néri. Je l'ai visitée, et j'y ai appris qu'on y reçoit gratuitement, pendant trois, quatre et même sept jours, les pélerins, hommes et femmes que la piété amène à Rome. Pour être admis, ils doivent arriver d'un pays de plus de soixante milles, et présenter un certificat de leur Evêque ou de ses grands-vicaires, attestant qu'ils viennent ici pour visiter les saints lieux.

L'hospice forme deux corps de logis séparés : l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le nombre total des lits est de quatre cent quatre-vingt-huit, et dans les réfectoires réunis on peut servir neuf cent quarante-quatre personnes.

Les pélerins trouvent dans cet établissement des frères et des sœurs qu'ils n'ont jamais vus, et qui les reçoivent comme de vieilles connaissances. Ces frères et ces sœurs sont des membres de la confrérie du Saint-Sacrement, fondée aussi par saint Philippe de Néri. Leur costume se compose d'une ample robe rouge, retenue par une ceinture avec un long rabat blanc, semblable à celui de nos magistrats. Celui de la plupart des pélerins rappelle le

moyen-âge, et la terre sainte, et les croisades, et saint Jacques de Compostelle, etc... C'est le grand chapeau de feutre aux ailes étendues, le camail en toile cirée couvert de coquillages, la gourde au côté, le bourdon à la main.

A leur arrivée, on s'informe attentivement de leurs besoins et on pourvoit à tout. Puis, quand le nombre des pélerins est suffisant, les confrères leur donnent le bras; chacun en soutient deux; et, trois à trois, ils se dirigent processionnellement vers Saint-Pierre, afin d'aller remercier le père commun du succès du voyage, et déposer dans la métropole du monde chrétien le premier hommage de leur piété. De retour à la Trinité, on entre dans le lavoir. Il est au rez-de-chaussée, et se compose de deux salles destinées au lavement des pieds. Celle des hommes contient soixante personnes à la fois, celle des femmes cinquante. Assis sur des banquettes fixées aux murailles, ces pauvres étrangers reçoivent l'humble office de la main de tout ce que Rome compte de plus illustre. Ce sont des jeunes gens de famille, de riches négociants, des prêtres, des évêques, des cardinaux, de nobles dames; leurs brillants équipages couvrent la place de la Trinité, tandis qu'eux-mêmes, maîtres et maîtresses, devenus, pour l'amour de Jésus-Christ, serviteurs et servantes des pauvres, sont à genoux devant eux, leur rendant avec amour tous les devoirs de l'hospitalité chrétienne.

Au lavement des pieds succède le souper. Les réfectoires sont de longues salles voûtées, autour desquelles règnent deux tables coupées de distance en distance pour la facilité du service. Après le *Benedicite*, la soupe ainsi que les autres plats arrivent portés par les mains des frères, de quelque rang qu'ils soient, cardinal, évêque, prince ou autre. Ceux-ci circulent autour des tables et servent avec une grâce parfaite les hôtes de la charité, qui sont sou-

vent attendris jusqu'aux larmes. Après l'action de grâces, tous les pélerins se rendent à la chapelle pour y faire en commun la prière du soir. Ensuite les dortoirs s'ouvrent, et chaque voyageur y trouve un lit préparé.

La réception des pélerins n'est point, de la part des Romains, une de ces démonstrations que la vanité produit et que la mode soutient pendant quelque temps; c'est une œuvre sérieuse qui a traversé les siècles et qui impose d'énormes sacrifices. Les solennités de la Semaine-Sainte, de Saint-Pierre et de la Fête-Dieu, amènent à Rome un grand nombre de pélerins. Pendant la Semaine-Sainte, il varie de quatre à cinq cents. Dans les années du Jubilé, il est bien plus considérable encore.

Je ne dois pas oublier les bienfaits de Rome dans les prisons. L'archiconfrérie *de la Charité* a une large part dans leur administration. Celle *Della-Pieta-de-Carcerati* se dévoue à la visite des prisonniers; elle s'informe de leurs besoins, goûte leur nourriture, et leur distribue des consolations, des aumônes, des adoucissements compatibles avec le régime des prisons.

Ce sont les papes qui ont pris l'initiative dans les améliorations modernes concernant le régime des prisons. C'est aussi un pape qui a été l'inventeur du système pénitentiaire. Voici du reste ce qu'il est à Rome :

A l'extrémité de l'hospice de Saint-Michel, dont j'ai parlé, est une vaste salle éclairée par deux grandes fenêtres placées à chaque bout, et entourée de balcons sur lesquels s'ouvrent de petites cellules; un autel est au milieu de la salle; des métiers sont placés le long de ses parois, et des ateliers y correspondent. C'est un pénitencier pour les femmes qui se sont rendues coupables ou envers la société ou envers leurs maris. Il y en a aussi un pour les jeunes gens, où le travail et l'instruction concourent à leur amendement moral.

A Rome, les prisons ordinaires elles-mêmes ne sont

pas des bagnes où l'homme, placé sous l'empire exclusif de la force brutale, achève de se matérialiser : elles offrent au coupable tous les moyens de retrouver le sentiment de sa dignité, le regret du mal et le courage du bien. Persuadé que le christianisme seul peut réhabiliter l'individu, comme il a réhabilité le genre humain, Rome appelle à son aide ce puissant auxiliaire. Les portes mêmes des plus sombres cachots lui sont ouvertes, il a toute liberté de parler et d'agir. Chaque prison a ses chapelains; nuit et jour ils sont là pour consoler et guérir ces âmes, quelquefois plus malheureuses encore que coupables. Tous les matins, on fait les prières en commun, qui sont suivies du saint sacrifice de la messe; viennent ensuite, périodiquement, des instructions familières, qui, en dissipant l'ignorance, font peu à peu germer dans les âmes de salutaires résolutions. Voilà ce qu'étaient les prisons du château Saint-Ange, du Capitole, et des Thermes de Dioclétien, avant la révolution romaine.

Outre le pénitencier de Saint-Michel, Rome a préparé aux femmes coupables différents *refuges*, où elles peuvent renaître à la vie morale. Or ces femmes peuvent se diviser en trois classes : celles qui, jeunes encore, sont devenues victimes d'un entraînement passager; celles qui sont depuis long-temps dans le désordre, ou que la justice humaine a frappées de condamnation; enfin celles qui, après le mariage, ont oublié leurs devoirs d'épouse et de mère. On conçoit l'utilité de maisons spéciales pour chacune de ces catégories.

Sur le mont Pincio s'élève le refuge de la Croix, où l'on n'admet ni les veuves, ni les femmes mariées. Il se compose exclusivement de jeunes filles victimes d'une malheureuse séduction. Leur règlement est celui d'une pieuse communauté; elles peuvent rester dans la maison jusqu'à la fin de leur vie; quelques-unes même d'entre-

elles revêtent l'habit religieux dans un monastère spécial qui leur est ouvert.

Le second refuge est sur le mont Cœlius. C'est le refuge de *Loretto*, ainsi nommé parce qu'il est sous la direction de la congrégation de Lorette, composée de dames et présidée par le cardinal-vicaire. On y reçoit toutes les personnes du sexe, qui, après certains désordres, veulent mener une conduite régulière. Les femmes mariées y sont aussi admises jusqu'à ce qu'on puisse les réconcilier avec leurs maris, éloignés d'elles pour causes légitimes.

Au-dessous de ces infortunées sont les femmes qui sortent de prison, et que la misère ou toute autre cause entraînerait promptement dans le mal, si une main tutélaire ne les venait soutenir. Pour elles a été fondé le conservatoire de Sainte-Marie-in-*Transtevère*.. Bien qu'on y reçoive surtout les filles, on y admet aussi des femmes mariés. Elles y restent tant qu'elles veulent, et on les engage à y demeurer, à moins qu'elles ne se réunissent à leurs époux, ou qu'elles n'aient de bons parents pour prendre soin d'elles.

En outre, il y a le conservatoire de la *Divine-Clémence*, où l'on place toutes les femmes dont la conduite irrégulière serait dangereuse pour les mœurs publiques. Ce refuge est sous la direction des curés de Rome.

Parmi les œuvres romaines on rencontre trois institutions françaises : les Frères de la Doctrine chrétienne, qui sont employés dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges; les Dames du Sacré-Cœur, qui élèvent des orphelines; et une ou deux maisons pénitentiaires pour les femmes, tenues par les Dames du Bon-Pasteur.

De cette évangélique charité, quels sont les résultats? J'ai souvent entendu dire chez nous que les mœurs romaines ne sont pas meilleures que celles des autres peuples sur lesquels la Religion a perdu la plus grande

partie de son empire ; pour moi, voici le raisonnement que je fais à ce sujet : l'infanticide, l'exposition, le suicide, l'impénitence, la folie par suite des passions, voilà, on ne peut le nier, les grands symptômes de la démoralisation des cités. Or, de toutes les capitales du monde, Rome est celle où ces symptômes se manifestent le moins; j'aime à en conclure que, malgré les mauvaises doctrines, et les exemples plus pernicieux encore qui lui viennent du dehors, malgré même les champions de l'anarchie, qui se sont abattus sur elle, Rome est néanmoins la ville sainte par excellence; j'ajoute la ville sanctifiante, et j'ose affirmer que le séjour que nous y aurons fait, nous autres soldats, ne sera pas sans fruit pour nos âmes.

Mais je vous ai présenté plusieurs des œuvres qui se sont formées ici dans un but charitable et moral, sous le nom de *confréries ;* il faut que je vous dise pourquoi elles sont ainsi appelées; j'emprunte ces quelques lignes à un ouvrage italien, traduit en français par un compatriote, M. de Bazelaire.

« Les sociétés charitables, partant toutes d'une inspiration purement religieuse, ont à Rome une organisation en quelque sorte ecclésiastique; elles portent le nom de *confréries ;* la bannière d'un saint leur sert de ralliement, comme sa vie d'exemple; une chapelle particulière est ordinairement affectée à leurs réunions, et leurs règlements ont un cachet tout catholique. Dans l'exercice extérieur de leurs bonnes œuvres, les confrères se cachent généralement sous un habit fort laid en lui-même, mais favorable à l'humilité : le sac de pénitent qui les couvre ne laisse voir que les deux yeux, et des hommes du monde, de hauts dignitaires, voilent souvent sous ce froc grossier leur généreux concours au soulagement de la misère. »

Encore un mot... Mais qui donc a doté toutes ces institutions? Qui leur fournit les ressources temporelles dont elles ont besoin pour se mettre en exercice et y persévérer? Le même auteur répond : « Presque toutes les œuvres qui se sont formées à Rome dans un but charitable et moral sont nées de l'union de quelques âmes dévouées et généreuses. Un bon prêtre, un pauvre artisan quelquefois, ou bien un grand seigneur, un prince de l'Église, sentait son cœur attristé par la vue de quelque misère, et aussitôt il savait, dans son zèle, grouper autour de son projet des hommes de bonne volonté, dont la bienfaisance, transmise comme un pieux héritage, se perpétue encore à des siècles de distance. Les fonds ne manquaient pas à l'entreprise, et un patrimoine lui était assuré par quelque puissant protecteur. Si, de leur côté, les papes créaient, comme souverains, des institutions charitables, ils leur assignaient, avec complète aliénation, des terres ou des revenus; en sorte que les établissements de bienfaisance importants, les hospices, les conservatoires, les hôpitaux, possèdent leur fortune indépendante, administrée sous la tutelle de l'État, par des commissions spéciales. Si ce patrimoine ne suffit pas à leurs besoins, des secours sur le bugdet leur sont alloués, et quelques milliers de piastres reçoivent annuellement cette destination. Les autres œuvres vivent de quêtes et de dons manuels. La charité individuelle s'exerce donc sous le double principe d'associations et de fondations; le gouvernement vient à son aide à titre de subvention... »

Je vous disais que notre séjour dans la ville sainte ne serait pas inutile à nos âmes; pour vous en convaincre, je veux vous donner connaissance de la conversion remarquable d'un de nos soldats. La relation est d'un prêtre français, témoin oculaire. Mais avant qu'on lui ait permis de la publier, l'autorité ecclésiastique n'a rien négligé pour s'assurer de l'exactitude du fait et pour en connaître

les moindres circonstances. Je vous en envoie le texte tel qu'il m'a été remis, persuadé que vous le lirez avec intérêt :

« Le militaire français G. C..., du 13e d'infanterie légère, se trouvait depuis le 23 septembre dernier à l'hôpital de... Atteint d'une maladie mortelle, ce malheureux jeune homme aggravait son mal par la mélancolie profonde à laquelle il s'abandonnait. Agité par les plus noires et les plus tristes pensées, il se montrait insensible à toutes les consolations qui lui prodiguaient ses camarades, et ce qu'il y avait de plus affligeant, il ne répondait que par des paroles de mépris, ou par un silence encore plus outrageant, lorsqu'on lui parlait des vérités de la foi et des secours de la religion.

» Il se trouvait dans cet état depuis quinze jours, lorsque j'arrivai à l'hôpital pour y exercer mon sacré ministère. (C'est toujours le prêtre français qui parle.) Ce jeune homme devint naturellement l'objet de mes soins. Par prudence, je m'abstins d'abord de lui parler de religion. Quelques jours après, ayant trouvé une occasion favorable, je la saisis pour l'exhorter à se tourner vers Dieu. « Laissez-moi tranquille, me répondit-il ; vous m'ennuyez ; je suis protestant ; allez-vous-en ! » Je me retirai en effet, après lui avoir offert mes services pour les soins corporels qu'exigeait sa maladie.

» Affligés de cette scène, les camarades du malade m'en témoignèrent tout leur regret, et quand je fus parti, lui en firent des reproches. Pour moi, je crus que je ne devais plus avoir recours qu'à la prière. Dans la maison religieuse du Sacré-Cœur, à la Trinité-des-Monts, se trouve une chapelle consacrée depuis trois ans à la très-sainte Vierge, sous le titre de *Mater admirabilis*. Dans cette chapelle, la reine du ciel s'est montrée dispensatrice des grâces d'une manière toute particulière, et le souvenir est encore vivant du prodige par lequel elle rendit la

parole à un vieux missionnaire qui l'avait perdue en prêchant les nègres à l'île Bourbon. En témoignage de ce bienfait, il a laissé suspendu au mur, tout auprès de l'image miraculeuse, l'ardoise dont il se servait pour se faire entendre dans sa maladie, et sur laquelle est tracé un récit sommaire de sa guérison. La vue de cette ardoise fit naître en moi la pensée de recourir à la ***Mère admirable***, pour qu'elle même daignât faire entendre une parole persuasive et efficace au cœur du jeune homme si obstinément rebelle.

» Le 20 octobre dernier était le jour anniversaire de la visite que Sa Sainteté, le pape Pie IX, a faite à cette image sacrée, la bénissant et permettant qu'on en célébrât la fête. Depuis ce jour jusqu'au 25 du même mois, les prières les plus ferventes s'élevèrent de ce pieux sanctuaire pour la conversion du pauvre malade. Néanmoins on ne remarquait en lui aucune apparence de changement; il se montrait de plus en plus désespéré. Le jour suivant, vers les cinq heures du soir, je sortis de la chapelle, portant sur moi une médaille récemment frappée en l'honneur de l'image sacrée et en mémoire des bienfaits reçus d'elle. Muni de cette médaille, je me dirigeai vers l'hôpital, avec la ferme espérance de voir les effets merveilleux de la puissance de Marie, et d'être le témoin d'une de ses victoires.

» Je trouvai le malade presque agonisant. Bien qu'au moment de rendre le dernier soupir, il continuait à montrer toujours sa répugnance pour toute idée religieuse. Il avait secrètement avoué à quelques-uns de ses compagnons qu'il n'était pas protestant et qu'il n'avait prétendu l'être que pour se débarrasser des sollicitations qu'on pourrait lui faire pour l'engager à recevoir les sacrements, ne voulant en aucune manière consentir à se confesser. Plein de compassion pour son état, je mis en œuvre tout ce que la foi put me suggérer de plus efficace et de plus persuasif,

dans un moment aussi redoutable ; tout fut vain. « Allez-vous-en, » telle était la seule réponse du malade, que ses camarades entendaient, en donnant des marques du plus vif regret et de la plus complète désapprobation. Alors, poussé par une force irrésistible, je me jetai à genoux au pied du lit, afin de prier la Vierge pour cette âme infortunée. Au bout de quelques instants, je me levai, la médaille à la main, et je dis au moribond : « Mon ami, puisque vous ne voulez pas vous confesser, acceptez du moins cette médaille, et permettez-moi de vous la mettre au cou. » Il répondit : « La médaille, je le veux bien, c'est tout autre chose ; faites comme il vous plaira ; mais votre médaille ne me fera pas confesser, car, absolument, je ne le veux pas ! » Ayant ainsi parlé, il souleva la tête, non sans beaucoup de peine, l'inclinant sur sa poitrine. Heureux enfant ! il croyait ne baisser la tête que pour recevoir l'image de la divine Mère, et il la pliait pour la soumettre au joug du Fils, contre lequel il avait si long-temps combattu ! A peine l'image miraculeuse reposa-t-elle sur ce cœur si obstinément endurci, que ce cœur fut tout changé. Un soupir s'échappa de sa poitrine, et ce soupir est, aux yeux de la foi qui l'écoute, le chant de la victoire. Je me tenais debout près de son lit, et, levant les yeux au ciel, je lui dis : « Eh bien, mon ami, voulez-vous vous confesser ? — Oui, Monsieur, je le veux ; revenez demain, et je me confesserai. — Pourquoi pas tout de suite, puisque Dieu vous en inspire la pensée ? — Oui, vous avez raison ; commençons tout de suite ; aidez-moi, je vous en prie. » Il commença immédiatement sa confession, la continua et la termina avec une présence d'esprit admirable. Une demi-heure après, il reçut le pain des forts et l'onction sacrée des mourants. Cette âme, livrée peu d'instants auparavant aux pensées les plus affreuses, jouit en ce moment de toute la tranquillité de la paix de de Dieu. La présence du prêtre et le langage de la foi sont

maintenant ses plus grandes joies ; un doux sourire apparaît sur ses lèvres toutes les fois qu'on lui parle de Dieu et de ses infinies miséricordes, et quand on lui présente la médaille chérie, il couvre de ses baisers, avec un sentiment de bonheur toujours croissant, l'image de sa bonne et tendre Mère. Ces dispositions admirables ne cessent point et deviennent de plus en plus parfaites jusqu'au dernier soupir. Quarante-huit heures s'écoulent dans cet heureux état ; et il est mort dans la nuit du dimanche au lundi, vers les trois heures après minuit. »

Beaucoup d'entre nous ont eu connaissance de cette conversion ; la plupart en ont été touchés. Malgré nos allures de soldat, nous sommes encore plus accessibles qu'on ne pense aux idées de la foi, et même à ses pratiques.

LETTRE XXIV.

Climat de Rome. — Réflexions qu'il inspire. — Apathie des Romains. — Quelles sont leurs distractions. — Leur passion frénétique pour les arts. — Les mosaïques ; comment on les fait. — Rome au point de vue marchand. — Les étrangers influent beaucoup sur les mœurs romaines. — Charme que Rome exerce sur ses visiteurs. — Voyage qu'y fit le comte de Chambord en 1839. — Plusieurs gouvernements entretiennent à Rome des colléges et des académies. — La ville éternelle a réussi, malgré tout, à conserver intacts ses sentiments et ses habitudes. — L'impiété a voulu en faire une ville corrompue; réfutation de cette calomnie. — Parallèle du chrétien romain et du chrétien français. — Départ du général Rostolan. — Arrivée du général Baraguay-d'Hilliers. — Médailles commémoratives de la restauration pontificale.

Rome, le 4 décembre 1849.

Je ne vous ai pas encore entretenu du climat qui règne ici ; il est si connu... ! Des journées de chaleur accablante nous ont torréfiés pendant notre campa-

gne. La brise du soir nous permettait tout juste de respirer. Depuis notre occupation, la température a été lourde, il est vrai, mais au moins supportable. Du reste nous sommes bien dédommagés de ces légers inconvénients. Je me représente fort souvent le ciel de Rome, un des plus beaux, des plus magnifiques, des plus solennels qu'il ait été donné à l'homme d'admirer, comme un dôme créé tout exprès pour la ville éternelle. Rien n'est comparable à cette richesse d'horizon ; soit qu'on en contemple le tableau quand le soleil l'éclaire de tous ses feux, soit que, ne voulant pas tant de jour et de lumière à la fois, on y vienne épier le déclin pour mieux saisir les lignes et en suivre les contours. J'aime beaucoup la première heure des nuits italiennes ; c'est une heure de méditation et de sentiment où la pensée s'élève facilement au-delà de la terre, où la vie présente reste comme voilée elle-même par les ombres légères qui dérobent à demi les objets matériels. Il n'y a plus de brillant et d'animé que la voûte céleste, vers laquelle se sent attiré le cœur de l'homme, riche d'avenir, rempli de l'avant-goût de son immortalité future ?... J'aime moins le jour, il prête trop au sommeil, au calme, au repos. Accoutumés que nous sommes au mouvement, à l'action et aux communications mutuelles de tous les instants, nous, Français, ne pourrions guère nous habituer à la vie que mènent les sujets du pape. Nous n'avons pas appris, dès notre jeunesse, à nous lever tard, à déjeûner, à dîner toujours seuls, à dormir, à *far niente*, tandis que le soleil brille et donne au monde son plus beau spectacle. Aussi « vivre à Rome, vivre comme les Romains, vous disent la plupart des chers camarades de l'armée, toujours vifs malgré le poids de la chaleur, mieux vaudrait mourir !... N'est-ce pas, ajoutent-ils, une véritable mort, que cette existence retirée, tranquille, engourdie? » Dans le vrai, l'on ne semble s'amuser que certains jours de la semaine, et encore

le soir. C'est le jeudi quelquefois, le dimanche toujours. et les jours de fêtes. Alors les Romains vont se promener par la rue *del Corso*, jusqu'à la place du Peuple, ou jusqu'à une villa voisine, y font deux à trois tours bien gravement, et s'en reviennent ensuite par la place d'Espagne. Là ils s'arrêtent au café pour prendre des glaces, ils se rafraîchissent, les uns dans leurs voitures, les autres sur leurs coursiers; des tables sont dressées dehors pour les amateurs à pied. Nous commençons maintenant à voir le nombre de ces promeneurs augmenter; car on n'osait plus se permettre ces innocents plaisirs depuis la république. Nous trouvons, toutefois, que les Romains ne font pas de grands frais pour leur amusement : assez peu de bals, peu de soireés, peu de théâtres bien montés. Je comprends que l'on se demande comment peuvent vivre ici des étrangers habitués aux plaisirs multipliés et enchanteurs de leurs capitales et même de leurs villes de province. Les Romains, dira-t-on, y restent pourtant; c'est vrai, mais eux, c'est une chose certaine, n'ont pas les goûts, les besoins de beaucoup d'autres peuples; le bruit, l'agitation, les diners, les soupers, les maisons de jeu, les cercles politiques, tout cela leur paraît, ou trop frivole ou trop fatigant. Qu'ils aient de l'air pour respirer le soir, quelques mets sobres pour les nourrir dans la journée, de temps en temps des fêtes religieuses ou civiles, des cérémonies, des processions, des illuminations, des feux de Bengale, de la musique; qu'ils chantent des litanies devant la madone, au coin des rues, en voilà assez pour les rendre heureux. Que voulez-vous leur souhaiter de plus? ils ne le porteraient pas!

Mais enfin que font les Romains, à quoi s'occupent-ils? quelle est leur passion en dehors des devoirs inférieurs de chacun?... Si l'on peut dire que Rome, à la première vue, semble n'être qu'un vaste et brillant musée ouvert au genre humain, on peut ajouter que ses habitants, sous

une telle atmosphère et de telles inspirations, ont surtout le goût et la passion des arts. Aussi nulle part plus qu'ici les arts ne sont aimés, cultivés, protégés. Les artistes y pullulent, je dirai même, tout le monde est artiste, ou du moins connaisseur, amateur. Hommes, femmes, enfants, riches, pauvres, prêtres, laïques, tous savent comprendre les arts, en parler, en raisonner. Les arts, c'est là comme l'élément dans lequel on vit; c'est là, en un mot, ce qui, après les choses de la religion, fait à Rome le fond des préoccupations, des intérêts et du plaisir. Quand on pense qu'une ville de cent soixante mille âmes compte néanmoins et nourrit dans son sein, je ne dis pas les artistes les plus distingués de l'Europe, ce que tout le monde sait, mais un nombre d'artistes qui passe peut-être celui que possèdent ensemble toutes les plus riches capitales, comment ne pas admirer cette terre féconde ? Plus de cinq cents personnes, en effet, s'y occupent de arts, et en font leur profession et leur état. Et combien qui les adoptent comme délassement, ou comme objet particulier d'étude ? Il paraît que dans toutes les maisons, dans toutes les familles, il est bien rare qu'il n'y ait pas au moins ou un peintre, ou un sculpteur, ou un graveur, ou un architecte, ou un homme ou une femme qui fait de la mosaïque, qui fait des camées, qui fait des bijoux, qui fait je ne sais quoi encore par récréation, par amour et par affection pour les arts.

A ce propos, permettez-moi une petite digression sur les mosaïques, qui sont une célébrité de Rome, et pour lesquelles, nous Français, nous n'avons qu'une sorte d'admiration aveugle; du moins c'était où j'en étais avant d'avoir pris les notions dont je vais vous faire part.

Vous savez ou vous ne savez pas qu'il y a trois espèces de mosaïque : la *grande* mosaïque, dont les anciens formaient le pavé de leurs monuments, et qui représentait

des figures géométriques et des *arabesques ;* la mosaïque *moyenne*, servant pour la décoration des murailles et pouvant, bien que sous des traits plus ou moins imparfaits, représenter des créatures organiques ; la *petite* mosaïque, capable de le disputer au pinceau pour la vivacité de la teinte, pour l'harmonie des couleurs et la perfection de la ressemblance. Ces trois genres d'ouvrage, particulièrement les deux premiers, furent prodigués par les anciens Romains avec un luxe qui a causé et leurs richesses colossales, et leur incroyable sybaritisme.

Mais de quoi se compose la mosaïque, cette dernière surtout ? Quel procédé emploie-t-on pour donner à ces tableaux le coloris et la perfection qui en font de véritables chefs-d'œuvre ? Voilà ce que j'ai tenu à savoir : la visite des ateliers de Rome, et surtout de Saint-Pierre, m'a donné la réponse.

Deux choses entrent dans la composition de la mosaïque, les *petites pierres*, c'est-à-dire les petits morceaux de marbre, de porphyre, ou de verre, *lapilli*, et la *colle*, *gluten*. Le verre est l'ornement ordinaire de la petite mosaïque. La matière vitrifiable étant préparée, on y mêle la couleur, puis on le jette dans un creuset qui, pendant huit jours, reste exposé dans le four à un foyer très-ardent. La cuisson finie, on prend cette matière en fusion avec une cuiller en fer, et on l'étend sur une table de marbre, creusée de quelques pouces, à laquelle on superpose un autre marbre poli afin d'obtenir une couche parfaitement égale. Après cette opération qui a lieu pour les verres de toutes couleurs, on lève la feuille vitrée qui peut avoir trois ou quatre lignes d'épaisseur; à sa place on met ce que les Italiens appellent *Tagliuolo*, espèce de scapel ou de couteau long très-effilé; il est placé sur le dos, en sorte que le tranchant divise en petites lames oblongues la feuille de verre qu'on lui présente, et sur laquelle on frappe doucement avec un petit marteau. Telle est la ma-

nière d'obtenir les lamelles pour la grande mosaïque. Quand il s'agit de la mosaïque fine, on n'emploie ni le petit couteau ni le maillet, mais la scie. D'autrefois on coule en forme de petits tubes les verres que l'on veut employer; on les met ensuite au four pour les obturer et les arrondir; souvent même on a recours à la roue. Dans ce cas, on taille les pièces de mosaïque comme le diamant et les métaux; ce dernier moyen donne les résultats les plus parfaits. S'agit-il d'obtenir des lames dorées? on ne mêle point l'or à la matière; mais lorsque celle-ci sort du four, en fusion, on la couvre de feuilles d'or, puis on la remet au feu, et l'adhérence est telle, que l'or ne peut plus en être séparé. Telle est la formation du premier élément de la mosaïque.

Reste la préparation de la colle que les Italiens appellent *lo stucco*, destinée à lier entre eux tous ces morceaux de verre. Les anciens employaient pour la former la chaux vive avec un mélange de poussière de marbre, d'eau commune et de blancs d'œufs; mais l'expérience a montré que cette composition était défectueuse. Appliquée en couche sur la forme destinée à recevoir la mosaïque, elle sèche si vite, qu'elle ne permet pas à l'ouvrier de placer son verre avec la précaution convenable. Les artistes chrétiens en ont trouvé une meilleure; ils prennent une partie de chaux vive, trois parties de poussière de marbre de Tivoli et une d'une autre espèce; ce mélange est détrempé avec l'huile de lin et remué chaque jour avec une truelle, comme le mortier. Cette opération se renouvelle pendant huit, quinze, et même vingt jours, selon la température du lieu et de la saison. Voici les signes auxquels on reconnaît la fusion parfaite de tous les éléments. La pâte se gonfle d'abord et s'élève en forme de pyramide; pendant ce travail, l'eau restée dans la chaux vive s'évapore et la pâte durcirait si l'on n'avait soin de l'arroser d'huile. Tant qu'il reste quelques parties aqueu-

ses, une nouvelle fermentation ne tarde pas à se manifester. On arrose de nouveau jusqu'à ce que la pâte reste fixe et malléable de telle sorte qu'en l'étendant elle ne lève plus, ne se durcit plus, mais prend la consistance d'un onguent visqueux.

Voilà les éléments de la mosaïque préparée; on les met en œuvre de la manière suivante : une couche de chaux est répandue sur le mur que l'on veut peindre; on polit parfaitement cette couche dans laquelle on pratique, de distance en distance, des petits trous, afin que la mosaïque tienne plus fortement. On répand la colle sur toute la surface, et l'on place, suivant le dessin donné, les lames de verre qui doivent former le tableau. Ces lames ou plutôt ces pointes carrées ont deux ou trois pouces de largeur sur quelques lignes de parement ou de face. Huit pouces carrés de mosaïque ordinaire coûtent ordinairement trois francs; la mosaïque fine est beaucoup plus chère; et un tableau de ce genre bien exécuté doit être sans prix.

Etes-vous satisfait de mon explication?... Je n'ose m'en flatter; je me suis cependant mis à la torture pour venir à bout de vous la rendre claire.

Outre les arts, les Romains ont aussi, cela va sans dire, leurs petites industries; ils ont même commencé à en avoir de grandes. Il y a ici comme ailleurs des cafés, des restaurants, des ateliers, des boutiques, des maisons de librairie, etc., etc.

Il y a des fabriques de draps, de soieries, de fleurs artificielles, plusieurs ateliers où l'on fait la mosaïque, comme je vous l'ai dit; des camées et mille sortes de petits et jolis bijoux, qui se vendent à bon compte. Il y a même une rue tout entière remplie de marchands de chapelets, rue que, pour cette raison, on appelle des *Coronari*.

On voit ici des beaux magasins qui intéressent les dames et les jeunes fashionnables : magasins de modes,

magasins de nouveautés, magasins de parfumeries, magasins des multiples objets destinés à la toilette des hommes et des femmes, où l'on parle anglais, où l'on parle français, où l'on vous montre les dernières modes venues de Londres et de Paris, où l'on surfait peut-être un peu, où l'on vent cher, trop cher souvent; mais qui aurait droit de se plaindre, seraient-ce MM. les Anglais? Nous-mêmes sommes-nous si désintéressés?

Pour compléter ce que je viens dire sur la vie qu'on trouve et qu'on mène à Rome, je dois parler des étrangers qui y affluent en temps de paix, parce que, étant fort nombreux, ils y ont une certaine influence sur les mœurs. C'est en leur faveur qu'on aperçoit partout dans les rues principales des enseignes écrites en divers idiômes, comme dans les églises on trouve des confessionnaux pour toutes les langues connues. Il y a même des temples pour tous les peuples, des hôtels, des tables d'hôte, des cafés ouverts tout exprès pour les hommes de toutes les parties du monde; de telle religion, de telle classe. Dans le temps que Cicéron se croyait exilé sous le ciel d'Asie, il écrivait à ses amis : « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il faut vivre. » Cet attrait pour Rome est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus dans la ville éternelle avec le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. On y a vu des rois détrônés, des maréchaux de France proscrits, des princes exilés.

Ce que j'écris en ce moment me rappelle le voyage du comte de Chambord dans la capitale du monde catholique, en 1839. On chercha, dans le temps, à bâillonner la presse et à laisser ignorer au public l'accueil plus que flatteur que les Romains firent au descendant de Saint-Louis; je tiens a relater ici ce voyage avec ses circonstances les plus marquantes.

Le jeune prince étant arrivé à Rome, le gouvernement pontifical se montra ferme et honorable, malgré les démarches de l'ambassadeur de Louis-Philippe ; car la présence de Henri à quelques journées de navigation de nos côtes avait effrayé cet envoyé comme s'il se fût trouvé à la tête d'une armée, et pourtant le prince voyageait en simple particulier, sans autre cortége que deux amis fidèles, sans autre éclat que celui de sa naissance et de ses belles qualités. Braves contre les Etats faibles, et peureux vis-à-vis des Etats forts, les hommes du juste-milieu, les conservateurs-bornes allèrent jusqu'à la menace envers le souverain Pontife! Ce n'était pas assez, sans doute, d'avoir interdit à Henri de France le sol natal, on aurait voulu le priver du droit que possède toute personne de voyager où bon lui semble. Mais le pape se conduisit avec autant de dignité que de sagesse; il sut rester maître chez lui, et traita Henri avec une affection toute paternelle.

Comme dans ses précédents voyages, le prince désira garder l'incognito. Il n'avait sollicité du saint Père qu'une audience privée. Ce fut Grégoire XVI lui-même qui voulut le recevoir solennellement.

Henri avait loué un hôtel, nommé le palais Conti. Il y partageait son temps entre l'étude, la promenade et le monde. Le matin était consacré à la réception des Français, puis il travaillait dans son cabinet. A deux heures, il sortait pour aller visiter les monuments et les environs, prenant des notes sur tout ce qu'il voyait ou entendait de remarquable. Chaque semaine il donnait un dîner, et le dimanche soir, de huit heures et demie à dix heures et demie, son salon était ouvert aux Français ainsi qu'aux étrangers de distinction, qui se faisaient un grand honneur d'y être admis. Chacun s'accordait à louer la grâce de son accueil et l'aisance de ses manières; toutes choses rares chez un jeune homme de dix-neuf ans.

Après une courte apparition à Naples, où il reçut le même accueil qu'à Rome, Henri revint dans la ville sainte, où il trouva nombre de ses compatriotes que sa présence y avait attirés. C'était à qui, Français, étrangers ou Romains, se disputerait l'honneur de lui offrir chaque jour de brillantes fêtes.

Ce n'étaient pas seulement les royalistes qui rendirent de Henri le plus favorable et le plus éclatant témoignage à l'occasion de sa visite et de son séjour à Rome, même les partisans de la révolution de juillet furent convertis en le voyant. Il est notoire que le comte de Flahaut écrivit à Louis-Philippe : « Le jour où j'ai vu M. le comte de Chambord à Saint-Pierre de Rome, j'ai été frappé de deux choses indélébiles en sa personne : son air de grandeur et sa prédestination. »

Ces paroles n'ont-elles pas l'air d'une prédiction ?

Outre les cérémonies religieuses qui amènent à Rome une foule immense, spécialement la Semaine-Sainte, divers établissements, qu'on ne trouve qu'ici, annoncent que la cité papale est vraiment le point central où aboutissent tous les peuples. Cette pensée me donne lieu de réparer une omission que j'ai faite en vous parlant des établissements scientifiques et littéraires.

Ici, en effet, il y a des colléges anglais, irlandais, écossais, et des académies qu'entretiennent les gouvernements de France, de Russie, de Sardaigne, de Toscane, de Naples et plusieurs cours d'Allemagne. Notre académie, dite de la Trinité-du-Mont, est située sur le *Monte-Pincio ;* elle a été fondée en 1666, par Louis XIV. On sait que les élèves sont choisis parmi ceux qui ont remporté à Paris les prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de musique.

Cette foule d'étrangers, vivant dans Rome, ne saurait guère y passer sans conséquence, surtout lorsqu'une perturbation générale se fait sentir dans tous les pays.

Comment, en effet, n'en résulterait-il pas des influences quelconques, influences plus ou moins sensibles sans doute, selon les hommes et les circonstances, mais toujours réelles et désastreuses, lorsqu'il y a dessein prémédité de la part du génie du mal. Il n'en est pas moins vrai que Rome sait encore mieux qu'aucune ville conserver ses pensées, ses sentiments, ses habitudes, ses traditions, car elle me semble aujourd'hui encore bien catholique, bien dévouée à son pontife-roi.

Il est une calomnie des plus âpres, à laquelle l'Italie est en butte, et, par contre, Rome elle-même. Il semble, si l'on écoutait les propos des touristes dandys, que le plaisir soit la seule loi de ce pays; que ni le mariage n'y ait des liens vénérés, ni la jeunesse d'abri contre la licence. Aussi pensai-je que j'y verrais bien des scandales sous ce rapport, et que notre armée s'en ressentirait. Peu de jours dissipèrent ces idées. D'abord je fus frappé de l'air de décence et de pudeur qui s'épanouissait sur le front des plus pauvres filles de la campagne, et des servantes mêmes de la ville. J'allais de rue en rue, j'observais, j'écoutais; pas une image impure ne frappait mes regards, pas un propos inconvenant, pas un geste trop leste; et je songeais tristement à nos cités où l'extrême mal et l'extrême bien sont si mélangés, où ces choses attristent si fréquemment l'œil et les oreilles de l'homme!...

Après plusieurs semaines de séjour, j'ai pu pénétrer dans l'interieur de quelques familles, muni que j'étais de lettres de recommandation. J'ai rencontré partout une grande bienveillance, une politesse parfaite, mais une réserve extrême; réserve qui s'éleva constamment entre la bienveillance et l'intimité, réserve qui eut lieu au commencement, qui a duré et qui dure encore.

Je puis le dire: j'ai soigneusement étudié Rome dans le sens qui m'occupe ici, et j'ai vu que, si cette ville n'est pas plus qu'une autre exempte de reproches et à l'abri du

mal, la crainte du scandale, du moins, y est plus prononcée que chez nous, le retour à la vertu plus facile, et, je ne crains pas de l'affirmer, la corruption moins profonde et moins étendue. Je ne nierai pas qu'il n'y ait une classe facile de morale et pliée aux mœurs des autres capitales de l'Europe; seulement cette classe est restreinte, elle est, pour ainsi dire, une part faite au diable, aux étrangers, à ceux surtout qui l'ont eux-mêmes formée à leur modèle.

Mais si les femmes sont généralement vertueuses à Rome, peut-on en dire autant des hommes? Oui, parce qu'ils ont la foi, et qu'ils en pratiquent les œuvres. On voit presque plus d'hommes dans les églises que de femmes. Quelle différence avec ce que nous remarquons en France! C'est qu'outre que nous portons les suites de l'incrédulité du siècle passé et de l'éducation du siècle présent, nous participons encore aux fruits du jansénisme. Chez le Français, même bon chrétien, le plus souvent une faute un peu grave, entraîne l'incrédulité. Aussitôt qu'il se sent coupable, sa foi lui pèse; il s'effraie du désaccord illogique qui s'élève entre sa conduite et sa croyance. Il cherche des armes contre lui-même dans les arsenaux de l'impiété; il continue ses fautes; bientôt tout scrupule disparaît, la foi s'en va, le cœur se dessèche, l'impiété devient systématique. On renonce à ses croyances à cause des remords incessants et terribles qui s'y mêlent. Ici, rien de pareil. L'influence du péché sur l'Italien est presque nulle, grâce à l'habitude du retour vers Dieu et à la puissance de la foi. Et le clergé contribue puissamment à conserver, par sa prudence, par ce que nos muguets philosophes (qui ne se refusent rien) appellent sa facilité, cette précieuse coutume de recourir à la confession et de se réhabiliter après chaque souillure.

Je tenais à faire entrer ces derniers aperçus dans cette lettre, qui ne ressemble pas mal à une mosaïque d'un élève à son coup d'essai.

Je ne vous apprendrai pas, sans doute, que le général Rostolan a été rappelé en France. On croit qu'il l'a lui-même sollicité. Il laisse dans Rome les plus honorables souvenirs, les plus sincères regrets; car tous ici ont apprécié sa droiture d'âme et son énergique fermeté.

Le général Baraguay-d'Hilliers est arrivé le 20 novembre, à cinq heures du matin; il s'est rendu à dix heures chez monsignor Savelli, ministre de l'intérieur et de la police, et, à midi, il s'est présenté au Quirinal, où il a été reçu par les trois cardinaux. Deux heures plus tard, LL. EE. se présentaient au palais Colonna, où le général a fixé sa résidence, pour lui rendre avec empressement la visite qu'ils venaient de recevoir.

Les médailles commémoratives de la restauration pontificale sont prêtes à être distribuées aux divers corps de l armée expéditionnaire. Une médaille du même coin, mais d'un module beaucoup plus grand, et d'une valeur de 1000 fr. sera frappée en or pour chacun des diplomates qui ont pris part au conférences de Gaëte.

LETTRE XXV.

La Papauté. — Election du pape. — Le Conclave. — Le couronnement du pape. — Cérémonie du Possesso. — Les cardinaux. — Clergé séculier et régulier. — Gouvernement pontifical. — Pie IX. — Réformes. — Demandes qu'il ne peut accorder. — Réponse aux objections. — Quels sont ceux qui blâment l'administration ecclésiastique. — Popularité universelle que doit avoir le souverain pontife. — Noël. — La sainte Crèche. — Les soldats français à Sainte-Marie-Majeure. — Les *Zampognari*.

Rome, le 27 décembre 1849.

Je n'ai point encore vu le pape; mais le jour n'est peut-être, sans doute, pas loin, où il me sera permis de le contempler, et de vous dépeindre ensuite les sentiments que sa présence aura pu m'inspirer. Je vis dans cette attente, devenue un réel besoin pour mon cœur, tellement les œuvres de Pie IX ont su me remplir d'admiration et d'amour.

Faute de pouvoir vous entretenir d'un aussi agréable sujet, je vais tout au moins m'occuper un peu de la papauté, de son gouvernement, de ce qui s'y rattache, et en tracer une légère et impartiale esquisse ; cela vous mettra à même de juger des causes plus ou moins raisonnables qui ont pu semer dans le cœur des Romains les germes d'une rebellion dont le malheureux Pie IX a supporté tout le poids, quoique sa main habile et bienfaisante ait essayé, par d'opportunes réformes, d'en paralyser les funestes effets.

Et d'abord je me hâte de l'avouer, ma vénération envers les successeurs de saint Pierre s'est accrue depuis mon séjour ici. On a pu déclamer contre des abus réels ou supposés, mais ce qui se voit, ce qui se dit et s'imprime dans les temps présents, m'intéresse et me frappe plus qu'un passé obscur et incertain. Or de tous les *ouvrages sur l'Italie*, on n'en citerait pas un, écrit depuis trente ans, quelle que soit la croyance de son auteur, qui ne parle, avec les égards qui lui sont dûs, de la personne du pape régnant. En voici deux exemples : Tout le monde connaît l'*Italie*, de lady Morgan, ce livre si fatigant à dévorer pour les tirades furibondes dont il est rempli, si rétrograde dans ses jugements sur les âges et les institutions catholiques : eh bien ! au milieu de ce lourd et injurieux *factum*, lady Morgan a trouvé moyen d'écrire quelques lignes où se peignent le respect, presque la vénération, et dans ces lignes il est question du pape. L'autre exemple n'est pas moins digne de remarque : Il s'agit de M. d'Haussez, ancien ministre de notre restauration et dont le *voyage en Italie* est un des plus récents; lui aussi, après avoir traité sans intelligence de l'art catholique, comme sans aucun sentiment de convenance, des institutions de notre foi, n'a pu résister, lorsqu'il a parlé du pape, au touchant prestige qui triompha de lady Morgan. C'est que, de nos jours, la papauté a trouvé grâce

devant ceux-là mêmes qui l'eussent blasphémée autrefois, et que son empire moral déracine de plus en plus les préjugés haineux d'un autre âge.

On dit : le pape est un souverain qui a des palais magnifiques, une cour, des gardes; il est entouré de pompes et d'hommages que bien d'autres princes n'ont pas; tout cela convient-il à un successeur de Pierre le pêcheur? Que ceux qui ont un amour si sincère pour la simplicité des apôtres soient tranquilles, quant au luxe du pape; car c'est un souverain qui dépense très-peu pour sa personne, qui mange toujours seul à une table extrêmement frugale, qui ne va ni au spectacle ni à la chasse, qui habite l'appartement le plus modeste de son palais. Je n'ajoute rien de plus; les hommes éclairés, les savants et les artistes savent que répondre à mille accusations pitoyables contre la souveraineté temporelle des vicaires du Christ. Si le pape n'est pas animé de l'esprit de pénitence, de mortification et de piété, la couronne qui brille sur son front n'est réellement qu'une couronne d'épines. Il faut qu'il aspire à la gloire des saints, pour supporter le fardeau des hautes fonctions qu'il doit remplir sans relâche. Tout repos sur la terre semble lui être défendu. Après avoir consacré une grande partie du jour au service divin, à l'administration des affaires publiques, au travail qu'il fait en commun avec ses ministres d'État, il visite une église, un hôpital, et c'est là son unique récréation.

Avant de quitter la papauté, il me semble rationnel de vous initier aux cérémonies mises en pratique par le conclave lors de l'élection d'un souverain pontife. Ce qui se passe en pareille circonstance est peu connu, hors de Rome surtout; quant à moi, j'étais avide de recueillir là-dessus de véridiques notes; peut-être qu'au milieu du *brouhaha* où nous sommes forcés de vivre ici, j'aurais oublié de contenter ma curiosité, si, en visitant, au Qui-

rinal, l'immense bâtiment où se tient le conclave, et demandant à ce sujet quelques renseignements, on ne m'avait pas remis une petite brochure en italien, traitant spécialement ce sujet, et qui, je le présume, a dû être éditée lors de l'élection de Pie IX. Je n'ai donc plus eu qu'à traduire, et aujourd'hui je vous en envoie un extrait.

« Aussitôt qu'un souverain pontife a expiré, le cardinal camerlingue se présente à la porte de l'appartement où il est mort, et qu'il frappe trois fois, appelant à chaque fois le pape à haute voix par son nom. Après une légère pause, il dit en présence des clercs de la chambre et des notaires apostoliques qui prennent acte de cette cérémonie : « *Il est donc mort!* » On apporte au même cardinal l'anneau du pêcheur, et il le casse avec le même marteau ; les morceaux appartiennent au maître des cérémonies. Après avoir pris possession du Vatican, il envoie des gardes pour se saisir du château Saint-Ange et des portes de la ville. Lorsqu'il a pourvu à la sûreté de Rome, il sort du palais en carrosse, précédé du capitaine des gardes du pape, et environné des hallebardiers suisses. Au départ du cortége, la grosse cloche du capitole annonce la mort du souverain Pontife; les cloches de toutes les églises sonnent en même temps. Aussitôt on fait sortir des prisons les coupables retenus pour des délits de peu de gravité. Le sacré collége députe des courriers extraordinaires à tous les cardinaux absents de Rome, pour les inviter à se rendre au conclave.

» On porte le corps du saint Père dans la basilique vaticane, où il reste exposé à la vue de tout le peuple pendant neuf jours. Le neuvième jour, on prononce l'oraison funèbre, et l'on dépose le pape défunt dans un tombeau provisoire. Le lendemain, les cardinaux s'assemblent à Saint-Pierre, et le cardinal doyen y dit la messe du Saint-Esprit pour l'élection d'un nouveau pontife. Dans la journée, les cardinaux se réunissent dans l'église de Saint-

Sylvestre, d'où ils partent en chantant le *Veni, Creator*, pour se rendre au conclave. L'immense côté du Quirinal qui forme l'édifice du conclave est divisé, dans toute sa longueur, en cellules formées par de simples cloisons en planches. Chaque cellule se compose de différentes petites pièces et cabinets, et chaque cardinal a la sienne. Cette cellule a un lit, cinq ou six chaises et une table : la pièce qui suit est destinée pour un conclaviste. Au dessus de celle du cardinal est une chambre pour un second conclaviste avec deux pièces à côté, dont l'une sert d'oratoire et l'autre de salle à manger. Les cardinaux une fois entrés dans leurs cellules, on mure les portes du palais ainsi que les fenêtres, à l'exception d'un panneau. On pratique une communication avec le dehors par des tours, à peu près semblables à ceux des couvents de nos religieuses en France. Ces tours ont des serrures, l'une intérieure, l'autre extérieure; il en est de même de la seule porte qui ne soit pas murée et qui ne doit s'ouvrir que pour la sortie des cardinaux ou de leurs conclavistes, tombés malades dans le conclave. Les clefs de la serrure extérieure son confiées au prélat gouverneur du conclave, celles de la serrure intérieure restent entre les mains du grand maître des cérémonies. Pendant toute la durée du conclave, il reste nuit et jour à la garde de cette porte un nombreux détachement de troupes. Outre les cardinaux et leurs conclavistes, il se trouve renfermé dans le conclave quatre maîtres des cérémonies, le secrétaire du sacré-collége, quelques religieux pour servir de confesseurs, deux médecins, un chirurgien, un apothicaire avec deux garçons, deux barbiers et deux aides, un maître maçon, un maître charpentier, et environ trente valets appelés facchini, pour faire le plus rude service. A l'heure du repas, les valets des cardinaux vont prendre aux tours les mets destinés à leurs maîtres. Lorsque les repas sont terminés, les tours sont refermés et scellés.

Quand on veut parler à un cardinal, ou à toute autre personne renfermée dans le conclave, ou doit se présenter à des heures fixées ; la conversation ne peut avoir lieu qu'en présence des gardes du conclave, à haute voix, et en italien ou en latin, afin que tout le monde l'entende.

Telles sont, en général, les précautions prises pour empêcher toute communication avec l'extérieur, et procurer la liberté du conclave.

Le lendemain de l'entrée au conclave, le cardinal doyen dit une messe basse du Saint-Esprit, à laquelle communient tous ses collègues, qu'il exhorte à travailler sérieusement à l'élection. Aussitôt la grande affaire commence, et chaque jour, soir et matin, les cardinaux s'assemblent à la chapelle du scrutin. C'est à six heures du matin et à deux heures après midi, qu'un des maîtres des cérémonies parcourt tout le conclave pour avertir les cardinaux de s'assembler, en sonnant une clochette. Tous les soirs, sur les neuf heures, le même maître des cérémonies annonce avec la clochette la retraite.

Le scrutin se fait avec une grande solennité. Au milieu de la chapelle est une longue table, portant deux calices destinés à recevoir les billets. Sur la même table est la formule du serment que chaque cardinal prononce avant de déposer son vote. On a recours à ce qu'on appelle l'*accessit*, lorsque le scrutin ne donne à aucun candidat le nombre requis des suffrages pour être élu. Dans ce cas, les cardinaux peuvent voter pour celui qui a réuni le plus de voix. Les deux tiers des suffrages sont nécessaires pour l'élection. Lorsque les scrutateurs ont reconnu qu'un membre du sacré-collége a réuni cette majorité, un d'entre eux, élevant fortement la voix prononce le nom du cardinal en disant : « Cardinal N., » à peine ce nom est-il prononcé, le cardinal doyen s'avançant devant le cardinal élu, lui dit : « Acceptez-vous l'election qui

vient d'être faite de vous pour le souverain pontificat ? » Si le consentement est donné, tous les petits baldaquins placés sur les siéges occupés par les cardinaux s'abattent ; celui du nouveau pape reste seul. Les cardinaux qui sont à la droite et à la gauche du nouvel élu s'éloignent de lui, et quittent leurs places par un sentiment de respect ; c'est un premier hommage qu'ils rendent à la supériorité qu'il vient d'acquérir sur eux, et comme une déclaration tacite qu'ils cessent d'être ses égaux.

» Alors le cardinal-doyen le prie de faire connaître le nom qu'il veut prendre. Cette formalité remplie, les deux premiers cardinaux-diacres conduisent le nouveau pape derrière le maître-autel, où les maîtres des cérémonies le revêtent des ornements de sa dignité. La soutane de moire blanche, la ceinture à glands d'or, le rochet de fin lin, le camail de satin rouge bordé d'hermine, l'étole brodée d'or, les bas blancs, les mules de velours rouge, ornées de la croix d'or, composent l'habillement du nouveau Pontife. On l'accompagne ensuite jusqu'à son fauteuil, placé sur le marche-pied de l'autel. Les cardinaux viennent lui baiser le pied, puis la main. Le saint Père, de son côté, leur donne le baiser de paix. Le cardinal camerlingue passe au doigt du pape l'anneau du pêcheur, sur lequel son nom doit être gravé. C'est alors que le premier cardinal-diacre se rend à la loge qui donne sur la place du Quirinal, pour avertir le peuple assemblé de l'élection du pape. « Je vous annonce, dit-il, une grande joie ; nous avons pour pape l'Eminentissime et Révérentissime N. N. du titre de S. N., cardinal de la sainte Eglise romaine, qui a pris le nom de N. » Aussitôt les tambours battent aux champs, les clairons éclatent, la grande couleuvrine du château Saint-Ange retentit, et le bruit de toute l'artillerie de Rome se mêle au son des cloches de ses trois cents églises. Le soir, la ville est illuminée, et le sain

Père fait distribuer aux pauvres une grande quantité de pain, de vin et d'argent...

» Le couronnement du nouveau pontife a lieu d'ordinaire le dimanche qui suit l'élection; il se fait à Saint-Pierre. On y remarque surtout un usage très-antique et très-significatif; le voici : Pendant la marche d'une procession qui se fait dans l'église, un maître des cérémonies porte à la main un long bâton argenté à l'extrémité duquel sont liées des étoupes que l'on fait brûler à trois fois différentes devant le nouveau Pontife, en chantant : *Pater sancte, sic transit gloria mundi!* Bientôt après, de la chapelle souterraine où se trouve le tombeau des apôtres Pierre et Paul, s'élève le cri trois fois répété : *Chrisi, exaucez-nous*. Le chœur répond : *A notre Seigneur N., choisi de Dieu pour souverain pontife et pape universel, la vie.* Ce sont les litanies du couronnement.

» Après la messe, le saint Père reçoit les insignes de la double dignité de pontife et de roi. Le cardinal-diacre lui met le pallium en prononçant des paroles analogues à la circonstance; puis le saint Père étant monté à la grande loge du Vatican, il lui met sur la tête la tiare, en prononçant de nouvelles paroles également propres à cette action.

» Le saint Père bénit ensuite le peuple. Aussitôt après, le doyen du sacré collége, au nom de tous les cardinaux, vient lui faire le compliment : *Ad multos annos*, lui souhaitant de longues années de pontificat. A ce moment, Rome est dans l'allégresse, le canon du château Saint-Ange se fait entendre, toute l'infanterie et la cavalerie sont rangées en bataille sur la place Saint-Pierre; le soir, la ville entière est illuminée.

» Reste la cérémonie du *possesso*, dans laquelle le souverain pontife est établi évêque de Rome. C'est à Saint-Jean-de-Latran qu'elle a lieu, parce que cette église est considérée comme la cathédrale de Rome. Le saint Père

fait distribuer, la veille, d'abondantes aumônes, prépare de pieuses fondations et donne aux arts de précieux encouragements. Le sacré collége, les prélats, les chefs d'ordre, toutes les autorités romaines se rendent au palais habité par le pape. A l'heure indiquée, le cortége se met en marche, et traverse la ville en passant par le Capitole. Les clefs de la forteresse lui sont présentées par le sénateur tenant un sceptre d'ivoire à la main. On franchit le Forum, on passe sous l'arc de Titus et par le colisée. Arrivé sous le portique de Saint-Jean-de-Latran, le souverain pontife est complimenté par un cardinal au nom du chapitre. Les clefs de la basilique, l'une en or et l'autre en argent, lui sont présentées. Toute la basilique est tapissée de tentures rouges frangées d'or, avec des inscriptions relatives à la cérémonie. Après l'hommage du sacré collége et le chant du *Te Deum,* le saint Père, assis sur un trône, reçoit du premier cardinal-diacre des médailles frappées à l'occasion de sa prise de possession. Chaque cardinal en reçoit deux dans sa mître, l'une d'or, l'autre d'argent, et baise en même temps la main du saint Père. Le cortége se remet en marche et se rend sur la galerie du portique, d'où le souverain Pontife donne la bénédiction solennelle ; puis on jette sur la foule des poignées de petites pièces d'argent, frappées exprès aux armes du pape, en disant ces paroles : *Il a distribué et donné aux pauvres.* »

Maintenant que vous connaissez les principales cérémonies qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent l'élection d'un pape à Rome, je vais vous donner quelques détails sur le clergé, en commençant par les cardinaux.

Le nom des cardinaux révèle à lui seul le rôle important qu'ils jouent. Semblables aux pivots qui soutiennent les portes du temple matériel, ils sont placés dans l'édifice de l'Église comme des gonds sacrés sur lesquels roule la porte immortelle qui ouvre et ferme le ciel ; c'est-à-dire qu'ils sont l'appui et le conseil du vicaire de Jésus-Christ,

qu'ils entourent de leurs lumières, de leur expérience, de leur courage et de leur dévoûment sans limites.

Le titre d'Éminence, d'Éminentissime donné aux cardinaux, annonce aussi leur grandeur et leur dignité. Mais un des plus glorieux privilége de ce corps, c'est le droit d'obtenir la grâce d'un criminel condamné à mort. Si le jour d'une exécution, le lugubre cortége rencontre un cardinal sorti de son palais sans dessein prémédité, le coupable est mis en liberté. Est-ce un souvenir de l'ancien privilége des vestales ? Je serais presque tenté de le croire, tant Rome chrétienne aime à conserver ce qu'il y avait de bon parmi les usages de l'antiquité.

Le temps de la plupart des cardinaux a été jusqu'ici, comme celui du pape, partagé entre le soin des affaires ecclésiastiques et le gouvernement des États de l'Église. Réunis en congrégations ou conseils, qui forment autant de ministères, ils ont toujours dirigé les principales branches de l'administration.

Cependant certains emplois élevés de la magistrature administrative et judiciaire étaient remplis par des hommes pris dans une classe intermédiaire, subdivisée en plusieurs grades, qu'on nomme la prélature. Bien qu'ils portent l'habit ecclésiastique, beaucoup de prélats ne sont pas dans les ordres. La prélature est le noviciat de toutes les fonctions, de toutes les dignités. Ce corps, où règne beaucoup d'émulation, compte toujours des membres du plus haut mérite.

J'aurais dû nommer les évêques avant ces prélats laïques ou ecclésiastiques. En tout temps on en voit un assez grand nombre à Rome : évêques *in partibus*, attachés à certaines fonctions importantes; évêques des environs; évêques revenant de missions lointaines; évêques partant pour la conversion de quelques contrées barbares. Or, tous ces évêques, ainsi que ceux d'Italie, en général, ont la réputation d'être le corps le plus savant, le plus vénérable, le plus évangélique que présente l'Église.

Quant au clergé inférieur, les prêtres et les religieux, il est si nombreux ici que je conçois facilement l'espèce de familiarité qui existe entre lui et les gens du peuple; j'ajoute même qu'il est aisé de comprendre qu'ils en ont contracté les mœurs et les habitudes. Toutefois les prêtres exerçant le ministère sont loin de ressembler aux ecclésiastiques sans charge. De même aussi les religieux de certains Ordres jouissent d'un grand crédit et ont même le pas sur le clergé séculier. Plusieurs de ces Ordres ont des paroisses à desservir. Les religieux des Ordres mendiants parcourent les rues, la besace sur le dos, et la boîte à la main. On ne les renvoie d'aucune maison sans aumône.

Du reste, on m'a fait observer qu'avant le départ de Pie IX, beaucoup trop de gens à Rome paraissaient être ecclésiastiques ou prêtres, grâce à l'habit clérical qu'ils portaient en raison de leurs emplois; ce qui entraînait certains inconvénients pour le clergé, parce que la plupart de ces clercs n'étaient pas toujours irréprochables dans leur conduite. Les étrangers, toujours si prompts à censurer, n'ont pas voulu faire cette distinction; ils ont mieux aimé mettre tout sur le compte des prêtres, et ils ont déclamé avec amertume contre la légèreté de leur conduite. On peut avoir vu des ecclésiastiques dans les promenades et même dans les cafés, ou bien encore dans les cercles et les sociétés laïques; mais cela tient aux mœurs et aux habitudes du pays. Quant aux spectacles, on n'y a jamais vu que quelques ecclésiastiques sans fonctions, et ceux dont je parlais tout à l'heure, qui n'ont du prêtre que l'habit. Les cardinaux s'en sont toujours abstenus, quoi qu'on ait débité à ce sujet, et quoiqu'il n'y eût rien de scandaleux à voir ceux d'entre eux qui ne sont pas dans les ordres assister à des représentations soumises à une censure sévère. Quelques prélats, n'ayant aucun caractère sacré que la tonsure et exerçant des emplois purement

civils ont bien pu se permettre cette distraction ; mais quoi d'étonnant à cela, et quel argument peut on en tirer contre le clergé romain ?

Un mot maintenant du gouvernement pontifical.

« Là (à Rome), dit M. de Maistre, est le siége d'un gouvernement qui, seul dans l'univers, n'a jamais eu de modèle, comme il ne doit pas avoir d'imitation. C'est une monarchie élective, dont le titulaire toujours vieux et célibataire est élu par un petit nombre d'électeurs élus par ses prédécesseurs, tous célibataires comme lui et choisis sans aucun égard à la naissance, aux richesses et à la patrie. En effet, sur ce trône suprême sont montés des citoyens de toutes les nations catholiques et des hommes de tous les rangs, depuis le fils de l'artisan et du laboureur, jusqu'au descendant des familles princières. »

Le gouvernement pontifical est absolu ; mais confié à des hommes tels que ceux dont parle M. de Maistre, il doit être et est en effet doux, libéral, accessible, populaire. Avec de la vertu et des connaissances, il est moins difficile de devenir cardinal à Rome que ministre à Paris; il y a de plus, dans la constitution du gouvernement romain, cet avantage, qu'il faut ordinairement compter parmi ses moyens d'avancement une piété sincère, qualité qui purifie l'ambition, modère ses joies et fait supporter ses revers.

Quoiqu'il en soit, il y avait certainement des réformes à faire, des abus à détruire dans les administrations du gouvernement pontifical, avant la dernière catastrophe, mais ces abus disparaissaient peu à peu, quand il se présentait une occasion favorable de les faire cesser. Etait-il nécessaire d'en venir à une révolution ? On prétend qu'un prince catholique pressant vivement le cardinal Lambruschini de travailler aux réformes sollicitées par le peuple romain, le premier ministre de Grégoire XVI lui répondit : « On en sollicite bien davantage dans vo-

tre pays ; le roi votre père croit-il devoir accorder aussitôt toutes celles que les divers partis réclament avec instance ? Il sait bien que ces changements ne sont pas aussi faciles à exécuter qu'à concevoir. Nous verrons avec le temps. » Il y avait là une sorte de prophétie.

Pour les détails sur les rouages de l'administration, je copie une page de géographie politique, officielle au commencement du règne de Pie IX, que j'ai sous les yeux :

« Les charges les plus importantes de la cour de Rome sont occupées par des cardinaux, les autres sont occupées par des prélats.

» Le cardinal camerlingue est ainsi appelé parce qu'il est l'administrateur des biens de la chambre apostolique ; c'est lui qui est chargé de tout ce qui concerne les finances. Cette dignité est la plus éminente de la cour de Rome. Il a sous lui le trésorier-général, dont l'action est indépendante, et qui travaille avec le pape.

» Le cardinal Secrétaire d'Etat est à la tête de l'administration, et rend compte à Sa Sainteté de toutes les affaires, soit ecclésiastiques soit politiques.

» Le cardinal dataire, préside à la nomination des bénéfices. Il est ainsi appelé parce que sa principale fonction consistait autrefois à mettre la date aux provisions des bénéfices. Il est encore chargé des dispenses de mariage et de tout ce qui concerne les annates.

» Le cardinal vicaire est celui qui exerce dans Rome les fonctions épiscopales, qui confirme et fait les ordinations.

» Les emplois qui sont les plus voisins du cardinalat, et que l'on ne quitte jamais sans y être parvenu, sont entre autres ceux de gouverneur de Rome, de trésorier, de majordome, et d'auditeur général de la chambre apostolique, etc. ; ils sont remplis par des prélats. Les prélats sont les officiers ecclésiastiques de la cour de Rome.

» Le consistoire est l'assemblée des cardinaux tenue en présence du pape. Il y en a de deux sortes : le consistoire extraordinaire ou secret, que le pape assemble pour des affaires délicates, et auquel il n'appelle qu'un petit nombre de cardinaux choisis, et le consistoire ordinaire et public, qui se tient tous les mois, et où les cardinaux réunis délibèrent sur les grâces ou priviléges qui sont sollicités du Saint-Siége.

» Il y a des congrégations particulières : elles sont composées de cardinaux et de prélats qui discutent les matières avant qu'elles soient portées au consistoire.

» Les congrégations sont des commissions permanentes qui, pour la plupart, furent établies par le grand Sixte V. Leurs noms indiquent suffisamment les attributions speciales qui les distinguent. Ce sont la congrégation du Saint-Office, celle des évêques et des réguliers, celles du concile, de l'immunité ecclésiastique, de la propagande, de l'index, des sacrés rites, de la discipline régulière, des indulgences et des saintes reliques, de l'examen des évêques. Elles donnent des avis sur les affaires de leur ressort.

» La congrégation des affaires extraordinaires est une création de Pie VI ; elle est appelée à délibérer sur les questions délicates et *extraordinaires* qu'amènent les rapports de l'Eglise avec les différents gouvernements, sur les concordats, et aussi sur des matières théologiques et canoniques. Celle-là se compose de cardinaux, de prélats et personnages éminents par leur science et par leur sagesse.

» Ces congrégations ont un préfet, excepté quelques-unes que le pape préside lui-même. Le pape n'est jamais forcé d'accepter leurs décisions, puisqu'il ne fait que les consulter.

» Le tribunal de la Rote fut institué pour juger les causes les plus importantes en matière civile. Ses mem-

bres sont au nombre de douze. Il y a toujours parmi eux un Français, un Allemand, un Espagnol, un Portugais, pour que ceux-ci puissent inspirer encore plus de confiance à leurs compatriotes qui sont parties intéressées. Ce mot de Rote vient, dit-on, ou de ce que les juges sont placés autour d'une table ronde, ou parce que chacun d'eux est à son tour rapporteur de la cause.

» Le tribunal de la Consulte est une cour de cassation pour les causes criminelles et pour celles des causes civiles qui ne sont pas portées au tribunal de la Rote.

» Les provinces de l'État de l'Église sont ce qu'on appelle des délégations : elles sont gouvernées par des cardinaux. Les municipalités ont des droits et des attributions que les délégats respectent toujours.

» Les communes s'administrent elles-mêmes : les notables délibèrent, dressent un état des besoins et des ressources, qui arrive par la filière administrative à la congrégation dite du Bon-Gouvernement, dont la juridiction s'étend sur tout ce qui concerne les communes, et qui a mission de les protéger contre le pouvoir ministériel. Cette congrégation est composée de cardinaux et de prélats. »

Voilà comme un croquis de l'ancien gouvernement pontifical. Mais déjà, sous le règne de Grégoire XVI, un mouvement révolutionnaire s'était manifesté dans les États romains; le mal-aise se déclara plus ouvertement lorsque le cardinal Mastaï fut élu, pour succéder à Grégoire XVI.

Se refuser à toute condescendance, maintenir toute la vieille administration et conserver tout l'ancien système, tel était le conseil que certains esprits sans prévoyance ou trop prévoyants, comme on voudra, donnaient à Pie IX. Il crut que l'on pouvait mieux faire, et il s'abandonna à une impulsion de générosité, d'examen, de bonne volonté royale qu'il regarda comme nécessaire et possible. On sait quel en fut le résultat; quelles institutions nouvelles

en surgirent, outre l'amnistie octroyée. Mais on demanda plus, on demanda au saint Père deux choses qu'il ne pouvait accorder : 1° la cession en apparence partielle, en réalité totale de sa puissance temporelle, au profit de quelques intrigants, par l'établissement d'un gouvernement constitutionnel exclusivement laïque ; 2° l'abandon de l'Etat de neutralité, par son accession à une confédération italienne qui pouvait le placer fréquemment sur un pied d'hostilité envers une partie de la grande famille chrétienne dont il est le père.

Il y a sur ces deux points une foule de préjugés en faveur ; moi-même j'ai d'abord hésité sur ce que je devais en penser, mais j'ai compris la force du raisonnement d'un savant prélat, Mgr L..., dans une discussion qui a eu lieu en ma présence à ce sujet. Je vais la reproduire ici autant que j'en suis capable, quoique déjà j'aie touché ailleurs plusieurs des questions qui y sont traitées.

Le digne Mgr L... nous disait donc : « Beaucoup s'imaginent qu'une couronne temporelle sied mal au vicaire de l'Homme-Dieu ; qu'un palais est peu en rapport avec sa mission ; ils voudraient le voir, un bâton à la main, comme les premiers apôtres, parcourant les villes et les bourgs, n'ayant pas où reposer sa tête. Mais ces messieurs réformateurs oublient l'état actuel de la société. Le gouvernement de l'Eglise ne doit être sous le patronage d'aucune nation, pas même sous celui d'une diète italienne ; c'est par cela qu'il doit avoir un caractère exceptionnel. Le pouvoir temporel du pape, destiné à garantir l'indépendance pontificale, *palladium* de la liberté religieuse et de la civilisation universelle, n'est pas même et ne peut pas être l'affaire des seuls Romains.

» S'il avait plu au fondateur du royaume spirituel qui résiste depuis bientôt dix-neuf siècles au torrent des révolutions politiques, de créer pour le pape et ses aides dans

l'administration spirituelle du monde, une région moyenne entre le ciel et la terre, qui leur offrît le vivre et le couvert, et d'où ils pussent conserver leurs rapports avec les peuples et les gouvernements, sans subir la pression de ceux-ci, je comprendrais que les catholiques pussent dire au pape et aux cardinaux : « Sainteté et Eminences, placez-vous là haut, et laissez aux Romains la faculté de s'ériger en république, et même de faire valoir leurs droits à l'empire universel. » Mais la région moyenne entre le ciel et la terre n'existant pas, pour que le pape ne soit le sujet d'aucune couronne ici-bas, il est nécessaire qu'il en porte une, et que personne, pas même Mamiani, Sterbini ou Canino ne s'avise de la lui ôter.

Il ajouta : « Un souverain essentiellement militaire, qui ne pourrait pas prendre de militaires à son service pour les diverses fonctions et les rouages de son État, se trouverait gêné. Il en serait, à plus forte raison de même d'un souverain éminemment ecclésiastique qui ne pourrait mettre sa confiance dans les ecclésiastiques pour la direction de ses affaires. Pour quoi serait-on plus exigeant pour l'un que pour l'autre? Mais ce n'est là qu'une raison de convenance : il y a une raison foncière pour dire que l'État ecclésiastique doit être dirigé par des ecclésiastiques. En effet, cet état est électif : cette élection est tout ce qu'il y a de plus grave pour l'Eglise. S'il lui importe que son chef spirituel soit temporellement indépendant, il ne lui importe pas moins que les électeurs de ce chef le soient. Or, ces électeurs, qui sont les cardinaux, comment seraient-ils indépendants, s'ils ne sont pas eux-mêmes maîtres des affaires, soit dans le ministère, soit dans les différentes branches de l'administration, et s'ils en sont exclus ou s'ils sont environnés de séculiers, ayant, par le fait, tout pouvoir, et pouvant influencer ou comprimer leur volonté?

» La grande utilité du pouvoir temporel du souverain

pontife emporte donc une égale utilité du fractionnement du pouvoir temporel, sous sa dépendance, entre les mains du clergé.

. » On peut faire plusieurs objections contre cette thèse qui frappe, par sa clarté, tout esprit juste et sans prévention. La principale, c'est qu'on éloigne des affaires toute la masse des séculiers capables. Mais il restera toujours assez de postes, et même de fort honorables, pour les hommes dignes de confiance et d'un vrai mérite. Le pape n'est nullement lié par aucun décret ni aucune règle qui l'oblige à n'employer que des ecclésiastiques. C'est une chose de convenance, qui se fait lorsqu'il est à propos, et qu'on ne fait pas dès qu'on voit plus d'avantages à faire autrement. D'ailleurs, s'il faut juger de la capacité des Italiens par la triste expérience qu'en a faite Pie IX, lorsque, pressé par la révolution, il a commencé à séculariser les emplois, et par l'expérience plus triste encore qu'en a faite la révolution, on ne serait pas tenté de préférer la réalisation de ce plan nouveau. Combien d'hommes sans portée de vues, sans énergie, sans loyauté et sans courage parmi les séculiers que le pape avait choisis ! et combien de gens effrénés, sans probité, sans principes et sans autre mérite que leur audace, parmi ceux que la révolution romaine a poussés au pouvoir ! Ces séculiers des deux camps étaient pourtant à peu près tous ceux qu'on pouvait mettre en lumières.

» D'ailleurs on ne fait pas attention que l'administration ecclésiastique dans les États romains réalise ce qui, partout ailleurs, ne peut être qu'une utopie. Le beau idéal du genre serait des administrateurs faiblement rétribués, sans enfants, et sans empressement pour se pousser. Des hommes de ce caractère grèveraient peu le budget de l'État, et ne donneraient pas le triste spectacle de gens qui s'agitent pour placer les leurs et s'avancer à tout prix. Tel était pourtant le sort des États romains,

sous ce clergé administrateur si décrié; on faisait marcher l'ensemble du pays avec moins de frais qu'il n'en faudrait en France où ailleurs pour le plus petit ministère; les employés supérieurs, laborieux et modestes, y étaient si peu ambitieux qu'on n'y faisait presque pas attention, et si peu inquiets de leur avancement, qu'ils mouraient presque tous à leur poste. Il y a beaucoup de contrées très-avancées en Europe auxquelles il faudrait souhaiter, pour leur bonheur, de rétrograder jusque-là.

» Cependant, dira-t-on, et c'est là la seule objection sérieuse, tout le monde crie contre l'administration ecclésiastique des États pontificaux, et la révolution ne s'est faite qu'à cause des abus de cette administration.

» Qu'il y ait eu des abus, je n'en disconviens pas; il n'en est pas moins vrai qu'il faut bien distinguer entre les cris et la justesse des cris. Tout le monde crie contre les impôts; et cependant il en faut bien pour faire marcher l'État; tout le monde crie contre le pouvoir; et cependant le salut de tous tient à ce qu'il y ait un pouvoir. La multitude des cris contre l'administration papale ancienne ne prouve donc pas précisément qu'elle fut mauvaise; elle prouve seulement qu'il y avait des mécontents; et rien d'étonnant à ce que ces mécontents se soient multipliés dans un temps où on dit tout, où on imprime tout, et où on paraît tout-à-fait hors de saison quand on ne critique pas ce qu'on a sous les yeux. C'est avec ce système de critique qu'on a à peu près tout démoli en Europe, sans avoir encore précisément les justes proportions à donner à ces nouveaux bâtiments, qui tremblent sur leurs bases.

» Ce serait un travail assez curieux, que de décomposer ces cris, et d'en connaître la valeur. On trouverait d'abord des nobles ruinés ou pauvres, qui auraient été enchantés de donner part à leur famille au budget de l'État; puis des avocats sans causes, des médecins sans malades, des professeurs sans élèves, très-empressés de met-

tre au service du public une capacité dont aucune pratique ne voulait user; enfin des petits bourgeois très-orgueilleux, remplis d'une science puisée chaque matin dans un journal, et s'étonnant comment la machine politique peut fonctionner sans eux.

» Quant à la masse du peuple, de quoi a-t-elle besoin, si ce n'est d'être prudemment, pacifiquement et affectueusement gouvernée? On lui prête un langage qui n'est pas le sien; et si les amateurs de nouveautés parviennent à l'entraîner à faire chorus avec eux, le pauvre peuple a tout le temps de voir plus tard qu'il s'est trompé, et de payer bien cher son repentir.

» Si l'on avait quelque chose de sérieux à reprocher au gouvernement ecclésiastique, c'est qu'il est trop prévenant, trop patient, trop doux. Ce reproche auquel peu de personnes pensent serait le plus vrai; mais le souverain étant donné tel, il faut bien accepter le régime qui suit de ce premier principe, et c'est le cas de dire que si on pèche par quelque endroit, il vaut mieux encore que ce soit du côté de la charité, de la compassion et de la condescendance. »

Après un moment de repos, monseigneur L. reprit : « La neutralité de l'État pontifical est aussi la condition *sinè qud non* de l'indépendance du pape au spirituel et au temporel.

» On a dit et on dira encore peut-être : l'indépendance de l'Italie se confond avec l'indépendance du Saint-Siége : aussi a-t-elle été constamment le point de mire des plus grands papes. Le moment de la conquérir paraissait arrivé; Pie IX ne pouvait refuser son concours sans oublier son devoir de prince italien, sans faire preuve d'indifférence pour la cause nationale.

» Mais on oubliait une chose; c'est que la popularité du pontife ne doit point s'arrêter aux confins de l'Italie. Il faut qu'elle s'étende à tous les peuples sans distinction : aux

uns, pour les conserver et raviver dans l'unité catholique; aux autres, pour les y convier. Et puis, l'alliance offensive du Saint-Siége avec les autres princes italiens, qui eût produit une impression funeste à la cause catholique, sur la nation germanique, par exemple, qu'eût-elle procuré aux champions de l'Italie? Le secours de quelques bataillons mal aguerris.

» L'accession du pape, se plaît-on à répéter, eut prêté à la cause italienne une grande force morale.

» Mais c'est précisément ce que le pape devait éviter, pour ne pas encourir le reproche adressé aux papes du moyen âge d'avoir mis leur puissance spirituelle au services d'intérêts politiques; alors cependant la liberté de l'Italie s'identifiait visiblement avec l'indépendance de la papauté, seul refuge des peuples contre les sauvages caprices de leurs chefs; la lutte des papes contre les empereurs intéressait toutes les nationalités, loin d'en froisser aucune. C'était la guerre du droit contre la force brutale de la civilisation, contre la barbarie. Guerre vraiment humanitaire, et qui devait tourner au profit de l'Allemagne autant que des autres nations. Telle n'était point, certes, la dernière guerre de l'Italie, guerre purement politique, le pape ne pouvait, sans abus, lui donner une couleur religieuse. A qui aurait-il persuadé que la domination de l'Autriche, sur une partie de la Péninsule, empêchait l'exercice du pouvoir pontifical, soit au spirituel soit au temporel? Guerre nationale, duel entre les deux familles qui divisent le Tyrol. Le pasteur des peuples, le père commun de toutes les nations ne devait y intervenir que pour y remplir un rôle de conciliation.

» Que les Italiens, forts du droit imprescriptible qu'a une nation de n'être pas gouvernée par une autre nation, aient entrepris de briser le joug de l'étranger, rien de plus naturel. Mais le pape doit planer au-dessus

de ces susceptibilités humaines. Pour lui, au delà comme en deçà du Tyrol, point de barbares, point d'étrangers, mais des enfants également chers, et dont il importe que l'esprit et le cœur restent ouverts à sa parole et à son amour. L'insolente conduite des Autrichiens à Ferrare exigeait sans doute une satisfaction; mais eût-elle justifié aux yeux de l'Europe une déclaration de guerre, alors même que l'Italie eût été prête à l'appuyer? Cette declaration de guerre eût, au contraire, compromis du même coup la cause italienne et les intérêts catholiques dans le nord... On n'a pas su comprendre cela à Rome, en Italie. Ce furent les dernières paroles du savant prélat.

Quelques mots sur la grande fête de Noël qu'on vient de célébrer.

Quelques jours avant, on a le plaisir de se trouver, en parcourant différents quartiers de Rome, entre deux haies de charmantes boutiques préparées pour les bonnes fêtes. Ces magasins improvisés, où se voit l'ensemble le plus varié de ce qui peut flatter le goût et la vue, sont assiégés par un peuple d'acheteurs de sept à dix ans. Les petites crèches semblent surtout fixer l'attention et provoquer d'ardents désirs. C'est qu'à Rome, le *Presepio*, comme on appelle cette fête, occupe toutes les pensées, se trouve dans toutes les maisons. Pour le Romain, plus peut-être que pour aucun autre peuple, Noël est une fête capitale, une fête de famille. Ainsi, dans la cité chrétienne, ce n'est pas la *bonne année* que l'on vous souhaite, c'est la *bonne fête*. Le *cappo d'anno* n'est rien, Noël est tout. Je trouve aussi, moi, qu'il n'est pas mal logique de choisir pour s'offrir des vœux mutuels, l'anniversaire de l'événement le plus social, par conséquent le plus heureux, qui ait marqué les annales du monde. Si la vieille Rome fit consister une partie de sa gloire à conserver la chaumière de Romulus, la Rome

chrétienne se montre heureuse et fière de posséder le berceau de l'Enfant-Dieu. La crèche est son trésor, elle fait son bonheur, sa gloire, elle la garde avec un amour jaloux; elle l'entoure d'une vénération que les siècles ne peuvent affaiblir. Elle la conserve dans un coffre d'airain et ne l'expose aux regards qu'une fois chaque année.

Beaucoup de nos soldats et aussi plusieurs de nos officiers ont assisté aux offices dans l'église de Saint-Louis-des-Français, à l'occasion de la fête de Noël. Nous nous sommes trouvés ensuite, en bon nombre à Sainte-Marie-Majeure, pour y vénérer la Crèche sacrée; c'est dans une chapelle de cette église au fond d'une petite *Confession* qu'elle est renfermée pour ne paraître que dans la solennité de Noël.

Lorsque le moment fut arrivé, nous vîmes, du haut de l'église où nous étions placés, la sainte relique s'avancer à travers les mille flambeaux qui éclairaient l'immense basilique, précédée d'un nombreux clergé, portée sous un dais magnifique par quatre prêtres en dalmatiques, et suivie par Son Eminence le cardinal-vicaire, tout resplendissant de pierres précieuses, mais incontestablement plus remarquable encore par la majesté de ses traits et l'angélique modestie de son maintien. Ce spectacle nous causa une profonde émotion; nous étions tout à la fois étonnés et satisfaits de voir un tel déploiement d'honneur pour l'humble berceau de l'Homme-Dieu.

Après que le clergé eut rendu ses hommages à la sainte Crèche, nous pûmes en approcher à notre tour et la contempler. Elle n'a pas conservé sa forme primitive; les cinq petites planches qui en formaient les parois sont réunies ensemble. Les plus longues peuvent avoir deux pieds et demi de longueur sur quatre ou cinq pouces de largeur, elles sont minces, et d'un bois noirci par le temps. Ce berceau vénérable repose dans une châsse de

cristal, montée sur un cadre d'argent émaillé d'or et de pierres précieuses : splendide offrande, nous a-t-on dit, de Philippe IV, roi d'Espagne.

Outre que nos soldats se montrent de bons chrétiens dans les temples sacrés, ils sont aussi très-avides des connaissances qu'on peut acquérir à Rome plus qu'ailleurs. Chaque jour de pieux ecclésiastiques français, à la tête desquels on voit Mgr Luquet, les abbés Masson, Bastide, Villiers de l'Isle-Adam et plusieurs autres les initient à l'histoire de Rome par l'histoire des monuments antiques.

LETTRE XXVI.

Attachement du peuple romain pour le pape. — Physionomie des Romains. — Leur costume. — Leur caractère moral. — Les trois classes des Romains. — Les mendiants à Rome. — Les voleurs. — Inconséquence dans la conduite reprochée aux Romains. — Leur foi. — Les diamants de la madone. — Le catéchisme à Rome. — Dévotion à la sainte Vierge. — Plaisirs des Romains. — Ce que sont leurs théâtres. — Pasquin et Pasquinades. — Brigands d'Italie. — Anecdote.

Rome, 13 janvier 1850.

Je vous ai parlé du pape, du clergé, du gouvernement et de la situation politique des États pontificaux; aujourd'hui je veux vous transmettre quelques-unes de mes observations sur le caractère et les diverses classes des habitants de Rome.

Je commence par un fait qu'on donne comme historique et qui prouve bien ce que j'ai dit ailleurs, qu'il faut des

étrangers à Rome pour faire une révolution, que le peuple romain est trop attaché à son souverain pour en venir là de lui-même et par lui-même.

En 1831, la ville était en proie à une vive anxiété, et de sourds murmures d'insurrection avaient disposé les esprits à accueillir les nouvelles les plus alarmantes. Un jour, le le pape quitta tout-à-coup le Quirinal pour aller au Vatican. Aussitôt les habitants des monts Quirinal et Pincius sortent en foule de leurs maisons; les hommes partent en colonnes serrées, entraînent ceux des rues qui se rencontrent sur leur passage, et traversent le pont Saint-Ange au nombre d'environ dix mille. Ceux de la longue rue du Bourg-Neuf, qui conduit à Saint-Pierre et au palais, s'imaginent que l'on en veut au souverain pontife, et déjà ils se préparent à la défense, quand tous voient apparaître la voiture papale à l'autre extrémité de la rue. Grégoire XVI revenait, après avoir passé une heure au Vatican. Il fut très-étonné de trouver là une si grande multitude, et il commanda au cocher d'arrêter. Au même instant l'un des plus hardis s'élança à la portière, et demanda au saint Père s'il était en péril. Le pape, surpris, mais calme, répondit qu'il ne comprenait rien à cette question ni à ce rassemblement tumultueux. — « Notre saint Père n'est donc pas en fuite? cria la foule. — « Non sans doute, mes enfants, non! et... » — Il fut interrompu par l'impétueux et dévoué Romain, qui ouvrit la portière et embrassa étroitement son souverain, au milieu des applaudissements de la multitude. Les gardes s'étaient approchés d'un air fort mécontent; mais Grégoire, qui allait de surprise en surprise, finit par rire de cette familiarité; il remercia son bon peuple, l'invita à se retirer paisiblement et marcha long-temps au milieu d'une double haie qui ne cessait de crier : *Vive le saint Père!*

Mais avant de vous faire part de mes études morales sur les Romains, je veux vous les dépeindre au physique.

Les hommes, en général, sont relativement plus beaux que les femmes, et ils rappellent mieux les portraits de leurs ancêtres, comme aussi les femmes des classes inférieures ont conservé plus que les dames l'ancien type romain. J'ai vu des religieux et des militaires qui avaient des figures superbes. Parmi les paysans, il en est de haute taille, faits et musclés comme des hercules, à l'œil noir et fier, marchant gravement, la veste sur l'épaule, en culottes courtes et le bas bien tiré. Les élégantes et les élégants sont costumés selon les modes françaises. Les dandys de la classe populaire se distinguent par le pantalon presque collant, la veste très-courte, le chapeau blanc orné de fleurs. Les femmes sont coiffés de leurs cheveux, retenus par un grand peigne et traversés horizontalement par ces immenses aiguilles d'argent, que j'ai prises d'abord pour des poignards; en entrant dans les églises, elles tirent de leur poche une pointe de mousseline pour se couvrir la tête. Les jeunes attachent à leurs cheveux des fleurs; leurs corsets et leurs tabliers sont enrubannés, et toujours de couleurs tranchantes. Les paysannes s'affublent d'un carré blanc et épais, qui figure parfaitement une serviette pliée et posée sur la tête pour porter un fardeau; mais les étrangers sont particulièrement frappés de l'aspect des Albanaises, dont la mise est aussi pittoresque que curieuse.

Me croiriez-vous si je vous disais que les Romains sont indolents; et pourtant, ce défaut perce bien vite chez eux lorsqu'on a à leur demander quelque service. Il faut peut-être excepter les habitants du Transtevère. Ceux-ci ont un caractère et un type tout particulier; ils ont conservé les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même fierté hautaine et dédaigneuse que les Romains primitifs. Drapés de leurs manteaux de bure, comme leurs ancêtres de la toge, ils se croient fils des Romains de la vieille roche, et penseraient compromettre la di-

gnité de leur illustre origine en s'alliant aux habitants des autres quartiers, qui ne sont, en effet, qu'un mélange confus de sang barbare qui ne saurait plus avoir de filiation certaine. Les Transtevérins, au contraire, gardent au fond de leur cœur une antiquité qui se perd dans la nuit des temps, et se vantent assez volontiers de descendre d'Enée. On se garde bien de leur ôter cette fiche de consolation, qui les dédommage un peu de la perte de leur opulence passée; ce quartier, est en effet, le quartier pauvre, le quartier des ouvriers, le quartier du peuple, mais du bon peuple. Il a de la rudesse, il dit sa pensée, il dit son vouloir; tout cela nettement, fermement; son premier mot est aussi son dernier. On le regarde comme attaché au pape; mais il a été bien travaillé depuis ces derniers temps; on a même su l'enchaîner dans les émeutes; on lui a fait prendre les armes pour la défense de la république et du triumvirat.

Après le peuple du Transtevère, vient la classe moyenne. Cette classe offre un grand nombre de très-bonnes familles, qui se laissent trop peu voir, malheureusement; car, modestes, pleines de foi et de vertus, elles font honneur au pays qui les possède. Il y a de l'instruction dans cette classe, de l'élégance dans ses mœurs, de la noblesse dans ses procédés. Elle renferme des savants distingués, des littérateurs, des artistes, des hommes d'esprit, des commerçants, qui rendent fort agréables et fort piquants, quand ils le veulent, les cercles où on les peut rencontrer et entendre.

En avançant que la classe moyenne offre beaucoup de familles honorables, ce n'est pas assurément qu'il n'y en ait aucune de tarées; cette classe a fourni pas mal de néo-guelfes, ou partisans de Gioberti, et de néo-gibelins ou adeptes de Mazzini, et cela parce qu'elle a eu ses petits philosophes à la façon des nôtres, misérables fanfarons, têtes vides et ambitieuses, bâclant à faux et à froid du

libéralisme et de l'incrédulité, et devenus enfin des clubistes dangereux pour l'ordre social.

Quant aux nobles, ils sont tombés dans une situation pécuniaire telle, qu'elle ne leur permet plus de jouer un rôle très-brillant dans le monde. C'est à peine s'ils pouvaient, même avant la dernière révolution, conserver leurs antiques et vastes palais, dont ils n'occupaient qu'une partie. A Rome, comme dans bien d'autres pays, il y a depuis long-temps décadence des grandes fortunes. Ils ne sont plus, les temps fastueux des Farnèse, des Colonne, des Orsini; ils ont fui ces beaux jours où le banquier Chigi, aux noces d'une de ses filles, rappela, dit-on, les prodigalités d'Héliogabale en faisant servir à table des plats de langues de perroquets et jeter au Tibre toute la vaisselle d'argent après le repas. Du reste beaucoup de ces riches seigneurs se sont appauvris en continuant d'étaler le même faste, lorsque leurs propriétés perdaient continuellement par l'incurie ou par l'infidélité d'intendants sur lesquels ils ne veillaient pas. Ils n'avaient donc presque plus rien à craindre des confiscations des terroristes; aussi quelques-uns ont-ils accepté volontiers le joug des prétendus réformateurs ou se sont faits réformateurs eux-mêmes; mais il est juste de dire c'est le petit nombre.

Un fait véridique, c'est qu'il n'y avait pas à Rome, avant les menées démocratiques, cette guerre sourde entre les riches et les pauvres, entre les ouvriers et les maîtres, qui a éclaté d'abord en France, et dont le contre-coup s'est fait sentir dans toute l'Europe; mais depuis 1848, la propagande organisée est venue à bout de l'introduire dans les murs de la ville sainte, et il faudra du temps pour l'en affranchir.

Y a-t-il beaucoup de pauvres à Rome? J'avais entendu dire, j'avais lu que l'œil du voyageur y était affligé d'une foule de mendiants qui, sur les places et dans les rues, harcèlent et fatiguent sans cesse l'étranger de leurs im-

portunes sollicitations. De là, une accusation d'incurie portée contre le gouvernement pontifical ; mais quand on voit les choses de près, le nombre des mendiants ne paraît plus aussi exorbitant. Il n'est pas en disproportion avec la population, et surtout avec ce mouvement qu'amène, dans une ville d'études et de monuments, l'affluence de riches voyageurs qui se renouvellent perpétuellement. Ce qui multiplie peut-être les pauvres à l'œil, c'est qu'il sont concentrés dans un seul quartier, dans celui qu'habitent ou traversent continuellement les étrangers au *Corso*, de la place d'Espagne à la place de Venise ou à la Porte du Peuple. Ailleurs on en rencontre peu. Et puis, le plus souvent, ces pauvres viennent des pays voisins, des duchés de l'Italie septentrionale, de Lombardie et surtout du royaume de Naples ou même de France : il paraît qu'on y a reconnu, il y a peu d'années, ce *cul de jatte* que tout le monde a vu traîner sur les boulevards de Paris, dans son grotesque équipage. On pourrait délivrer Rome de tous ces pauvres nomades à peu près comme Esope proposait de boire la mer, en arrêtant d'abord les fleuves qui s'y rendent. Ceci est peut-être un défaut de police, un excès de bonté dans le gouvernement.

Avec les facilités de la vie et les innombrables institutions de travail et de charité qui existent ici, la misère ne devrait pas y être connue. Léon XII avait tenté un commencement de réforme, quand il organisa la commission des subsides ; il fit opérer un recensement général des pauvres, et à ceux qui furent reconnus vraiment dignes de secours, on permit de choisir entre les aumônes à domicile et les chances de la mendicité. Ceux qui prirent ce dernier parti furent enregistrés, et on leur délivra une plaque en cuivre portant ces mots gravés : « *Questante in Roma, n°*... Seuls, ils avaient le droit de mendier, et on en rencontre encore beaucoup qui portent cette plaque sur la poitrine ; mais au bout de

quelque temps on toléra la présence de nouveaux venus non soumis aux formalités préalables, et l'on se vit envahi de rechef. Il suffirait donc, pour améliorer les choses à cet égard, d'exécuter les lois existantes.

Je ne voudrais point qu'à Rome ou ailleurs, on reconnût le droit des pauvres à l'assistance du gouvernement; c'est ériger la gueuserie en profession légale. Dans le droit à l'assistance, comme dans le droit au travail, il n'y a, selon moi, que communisme. Comment veut-on que l'État soulage toutes les misères, occupe tous les bras, s'il ne dispose souverainement de toutes les fortunes, de toutes les propriétés ?

Du reste, il n'y a pas dans la basse classe romaine, la noble probité qu'on voudrait rencontrer au centre du catholicisme ; il paraît même que les petits vols sont pour elle une sorte d'amusement. Qu'un filou mette la main dans la poche d'un passant, il s'enfuit en riant, et les gens du peuple qui l'auront vu rient aussi de leur côté, au lieu de songer à l'arrêter. Mais ces voleurs ne sont certainement pas, et c'est une justice à leur rendre, si bien exercés que nos industriels de Paris.

En est-il parmi eux qui s'attaquent, en plein jour, aux maisons, ou aux voyageurs sur les grandes routes, qui marchent par bandes, qui pillent, qui assassinent? A l'exception des brigandages attribués aux soldats de Garibaldi, qui ont désolé récemment des villages et maraudé dans les montagnes, sauf aussi les coups de poignard donnés dans l'intérieur de la ville, par les Mazziniens, je n'ai rien appris d'extraordinaire qui puisse servir de texte à l'imagination de nos romanciers, si prodigue d'histoires fabuleuses. Il est positif qu'il n'existe pas à Rome de ces sociétés de voleurs bien et duement éduquées, de ces repris de justice qui infestent tant de populeuses cités en Europe. Qu'il s'y commette des crimes de vengeance, des assassinats, je ne le nie pas ; qu'il y ait des

voleurs sur les routes, dans les montagnes, qu'ils y forment des associations, qu'ils vivent de rapines et de meurtres, je crois également à cette conséquence de la misère et de la scélératesse de certaines natures. Mais, sous ce rapport même, on a trop exagéré l'influence du climat sur les Romains et sur les autres peuples d'Italie. Ils s'irritent, ils se vengent promptement et cruellement quelquefois, mais ils ne sont pas si coutumiers du fait qu'on le dit; ils restent assez habituellement calmes et pacifiques, plutôt lents et paresseux qu'alertes et ardents; ils ne sont pas sanguinaires par instinct, l'occasion seule les rend tels instantanément, et le repentir poussé jusqu'au désespoir arrive tout aussi vite. S'ils recommencent, ce sera de nouveau l'effet d'un accès qu'ils ne savent pas comprimer, mais qu'ils expient parfois très-courageusement. J'aime à constater ces mœurs, dont on fait tous les jours de hideuses et menteuses peintures. Toutefois on peut avouer que, si la religion n'agissait pas sur le naturel vindicatif des Romains, ils deviendraient facilement scélérats et assassins. L'exemple de ceux qui échappent à son action laisse comprendre à quel point son influence est heureuse sous se rapport.

Il faut reconnaître aussi que l'absence de certains vices rend les attentats moins communs. On ne rencontre jamais ici un homme pris de vin ; les Romains n'ont pas l'habitude du jeu, leurs amusements favoris sont en quelque sorte des jeux d'enfant : le ballon, les feux d'artifice, les promenades en fiacre font le bonheur des gens du peuple dans la soirée du dimanche. Une passion terrible, ignorée chez eux, est celle de parvenir à une grande fortune en peu de temps; la littérature et les théâtres les excitent à la gaîté, et non pas à cette fièvre délirante qui dévore ailleurs des hommes dégagés de tout frein religieux.

Quoiqu'il en soit, on fait un reproche aux Romains,

celui d'être inconséquents dans leur conduite. « Voyez, dit-on, comme ils joignent ensemble la dévotion et l'amour du plaisir ! Considérez ce mélange habituel du sacré et du profane, cet amalgame de choses si disparates, ces folies de carnaval et ces spectacles entremêlés de pélerinages et de processions. Est-ce ainsi que les habitants de la ville sainte devraient comprendre le christianisme ? »

Voilà, je le sais, ce que répètent avec plus ou moins de *vertueuse* indignation les touristes qui ont passé quelques semaines à Rome, et beaucoup de nos compatriotes catholiques ; mais voici, ce me semble, la réponse que les Romains pourraient leur faire : « Frères, vous aussi vous avez vos spectacles, vos bals et vos jours de folie. Eh bien ! faisons la comparaison : nos théâtres à nous sont fermés pendant l'avent et le carême ; notre carnaval ne dure jamais que peu de jours, en est-il de même chez vous ? sans parler de toutes vos soirées d'hiver, de vos banquets luxueux, de vos feuilletons immondes et impies, que faites-vous pour réserver quelque place au culte de Dieu, en certains jours, pour vous préserver du blasphême, et bien d'autres scandales ? Frères ! frères ! nous sommes tentés de vous crier : *Regardez la poutre qui est dans votre œil.* »

Cette remontrance ne serait peut-être pas hors de propos. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Italien a plus de vraie foi que nous. C'est une foi plus simple et plus primitive.

Ce n'est pas le peuple seulement qui montre cette foi ; on la trouve également dans la classe moyenne et dans la noblesse ; j'en ai pour garant le trait suivant :

Il y a peu d'années, une douairière laisse en mourant tous ses diamants à la madone de Saint-Augustin. Elle expire ; les moines qui desservent cette église recueillent le legs, et mettent respectueusement les diamants de la pieuse dame sur la tête, sur le cou, aux bras de l'image

vénérée. Mais les héritiers trouvèrent que ces diamants faisaient faute à la succession et attaquèrent le legs ; procès porté devant les tribunaux, ils gagnent : les diamants leur sont adjugés, ils les réclament auprès des bons Pères ; ceux-ci n'opposent aucun obstacle, n'interjettent aucun appel, et se contentent de répondre comme Léonidas aux Perses : « Venez les prendre ! » Soudain, grande délibération entre les héritiers ; il faut charger un huissier d'exécuter le jugement ; tous refusent une aussi malencontreuse besogne. Ce sera donc l'un d'entre eux, mais lequel ? Qui consentira à porter la main sur la sainte Madone, à la dépouiller ? Personne n'osa !...

On est bien un peu tenté de redouter qu'une telle foi ne dégénère en idolâtrie, mais il y a ici plus qu'ailleurs instruction, lumières, attachement aux traditions, monuments, etc., etc. Pour un peuple quel qu'il soit, le catéchisme, le prêtre vallent bien tous nos philosophes, nos moralisateurs, nos journaux et nos romans.

Puisque je viens de parler de catéchisme, de prêtre, il faut que je vous dise un usage touchant que nous remarquons ici depuis l'époque des vacances. Tous les dimanches, on entend une clochette qui parcourt les rues, un enfant l'agite ; peu à peu d'autres enfants se groupent derrière lui, ils marchent, ils battent le quartier. Quelques-uns se détachent, et appellent d'un sourire, sur le seuil d'une porte, le jeune retardataire que le jeu retient ; voilà la bande complète, l'ordre y règne, ils se rendent deux à deux à l'église voisine. Lorsqu'ils y sont assis, calmes et silencieux, sur les bancs de bois, un fidèle s'approche, le premier venu, et commence à instruire ces pauvres petits ; un prêtre surveille, et rectifie ce qui est erroné dans la parole du catéchisant ; l'auditoire, l'orateur, se renouvellent tour à tour ; mais, plusieurs heures durant, l'église garde sans interruption des fidèles qui enseignent les vérités de la foi, et des enfants qui les

écoutent. Ne semble-t-il pas que tout chrétien soit apôtre à Rome, et que la mission de saint Pierre soit demeurée l'héritage commun de tous les citoyens du Saint-Siége?

Un autre usage qui n'est pas moins touchant, et qui n'a certainement pas de moins bons effets, c'est le culte tout spécial qu'on rend ici à la sainte Vierge ; il y a longtemps qu'on l'a dit, ce culte est une des bases les plus solides de la durée, comme de l'énergie de la foi des Romains. Il n'est pas un carrefour, une rue, une place, une maison presque où l'on ne rencontre une image de la Vierge. Ajoutez que les habitants font constamment brûler à leurs frais des cierges et des lampes devant ces images ornées de sculptures, de bas-reliefs, de dorures, d'inscriptions gracieuses ou triomphales, et aux pieds desquelles il est rare de ne pas trouver, quand le soir arrive, quelques groupes en prières, ou chantant des litanies.

Quant aux solennités de Rome, celles de la semaine sainte, par exemple, de Pâques, de la Fête-Dieu, de Saint-Pierre, il faut les avoir vu célébrer par le saint Père pour en parler. Il paraît qu'aucune réjouissance nationale n'imprime à une ville tout entière un air d'allégresse et de splendeur égal à celui de ces fêtes. J'espère, du reste, que Pie IX sera de retour pour celles de Saint-Pierre et de la Fête-Dieu, et je vous en parlerai en leur temps.

Mais enfin on voudrait que les Romains n'eussent pas d'autres joies que celles de leurs fêtes religieuses. On se scandalise de savoir qu'il y a dans la ville sainte des joûtes, des promenades, des spectacles, un carnaval.

J'ai pu savoir ce qu'étaient les théâtres. On en compte six ou sept; trois grands et quatre petits, lesquels ne sont pas toujours ouverts. On n'en a jamais entendu dire merveille, et je le conçois. La population est trop peu considérable, et puis la direction donnée aux arts et aux idées, comme aussi en général à toutes les préoccupations de la vie, ne

va point dans le sens théâtral; de sorte qu'il ne peut paraître étonnant qu'il n'y ait que des théâtres médiocres sous tous les rapports. Ils ne sont guère que des lieux de rendez-vous, où les hommes de toute condition vont s'entrenir avec qui les intéresse, sauf à écouter la musique à certains moments donnés. Pour les Italiens, le théâtre, c'est la bourse, la chambre du commerce et des affaires; c'est la conversation, c'est-à-dire un salon de société, de petits comités; c'est même quelquefois un pique-nique où l'on soupe en famille et entre amis, et c'est tout au plus un concert où l'on va entendre quelque artiste nouveau qui fait bruit dans le monde.

J'ai dit qu'ils étaient au nombre de six à sept; un des plus fréquentés avant la révolution était celui des marionnettes ou *buratini*. Rien de plus plaisant, rien de plus divertissant que la plupart des pièces qui s'y jouaient, avec des personnages marionnettes, bien entendu. Là, étaient représentés d'ordinaire, et toujours fort bien, fort spirituellement, les ridicules de la société et du *temps*. On n'y épargnait pas les étrangers, et surtout les Anglais et les Français. Leurs petits airs ou leurs grands airs, les façons d'hommes importants et fashionables, que les uns et les autres se donnent ici tour à tour, tout cela était saisi à merveille, était applaudi à outrance.

Quant au carnaval des Romains, il consiste en quelques déguisements sans masques, en des promenades au Corso, à pied ou en voiture, et en de malicieux propos à cette occasion. Viennent ensuite des courses de chevaux, puis des illuminations, et enfin des soupers de famille, des bals où tout se passe, m'assure-t-on, très-convenablement.

Ce serait ici le lieu de vous faire connaître ces *pasquinades*, qui étaient autrefois si fort dans les mœurs des Romains; ils ont bien encore conservé un certain esprit de raillerie et de critique, mais on peut dire que Pasquin est muet.

et que l'usage de le faire parler est tombé de lui-même. Qu'était-ce, toutefois, que cet usage?

Pasquin, d'où est venu *pasquinades*, était un malin tailleur dont la boutique servait de rendez-vous aux médisants et aux railleurs de son quartier. Après sa mort, qui arriva au commencement du XVI^e^ siècle, on trouva par hasard, sous le pavé, devant sa porte, la statue mutilée de Ménélas. Comme elle fut érigée en ce même endroit sur un piédestal, les plaisants imaginèrent de lui donner le nom de Pasquin, et de faire toujours parler le défunt tailleur, en affichant sur la statue leurs propos satyriques. On eut ensuite l'idée d'établir un dialogue entre cette statue et celle de Marforio, qui est dans la cour du musée Capitolin. Les traits malicieux, dirigés le plus souvent contre les grands de la ville, étaient affichés pendant la nuit, et, le matin, les curieux allaient voir ce qu'il y avait de nouveau, pour le publier et s'en divertir. Ce sont là les *pasquinades*.

Tout le monde connaît le calembourg contre Bonaparte et les Français. Pendant que ceux-ci emportaient de Rome des objets précieux qui furent rendus plus tard en grande partie, Marforio dit un matin : *I Francesi sono ladri.— Non tutti*, répondit Pasquin, *ma buona parte*. Ce qui signifie : « Les Français sont des voleurs. — Non pas tous, mais une *bonne partie* (Bonaparte.)

J'espère que cette pasquinade va rester enterrée avec la défunte république.

Je finis cette lettre par un trait qui dessine parfaitement les brigands d'Italie, si souvent cités par les voyageurs, et qui vous intéressera. Il m'a été raconté par un de nos compatriotes, naturalisé Romain depuis plus de cinquante ans, M. de ***, qui a vu de ses propres yeux, dans la prison du château Saint-Ange, le dernier survivant de cette bande de *Malandrini*, fameuse en Italie au commencement de notre siècle.

Cette bande de brigands, véritables types du genre, s'était établie dans les Abruzzes. Composée d'environ trente individus déterminés et armés jusqu'aux dents, elle formait, sous la conduite d'un chef absolu, une troupe parfaitement disciplinée. Elle connaissait tous les sentiers, tous les ravins et toutes les cavernes de ces forêts presque inaccessibles. On avait vainement envoyé à sa poursuite des carabiniers, et même des troupes de ligne; elle échappait à tout, et la terreur qu'elle inspirait allait toujours croissant.

Pour avoir des vivres, elle frappait des contributions sur les fermes et les villages : « Tel jour, à telle heure, faisait dire le chef aux habitants, vous déposerez à tel endroit tant de pain, de vin, d'argent, etc., sinon le feu sera mis à vos maisons !... De plus, si vous osez toucher à nos femmes et à nos enfants, ou les prendre pour ôtage, attendez-vous à de sanglantes représailles. » Les paysans, effrayés, fournissaient docilement à leurs ennemis les moyens de continuer leurs ravages.

On ne savait comment ni quand ce fléau finirait, lorsqu'un curé du voisinage, vieillard vénérable, qui avait la douleur de compter parmi les brignands plusieurs de ses paroissiens, résolut de faire une tentative. Comme un autre saint Jean courant après le jeune homme qu'il avait élevé, le bon pasteur se décide à pénétrer, au péril de sa vie, jusqu'au repaire des malfaiteurs. Il se recommande à Dieu, prend son bâton et son bréviaire, et s'achemine, sur le soir, vers la redoutable montagne.

Il arrive avec des fatigues extrêmes au plus profond de la forêt, sur le bord d'un ravin escarpé. — Qui vive! lui crie une voix terrible partie du bord opposé? — Mes enfants, répond le prêtre, je ne viens pas pour vous faire du mal. Je veux votre bien, laissez-moi approcher. Je suis le curé de N..., je suis seul et sans armes. Vous devez me connaître; il en est plusieurs parmi vous que j'ai baptisés, que j'ai tenus sur mes genoux!...

Un des brigands se détache, pendant qu'un autre, la carabine à la main, tient le prêtre à distance. La nouvelle est portée au quartier-général; les uns veulent qu'on laisse venir le curé, les autres s'y opposent. Le chef tranche la question, et envoie dire au vieillard qu'il peut venir, mais qu'il restera en ôtage, jusqu'à ce qu'on soit assuré que sa démarche ne couvre aucun piége, et qu'il paiera de sa tête le moindre mal fait à la troupe.

Le prêtre accepte avec joie; escorté de deux brigands, il arrive au quartier-général. C'était une espèce de clairière basse, étroite, environnée d'un double rempart d'arbres touffus et de rochers caverneux. Les brigands étaient assis auprès d'un large foyer presque éteint : leurs figures basanées, leurs longues barbes, leurs regards farouches, leurs poignards, le désordre de leur bivouac, tout cela était de nature à faire trembler l'homme le plus intrépide.

A ce spectacle, le bon prêtre se met à pleurer. — Que voulez-vous? Qu'êtes-vous venu faire ici, lui demanda le chef? — Mes enfants, leur dit le vieillard, je suis votre père, et j'ai voulu vous voir pour vous dire combien je suis affligé!... Dans quel état est votre âme!... Pendant que vos pères et mères, vos amis, toute l'Italie, et même le monde entier s'empressent de profiter de *l'année sainte*, en faisant pénitence, vous, vous multipliez vos péchés!... Mes enfants, y songez-vous? serez-vous les seuls qui refuserez le pardon qui est offert à tous?... N'êtes-vous pas las du crime?... Croyez-moi, mes chers enfants, il est temps de vous arrêter : je suis venu vous chercher pour vous ramener au bercail.

Aux paroles paternelles du bon vieillard, les brigands se regardent pendant quelques instants. Le chef rompt enfin le silence et dit : « Si l'on veut nous faire grâce, nous quitterons la vie que nous menons; mais nous savons ce qui nous attend. Ainsi, mourir pour mourir, nous aimons mieux mourir ici que sur la potence. — Je ne puis

rien vous promettre, répond le prêtre, personne ne m'a envoyé. Mais si l'on vous permettait de rentrer dans la société, vivriez-vous en bons chrétiens? — On ne nous l'accordera pas! — J'irai trouver le saint Père, je demanderai grâce pour vous, et je reviendrai. Mes enfants, je vous en conjure, faites réflexion, pensez à vos âmes !... »

On bande les yeux du prêtre, et des *Malandrini* le reconduisent au pied de la montagne. Sans perdre un instant, le bon vieillard se rend à Rome. Le pape est informé de ce qui se passe; la commission de justice s'assemble, et il est décidé que le prêtre retournera auprès des voleurs, qu'il leur promettra la vie sauve, mais qu'ils devront, pour le reste, s'en rapporter à la sentence du saint Père.

Le vieillard retourne auprès des brigands, et leur fait part de cette décision. Il les conjure de ne pas manquer cette occasion unique de rentrer dans le bon chemin. — Après tout, mes chers enfants, leur dit-il, ne vaut-il pas mieux être condamnés ici-bas à quelques années de prison, que d'être précipités pour toute l'éternité dans les feux de l'enfer?...

Puissance admirable de la foi sur ces âmes abandonnées! Les brigands sont vaincus... — Je veux moi-même vous accompagner, leur dit le bon prêtre. — Et ce même jour Rome le vit entrer dans ses murs, traverser ses rues, suivi de trente brigands, devenus doux comme des agneaux. Ils se rendaient directement au château Saint-Ange. Quelques jours après les *Malandrini* furent jugés et condamnés à une prison temporaire, plus ou moins longue.

Avouez que cette histoire est curieuse.

LETTRE XXVII.

Excursions aux environs de Rome. — Tivoli. — Frascati. — Albano. — Castel-Gandolphe. — Les paysans et les habitants des petites villes autour de Rome. — Anecdote de l'époque du siége. — Visite dans un couvent de Camaldules. — Justification du monachisme. — Ostie. — Fulmicino. — Ardée. — Palestrina. — Gabies. — Subiaco. — Grotta-Ferratta. — Marino. — Arrivée du cardinal Dupont à Portici. — Affection de Pie IX pour la France. — Désir du saint Père de rentrer à Rome. — Emprunt conclu.

Rome, le 8 février 1850.

Je n'ai pu parcourir tous les environs de Rome; cependant j'ai fait quelques échappées, et j'ai vu Tivoli, Frascati, Albano, Castel-Gandolphe, et plusieurs autres villages qui m'avaient été recommandés, comme très-agréables.

Tivoli est un lieu délicieux, plein de charmes du côté de la nature, plein d'intérêt du côté des souvenirs. Je ne suis plus étonné que tant de grands génies et tant d'hom-

mes sensibles y soient venus et y aient établi leur demeure de prédilection. Il y a là, pour tous et pour chacun, des émotions. Les uns se font redire les noms de Salluste, de Mécène, de Quintilius-Varus, d'Auguste, de Zénobie, ou bien d'Horace, de Catulle, de Properce; j'ai entendu même, dans la villa d'Este, celui de l'Arioste, que Tivoli, malgré les savants, prétend bien avoir possédé aussi. Les autres se laissent enchanter en voyant un beau ciel, de belles eaux, de beaux côteaux, une belle et forte population.

C'est là que l'on trouve la célèbre cascade de l'*Anio*, si renommée dans les vers d'Horace, où il avait sa villa et son bonheur, et non-seulement la cascade, mais les ravissantes cascatelles qui, tant de fois, sans doute, avaient inspiré le favori de Mécène. On y admire aussi la grotte de Neptune, les débris du temple de Vesta et celui de la Sybille.

J'ai visité Frascati et Albano. La petite ville de Frascati est bâtie au bas de l'ancien *Tusculum*, où était la campagne la plus aimée de Cicéron. C'est là qu'il venait se reposer dans les nobles contemplations qui ont fourni ces beaux dialogues, considérés encore aujourd'hui comme le trésor de l'éloquence et de la philosophie. Frascati est remarquable par ses délicieuses habitations champêtres.

Albano était la capitale des Albains, fondée, dit-on, par Ascagne, petit-fils d'Enée, dont on montre le tombeau, mais ce pourrait bien être plutôt celui de Pompée. Les vues et les sites les plus pittoresques y abondent.

J'ai voulu parcourir également plusieurs jolis villages, entre autre celui de Castel-Gandolphe, où les papes vont passer la saison d'automne; c'est le plus charmant lieu des environs de Rome. Paul IV l'avait choisi pour se reposer des affaires. Ses successeurs l'ont imité, et y ont fait construire un palais avec un jardin. Pie IX, au commencement de son règne, avait renoncé à ces sortes de vacances, pour ne pas quitter son peuple, et continuer ses travaux de réforme.

Dans ces excursions, j'ai cherché à connaître le caractère des habitants des petites villes qui environnent la capitale, ainsi que des paysans. Je les ai constamment trouvés fiers Romains et dévoués à leur pape. Le peuple des campagnes a entendu avec le plus profond dédain les mauvais conseils que voulaient lui donner les bandes de cosmopolites qui le visitaient à toute heure; il a refusé de lire les pamphlets qu'on répandait de toutes parts pour le corrompre; j'en ai la preuve dans un fait qui me revient bien *ad rem*, et qui m'a été raconté par un témoin oculaire.

C'était le jour même de notre entrée à Rome. Notre armée défilait dans la ville éternelle, entre ces monuments de l'histoire et de l'art que nos bombes intelligentes avaient respectés. Garibaldi venait de fuir par une autre porte avec sa légion d'aventuriers de tous pays.

Une famille de paysans se trouvait réunie dans une humble ferme, à deux milles environ de la grande cité, du côté opposé aux opérations du siége. La salle basse où ils se tenaient était garnie d'un débris de table, de quelques siéges boiteux, d'un lit couvert de lambeaux, d'un coffre défoncé, d'un vieux tableau de piété balafré de coups de sabre, et d'un crucifix d'ivoire dont la tête manquait.

Le père et la mère, Tadeo et Maria Cortoni, types robustes de la race transtevérine, étaient tristement assis près de leur âtre sans feu. Trois enfants, Simone, Pietro et Monna, âgés de quatorze à vingt ans, se regardaient en silence, ou chuchotaient en écoutant les bruits du dehors.

Un sixième personnage formait l'élément comique du drame. C'était sir Edward Spolled, anglais roux, vermeil et fluet, qui était venu de Londres pour voir le siége, comme on va au spectacle ou au *steeple-chasse*, et qui s'était donné une entorse quelques jours auparavant, en descendant d'un grand arbre où il contemplait le *jeu des*

bombes. Étendu dans un fauteuil, il remplissait la ferme de ses gémissements, et ne pouvait se consoler de manquer l'entrée des Français, tableau qu'il eût payé mille livres sterling!... Lorsque le çanon annonça que notre drapeau flottait sur Saint-Pierre, Tadeo se leva comme soulagé d'un grand poids.

— « Étrangers pour étrangers, dit-il, je préfère ceux qui nous rendent la paix à ceux qui nous ont donné la guerre civile; ceux qui remettent le saint Père sur son trône à ceux qui l'on renversé et chassé. »

Et s'agenouillant avec toute sa famille devant le crucifix décapité, il récita pieusement le *Te Deum*, tira de son sein une médaille de Pie IX, la baisa avec larmes, et la fit baiser à ses enfants.

— « Holà! s'écriait l'Anglais pendant ce temps, n'avoir pas un *corricolo* pour me transporter à Rome! »

Tout-à-coup deux cavaliers s'arrêtèrent à la porte, et entrèrent dans la ferme. Leur costume ressemblait fort à un déguisement. Des armes brillaient sous leurs manteaux. Une inquiétude mêlée de fureur se peignait sur leurs traits. Le plus âgé portait une sorte de béret noir sur ses longs cheveux, et toute sa personne trahissait un homme de guerre habile et intrépide. Il toisa le fermier d'un coup d'œil, et il lui demanda un doigt de vin. Tadeo remplit trois verres, et voulut faire honneur à ses hôtes.

— « A la délivrance de Rome! dit l'inçonnu d'une voix grave. »

Tadeo s'arrêta pensif, et demanda : — « Comment l'entendez-vous? »

— « Comme tout bon Romain doit l'entendre : A la déchéance du tyran, et à l'extermination des Français! »

— « Alors, reprit le fermier, vous boirez sans moi... Les Français sont nos libérateurs, et celui que vous appelez un tyran est notre père. »

L'inconnu, se mordant les lèvres, éclata en reproches

contre le pape et contre ses défenseurs. Puis il somma Tadeo de le suivre avec tous les hommes du village, et de se joindre à la légion de Garibaldi pour écraser les Français dans Rome, et restaurer les triumvirs.

— « Moi, restaurer les triumvirs !!!... s'écria le paysan, moi, rejoindre les soldats de Garibaldi !!!... Si vous en êtes, signor, écoutez mon histoire. Il y a quinze jours, un Français blessé nous demanda refuge. C'eût été Garibaldi en personne, quelque odieux qu'il me soit, je l'aurais reçu et soigné. Le lendemain, des soldats de Garibaldi, qui se disaient Romains et vengeurs de Rome, et *qui ne parlaient pas même notre langue,* des aventuriers de je ne sais quel pays, assaillirent ma maison. Ils voulaient m'enlever mon hôte, je fis mon devoir en le défendant? Alors, voyez-vous les meubles que je tenais de mon père? Eh bien! ce sont eux qui les ont brisés. Voyez-vous ce tableau sacré, l'honneur de mon pauvre toit? Ce sont eux qui l'ont sabré! Voyez-vous ce lit de famille en lambeaux? Ce sont eux qui l'on criblé! Voyez-vous ce coffre où était tout mon bien ? Ce sont eux qui l'ont pillé! Mais ce n'est rien encore! entrez dans cette chambre, ajouta le fermier en poussant l'inconnu et en lui montrant un jeune homme à peine remis d'une horrible blessure, c'est mon fils aîné, qu'ils ont frappé lâchement, tandis qu'il faisait de son corps un rempart à notre hôte. Nous avons sauvé celui-ci, pourtant, croyez-le! mais les bandits nous réservaient un digne adieu! ce vieux crucifix, notre dernier trésor, ils lui ont cassé la tête d'une balle, en proférant un blasphême, que je n'ai pu comprendre; car, je vous le répète, *ces hommes-là ne parlaient pas italien!* Je n'entendais de leur langage que le mot de LIBERTÉ, qu'ils faisaient sonner bien haut, en le mêlant à ceux de mort et de fusillade. Et voilà la liberté que vous venez m'offrir ! voilà les compagnons d'armes que vous me proposez !... Arrière !.. Jamais !... »

S résolus qu'ils fussent, les deux cavaliers pâlirent, et se regardèrent avec anxiété... Celui qui n'avait pas parlé encore dit à l'autre :

— « Les paysans romains nous recevrons tous ainsi. Je vous l'avais annoncé... »

— « C'en est donc fait, soupira l'homme au béret noir. nous n'avons plus qu'à fuir la Romagne !... »

— « Et maintenant, reprit Tadeo, si vous voulez que nous buvions à l'extermination de quelqu'un, je ne puis boire qu'à l'extermination de Garibaldi et de ses aventuriers... Puissent les Français briser son ouvrage comme je brise ce verre !... » Et il allait, en effet, briser son verre sur la table, lorsque le plus jeune cavalier le retint en disant :

— « Ne souhaitons la mort de personne ! » Puis il entraîna vivement l'homme au béret noir, avec lequel il disparut au galop...

Cinq minutes après, mon narrateur, qui était un de ces transfuges qui avaient pu quitter Rome la veille du dernier assaut, sous l'imminence du bombardement, entra dans la ferme, annonçant qu'il venait de reconnaître à quelques pas de là le général Garibaldi et son aide-de-camp... « Diavolo ! c'était lui ! » s'écria Tadeo, qui sauta sur ses armes et s'élança dehors avec ses fils...

On raconta dans la maison ce qui venait de se passer.

— « Hélas ! quand ils le tueraient, soupira la mère, qui nous rendra notre pain, que ces bandits nous ont enlevé ?...

— « Moi ! dit le sir Edward, frappé d'une idée lumineuse, et tirant sa bourse pleine d'or. Les brigands ont laissé votre charrette et vos buffles ; je vous les loue le double de ce qu'on vous a pris, pour me conduire au défilé des Français !... »

Cet épisode ne justifie pas mal, j'espère, l'opinion que j'ai avancée sur les paysans des environs de Rome.

C'est aussi le lieu de vous parler de l'excursion que je fis un jour avec un de mes amis, dans un couvent de camaldules à Frascati. Nous y arrivâmes sur les quatre heures de l'après-midi. Les bons Pères récitaient alors l'office du soir. Quel recueillement régnait dans ce lieu! comme tout y inspirait des pensées calmes et sérieuses!...

Après l'office, nous fûmes accueillis par le supérieur avec une simplicité, une cordialité exquises. Il nous mena d'abord dans sa cellule, où il nous fit diverses questions sur notre armée et sur les graves événements dont Rome venait d'être le théâtre; nous lui en adressâmes, à notre tour, sur le régime, la règle et les usages de son ordre. Il ne parut regretter qu'une seule chose, c'est que la volonté de son supérieur général l'eût appelé à tenir le premier rang parmi ses frères. Il nous conduisit ensuite à notre habitation respective, qui consistait en une petite maison avec un jardin, puis il se retira. Nous n'entendîmes plus, tous le reste de la nuit, que l'horloge de l'église qui ne mesure jamais que les heures du travail et de la prière.

Le lendemain matin j'entrai chez mon compagnon, que je trouvai occupé à copier les inscriptions de son ermitage. On y lisait entre autres passages tirés de la sainte Écriture :

— *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.*

— *J'ai vu tout ce qui se passe sous le soleil, et il n'y a que vanité et affliction d'esprit.*

— *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

— *Les jours de l'homme passent comme l'ombre; et ils se fanent comme la fleur des champs.*

« Voilà qui est bien sévère, lui-dis-je : tout porte dans ce séjour à de graves méditations. »

Nous sortîmes pour visiter la cellule d'un Français, qui

était entré dans l'ordre des Camaldules depuis quelques années. Nous ne demandâmes, par discrétion, ni son nom, ni celui de son département. Il était encore dans la force de l'âge, et nous jugeâmes à la manière dont il s'exprimait qu'il avait reçu une éducation distinguée. Le supérieur nous avait prévenu qu'il avait été militaire.

— « Nous étions loin de penser, lui dit mon camarade, que nous trouverions un compatriote dans ces lieux. Comment avez-vous donc pu vous résoudre à quitter votre patrie et vos amis, pour vivre dans un isolement si terrible, sous le joug d'une règle qui vous impose un renoncement si absolu à votre volonté? »

— « Vous allez croire, sans doute, comme on le dit communément en France, répondit-il en souriant, que ce sont de grands crimes ou de grandes infortunes qui m'ont amené dans cette solitude; et cependant ce n'est ni l'un ni l'autre. Ma vocation est entièrement de mon choix; elle est le fruit de mes réflexions et d'une persuasion que rien n'a pu ébranler. Je me suis étudié moi-même, j'ai connu le monde; en fallait-il davantage pour me décider à venir trouver ici ce que j'avais cherché vainement ailleurs? Je n'ai pu encore éprouver un seul moment d'ennui et de regret. Le genre de vie auquel je me suis voué ne vous paraît si terrible que parce que vous n'y avez pas réfléchi; vous vous imaginez à tort que je passe mes journées dans l'isolement; outre que nous nous réunissons pour la prière, le chrétien peut dire, avec plus de raison encore que le sage de l'antiquité, *qu'il n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul*. Il y a un autre monde que celui dont le bruit vient expirer à l'entrée de ce désert. Il y a d'autres beautés, d'autres vérités que celles qui tombent sous les sens. La méditation m'a initié à une foule de merveilles du monde, des intelligences, dont la contemplation occupe sans relâche mon esprit,

en sorte que le temps me paraît moins long qu'autrefois. Ma vie est uniforme, mes yeux se sont fermés aux objets extérieurs qui éveillent dans l'âme tant d'émotions diverses, mais leur absence ne me laisse pas dans le vide. Je n'entends plus la voix de hommes, mais j'entends celle de Dieu. Mon cœur n'a pas perdu la puissance de sentir et d'aimer ; délivré seulement de ses anciennes illusions, sa pensée est tout entière pour le Créateur : la source de ses jouissances est aussi pure qu'intarissable... »

Puis, après une pause, il reprit :

— « Quant à l'obéissance dont j'ai fait vœu, n'est-il pas vrai que l'inconstance des désirs et de la volonté est une source de peines et d'ennuis pour ceux qui vivent maîtres d'eux-mêmes ? Qui peut donc nous rendre plus heureux que l'obéissance qui ferme la voie à cette inconstance? Je ne me suis senti vraiment libre que depuis l'instant où j'ai cessé de pouvoir disposer à mon gré d'un seul instant de ma journée ; comme je n'ai jamais été plus riche, qu'après m'être dépouillé de tout ce que je possédais. Quand je pense aux chagrins, aux agitations et aux dangers de toute espèce qui m'attendaient dans le monde, combien je me félicite d'avoir été conduit dans cet asile de paix, où le reste de mes jours va s'écouler comme ces ruisseaux inconnus qui se rendent sans bruit à leur terme ! »

Après ce peu de mots, prononcés avec la chaleur inséparable d'une conviction profonde, le bon religieux garda quelques instants le silence. Je me hâtai de reprendre la parole, de crainte qu'il ne nous quittât. Cette rencontre d'un de nos compatriotes dans un couvent, était une occasion pour moi de m'expliquer sur un point qui me tenait au cœur. Je lui laissai donc voir que j'avais quelques préventions contre le monachisme, qui n'était peut-être plus de notre temps. Je lui avouai que je ne pouvais trouver dans mon esprit la raison, pour notre époque, de

tant de capucins, de franciscains, de cordeliers, de carmes, etc., etc., qui surtout inondent Rome.

— «Je n'en suis pas surpris, repartit notre aimable religieux; entre les institutions catholiques, nulle n'est plus mal comprise que le monachisme. Les écrivains modernes qui en ont le moins parlé n'y ont voulu voir qu'un fait singulier, une institution à part, tout au plus le développement d'une idée religieuse. Nul ne l'a envisagé sous un vrai jour, nul n'a bien jugé son principe... Pour vous, daignez m'écouter seulement quelques instants: chacun aujourd'hui convient que les couvents furent, avec la papauté, le seul refuge de la civilisation contre la barbarie du moyen-âge. Or, la barbarie de notre siècle est-elle beaucoup moins à craindre que celle de ce temps-là? Les éléments de la civilisation, long-temps concentrés dans les cloîtres, envahirent un jour le monde, et la science unie à la prière fit alors ce que n'avaient pu faire les légions romaines: elle triompha. Ne devrions-nous pas souhaiter qu'il en arrivât de même à notre époque?... Le christianisme n'est pas une leçon scientifique qui s'apprend seulement par l'enseignement oral; c'est un combat opiniâtre contre les mauvais penchants, un exercice de toutes les vertus. Or ce combat n'a pas lieu là où la religion ne peut former des compagnies de vigoureux athlètes. Il est d'expérience que les vertus communes ne deviennent populaires que sous l'influence des vertus hors ligne. Il y a plus encore, eu égard au présent: quelle est la doctrine commune à toutes les écoles de ce siècle? La réhabilitation de la chair, la glorification de ses convoitises, le culte de la matière, un profond mépris du consolant avenir que Jésus nous a promis dans un monde supérieur. C'est par là même le droit égal de chacun aux jouissances de cette vie, c'est le *communisme*.

Qu'opposer à ce débordement du sensualisme, sinon le spectacle du spiritualisme chrétien? Aussi long-temps

que le vice aura des milliers de docteurs pour nous enseigner que le corps et le temps sont, tout que l'âme et l'éternité ne sont rien, il faudra des apôtres qui nous montrent par leurs paroles et leurs œuvres que l'âme et l'éternité sont tout, que le corps et le temps ne sont rien ; il faudra des religieux... »

Je me montrai satisfait de ces réponses, et je l'étais en effet ; mais je formulais néanmoins quelques objections sur les propriétés monastiques, auquelles notre digne compatriote répondit à peu près en ces termes :

— « Puisque l'égale répartition de la terre et de ses produits entre les hommes est la plus folle, le plus inexécutable des utopies ; puisqu'une force supérieure aux lois tend incessamment à cumuler dans un petit nombre de mains les propriétés et les capitaux, c'est une pensée éminemment philantropique que de soustraire quelques propriétés au mouvement général, pour en faire le patrimoine de ceux qui n'en ont point. C'est une pensée morale de n'accorder la jouissance de ce patrimoine qu'au mérite et à la vertu. C'est une pensée admirable, d'avoir si bien lié les détenteurs de ces biens, que, durant leur vie, ils devront en partager le revenu avec les pauvres, et, à la mort, dire comme Alexandre : *Au plus digne !* Or tels sont les biens monastiques. Ils multiplient les propriétaires sans diviser les propriétés, ce qui est un grand bien. Une terre qui suffirait à peine à l'entretien d'un petit gentilhomme ou d'un bourgeois, entretiendra vingt religieux, la plupart enfants de pauvres fermiers, artisans ou prolétaires, condamnés à végéter dans l'ignorance, la misère et la corruption, si le couvent ne leur ouvre ses portes. Les propriétés séculières, par leur rapide circulation, sont un prix offert publiquement à la cupidité. Les biens monastiques sont, au contraire, un concours incessamment ouvert à la vertu. Pour y avoir droit, il suffit d'être sage, ou d'avoir une ferme volonté de

le devenir. Comme cette condition dépend de chacun, personne n'est exclu. Peut-on rien imaginer d'aussi moral? Et d'ailleurs n'est-il pas reconnu que les monastères sont les greniers d'abondance des pauvres et du petit peuple? Cette classe sera toujours nombreuse. N'ayons donc nul regret à l'agrandissement des greniers.

» Dira-t-on que les religieux, en nourrissant les pauvres, en multipliant le nombre, encouragent la fainéantise? Oui, on l'a dit, et on le dira encore, seulement l'expérience est là pour le démentir hautement. Où donc le paupérisme a-t-il pris naissance? Où occupe-t-il davantage les législateurs et les économistes? Chez les nations protestantes. Partout où l'on a fait des lois contre les moines, il en a fallu faire contre les pauvres. Depuis qu'on a détruit en Angleterre, par exemple, les couvents et les hôpitaux, des indigents ont formé le cinquième et même le quart de la population. On peut l'affirmer, sans crainte d'être démenti, les biens monastiques sont de tous les mieux répartis et ceux dont les revenus passent dans plus de mains, et circulent avec plus d'abondance dans les classes inférieures. Un autre avantage de ces propriétés, c'est que les revenus en sont dépensés dans les localités qui les produisent... »

J'allais interrompre le bon père pensant qu'il s'était arrêté à dessein, mais il continua vivement avant que j'eusse pu prononcer un seul mot :

— « Il y a des religieux pauvres, des religieux mendiants; et l'on n'a voulu voir dans les honneurs rendus à la pauvreté qu'un encouragement à la fainéantise; dans la mendicité religieuse, que la sanctification de la paresse. Préjugé misérable, qui s'évanouit par deux simples raisonnements. En effet, le religieux mendiant est en état plus que personne, par sa position sociale, de prêcher l'observation de la double loi de la charité et du travail. En excitant puissamment par ses paroles et ses exemples l'opulence à donner, l'indigence à travailler, il tarit les

deux sources du paupérisme : la dureté du riche et l'apathie du pauvre. Puis les religieux mendiants contribuent directement à l'aisance générale, en se dépouillant de leurs biens pour prendre la besace que leur offre la religion, ils procurent souvent le nécessaire à plusieurs qui en manquaient, et ne l'ôtent à personne, puisqu'ils se condamnent à vivre du superflu d'autrui... Ajouterai-je que, dans l'état religieux, la puissance d'association employée trop souvent par les hommes à s'entre déchirer, à s'élever et à s'enrichir les uns aux dépens des autres, le christianisme la fait servir à leur perfectionnement moral et à l'exercice de sa vertu par excellence, la charité? S'unir pour devenir meilleurs et plus utiles à ses frères, telle est l'idée mère des instituts monastiques... Je sais bien qu'on répète de par le monde qu'il ne faut pas confondre le monachisme avec la religion elle-même? Non, mais il est certain qu'il en est l'inspiration la plus haute, la plus pure. Qu'on l'abolisse, on voit la religion dépérir, comme dépérit l'arbre qu'on dépouille de ses feuilles, de ses fleurs et de ses fruits... »

A ce moment, la cloche du monastère se fit entendre; notre excellent compatriote garda quelques instants le silence, puis il nous dit avec vivacité et en nous serrant la main :

— « Veuillez me permettre d'aller où m'appelle actuellement le signal de la prière. Ce que je viens de vous dire redouble en moi le sentiment de la reconnaissance pour une vocation dont je n'étais pas digne. Puissent mes paroles avoir satisfait vos esprits inquiets peut-être sur notre compte; il m'est doux de penser qu'elles pourront dissiper de petits nuages qui nuisent toujours au grand jour. »

Sur ce, il nous quitta, nous laissant effectivement plus éclairés que nous n'étions sur une grave question; nous nous félicitâmes en même temps de cette rencontre, qui nous avait mis à portée de connaître quel degré de force la

religion communique à l'âme, et de quels sacrifices est capable un homme qui en embrasse la doctrine la plus haute, la plus relevée.

Depuis ma visite au couvent des Camaldules, j'ai fait encore quelques excursions. Je suis allé à Ostie, qui est à cinq lieues de la ville. Les travaux considérables qu'on y exécuta pour en faire le port de la capitale du monde sont fort vantés par les historiens. Ostie a été très-importante; long-temps les anciens Romains y entretinrent une flotte considérable, toujours prête à mettre à la voile. C'était alors une rade sûre et commode, pleine de mouvement et de vie, où venaient s'amasser de tous les points du globe les produits étrangers que dévorait le luxe du peuple-roi. C'est là aussi qu'on vit aborder le grand saint Paul. C'est là que saint Augustin reçut les adieux si touchants de sa mère, qu'il ne devait plus revoir.

Ostie a été ruinée et relevée, relevée et ruinée plusieurs fois; enfin elle est tombée de jour en jour un peu plus, et de sa splendeur antique il ne lui reste qu'un privilége, c'est d'être le premier évêché suburbicaire de Rome, et de donner à son évêque le droit de sacrer le pape, quand il n'est point encore évêque au moment de sa nomination. L'église, le palais épiscopal, un fort abandonné, et quelques rares maisons, forment la ville moderne.

La fortune d'Ostie est passée à *Funnicino*, joli village, où la bonne compagnie de Rome va quelquefois, au printemps, pour y respirer l'air de la mer. La chasse, nous a-t-on dit, y est bonne et abondante; les bécasses, les canards s'y font tuer entre les jambes des chasseurs, et le sanglier même, comme au temps d'Auguste, n'est pas rare dans les bois des environs. Près de la mer, au sud d'Ostie, on trouve *Ardée*, qui n'a plus pour elle aujourd'hui que sa forteresse et ses souvenirs. Un plateau taillé à pic, et couvert de riches prairies, quelques misérables masures, jetées comme au hasard autour d'un vieux château féodal

tout délabré, quelques restes de murs cyclopéens, qui doivent avoir été la base d'anciennes fortifications, telle est *Ardée,* pauvre hameau où végètent quelques trentaines de familles, chaque jour diminuées par la *malaria.*

J'avais encore à visiter Palestrina et Subiaco, avec leurs environs. Ce fut là le but d'une autre excursion. Je sortis donc un jour de Rome, de grand matin, par la porte Majeure, appelée autrefois Prénestine. A peine hors de la ville, la route se partage en deux branches : l'une, à gauche, conduit à Gabies, c'est l'ancienne Prénestine; l'autre, à droite, mène à la Colonna; je suivis cette dernière. J'ai donc vu la Colonna; c'est un hameau qui n'a rien de remarquable que son nom, qu'il prit d'une illustre famille de Rome, ou qu'il reçut d'elle.

Je laissai bientôt, à gauche, les *Colle delle Pontavelle,* où l'*eau felice* que l'on voit à Rome, près les thermes de Dioclétien, prend sa source; et, tout en suivant la voie antique creusée au milieu des rochers pittoresques et ombragés d'arbres verts, j'aperçus sur le haut de la montagne la vieille Préneste, aujourd'hui Palestrina.

La destinée de Préneste fut comme marquée d'un sceau funeste; après toutes ses catastrophes, elle n'a plus de curieux qu'une célèbre mosaïque, servant surtout à exercer la sagacité des antiquaires. Pour moi, je crois à tout ce qu'on veut en pareil cas.

Je ne quittai point Palestrina sans monter sur le haut de la roche qui la domine, pour admirer la vue merveilleuse de Rome, assise au milieu de son désert, et, çà et là, dans la campagne, ces villes et ces villages qui, quoique souvent très-rapprochés l'un de l'autre, n'ont entre eux aucune relation; Bocca di Cave, Capranio, Palliano, Valmantine, Poli, Rivoli, le lac Régille, le mont Porgio, le lac Gabinus, et Gabies, par où je voulais retourner à Rome.

Mais Gabies eut aussi son triste sort; et même, à force

de se faire petite, elle avait fini par disparaître, quand, en 1792, le prince Borghèse ordonna des fouilles qui firent reconnaître la place où elle avait été. Quelques pans de murs sont tout ce qui reste de cette vieille cité.

C'est au-delà de Palestrina qu'est située Subiaco, pieuse retraite que saint Benoît avait choisie, et que Néron avait autrefois souillée de son impure présence!... On admire comment les moines ont l'instinct inné de la beauté des sites; il semble que leur esprit, abîmé dans la contemplation divine, aime à s'exciter à l'amour de Dieu par l'admiration des œuvres les plus imposantes de sa puissance et de sa bonté.

On montre, dans le couvent du Subiaco, le jardin de rosiers où saint Benoît, tenté rudement, se coucha sur les épines, qui le mirent en sang. La position de Subiaco a quelque chose de féerique; ses bois, pleins d'ombre et de fraîcheur, les ruines de son vieux château, ses rochers pittoresques en font le plus délicieux séjour.

J'ai oublié de vous parler, en son lieu, de Grotta-Ferrata et de Marino.

Grotta-Ferrata est une abbaye de religieux grecs de Saint-Basile, à une lieue de Frascati. On voit que l'église et le monastère ont été, à une époque donnée, changés en forteresse, et des murailles crénelées donnent encore à l'église l'apparence des châteaux du xv^e^ siècle. On y trouve des fresques admirables du Dominiquin. La bibliothèque du couvent renferme une riche collection de manucrits grecs et latins. Les moines disent tout l'office en grec, selon leur règle.

J'ai vu Marino un jour de fête. C'est une jolie ville, dans une position délicieuse. Quand j'entrai à l'église, c'était pendan t la messe, la première chose que j'y entendis ce fut un des plus jolis motifs de Rossini, fort bien joué sur un excellent orgue. L'église possède de bons tableaux, car, en Italie, où n'en trouve-t-on pas?...

9 février.

L'arrivée du cardinal Dupont à Portici a été un grand événement. Depuis quelques jours seulement on attendait le cardinal, la décision du gouvernement français ayant été fort prompte au sujet de cette nouvelle mission.

Il a débarqué le 6, à trois heures. La frégate à vapeur le *Vauban,* qui l'avait amené de France, lui a rendu les honneurs d'usage par quinze coups de canon, et tout l'équipage sur les vergues. — L'*Ariel*, le seul bâtiment français qui fût dans le port à Naples, a également rendu les honneurs militaires, lorsque les embarcations sont passées devant lui. Le commandant du *Vauban* a accompagné Son Éminence dans son canot jusqu'au lieu du débarquement. Une nombreuse population accourue sur le pont accueillit respectueusement l'envoyé de la France.

Le même jour, le cardinal, accompagné du secrétaire de sa mission, s'est rendu à Portici, après avoir fait visite à M. le comte de Rayneval.

L'accueil que lui a fait le saint Père a été, nous dit-on, tout fraternel. Sa Sainteté laissait paraître toute la satisfaction qu'elle éprouvait en voyant le cardinal Dupont, et en trouvant en lui l'envoyé du gouvernement français.

Son Eminence apportait des lettres du président de la république et du ministre des affaires étrangères pour Sa Sainteté. Ces lettres ont causé la plus grande satisfaction. Le cardinal n'est revenu de Portici qu'après minuit.

Le lendemain, tous les membres du sacré collége présents à Naples et les ambassadeurs étrangers, sont venus rendre visite au cardinal Dupont. Ceux mêmes qui ne sont pas partisans de la France approuvent hautement la détermination prise dans cette circonstance par le président

de notre république française. En effet, ce choix de Mgr de Bourges, connu par son caractère conciliant et sa bienveillance habituelle, l'estime générale dont il jouit, est une heureuse expression des sentiments de notre gouvernement, et la meilleure preuve de ses bonnes intentions, qu'il pût donner au souverain pontife.

Le cardinal Dupont est chargé de représenter la France catholique à la rentrée solennelle du saint Père dans ses États. Ce ne sera pas tout ; nul doute que son Eminence ne puisse admirablement seconder la diplomatie française pour aplanir les difficultés qui peuvent encore se présenter. Le saint Père a repris confiance. Il s'enquiert avec la plus tendre sollicitude de l'état des esprits et des choses dans notre pays, qu'il voudrait voir heureux et prospère, et qui partage son affection avec celle qu'il a pour ses propres États.

Sa Sainteté est fort désireuse de rentrer à Rome, où la nécessité de sa présence se fait sentir de plus en plus. Cependant l'époque précise du retour ne peut être fixée, attendu que le saint Père veut prendre, de concert avec la France, toutes les mesures convenables. Du reste, il est probable que, dans le parfait accord qui règne maintenant entre les deux puissances, l'exécution de ces mesures pourra être prompte.

Déjà l'emprunt est conclu. Le traité envoyé de Paris à la ratification du saint Père contient, il est vrai, des conditions un peu dures; mais l'avis du cardinal, que toute autre combinaison serait fort incertaine, a décidé la question.

LETTRE XXVIII.

Biographie de Pie IX. — Charme de sa personne. — Circonstances extraordinaires qui précédèrent son élection. — Action sensible de la Providence dans cette élection. — Lettre du nouveau pape à sa famille. — Naissance de Pie IX. — Sa jeunesse. — Accidents graves. — Son entrée dans le Sacerdoce. — Son séjour à *Tata-Giovanni*. — Anecdote. — Scène attendrissante dans le Conclave. — Anciennes charges de l'abbé Mastaï. — Joie que cause son élévation au pontificat. — Intérêt que l'on prend à sa santé. — Manifestations que l'on ne peut arrêter. — Portrait de Pie IX. — Ses qualités. — Sa bonté. — La sensibilité de son cœur. — Sa charité pour les pauvres. — Sa clémence. — Sa modération. — Sa fermeté. — Son humilité. — Sa simplicité. — Emploi de sa journée. — Réformes jugées nécessaires. — Changements dans le ministère. — Aumônes et bienfaits. — Amnistie. — Témoignage de reconnaissance du peuple pour ce dernier acte. — Le carrosse du Saint-Père traîné à bras. — Délivrance des détenus pour dettes. — Joie des provinces au sujet de l'amnistie. — Etonnement du saint Père. — Sa sollicitude s'étend sur les Juifs. — Son zèle pour toutes les branches de l'administration. — Il est prince et pontife. — Amélioration des finances. — Ses œuvres pour le bien des peuples. — Le baiser de la mule. — Réception de l'ambassadeur de la Porte. — Satisfaction des peuples pour le nouveau gouvernement. — Vertus et sainteté de Pie IX. — Oppositions qu'il rencontre. — Douce puissance qu'il emploie. — Le plaignant éconduit. — Démarche confiante d'un soldat. — Esprit conciliant de Pie IX. — Son application aux affaires. — Ses visites incognito. — Dévouement que mérite un pareil prince. — Coup-d'œil politique. — Belle conduite du corps diplomatique. — Gaëte ouvre ses portes au Saint-Père. — Sublime transport du pontife exilé, dans la chapelle de la Trinité. — Bienfaisance de Pie IX à Gaëte. — Pensée touchante qu'il exprime. — Baptême de la petite princesse napolitaine. — Liberté dont jouit le pape à Gaëte. — Paroles du pontife aux troupes restées fidèles. — Ses vœux pour les autres. — Les soldats désertent Rome pour rejoindre le Saint-Père. — Lettres qui lui sont adressées. — Visites qu'il reçoit. — Le Saint-Père se rend à bord du vaisseau français l'*Iéna*. — Souvenirs qu'il y envoie ensuite. — Faveur semblable accordée à la frégate espagnole la *Ville-de-Bilbao*. — Récapitulation. — Juste admiration que méritent la sainteté et les hautes qualités de Pie IX.

Rome, le 1er mars 1850.

Je vous ai annoncé, il y a quelques mois, que je m'occupais de la rédaction d'une notice biographique sur Pie IX ; je l'ai terminée, et pour n'y pas revenir à deux

fois, je vous l'envoie en entier, avec son pêle-mêle, sans ordre historique, comme vous pourrez en juger dès mon début.

Questionnant un jour, au sujet de Pie IX, un savant et complaisant Monsignor qui m'accompagne souvent dans mes courses, il me répondit avec chaleur :

« — Pie IX ?... Je l'affirme, c'est un homme d'un charme extraordinaire; nul jusqu'ici n'a pu se défendre de sa séduction; la grâce, l'élévation, la sérénité éclatent en sa personne; son sourire, son geste, charment invinciblement. Je n'ai jamais vu plus de grandeur et de bonté réunies, plus de finesse et plus de profondeur, en même temps qu'une simplicité, une candeur et une ouverture faites pour épanouir les cœurs.

» On sent dans son esprit, dans sa parole, toute la délicatesse italienne et française; il y a en lui la dignité la plus haute et en même temps la plus bienveillante.

« *Il est né souverain,* écrivait de lui un prince, après l'avoir vu; et cela est vrai. Un grand seigneur romain, sortant d'une première audience, exprimait devant moi la même pensée : — « C'est un roi, disait-il, et on croirait qu'il l'a toujours été. »

» On ne peut se faire une idée de l'émotion du peuple, de la joie qui brille dans tous les regards, en sa présence. J'en ai été surtout témoin à la campagne, dans des villages où il se promenait familièrement à pied, au milieu de la foule, se pressant autour de lui : c'est inexprimable !

» Il arriva à Rome deux jours avant l'ouverture du conclave; il n'habitait plus cette ville depuis long-temps; on ne l'y connaissait presque pas. A peine entré au conclave, son élection fut décidée par acclamation. Tous les regards se portèrent sur lui, comme bientôt aussi tous les suffrages. Ni lui ni d'autres n'avaient eu la pensée qu'il pourrait être élu, et dès le second jour, au quatrième scrutin, tous les suffrages lui étaient à peu près dévolus !...

» Un incident touchant signala son voyage d'Imola à Rome. Il partit pour se rendre au conclave, dans sa voiture traînée par des chevaux de poste. En Italie, une voiture qui arrive fait toujours un grand effet : les voyageurs sont bientôt environnés par la foule. Donc, la voiture d'un cardinal, et d'un cardinal allant à Rome, et pouvant être élu pape, c'était un véritable événement. Or il advint que, dans une petite ville des Marches, je ne sais plus laquelle, la voiture du cardinal Mastaï fut extrêmement entourée.

» Pendant que le peuple le considérait et que tous les regards étaient fixés sur lui, une colombe blanche, traversant l'air, s'arrêta tout-à-coup, et se posa sur sa voiture!... Le peuple battit des mains, tous s'écriaient : *Vivat! Vivat! il sera pape, il sera pape!*... C'est que, voyez-vous, plusieurs élections pontificales, dans les premiers siècles, ont été marquées miraculeusement par le *signe de la colombe.*

» Vous jugerez par-là des transports des assistants. Les cris de joie redoublèrent. On fit tout ce que l'on put pour effrayer l'oiseau ; mais ce fut en vain : la colombe demeura immobile. Elle continua à se reposer sur l'élu de Dieu. On prit un de ces grands joncs d'Italie, que vous connaissez, et on l'en frappa doucement; elle sembla un moment céder à cette violence ; mais bientôt après s'être envolée dans l'air, elle redescendit, d'un vol rapide, sur la voiture, et s'y reposa de nouveau, tranquille et assurée. Alors l'enthousiasme fut au comble. *Vivat! vivat! il sera pape!*... C'était une ivresse indicible.

» Cependant les chevaux étaient attelés et les postillons prêts : la voiture part. Malgré les houras, le bruit des roues, le hennissement des chevaux, le claquement des fouets, la colombe reste à sa place et semble marcher à Rome avec le futur pape. Chacun suit en courant, jusqu'aux portes de la ville. Là seulement elle s'envola, et

fut se reposer sur la porte même de la prison, où étaient alors renfermés plusieurs prisonniers politiques.

» Quelques jours après, l'élection du cardinal Mastaï, et l'amnistie, révélèrent à tous les spectateurs de cette scène étrange que Pie IX était réellement le *pontife de la colombe.* »

Je n'ai pas oublié ces premiers traits sous lesquels m'a été dépeint l'immortel pontife dont je veux vous entretenir. Mais je commence par dire tout d'abord que je ne puis m'empêcher de voir, dans l'élection de Pie IX, l'une des plus extraordinaires dont l'histoire papale fasse mention, une marque sensible de la Providence. En proclamant Pie IX, les membres du sacré-collége ont prouvé au monde combien les intérêts de l'ambition, que la politique se plaît toujours à mettre en jeu, sont restés étrangers à leur choix; à peine si les puissances temporelles ont eu le temps d'ourdir leurs intrigues accoutumées, à peine ont-elles pu dicter leurs instructions à leurs ambassadeurs, et envoyer à Rome les cardinaux des cours de l'Europe.

Le premier jour, un parti nombreux s'était groupé autour du cardinal Lambruschini, et avait semblé lui promettre la triple couronne. Mais il paraît bien que le Souverain de tous les pontifes avait choisi son candidat; et en quelques heures il opéra un changement qu'aucune puissance humaine n'aurait pu combiner.

De long-temps on n'avait vu un conclave durer si peu, et un prêtre revêtu si jeune des insignes pontificaux, car Pie IX n'avait alors que cinquante-quatre ans.

Le nouveau pape écrivit à ses trois frères le jour de son élection, un quart d'heure avant minuit :

« Il a plu à Dieu, qui exalte et qui humilie, de m'élever de mon insuffisance à la dignité la plus sublime de la terre. Que sa volonté soit faite! Je sens toute l'im-

mensité de ce fardeau et toute la faiblesse de mes moyens. Faites faire des prières ; vous aussi, priez pour moi.

» Si la ville voulait faire quelque démonstration publique à cette occasion, je vous prie, car je le désire, de faire en sorte que la totalité de la somme destinée à cet objet soit appliquée à des choses jugées utiles par le *gonfaloniere* (maire) et par ses *anziani* (adjoints).

» Quant à vous-mêmes, mes chers frères, je vous embrasse de tout mon cœur en Jésus-Christ. Ne vous enorgueillissez pas, mais prenez plutôt en pitié votre frère, qui vous donne sa bénédiction apostolique. »

Deux neveux de Pie IX se trouvaient à Rome lors de son élection. A l'un, qui est fils de son frère, il ordonna de retourner à Sinigaglia et de faire savoir à sa famille qu'il ne voulait pas qu'elle vînt s'établir dans la capitale. A l'autre, fils de l'une de ses sœurs, et jeune officier dans l'armée pontificale, il déclara qu'il ne lui serait accordé d'avancement que selon son rang et son mérite.

Voici maintenant ce que j'ai appris sur la naissance de Pie IX et sur les années qui précédèrent son exaltation sur le trône pontifical.

Jean-Marie-Mastaï Feretti (ce sont les noms de baptême et de famille du pape), appartient à la noble famille des comtes Mastaï. Il est né à *Sinigaglia*, dans la légation d'Urbino et Pesaro, le 13 mai 1792. Sa première jeunesse sa passa dans le monde, où sa famille, sa fortune, ses talents, la distinction de sa personne et de ses manières, lui donnaient le droit de prétendre à tout.

Il fit une partie de ses études classiques au collége de Volterra, où il demeura six ans en qualité de pensionnaire. On le destinait à l'état militaire, mais des accidents nerveux survinrent, et firent craindre qu'il ne pût supporter les fatigues de cette profession. Dès-lors Pie VII, avec lequel il avait des liens de parenté, lui conseilla d'entrer dans l'état ecclésiastique, l'exhortant

à demander avec lui à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, sa guérison. Le jeune homme obéit ; il obtint la santé, et il fut ordonné prêtre.

Après qu'il eut reçu le caractère sacerdotal, il prit la direction de l'hospice *Tata-Giovanni*, maison fondée, comme je vous l'ai dit, par un pauvre mais charitable maçon, pour y recueillir et y élever chrétiennement de petits orphelins. Il consacra à cette œuvre son temps, son travail, sa fortune et son dévouement.

Rien de plus modeste que la chambre de l'abbé Mastaï, à *Tata-Giovanni*. Celui qui habitait ce logement était pourtant d'une famille noble et riche, qui ne le laissait manquer de rien ; mais il employait jusqu'au dernier *bajoccho* de sa pension à procurer à ses orphelins des vêtements plus chauds, une nourriture plus saine et aussi quelques distractions, quelques plaisirs de leur âge, car, pensait-il : « Il ne suffit pas de nourrir de pauvres enfants privés des caresses maternelles et de toutes les douceurs de la vie ; c'est aussi un argent bien placé que celui qui rapporte pour intérêt les sourires, les transports, la joie bruyante de malheureux petits êtres voués, dès leur naissance, à la misère, à la douleur. »

Je lis dans une vie de Pie IX, par Félix Clavé, une anecdote à ce sujet qui ne peut manquer de vous faire plaisir, comme elle m'en a fait à moi-même. C'est à l'auteur lui-même qu'elle s'est révélée :

« Angelo Vocaccelli, brave savetier, et qui fut un de ces enfants, me parlait ainsi, en me montrant l'établissement en question :

« C'est ici que j'ai assisté à l'une des scènes les plus tristes de ma vie !... C'était le soir d'une belle journée d'été. Après sept années de séjour dans cet hospice, l'abbé Mastaï, désigné pour faire partie d'une mission lointaine, devait nous quitter. Nous l'ignorions encore, et pourtant le moment de la séparation était venu. Nous

remarquâmes que pendant tout le souper il n'avait proféré aucune parole. Au moment où nous allions sortir de table, après avoir dit les grâces, il nous fit signe de nous rasseoir, et il nous annonça la terrible nouvelle. Ce ne fut qu'un cri de douleur d'un bout à l'autre du réfectoire... Nous étions alors cent vingt-deux, grands et petits, et il n'y en eut pas un qui ne pleurât.

» Tous à la fois nous quittâmes nos places pour nous jeter dans ses bras. Les uns baisaient ses mains, les autres s'attachaient à ses habits; ceux qui ne pouvaient le toucher l'appelaient des noms les plus tendres, et le suppliaient de ne pas les abandonner : « Qui nous consolerait ? qui nous aimerait ? » Il fut si ému de notre désespoir, que lui-même fondit en larmes, et, serrant contre sa poitrine ceux qui se trouvaient le plus près de lui : « Je n'aurais jamais cru, dit-il, que notre séparation fût aussi douloureuse ! »

« Alors il s'arracha du milieu de nous, et se précipita vers sa chambre, mais il essaya vainement d'en fermer la porte : nous y entrâmes après lui. Cette nuit-là, personne ne dormit à *Tata-Giovanni* : tous restèrent auprès de l'abbé Mastaï, et il nous instruisait et nous caressait tour à tour.

» Il nous recommanda le travail, la soumission à ceux qui devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de nos semblables, le dévouement à tous les devoirs et à toutes les infortunes.

» Le jour se leva enfin, et nous entendîmes s'arrêter devant la porte la voiture qui allait nous enlever notre bienfaiteur... Une heure après, nous étions orphelins pour la seconde fois !... »

» Le pauvre cordonnier essuyait une larme en achevant ce récit, qu'il termina ainsi : « Lorsque le cardinal Mastaï est devenu souverain pontife, moi et ses anciens élèves, nous avons dit : C'est notre pape, à nous, c'est le pape

des pauvres, des abandonnés... Je me souviens toujours de la place que j'ai occupée pendant huit ans, au coin d'une des tables du réfectoire de *Tata-Giovanni*. Comme je n'étais pas des plus silencieux ni des plus propres, bien souvent l'abbé Mastaï s'arrêtait pour me tirer l'oreille, mais pas bien fort!... Il n'était pas comme le vieux maçon, qui ne marchait jamais sans sa férule, et qui n'y allait pas de main morte, à ce que disaient ceux qui nous avaient précédés!... »

Un jour, ajoute l'auteur auquel j'ai emprunté cette anecdote, on parla au saint Père du petit boiteux de l'hospice *Tata-Giovanni*. Le pape n'avait pas oublié le nom obscur d'*Angelo Vacaccelli*. Il sourit en apprenant qu'un de ses anciens orphelins, un pauvre savetier, reconnaissait dans Pie IX l'abbé Mastaï. Et il dit : « Il doit avoir besoin... d'un petit souvenir? »

« Le lendemain, il lui faisait remettre un doublon d'or, qu'*Angelo* baisa à plusieurs reprises, et qu'il a toujours conservé comme une relique. »

Quelques jours avant la mort de Pie VII, l'abbé Mastaï suivit en effet, en qualité d'auditeur, Mgr Muzzi, envoyé au Chili comme vicaire apostolique. Des différents, survenus entre ce dernier et les gouvernants du Chili, l'obligèrent bientôt, ainsi que Mgr Muzzi, à quitter ce pays. Dans ces circonstances difficiles, le jeune auditeur montra un courage et une fermeté qui frappèrent singulièrement Léon XII. Ce pontife le fit prélat, chanoine de *Sainte-Marie-in-via-Lata*, puis président du grand hospice de Saint-Michel.

Plus tard, nommé par le même pape à l'évêché de sa ville natale, Spolète, Mgr Mastaï n'y resta que quelques années, car il fut transféré, quelque temps après, à l'évêché d'Imola, qui demandait un homme de choix, un caractère aussi ferme que sage, à cause des agitations auxquelles la Romagne était en proie.

Les espérances de Léon XII furent remplies par l'évêque d'Imola, qui sut se faire aimer et vénérer de tout son troupeau.

Proclamé cardinal, le 14 décembre 1840, par Grégoire XVI, la réputation de talent et de piété de Mgr Mastaï s'étendit sensiblement dans les États de l'Église et à Rome. Ce fut au point que, lorsque quelque devoir l'appelait dans la capitale, les gens du peuple qui l'avaient vu à l'œuvre, d'abord dans l'établissement des pauvres orphelins, puis à Saint-Michel, disaient en le voyant passer : « Voilà le futur pape, Dieu nous le donnera ! » On prophétisait juste !

L'évêque d'Imola est devenu pape.

On a peu connu en France diverses circonstances du conclave où il fut élu, je vais vous les transmettre telles qu'on me les a racontées depuis notre séjour ici.

Déjà trois scrutins avaient eu lieu. Le cardinal Mastaï voyait se concentrer sur lui les voix que perdait le cardinal Lambruschini et un nombre de plus en plus grand de suffrages éparpillés sur d'autres cardinaux. Au second tour, il avait gagné quatre voix, tandis que son rival en avait perdu deux; au troisième, Mastaï, comme scrutateur, avait lu onze fois seulement le nom de Lambruschini et vingt-sept fois le sien.

On approchait du dénouement, et l'émotion du conclave était grande. Le soir du même jour, le scrutin fut ouvert à trois heures : Mastaï était à son poste. Il était pâle, et paraissait préoccupé ; le résultat de l'épreuve du matin l'effrayait. Il avait passé dans la prière tout le temps qui s'était écoulé entre les deux scrutins.

La séance s'ouvrit par le chant du *Veni, Creator*, puis on procéda à l'écriture et au dépôt des bulletins dans le calice, ensuite les votes des malades recueillis avec les formalités d'usage, y ayant été réunis, un silence solennel se fit, et le dépouillement commença.

Mastaï lut son nom sur le premier billet ; il le lut encore sur le second, sur le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dix-septième, sans interruption. Sa main tremblait; et quand, sur le dix-huitième que le scrutateur lui présenta, il lut encore son nom, ses yeux se voilèrent. Il supplia l'assemblée de prendre en pitié son trouble et de charger l'un d'eux de continuer le dépouillement. Mastaï oubliait qu'un scrutin ainsi interrompu eût annulé l'élection.

Le sacré-collége s'en souvint heureusement : « Reposez-vous, prenez votre temps, nous attendrons ! » cria-t-on de tous côtés. Les plus jeunes, s'empressant autour de lui, l'engageaient à s'asseoir, à se reposer. Un de ses collègues lui présenta un verre d'eau. Il était assis et il restait tremblant, silencieux, immobile. Il n'entendait rien, il ne voyait rien, et deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues...

Cet ébranlement si profond, si vrai, causé par l'effroi de sa propre grandeur, gagna la plupart des cardinaux, auxquels il avait été jusque-là étranger, et les attendrit d'autant plus, que dans ces trésors de modestie et de sensibilité qui se révélaient à eux, ils virent la justification la plus inattendue et la plus touchante de l'acte qu'ils venaient d'accomplir.

Au bout de quelques instants, le cardinal Mastaï se leva et rejoignit le bureau, soutenu par deux de ses collègues. Le dépouillement s'acheva lentement. Au dernier bulletin, il avait lu son nom trente-six fois !...

Aussitôt les cardinaux se levèrent, une seule voix retentit sous les plafonds de la chapelle Pauline... Le sacré-collége avait confirmé par acclamation le résultat du scrutin.

On a encore parlé d'une colombe qui, au premier dépouillement des scrutins, tandis que le cardinal Mastaï lisait tout haut son nom pour la treizième fois, pénétra

dans la chapelle par une fenêtre, et vint voltiger sur sa tête. Je l'avoue, si le fait est vrai, il est difficile de ne pas y voir, surtout après ce qui est arrivé dans le voyage d'Imola à Rome, un signe manifeste de prédestination au suprême pontificat.

On ne peut se former une idée de l'enthousiasme dont Pie IX se vit l'objet après son élection. Il ne sortait pas une fois sans que la foule se précipitât sur son passage en criant avec délire : *Viva il nostra buon Papa Pio nono! Viva il Padre del popolo!*

Une métamorphose complète s'était opérée dans les États romains. Les manifestations de la joie publique rapprochaient et unissaient les esprits qui s'étaient divisés depuis plusieurs règnes.

La plus légère altération sur le visage du nouveau pape excitait de véritables angoisses : « Très-saint Père, s'écriaient quelquefois les femmes du peuple, quand il passait, oh ! ayez bien soin de votre santé ! *Padre, obbiatevi cura della salute!* »

Un jour, le bruit se répandit que Pie IX était alité. A cette nouvelle, grande rumeur chez les Transtèverins ! tous voulaient se rendre au Quirinal afin de voir le pape, et de s'assurer par eux-mêmes de l'état de sa santé. Mais cette visite devant être un peu bruyante pour un malade, on résolut de n'envoyer qu'une députation. En conséquence, quatre individus arrivèrent au Quirinal, et demandèrent à voir le saint Père. Ce n'était pas un jour d'audience publique, aussi refusait-on de les introduire, ce qui leur sembla une preuve de la gravité du mal. Enfin on consulta Sa Sainteté, qui ordonna de les faire entrer : « Eh bien, mes enfants, que désirez-vous ? » — « Rien, Santo-Padre, nous voulons seulement vous voir. Le bruit court au Transtevère que vous êtes souffrant, et nous sommes venus nous assurer de la vérité. »

Le pape les remercia, les tranquillisa, leur prouva

qu'il se portait bien puisqu'il travaillait, et les congédia avec bonté. — « Santo-Padre, dirent-ils en se retirant, Votre Sainteté sait que si jamais elle a besoin de nous, nous sommes là! *Siamo noi!* »

Si, à cette epoque, on avait tenté le moindre mouvement, le pape n'aurait eu qu'un mot à prononcer, tellement il était aimé, et tant il aurait paru odieux de contrister son cœur. Les résistances mêmes que rencontrait Pie IX dans le commencement, le servaient plus qu'on ne pensait; elles fortifiaient la confiance du peuple : « Il est clair, disait-il, que le pape veut bien faire, puisqu'on cherche à l'entraver. »

Les manifestations joyeuses avaient pris un tel développement, que le gouvernement s'était vu dans la nécessité d'y mettre des bornes, en recommandant aux autorités *de faire cesser ces démonstrations dispendieuses et qui distrayaient les peuples de leurs occupations ordinaires.*

Malgré cette injonction, les choses n'en continuèrent pas moins. Des fêtes extraordinaires eurent lieu à Albano et à Castel-Gandolfe, que le pape visitait. Les populations accoururent de tous côtés; Pie IX fut obligé de monter sur une tribune pour donner sa bénédiction, et d'assister à l'ascension d'un ballon rempli de drapeaux et d'inscriptions en son honneur. Lorsqu'il revint à Rome, plus de quarante mille personnes allèrent à sa rencontre. Maintenant, pour vous faire connaître le fond du caractère de Pie IX, je vais vous citer des traits de bienfaisance, de miséricorde, de bonté, qui en disent plus que toutes les louanges dont Rome a retenti à sa gloire, avant d'être envahie par les bandes anarchistes auxquelles elle a payé un si triste tribut.

Lorsqu'il n'était encore qu'évêque d'Imola, il lui arrivait souvent de donner jusqu'à son dernier sou. Un jour, qu'il ne lui restait pas la plus mince pièce de monnaie,

une malheureuse femme se présente et lui demande l'aumône. Ne sachant plus que faire, le saint prélat aperçoit un couvert d'argent sur une table : « Prenez-le, dit-il à cette femme, allez le mettre au Mont-de-Piété; je le retirerai quand j'aurai de l'argent. » Le valet de chambre, qui n'était pas dans le secret de cette admirable charité, fut obligé, après d'inutiles recherches, d'annoncer à son maître qu'un couvert avait été volé. Pour toute réponse, le cardinal se contenta de sourire.

Un fait d'un autre genre, mais qui prouve également la bonté d'âme de Pie IX.

Après une insurrection générale, qui éclata dans les États de l'église, en 1830, un agent se présenta un jour chez l'évêque d'Imola en disant qu'il pouvait faire connaître à Rome les noms et la retraite des fauteurs de la rebellion; qu'il en avait la liste. Et il remit à Mgr Mastaï un papier que celui-ci lut et relut avec la plus grande attention. Le feu brûlait dans la cheminée sur laquelle il s'appuyait; sa main tremblait... Tout-à-coup, fixant sur l'espion un regard doux et clair, il lui répondit en souriant : « Mon pauvre enfant, vous n'entendez rien à votre profession ni à la mienne; quand le loup veut croquer les moutons, il se garde bien d'en prévenir le pasteur du troupeau. » Et il jeta dans le feu la pièce accusatrice, sous les yeux de l'agent ébahi et consterné.

A peine fut-il parti, que Mgr Mastaï se hâta de faire avertir les proscrits dont il avait retenu les noms. Tous échappèrent, et plusieurs durent à sa bourse les moyens de gagner la Toscane et de s'embarquer.

J'ajouterai ici ce qui est connu de tout le monde en Italie. C'est que la maison épiscopale de Mgr Mastaï était ouverte aux hommes de toutes les opinions, surtout aux mécontents, attendu qu'il croyait avoir plus de devoirs à remplir envers eux qu'envers tous les autres.

A ce sujet on rapporte qu'un mois avant l'ouverture du

conclave, la femme du gonfalonier, adversaire fanatique de l'évêque, vint le voir et lui exprimer combien elle souffrait des sentiments et des procédés de son mari envers lui.

— « Hélas, lui dit-elle, tout cela pourrait bientôt changer cependant; sous peu, je serai encore mère; Si Votre Éminence consentait à tenir notre enfant sur les fonts baptismaux, ce serait un lien de famille devant lequel tout dissentiment d'opinions disparaîtrait sans doute.

— » Ah! qu'à cela ne tienne, répartit l'évêque; je ne refuse pas d'être le parrain de l'enfant.

— « Oui, répliqua la pauvre dame avec embarras, mais il y a une difficulté : dans la disposition d'esprit où il est, mon mari ne voudra pas vous en faire la demande...

— « Eh bien! ma chère enfant, je le lui demanderai moi-même. »

En effet, le surlendemain, à la suite d'un conseil qui avait été tenu pour l'administration de l'hospice, Mgr Mastaï, prenant à part le gonfalonier, lui parla ainsi :

— « Recevez mes félicitations, cher comte, votre femme est venue me faire part de votre bonheur; elle vous donnera bientôt un nouvel enfant. C'est une grande joie que Dieu vous envoie.... A propos, avez-vous choisi un parrain?

— » Pas encore.

— » Tant mieux, j'en ai un à vous présenter, et c'est moi.

— » Vous!... un libéral!... jamais!... jamais!... » ne put s'empêcher de crier le gonfalonier. Puis, oubliant les règles de la politesse, il lui tourna le dos et s'éloigna.

Le prélat ne se découragea pas, et se réserva de revenir à la charge dans un autre moment.

Peu après, le conclave se réunit, Mastaï est élu, et le gonfalonier reçoit de la main du nouveau pape un billet contenant ces simples mots :

» Vous avez refusé pour parrain l'évêque d'Imola, accepterez-vous l'évêque de Rome? »

Comme on le pense bien, le gonfalonier prit à l'instant la poste, et accourut au Quirinal, se jeter aux pieds du saint Père.

Voici maintenant quelques œuvres de bienfaisance qui datent des premiers temps de son pontificat :

Un habitant des *Monti*, quartier voisin du Quirinal, n'avait pour moyens d'existence qu'une mauvaise charrette et un cheval, qu'il venait de perdre. Il eut la pensée d'aller au Quirinal exposer son infortune et d'y demander tout simplement un des chevaux des écuries du pape, un de ces chevaux de rebut qui ne travaillent plus. Arrivé au palais, il rencontre sur l'escalier le secrétaire de Sa Sainteté, qui se chargea volontiers de présenter sa requête. Le pape trouva l'idée excellente, et fit donner un cheval à ce pauvre diable avec deux pièces d'or pour remonter ses affaires.

Un enfant de douze ans avait une mère âgée, infirme et dans la misère ; il écrivit directement au pape pour lui dire qu'il avait besoin de trente-trois paoli, destinés à acheter divers objets indispensables à sa mère; il ajouta qu'il passerait le lendemain chez Sa Sainteté pour prendre les trente-trois paoli, si elle voulait le lui permettre. Pie IX, qui ouvre lui-même ses lettres, donna l'ordre qu'on amenât devant lui l'enfant, s'il se présentait. Admis devant Sa Sainteté, l'enfant exposa de nouveau l'objet de sa demande. Le pape lui remit une pièce d'or. — « Oh ! mais, très-saint Père, dit l'enfant, cela ne fait que dix-huit paoli ; il m'en faut encore quinze ! »

Le saint Père tira de sa bourse une nouvelle pièce d'or qu'il joignit à l'autre ; l'enfant ajouta alors en le remerciant :

— « C'est trois paoli de trop, et je n'ai pas de quoi vous rendre. » Le pape se prit à rire de la naïveté de l'enfant,

réforme, et avait promis de retirer ses troupes, si le saint Père consentait à se conformer à ce plan.

— « Acceptez toujours, disait le comte Rossi à Pie IX, un programme est chose vague et peut être facilement éludé ; acceptez-le, les Autrichiens du moins s'en iront. » Le pape répondit avec sa douceur habituelle, mais avec résolution :

— « Mon programme est tout prêt; je n'ai besoin ni du vôtre ni du leur. Qu'ils restent à Ferrare tant qu'il leur plaira ! ils n'oseraient faire un pas de plus, et il faudra bien tôt ou tard qu'ils s'en aillent ! »

Pour ménager les susceptibilités, Pie IX avait voulu que le principe de l'amnistie fût discuté dans une congrégation de cardinaux ; il espérait calmer les terreurs et triompher des préjugés. Après avoir longuement expliqué les avantages de l'amnistie, et montré combien les craintes qu'on s'en formait étaient peu fondées, il invita les membres de la congrégation à présenter leurs objections. Chacun avait paru se ranger à son avis, mais lorsqu'on alla aux votes, il se trouva que la plupart des boules étaient noires. C'est alors que Pie IX trancha la difficulté. Pour en instruire l'assemblée, il ôta sa calotte blanche, et dit, en la posant sur les boules noires : « Maintenant elles sont blanches ! »

On peut dire que l'humilité et la simplicité de Pie IX égalent sa bonté et sa fermeté. Vous en jugerez par le trait suivant : Un jour il se rendit à l'hospice de la *Trinité-des-Pélerins*, où l'on héberge les chrétiens qui viennent accomplir à Rome leurs pieuses dévotions. Ce jour-là, précisément, il était arrivé un pauvre prêtre prussien, du diocèse de Munster, nommé Théodore Lauvensey. Il avait fait à pied une partie de sa longue route, et se reposait de ses fatigues dans la petite chambre qui lui avait été assignée. Les acclamations des habitants de l'hospice lui apprirent

qu'il allait voir le Pape dès le jour même de son arrivée. Il se leva aussitôt, et courut à la rencontre de l'illustre visiteur. Pie IX ayant remarqué ce costume et cette figure qui annonçaient un homme venu de loin, s'informa du nom et de la qualité du pélerin, et manifesta le désir de renouveler à son égard une touchante cérémonie. Un des membres de la confraternité fut chargé d'amener l'abbé Lauvensey dans la chambre du Lavabo. Là, on le fit asseoir sur un banc de bois ; deux frères placèrent devant lui un bassin rempli d'eau, et se mirent à le déchausser. L'étranger demandait en vain ce qu'on voulait faire de lui, lorsque Pie XI, entrant lui-même, entouré de ses cardinaux, lui répondit en s'agenouillant devant lui. L'abbé Lauvensey comprit que le souverain pontife allait lui laver les pieds. Alors commença la scène qui eut lieu entre le Christ et les apôtres, lorsque le Sauveur s'apprêtant à leur rendre le même devoir, ils se défendirent de tant d'honneur, et que le Christ leur répondit : « Ce que je vous fais en ce moment, il faut que vous le fassiez à votre tour aux autres. »

Après le lavement des pieds, le pape interrogea l'abbé Lauvensey sur ce qui l'amenait à Rome, puis il le quitta, en lui laissant quelques secours.

Il n'y a point de faste, point de luxe, même dans les services par lesquels se manifeste l'appareil de la souveraineté de Pie IX. Il a retranché dans toutes les choses qui le touchent les moindres dépenses abusives. Personne ne vit plus sobrement. — « Il faut économiser autant que possible, car les pauvres augmentent tous les jours, et les ressources diminuent. » Telle est sa maxime.

Vous ne connaissez peut-être pas le trait de l'orange, qui appartient aux premiers jours du règne de cet incomparable pontife. Avant lui, il était d'usage, dans les chaleurs de l'été, de tenir des assortiments de sorbets et de granites toujours prêts. La surprise de Pie IX fut

grande, un jour qu'il demanda une orangeade, de voir arriver des laquais portant des rafraîchissements et des pâtisseries de plusieurs sortes. On dût lui faire connaître la *coutume ;* il y vit du gaspillage, et, renvoyant tout cet attirail, il se fit apporter un couteau et une orange dont il exprima lui-même le jus dans son verre, en recommandant de ne lui servir désormais rien de plus, chaque fois qu'il voudrait se désaltérer.

On assure que le linge de sa garde-robe a été longtemps le même qu'il avait à Imola. On ajoute qu'il ne posséda d'abord que la soutane de laine blanche qu'il avait dû revêtir au moment de son élection : c'est à son insu qu'on lui en fit une de soie blanche. Accoutumé à se suffire en beaucoup de choses, Pie IX se rase lui-même. Il dit la messe à sept heures et demie, seul, dans son oratoire ; il en entend une autre après ; il fait ensuite une légère collation, pour attendre son seul repas, qu'il prend vers trois heures. Toute sa journée est consacrée au travail.

Parlons maintenant des vues politiques du souverain de de Rome. Long-temps avant sa promotion au suprême pontificat, il regardait comme urgentes certaines réformes, afin d'ôter tout prétexte à l'esprit révolutionnaire qui faisait du progrès. Il avait même adressé, dans ce but, à Grégoire XVI, son prédécesseur, un mémoire traitant de ces réformes. Mais le vieux pape n'osa les entreprendre, de peur que le temps ne vînt à lui manquer pour conduire son œuvre à bonne fin : ses cheveux blancs furent le prétexte ou le motif de cet ajournement.

C'est ce même programme que Pie XI voulut essayer, une fois ceint de la tiare, de mettre à exécution. Mais il lui fallait des auxiliaires, il lui fallait un personnel à la hauteur de ses vues, il lui fallait surtout un premier ministre capable de le comprendre et de le servir. Il nomma le cardinal Gizzi à la

charge de secrétaire d'Etat pour l'intérieur et pour l'extérieur. Les hommes les plus sages et les plus expérimentés virent dans ce choix une précieuse garantie de sagesse et de modération. Le parti progressif applaudit lui-même à cette juste appréciation, qui avait su jeter les yeux sur un homme éclairé, libéral, instruit des besoins de l'époque, et disposé à y répondre.

Son secrétaire d'Etat choisi, Pie IX se prononça en faveur de l'amnistie de tous les prisonniers politiques. Cet acte a fait grand bruit; mais j'ai appris des détails, qui n'ont pas, que je sache, été publiés en France, les voici :

Le 17 juillet 1846, au soir, un mois jour pour jour après la première apparition de Pie IX au Quirinal, une grande feuille de papier, imprimée sur deux colonnes, fut affichée au coin de toutes les rues de la ville. Il était tard; le ciel ne donnait plus déjà assez de lumière pour qu'on pût s'assurer de ce que contenait ce manifeste. Le peuple romain ayant d'ailleurs presque perdu l'espérance, commençait à se soucier fort peu des actes du gouvernement. Cependant, un passant, mû par la curiosité, s'étant approché de l'affiche, parvint, à travers les ténèbres, à en déchiffrer le titre. Il poussa aussitôt un cri de joie ; c'était l'acte d'amnistie ! ! !.....

Ce cri fut bientôt répété de rue en rue, de porte en porte, dans tous les quartiers de Rome. Des milliers de personnes sortirent des maisons, des cafés, des boutiques, et se mirent autour des lieux où l'on placarde ordinairement les actes publics. Des chandelles furent braquées contre la muraille, des deux côtés de l'ordonnance. On se battait pour la lire; en lisant, on pleurait; puis, après avoir lu, on s'embrassait... c'était une ivresse, un bonheur, un délire !...

On apprenait par cœur les tendres et simples paroles qui précédaient le texte de la loi ; je les transcris telles que je les ai sous les yeux :

« Dans ces jours où la joie publique, qu'excitait notre exaltation au souverain pontificat, nous faisait éprouver la plus vive émotion, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de douleur à la pensée qu'un grand nombre de familles de nos sujets ne pouvaient prendre part à la joie commune, parce que, privées comme elles l'étaient des consolations domestiques, elles portaient une grande partie de la peine que quelques-uns de leurs membres avaient méritée, en attaquant l'ordre de la société et les droits sacrés du prince légitime.

» Nous jetions d'un autre côté un regard de compassion sur cette jeunesse nombreuse et inexpérimentée qui, bien qu'entraînée par de trompeuses flatteries, au milieu des tumultes politiques, nous semblait coupable plutôt de s'être laissé séduire que d'avoir séduit. C'est pour cela que, dès ce moment, nous pensâmes à tendre la main et à offrir la paix du cœur à ceux de ces chers enfants égarés qui voudraient se montrer sincèrement repentants.

» L'affection que notre bon peule nous a montrée, et les témoignages de constante vénération que le Saint-Siége a reçus dans notre personne, nous ont persuadé que nous pouvions pardonner sans qu'il en résultât aucun danger public. »

Ensuite on s'extasiait sur cette heureuse pensée de ne demander à l'amnistié d'autre garantie que *sa parole d'honneur*.

Généreuse réhabilitation en effet ! Que de bonne foi dans ce pardon ! Que de force dans cette mansuétude ! Pourquoi faut-il qu'on n'ait compris ni l'une ni l'autre ; ou plutôt qu'on ait cherché à abuser de la bonne foi et à détruire la force établie dans la justice !...

Des acclamations sans fin retentirent dans Rome. Réveillée de proche en proche par ces acclamations joyeuses, la ville entière s'illumina. Tout-à-coup quelques voix s'écrièrent : *A Monte Cavallo ! à Monte Cavallo !* et

la foule se précipita en désordre vers le palais Quirinal pour rendre grâces au souverain pontife.

Il était neuf heures. Pie IX, à travers l'obscurité et le silence des vastes jardins du Quirinal, entendit ces rumeurs lointaines, signe certain que son message pacifique était parvenu à son peuple. Il vit des clartés inusitées apparaître successivement au-dessus de chaque quartier, et couronner d'une auréole de joie le front de la ville éternelle. Bientôt il lui sembla que le bruit se rapprochait. Un immense bourdonnement vint battre la colline. Ce fut d'abord un tonnerre lointain, presque le grondement de la marée montante; il distingua des cris, il entendit son nom prononcé par des milliers de voix. On vint lui dire que son peuple était là, qu'il voulait le voir, qu'il le demandait! C'était le premier témoignage d'amour des Romains, élan spontané de la reconnaissance publique. L'éclat d'une solennité trompeuse, l'entraînement d'une fête, l'éblouissement d'une pompe royale, n'y entraient pour rien!

Pie IX se rendit à la grande loge; il fut accueilli par des bravos frénétiques. Dans les rares intervalles de silence, pendant que tous ces poumons et tous ces bras prenaient un peu de repos, des voies isolées s'élevaient jusqu'à lui. — « Merci, saint Père! merci! — « Ton peuple te rend grâces! Tu as fait une grande et belle chose! » et mille autres exclamations de ce genre, familières, expressives, pittoresques comme l'est, en général, le langage des Romains.

Après la bénédiction, le pape rentra. Mais, à dix heures, il lui fallut se montrer de nouveau. Il n'était venu d'abord que dix mille personnes; il y en avait maintenant vingt mille. Et ce ne fut pas encore la dernière bénédiction de la soirée; car, à onze heures, Rome tout entière l'appelait pour la troisième fois. On avait enlevé les orchestres des théâtres, assiégé les boutiques

pour avoir des torches, escaladé les murailles du palais et le piédestal de l'obélisque, pour y placer des feux du Bengale ; la place resplendissait comme en plein soleil. Pie IX fut si vivement impressionné de ces démonstrations, qu'il dit en rentrant : « Il faudrait être un monstre, pour ne pas répondre à l'amour de ce peuple ! »

Le lendemain, le décret d'amnistie était partout surmonté de couronnes, et entouré de guirlandes de fleurs. Le surlendemain, 19, le pape s'était rendu à l'église de la Mission, à l'occasion de la fête de saint Vincent-de-Paul, on lui improvisa une ovation. En un clin d'œil toutes les maisons du Corso se trouvèrent décorées de tentures et ornées de drapeaux aux couleurs pontificales ; le pavé était jonché de fleurs ; des inscriptions, des vers, des devises, furent apposés sur les murs.

La cérémonie terminée, le pape remonta dans sa voiture, et reprit le chemin du Quirinal. Le cortége allait lentement, car une foule immense obstruait les rues. Enfin il arriva au pied de la place Colonna. Là il lui fut impossible de passer outre ; une multitude de jeunes gens à genoux barraient le chemin, et demandaient qu'il leur fût permis de dételer les chevaux, pour traîner à bras le lourd carosse pontifical. Le bon Pie IX voulut s'opposer à cet hommage, qui lui répugnait : « Mes enfants, vous êtes des hommes ! » criait-il aux plus déterminés. Il n'était plus temps ! l'équipage ébranlé par des centaines de bras vigoureux, reprenait déjà sa course vers Monte-Cavallo. L'enthousiasme était à son comble. Ce prince, ce pontife, qui passait en pleurant, jetant ses bénédictions à travers une pluie de fleurs ; cette foule agenouillée qui tendait les mains ; les mouchoirs qu'on agitait, les drapeaux inclinés, les maisons chargées de spectateurs ; tout ce bonheur, tout cet amour, tout ce bruit, formaient, rapportent les témoins oculaires, un

ensemble auquel les cœurs les plus froids n'auraient pu résister... C'est facile à comprendre !

Le soir de ce beau jour, on apprit que Pie IX avait délivré, de ses propres deniers, un nombre considérable de détenus pour dettes. Les Romains imitèrent aussitôt ce noble exemple. Une souscription en faveur des pauvres se couvrit de signatures, et Rome entière put se réjouir de la clémence de son souverain.

Les provinces n'avaient pas attendu, pour se livrer à des transports d'allégresse, que l'élan fût donné par la capitale. A peine l'édit d'amnistie avait-il paru, que partout les illuminations, les banquets et les fêtes avaient commencé. La ville d'Ancône, entre autres, fit graver le *Motu Proprio* en lettres d'or sur une colonne de marbre.

A mesure qu'arrivait à Rome le bruit de cet ébranlement général, les Romains redoublaient de tendresse pour le nouveau pontife. Pie IX lui-même était surpris de la ferveur de cette reconnaissance. La gratitude du peuple, pour un acte qui lui semblait si simple et si naturel, avait fini par l'étonner. On se chargea de dévoiler à sa modestie le secret d'une joie qui lui paraissait exagérée.

Un jour que le saint Père revenait sur ce sujet, quelqu'un qui était admis dans son intimité lui expliqua comment le peuple, avec ce bon sens qui le caractérise, avait jugé le grand acte de l'amnistie plus encore par ce qu'il promettait que par ce qu'il était en lui-même. « Il a vu dans le *Motu Proprio* de Votre Sainteté, ajouta ce personnage, l'engagement formel que prenait son prince de ne pas souffrir qu'un sujet des États ecclésiastiques fût emprisonné et poursuivi sans l'avoir mérité. Il y a trouvé un gage positif de l'inviolabilité du domicile et de la sécurité des personnes; il y a découvert la faculté qu'auraient, à l'avenir, les citoyens de vivre à

l'abri des délations calomnieuses de l'espionnage et des injustes vexations de la police. Voilà pourquoi une loi destinée seulement au bénéfice de quelques-uns est devenue un motif d'allégresse et d'espérance pour tous. » Et Pie IX, ému jusqu'aux larmes à ces réflexions si justes, répondit : « Si le peuple a vu tout cela dans l'amnistie, il a lu dans mon cœur. »

Dérogeant aux traditions du passé, et n'écoutant que les inspirations de son esprit supérieur et de sa belle âme, Pie IX avait voulu que les Juifs romains prissent leur part à la répartition des aumônes, comme tous les autres sujets des États pontificaux, et que les pères de famille israélites pussent jouir des priviléges concédés en certain cas aux pères de famille chrétiens. Une députation d'Israélites vint l'en remercier. Le pape, en accueillant avec une touchante bonté les représentants du Ghetto, leur promit que ses soins paternels s'étendraient toujours jusqu'à leurs co-religionnaires, qu'il veillerait sur eux avec la même sollicitude que sur les chrétiens, parce qu'il ne séparait dans son cœur aucune des créatures humaines dont Dieu lui avait confié le gouvernement.

L'occasion se présenta bientôt de prouver qu'il n'oubliait pas sa parole. Un usage fort ancien obligeait la population juive à venir payer, en grande pompe, le premier jour du carnaval, l'impôt annuel qu'elle devait à la chambre pontificale. Cette cérémonie, humiliante d'ailleurs par les circonstances dont elle était accompagnée, ouvrait, chaque année, l'époque des divertissements de l'hiver. Quelques jours avant celui où elle devait avoir lieu, le pape fit avertir les Israélites qu'ils n'étaient plus obligés de venir en procession au Capitole, et que cet impôt exceptionnel serait prochainement aboli. Il ordonna, en outre, que les portes du Ghetto, qui jusque-là étaient régulièrement fermées, chaque soir, à *l'Angelus*, restas-

sent ouvertes toute la nuit, afin que les habitants pussent vaquer, comme les autres Romains, à leurs occupations ou à leurs plaisirs. Cette bienveillance du saint Père remplit les Juifs d'un enthousiasme qu'ils ne pouvaient contenir. Les uns pensaient que Pie IX était le Messie; les autres qu'il était un prophète ; tous lui vouèrent une sorte de culte. Cet enthousiasme passant la frontière, les Juifs de toute l'Italie adressèrent au saint Père des protestations de dévouement.

On rapporte à ce sujet qu'un riche négociant juif, de Livourne, mort à peu près vers cette époque, laissa en testament à Pie IX 30,000 écus. Le pape déclara qu'il ne pouvait accepter un legs frustrant les héritiers d'une partie aussi considérable de la fortune du défunt. Mais ceux-ci répondirent que d'abord leur devoir était de se conformer aux volontés du testateur, et qu'ensuite ils étaient tous assez riches pour supporter ce léger sacrifice fait au bienfaiteur de leurs co-religionnaires. Force fut donc au pontife d'accepter la somme. Il l'eût bientôt placée : il en fit deux parts, l'une qu'il ordonna de distribuer aux pauvres Israélites de Livourne, et l'autre aux indigents du Ghetto.

Là ne s'arrêta pas la sollicitude de Pie IX. Le quartier de Rome que les Juifs habitaient était humide et malsain ; des fièvres pernicieuses y régnaient souvent. Le saint Père ordonna de préparer les plans d'un nouveau quartier, et, en attendant, les Juifs furent autorisés à sortir du Ghetto quartier, si bon leur semblait.

Du reste, la sollicitude de Pie IX s'étendait à tout. Il s'occupait avec un zèle ardent de toutes les affaires publiques, et l'on assure que, pour mieux connaître les besoins de son peuple, il lisait lui-même les lettres et les placets qui lui étaient adressés. Les finances, l'instruction publique, la justice, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les travaux publics, l'amélioration des classes laborieuses, tout préoccupait son intelligence élevée et son noble cœur.

Il se hâta de mettre un terme au déficit toujours croissant du trésor. Afin d'atteindre ce but, il s'était imposé en particulier des habitudes sévères d'économie. Nous avons déjà vu quels goûts simples et modestes il avait apportés sur le trône pontifical. Il mit le plus grand ordre aux dépenses de sa table; il dit un jour à son majordome : « Quand j'étais évêque, je dépensais un écu par jour ; lorsque je fus fait cardinal, je dépensai un écu et demi ; maintenant que je suis pape, vous ne dépasserez pas deux écus. »

Des quatre-vingts chevaux qui composaient l'écurie pontificale, il en fit vendre cinquante. Puis vint le tour du jardinier en chef, qui roulait carrosse dans la ville. Le pape lui demanda : — « Combien coûte l'entretien des jardins des palais pontificaux? »

— « Trente-cinq mille écus. »

— « C'est beaucoup trop; vous n'aurez désormais que dix mille écus, et vous ne roulerez plus carrosse. »

Les pensions qui n'avaient pas été méritées par d'importants services furent supprimées. Au moyen de ces réductions, qui portaient toutes sur son service personnel, *Pie IX* put bientôt sensiblement améliorer les finances ; et, bien loin de recourir, pour obtenir ce résultat, à de nouveaux impôts, il avait réduit notablement les charges qui pesaient sur ses sujets.

Mais je suis forcé de passer rapidement sur les œuvres du souverain pontife en faveur de son peuple, tant elles sont nombreuses. Je me borne à rappeler ici qu'il déclara libres les ports d'Ancône et de Sinigaglia; qu'il fonda des académies et des salles d'asile, qu'il établit la plus exacte justice; qu'il améliora autant qu'il lui fut possible toutes les administrations. On sait aussi qu'il fit préparer l'exécution des chemins de fer, et qu'il prescrivit la culture du riz entre Ostie et Porto d'Anzio, contrée jusqu'alors stérile et insalubre.

Tous les journaux nous ont parlé de la considération

et de l'influence que Pie IX obtenait au loin; car il n'était pas populaire à Rome seulement, mais par tout le monde. C'est ce qui attira près de lui un ambassadeur du sultan, du premier pontife de l'Islamisme!...

Cette ambassade, l'un des événements les plus extraordinaires du règne de Pie IX, avait un but très-important et que l'on sut plus tard : c'était de mettre les chrétiens de la Turquie sous la protection du Saint-Siége.

Les détails de l'entrevue de l'ambassadeur turc avec le souverain pontife ne peuvent que vous intéresser. Voici ce que j'en ai appris :

Le saint Père avait donné ordre que l'on fît au représentant de la Sublime-Porte, Chekib-Effendi, une réception royale. Aussi, à son entrée au Quirinal, il fut étonné et ravi de la magnificence des troupes, de l'harmonie des fanfares, du nombre et des costumes des cardinaux, et de la présence des membres de la noblesse romaine. Mais ces impressions s'accrurent encore lorsqu'il arriva à la salle du trône, et qu'il aperçut le souverain pontife.

Chekib-Effendi s'approcha du saint Père avec les marques du plus profond respect. Ses deux bras étaient, à l'orientale, croisés sur sa poitrine; il fit plusieurs salutations; et après que le pape l'eût invité à prendre place sur un fauteuil, il prononça un discours en langue turque, que son interprète traduisit en italien.

Chaque fois que l'ambassadeur prononçait le nom de Sa Sainteté, il inclinait profondément la tête; sa main gauche reposait immobile sur la garde de son magnifique cimeterre, tandis que la droite accompagnait ses paroles de gestes aussi nobles qu'expressifs.

Sa harangue, en substance, signifiait que le bruit des vertus de Pie IX étant parvenu jusqu'à son puissant empereur; il avait été chargé par lui de présenter à l'auguste personne du saint Père ses félicitations pour son exaltation au souverain pontificat, et de lui exprimer le désir

qu'il avait de vivre en relations d'amitié avec Sa Sainteté, l'assurant de la protection qu'il accorderait aux chrétiens de ses États.

Pie IX répondit en termes gracieux à ce discours. Il remercia le grand sultan des sentiments qu'il manifestait à son égard ; il accepta ses offres cordiales, surtout celle qui regardait les chrétiens répandus dans l'empire ottoman.

Outre cette entrevue officielle, le saint Père accorda une audience particulière à l'envoyé turc, dans laquelle il lui remit son portrait enrichi de diamans ; celui-ci le reçut à genoux, et demanda la permission de le porter en forme de *nischun,* c'est-à-dire de décoration. Ce sera, certes, quelque chose de bien singulier, que de voir briller une telle miniature sur la poitrine d'un sectateur de Mahomet !

Chékib-Effendi avoua, en se retirant, que ce jour avait été le plus beau de sa vie. Il se rendait à Vienne. Il voulut visiter Sinigaglia, ville natale du saint Père, se fit présenter à toute la famille de Pie IX, et laissa aux pauvres de l'endroit une généreuse offrande. Tout cela atteste les sentiments que le pape lui avait inspirés.

L'émotion de l'Italie était telle à l'époque dont je parle, sa reconnaissance pour le nouveau gouvernement était si vive, que le jour anniversaire de la naissance de Pie IX, les peuples d'Ancône, de Jessi, de Cesena, de Rimini, de Pezaro, de Fano et de Fossombrone se réunirent à Sinigaglia, ville natale du saint Père, et scellèrent dans un embrassement fraternel la pensée d'union qui les animait.

Mais quiconque, en politique, veut faire le bien, doit s'attendre à beaucoup d'inimitiés, d'objections et de résistances. Quand surtout il s'agit de ces réformes étendues et profondes, équivalant à une révolution, on peut être certain d'avance que les intérêts et les abus menacés se

ligueront avec l'esprit de parti pour entraver, contester ou calomnier les meilleures intentions.

Malgré la magnanimité de son caractère, Pie IX n'a pas été à l'abri de ces épreuves.

Une poignée de gens timides, trompés ou mal intentionnés, ont commencé par nier la sincérité de ses vues, puis ils ont mis en doute son aptitude même à réaliser ses projets. Sans s'arrêter à ces tracasseries, le digne pontife se mit à l'œuvre, et les actes les plus significatifs ne tardèrent pas à suivre les manifestes.

Quelquefois Pie IX s'arrêtait... Les progressifs s'imaginaient alors qu'il hésitait, les rétrogrades triomphaient, et les ambassadeurs écrivaient à leurs cours : « Le pape recule, nous sommes maîtres de lui ! » Avant le retour du courrier, une nouvelle réforme plus libérale que les précédentes avait dissipé ces terreurs et cette allégresse.

Mais que faisait le prince spirituel et temporel, dans le silence de son oratoire? Il demandait conseil à Dieu ! Il le disait souvent à ceux qui ne comprenaient pas ces intervalles de repos : « A chacun son métier? je réfléchis, moi, je dois rendre compte... »

Si l'on se plaignait de l'insuffisance de ses réformes, il répondait : « Les trop pressés gâtent tout; j'irai moins vite et plus loin que vous. »

Quelle ne fut pas sa générosité à l'égard de quelques-uns de ses sujets assez endurcis pour se déclarer encore, après l'amnistie, les champions des ennemis de la papauté ! ! !...

L'un d'eux, exilé de Rome, le comte Mamiani, n'en eut pas moins la permission d'y revenir passer quelque temps, et Pie IX ne fit aucune difficulté de lui donner audience.

— « Eh bien, mon fils, lui dit-il avec bonté, vous voulez donc rester insurgé malgré nous et malgré vous?...

— « Saint Père, mon cœur vous est dévoué, répartit le comte ; j'aime, je vénère, j'admire votre personne ; mais mon adhésion serait à mes yeux plus qu'un engagement de ne pas troubler l'ordre ; permettez-moi d'attendre les événements avant de vous la donner. — « Que Dieu vous éclaire ! acheva le pape ; quand il vous conduira vers moi, les bras de votre souverain vous seront ouverts.

Le comte Mamiani allait et venait à Rome sans surveillance, sans contrôle, comme s'il eût fait sa pleine et entière soumission !

Pourquoi n'a-t-il pas mieux répondu à cette touchante générosité du saint Père ! Pourquoi a-t-il trahi plus tard la confiance qu'il lui avait témoignée en lui laissant la liberté !...

Par les soins de Pie IX, une police plus active que sous les règnes précédents était exercée à Rome. Pour faciliter la circulation et éviter les accidents que cause d'ordinaire l'encombrement de la voie publique, elle interdisait aux petits marchands l'étalage sur les trottoirs. Cette mesure si simple et si juste excita les murmures des propriétaires qui louaient depuis long-temps, à cet effet, les façades de leurs maisons et qui se trouvèrent ainsi privés de bénéfices, montant, pour quelques-uns, à d'assez fortes sommes. Un noble à qui cette ordonnance enlevait un revenu considérable vint se plaindre au pape, qui le reçut avec sa bonté ordinaire et s'efforça de le calmer. Mais voyant le peu de succès de ses consolations : — « Cette décision vous fait donc perdre beaucoup d'argent, demanda-t-il au patricien?...

— » Ah ! saint Père, c'est un revenu de trois mille écus romains qui m'est enlevé d'un coup !

— » Et depuis quelle époque tiriez-vous une si belle location de la partie de la voix publique qui longe votre palais ?

— » Le premier bail remonte à 1791. Depuis ce temps j'ai joui de cette location sans trouble.

— « Cinquante six ans à trois mille écus par an, cela fait cent cinquante huit mille écus que vous avez touchés; c'est une somme considérable !

— » Certainement, dit le patricien, qui croyait déjà lire sur le visage du pape le retrait de l'ordonnance. »

— « Eh bien ! mon fils, reprit le saint Père, je vous conseille de vous en aller tranquillement chez vous, et de ne confier à personne l'aveu que vous venez de me faire; si la ville de Rome savait quelle énorme somme elle a droit de répéter contre vous, elle vous intenterait un procès, et elle gagnerait, car le trottoir de votre rue est une propriété municipale. Soyez donc prudent ! Quant à moi, v ouspouvez compter sur ma discrétion. »

Un autre trait de l'attention paternelle de Pie IX au bien-être de ses sujets : Un jour il se rendait à l'heure de sa promenade de l'intérieur du palais au jardin du Quirinal. A son passage, un soldat s'avance, et remet à l'officier des gardes-nobles qui l'accompagnait un des pains de munition dont se nourrit la troupe. Des mains de l'officier, le pain passe aussitôt dans celles du saint Père, qui l'examine et en reconnaît facilement la mauvaise qualité. Il fait appeler aussitôt le soldat, l'interroge avec bonté, et ordonne qu'on lui apporte un nouveau pain de la distribution du lendemain. Cette seconde épreuve confirmant la première, il prescrit alors des poursuites, et une enquête sévère commence entre les fournisseurs. En attendant, il fait prendre à leurs frais, chez les autres boulangers de la ville, tout le pain nécessaire à la garnison qui s'y trouvait. Quant au soldat dont la confiance en la justice de son prince avait fait découvrir cette coupable fraude, pour le mettre à l'abri de toute réprimande et de tout ressentiment, le saint Père ordonna à l'officier des

gardes de l'accompagner à son poste, et de le recommander, de sa part, à son chef.

Doux, patient, homme de paix et de charité, il aurait voulu, réduit aux inspirations de son propre cœur, que le bien n'eût coûté de sacrifice à personne ; il aurait voulu, si la chose eût été possible, faire exécuter, par les vieux employés de Grégoire XVI, les nouveautés de son successeur. Voici un fait qui rend sensible sa résolution, son esprit d'initiative, en même temps que la délicatesse de son cœur :

On avait ouvert une souscription en faveur des amnistiés qui, à leur sortie de prison, ne possédaient pas de moyens d'existence. Déjà de nombreuses sommes étaient recueillies dans une réunion qui avaient eu lieu *ad hoc*, lorsque le pape fit venir Mgr Marini, gouverneur de Rome, et lui demanda avec inquiétude quelle était le but de cette réunion. Marini répondit qu'il supposait aux prétendus souscripteurs un but politique et dangereux, mais il ne voulut pas donner d'avis. Le pape lui déclara qu'il aviserait. Marini partit. Un instant après, il le rappela, et lui dit : « J'ai pris mon parti, donnez-moi la liste. » Puis il signa 100 scudi pour la famille Mastaï, 16 pour Mgr Marini ; et il exigea ensuite que l'on fît circuler la liste dans les principales maisons de Rome.

Son active sollicitude ne perdit jamais une minute. Il travaillait sans relâche, et pour se vouer plus efficacement à l'œuvre de rénovation qu'il avait si généreusement entreprise, il avait déclaré, la première année de son règne, qu'il ne prendrait point de vacances. Il se contenta de visiter quelques villages aux environs de Rome.

Il sortait quelquefois de son palais en habit de simple prêtre, et il allait visiter ainsi les monastères, les hôpitaux, les institutions pieuses et charitables, montrant partout sa belle âme, son intelligence et son zèle. Ces excursions lui faisaient découvrir des abus dont il avait

entendu parler ou qu'il soupçonnait; il s'empressait, quand il le pouvait, de les corriger.

Un jour, accompagné seulement d'un de ses camériers, il se rendit dans une des plus chétives habitations de Rome, qui servait d'abri à une malheureuse famille composée d'une pauvre veuve, de deux filles de quatorze à dix-huit ans, et de deux petits garçons. Il voulut s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui avait transmis, dits vrais par les uns, niés par les autres, notamment par le président de la société de bienfaisance. L'exposé des faits n'était que trop réel. Le souverain pontife examina les lieux, et aperçut, dans un des angles de la chaumière, une des jeunes filles qui, troublée, demandait lequel des deux était le pape. Elle et sa sœur se jetèrent à ses pieds. Quant à la mère, le bonheur inattendu de recevoir une telle visite, joint à l'espérance de voir soulager la misère de ses enfants, la firent tomber sans connaissance. Vivement touché, Pie IX laissa sa bourse à ces infortunés, et pourvut à ce que pour l'avenir de nouveaux secours leur parvinssent sûrement.

Je n'ajouterai rien à ces nombreux faits; l'éloge de Pie IX, comme celui des souverains qui méritent vraiment la reconnaissance de l'humanité, est en entier dans ses actes. Un coup d'œil sur les derniers temps qui ont précédé la révolution romaine achèvera de vous faire connaître le grand, l'immortel pontife qui gouverne l'Église de nos jours.

Pie IX avait annoncé son intention de donner aux villes de ses États des municipalités et des gardes nationales, et à la nation une assemblée de délégués chargés de prendre part à la discussion et à la gestion des intérêts publics. Il le fit aussitôt qu'il eut un ministère disposé à le soutenir et à marcher avec lui. Ni la présence des Autrichiens à Ferrare, ni tous autres obstacles que

l'on s'efforçait à mettre devant le pape, ne l'arrêtaient dans les réformes qu'il avait résolues.

Au commencement d'octobre 1846, parurent deux *Motu Proprio*, dont l'un instituait la municipalité de Rome, l'autre l'assemblée des représentants des provinces, sous le nom de Consulte-d'État. A cette occasion, ont crut que le pape se bornerait à copier le système électoral des gouvernements représentatifs de l'Europe. Mais Pie IX connaisait trop bien son peuple pour commettre cette faute. Il s'arrêta à un système d'élection tout différent du nôtre. Il décida qu'une fois élus, les membres de la municipalité romaine et ceux de la Consulte-d'État éliraient eux-mêmes leurs successeurs. Tout dépendait des premiers choix, dont seul il voulut prendre la responsabilité.

Les choix de Pie IX furent tels qu'on devait les attendre d'un prince qui ne gouverne que pour le bonheur de ses sujets, sans nulle préoccupation personnelle. Rome entière apprit avec joie les noms de ceux qui devaient la représenter dans la Consulte; et dans les provinces on éprouva les mêmes transports pour les élections *du* souverain pontife.

Peu de temps après, l'ouverture de la Consulte eut lieu. Le cardinal Antonelli, président, commença par offrir au pape les remerciments et les hommages de l'assemblée. Pie IX répondit à ce discours de manière à dissiper toutes les craintes qu'on avait pu concevoir au sujet de cette innovation, puisqu'en faisant appel, comme il le disait, aux avis et au concours de l'élite de ses sujets, le pape maintenait dans leur intégrité tous les droits de souveraineté du Saint-Siége. En même temps il laissait entendre qu'aucune tracasserie, aucune menace, aucune résistance ne parviendrait à entraver la grande œuvre régénératrice qu'il avait entreprise.

La Consulte-d'État avait sur les gouvernements consti-

tutionnels proprement dit, l'avantage de faire affluer la lumière autour du trône sans y porter la flamme des passions politiques. L'organisation libérale des communes et des provinces accordait au peuple les libertés dont il est le plus avide, les libertés administratives; offrait aux ambitions locales une satisfaction innocente, et mettait en jeu tous les éléments de la vie nationale sans les exposer à une funeste accumulation au centre, à un déplorable appauvrissement aux extrémités. C'était là le meilleur spécifique contre le mal de la centralisation, qui travaille tous les États de l'Europe.

Tel n'était pas le compte des socialistes italiens, qui nourrissaient d'autres projets sur l'avenir de la Péninsule. Effrayés de l'immense popularité du pontife dès ses premiers pas dans la voie des réformes, ils s'étudièrent à l'exploiter avec une infernale sagesse. Pour conduire les princes italiens à l'abîme, ils semèrent la route de fleurs, substituèrent l'éloge aux invectives, les fêtes à l'insurrection. En octobre 1846, ils écrivaient à leurs émissaires : « L'Italie ne peut être révolutionnée que par les gouvernants. Faites-vous les prôneurs de ses moindres réformes ; organisez des fêtes populaires, associez-y le clergé, la noblesse, toutes les classes. Que l'accueil fait à chaque concession crée pour les princes la nécessité de concessions plus grandes. Quand vous aurez habitué le peuple à vous obéir et les gouvernants à exaucer les vœux du peuple, vous aurez bon marché des pontifes, des prêtres, des princes, des nobles, de tout ce qui nous fait obtacle. »

De là ces incessantes ovations et ces motions populaires auxquelles il était également dangereux de résister et d'obéir. Cependant, un jour, la résistance devint un devoir pour Pie IX, et il résista !...

Mais je reviens sur mes pas.

Après avoir obtenu assez, le peuple romain demande davantage. Le jugement clairvoyant du législateur aperçoit les dangers de complaisances plus étendues. La physionomie particulière que devait garder le gouvernement du pape commençait à disparaître. Le pontife sacré qui avait mission d'abriter, de secourir, de défendre et de sauver le souverain politique, allait être méconnu. Le zèle du réformateur, contraint à se montrer circonspect, s'arrêta à la voix de quelques conseillers prudents; ils virent où devait aboutir une plus longue facilité qui tendait à compromettre avec les droits de l'État ceux de la puissance spirituelle. Pie IX ne pouvait pas aller aussi loin que voulaient s'avancer les contrées voisines, qui embrassaient des constitutions presque sans base, des doctrines de chaos où l'on ne retrouvait de l'autorité royale et ducale que le nom, et qui semaient au loin les germes d'une indépendance avec laquelle il n'y a plus ni gouvernement, ni lois, ni pouvoir respecté; on pourrait dire aussi, aucune sorte de vie humaine. Pie IX rappela auprès de lui plusieurs hommes politiques qui s'étaient éloignés aux premiers moments des innovations trop applaudies; il chercha les moyens d'accorder ce qui était fait et obtenu avec ce que l'on voulait encore sacrifier et jeter dans la mer, disait-on, pour alléger la marche du vaisseau. Ce fut en vain; les cœurs se fermaient. On en vint jusqu'à exiger du pape qu'il se déclarât contre l'Autriche, et, sur son refus positif et absolu, les révolutionnaires se firent voir.

Des étrangers étaient accourus en foule, car la maladie était générale en Europe; après avoir opéré sur un point, les agitateurs se réunissaient pour opérer sur un autre. Un crime épouvantable fut commis à Rome, celui du 15 novembre. Bientôt une poignée de soldats suisses ne purent garantir le palais de Pie IX, et peu s'en fallut que le Quirinal ne fût témoin d'un affreux sacrilége. Je m'arrête.

vous connaissez les faits dont je veux parler : je vous en ai fait un narré fidèle dans une de mes précédentes lettres. Je n'ai plus qu'à ajouter, pour rendre justice à qui il appartient, que, dans ces circonstances graves, les membres du corps diplomatique, qu'on nomme, à Rome, *extera in urbe præsidia*, n'oublièrent pas leur devoir, et qu'ils sauvèrent le pape. Gaëte ouvrit ses portes au pontife qui s'exilait, n'emportant avec lui, sous ses vêtements déguisés et en désordre, que l'anneau du pêcheur. Là, comme à Rome, Pie IX a du paraître le plus respectable des souverains de la terre. Mais il est un acte particulier de confiance en Dieu de la part du pieux pontife, dont tout le monde s'est entretenu ici et que je ne puis omettre dans ma notice biographique.

A peine arrivé dans cette ville, heureux de l'accueil du roi de Naples, de la piété de la reine Marie-Thérèse, fille de l'archiduc Charles, et des témoignages de l'allégresse universelle, le pape s'était empressé de visiter un sanctuaire en vénération dans ces lieux, celui de la *Trinité*. Le prieur du couvent, duquel dépend ce sanctuaire, célébra la messe, à laquelle le pape assista. Le saint sacrifice étant terminé, le pontife désira lui-même bénir le roi de Naples, sa belle famille et sa cour. Il s'était approché de l'autel ; tous attendaient, prosternés, la bénédiction solennelle, quand tout-à-coup le souverain pontife, saisi d'un transport surhumain, avec une ferveur d'ange, commença à parler avec Dieu ; et c'est sa prière, que l'on retrouve partout ici, qui suit :

« O Dieu éternel, notre auguste Père et Seigneur, voici à vos pieds votre vicaire, bien qu'indigne, qui vous supplie de toute son âme de verser sur lui, de la hauteur du trône resplendissant où vous êtes assis, votre large bénédiction. Dieu grand, dirigez ses pas, sanctifiez ses intentions, conduisez son esprit, gouvernez ses œuvres ; puisse-t-il, ici, où vous l'avez conduit, dans vos voies admira-

bles, et dans toute autre partie de votre bercail où il devra se trouver, puisse-t-il être un digne instrument de votre gloire et de celle de votre église, en butte, hélas, aux coups de vos ennemis !

» Si, pour apaiser votre colère, justement soulevée à la suite de tant d'indignités qui se commettent par le peuple, par la presse, par les actions, la propre vie de votre dernier serviteur peut être un holocauste agréable à votre cœur, dès ce moment il vous la consacre; vous la lui avez donnée, à vous seul le droit de la lui enlever quand il vous plaira; mais, ô Dieu créateur, que votre gloire triomphe, que votre église soit victorieuse. Maintenez les bons, soutenez les faibles, et que le bras de votre toute puissance réveille ceux qui demeurent plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort !

» Bénissez, Seigneur, le souverain qui est là, prosterné devant vous; bénissez sa compagne et sa famille; bénissez tous ses sujets et sa fidèle et honorée milice !

» Bénissez, avec les cardinaux, tout l'épiscopat de la terre et le clergé de l'univers, afin que tous accomplissent dans les voies si douces de votre loi, l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Alors nous pourrons espérer, non-seulement d'être sauvés, dans ce pélerinage mortel, des embûches de l'impie et des piéges du tentateur, mais aussi de pouvoir mettre le pied dans l'asile de l'éternelle sécurité : *Ut hic et in æternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur.* »

Dans cette élévation de l'âme de Pie IX à Dieu, on retrouve les grandes pensées de Bossuet, avec les sentiments du cœur essentiellement tendre et bon de Fénélon.

Pour achever cette notice, il me faudrait consigner ici tout ce qui concerne le pape depuis son exil, sa résignation constante, ses travaux, ses veilles, ses préoccupations politiques, ses actes religieux ou de charité; mais je finirais par vous donner des annales d'une longueur

interminables. Je me bornerai donc à ce que j'ai appris de plus saillant.

Malgré l'état de sa maison, restreinte au plus modique nécessaire, Pie IX a trouvé le moyen de faire l'aumône à Gaëte. Une fois il envoya vingt écus à une pauvre femme de la ville, mère de plusieurs enfants, qui était sans autres ressources que la charité publique.

Un artiste de Paris, venu à Gaëte pour voir le saint Père, obtint une audience particulière : touché de la sérénité du noble exilé, il lui dit : « Je serais le plus heureux des hommes, si Votre Saintete daignait m'accorder la faveur d'une médaille marquée à son effigie. — Volontiers, répondit Pie IX ; et, détachant le petit crucifix noir qu'il portait sur sa poitrine, il le lui remit, en proférant ces douces paroles : « Prenez cette image de notre divin Maître, elle est aujourd'hui la mienne. »

Pour reconnaître la généreuse hospitalité du roi de Naples et ses bons procédés à son égard, le saint Père voulut baptiser lui-même la jeune princessse qui lui est née le 3 août de l'année dernière. La cathédrale de Gaëte fut ornée magnifiquement, et le corps diplomatique accrédité près la cour de Naples et auprès du Saint-Siége, le ministre d'État et les principaux personnages de la cour accoururent immédiatement à Gaëte. Un mot de la cérémonie :

A sept heures du soir, le pape, accompagné des cardinaux Riario et Antonelli, et de quelques autres personnes de sa suite, se rendit à la cathédrale. Les troupes de la garnison formaient une double haie sur son passage. Sa Sainteté fut accueillie à l'entrée de l'église par les autres cardinaux et prélats, et prit place sur son trône.

En même temps, la princesse nouvelle née arrivait à la cathédrale. Elle était portée par la princesse de Bisignano, assistée d'une femme de service. Elle fut reçue au dehors par le maître des cérémonies de la cour, accompa-

gné d'un huissier de la chambre royale et de pages portant des torches allumées. Derrière elle marchait le majordome de semaine, l'exempt des gardes du corps et l'écuyer de campagne.

Le cortége attendit à la porte du temple le saint Père, qui vint y chercher la petite princesse et l'accompagna au maître-autel, où il lui administra le baptême.

Selon l'usage napolitain, on donna à la princesse une foule de noms, (trente deux, ni plus, ni moins !) Je me contenterai de vous en citer trois : Maria-della-Gracia-Pia. Marie-des-grâces-Pie, etc. On chanta ensuite le *Te Deum*, et le pape, en terminant, bénit l'assemblée.

Ceux qui ont dit que le pape était prisonnier à Gaëte ont faussé la vérité; il était aussi libre qu'en ses propres États; s'il avait exprimé le désir d'en sortir, en quelque lieu qu'il lui eût plu d'aller, personne ne se serait opposé à son départ. Il était entouré des mêmes serviteurs qu'à Rome, et il s'y trouvait dans une position identique à celle qu'il occupait au Quirinal, moins la crainte des insurrections populaires qui, là, le menaçaient sans cesse. Sa Majesté napolitaine s'est conduite d'une manière vraiment royale, et avec les attentions les plus exquises. Le pape recevait qui il voulait; nul n'entrait à Gaëte sans la permission du préfet des sacrés palais apostoliques. Un grand nombre de Romains vinrent baiser les pieds de Sa Sainteté, et ils en furent parfaitement accueillis.

Pie IX se plaisait au milieu des soldats napolitains, qui, eux aussi, se montraient heureux de le servir.

Un jour, plusieurs de ces derniers, gagnés par son affabilité, lui dirent :

« Saint-Père, nous avons une grâce à vous demander ! »

« Tout ce que vous voudrez, mes enfants, leur répondit le doux et aimable pontife. »

« Eh bien ! reprirent-ils avec émotion, on nous avait

assuré que vous étiez la cause de tous les bouleversements de l'Italie, et nous voulons l'absolution de bien des imprécations lancées contre vous !... »

Le bon pape sourit, et les bénit.

Vous serez touchés des paroles que Pie IX adressa au détachement de carabiniers qui le rejoignit volontairement à Gaëte, comme je vous l'ai dit ailleurs.

« Voilà donc pour la seconde fois, leur dit-il, une petite troupe qui suit la bannière de l'honneur et de la fidélité : je vous donne ma bénédiction... Je bénis tous vos pas. J'accepte bien volontiers les témoignages de votre attachement; ils compensent en partie la douleur que me cause la malheureuse conduite de vos compagnons séduits peut-être par quelques officiers égarés, hors des voies tracées par l'honneur et le dévouement. Je ne veux pas croire que toute mon armée soit animée de principes contraires au devoir de tout bon militaire, je veux plutôt espérer qu'elle rentrera bientôt dans la voie de l'honneur. Votre présence ne peut que me consoler, et elle me fait espérer que d'autres auront le courage de suivre vos traces. Lorsque je connaîtrai vos noms et vos grades, je vous donnerai des preuves de ma satisfaction..... »

L'âme du Saint-Père, profondément affligée de la honteuse conduite de la garnison de Rome, le 16 novembre, trouvait une consolation dans la loyauté des troupes restées fidèles. Il chargea le général Zucchi, de leur exprimer sa satisfaction et de les prévenir qu'il attendait de celles qui avaient conservé la foi et l'honneur militaire, un acte d'obéissance et de dévouement, en maintenant dans la soumission les provinces encore tranquilles, en soutenant les représentants du gouvernement librement choisis par leur souverain légitime, et en se tenant disposés à recevoir et à exécuter tout ce qui leur serait recommandé par eux. Il exhortait aussi, par l'entremise du même

général, les régiments séduits à réparer leur faute, et il priait le Seigneur de les ramener au repentir.

Il est certain que, pendant le règne de la faction mazinienne, une partie de l'armée pontificale sortit peu à peu de Rome, malgré les menaces contre les déserteurs. En vain redoublait-on de surveillance ; en vain gardait-on la route de Gaëte. Les soldats affrontaient tous les périls. Les dragons, surtout, déployèrent une ardeur et un dévouement extrêmes; les circuits les plus considérables, les chemins les plus impraticables ne les arrêtèrent pas; il fallait à tout prix qu'ils arrivassent auprès du saint Père.

Encore un fois, ces témoignages d'affection et de fidélité apportaient à Pie IX de douces consolations. Au reste, ils ne sont pas les seuls qu'il ait reçus à Gaëte; car de toutes les parties du monde, des lettres lui ont été adressées, soit de la part des évêques et cardinaux, soit de la part des autorités et même des particuliers ; lettres dans lesquelles on lui exprimait la douleur que l'on ressentait de le voir ainsi affligé et persécuté par ses propres sujets et enfants, et aussi les plus sincères protestations d'obéissance, de fidélité et de dévouement. Beaucoup même venaient en personne lui manifester leurs sentiments d'amour et de respect.

J'ajoute enfin à ces détails la visite du saint Père à l'un de nos vaisseaux de guerre, l'*Iéna*, visite qui a laissé un souvenir ineffaçable dans l'esprit de nos officiers de marine. On me l'a racontée plusieurs fois depuis que nous sommes ici. Je ne doute pas que le récit ne vous en fasse plaisir, comme il m'en fait à moi-même, quoique ce soit déjà de l'histoire ancienne.

Ce navire de notre escadre avait été envoyé à Gaëte, à la fin de mars 1849, pour figurer au milieu de ceux des autres puissances.

Dès le lendemain de son arrivée, l'état-major fut présenté par son commandant au souverain pontife, qui pour

répondre à la demande empressée qu'on venait de faire près de lui, annonça qu'il irait en personne à bord. En effet, le mardi de Pâques, jour désigné pour cette visite, l'équipage fit tous les préparatifs afin de recevoir Sa Sainteté d'une manière digne d'elle.

A quatre heures, on vit déboucher sur le quai le saint Père entouré d'un nombreux cortége. Le plus ancien lieutenant de vaisseau l'y attendait avec la majeure partie des canots.

Au moment où Pie IX s'asseyait à la place d'honneur, le pavillon papal fut hissé, et salué immédiatement par toute l'artillerie du vaisseau. Pendant ce temps, le roi de Naples, accompagné du prince royal et du comte de Trapani, son frère, se plaçait à la gauche du saint Père. Des cardinaux et des chambellans complétaient le personnel de cette embarcation. Suivaient plusieurs autres, portant le corps diplomatique. Après une courte traversée, le canot qui conduisait Sa Sainteté aborda au pied de l'échelle où se tenait le commandant Duquesne; l'équipage, sous les armes, était rassemblé sur le pont, et nombre de matelots se trouvaient dispersés sur les vergues. MM. d'Harcourt, de Rayneval, Mgr le cardinal Dupont, entouraient le haut de l'échelle. L'état-major du vaisseau, ayant en tête le commandant en second, se rangea sur son passage, tous dans l'attitude de la vénération et du recueillement qu'inspirent si bien les traits augustes et pleins de sérénité de Pie IX. Enfin il parut, suivi par Ferdinand II et les princes de sa famille; aussitôt, matelots, prélats, dignitaires, officiers, mirent un genou en terre et courbèrent le front devant le vicaire de Jésus-Christ.

Introduit dans les appartements du commandant, le pape fut édifié à la vue de cinq ou six mille chapelets, médailles, etc., que l'équipage s'était procurés, espérant les présenter à sa bénédiction.

Après quelques instants de repos, le pape ayant exprimé le désir de visiter le vaisseau, fut conduit par le commandant, d'abord dans la batterie haute, puis à l'hôpital, où le reçut le chirurgien-major. Il admira l'excellente tenue de cette infirmerie, et daigna adresser quelques paroles de consolation à ceux qui lui furent désignés comme les plus souffrants. Là ne se bornèrent pas les marques de sa bonté paternelle. Il distribua lui-même des chapelets aux malades. Une telle sollicitude émut profondément le cœur de ces braves marins, qui ne doutèrent plus de leur guérison prochaine.

Le pontife désira voir l'*Iéna* jusque dans ses plus petits détails, et en loua la minutieuse propreté. Il se rendit à la prison, où il fit pénétrer les bienfaits de son passage. Tous ceux qui s'y trouvaient furent graciés sur sa demande, et purent aller joindre leurs camarades sur le pont, pour y recevoir la bénédiction que le saint Père allait donner.

En effet, remonté sur la dunette, en présence de l'équipage, du corps diplomatique, d'officiers de toutes nations et de toutes armes, et des princes de l'Église, Pie IX étendit les mains et prononça du son de voix le plus touchant les paroles sacrées : *Adjutorium nostrum in nomine Domini;* les nombreux cardinaux qui formaient le cortége répondirent : *Qui fecit cœlum et terram!*... Le bruit imposant du canon vint, comme dernier refrain, imprilmer un caractère plus solennel encore à ce spectacle sublime!

Après cette cérémonie, dont le souvenir vivra éternellement dans les archives du vaisseau l'*Iéna* et de toute la marine française, le commandant ordonna un branle-bas de combat, suivit d'un exercice à feu. Le pape et les assistants s'extasièrent sur l'ordre et le silence qui régnaient

dans les rangs, sur la précision et la rapidité des manœuvres.

Dix-huit cents coups de canon furent tirés à bord en l'espace de quelques minutes; ce roulement continu ne fit pas même sourciller le pontife, qui, poussé par son esprit d'observation, voulut aller jusque dans la batterie basse, assister à la manœuvre de nos matelots artilleurs.

On n'a eu aucun accident à déplorer, et le saint Père heureux de l'accueil qu'il venait de recevoir, et touché des sentiments qu'il avait fait naître dans tout le personnel du vaisseau, se retira au bruit des mêmes salves qui avaient marqué son arrivée.

Un prélat de la suite du pape dit, dans cette circonstance, à nos officiers : « Messieurs, la grâce et le bon goût français vous accompagnent jusque dans vos villes de bois. »

Le surlendemain, Pie IX, désirant laisser à l'*Iéna* un souvenir, fit remettre au commandant plusieurs médailles de prix, frappées à son effigie, et des chapelets pour tous, depuis les officiers jusqu'aux derniers des mousses.

Le saint Père avait déjà visité, au mois de mars, la flotille espagnole, et il avait accepté une collation sur la frégate *la Ville de Bilbao;* il y avait mangé du pain des matelots. L'élan des Espagnols, toujours très-catholiques, avait été au-delà de toute expression.

Je viens de faire passer sous vos yeux les Romains, les Napolitains, les Français et les Espagnols aux pieds du saint Père, à Gaëte; pour réunir les Autrichiens et les sujets du gouvernement sarde, je n'ai qu'à vous dire que Pie IX tint les bras élevés vers le ciel, tant que dura cette guerre de l'indépendance italienne de laquelle ces deux peuples étaient occupés, et qu'il les abaissa quand un des deux partis, vous savez lequel, fut triomphant.

Je termine ici ma notice... Admirez à quel point ce

grand pontife, outre sa sainteté personnelle, a porté le courage, la bienfaisance, la sagesse, la fermeté de souverain, sans cesser d'exercer ses augustes fonctions de père des chrétiens.

Quelle vie! quelles vertus! quelles épreuves! quelle résignation!...

LETTRE XXIX.

Ro me, mère et maîtresse des arts. — Napoléon et Canova. — Le protestantisme se vante faussement d'avoir donné le mouvement scientifique au monde. Cette gloire appartient au christianisme et à la papauté. — Palais de Rome. — Palais Barberini. Palais Borghèse. — Palais Ruspoli. — Palais Braschi. — Palais Chigi. — Palais Rospigliosi. — Palais Madame. — Palais Mattei. — Palais Corsini. — La Farnésine. — Palais Farnèse. — Palais Spada. — Palais Pamphili Doria. — Palais Colonna. — Palais de la Chancellerie. — Palais Renucci. — Les villas romaines. — Villa Albani. — Villa Borghèse. — Villa Pamphili Doria. — Institut agricole. — Souvenir historique.

Rome, le 26 mars 1830.

Rome est vraiment la mère et la maîtresse des arts ; il semble que l'amour enthousiaste de tous les chefs-d'œuvre par lesquels se révèle le génie de l'homme soit sa gloire exclusive.

Ils ont donc tort ceux qui osent l'accuser d'être l'en-

nemie des lumières; et même il est certain que les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture semblent mieux placés à Rome que dans toute autre ville. Canova exprima hautement cette vérité dans une conversation célèbre que l'histoire nous a conservée.

Napoléon l'avait mandé à Paris pour le portrait de l'impératrice Marie-Louise.

— « Je suis venu, dit l'artiste, pour satisfaire Sa Majesté, et je désire, sitôt le portrait fini, pouvoir retourner à Rome reprendre mes travaux.

— » Mais, dit l'empereur, Paris est maintenant la capitale du monde, il faut que vous restiez ici, et vous ferez bien.

— » Vous êtes maître de ma vie, Sire; mais s'il plaît à l'empereur qu'elle soit employée à son service, il faut qu'il m'accorde de retourner à Rome. On m'a parlé de faire le portrait de l'impératrice, je la représenterai sous les traits de la Concorde. »

L'empereur sourit avec bienveillance, et répliqua :

— « Ici est le centre, ici sont tous les chefs-d'œuvre antiques. Il ne manque que l'Hercule Farnèse, qui est à Naples; je me le suis réservé.

— « Que Votre Majesté, reprit Canova, laisse au moins quelque chose à l'Italie : *les monuments antiques forment collection et chaîne avec une infinité d'autres,* qui ne se peuvent transporter ni de Rome ni de Naples. D'ailleurs le peuple romain a un droit sacré sur les monuments découverts dans les entrailles des fondations de Rome; c'est un produit intrinsèquement uni au sol, tellement que ni les familles nobles, le pape Pie VII lui-même, ne peuvent vendre ni envoyer au-dehors cet héritage du peuple, ni cette récompense donnée par la victoire à leurs antiques pères.

— » Monsieur, je vous prie, comment est l'air de Rome? était-il mauvais ou malsain dans les temps anciens. »

— » Je me souviens d'avoir lu dans Tacite, à propos de l'arrivée de Vitellius, que beaucoup de soldats tombèrent malades pour avoir dormi à l'air, sur le Vatican; mais Rome a d'autres douleurs, continua l'illustre artiste : cette capitale est désolée depuis l'absence du pape.

— » Semez du coton, reprit l'empereur; nous ferons Rome capitale de l'Italie, et nous y joindrons Naples; qu'en dites-vous? serez-vous content?

— » Les arts pourraient ramener la prospérité; la religion les favorisa chez les Égyptiens, chez les Grecs et les Romains; Sire, elle seule les a soutenus. Les travaux des Romains portent le sceau de la religion. Cette salutaire influence sur les arts les a encore sauvés, en partie, des barbares; toutes les religions sont les bienfaitrices des arts; celle qui est particulièrement et plus magnifiquement leur protectrice et leur mère, c'est la vraie religion, notre religion catholique romaine. Les protestants, Sire, se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occasion de créer des chefs-d'œuvre. Les édifices qu'ils possèdent ont été faits par les autres. »

L'empereur, s'adressant à Marie-Louise, et l'interpellant, s'écria :

— » Il a raison, les protestants n'ont rien de beau!... »

Les protestants n'ont rien de beau!... c'est Napoléon qui l'a dit, et son jugement peut faire autorité, car il n'infligea jamais un blâme sans connaissance de cause. Du reste, il ne faudrait pas chercher bien loin les preuves à l'appui de l'assertion impériale; c'est ce que soutenait, hier, l'un des prélats les plus distingués de Rome, celui-là même qui m'a fourni l'anecdote sur Canova. Dans sa conviction, il ne put s'empêcher de laisser échapper à ce sujet une savante tirade, qui m'a trop séduit, pour que je ne l'aie pas, en quelque sorte, mentalement sténographiée. Je veux essayer de la reproduire ici. « Depuis trois siècles, commença le prélat, le protestantisme ne

cesse de crier sur les toits : « Je suis l'émancipateur de la raison, le sauveur de la science, le propagateur ardent des lumières ; à moi, la gloire d'avoir découvert l'antiquité, créé le goût du beau, le zèle de l'investigation, et d'avoir rallumé le flambeau du génie, que Rome éteignait; à moi l'initiative du divin mouvement qui entraîne le monde de merveilles en merveilles, etc. » Voilà pourtant les paroles prétentieuses qu'a osé débiter un de vos compatriotes, M. de Villiers, dans une des séances de l'Institut; à ces paroles il ne manque qu'une chose, la vérité. Car enfin, avant que le mouvement philosophique, littéraire, scientifique, artistique, se fit sentir au-delà des Alpes, au-delà du Rhin, au-delà de la Manche, il était en pleine activité sous le beau ciel de l'Italie. Quand Léon X mourut, le 1er décembre 1521, le nom de Luther n'était connu que depuis quatre ans; et, bien avant que la réforme fût sortie de son berceau, l'Italie avait une épopée. Quand la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne ne comptaient aucun historien, l'Italie avait déjà Poggio, Baccolini, Léonard Arétin, Bernard Corio; puis elle montrait avec gloire Gincciardini, Paul Jove. Quand l'Europe septentrionale, poussée par la réforme, brisait les statues et les chefs-d'œuvre des églises, lacérait les manuscrits des monastères, l'Italie professait un culte ardent et passionné pour les beaux-arts.

» A Florence, le peuple, la tête nue, des branches d'olivier à la main, accompagnait processionnellement une Vierge de Cimabuë, qu'on venait de retrouver; à Ferrare, des portefaix répétaient les strophes de l'*Orland*; et, dans les Apennins, des brigands s'inclinaient en signe de respect devant l'Arioste. Au moment où Luther donnait le signal de la révolte du sens intime, Bandinelli créait le groupe du maître-autel de Santa-Maria-del-Fiore; Ange Politien et Giovanni Picco della Mirandola descendaient dans leurs tombeaux de l'église Saint-Marc, et

Buonarotti créait la *nuit*, le *jour*, le *Pensiero* et la statue colossale de David; Venise, Ferrare, Milan, Bologne, Parme, Ravenne, Florence et Rome, chaque cité italienne, en un mot, devenait un foyer d'art, de lumières et de sciences, qui allait envelopper de son réseau incandescent le monde entier... Ainsi, vous le voyez, continua le prélat dans une animation visible, les dates et les noms propres établissent que le mouvement intellectuel parti de l'Italie et surtout de la Rome de Jules II et de Léon X, traversa les Alpes pour se partager, au pied des montagnes, en deux courants, dont l'un gagna l'Allemagne, et l'autre la France; en sorte qu'à la double gloire d'avoir donné à l'Europe sa foi religieuse et formé ses institutions politiques, la papauté ajoute celle d'avoir communiqué l'impulsion scientifique au génie des temps modernes. Le soleil n'est pas plus éclatant que ce fait : l'histoire le dit, le Vatican le prouve. »

Précisément, nous étions assis, tandis que parlait ainsi le prêtre inspiré, dans une des salles du Vatican. Se levant alors vivement, à cette partie de son discours, il ouvrit une des fenêtres, et d'un geste de prophète, avec un accent profond, il termina ainsi.

— « Voyez, mais voyez donc si cette position intellectuelle de Rome ne semble pas parfaitement représentée dans les trois édifices qui entourent cette place (la place Saint-Pierre) : à droite, le palais du Vatican; à gauche, les prisons du Saint-Office; entre deux, l'église du prince des apôtres!... Le christianisme, lumière du monde, boussole des esprits, règne glorieusement à Saint-Pierre; de sa main droite il protége un palais magnifique, où il glorifie les sciences, les arts, les lumières, en un mot, le génie humain dans toute ses manifestations; tandis que sa main gauche pose sur une prison obscure, triste, étroite, où il enchaîne le génie de l'erreur qui a voulu opi-

niâtrément ternir l'éclat de la vérité, retarder, en l'égarant, la marche de l'intelligence!... »

L'illustre prélat m'avait tellement captivé, que depuis cinq minutes il ne parlait plus, et qu'il me semblait encore l'entendre! Puissance du génie convaincu! qu'elle est immense et qu'elle sait bien subjuguer, lorsque, surtout, elle se trouve liée aux enseignements sacrés d'une philosophie de l'histoire aussi impartiale qu'intelligente!

Mais j'ai hâte de prendre mes pinceaux descriptifs, tout durs qu'ils sont, comme la matière de mon armure, pour vous donner une idée des arts à Rome, par ses palais, par ses villas, avec leurs galeries et leurs musées.

Déjà j'ai fait passer sous vos yeux les monuments publics de la cité romaine qui viennent à l'appui de mon préambule; aujourd'hui je veux vous rendre compte des somptueuses demeures particulières qu'on rencontre ici, et qui renferment tant de chefs-d'œuvre de toute espèce. Je ne mentionnerai que les principales.

D'abord le palais Barberini : il est situé sur l'un des côtés de la place Barberini, à laquelle il a donné son nom. Au bas du grand escalier, l'attention se fixe sur un très-beau lion antique, enchâssé dans le mur du second palier. On passe de là au salon, dont la voûte a été peinte à fresque par Pierre de Cortone, et qui passe pour le chef-d'œuvre de ce maître. Dans une des salles, il y a cinq toiles du Titien; puis le *Christ* et la *Madeleine*, du Tintoret, avec un petit tableau de la sainte *Vierge et de l'Enfant Jésus*, d'André-del-Sarto. On y trouve aussi une des nombreuses et remarquables compositions de Gérard-des-Nuits, dit le peintre du clair-obscur. *L'arrestation de notre Seigneur au jardin des Olives* fait illusion par la vérité merveilleuse du jeu de la lumière : on se croirait au diorama en plein midi. Plus loin sont

Adam et Eve, du Dominicain : Dieu, porté par un groupe d'anges, reproche à Adam sa faute; celui-ci, tremblant et confus, montre sa femme, qui se rejette, à son tour, sur le serpent. Entre beaucoup d'autres tableaux, on est surtout frappé du portrait de la fameuse Béatrix Cenci, du Guide. L'histoire rapporte que ce peintre la fit de mémoire, après l'avoir vue monter à l'échafaud.

Ces compositions, jointes à plusieurs autres d'un mérite incontesté, tels que le *Dedale et l'Icare*, du Guerchin, le *Saint-André Corsini*, du Guide, donnent au palais Barberini une place distinguée parmi les galeries particulières de Rome.

Repassant près de la villa Médicis, aujourd'hui l'académie de France, on se rend au palais Borghèse, qui avait été cédé au Transtèverins pendant le siége. Les longues façades des bâtiments, la cour magnifique qui les sépare, tout annonce de prime abord une maison princière. Cette cour, de forme quadrangulaire, est entourée de portiques soutenues par quatre-vingt-seize colonnes de granit, doriques au rez-de-chaussée, et corinthiennes à l'étage supérieur.

La galerie de ce palais compte dix-sept cents tableaux originaux. Je ne puis vous citer que les plus remarquables :

La sainte Vierge avec l'Enfant Jésus, de Sasso-Ferrato; *la sainte Trinité*, de Léonard Bassano; une *Madeleine*, d'Augustin Carrache; *la sainte Vierge et l'Enfant Jésus*, du Titien; *la chasse de Diane*, du Dominiquin, éternellement copié; *saint Antoine de Padoue prêchant les poissons*, qui semblent attentifs; *saint Jean-Baptiste dans le désert*, que je crois de Paul Véronèze; *saint Jean-Baptiste*, copié de Raphaël par Jules Romain ; la magnifique *descente de croix*, de Raphaël; la fameuse *Sybille de Cumes*, du Dominiquin; *la Visitation*, de Rubens; *la Samaritaine*, de Garofalo, et *le Retour de*

l'Enfant Prodigue, du Titien; *la Descente de Croix*. de Pérugin, presque l'égale de celle de Raphaël; un *César Borgia*, de Raphaël; une *sainte Vierge*, de Pérugin; une *Madeleine*, d'André-del-Sarto; *la Sainte Famille*, de Jules Romain; les beaux portraits de Jules II et de Léon X, etc.

Ce qui étonne, c'est que les princes Borghèse aient pu former une semblable collection de tableaux; outre leur fortune séculaire, il leur a fallu cet amour ardent des arts que notre siècle d'agiotage aura peine à comprendre. mais qui caractérise glorieusement les Romains.

Parmi les antiquités du palais Borghèse, on distingue des statues colossales, et une superbe urne de porphyre.

L'escalier du palais Ruspoli, formé de cent quinze marches, toutes d'un seul bloc de marbre blanc, rivalise avec celui du palais Braschi, et tous les deux tiennent le premier rang dans les ouvrages de ce genre.

Sur la place Colonne, donne le palais Chigi, qui avait été transformé en ambulance pendant le siége. Le premier étage présente des statues antiques qui m'ont paru avoir leur mérite. Viennent ensuite quelques peintures, parmi lesquelles brillent *la sainte Cécile*, du Guide; *la Flagellation*, du Guerchin; *notre Seigneur chassant les vendeurs du temple*, de Bassano; *l'Ange Gardien*, de Pierre de Cortone, et une demi figure de *saint Pierre*, qu'on croit du Dominiquin. Dans les appartements privés, on voit plusieurs dessins originaux de Jules Romain, du Bernin, d'André Sacchi, conservés sous verre.

A gauche de la Consulte, au fond d'une grande cour, le palais Rospigliosi développe ses belles façades; il rappelle trois cardinaux célèbres : le cardinal Scipion Borghèse, qui le commença d'après les dessins de Flaminia Pouzia; le cardinal Bontivoglio, qui en fit l'acquisition; et enfin le cardinal Mazarin, qui, l'ayant acheté sous

Louis XIII, le fit terminer par Charles Maderne. Ce palais rivalise avec les autres, et par sa magnificence, et par les chefs-d'œuvre qu'il renferme. Dans le pavillon de gauche, se détache, sur la voûte du salon, la fameuse *aurore*, du Guide, le plus célèbre ouvrage de ce grand maître. Le même salon possède une statue antique de Diane, un cheval de bronze et le buste de Scipion l'Africain. On y voit encore un superbe vase de vert antique, un candélabre, différentes statues, et dix-huit fresques trouvées dans les thermes de Constantin.

Sur les ruines des thermes de Néron, s'élève le palais *Madame*, qui doit son origine et son nom à Catherine de Médicis, devenue reine de France. Il sert aujourd'hui de résidence au gouverneur de Rome; son architecture, louée par les uns, critiquée par les autres, ne manque ni de grandeur ni d'élégance; elle est de Paul Marucelli.

Dans la rue des *Botteghe-obscure*, se trouve le palais Mattei. La régularité des proportions, la beauté de l'architecture, la richesse des galeries, lui assignent une place distinguée parmi les demeures princières de Rome. Sur le repos du grand escalier, on voit deux siéges de marbre trouvés au mont Cœlius, une chasse en relief de l'empereur Commode, les statues de Pallas, de Jupiter et de l'Abondance. Sur le perron qui communique au premier étage, est le buste antique d'Alexandre-le-Grand; en se penchant sur le balcon, on aperçoit, incrustés dans les murs de la cour, la chasse de Méléagre, et les bustes d'Antonin, d'Adrien, de Marc-Aurèle, de Sévère, de Vénus et de Commode. Au salon figurent deux portraits peints par David et Vandyk, et le saint Bonaventure du Tintoret; dans une autre pièce, divisée en trois compartiments, on voit une première voûte peinte à fresque, et une seconde en clair-obcur, par le Dominiquin.

Un des plus magnifiques palais de Rome est le palais Corsini, transformé en ambulance pendant le siége. Il a été

habité par la célèbre Christine de Suède, qui y mourut en 1689. L'escalier et les salles sont d'une architecture imposante. Il est surtout remarquable par ses galeries de tableaux, par sa bibliothèque riche et choisie, par ses collections de manuscrits et d'estampes, auxquelles le prince Thomas Corsini a beaucoup ajouté. Un événement malheureux a augmenté la célébrité de ce palais. Joseph Bonaparte y était logé chez l'ambassadeur français, quand, sous ses yeux, le général Duphot fut tué d'un coup de fusil par les troupes pontificales. Celles-ci poursuivaient des Romains révoltés, et Duphot, qui s'était avancé sur la porte pour parler aux insurgés, fut pris pour un chef de l'émeute qui l'excitait encore. Ce fut en vain que Pie VI voulut s'expliquer et s'excuser : la fatale méprise rendit inutile le traité si onéreux de Tolentino; Berthier marcha sur Rome, s'empara du château Saint-Ange, et monta triomphant au Capitole, le front ceint de lauriers. La république fut alors proclamée par les Français, qui, d'abord, avaient aidé le pape à repousser l'émeute que des peintres avaient soulevée parmi les Romains. L'arbre de la liberté fut planté au Forum.

Le palais Corsini est l'œuvre capitale de l'architecte Fuga. Là sont entassés des trésors d'art et de littérature; on s'arrête avec une sorte d'extase devant le sublime *Ecce homo,* du Guerchin; puis l'admiration est tour à tour sollicitée par la *Présentation au temple,* de Paul Véronèze, et par le *Lever du soleil,* de Berghem. Viennent ensuite les portraits de Jules II, de Raphaël, de Philippe II, du Titien; le *Lapin,* d'Albert Durer; la *Vie du soldat* en douze tableaux, de Callot; l'*Annonciation,* de Michel-Ange; l'*Hérochiade,* du Guide; deux *Cardinaux,* du Dominiquin; une *Vierge,* de Murillo; une *Chasse au tigre,* de Rubens; le *Crucifiement de saint Pierre,* du Guide; le ravissant *Jugement dernier,* de Fran-Angelica-de-Fiesole, et beaucoup d'autres.

Une villa délicieuse touche au palais Corsini, et s'étend sur la pente rapide du Janicule. Du casino placé au sommet, la vue de Rome est délicieuse.

En face du palais Corsini est la Farnésine. Bâtie par le fameux Augustin Chigi, banquier de Léon X, cette cassine témoigne et de la somptuosité du maître et de son goût pour les arts. Raphaël et ses élèves sont là, représentés par de magnifiques peintures.

Avec sa place ornée de deux abondantes fontaines, dont les cuves de granit égyptien sont les plus larges que l'on connaisse; avec ses rues latérales et régulières, le palais Farnèse est le plus beau palais de Rome. Tous les connaisseurs l'admirent comme le véritable type de l'architecture romaine, différente par son goût pur et fier de la rudesse florentine, et de l'architecture d'apparat des palais de Naples et de Gênes. Trois architectes de premier ordre travaillèrent à ce chef-d'œuvre : Antoine San-Galla en fit le plan, et éleva les façades extérieures; le premier étage est de Vignole, et Michel-Ange vint couronner l'édifice de son majestueux entablement. Le travertin de la cour provient de pierres tombées du Colisée, qui ne fut point démoli par Paul III, comme on l'a injustement prétendu, pour bâtir ce palais. Depuis les ouvrages des vieux Romains, il n'a rien été construit de plus parfait que cette cour; elle peut même rivaliser, pour la majesté de ses proportions et l'excellence du travail, avec les monuments du peuple-roi. Du portique, tourné vers la place, on entre dans un magnifique vestibule orné de douze colonnes de granit égyptien. Un vaste escalier de marbre conduit à la galerie peinte par Annibal Carrache, aidé d'Augustin, son frère, et de plusieurs de ses élèves. Les fresques dont les voûtes sont ornées, représentent, dans le goût de la renaissance, les divinités et les faits de la mythologie paeïnne.

Le palais Spada est à gauche, dans la rue qui remonte

de la Trinité-des-Pélerins à la place Farnèse. Outre une galerie de tableaux, ce palais possède la fameuse statue de Pompée, aux pieds de laquelle on croit communément que Jules César alla tomber, percé de coups par les sénateurs. Elle ornait la Curie, dont l'emplacement est occupé en partie par l'église de Saint-André-della-Vallé; on la trouva près de cette église, du temps de Paul III. Comme elle était en travers d'un mur mitoyen qui portait sur le milieu, les deux propriétaires se la disputaient, et le magistrat du quartier allait prononcer le jugement de Salomon sur cette statue colossale. Heureusement, le pape mit obstacle à l'exécution de ce jugement qu'approuvaient les deux propriétaires, dont le cœur peu artistique n'était point du tout ému ; il acheta l'antique statue à un prix élevé, et il la donna à un cardinal amateur, qui possédait alors le palais Spada. En 1798, les officiers français firent transporter cette statue de Pompée au théâtre de Tardinone, aujourd'hui d'Apollon, pour jouer en sa présence la tragédie de la mort de César.

A gauche de l'église Sainte-Agnès, est le beau palais Pamphili-Doria, bâti par le pape Innocent X, sur les desseins de Rinaldi. La voûte immense de la galerie de ce palais a été peinte par Pierre de Cortone; ses fresques représentent les aventures d'Énée. On voit dans les autres chambres des peintures de Romanelli et de Gaspard Poussin.

Le palais Colonna touche à l'église des saints Apôtres, du côté du midi ; il est occupé par l'ambassade française. Sa galerie principale est une des plus vastes, et la mieux ornée qu'il y ait à Rome; elle contient de précieux tableaux des grands maîtres. Des arceaux jetés sur la rue, du côté du Quirinal, conduisent de la galerie aux jardins très-remarquables de ce palais, dans lesquels sont de magnifiques fragments ayant appartenu au temple du Soleil, bâti par Aurélien, ou à un temple de Sérapis, selon Nibby.

Le majestueux palais de la chancellerie a été construit par l'illustre Bramante, avec les pierres du Colisée et les marbres de l'arc de Gordien, qui fut déterré à cette époque. Deux portiques superposés ornent la cour, et les quarante-quatre colonnes de granit qu'on y remarque ont été probablement tirées du portique de Pompée. Les fresques du salon, qui représentent les traits de la vie de Paul III, ont été peintes par Vassari. Ce palais est la résidence du vice-chancelier de la sainte Eglise et de plusieurs dignitaires d'un ordre inférieur. Il y préside, le mardi et le vendredi, l'assemblée des prélats députés pour la révision des bulles apostoliques.

Mais je crains que ma description ou plutôt mon énumération ne vous fatigue; je vais donc passer rapidement sur les autres palais dont Rome est encore ornée; les voici sommairement : Le palais Renucci, qui a appartenu à la mère de Napoléon; et plus loin celui de Venise, antique propriété de la fameuse république; bâti en 1468, sous Paul II, il sert aujourd'hui d'habitation à l'ambassadeur d'Autriche. Le palais Braschi, superbe demeure qui rappelle la glorieuse mémoire de l'immortel Pie VI, et dont le principal escalier passe pour un chef-d'œuvre.

Quoique je vienne de manifester mon appréhension sur l'ennui que peut vous causer cette lettre, j'y vais ajouter un petit croquis des villas romaines. Je ne serai pas long.

Si vous voulez vous imaginer un palais d'une magnificence souvent royale, situé au milieu de vastes jardins, planté de bosquets odoriférants et de statues de marbre de toutes les formes, de tous les âges, et presque toujours d'un réel mérite, avec cela des pièces d'eau, des fontaines ravissantes, en un mot tout ce qui peut flatter les sens, vous aurez une idée de ces villas, dont je citerai seulement les principales.

A un quart de mille de Rome, en sortant par la porte

Salaria, non loin des antiques jardins de Saluste, apparaît la célèbre villa Albani ; elle doit son existence à deux ecclésiastiques, l'un et l'autre hommes de génie. Le cardinal Alexandre Albani en traça lui-même les dessins, dont il confia l'exécution à Charles Marchivisni. Pendant qu'on travaillait aux bâtiments, le prince de l'Eglise, amateur des arts, consacrait une partie de son immense fortune à former de vastes collections de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'urnes, de colonnes et d'inscriptions. L'illustre abbé Winckelman fut chargé de mettre en ordre les pièces d'attente ; et il en a formé un des plus beaux et des plus intéressants musées que l'on connaisse.

Une multitude de chefs-d'œuvre et d'objets rares remplissent les vestibules, les galeries et les appartements. La voûte de la grande galerie, peinte par Mengs, représente le Parnasse, dont les accompagnements en clair-obscur produisent le plus bel effet. J'y ai compté vingt-deux colonnes antiques de différents marbres, et une d'albâtre oriental, admirablement veinée.

C'est tout près de la villa Albani, qu'a été fondé un institut agricole destiné à recevoir de jeunes vagabonds ou détenus correctionnellement, et qui peut être regardé comme le pendant de notre Mettray. Voici en quels termes en parle un voyageur français, M. Fulchiron, dans son ouvrage intitulé : *Les États romains* : « Avec une médiocre fortune et une ferme volonté, M. Paolo Campa est parvenu à rassembler entièrement à ses frais quatre-vingt-cinq enfants, dans un domaine de vingt rublis (trente-sept hectares), et ce n'est que depuis peu de temps que le trésor public lui accorde dix écus par an. Le but de l'établissement étant de les retirer du vice et d'en faire des agriculteurs, tous sont successivement appliqués, selon leur âge et leurs forces, et sous la direction d'instructeurs, aux divers travaux de la campagne, et au soin des bestiaux et de la laiterie : dix-huit vaches et des

bœufs de labour leur sont confiés. Si, pendant l'hiver, la mauvaise saison suspend l'ouvrage extérieur, on les occupe à fabriquer des chapeaux de paille, des paniers, des ustensiles d'osier ou de bois, et à tout ce qui concerne les vêtements, la chaussure des campagnards, et les réparations d'une ferme.

« Levés de bonne heure, ils emploient toute la journée aux travaux manuels. Le soir, deux heures sont consacrées à l'instruction religieuse, à la lecture, à l'écriture, au calcul et aux éléments de musique ; car, pour charmer leur travail, ils chantent souvent en chœur, et toujours en revenant à domicile le soir, et au moment des repas ; d'ailleurs ce talent est recherché dans les paroisses rurales et peut contribuer à leur bien-être. La nourriture se compose en général de pain, de fruits et de légumes ; ils boivent du vin coupé avec de l'eau, et ne mangent de viande que les dimanches et fêtes : en tout on les habitue au régime qu'ils doivent retrouver dans les exploitations rurales. Malgré cette alimentation presque uniquement végétale, ils jouissent d'une bonne santé et d'une gaieté remarquable. »

» Ils ne peuvent sortir de l'établissement sous aucun prétexte. Cette sage mesure les met à l'abri des rechutes, évitées d'ailleurs de leur propre mouvement. Conduits par la douceur et par la religion, ils chérissent leur asile et leur bienfaiteur, qu'ils appellent du nom de père ; et on nous disait qu'aucun n'avait cherché à s'échapper d'un local qui n'a que des haies pour clôture.

» Arrivés à l'âge de vingt ans, on les colonise dans les lieux les moins malsains de la campagne romaine. Les sortants seront remplacés par de nouveaux adoptés, et l'institut deviendra une pépinière de cultivateurs instruits, servant de modèles aux paysans routiniers. »

Cette institution fait plaisir à connaître. On aime à reposer son âme des émotions que produisent les merveil-

les de l'art, par quelque chose de simple et d'ingénu, qui se rapporte à la vie des hommes.

Que vous dirai-je de la villa Borghèse? Tout ce que la fortune et le goût passionné des beaux-arts peuvent offrir de ressources a été employé depuis trois siècles à l'embellissement de ce lieu de délices. En arrivant par l'entrée occidentale, tournée vers la porte Flaminienne, on se trouve en face d'un superbe portique, reproduisant avec exactitude les plus célèbres propylées de la Grèce et de l'Asie-Mineure, tels que ceux d'Athènes et d'Eleusis; en sorte qu'on a sous les yeux un monument complet de style grec. A gauche de la ravissante allée qui conduit à une grande fontaine, se trouve un lac d'eau limpide, alimenté par un ruisseau tombant de cascade en cascade. En avant de la fontaine, l'allée bifurque : le bras gauche conduit à un arc de triomphe imité de l'antique et surmonté de la statue de Septime-Sévère au milieu de deux esclaves; il passe ensuite au temple tétrastyle d'Esculape, orné d'une statue antique du Dieu de la médecine. Le bras droit de la grande allée arrive directement au Casino, appelé de Raphaël, parce qu'il fut la demeure de l'immortel artiste. Plus loin, se trouvent échelonnés, au milieu des fontaines, des lacs et des bosquets, le temple monoptère de Diane, l'hippodrome et le fameux Casino, jadis dépositaire des monuments de l'antique Gabies, transportés à Paris pendant l'occupation française, en 1795.

Au milieu de ce paysage si riche et si varié, s'élève le palais, dont la description artistique serait infinie. Les colonnes antiques des marbres les plus rares, les vases de bronze et d'albâtre, les mosaïques, les inscriptions, les peintures, les sculptures, mille autres objets aussi rares que précieux abondent dans ce palais des Muses.

Je ne sais si je dois donner la préférence à la villa Borghèse sur la villa Pamphili-Doria, dont je vous ai parlé ailleurs, et dont les bâtiments ont été presque entièrement

dévastés. Il paraît bien que la villa Pamphili n'a jamais été si riche que sa rivale; mais en revanche, elle a plus d'étendue. On lui donne à peu près deux lieues et demie de tour. Elle a aussi ses eaux, ses cascades, ses bassins, ses grottes, ses jolies fontaines, ses jardins immenses, ses vergers, ses longues et larges allées, ses bocages frais et touffus, ses promenades bordées de cyprès, de chênes verts et de toutes sortes d'arbres.

On se plaît à voir, à examiner, pendant des heures, cet hémicycle bijou, si élégamment construit, ornée de jolies petites fontaines, de statues charmantes et de bas-reliefs qui font envie. La villa Pamphili a un casino fort riche de statues antiques et d'objets d'art estimés; mais ce qui fait son plus grand mérite, à mes yeux, ce sont ses points de vue, qui s'étendent jusqu'à la mer.

Je ne serais pas embarrassé de trouver dans les environs, et dans Rome même, dix autres villas presque aussi intéressantes à vous dépeindre; mais je ne veux pas abuser plus long-temps de votre patience.

Avouez maintenant que toutes ces villas, qui ont une supériorité décidée sur la plupart des maisons de plaisance de l'Europe, donnent une haute idée de ces lieux d'agréments où les Scipion, les Lucullus et tant d'illustres personnages allaient se délasser de leurs travaux.

En France, on ne pourrait s'imaginer ce que le goût des arts, ce que l'amour des belles choses a pu et su produire ici en ce genre. Nous n'avons que nos châteaux royaux qui nous puissent donner un aperçu des villas romaines; dont la plupart sont toujours ouvertes au public.

En commençant cette lettre, je vous parlais du protestantisme, de son attention soutenue à étouffer le développement des arts; et, à ce sujet, je vous citais une conversation de Napoléon avec le peintre Canova. Cette conversation, dont je parlais un jour avec le pieux et savant

prélat qui m'a rendu tant de services à Rome, m'a valu, et je m'en félicite, d'en connaître une seconde de l'empereur avec son oncle, le cardinal Fesch; elle peint si bien la répulsion qu'il éprouvait pour les adeptes de Luther, que je vous la rapporte en entier, telle qu'elle a été révélée ici par le cardinal lui-même, lors de son exil.

Un jour, le télégraphe annonce à Paris qu'un émissaire de Pitt vient de descendre à Boulogne, et qu'il sollicite l'autorisation de se rendre en France pour transmettre au gouvernement des communications importantes : c'était un certain Marseria, Corse de nation, qui avait fait ses études pour entrer dans la prêtrise; puis il avait jeté le froc aux orties avant son ordination, et il était passé au service de l'Angleterre. Le cardinal Fesch, qui se trouvait alors près de l'empereur, en qualité de grand aumônier, l'avertit aussitôt de la dépêche et de la demande de cet homme : son premier mot fut un refus. « Qu'ai-je à parler avec Pitt, dit-il à son oncle? Si je reçois un envoyé de Pitt, les Français vont clabauder que je traite avec lui; qu'on le fasse repartir. — Eh! pourquoi, lui répliqua le cardinal? Non, recevez-le; Marseria est un galant homme. Au moins faut-il savoir ce qu'il est chargé de vous dire. »

Napoléon fit encore quelques objections. Mais à la fin, comme le cardinal le pressait fort : « Soit donc! dit-il, recevez-le, vous, mon oncle, mais que je n'en entende plus parler. » L'archevêque de Lyon écrivit en conséquence. Marseria ne se le fit pas répéter, prit la poste, et, le surlendemain, au matin, il était chez le grand aumônier. Il entra d'un air fort dégagé : « Eh! que venez-vous faire ici? lui demanda le cardinal. Savez-vous, Marseria, ajouta-t-il, en riant, que vous êtes bien hardi de venir vous jeter ainsi, en France, vous, Français, au service de l'Angleterre, et que l'on serait en droit de vous y arrêter? — Oh! oh! répondit-il, je n'ai point peur, je n'ai

point peur de cela; je suis chargé d'une mission toute spéciale de la part de Pitt, et j'ai des choses fort importantes à dire au premier consul. Mais je vous le déclare tout de suite, pour ménager le temps, je ne puis les dire qu'à lui, et s'il ne veut pas m'entendre lui-même, je remporte ma commission et mes paroles. » Le cardinal Fesch alla communiquer ce préambule à l'empereur, qui consentit enfin à recevoir Marseria.

Celui-ci commença par prendre caractère : « Vous savez, dit-il à l'empereur, que je ne suis qu'un pauvre officier, peu riche de moi, partant peu garni d'argent d'ordinaire, et, cependant, aujourd'hui, me voilà fourni comme un banquier. » En effet, il tira de son gousset, nombre de billets de banque. « Cela suffit, ce me semble, continua-t-il, pour établir que je ne viens pas ici à mes frais; mais j'ai mieux encore pour vous certifier ma mission, car je suis porteur de lettres de Pitt. — Mon cher Marseria, interrompit l'empereur, gardez vos lettres. Je n'ai rien de particulier à démêler avec M. Pitt; je vous vois avec plaisir comme un compatriote, une ancienne connaissance, mais non à titre d'envoyé. » Marseria reprit : « Vous vous faites une idée exagérée, injuste, des prétentions de l'Angleterre à votre égard; l'Angleterre n'a rien contre vous personnellement. Elle ne tient pas à la guerre, qui la fatigue et lui coûte ses richesses. Elle en achetera même la fin au prix de maintes concessions que sans doute vous n'espérez pas; mais pour vous donner la paix, elle vous impose une seule condition; c'est que vous l'aidiez à l'établir chez elle. — Moi, répliqua l'empereur, ah! qu'ai-je à faire en Angleterre? Ce n'est pas mon rôle, je suppose, d'y mettre la concorde; d'ailleurs, je ne vois pas comment j'y serais propre. — Plus propre que vous ne pensez, continua Marseria en pesant ses paroles; l'Angleterre est déchirée de discordes intestines. Les institutions se nuisent peu à peu; une sourde lutte la menace,

et jamais elle n'aura de tranquillité durable, tant qu'elle sera divisée entre deux cultes. Il faut que l'un des deux périsse : il faut que ce soit le catholicisme. Et, pour aider à le vaincre, il n'y a que vous. Etablissez le protestantisme en France, et le catholicisme est détruit en Angleterre Etablissez le protestantisme en France, et, à ce prix, vous avez une paix telle que vous la pouvez souhaiter. — Marseria, répliqua l'empereur, rappelez-vous ce que je vais vous dire, et que ce soit votre réponse : Je suis catholique, et je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion, parce que c'est la religion de l'Église, parce que c'est la religion de la France, parce que c'est celle de mon père, parce que c'est la mienne, enfin ; et loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici. — Mais, remarquez donc, reprit vivement Marseria, qu'en agissant ainsi, en restant dans cette ligne, vous vous donnez des chaînes invincibles. vous vous créez mille entraves ! Tant que vous reconnaîtrez Rome, Rome vous dominera; les prêtres décideront au-dessus de vous; leur action pénètrera jusque dans votre volonté; avec eux, vous n'aurez jamais raison à votre guise; le cercle de votre autorité ne s'étendra jamais jusqu'à sa limite absolue, et subira, au contraire, de continuels empiètements. — Marseria, il y a ici deux autorités en présence : pour les choses du temps, j'ai mon épée, et elle suffit à mon pouvoir; pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter; et elle aura raison; c'est son droit. — Mais, reprit de nouveau l'infatigable Marseria, vous ne serez jamais complètement souverain, même temporellement, tant que vous ne serez pas chef d'Église; et c'est là ce que je vous propose; c'est de créer une réforme en France, c'est-à-dire une religion à vous. — Créer une religion ! répliqua l'empereur en souriant; pour créer une religion, il faut monter au Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. Si une

telle fin convient à Pitt, qu'il la cherche lui-même ; mais, pour moi, je n'en ai point le goût. »

Ces dernières paroles me paraissent sublimes de sens et de sentiment chrétiens. Elles montrent Napoléon plus catholique que je ne l'aurais cru ; plus défenseur de la religion qu'il ne l'a été en action ; car sans le juger précisément, j'aurais voulu qu'il fît plus qu'il n'a fait sous ce rapport ; car il avait pour cela la puissance du génie et de la force !

LETTRE XXX.

Le carnaval à Rome. — Avis menaçants. — Anniversaire de la proclamation de la République. — Le jeune prince de Canino et sa sœur sont blessés. — Monsieur de Versigny est frappé par le stilet. — Soldat assassiné. — Le carême. — Cérémonies de la semaine sainte. — Bénédiction du *déjeûner de Pâques*. — *Notre-Dame-des-Jambons*. — Solennité de Pâques en 1850. — Tableau de l'entrée des Français commandé à Horace Vernet. — Nouveaux décrets de Mazzini. — Retour des Jésuites au collége Romain. — Emprunt à la maison Rothschild. — Décorations envoyées par le pape à l'armée expéditionnaire. — Combien elle en est fière. — Epée d'honneur offerte au général Oudinot. — Rome sera rendue à elle-même par le retour de Pie IX. — Dévouement qu'excite cet espoir. — Que fera le saint-Père à son arrivée dans la ville sainte?

Rome, le 2 avril 1850.

Avant de vous parler de la fête de Pâques à Rome, je veux vous dire comment s'y passent le carnaval et le carême. Je remonte un peu haut, comme vous voyez; mais c'est afin que vous ne perdiez aucune de mes ob-

servations, quelque peu savantes qu'elles soient : vous savez dans quel but je les fais.

Le samedi de l'ouverture du carnaval, la cloche du Capitole, qui ne sonne qu'en deux occasions, pour annoncer cette ouverture, et pour la mort des papes, s'ébranle et tinte. Alors, de la place du Peuple à la place de Venise, le prélat gouverneur de Rome parcourt le Corso dans toute sa longueur, assis au fond de sa voiture, en costume de cérémonie, et accompagué de ses domestiques en grande livrée. Le cortége marche lentement et avec solennité, et c'est à sa suite que les voitures de masques prennent la file, au milieu de toute la joie du peuple. Le Corso est alors si encombré, que les piétons passent entre les voitures et jusque dans les jambes des chevaux. Le grand plaisir de la fête, c'est de se jeter, les uns les autres, des poignées de petites dragées blanches appelées *confetti*, dont le pavé est bientôt couvert. On en jette, des maisons dans la rue, de la rue dans les maisons, des voitures aux trottoirs, des trottoirs aux voitures : c'est une pluie continuelle. Aux dames qui sont à leur fenêtre ou dans leur voiture, on jette des fleurs ou de charmants bouquets de bal. On voit des gens qui portent suspendue à leur cou une sacoche pleine des projectiles en usage et d'une multitude de fleurs, et qui ne se font pas faute d'envoyer les unes et les autres à leur adresse.

Tous les jours du carnaval, la file commence vers une heure, au son de la cloche, comme le premier jour. Elle est toujours ouverte par le gouverneur, et continuée par les conservateurs, en costume officiel. Ce n'est guère qu'après leur passage, qu'éclate la joie bruyante et folle de la multitude.

Une heure avant la nuit, ont lieu les courses des *barberi* (chevaux libres). On tire deux coups de canon à la place du Peuple ; deux autres coups répondent de la place de Venise, à l'autre extrémité du Corso. Alors quelques

agens de police commencent à faire retirer les voitures dans les rues adjacentes. Cette opération dure à peu près un quart-d'heure; mais la foule ne s'en inquiète point. Cependant, débarrassés des voitures, les agens reviennent aux piétons : « Allons! allons! reculez-vous, messieurs: veuillez bien vous retirer sur les trottoirs; » et d'autres allocutions amicales, qui ne produisent qu'un médiocre effet. Tout-à-coup, de la place du Peuple, accourt une charge de carabiniers à cheval, à travers toute cette masse de peuple. On comprend alors qu'il faut se ranger au plus vite, et on leur laisse le passage libre; mais à peine sont-ils passés, que le flot se referme derrière eux. Arrivés à la place de Venise, les cavaliers reviennent bride abattue à la place du Peuple. « Sauve qui peut! » Cette fois, les soldats échelonnés tout le long du Corso ne plaisantent plus; ils se fâchent presque, pour crier au peuple de faire place : c'est qu'en effet l'instant est grave. Quelques minutes après, excités par les clameurs du peuple, aiguillonnés par des pointes de fer ou de plomb, ou par des morceaux d'amadou brûlé qu'on leur attache sur le dos ou entre les jambes, les chevaux barbes s'élancent comme le vent dans le Corso, et passent comme l'éclair. La foule, qui s'est à peine ouverte devant eux, se referme aussitôt, et n'a plus qu'un désir, c'est de connaître le vainqueur. Quand les *barberi* arrivent à la place de Venise, terme de leur course, des hommes vigoureux les saisissent par la bride et les arrêtent, au risque souvent d'être renversés et foulés par eux. Le cheval vainqueur est conduit en triomphe, et les autres se retirent tout honteux par des rues détournées.

Après la course, les soldats à pied et à cheval laissent la rue libre; les voitures y rentrent, reprennent la file, et la guerre des bouquets et des *confetti* recommence. Puis, l'*Angelus* sonne à toutes les églises de Rome, les masques tombent, les voitures s'en vont, le paysan romain,

venu de loin pour voir la fête, s'arrête ou s'agenouille sur le pavé pour se signer et réciter avec dévotion l'*Ave*, *Maria*, selon son habitude, et reprend tranquillement ensuite le chemin de sa cabane.

Le riche et l'étranger vont au bal; car, dans ces jours d'agitation mondaine, les seuls de toute l'année, il y a un bal presque tous les soirs, masqué ou non masqué, soit aux ambassades, soit au Capitole, soit enfin dans les théâtres. Les bals du jeudi et du mardi gras sont fort courts; pour ne pas empiéter sur le vendredi ni sur le mercredi des Cendres, il est d'usage de les clore à onze heures du soir. L'administration de l'Opéra trouve un excellent moyen d'en donner un le samedi entre le vendredi et le dimanche, des jours prohibés. Elle le commence à minuit dans la nuit du vendredi au samedi. De cette façon, la fête peut durer jusqu'au matin sans offenser personne.

Le mardi gras, après le coucher du soleil, un divertissement fort original vient terminer le carnaval de Rome. Chacun arrive au Corso portant une lumière, cierge, bougie, ce qu'on veut ou ce qu'on peut, et le jeu est de chercher à éteindre celle du voisin, et de se garantir d'une pareille mésaventure. On crie à tue-tête : *Senza moccolo!* « à bas le lumignon ! » et ce disant, qui avec des mouchoirs, qui avec des cornets de papier, s'attaque à toutes les lumières, pour les éteindre. Mais il arrive souvent que, tout fier de la victoire remportée sur ses voisins, et promenant sa bougie en triomphe au-dessus des atteintes de la foule, on sent un vaste éteignoir invisible, lancé des fenêtres d'une maison, qui vient s'abattre sur cette pauvre flamme, aux grands applaudissements de la foule. Cette plaisanterie dure environ une heure, et fait le bonheur des Romains.

Cette année, le carnaval n'a pas été tout-à-fait aussi pacifique que je viens de vous le décrire.

La veille du jour où il devait commencer, des avis menaçants furent affichés dans les rues ou envoyés dans les maisons. On y enjoignait, au nom *di Christo popolo*, et sous peine du *pugnale* (poignard), de ne pas paraître dans le Corso, de ne pas tendre les balcons, de ne pas vendre des *confetti*, et de ne pas mettre des travestissements en location.

Le lundi, personne ne se montra dans le Corso, excepté une seule voiture, qui le traversa dans toute sa longueur, celle du jeune prince Bonaparte Canino, fils du prince de Canino, qui a joué un si malheureux rôle pendant la révolution dernière; sa sœur l'accompagnait. Cette apparition était un mépris authentique des menaces anonymes, et une protestation publique contre les erreurs politiques de son père ; le jeune prince fut aussi le seul, presque, à faire suspendre des tentures aux fenêtres de son palais. On peut donc dire qu'il s'est montré courageux ; mais les rouges avaient remporté la victoire sur les autres. Toutefois on comprit bientôt combien il serait honteux de leur céder; la commission même du gouvernement s'en émut, et il fut arrêté que l'on suivrait hardiment l'exemple du prince de Canino. En effet, les trois jours suivants, à la réserve du masque, défendu momentanément, le carnaval fut semblable aux années précédentes : le triomphe se trouvait du côté des *Noirs*, c'est ainsi que les Mazziniens nomment les partisans de l'ordre.

Mais arriva l'anniversaire de la proclamation de la *République*, et cet anniversaire devait être solennisé par ceux qui regrettent la chute d'un *si admirable* gouvernement: Mazzini en avait envoyé l'ordre : il fut exécuté. Démonstration, illumination, tentatives d'assassinats, et même assassinat consommé, rien n'y manqua.

Le vendredi, 9 février, jour de ce fameux anniversaire, après diverses consultations, afin d'aviser aux moyens sûrs de prendre leur revanche, les rouges renoncèrent à

jeter une liqueur corrosive à la figure des femmes dans le Corso, ainsi qu'ils en avaient fait la menace. Ils s'y promenèrent hardiment, *Messieurs et Dames*, trois par trois, quatre par quatre, pendant deux heures, mais sans nul profit pour leur *défunte république*. A sept heures du soir, des feux de Bengale verts et rouges illuminèrent la place Colonna, la place Sciara, le coin de la rue des *Convertite*.

Après une promenade brillante, les voitures allaient se retirer, pour laisser la place aux *Barberi*. Lorsque celle du prince Bonaparte, où se trouvait toujours sa sœur, se disposait à tourner l'angle du café militaire Ruspoli, un énorme bouquet fut lancé dans cette voiture. Le prince se baissa pour le ramasser ; au même moment, une grenade en verre, cachée dans le bouquet, éclata, blessa légèrement la jeune sœur du prince, mais le blessa assez grièvement lui-même au visage, à la main et à la cuisse. On le transporta dans une maison voisine, pour lui prodiguer les premiers soins.

Le soir, entre huit et neuf heures, un lieutenant du 2e bataillon de chasseurs à pied, M. de Versigny, fut frappé d'un coup de stylet, en rentrant chez lui; si le coup avait porté quelques lignes plus avant, M. de Versigny était mort... Il eut le courage, quoique blessé, de poursuivre ses assassins, le sabre à la main; n'ayant pu les atteindre, il mit cependant la police sur leurs traces, et on s'en empara. L'un des trois assassins a été condamné à mort, et les deux autres ont été envoyés aux galères à perpétuité.

Le lendemain de ce même jour, le matin, on a trouvé le cadavre d'un de nos soldats assassiné; il appartenait au 53e de ligne. L'assassin a aussi été arrêté.

Mais quittons ces tristes détails, pour revenir au carême qui suit le carnaval.

Le temps du carême n'a rien de bien frappant à Rome;

cependant quelques particularités le distinguent de celui des autres pays. Tous les divertissements publics sont suspendus; les restaurateurs sont obligés de fermer leur maison, le soir, à l'heure de l'instruction des paroisses, sauf à la rouvrir après. L'obligation du maigre ne s'étend qu'aux vendredis et aux samedis. Tout liquide, et même le chocolat à l'eau avec une mouillette de pain, peut se prendre le matin sans rompre le jeûne. Le jeudi de la mi-carême, au lieu de reprendre, comme en France, un souvenir des jours gras, on porte en procession à Sainte-Marie de la place du Peuple, une relique du voile de la sainte Vierge, et l'on découvre dans la ville les madones les plus révérées, qu'on laisse ensuite exposées jusqu'au jour de Pâques.

J'arrive à la semaine-sainte.

Tout le monde sait que les cérémonies de cette semaine attirent à Rome une foule d'étrangers; cette année, le pape étant absent, nous ne les avons point eues dans tout leur appareil. Toutefois je vous envoie quelques notes que j'ai recueillies à ce sujet.

Ces cérémonies commencent le dimanche des rameaux. C'est le souverain pontife qui bénit et distribue les palmes. Et à ce propos, on m'a rapporté un trait intéressant. Il n'y a qu'une seule famille qui fournisse les rameaux dans cette solennité : voici l'origine de ce privilége. Quand Sixte V fit élever sur la place de Saint-Pierre l'obélisque qui la décore, il avait expressément défendu à qui que ce fût de dire un mot, sous peine de mort, de peur que les exclamations de la foule ne troublassent les ingénieurs, ou empêchâssent les ordres des chefs d'arriver jusqu'aux ouvriers. Cependant, à un certain moment, les cordes se relâchent, elles s'étirent, elles vont se rompre, et l'obélisque, en tombant, va se briser sur le pavé. Une voix s'écrie : « De l'eau sur les cordes !... » Cette heureuse idée est un trait de lumière : les cordes sont mouillées, elles se raffermissent, et l'obélisque est assis pour

des siècles sur sa base de granit. C'est la famille du jeune marin qui avait osé rompre le silence qui jouit du privilége dont je vous parlais plus haut.

Je passe du dimanche des rameaux au mercredi-saint. Les ténèbres de ce jour se chantent à la chapelle Sixtine, à vingt-deux heures ; elle se terminent par le psaume *Miserere*. A Rome, on a de tout temps donné une attention particulière à ce chant de la pénitence ; et les compositeurs ont employé tout leur talent à le rendre sur des notes expressives et touchantes. L'un d'eux a si bien réussi, qu'un pape a ordonné qu'on ne le chantât qu'une fois l'année, et à la chapelle Sixtine exclusivement, le vendredi-saint. Il défendit en même temps, sous peine d'excommunication, à qui que ce fût, d'en prendre ou d'en donner copie.

Je vous disais plus haut que les ténèbres se commencent à Rome à vingt-deux heures : ceci demande explication. A Rome, et dans quelques villes de la Romagne, on on a conservé l'usage ancien et incommode de compter les heures à l'italienne, c'est-à-dire à partir du coucher du soleil ; ainsi, le soleil se couchant à six heures, la première heure est à sept, la seconde à huit, etc. A onze heures du soir, on dira qu'il est cinq heures de nuit. On ira ainsi jusqu'à six heures du matin. A sept heures, on ne fera pas comme nous avons l'habitude, on ne recommencera pas : il est une heure, deux heures ou trois heures ; mais il est treize heures, quatorze heures, quinze heures, etc., jusqu'à vingt-quatre heures.

Comme la variation du lever et du coucher du soleil empêche qu'on puisse fixer le commencement du jour d'une manière générale, on est obligé de faire marcher les montres et les horloges à la piste du jour. On les avance et on les retarde selon le cours du soleil. Aussi a-t-on dressé de petites tables qui indiquent à quelle heure il est midi tous les jours de l'année, ou plutôt,

comme on ne fait pas grand cas de l'heure vraie, quels sont les jours où l'heure change officiellement dans toute la ville. On loge ces petits tableaux, imprimés sur un papier mince et coupé en rond, dans la boîte de la montre. On voit par l'inspection de ces tableaux, que le changement d'heure ne se constate officiellement que quand il y a la différence d'un quart-d'heure, tous les huit ou quinze jours. On peut y voir encore que, dans toute l'année, il est impossible de trouver midi à quatorze heures. car il reste toujours entre seize et dix-neuf.

Après cette explication, je dois vous dire que Pie IX avait adopté, au commencement de son pontificat, la manière française de compter les heures.

Depuis le jeudi à midi jusqu'au *Gloria in excelsis* de la messe du samedi-saint, toute la ville sainte porte une expression générale de deuil. Les cloches se taisent, même pour sonner l'heure aux horloges publiques; ce sont des enfants qui vont l'annoncer dans les rues avec une espèce de crécelle. Il n'y a plus d'eau bénite dans les églises, plus de cierges sur les autels, plus d'encens; on ne fait plus le signe de la croix; lorsque le pape est à Rome, il ne donne plus sa bénédiction; les soldats portent l'arme renversée; les tambours détendus donnent un bruit sourd et lugubre. Un Français de ma connaissance étant allé dans ces jours chez une marchande de gants, pour en acheter une paire, celle-ci l'engagea très-sérieusement à les prendre noirs, « parce que, disait-elle, il est d'usage et de convenance de les porter ainsi cette semaine. »

Le vendredi-saint surtout est d'une tristesse étrange. Il semble que Jésus-Christ soit prêt encore à mourir pour les hommes, et que le malheureux Pilate vient de prononcer, le matin même, la sentence fatale.

Dans la journée du samedi-saint, on fait bénir, dans chaque famille, *le déjeûner de Pâques*, qui se compose invariablement d'une soupe aux œufs, qu'on ne mange

guère qu'en cette occasion, d'un gâteau composé d'une pâte très-épaisse au beurre et au fromage, gâteau énorme, sur lequel toute la maison peut vivre pendant huit jours, et d'un chevreau rôti, en souvenir de l'agneau pascal. Mais le chevreau ne se rencontre que chez les laïques ; tout le clergé romain est tenu de manger un agneau véritable.

Le curé de la paroisse vient exprès dans chaque maison faire cette bénédiction, à laquelle sont appliquées des indulgences. Les Romains sont tellement attachés à cette pratique, que les pauvres s'en vont demander à la porte des monastères de quoi préparer ce déjeûner. Ils s'adressent de préférence aux Capucins, qui leur donnent des œufs, un morceaux d'agneau et de *salame* (saucisson), avec deux ou trois verres de vin.

Ce jour-là encore, on lave toute la maison du haut en bas; il semble qu'on laisse, comme Jésus-Christ, toute la dépouille du vieil homme, pour renaître à une vie nouvelle.

La fin du carême semble être un second carnaval. Le soir, les rues sont pleines de gens qui se promènent pour voir les *Notre-Dame-des-Jambons*. Tous les charcutiers, et il y en a beaucoup à Rome, garnissent les plafonds et tous les murs de leurs boutiques de jambons, de saucissons, de cervelas. Ils arrangent tout cela avec beaucoup d'art, mettent de la verdure entre chaque pièce, et beaucoup de découpures de papier blanc et de papier doré; et toujours, au fond de leur boutique, une belle image de la Sainte-Vierge, entourée de jambons et de lampions. Il n'y a pas un de ces jambons ni une de ces saucisses qui ne soient garnis d'un ou de plusieurs lampions. Nous avons vu ce que je vous dis.

Quant à la solennité de Pâques, je n'ai rien à décrire, parce que le saint Père n'étant pas à Rome, il n'a pu officier. J'espère que nous aurons une cérémonie équiva-

lente le jour de Saint-Pierre, et que le pape en fera les frais. Alors, si je suis encore ici, je suivrai le cérémonial du commencement à la fin, et je vous en ferai part. Vous saurez seulement pour aujourd'hui, que nos soldats, préparés par le père Ferrand et par plusieurs autres prêtres français, ont satisfait au devoir pascal. Le jour de Pâques, le cardinal Altiéri, membre de la commission des trois cardinaux, s'est rendu à Saint-Louis-des-Français. Le cardinal-vicaire, Mgr Patrizzi y était venu huit jours auparavant donner la communion à un grand nombre d'entre eux.

Voici maintenant quelques nouvelles diverses.

Le tableau de l'entrée des Français à Rome va être fait par Horace Vernet, qui en a été chargé par le gouvernement français, et qui est arrivé ici au commencement de janvier. Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'Horace Vernet est colonel de la garde nationale de Paris, il en porte l'uniforme, tout chamarré de croix.

Vous dirai-je que ces jours-ci il est parvenu aux Romains une série de nouveaux décrets de Mazzini, par lesquels il remplace, dans le triumvirat, Armillini, qui a donné sa démission, par M. Montecchi; garantit aux fonctionnaires de la république (qu'il avait déclaré continuer, peu après sa fuite), leurs emplois et leurs traitements; repousse l'accusation de l'égorgement des prêtres à Saint-Calixte, imputé à leur république, et condamne, sans doute pour se venger, à la peine de mort le colonel commandant à Saint-Calixte. *La jeune Italie* a aussi condamné Pie IX à la peine de mort : il est mis hors la loi... Peut-on porter plus loin l'aberration de l'esprit, et le manque de bon sens, pour ne pas dire de tout sentiment droit?

Le collége Romain, dont les Jésuites avaient été si indignement chassés, leur a été rendu, et leurs écoles commencent à refleurir. Plusieurs de leurs savants professeurs

ont mis à profit leur exil en se livrant à de nouvelles recherches scientifiques, et à des travaux qui enrichiront encore la somme de leurs connaissances; ils ont visité, en Allemagne et en Angleterre, les universités célèbres qui s'y trouvent, et ils ont étudié leurs méthodes.

Plusieurs fois, pendant la république, on a tenté d'incendier ce collége Romain; malgré les prompts secours qui ont été portés, le feu a détruit une chambre à laquelle les jésuites tenaient beaucoup, et qui était en vénération à Rome et dans le monde entier : celle de Saint-Louis-de-Gonzague.

Le grand obstacle à la rentrée du pape est enfin levé. L'emprunt souscrit, par la maison Rothschild de Paris, s'élève à la somme de 40 millions de francs. Le célèbre banquier livre les 10 premiers millions à 78 pour °/₀, en se réservant le bénéfice que pourra lui procurer la négociation des 30 millions restants. M. de Rothschild trouve la garantie de son emprunt dans les conditions particulières de solidité et de durée que présente le gouvernement pontifical, soit en lui-même, soit par sa position au milieu de gouvernements amis qui l'entourent de sympathie et de respect.

L'intérêt auquel l'emprunt a été consenti est élevé. Il est de 6 francs 41 centimes pour °/₀. Il n'était pas possible d'espérer des conditions meilleures dans les circonstances présentes, à moins que les puissances catholiques n'eussent consenti à garantir le prêt, ce que leur position respective ne leur a sans doute pas permis de faire. On dit que le premier emploi qui sera donné aux fonds sera de retirer de la circulation le papier-monnaie de la république. A Rome et à Portici, l'accord paraît général sur ce point. Ce papier, après la réduction de 35 pour °/₀ qu'il a subie, représente encore, suivant la notification du 24 décembre 1849, une valeur de 2,692,000 écus romains, soit 14,456,040 francs. Cet emploi réduirait les 40 millions de l'emprunt à 25,534,960 francs.

C'est avec cette somme qu'il faudra pourvoir à la réorganisation de l'armée, au paiement de l'arriéré et aux dépenses courantes, accrues encore des 2,564,000 francs, représentant l'intérêt annuel de l'emprunt. La difficulté est réelle; mais avec Pie IX à Rome, avec la confiance rétablie, avec les sources de la fortune publique rouvertes, avec une administration intelligente, elle n'a rien d'inquiétant.

Ne croyez aucun des bruits que l'on a fait courir sur les Français, au sujet du retour du pape, tant de fois annoncé et contredit. Les vraies causes de ces remises ont été l'emprunt et la réorganisation des troupes pontificales à assurer.

Le saint Père a envoyé des médailles et des décorations pour l'armée expéditionnaire. Les médailles sont distribuées à tous indistinctement, selon le désir de Sa Sainteté : elles représentent, d'un côté, le symbole du siége apostolique romain ; et, de l'autre, cette courte épitaphe :

PIUS IX. PONT. MAX. ROMÆ. RESTITUS ARMIS COLLATIS ANNO MDCCCXLIX.

Le nombre des décorations est de cinq cents environ. Les lieutenants, sous-lieutenants, sous-officiers et soldats ont eu le brevet et la croix de *chevaliers* de Saint-Grégoire; le brevet et l'étoile de *chevaliers* de l'ordre de Pie IX ont été conférés aux capitaines, chefs de bataillon et lieutenants-colonels; les colonels et quelques autres officiers ont reçu le diplôme d'*officiers* de Saint-Grégoire ; enfin tous les grades supérieurs, généraux de brigade, généraux de division, portent l'étoile d'*officiers* de l'ordre de Pie IX.

Notre armée est heureuse et fière de ces décorations; ceux surtout qui ont reçu les insignes de l'ordre de Pie IX

en sont ravis, car le bon goût et l'éclat de ces insignes sont remarquables : on dit que le saint Père lui-même en a tracé le dessin. Nos officiers, bons juges en cette matière, en sont émerveillés. Quelques-uns même emploient une expression qui peint bien le sentiment qu'ils éprouvent : « Ils sont, disent-ils, *amoureux* de leurs décorations. »

Un officier d'état-major (devinez lequel) disait avec orgueil, il y a peu de jours, en montrant la croix d'honneur et l'étoile de Pie IX qui brillent sur sa poitrine : « Maintenant j'ai assez de décorations, je n'en désire plus d'autres ; voici la croix de mon pays, et voici celle du pape, c'est-à-dire de mon souverain spirituel : cela me suffit, je suis content. »

Vous savez sans doute qu'une souscription avait été spontanément ouverte, pour offrir une épée d'honneur au général Oudinot, lorsqu'il fût rappelé en France ; cette épée lui a été remise par le général Molière, avec une lettre très-flatteuse pour le général Oudinot. On a employé de préférence, pour le dessin, la gravure sur pierres dures orientales, la mosaïque et la ciselure, en un mot, les arts romains, afin que ce présent fût plus approprié au caractère de la ville éternelle, maîtresse des monuments et des arts. Voici l'inscription que porte l'épée :

GLI AMICI DE L'ORDINE IN ROMA ALL GENERALE OUDINOT, DUCA DI REGGIO. AGOSTO 1849.

Enfin *Rome va être rendue à elle-même, reddita Roma sibi est.* On attend le pape tous les jours ; on commence les préparatifs pour élever les arcs sous lesquels il passera en se rendant à Saint-Pierre, où il a fait sa dernière prière le 24 novembre. Du moment où cet espoir s'est fait sentir, les œuvres de charité personnelle, trop long-temps

interrompues par les bouleversements politiques, ont été reprises à Rome avec une ardeur et un dévoûment qui donnent un noble démenti aux calomnies révolutionnaires contre les hommes religieux. Ceux-là mêmes qui ont le plus souffert dans leur fortune pendant la république sont aujourd'hui ceux qui montrent la plus inépuisable générosité. Parmi eux figurent en première ligne la famille Borghèse, dont les domaines ont éprouvé de si cruels ravages, et qui, au lieu d'y porter remède, prodigue toutes ses ressources pour le soulagement des malheureux à Rome, à Frascati et dans ses terres de Nettuno. C'est ainsi que se vengent les vrais disciples de l'Evangile.

Que fera-t-il à son arrivée dans sa ville sainte, le bien-aimé saint Père? Ecoutez ce qui se dit, ce qui se répète de tous côté, sous forme de souhaits et de désirs qui paraissent sincères.

« On nous demande si, pour cicatriser nos plaies, il ne serait pas à propos de nous concéder des constitutions libérales à outrance, voltairiennes ou sociales, peu importe, comme les journaux rouges de tous les pays en expriment le désir. Mais nous, Romains, nous avons été corrigés et détrompés par une triste expérience qui nous coûte un déficit de plus de dix millions d'écus, sans compter les autres maux qui nous ont été légués par la république païenne de Mazzini. Nous préférons donc à ce système régénérateur, les promesses bienveillantes du souverain pontife, nous attendons de lui la restauration du pouvoir paternel sur la famille, l'administration de la commune par la commune, et de la province par la province, sous la direction d'un gouvernement juste et bienfaisant, fort et indépendant. Familles, communes et provinces pourront être entendues par un tel gouvernement; mais il n'y aura plus cette intimidation qui engendre la révolution et l'anarchie, la banqueroute et le dernier paroxisme de la misère. »

Pour remédier à ces maux, nous demandons l'indépendance du pape comme prince temporel, afin que, comme prince spirituel, il puisse assurer avec toute liberté d'action cette haute et puissante direction religieuse et morale, qui seule sauvera la société humaine sur le penchant de l'abîme de l'anarchie où entraîne l'athéisme païen.

Cette politique des vrais Romains me paraît la plus sage de toutes. Puissent-ils s'y rendre fidèles! Tels sont mes vœux; j'ajoute que ce sont mes espérances. La souveraineté temporelle du pape, seule garantie de son indépendance au spirituel, étant une nécessité universellement sentie, on ne peut mettre en doute son prochain rétablissement. Les bavardages et les bravades de la jeune Italie n'y pourront rien. On leur dira : Peu importe au monde qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas une vieille ou une jeune Italie; mais il lui importe que le pape soit au Vatican, et qu'il y soit pontife, père et roi!

LETTRE XXXI.

Le retour du pape est arrêté. — Le saint Père interdit les démonstrations dispendieuses. — Officiers de l'escadre d'évolution reçus par Pie IX à Portici. — Notification de la commission du gouvernement pontifical, et itinéraire de la rentrée du souverain pontife. — Cause qui a pu déterminer son retour. — Foi des soldats français. — Zèle du Père Ferrand. — Préparatifs. — Fureur des républicains. — Leurs odieuses menaces. — Disposition des troupes françaises. — Aspect de vie que reprend Rome. — La garde-noble et la garde suisse. — Désir du peuple de revoir son souverain et son père. — Voyage du pape, depuis Portici jusqu'à Velletri. — Témoignages d'amour qu'il reçoit partout. — Touchante séparation de Pie IX et de Ferdinand. — Eloges dus au roi de Naples. — Spectacle sur mer donné au pape à Terracine. — Protestation des représentants de la *Jeune-Italie*. — On veut retenir le pape à Terracine. — Fausse opinion qu'on lui donne des Français. — Noble réponse du Saint-Père. — Grandeur d'âme du pontife à l'égard de ses ennemis.

Rome, le 10 avril 1850.

Je vous écris aujourd'hui, heureux de vous annoncer que définitivement le retour du pape dans ses États est fixé au 12 de ce mois. Des bruits faux ont donné plusieurs

fois des espérances qui ne se sont pas réalisées ; mais maintenant la chose est certaine.

A la suite d'un consistoire tenu à Portici, le cardinal Antonelli a annoncé officiellement au corps diplomatique la volonté expresse du saint Père de rentrer à Rome sitôt Pâques fini, les solennités de la Semaine-Sainte ne permettant pas qu'on se mît en voyage avant cette époque. Déjà des ordres, partis des divers ministères, sont expédiés aux provinces par lesquelles le pape doit passer. Le saint-Père a formellement interdit toute espèce d'arc de triomphe, d'illuminations et autres démonstrations semblables, payées par le budget. Après les pertes que Rome a éprouvées, on reconnaît en cela une nouvelle preuve de bonté de la part de Pie IX.

Dans la journée du 25 mars, tous les officiers de l'escadre d'évolution, ayant à leur tête l'amiral Parseval et l'ambassadeur de France, M. de Rayneval, ont été reçus par Pie IX, au château de Portici. Cette résidence, m'a-t-on dit, n'a de remarquable que sa situation, l'ameublement en est très-modeste, les tentures sont fanées, les salles désertes ; l'état-major s'est réuni dans un vaste appartement qui précède la salle du trône, et dans lequel se trouvaient plusieurs chambellans et le secrétaire intime de sa Sainteté, Mgr Boroméo. Sur l'invitation du chef des camériers, et conformément au cérémonial adopté, chacun quitta ses gants avant d'entrer dans la salle du trône.

L'amiral, après avoir exprimé au pape, au nom des officiers de l'escadre, toute la reconnaissance qu'ils lui devaient, pour l'audience qu'il daignait leur accorder, ajouta qu'il aurait été fier de l'escorter jusque dans ses États.

Pie IX lui répondit :

« Je suis heureux, Messieurs, de recevoir des officiers de l'escadre française ; je n'oublierai jamais ce que la France a fait pour moi, dans l'intérêt de l'Eglise et du droit que je tiens de notre divine religion. J'ai connu plu-

sieurs officiers de l'armée française; je les revois toujours avec bonheur; ils m'ont procuré, durant mon séjour à Gaëte, toutes sortes de consolations. Je voudrais pouvoir bénir la France comme je vous bénis en ce moment... »

A ces mots, tous les assistants s'inclinèrent, et MM. Parceval et de Rayneval, s'étant agenouillés, baisèrent l'anneau du pape. Les trois aumôniers de l'escadre qui étaient présents à l'audience, baisèrent la main du saint Père, et chacun sortit en marchant à reculons.

La commission du gouvernement pontifical a donné la notification suivante, à l'occasion de la rentrée du saint Père dans Rome :

« La divine Providence, après avoir rendu aux États du Saint-Siége, par le moyen des braves armées catholiques, l'ordre qui avait été troublé et détruit par les déplorables excès d'une insurrection funeste, daigne aujourd'hui mettre le comble à sa haute faveur, en rendant le souverain pontife à l'attente générale de ses dévoués sujets, qui voyaient avec douleur se prolonger les jours amers de la violente séparation, tandis qu'il n'était pas moins pénible pour le saint Père de rester si long-temps éloigné de ses enfants bien-aimés. Appelé jusqu'ici à le représenter, nous avons à remplir le plus agréable des devoirs, en donnant aux populations de l'état pontifical la nouvelle d'un retour si désiré, qui réalise le vœu généreux des puissances amies, en rétablissant l'auguste chef de l'église catholique dans ses États temporels. Nous avons donc lieu de nous promettre qu'outre les démonstrations des fêtes extérieures, on aura généralement à cœur les fêtes durables de fidélité et d'attachement pour le très-excellent Père et souverain, résultant de l'observation des devoirs imposés par l'obligation de la justice et le sentiment de la gratitude. Ainsi sera satisfaite la confiance qu'il a dans l'amour des honnêtes gens; ainsi seront pleinement récom-

ensées ses sollicitudes paternelles pour leur véritable et onstant bien-être.

» L'entrée de Sa Sainteté dans la capitale, par la porte aint-Jean, aura lieu, suivant ce qu'il a été réglé, vendredi, 12 courant, vers quatre heures de l'après-midi. Sa Sainteté, après avoir visité la basilique patriarcale de Latran, se rendra avec son cortége par la place du Colysée, la place des Apôtres, la rue Popolo, à la basilique patriarcale du Vatican, et de là, elle montera au palais apostolique. »

Cet itinéraire a été un peu modifié. On a réclamé la faveur de voir Pie IX traverser les quartiers les plus populeux de la ville, tant on est avide de contempler ses traits, après son long exil, et de recevoir sa bénédiction.

Je vous conterai ici, à l'oreille, un petit secret politique, qui, pour être de mon cru, n'en a pas moins une valeur véridique que l'on ne contredit ni n'avoue.

Notre armée a pris en affection l'église de Saint-Louis-des-Français, sans doute parce qu'elle y trouve une terre et des usages français, puis un clergé national, toujours prêt à lui rendre service dans les limites de son pieux ministère, et, en outre, des cénotaphes élevés à beaucoup de nos officiers et soldats tués pendant l'expédition. Eh bien ! dans cette église, des offices, des prédications spécialement appropriés aux militaires, se sont succédés pendant tout le carême.

Nul ordre du jour, nulle contrainte morale; nulle propagande occulte n'engageaient à s'y rendre, et cependant ceux qu'on désirait y voir y sont venus en grand nombre. Or, je ne crains pas de l'avouer, et c'est là mon secret, cette manifestation spontanée, entièrement individuelle et volontaire du sentiment religieux et moral de notre armée, rapportée à Portici, n'a peut-être pas été sans influence sur la résolution du retour.

Du reste, les journaux français ont dû vous rapporter

quelque chose des succès apostoliques du révérend P. Ferrand, dans cette circonstance; l'empressement de militaires de tous grades, à recueillir la belle et franche parole de leur éloquent compatriote, a été général.

Nous avons dû complimenter le bon Père qui, le soir après avoir si bien su parler aux intelligences cultivées pendant le jour, savait se mettre à la portée du soldat, et soutenir un langage en rapport avec ses habitudes et ses sentiments. Les Romains eux-mêmes, qui admirent rarement, ont admiré cet élan de nos troupes; et c'était, en effet, un spectacle unique, un tableau noble et touchant, que de voir, pendant les fêtes de la Semaine-Sainte, l'élite des Français résidant à Rome, et les familles des princes romains, qui tous savent notre langue, enchâssés au milieu d'une large couronne de troupiers français, écoutant debout et immobiles les sublimes vérités de l'Évangile.

Les cavaliers seuls, à raison de l'éloignement de leur quartier, n'avaient pu assister à ces conférences; mais, grâces aux facilités données par le brave colonel des dragons, M. de La Chaise, l'infatigable Père Ferrand a pu les évangéliser à leur tour dans une église voisine de leur résidence.

Un journal romain a payé, dans un article français, un tribut de justice aux heureux effets de ces prédications, qui n'ont pu qu'élever, à ses propres yeux, comme aux yeux de tous, la dignité morale du soldat.

Je reviens au saint Père. Bien qu'il ne doive y avoir, comme je vous l'ai marqué, aucune manifestation officielle, on ne peut pas néanmoins songer à comprimer l'élan de la population, et je sais qu'on prépare des illuminations; je ne doute pas que la cité entière ne soit ornée et parée, et que ce jour ne soit un des plus beaux jours de la ville éternelle.

Les républicains sont furieux de ces dispositions, et ils

ont recours aux plus odieuses machinations pour tuer l'enthousiasme qui gagne tous les cœurs. Leur audace a été jusqu'à afficher, au *Corso*, des écrits incendiaires où l'on désigne à la vengeance de la secte les hommes connus par leur fidélité et leur attachement au souverain pontife; où l'on menace *du poignard* tous ceux qui oseraient se porter à la rencontre *de* L'ABBÉ MASTAÏ, car c'est ainsi qu'ils appellent le vicaire de Jésus-Christ. Ce système d'intimidation ne réussira pas, et les rouges en seront pour leurs lâches menaces. Vous pensez bien d'ailleurs que nous avons les yeux ouverts sur eux, et qu'ils passeraient un vilain quart-d'heure, s'ils se permettaient la plus légère violence!... Nos ordres à cet égard sont précis.

Le général Baraguay-d'Hilliers a déjà envoyé un de ses officiers d'état-major complimenter le pape à Terracine. Lui-même part demain pour Velletri, où il attendra le saint Père; nos troupes sont échelonnées depuis cette ville jusqu'à Rome, et elle se rabattront successivement pour escorter le pape, et le suivre dans sa capitale.

Bon nombre d'étrangers sont accourus pour assister au retour de la papauté exilée. On voit circuler dans les rues les équipages de la noblesse, du sacré-collége et du corps diplomatique. C'est la fortune de Rome qui revient avec Pie IX. Puisse cette leçon faire comprendre à ses sujets qu'ils ne seront heureux qu'avec lui et par lui! Sans lui, la ruine, la misère universelle ; avec lui, la prospérité, l'aisance générale !...

On dit que la garde-noble n'a pas été mandée pour escorter le pape. S'il en est ainsi, ce sera justice. Est-il convenable de voir prendre part au triomphe de l'illustre exilé ceux qui ne surent que l'abandonner lâchement au jour du danger? La garde suisse, voilà celle qui doit entourer le souverain pontife; elle a gagné cet honneur par sa fidélité a toute épreuve.

Encore quarante-huit heures, et nous nous incliner sous la main bénissante du martyr pontife. Je me hâte de vous faire partager la joie que nous aurons éprouvée ce grand spectacle, aussitôt que je serai libre. Je ne vous parlerai pas de moi personnellement, car je suis un bien petit personnage au milieu d'une telle solennité; mais faisant partie de l'état-major, vous pouvez être sûr que partout où il sera je m'y trouverai.

Pie IX a quitté le palais de Portici le 4 avril, à midi et demi. (Je puise tous mes détails à des sources officielles, et vous pourrez donc sans crainte vous en faire l'écho.) Un convoi spécial du chemin de fer devait servir au voyage de la première journée de Portici à Caserte; le saint Père monta dans le wagon du milieu avec les cardinaux Dupont, Antonelli et Riaro-Sforza. A la porte de Naples, au croisement de la voie, il y eut un temps d'arrêt; là stationnait une brillante musique militaire. Une foule nombreuse, accourue des faubourgs, remplissait l'air de cris de joie. Trois quarts d'heure après, c'est-à-dire à deux heures, le convoi arrivait à Caserte.

Le roi, entouré des princes de sa famille, attendait devant la station, debout, la tête découverte. Lorsque le saint Père descendit le marchepied du wagon, Sa Majesté mit les deux genoux à terre, baisa la main, puis le pied du souverain pontife. Les voitures de la cour conduisirent l'illustre voyageur et sa suite au palais. La reine, entourée de ses enfants, attendait sous le vestibule. Le pape, suivi alors de toute la famille royale, monta le magnifique escalier du palais, pour se rendre à la chapelle. Là, age-

nouillé seul sur les marches de l'autel, il pria pendant quelques instants. Les cardinaux étaient à genoux sur les degrés inférieurs. La famille royale, à gauche, les officiers et les dignitaires de service, dans la nef.

Le 15, l'auguste Pontife s'est rendu de Caserte à Capoue, dans les voitures de la cour de Naples. Le départ a eu lieu à neuf heures. Le chemin était entièrement bordé par les plus beaux régiments de l'armée napolitaine. Toutes les populations étaient accourues, en habit de fête, des branches d'olivier à la main, s'agenouillant au passage du saint Père, et faisant entendre force *vivats*.

De Capoue, il s'est rendu à Sezza, où le roi de Naples et la famille royale sont venus le rejoindre.

Jusque-là, le cortége se composait des cardinaux Antonelli et Asquini, du comte Ludolf, ministre de Naples à Rome, et de quelques prélats appartenant à la cour pontificale, et du cardinal Dupont, que le gouvernement français a revêtu d'un caractère officiel pour tempérer ce qu'il peut y avoir de trop militaire dans la mission confiée à un général en chef.

De Sezza, le souverain pontife, voulant revoir la ville hospitalière qui a servi de première étape à son exil, est parti pour Gaëte.

On s'arrêta en passant au pont du Garigliano ; le saint Père, qui n'avait jamais eu occasion de voir un pont suspendu, a mis pied à terre pour l'examiner de près. Les habitants de la petite ville de Tracta, qui couronne le sommet d'une colline sur la rive opposée, s'étaient réunis auprès de ce pont, on y portait même les vieillards.

L'auguste pontife dut s'arrêter au milieu de cette population pressée, qui, tout entière, voulait approcher de sa personne. Le roi, toujours présent, dut intervenir lui-même. C'était chose charmante, que de voir Sa Majesté au milieu

de ces bons paysans, écartant de la personne du souverain pontife les plus téméraires, qui se vengeaient sur lui et sur le prince royal, en leur baisant les mains, et les tirant par l'habit pour fixer leur attention. On gagna ensuite Mola, puis enfin Gaëte.

Le faubourg de Gaëte était pavoisé d'un bout à l'autre, entrecoupé d'arcs de triomphe avec des inscriptions de reconnaissance; car si le saint Père a trouvé un pieux asile sur ce promontoire écarté, il a su y répandre ses bienfaits. Aussi est-il impossible de décrire les témoignages d'allégresse des habitants.

A l'entrée de la ville, le canon des forts se mêla au son des cloches; une double rangée de soldats formait la haie jusqu'à la cathédrale. Les dernières excitèrent vivement l'intérêt du saint Père et de tout le cortége. Elles étaient formées de petits troupiers de dix à quinze ans, *en tenue* parfaite, et par rang de taille, avec des fusils diminuant de volume dans les mêmes proportions.

Le roi Ferdinand a eu l'heureuse idée de former une sorte d'école militaire de tous les enfants de troupe, dont l'éducation était jusque-là plus ou moins abandonnée au hasard. Ils sont réunis dans une belle caserne de Gaëte, avec d'excellents instructeurs, des officiers de choix et un général-gouverneur. Habitués de bonne heure à l'ordre, au travail, à la discipline, ces jeunes gens *feront plus* tard de très-bons soldats; et le roi, tout en accomplissant une œuvre philantropique parfaitement entendue, pourra retirer de grands avantages de cette institution, qui date de la présence du saint Père à Gaëte.

Après les cérémonies de l'église, les réceptions eurent lieu à l'évêché, aujourd'hui palais archiépiscopal, par création de Pie IX.

A Valmontone, l'enthousiasme fut tel, que le peuple rompit les lignes de soldats formant la haie sur *le chemin* qui conduisait à l'église le souverain pontife; alors, en se

précipitant aux pieds du pape pour les couvrir de ses baisers et de ses larmes, le peuple, dit-on, semblait faire une mosaïque humaine.

Partout éclatèrent les mêmes transports, le même enthousiasme. Toutes les villes, tous les villages, les moindres bourgades ont rivalisé d'attachement et de fidélité.

Lorsque le cortége parvint aux dernières limites des États napolitains, les voitures s'arrêtèrent, l'heure des adieux était arrivée. La séparation fut émouvante et solennelle. A peine Sa Sainteté était-elle descendue de sa berline, que le roi et le prince de Calabre se jetèrent à ses pieds, et rendirent un dernier et suprême hommage de leur foi catholique.

Ferdinand II, toujours agenouillé, demanda la bénédiction pontificale. « Oh! oui, de toute mon âme, s'écria le saint Père d'une voix émue, oui, je vous bénis, je bénis votre famille, je bénis votre royaume. Que pourrais-je dire pour vous exprimer ma reconnaissance de l'hospitalité que vous m'avez donnée!

— » Très-saint Père, répondit le roi, je n'ai rien fait qu'accomplir le devoir d'un chrétien. — » Oui, reprit le souverain pontife, dont l'émotion était croissante, oui, votre affection filiale a été grande et profonde. » Alors, relevant l'auguste monarque, il le pressa sur sa poitrine, le serra contre son cœur, et l'embrassant avec effusion, il remonta dans sa voiture. La famille royale et les personnes qui l'accompagnaient vinrent ensuite lui baiser les pieds, et le cortége se remit en marche.

Quelque jugement que l'on puisse porter sur le gouvernement du roi de Naples, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a noblement et chrétiennement rempli ses devoirs envers le pontife exilé; il faut rendre également un juste hommage à sa conduite, qui fut, en cette occasion, toujours empreinte du plus complet dévouement, de la

générosité la plus délicate. Dieu lui en tiendra compte, certes, et lui rendra en bénédictions toutes les attentions qu'il a prodiguées à son représentant sur la terre!...

A quatre heures trois-quarts, on entra à Terracine, au son des cloches et au bruit du canon de la petite batterie qui couronne le môle. Terracine est à quelques milles de la frontière, tout-à-fait sur le bord de la mer. Le saint Père mettait le pied sur le territoire de ses États : quelle ne dut pas être son émotion!

Les députations qui s'étaient portées à sa rencontre, ont voulu, en lui présentant les clefs de la ville, le complimenter : les larmes ont interrompu leurs harangues ; l'attendrissement était général.

Sur la route que le saint Père devait parcourir, depuis Naples jusqu'à Genzano, de nombreux détachements de l'armée napolitaine avaient été échelonnés, pour veiller à sa sûreté et fournir des postes d'honneur aux stations ; à Genzano, ils devaient faire place à une escorte française. Lorsque le saint Père traversa Terracine, il était entouré par un piquet du 1er régiment des hussards de la garde.

Depuis bien avant les portes de la ville, des arbustes verts formant une double haie avaient été plantés et multipliés à l'infini, autour des places et le long des rues. Pie IX descendit à l'église du Borgo ; elle était toute jonchée de fleurs. De là, il se rendit au palais du gouvernement, où l'on avait préparé pour le recevoir les appartements de son prédécesseur, Grégoire XVI.

Entre le palais et la mer, règne une plate-forme demi-circulaire ; c'est là que la population était réunie, attendant avec impatience que le souverain pontife parût au balcon, pour la bénir. Des acclamations prolongées et souvent répétées, lui prouvèrent qu'il avait bien fait de revenir au milieu de ses sujets.

Rentré dans ses appartements, il y reçut le clergé et les

employés civils et militaires de la localité. Tous les membres du cabinet étaient venus de Rome pour prendre les ordres de leur souverain.

Il tint aux officiers un langage très-digne et très-opportun sur la fidélité du serment, première obligation des militaires, et sans laquelle il ne pouvait y avoir pour l'armée que honte, pour le pays que désastre et malheur : « Il faut espérer, ajouta-t-il, que l'enseignement du passé sera utile pour l'avenir. »

Lorsque la nuit commença, les illuminations les plus brillantes et les plus pittoresques vinrent démontrer le zèle de la municipalité.

C'était, dit-on, un spectacle vraiment féerique. Il paraît que la localité s'y prête d'une façon admirable. Terracine est adossé à des rochers à pic, d'une hauteur prodigieuse, et qui sont couronnés par d'énormes arceaux de l'ancien château de Théodoric. De l'autre côté, se trouve une baie arrondie dont les flots viennent expirer au pied du palais.

A huit heures, toutes les haies d'arbres verts qui garnissaient la ville se métamorphosèrent en cadélabres ; les rochers, les ruines du château s'éclairèrent de mille feux de Bengale qui se reflétaient au loin ; puis la mer parut tout-à-coup chargée d'une flotille immense. On avait envoyé au large de gros bateaux chargés de lanternes ; chacune de ces lanternes était fixée sur un morceau de liége qu'on déposait sur les vagues. La brise du soir eut bientôt éparpillé ces mille lampions, les poussant en tous sens vers la rive, jusqu'à ce qu'ils vinssent échouer sur le sable, après avoir décrit des cours divers, suivant les courans, et figurant parfaitement les tentatives de barques qui, le fanal allumé, cherchent à aborder au milieu de la nuit.

Le saint Père a pris intérêt à ce spectacle enchanteur ; il se retira à onze heures, en laissant voir à ceux qui l'entouraient sa confiance dans les vues de la Providence.

Le jour où Pie IX a mis le pied dans ses Etats, les quelques représentants de la *jeune Italie* qui se trouvent ici n'ont pu s'empêcher de protester contre *cette violation des droits du peuple*, et d'engager ledit peuple à *relever son drapeau*, au moment où *l'étranger* (la France) arbore la *bannière de la tyrannie sacerdotale*.

Ce manifeste était affiché en une centaine d'endroits dans la ville; la police s'est contentée de faire arracher ces placards. De semblables choses, aujourd'hui, ne sauraient avoir d'écho; le fond de la population est *papiste* du haut en bas.

Le saint Père s'est reposé toute la journée du dimanche, 7 avril, à Terracine.

A ce propos, je vais vous rapporter un mot que Pie IX a prononcé à notre sujet, et qui peint ses dispositions, ainsi que la fermeté dont il a eu besoin pour vaincre les obstacles qu'on élevait encore devant lui. On s'était flatté de le retenir à Terracine, dont le palais avait été magnifiquement meublé. Après une foule de raisonnements dont la conclusion était toujours : « Il y a péril à venir se remettre entre les mains des Français. » — Au moins, très-saint Père, dit le personnage qui portait la parole, ayez soin de votre dignité, et n'exposez pas aux railleries d'une armée sans foi, votre divin caractère. Vous verrez que les soldats frànçais mépriseront vos bénédictions, et ne voudront pas s'agenouiller pour les recevoir; quel scandale ne sera-ce pas?... » — « Eh bien! répondit le pontife, s'ils ne veulent pas s'agenouiller, je les bénirai debout!... » Ces paroles mirent fin à la conversation.

J'avoue que je me suis senti rempli d'indignation pour celui qui l'a provoquées, et qui a voulu donner de nous une si lâche opinion. Heureusement que la grande âme de Pie IX ne s'y est pas arrêtée, et qu'il a su mieux nous apprécier!

De Terracine, le saint Père a dû se rendre à Velletri. A partir de là, il se trouvera entièrement sous la garantie de la France, et sous la sauve-garde de notre seul drapeau. Les mesures les plus sévères ont été prises par notre général en chef, pour que la route soit convenablement gardée. Un régiment de chasseurs à cheval est parti pour le service de l'escorte.

LETTRE XXXII.

Rentrée du pape à Rome. — Tentatives des ennemis de l'ordre. — Le peuple méprise leurs menaces. — Attitude de la foule. — Préparatifs dans les rues et dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. — Triste contenance des républicains. — Troupes échelonnées sur le passage du pape. — Empressement pour voir le saint Père. — Son arrivée. — Son entrée dans la basilique. — Bonté qu'il témoigne à des ecclésiastiques français. — Il se rend à Saint-Pierre. Ordre du cortége. — Le Saint-Père vénère la statue du premier apôtre. — Acclamations au retour du général en chef. — Distinction accordée au Père Ferrand. — Satisfaction de Pie IX. — Combien il apprécie le dévouement de la France. — Impression que la vue du saint Père produit sur l'armée française. — Confiance que le pontife lui témoigne. — Brillantes illuminations. — Fêtes durant trois jours. — *Te Deum* à l'Ara-Cœli. — Impudent mensonge des Mazziniens.

Rome, le 13 avril 1850.

C'est sous l'influence des impressions les plus vives, que je vous écris... De ma vie je n'ai vu, de ma vie je ne verrai un spectacle aussi touchant, aussi magnifique... J'ai assisté hier à la rentrée du pape dans sa capitale,

après dix-sept mois d'exil !... Je n'étais pas seul à juger; j'étais avec des hommes qui connaissent la ville, qui connaissent le monde, et je puis vous assurer que l'accueil fait à Pie IX a été au-delà de ce que l'on attendait, au-delà de ce que l'on aurait osé espérer.

A voir le calme qui régnait dans Rome les jours précédents, nous étions loin de nous attendre à une telle explosion. Dans le mouvement qui a porté toute la population de Rome sous les pieds et sous la bénédiction de son pape, il y avait autre chose que des causes ordinaires et naturelles; les inspirations officielles et de commande ne remuent point les masses; et chez le peuple romain, il y a eu des sentiments, il y a eu une de ces grandes commotions qui sortent parfois, mais rarement, des entrailles nationales.

Le 10 au soir, les ennemis de l'ordre, après avoir couvert les murailles de placards injurieux à l'Église, à son vénérable chef et à l'armée française, ont tenté d'effrayer la population, et de la détourner par la terreur d'aller à la rencontre du saint Père; ils répandirent des bruits sinistres; ils firent même éclater dans la rue *della vignuccia* une boîte de fonte remplie de projectiles; heureusement, vu l'heure avancée, la détonation n'a eu d'autre effet que de briser quelques vitres et de réveiller ceux qui dormaient.

Le 11 au matin, on lisait encore dans différents endroits des placards incendiaires; mais ils n'empêchèrent pas que, le soir, il n'y eût déjà quelques illuminations. A onze heures, les rouges firent partir un pétard dans le *Vicollo della sadruccialo*, derrière le palais Chigi, afin de mettre le peuple en émoi. Dans la nuit, une autre tentative eut lieu au Quirinal; les misérables ont tenté par deux fois d'incendier le palais !... Mais la police arriva au moment où une vingtaine d'individus allaient exécuter ce criminel dessein; ils se dispersèrent alors, abandonnant

sur le terrain des paquets de fascines et des bouteilles remplies de matières inflammables; les deux portes du palais avaient déjà été enduites d'essence de térébenthine, pour accélérer l'activité des flammes. Une de ces portes est située vis-à-vis l'église Saint-Charles, du clocher de laquelle partit la balle qui, le 16 novembre, vint frapper monseigneur Palma.

Les factieux en ont été pour leurs frais. Tout entiers à la pensée de revoir leur Père, les Romains n'ont fait aucune attention à ces impuissantes tentatives. Honneur au peuple romain! Il lui a fallu un certain courage, pour se mettre au-dessus des menaces, et pour affronter le poignard de la secte Mazzinienne.

Comment vous faire à présent le récit de cette entrée triomphale, et pourtant si douce, du saint Père! Comment vous peindre l'enthousiasme, le respect filial de cette foule immense, de ces cent cinquante mille personnes venues de tous les coins du monde, pour assister à la fête dont le héros était le père commun des fidèles? Je me suis trouvé au milieu du peuple; son attitude avait quelque chose d'indéfinissable : c'était une grande joie, mais une joie sereine, profonde, sans le moindre désordre, je ne sais quel ravissant mélange de repentir, d'amour et d'espérance; car tous ces sentiments, on le sentait, pénétraient les âmes, et se communiquaient aux plus indifférents; c'était, enfin, une allégresse toute religieuse.

Le 12 au matin, Rome tout entière était en mouvement. Les rues que devait parcourir le cortége se couvraient de sable; les croisées et les balcons s'ornaient de tentures et de guirlandes de fleurs, quoique l'autorité n'eût pas dit un mot à cet égard, de tous côtés on préparait les illuminations de la soirée.

Le pape devait faire son entrée par la porte Saint-Jean-de-Latran. La basilique de ce nom était toute revêtue à l'intérieur de tapisseries rouges. Des tribunes réservées

avaient été élevées autour du baldaquin de l'autel sous lequel reposent les têtes des deux apôtres saint Pierre et saint Paul. La nef, jonchée de rameaux verts, était entourée d'une double haie de soldats romains.

La place de Saint-Jean-de-Latran et les rues qui de là conduisent à Saint-Pierre, regorgeaient d'une multitude innombrable de Romains et d'étrangers dont on ne voyait que la tête, tant cette multitude était compacte; elles semblaient vraiment une mer humaine roulant ses vagues. On m'a assuré que les autres rues de Rome étaient littéralement désertes; seulement on remarquait sur la porte d'un café républicain une demi-douzaine de jeunes soldats de *l'indépendance*, héros de Vicence et des barricades, regardant tristement passer leurs compatriotes qui avaient le courage de se réjouir en un jour si cruel pour *leur chère république*, et la simplicité de courir après la bénédiction du pape !

Toute cette multitude était sur pied dès le matin. Bien des gens ont passé plusieurs heures à attendre le cortége. Il suffisait d'un « Le voilà! » (*eccolo!*) articulé par un enfant, pour mettre chacun en émoi. Beaucoup de personnes étaient sorties de la ville, voulant être des premières à saluer le saint Père; et tel fut le concours, qu'une voiture s'est payée jusqu'à vingt écus pour transporter une famille à quelque distance des murs.

Avant midi, nos troupes et celles du pape, toutes sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, s'échelonnèrent en piquets, pelotons, compagnies ou bataillons, suivant les localités. A l'avenue de Sainte-Croix-de-Jérusalem, on plaça une de nos batteries pour rendre les honneurs militaires au pontife, et pour donner le signal de son arrivée. A deux heures et demie, chacun était à son poste, et la circulation, par l'encombrement des spectateurs, devint totalement impossible.

L'arrivée du saint Père était annoncée pour quatre heures. A quatre heures moins quelques minutes, le canon de Sainte-Croix-de-Jérusalem avertit de l'approche du souverain pontife ; il continua à tonner de seconde en seconde. Celui du château Saint-Ange et toutes les cloches de la ville mises en branle, s'y joignirent à la fois. Un flot de poussière soulevé dans la campagne, et l'éclat des casques de l'escorte précédant le saint Père, apprirent bientôt au peuple que son souverain était proche. En effet, un quart d'heure après, Pie IX faisait son entrée solennelle dans Rome, sous la garde de l'armée française, et au milieu des acclamations d'un nombre infini de sujets venus pour le recevoir, et agenouillés sur la place de Saint-Jean-de-Latran. De toutes parts on voyait les mouchoirs s'agiter en signe d'allégresse, et chacun s'écriait : « Saint Père ! la bénédiction ! Vive la religion ! Vive notre pape ! »

Alors s'ouvrit la grande porte de la basilique, à travers laquelle le bruit du canon se jeta en bondissant et en redoublant d'échos. Du haut des marches descendirent sept pavillons jaunes et rouges, ornés de petites cloches, qui représentaient les sept basiliques, et qui allèrent avec le chapitre de Saint-Jean-de-Latran au-devant du souverain pontife. Devant eux était portée la croix vénérée qui vient, dit-on, de Charlemagne, l'empereur des Francs. La voiture du pape s'avançait lentement, jonchée de fleurs, jusqu'au bas de l'escalier de la grande basilique. Là, Pie IX mit pied à terre, et fut reçu par les cardinaux de la commission gouvernementale, par le cardinal-archiprêtre de Saint-Jean-de-Latran, par les membres du sacré-collége, par la commission municipale, le corps diplomatique, les chapitres des diverses basiliques et le clergé des paroisses.

Formant la haie sur son passage, notre infanterie présenta les armes et fléchit le genou à la vue du pape. Nos soldats semblaient alors éprouver un sentiment de fierté ;

et beaucoup d'officiers, je vous le dis tout haut, parce que c'est vrai, laissèrent franchement couler leurs larmes.

Le saint Père monta les degrés en bénissant le peuple et les troupes agenouillées. Il était reconnaissable, même de loin, à sa petite calotte blanche et à la croix portée devant lui, qui lui frayait doucement le passage. Les fanfares éclataient dans la nef, les tambours battaient aux champs, et la foule se précipita dans l'église à la suite du cortége.

Un touchant épisode marqua l'entrée du pontife dans la basilique de Saint-Jean. Il aperçut sous le pérystile quatre ecclésiastiques appartenant au clergé de l'église de Saint-Louis-des-Français; et, avant d'avoir reçu les hommages de personne, il se dirigea vers eux; il leur présenta sa main à baiser, en leur disant avec cette bonté affectueuse qui le caractérise: « Ah ! voilà mes bons Français ! Il est bien juste que je commence par ceux auxquels appartient l'honneur de la journée ! »

Après la cérémonie religieuse, qui dura peu de temps, le saint Père entra dans le palais qui touche à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et il s'y reposa un moment. Dans la cour l'attendait un carrosse de gala, rouge, et traîné par six chevaux. Il y monta; et, malgré ce qu'on avait dit, la garde-noble reprit son service, sous le commandement du prince Altiéri.

Au moment où l'on se mit en marche, le fort Saint-Ange hissa la bannière pontificale et commença le salut de cent-un coups de canon, dont l'écho, roulant le long des rives du fleuve, allait annoncer jusqu'aux montagnes de la Sabine le retour du chef de la chrétienté.

Voici l'ordre dans lequel s'avançait le cortége : Le général Gueswilliers, entouré de son état-major, parcourut d'abord toute la ligne, depuis Saint-Jean jusqu'à Saint-Pierre, une demi-heure avant le passage de Pie IX; il était suivi, à une grande distance, par le général Sauvan,

qui réglait les dernières dispositions; puis venaient, dans leurs voitures, le commandant Le Rouxeau, préfet de police, M. Mangin, secrétaire-général de la préfecture, et les trois cardinaux de la commission du gouvernement.

Un quart-d'heure après, parut un piquet de dragons pontificaux, derrière lequel marchait un détachement de nos chasseurs à cheval : c'était l'avant-garde. A la suite, on voyait une voiture du palais, puis plusieurs escadrons de dragons français, dont on admirait l'air martial et la belle tenue; ils étaient flanqués d'un assez bon nombre de nos gendarmes, et d'un fort piquet de gardes-nobles, derrière lequel était placé le carrosse du pontife. Aux portières se tenaient, à droite notre général en chef, et à gauche le prince Altiéri. La voiture était suivie d'un nombreux état-major, d'un piquet de gardes-nobles, et d'un détachement de dragons. Les voitures des membres du sacré-Collége et du corps diplomatique fermaient la marche.

Jamais, non jamais, je n'aurais pu me figurer un spectacle à la fois plus touchant et plus imposant. Le peuple, à genoux, demandait la bénédiction pontificale; le canon tonnait; les cloches sonnaient à toute volée; les musiques militaires faisaient retentir l'air de joyeuses fanfares; l'enthousiasme enfin était universel... Qui oserait dire maintenant que la France a agi contrairement au vœu des Romains?...

Quand, foulant aux pieds un parterre de fleurs, le souverain pontife fut reçu par le chapitre de Saint-Pierre et par le cardinal Mattei, archiprêtre de la basilique, la plus vive, la plus douce émotion, était peinte sur ses traits vénérés.

Je ne saurais vous peindre l'impression profonde produite par un magnifique mouvement de nos troupes, qui faisaient le cordon dans Saint-Pierre. Lorsque le pape, s'avançant à la tête du clergé, allait mettre le pied dans

la basilique, on entendit les tambours battre aux champs, et une voix vibrante crier dans l'immense église : *Genou terre!*... Au même instant, trois à quatre mille hommes, frappant le pavé de leurs armes, se prosternent devant le vicaire du Christ!... C'était sublime!!! Et songez au lieu où se passait une telle scène; dans le plus vaste, dans le plus riche, dans le plus noble temple de l'univers!....

Le saint Père prit place sur son siége, de l'autre côté de l'autel qui, dans toutes les basiliques de Rome, fait face au peuple. Alors fut chanté le *Te Deum*, suivi de la bénédiction du saint Sacrement, donnée par le doyen des cardinaux. Il me serait encore impossible de rendre l'imposante solennité de ce moment... Le commandement militaire, donné en français, et retentissant successivement sous toutes les voûtes de l'incommensurable édifice; le bruit régulier des fusils tombant simultanément sur les dalles, tous les tambours qui battaient de nouveau aux champs; puis, pendant la bénédiction, le plus profond silence, parmi cette multitude prosternée. Ce fut une scène solennelle dont on ne pourra jamais perdre le souvenir.

Le saint Père alla, après le *Te Deum* et le salut, vénérer la statue de Saint-Pierre, dont je vous ai parlé ailleurs. Elle était revêtue ce jour-là d'ornements solennels : une chape d'or, une tiare entourée de diamants et de pierreries, un anneau pastoral en diamant. Lorsque le pape, en se retirant, baisait le pied de la vieille statue du prince des apôtres, et tandis qu'il tenait son front pieusement incliné devant l'image de son prédécesseur, mes yeux se levèrent par hasard sur la coupole et s'arrêtèrent sur ces paroles, écrites en lettres colossales, comme je vous l'ai dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam!*... Et je sentis aussitôt que cette journée était bien l'accomplissement de la promesse faite au chef des apôtres et à

ses successeurs, que rien ne pourra jamais renverser ou anéantir.

Pie IX monta ensuite au Vatican, où le laissa notre général en chef. Aussi long-temps que le général avait accompagné le pape, le cri de *Viva il papa!* s'était seul fait entendre ; mais quand il fut sorti du palais du Vatican, après y avoir laissé le saint Père, la foule s'écria : *Vive la France! Vivent les Français!* C'est bien la France, en effet, qui a rendu le pape à Rome, et Rome au pape.

J'allais oublier de vous dire que le général Baraguay-d'Hilliers, voulant donner un témoignage public de sa reconnaissance au père Ferrand, l'a fait placer, dans le cortége, à côté de nos généraux, et lui a assigné le rang qu'aurait pu occuper en cette occasion l'aumônier-général de l'armée.

Les puissances avaient voulu participer à cette solennité; les empires, les royaumes, les républiques avaient député leurs ambassadeurs pour faire honneur à la papauté triomphant de l'anarchie.

Lorsque le saint Père est remonté dans ses appartements avec le sacré-collége et le corps diplomatique, la foule l'a suivi, et plusieurs même ont pu pénétrer jusque dans son cabinet. Là, un prêtre français, entraîné par le flot sans trop savoir où il allait, ayant été reconnu du pape, en a reçu les plus affectueuses marques de bienveillance.

On assure que Pie IX éprouve une grande consolation à se retrouver au milieu de son peuple. L'attitude de notre armée l'a particulièrement frappé; il a compris tout de suite qu'il pouvait se reposer sur elle, que sa confiance ne serait pas trompée. Ceux des ambassadeurs et des prélats qui avaient quelques inquiétudes ont déjà commencé à se rassurer. Le pontife, lui, tâche de toute manière de faire comprendre combien il apprécie les services rendus par la France au Saint-Siége. Il aime notre patrie; il le disait ces jours derniers à l'un des nôtres, qui lui

répondit avec franchise : « Et vous avez bien raison, très-saint Père, parce que personne au monde ne vous aime et ne vous est plus dévoué que nous autres !... »

La physionomie du pape, à la fois douce et spirituelle, a plu infiniment à nos soldats ; j'ajoute que sa présence a produit sur eux une immense et heureuse impression ; ceux qui ne faisaient encore que l'aimer l'adorent maintenant ; et ceux, en très-petit nombre du reste, qui subissaient l'aveuglement d'absurdes préventions, sont complètement revenus de leurs préjugés : « Quel bonheur pour la France, me disait hier un de nos colonels, si tous nos régiments pouvaient, à tour de rôle, contempler Pie IX, et tenir garnison quelques mois à Rome ! »

Le pape, en entrant dans ses appartements du Vatican, a dit au général Baraguay-d'Hilliers, avec un sourire de confiance intime : « Je vais passer une bonne nuit ! »

Tout le monde a remarqué sur les traits du pontife l'expression de la souffrance. Mais j'ai su que les craintes que faisait concevoir cette altération sont sans fondement. Cette fatigue est l'effet d'une indisposition dont le saint Père est parfaitement remis.

Le soir, les illuminations ont été brillantes et universelles. Si quelques doutes avaient pu rester sur l'accueil fait au pape, la scène de la nuit aurait suffi pour les détruire. Nos officiers avouent n'avoir jamais rien vu d'aussi ravissant. La coupole de Saint-Pierre a été illuminée comme au jour du *Te Deum*, le 15 juillet. La rue de Borgo-Nuovo, qui, de la place Saint-Ange, conduit en droite ligne à la place du Vatican, a été décorée avec des lanternes peintes aux couleurs pontificales, disposées élégamment de manière à former une longue avenue. L'effet en était magique. Sous une voûte de lanternes, circulait une foule immense et joyeuse. Les illuminations de Monte-Pincio, de la place du Peuple et de la rue Condotti étaient également grandioses. Les voitures décou-

vertes circulaient librement à travers ces haies de feu, et l'œil, plongeant dans les rues et les ruelles, voyait que pas une ne faisait défaut à cette fête, qui était surtout la fête du peuple. C'est dans les quartiers habités par la classe ouvrière, au Transtevère, au Borgo, au Monti, qu'on a fait le plus de frais. Vous auriez vainement cherché une mansarde qui n'étalât sa guirlande de lumière: les plus misérables habitations, les *ricoli* les plus reculés et les plus perdus resplendissaient de feu, et les pauvres eux-mêmes avaient voulu illuminer les cours sombres et humides sur lesquelles s'ouvrent les fenêtres étroites de leurs demeures. On dit que plusieurs d'entre eux ont été mettre en gage au mont-de-piété quelques misérables effets, afin de pouvoir se procurer les chandelles nécessaires. C'est le peuple qui avait formé dans la longue rue de *Borgo-Nuovo*, et aux différentes places du Transtevère des routes lumineuses, des avenues qui paraissaient enchantées. Le peuple, le vrai peuple romain est donc resté dévoué au pape. C'est lui qui était monté sur les murs de la ville, sur les toits des maisons, sur les arbres de la place Saint-Jean-de-Latran, sur les grilles des basiliques, pour apercevoir de plus loin, pour mieux voir, pour saluer plus tôt son souverain et son père.

13 avril

Le lendemain de la rentrée du saint Père, les fenêtres étaient encore ornées de draperies, et les rues éclairées aussi brillamment que la veille, quoique les rouges, trouvant que c'était déjà trop de l'illumination du 12, aient fait leur possible pour empêcher qu'on la renouvelât. Malgré leurs efforts, elle a encore eu lieu le troisième jour, et même elle a été plus belle et plus écla

tante que les deux jours précédents. Jusqu'à minuit, toute la population s'est tenue dans les rues et sur les places, se portant successivement vers les quartiers où l'illumination était la plus brillante, s'arrêtant aux endroits où les musiques françaises ou romaines faisaient entendre des fanfares guerrières et de joyeuses mélodies. Le *Corso* était tellement rempli, que les voitures ne pouvaient plus circuler; et, malgré cet encombrement, aucun désordre, aucune confusion; partout une joie douce et tranquille, une ivresse respectueuse.

Pendant trois jours, comme vous le voyez, Rome n'a pas cessé d'être en fête. Le dernier jour, on se portait dans les églises pour assister au *Te Deum*, en reconnaissance de l'heureux retour du saint Père. C'est surtout à l'*Ara-Cœli*, que l'affluence était immense; cette basilique s'est trouvée trop petite : la place du Capitole, ainsi que le gigantesque escalier de marbre blanc étaient couverts d'une masse compacte qui ne pouvait y pénétrer.

Les démocrates n'avaient pas cessé de prédire que le gouvernement papal ne serait plus supporté par la population; que le peuple, passionné pour la république, rejetterait les prêtres. Belle prophétie, vraiment! Elle n'a pas empêché que le 12 avril et les jours suivants n'aient été des fêtes célébrées avec la plus vive allégresse, avec le plus sincère enthousiasme, je vous l'affirme sur mon honneur.

Croiriez-vous, après cela, que les anarchiste éhontés ont écrit dans leurs journaux que *toute la population romaine est restée chez elle* à la rentrée de Pie IX ?... Vous voyez comme ils mettent en pratique cette maxime de nos voltairiens : « Mentez, mentez, il en reste toujours quelque chose !... Mais cette fois, il ne leur restera que la lâcheté de leur effronterie.

LETTRE XXXIII.

Visite de Pie IX à l'hôpital Saint-André. — Scènes touchantes. — Simplicité naïve des soldats français. — Souvenir que le Saint-Père fait remettre à l'agent de l'hôpital Saint-André. — Réclamations des autres administrateurs. — Rome reprend son éclat. — Réception du corps diplomatique par le Saint-Père. — Réception des officiers français. — Belles paroles du pontife. — Vénération qu'il inspire aux officiers. — Ordre du jour du général en chef. — Bénédiction de l'armée française. — Chapelets présentés à cette bénédiction. — Epuration des ministères. — Indulgence du pape. — Projet de dédommagements exigés des républicains. — Mazzini cherche à gagner les Français. — Récompenses accordées aux sujets restés fidèles. — Aumône considérable prise par le pape sur ses fonds particuliers.

Rome, le 18 avril 1850.

C'est à nos malades et à nos blessés, que Pie IX a voulu adresser ses premières paroles de consolation, donner ses premières bénédictions et offrir ses premières récompenses.

Il a commencé ses visites par l'hôpital militaire de Saint-ndré du Quirinal, où il arriva dans la soirée du 15.

En quittant Sainte-Marie-Majeure, où il s'était rendu compagné seulement d'un camérier et d'un valet de ambre, avec une escorte de huit gardes-nobles, il avait donné qu'on le conduisît à Saint-André. C'était l'heure toutes les personnes de service étaient absentes; insi, pas de médecins, pas d'aumôniers, pas même de eurs de charité. Le saint Père n'avait communiqué son essein à personne. Si l'on eût su ses intentions, le général en chef et tout notre état-major fussent venus le ecevoir, et tout eût été disposé convenablement; mais il 'aurait pu voir à loisir, comme il le voulait, les malaes. Ces derniers étaient seuls avec les infirmiers, l'officier comptable, M. Bellicoq, et un commis des vivres, M. Weber.

C'est à l'agent comptable que Pie IX s'adressa : « Je désire, dit-il, m'entretenir avec les pauvres soldats qui se sont fait blesser pour moi. Voulez-vous me conduire à eux ? » Il se dirigea alors vers l'escalier qui conduit aux salles, et le monta rapidement, s'appuyant sur le bras de l'officier qu'il appelait *son fils, son cher enfant*...

Cependant quelques soldats qui se trouvaient dans les cours étaient montés prévenir leurs camarades, et lorsque le saint Père entra dans la première salle, il trouva tout le monde en émoi. Il fut impossible de retenir au lit tous ceux à qui les forces permettaient de se lever. On cite même un blessé qui, dans sa précipitation, accourut en chemise. Ceux que la douleur tenait cloués à leur couche cherchaient à s'arranger, et enlevaient rapidement leurs bonnets de nuit. Les mieux portants coururent au-devant de lui, et se jetèrent à ses pieds, les couvrant de leurs baisers. Le saint Père s'arrêta à tous les lits, et adressa aux infortunés qui les occupaient des paroles de consolation, les encourageant à la patience et à la résí-

gnation ; il les remercia de ce qu'ils ont fait pour l'Égl- et leur promit les récompenses et les bénédictions du ci.. puis il donna à chacun un objet de dévotion , soit u Christ en argent, monté sur une croix d'ivoire, soit u médaille précieuse , soit un chapelet. En vérité, il eû fallu être de pierre pour demeurer insensible devant u tel tableau !...

Au milieu de l'enthousiasme provoqué par la présen du pape, un des malades se leva et courut se jeter à ses pieds, en lui disant les larmes aux yeux : « Oh ! donnez-moi un chapelet pour ma pauvre mère ! » En entendant le vœu cordial de ce brave, Pie IX, avec la douceur qui le caractérise, lui donna un de ses plus beaux chapelets. Vous pouvez penser quel fut le ravissement du soldat !

Un autre lui frappa familièrement sur l'épaule, en murmurant : « Notre saint Père, me feriez-vous l'amitié de me passer un chapelet ? » Se retournant aussitôt, en riant de tout son cœur, le pape lui en remit un.

Son intention était d'aller aussi à l'hôpital des saints Dominique et Xiste, mais l'avidité fut si grande, qu'il distribua tout à Saint-André. Forcé par conséquent d'ajourner cette visite, il dit gaiement : « Vous m'avez ruiné, je n'ai plus rien à porter à vos camarades ; ce sera pour une autre fois. »

Il descendit de ces chambres, laissant les pauvres soldats aussi étonnés que contents de son ineffable bonté. Au bas de l'escalier, il rencontra un enfant qui lui prit la main et la lui baisa respectueusement. Il le caressa, mais celui-ci lui demanda une médaille. « Je n'en ai plus, mon petit ami, dit le saint Père ; mais je vous en ferai apporter une. » C'était le fils du comptable, qui redoubla de remerciements, et dont l'émotion s'augmentait en cet instant de toute sa tendresse paternelle.

Le factionnaire, n'ayant pu quitter son poste, comme

ses camarades, n'avait rien reçu; en voyant passer le pape, il n'y put tenir, et s'écria : « *Mon pape, si c'était un effet de votre égard,* j'ai une mère qui serait bien heureuse, elle aussi, d'avoir un chapelet ! » Le bon pontife le lui promit, et, le lendemain, il en eut pour lui et pour plusieurs de sa famille.

On arriva à la porte; mais là, les malades qui avaient suivi voulurent une nouvelle bénédiction, et ils se jetèrent tous à genoux; le bon Pie IX bénit encore ces soldats vraiment chrétiens qui, habitués à notre langage militaire, l'appelaient *mon pape*, comme ils eussent dit *mon général*. Les plus instruits le traitaient de *Monseigneur*, et fort peu de *saint Père*. De retour au Vatican, Sa Sainteté raconta tout cela aux cardinaux, et s'amusa franchement de ces appellations.

Mais le peuple avait reconnu dans la rue la voiture du pontife, et lorsqu'il voulut y monter, on l'entoura en lui criant : *Sancto Padre, la benedizione!* En même temps, on s'était jeté à genoux, et le saint Père, s'appuyant d'une main sur l'officier comptable, et de l'autre sur son camérier, souleva son pied, que tous baisèrent respectueusement. Il ne s'éloigna qu'après avoir satisfait la dévotion de cette foule, réjouie de tant de bonté, et consolée de tant d'amour

Voilà le pape, voilà le souverain de Rome!... La main sur la concience, je ne puis m'empêcher de dire qu'il est impossible d'être mieux la vivante image du Dieu dont il est le représentant. Où trouver, en effet, une plus grande charité, plus de douceur, plus de mansuétude? Et comment voulez-vous que nos hommes n'en soient pas épris? Comment voulez-vous qu'ils puissent résister à une si bienveillante physionomie.

De retour dans ses appartements, le saint Père remarqua qu'il n'était environné que de gardes suisses ou romains; sur la réflexion qu'il en fit, on lui répondit que

nous occupions seulement les postes extérieurs. Il ordonna aussitôt que nos soldats vinssent faire le service dans l'intérieur du palais, *voulant*, disait-il, *avoir ses Français autour de lui*.

Quelques jours après sa visite à l'hôpital militaire Saint-André, où il avait été reçu par l'officier comptable, le saint Père a envoyé à ce dernier un superbe Christ en vermeil, en lui faisant dire que ce ne serait pas là le seul souvenir dont il le gratifierait; aussi s'attend-on à voir l'heureux officier décoré d'un des ordres du Saint-Siége. Les autres administrateurs récriminent : « Passe pour le Christ, puisqu'il a eu le bonheur de se trouver à la visite du saint Père; qu'il ait seul ce gage de ses bontés; mais la croix, nous y avons droit aussi bien que lui, car nous avons rendu aux blessés tous les services que nous avons pu. » Et la calomnie cherchera encore à faire croire que nous méprisons les décorations offertes par le pape! Vous en avez la preuve!...

Nous entendons dire tous les jours autour de nous qu'enfin on commence à retrouver la Rome d'il y a trois ans. Les figures se raniment comme les rues, comme les promenades, comme les églises; c'est une quasi-résurrection. Sans doute, les difficultés subsistent toujours, elles sont au fond de cette agitation superficielle; mais, quant à présent, elles restent enfermées dans le monde officiel, elles ne paraissent pas au-dehors, elles laissent la place à la réjouissance publique, à l'air de fête dont cette pauvre ville avait été privée pendant l'absence de son pontife. La seule vue de la transformation opérée dans Rome par la présence du pape, prouve au moins que cette cité a besoin du pape pour être autre chose qu'un musée ou un tombeau.

Quant à nous, c'est un sentiment de fierté et de bonheur que nous ressentons, en songeant que Pie IX réside ici. Depuis le conscrit jusqu'au général, nous marchons

tous la tête haute dans les rues, le nez au vent et la poitrine cambrée, surtout ceux qui peuvent y rattacher la croix ou la médaille pontificale.

Les Romains, de leur côté, sont pleins d'admiration pour nos soldats; l'éloge de ces derniers est dans toutes les bouches, et par leur tenue, leur attitude, par les sentiments qu'ils expriment avec tant d'élan, ils méritent, en effet, d'être loués.

Le corps diplomatique, résidant près le Saint-Siége, s'est rendu, le 15, au Vatican, pour offrir à Sa Sainteté ses félicitations à l'occasion de son heureux retour. Son Excellence M. Martinez de la Rosa, ambassadeur de Sa Majesté catholique, a pris la parole et a dit au saint Père « que le corps diplomatique se trouvait heureux d'assister au triomphe de la plus sainte des causes, après avoir été témoin des vertus évangéliques que Sa Sainteté a montrées dans des jours d'épreuves, et l'avoir suivi dans une terre hospitalière, où les traces d'un hôte si vénérable ne s'effaceront jamais. »

Le souverain pontife a répondu « qu'il remerciait les honorables membres du corps diplomatique du soutien qu'il avait trouvé en eux, puisqu'ils avaient partagé son exil, et qu'il les priait d'exprimer à leurs souverains et à leurs gouvernements, combien il éprouvait de gratitude pour tout ce qu'ils ont fait en faveur du Saint-Siége. » Sa Sainteté ajouta qu'elle demandait à Dieu de répandre sa bénédiction sur eux et sur les nations qu'ils représentaient.

Notre général en chef avait demandé au pape la faveur de lui présenter les officiers de l'armée expéditionnaire, et le pape la lui avait accordée avec la grâce la plus parfaite. En conséquence, hier, 17, plus de huit cents officiers de tous grades et de toutes armes se sont réunis au Vatican pour déposer leurs hommages aux pieds du pontife. Cette cérémonie a été vraiment imposante. Quelques

instants avant l'arrivée du saint Père dans la vaste salle du Consistoire, où nous étions groupés, le général en chef nous a dit : « Messieurs, il est d'usage, en défilant devant le saint Père, de lui baiser la main ; les officiers généraux le feront ; cet usage pourtant n'est point obligatoire ; ceux d'entre vous qui voudront s'en dispenser en sont parfaitement libres. »

Un instant après, Pie IX parut, accompagné de S. E. le cardinal Dupont. Le général nous conduisit alors à sa rencontre, en prononçant ces simples paroles :

» TRÈS-SAINT PÈRE,

» Tous les officiers du corps expéditionnaire désirent avoir l'honneur d'être présentés à Votre Sainteté, et de lui offrir leurs respectueux hommages. »

La réponse ne se fit pas attendre :

« Je suis bien content, répartit Pie IX, de me trouver au milieu de vous, qui appartenez à une armée qui a donné d'éclatants exemples de bravoure et de discipline, et qui fait partie d'une nation catholique et généreuse. Il est doux pour mon cœur, Messieurs, d'exprimer en cette occasion la vive reconnaissance qu'il professe pour la nation française, qui n'a épargné aucun sacrifice d'argent, de fatigues, de sang, pour écraser à Rome l'anarchie, et pour assurer au Vicaire de Jésus-Christ son indépendance comme pontife et comme souverain.

» Général, servez-moi d'interprète, vous qui, succédant aux deux généraux vos devanciers, vous honorez de représenter la France près le Saint-Siége. Vous ferez con-

aître mes sentiments paternels au président de la répu-blique, vainqueur des obstacles qui s'opposaient à sa louable entreprise, et à l'assemblée qui l'a ordonnée.

» J'appelle et j'appellerai toujours les bénédictions de Dieu sur chacun de vous, sur vos familles, et sur votre patrie, afin que s'augmente en son sein généreux l'esprit de religion, qui est la source de tous les biens. Ces bénédictions, je les appelle plus particulièrement encore sur votre armée, qui, grâce à l'honneur, à la discipline et à la valeur qui la distinguent, sera toujours un soutien de l'ordre public, et un gage assuré de la tranquillité de tous.

» J'ai constamment aimé la France; mais aujourd'hui je l'aime plus encore, si cela est possible, car elle a acquis des droits impérissables sur mon cœur. »

Quoique le pape ait parlé en italien, il l'a fait avec une telle netteté, une telle clarté, une si vive conviction, que, ne possédant cette langue que très-imparfaitement, j'ai pu comprendre cependant en entier son discours. Vous ne sau-riez imaginer l'impression produite sur nous par ces chaleureux accents. Immédiatement après, nous nous sommes prosternés pour recevoir la bénédiction du saint Père, qui, j'en suis sûr, nous portera bonheur.

Le défilé est venu ensuite. Tous, nous avons passé successivement devant le saint Père, mettant un genou en terre et lui baisant la main. Le général en chef avait commencé et donné l'exemple; tous le suivirent, excepté trois d'entre nous, qui sont protestants. Le saint Père était visiblement satisfait et attendri; nous ne l'étions pas moins de notre côté.

« Qu'ils viennent, ces misérables républicains! disait l'un d'entre nous; qu'ils viennent toucher au pape! ils verront à qui ils auront à faire!... Pour moi, je passerais mon épée au travers du corps de celui qui oserait toucher

a un seul cheveu d'un pontife aussi vénérable, aussi doux et aussi saint!... »

Nos officiers ont rapporté de cette audience les souvenirs les plus agréables; aussi parlent-ils tous du pape dans des termes respectueux et dévoués. Pendant que ma mémoire est toute fraîche, je vais vous rapporter quelques faits arrivés à cette occasion.

Le jour de notre visite, un jeune lieutenant de chasseurs de Vincennes avait mis des gants blancs tout neufs, bien que l'étiquette exige que l'on paraisse la main nue devant Sa Sainteté. Avant de baiser la main du pape, il eut soin de la prendre entre les deux siennes et de la presser affectueusement; puis il ôta soigneusement ses gants, et, rentré au logis, il les renferma dans une boîte avec une note indiquant qu'ils ont touché la main de Pie IX. Il les conserve comme un souvenir, comme une précieuse relique.

« — Pour moi, disait un vieux moustache, j'ai peut-être manqué aux convenances, mais je n'ai pu m'empêcher de donner au pape *une bonne poignée de main*, et j'ai ensuite baisé son anneau. Voyez-vous, j'aime le pape de tout mon cœur! »

» — Savez-vous, racontait un capitaine d'état-major à un de nos généraux que ce mauvais sujet de D*** (désignant ainsi un colonel), a pleuré en voyant passer le pape, lors de sa rentrée? »

« — Parbleu, je le crois sans peine, répondit le général, je ne suis pas un *bigot*, et j'en ai fait autant! »

Nous savions tous la visite que le saint Père avait faite à l'hôpital Saint-André; mais le général en chef a voulu néanmoins nous la faire connaître officiellement par l'ordre du jour suivant, qui nous annonce aussi que Pie IX a daigné consentir à venir donner sa bénédiction à toutes nos troupes réunies :

« Sodats !

» A peine entré dans cette ville, dont votre courage lui a ouvert les portes, et où vous l'avez reçu avec un respect si religieux, le saint Père a voulu témoigner à l'armée française combien il a apprécié son dévouement et sa discipline, combien il a sympathisé aux fatigues qu'elle a endurées, aux dangers qu'elle a courus pendant le siége; il est allé visiter, à l'hôpital Saint-André, vos camarades blessés par l'ennemi, ou atteints par la maladie.

» Chacun de vous reconnaîtra cette marque de sa bonté, cette preuve de sa sollicitude paternelle.

» Sa Sainteté a voulu bénir ceux qui, demain, ne pourront pas se réunir à vous pour assister à la bénédiction qui doit appeler sur les drapeaux de l'armée française la victoire, dont votre valeur et votre patriotisme sont les gages. »

Cette bénédiction que mentionne l'ordre du jour, a eu lieu aujourd'hui, 18, et je ne sais pas de tableau qui lui puisse être comparé. On avait élevé au niveau du perron, et en face de la porte principale de Saint-Pierre, sur la place du Vatican, une estrade ornée de tentures. Nos troupes, en grande tenue, ont commencé à se placer vers les trois heures de l'après-midi. A quatre heures, le général en chef est arrivé, monté sur un cheval blanc, et suivi de tout notre état-major.

Pendant que nos dispositions se faisaient sur la place, on apercevait à l'une des fenêtres du Vatican un personnage vêtu de blanc, qui ne perdait pas un mouvement de nos manœuvres : c'était le pape, qui voulait voir tous les

détails de cette solennité militaire. A quatre heures et demie, le saint Père a quitté son appartement, et il est descendu, accompagné du cardinal Dupont, qui se tenait à sa droite, et du cardinal Antonelli, placé à sa gauche. Quelques prélats, la garde noble, la garde suisse, escortaient aussi le pontife. Au moment où il est sorti du péristyle de Saint-Pierre, les tambours ont battu aux champs, les cloches de la basilique se sont ébranlées, et le fort Saint-Ange a fait gronder ses canons. A peine eut-il atteint les degrés de l'estrade, qu'un ordre fut donné aux tambours de s'arrêter, et que le général commanda : *Genou terre!* Au même instant, toute l'armée, comme un seul homme, se mit à genoux, et le pape commença les prières de la bénédiction. Sa voix forte et mélodieuse se faisait entendre de la plus grande partie de notre armée et d'une foule immense, venue de tous les coins de Rome et de ses environs pour assister à cette cérémonie, en même temps religieuse et militaire.

Pie IX a été sublime, lorsqu'élevant les deux mains vers le ciel, il est allé y chercher les bénédictions du Dieu des victoires, pour les faire descendre sur la France armée, agenouillée à ses pieds!... Un AMEN universel a répondu à cette solennelle invocation; puis, toute cette masse s'est levée en criant : *Viva il papa!* A cet instant, il s'est produit dans la foule un mouvement touchant. Les premières places étaient occupées par nos soldats. Une manœuvre nécessaire pour faciliter le défilé les laissa libres, et alors toute la multitude fit irruption dans l'espace inoccupé, et accourut, en agitant des mouchoirs, se grouper autour de l'estrade sur laquelle se tenait le souverain pontife, comme un père au milieu de ses enfants. Le général en chef, à la tête de son état-major, a ouvert le défilé, en saluant gracieusement Pie IX de son épée, qu'il tenait baissée devant lui; puis, tous les corps ont marché dans le plus bel ordre. A me-

sure qu'un drapeau passait, le pape élevait la main pour le bénir. Tous nos officiers inclinaient leur épée. Le défilé était fermé par notre beau régiment de dragons.

Sitôt que le dernier cavalier a été passé, le général a mis son cheval au petit trot, et s'est avancé jusqu'au pied du balcon, où il a salué de nouveau le pontife, qui s'est incliné, et l'a remercié avec effusion en posant par deux fois les mains sur son cœur.

Une lacune s'est fait sentir dans cette cérémonie : les Français et les Romains ont remarqué avec regret l'absence du général qui, en ouvrant les portes de Rome, avait assuré une solennité où sa place était si naturellement marquée. Le pape s'est plu à réitérer le jour-même, spontanément et par écrit, au duc de Regg o, les assurances de son souvenir et l'expression de sa paternelle bienveillance.

Je serais fort embarrassé de compter les milliers de chapelets qui ont été achetés par nos soldats et par nous, dans l'intention de les faire bénir par le pape, à cette occasion.

— « En voilà pour huit francs, disait un simple soldat en montrant ses mains pleines, au sortir d'un magasin. Il ne me reste plus que deux sous ; mais c'est égal, tous les miens seront si contents !... »

Le soir, j'ai rencontré un de nos jeunes troupiers qui montait lestement l'escalier des bureaux de la poste française : « — Que portes-tu là, lui dis-je? ta lettre est bien grosse et paraît fort pesante? — » C'est, mon capitaine, un chapelet béni par le pape, que j'envoie à ma mère. — » Mais sais-tu que cela te coûtera cher? peut-être cinq francs ; tu ferais mieux d'attendre une occasion. — » Je n'en connais pas ; et puis ce serait long. Je ne veux pas faire attendre si long-temps ma mère ; elle sera si joyeuse ! je paierai les cinq francs ! » Et il courut déposer sa lettre.

19 avril.

Je reprends mon journal d'hier. Les révolutionnaires avaient accusé la commission des trois cardinaux d'une grande sévérité dans l'épuration des divers ministères, et l'on comptait beaucoup sur l'indulgence du saint Père; mais on reconnaît que cette mansuétude inépuisable n'exclut pas la justice. Les mesures prises par la commission ont été non-seulement approuvées, mais encore étendues, et plus de cinquante employés des palais pontificaux, que la commission n'avaient pas atteints, ont été remerciés. De ce nombre sont une vingtaine de *bussolanti*. On peut les plaindre, sans doute; mais qui oserait dire qu'ils n'ont pas mérité le sort qui les frappe. Quant à moi, pour parler franchement, je ne me sens pas porté à prendre en pitié les misérables qui ont pu trahir un souverain et un pontife comme Pie IX, surtout après avoir été dans sa maison, et, pour employer l'expression italienne, *dans sa famille ;* qu'on se souvienne des fruits de la dernière amnistie!..... Toutefois, pour satisfaire à ce besoin immense de douceur et d'indulgence qu'éprouve son cœur paternel, Pie IX vient de nommer une nouvelle commission chargée d'examiner les nombreuse réclamations que lui ont naturellement présentées les individus frappés de suspension ou de révocation. Quelques sentences seront probablement réformées où mitigées, mais on peut assurer d'avance que la plupart recevront confirmation.

On dit que le Consistoire aura à se prononcer sur un projet de la plus haute importance. Il s'agirait de faire retomber à la charge du gouvernement *provisoire et ré-*

publicain, des députés de la *Constituante*, en un mot de tous ceux qui ont été exceptés de l'amnistie, tous les dommages causés à la ville de Rome et aux particuliers par la dernière révolution. Cette fois, il serait laissé toute liberté aux particuliers qui ont souffert dans leurs propriétés immobilières, ou dont les meubles et l'argenterie ont été volés par MM. *les républicains*, d'intenter une action en réparation de dommages contre les auteurs, ordonnateurs ou complices de ces actes de spoliation et de brigandage. La municipalité, au nom de la ville, et tous les corps religieux ou civils auraient la même faculté. La fortune particulière des chefs du gouvernement usurpateur fourniraient ces indemnités, qui sont rigoureusement dues aux victimes trop nombreuses de l'anarchie.

L'adoption d'une telle mesure, si elle a lieu, ne manquera pas de faire jeter les hauts cris à tous les *socialistes*, à tous les *communistes* du monde. N'est-ce pas une infamie, en effet, que d'aller reprendre dans la bourse de ces *vertueux citoyens* ce qu'ils ont si *loyalement* pris dans l'escarcelle des *infâmes noirs ?...*

Mazzini recommande instamment à tous ses adeptes de se rapprocher de nos soldats, de les caresser, de les gagner, en un mot, au socialisme et à l'irréligion. La haine lui avait inspiré d'autres recommandations et une autre conduite ; mais il a *généreusement* reconnu son erreur, et il en vient aux caresses hypocrites, à l'adulation la plus mensongère. Nous pouvons prédire qu'il y perdra son temps et sa peine, et qu'il en sera pour ses frais de cajolerie et de dissimulation. Nos braves soldats resteront fidèles à la religion catholique et à la France qui les ont envoyés pour défendre le père commun des fidèles ; ils n'auront que du mépris pour les lâches qui n'ont jamais su que les assassiner, et qui voudraient encore les conduire dans un guet-apens.

La noblesse romaine a offert au saint Père une médaille

en or, commémorative de sa rentrée. Elle a bien fait : mais peut-être un don au trésor obéré eût-il été plus utile. Elle est intéressée à la conservation de l'ordre, et la reconnaissance qu'elle doit à la papauté devra l'engager à lui fournir les moyens de se maintenir.

Si le pape garde le silence sur beaucoup de sujets, croyez bien que ce n'est pas qu'il soit oisif; mais, après une bourrasque aussi rude, faut-il s'étonner qu'en si peu de temps il n'ait pas tout relevé? Les ruines se font vite : l'édifice social ne se rétablit pas aussi promptement. Du reste, l'attention du saint Père est éveillée sur toutes les grandes questions qui sont à résoudre.

Sa première sollicitude a été pour récompenser ceux qui ont donné des preuves de fidélité et d'attachement au Saint-Siége, et sa tendresse pour des fils égarés l'a porté à alléger, autant que le permettent la prudence et la justice, les peines infligées aux auteurs et aux complices des dernières révoltes. *Le journal de Rome* a enregistré déjà un grand nombre d'actes de clémence et de munificence, émanant du digne pontife; mais le secret en voile un bien plus grand nombre. Malgré la détresse du trésor, beaucoup de familles, tombées dans la misère par la destitution ou l'exil de leurs chefs, ont obtenu des pensions mensuelles ou des secours temporaires proportionnés à leurs besoins.

On a commencé la distribution des 25,000 écus romains que Pie IX fait donner aux nécessiteux, à l'occasion de son retour. C'est plus de 130,000 francs pris sur sa cassette privée, et qui feront une large brèche dans sa modeste liste civile; mais le cœur du pape est plus grand que son trésor, et il n'a jamais su que donner, et donner sans cesse. MM. les curés de Rome sont chargés de distribuer cette aumône, dont une partie est destinée à ceux qui se présenteront, et l'autre, aux pauvres honteux.

J'en resterai à cette admirable bienfaisance de Pie IX.

après vous avoir cité une anecdote charmante, dont le pape et l'un de nos officiers supérieurs sont les héros.

Le général M... était à la veille de quitter Rome, et il eût bien désiré présenter ses devoirs au saint Père et recevoir une dernière bénédiction; mais un scrupule l'arrêtait : il savait que le pontife a l'habitude de faire un petit cadeau à tous les officiers qui vont prendre congé de lui. « Non, disait-il avec simplicité, je ne puis exposer le pape à faire une nouvelle dépense pour moi!... Je sais qu'il n'a rien, qu'il est sans argent, parce qu'il donne sans cesse à tous et en toute occasion, et je ne saurais délicatement l'exposer à la tentation de s'imposer encore une charge. » Néanmoins, sur les observations de ses amis, et aussi pressé par son cœur, qui parlait plus haut à mesure que le moment du départ approchait, il fait demander une audience, et le voilà auprès de Sa Sainteté. Pie IX le remercie, et lui dit les choses les plus aimables. Le général réclame une bénédiction pour sa vieille mère; elle lui est accordée avec bienveillance. Enfin le moment de prendre congé est arrivé, et le pape se met en devoir de chercher un objet de piété pour l'offrir au général. Celui-ci, qui s'aperçut du mouvement : — Mais, très-saint Père, voilà bien ce que je disais; j'aurais mieux fait de ne pas venir, vous donnez toujours et vous vous épuisez; je ne veux rien, je ne puis rien accepter.... » Le bon pape, qui comprend la délicatesse de ce sentiment, laisse le général épuiser toute sa vivacité, et le regardant avec une infinie douceur : « Il est donc bien convenu, général, que vous ne voulez rien de moi. Je me résigne, mais vous ne pouvez pas refuser pour madame votre mère ce petit souvenir. Je sais qu'elle en sera contente et vous n'oserez pas la priver de ce bonheur?... » Le pauvre général, battu par ces paroles si simples, pleure, et emporte, en le couvrant de ses baisers, le beau camée qu'il offrira à sa mère, et qu'il a voulu avant tout montrer à ses amis, en les instruisant de la manière dont il lui a été offert.

Vous le voyez, dans les moindres circonstances l'angélique caractère de Pie IX se déploie, et soumet à son doux empire tous ceux qui sont assez favorisés pour l'approcher, ce qui n'est pas difficile, tant il a envie de montrer à tous et sa justice et son oubli du passé!

Comment se fait-il, après les gages ineffables d'amour qu'il a donnés à son peuple, que cet excellent pontife-roi ait encore des sujets rebelles?...

LETTRE XXXIV.

Triduo à Sainte-Marie-Majeure. — *Te Deum* à Saint-Louis-des-Français. — Douloureux anniversaire. — Fêtes religieuses. — Impression que produit à Rome et sur le saint Père la catastrophe du pont d'Angers. — Secours que le saint Père envoie aux familles des noyés, — Service ordonné pour ces derniers. — Le pape reçoit les femmes et les enfants des officiers français. — Médailles d'argent pour les ecclésiastiques dévoués à l'armée française. — Départ du général Baraguay-d'Hilliers. — Réduction du corps expéditionnaire. — Désorganisation des troupes pontificales — Cérémonies funèbres pour les soldats d'Angers. — Solennité de l'Ascension.

Rome, le 30 avril 1850.

Le saint Père s'est rendu le samedi soir, 20 avril, à Sainte-Marie-Majeure pour assister au *Triduo* solennel d'actions de grâces que l'on y a commencé ce jour-là même. La chapelle Borghèse, où a eu lieu ce *Triduo*, étincelait de feux et de décors, et c'était un spectacle attendrissant, que de voir le pieux pontife humblement

prosterné et priant avec une ferveur angélique devant cette vieille madone de saint Luc, aux pieds de laquelle se sont agenouillés tant de pontifes, revenus, comme lui, de l'exil.

Le lendemain, ce fut au tour de notre armée à rendre de publiques actions de grâces au Dieu des victoires, pour l'heureux retour de Pie IX à Rome. Le *Te Deum* a été chanté dans l'église de Saint-Louis-des-Français. Son Eminence, le cardinal Dupont, a présidé cette fête. Le général en chef, et tous les autres généraux de division et de brigade, ainsi que M. l'intendant-général Pâris, occupaient les fauteuils du sanctuaire. La grande nef était remplie par des députations de tout le corps expéditionnaire, par les membres de la commission administrative de Saint-Louis, et par l'élite de la société romaine et française.

Deux tribunes élégamment décorées s'élevaient entre la nef et le sanctuaire. Dans celle de droite, on remarquait MM. les secrétaires et M. le chancelier de l'ambassade française, ainsi qu'une foule de personnages de distinction et de dames ; celle de gauche était occupée par les élèves de l'académie de France, ayant à leur tête leur estimable directeur, M. Alloux.

Plusieurs ecclésiastiques français s'étaient unis au corps ordinaire des chapelains de Saint-Louis ; on y a vu le frère de notre ancien ministre, M. de Falloux, et plusieurs évêques, que l'on aurait dit être venus des quatre coins du monde pour assister à cette fête nationale du catholicisme ; on m'a nommé les évêques de Mandchourie, des îles Marquises, de Vancouver et de Buffalo.

Dans une tribune supérieure se trouvaient Mgr l'évêque de Porphyre, sacriste de Sa Sainteté, Mgr de Médicis, majordome du saint Père, et Mgr Gaggiotti, nonce du Saint-Siége, en Suisse.

Des militaires de tous grades et de toutes armes remplissaient le reste de l'église, où le service était fait par deux campagnies d'élite. La cérémonie a été aussi belle qu'édifiante; saint Louis, du haut des cieux, l'aura contemplée avec joie.

La date du jour où je vous écris est pour nous celle d'un triste souvenir! Il y a un an, nos braves soldats tombaient, sous les murs de Rome, victimes d'une infâme trahison... Je vous ai raconté au long ce fatal combat : six mille hommes, sans artillerie, venant, la poitrine découverte, étaient attaqués par plus de quinze mille baïonnettes cachées derrière des murailles hérissées de canons et protégées de barricades; et l'audace de leur courage étonna tellement ces lâches, qu'ils n'osèrent sortir du retranchement pour inquiéter la retraite. Cette journée à jamais regrettable, puisqu'elle vit mourir une foule de Français, et que la victoire ne la couronna pas, les révolutionnaires l'ont payée cher, car rien n'a plus contribué que cet échec à déterminer le véritable caractère de l'expédition. Les desseins de Dieu sont impénétrables!... il semble que le triomphe de Pie IX devait sortir du massacre du 30 avril !...

Depuis le 12, la reconnaissance ne se lasse pas ici, et l'ivresse qu'on y éprouve se traduit en manifestations inépuisables. Nous avons donc des fêtes, et toujours des fêtes. Qui voudrait les décrire toutes succomberait à la tâche. Les rues sont continuellement traversées par des confréries se rendant, bannières déployées, et en chantant de pieux cantiques, au sanctuaire des madones et aux Confessions des saints martyrs. Les fréquentes cérémonies qui ont lieu causent dans Rome un redoublement de vie religieuse, et les personnes qui ont été témoins des grands jubilés se trouvent reportées à l'une de ces sublimes années de l'Église.

Nous avons appris, il y a deux jours seulement, l'ef-

froyable catastrophe du pont d'Angers. Un cri d'effroi et d'immense tristesse s'est échappé de tous nos rangs, à cette affreuse nouvelle. La population romaine elle-même s'est associée à notre deuil.

Mais j'ai hâte de dire que le saint Père en a été plus affecté que personne, et son cœur si parfait n'a pas eu de repos qu'il n'eût donné un éclatant témoignage de sa sympathique affliction. Par une inspiration spontanée, il a voulu qu'on écrivît immédiatement à son Nonce à Paris, de faire remettre aux familles des noyés une somme de dix mille francs. En même temps, il envoyait Mgr de Mérode, son camérier secret, prier le supérieur de Saint-Louis-des-Français de vouloir bien tout ordonner pour la célébration d'un service funèbre, aussi solennel que possible, et à ses propres frais, dans notre église nationale.

L'armée a accueilli avec reconnaissance et admiration cette preuve touchante des sentiments généreux de Pie IX, et c'était les larmes aux yeux que nos nombreux soldats, qui assistaient à un exercice religieux dans l'église Saint-Louis, avant-hier, recevaient de la bouche du prédicateur cette intéressante communication.

La cérémonie aura lieu mardi prochain. La chapelle papale, envoyée par le souverain pontife, chantera l'office des morts, et le prélat officiant sera, dit-on, Mgr le Sacriste du saint Père. Si le cérémonial de la cour pontificale n'y mettait obstacle, ou eût choisi pour célébrant un cardinal ; car l'intention formelle de Pie IX est de donner à ce service funèbre tout l'éclat et toute la pompe possible. Les invitations se font en son nom, en un mot, c'est son œuvre, et la France entière verra là une preuve de la sincère reconnaissance du Vicaire de Jésus-Christ.

Du reste, entre nos troupes et le saint Père, il y a toujours eu continuel échange de marques d'intérêt, d'un côté, et de sentiments respectueux et dévoués de l'autre.

Ces jours derniers, les femmes et les enfants de tous les officiers ont été reçus par lui, et il a voulu donner à chacun un objet de piété. Les petits enfants surtout ont eu ses caresses, et plus d'une mère a pleuré de bonheur, en voyant les mains du vénérable pontife se poser paternellement sur la tête de son fils.

Il y a convenance, de la part d'un officier de l'expédition, à vous apprendre, sans retard aucun, que le saint Père a fait don d'une médaille d'argent au supérieur de la maison de Saint-Louis, et à ceux des chapelains qui se sont le plus particulièrement dévoués à l'apostolat de notre armée. La même distinction a été accordée à quelques autres prêtres, qui s'étaient associés à cette généreuse mission. Il avait été question d'offrir à ces ouvriers évangéliques une croix de Saint-Grégoire; mais Pie IX a pensé qu'il valait mieux réserver les décorations pour les soldats et pour les séculiers, et consacrer aux membres du clergé cette médaille qui porte, d'un côté, son portrait, et, de l'autre, les têtes des saints apôtres Pierre et Paul.

Le général Baraguay-d'Hilliers, avant de se séparer de nous, a voulu passer une dernière revue de l'armée, et cette revue a eu lieu à Ponte-Molle, au milieu d'un concours considérable de Romains et d'étrangers venus encore une fois admirer nos brillantes et rapides évolutions. L'ordre du jour par lequel il a pris congé de nous ne laisserait rien à désirer, si l'on y trouvait un mot de dévoûment pour le saint Père. Les Romains ont été blessés de ce silence calculé, et l'armée elle-même n'en a pas été satisfaite. Il est juste de dire, néanmoins, que le général en chef emporte nos regrets. Le pape, qui sait reconnaître tous les services, l'a décoré de la grande croix de son ordre; il a fait mieux, il a inscrit son nom dans l'histoire la plus reculée, en rentrant à Rome pendant son comman-

dement, et en se confiant à sa loyauté. C'est une bonne fortune, dont le général sera sans doute reconnaissant.

En attendant l'arrivée du général Gémeau, M. Guesviller a pris la direction provisoire du corps d'occupation. qui est réduit à une seule division. Sur sept généraux qui sont encore ici, il en va partir quatre, ainsi que beaucoup d'officiers de l'état-major. Je ne puis encore vous dire si je serai de ce nombre. Le reste de l'armée, qui se réduit à douze mille hommes environ, sera conservé, sauf peut-être un des deux bataillons de chasseurs à pied. Il est question également de rappeler dans Rome une partie des détachements cantonnés à Viterbe, Civitta-Castellama, Orvieto, Subiaco, Tivoli, Frascati, Albano et autres petites garnisons.

L'armée romaine est tout-à-fait désorganisée, et Pie IX. loin de vouloir la recomposer, aurait, assure-t-on, l'intention de la réduire à deux régiments; et encore, à peine si l'on trouverait un cadre suffisant d'officiers capables, et surtout fidèles, pour ce petit nombre de soldats. Ce qu'il y aurait à faire, ce serait de prendre des officiers et des sous-officiers dans nos régiments, et de les mettre à la tête des nouveaux corps. Je crois qu'un grand nombre d'entre nous accepteraient avec joie cette honorable mission, par dévoûment pour le Saint-Siége et par attachement à la personne de Pie IX. Mais il faudrait leur conserver tous leurs droits d'avancement, d'années de service et de pension en France; cette condition est indispensable.

8 mai 1850.

Je vous ai dit que le pape avait fait ordonner à Saint-Louis un service funèbre pour les victimes du déplorable accident d'Angers. Ce service a eu lieu hier, ainsi que je

vous l'avais annoncé. C'est bien monseigneur le Sacriste du saint Père qui a officié, comme je vous l'avais dit ; S. E. le cardinal Dupont a fait l'absoute. La chapelle pontificale a chanté, avec ce talent qui cause l'admiration de tous les connaisseurs, les belles prières de la liturgie catholique. Le *Dies iræ*, surtout, a été écouté avec le plus religieux recueillement. On sentait que les âmes étaient profondément remuées par ce cri sublime et déchirant qui, tantôt descend jusqu'aux abîmes, tantôt s'élève jusqu'aux cieux. La musique d'un de nos régiments a joué aussi deux morceaux empreints d'une profonde tristesse et d'un sentiment religieux parfait.

Un catafalque magnifique avait été élevé au milieu de la nef, et tout l'espace entre le sanctuaire et ce catafalque était occupé par les généraux, le corps d'état-major et les officiers supérieurs de notre armée ; à droite et à gauche, partout, la maison du pape, venue presque au complet. Le majordome, le maître de chambre, le maître du sacré-palais, l'aumônier de la maison pontificale, les camériers, les commandants de la garde-noble et de la garde suisse, les officiers supérieurs de l'armée du pape, et une foule d'officiers du palais dont je ne saurais dire les titres, mais que l'on distinguait à leur costume, assistaient, un cierge à la main, à cette solennité. Le reste de la nef était rempli d'officiers français et des privilégiés qui avaient pu s'y faire admettre. Les bas-côtés regorgeaient de monde, et la place même était envahie par la foule.

Le corps diplomatique y assistait, en tenue, placé dans une tribune près du sanctuaire, et l'Académie de France, dans une autre située vis-à-vis.

Tout le clergé français résidant à Rome s'était fait un devoir de répondre à l'invitation du saint Père, et il était venu grossir le corps des chapelains de Saint-Louis. Il suffit de dire que les maîtres de cérémonie de la chapelle papale ordonnaient tous les détails, pour faire compren-

dre avec quel ordre, avec quel noble ensemble religieux s'est accompli cette touchante et triste cérémonie, dont le souvenir restera gravé dans nos cœurs.

Encore un mot d'une autre cérémonie qui a eu lieu à Saint-Jean-de-Latran, le jour de l'Ascension, lorsque le pape y a donné la bénédiction *urbi et orbi*. J'y ai assisté. Là, tous les yeux n'eurent plus qu'une seule et même direction, quand parut le saint pontife, porté sur les épaules de douze hommes, entre les deux éventails symboliques, et assis majestueusement sur la *sedia gestatoria*, la triple couronne en tête, et bénissant tous les fronts qui s'inclinaient devant lui.

La place immense était couverte d'une multitude innombrable. Les troupes romaines et les troupes françaises, sous le commandement du général Chadeysson, étaient massées devant la basilique; une batterie stationnait dans les allées de Sainte-Croix-de-Jérusalem, pour la salve d'honneur. Les murailles de la ville étaient couronnées de Romains, hommes, femmes et enfants. Le triclinium de St-Léon abritait une masse de paysans, dont les costumes variés et pittoresques formaient un tableau des plus curieux. Tous les arbres, escaladés, s'agitaient sous des groupes vivants; puis, apparaissaient les ruines des acqueducs des Césars, et, au fond de l'horizon, la montagne de Frascati et le sommet de Monte-Scavi.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, tous les regards fixèrent la grande loge de la basilique, et les têtes se découvrirent. Une figure vraiment céleste venait d'y apparaître: *C'est le pape!!!* s'écria-t-on. Après une fanfare brillante, il se fit un silence profond. La troupe se mit à genoux, et la multitude se prosterna.

Le pape, d'une voix qui alla vibrer jusqu'à la basilique de Sainte-Croix et jusqu'aux ruines séculaires qui l'entourent, entonna la prière de la bénédiction; puis, embrassant la ville et le monde de ses deux bras qu'il levait

vers les cieux, il invoqua les bénédictions célestes. On entendit le bruit majestueux de l'*Amen*. Les tambours battaient aux champs, les trompettes sonnaient, le canon grondait, et la foule s'écoula en répétant qu'il était impossible d'assister à une cérémonie plus sublime et plus impressionnable. Nos soldats en ont été ravis comme tout le monde.

LETTRE XXXV.

Arrivée à Rome du général Gémeau — Procession de la Fête-Dieu. Description du cortége. — Bénédiction à Saint-Pierre. — Apparition de la sainte Vierge à une dame protestante; vue anticipée de Pie IX. — Miracle de Rimini. — Fait semblable du temps de Bonaparte. — Bonté touchante du saint Père. — Tentative des Mazziniens. — Horrible complot. — Arrestation d'un des assassins. — Réorganisation de l'armée pontificale.

Rome, le 30 mai 1850.

Le général Gémeau est arrivé; il a passé la revue, et pris immédiatement le commandement des troupes. Nous lui avons fait notre visite, et, chefs et soldats, nous en sommes parfaitement satisfaits. Le brave général se pose en vrai et loyal chrétien. Ce qu'il a fait à Lyon, pour la défense de l'ordre, il saurait, à l'occasion, le recommencer ici, pour la défense du pape et de l'Église, qui est,

ainsi qu'il le dit lui-même, *la clef de voûte de l'édifice social.*

Enfin j'ai été témoin d'une des plus belles solennités de Rome, la procession de la Fête-Dieu, ou le *Corpus Domini,* comme on l'appelle ici. Je n'avais jamais rien vu d'aussi imposant, d'aussi religieux. Du reste, je vais vous y faire assister vous-même, en laissant ma plume vous décrire le spectacle que j'ai eu sous les yeux pendant plus de deux heures.

La procession commença à défiler pendant que le saint Père disait sa messe, dans la chapelle Sixtine. Il était huit heures et demie. Un peloton de cavaliers ouvrait la marche; c'était notre brave gendarmerie. A leur suite, venaient les jeunes ouvriers de l'hospice Saint-Michel, et les enfants de la maison des orphelins, après lesquels commençait le long défilé des ordres religieux. Je ne vous signalerai pas la variété des costumes; vous connaissez la robe de bure, la longue barbe et la grosse corde des capucins; vous distribuerez aux autres les robes blanches, brunes, le capuchon, le rosaire, etc.

Les élèves du séminaire Romain ouvraient la marche du clergé séculier. Immédiatement après, les curés de Rome, les chanoines, les bénéficiers, marchaient sous leurs croix et leurs bannières respectives, avec des costumes divers. Tout ce clergé était suivi des chapitres des basiliques et des trois églises patriarcales, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Pierre-du-Vatican et Saint-Jean-de-Latran. Ces chapitres avaient chacun leurs massiers, qui marchaient gravement, s'appuyant sur des bâtons couverts de velours rouge, à la tête dorée; leur pavillon symbolique, formé de toile jaune et rouge alternativement, la clochette attachée dans une espèce d'encadrement doré, et que le porteur sonnait de minute en minute et à coups séparés, pour avertir de l'approche de la croix, qui venait à leur suite. La marche du clergé séculier était fermée par le vice-gérant de

Rome, avec tous les employés des tribunaux du cardinal-vicaire.

Venaient ici les camériers, dont cinq portaient, sur des coussins de velours rouge, les deux tiares et les trois mitres du souverain pontife; puis les chantres de la chapelle pontificale, les auditeurs de la Rote (le dernier de ceux-ci portait la croix, au milieu de sept acolytes); les pénitenciers des églises patriarcales, précédés de deux jeunes clercs, portant chacun un gros bouquet de fleurs, du sein duquel s'élevait la baguette pénitentiaire; les évêques, les archevêques, et les patriarches, les cardinaux-diacres, les cardinaux-prêtres, les cardinaux-évêques.

Après le Sacré-Collége, on vit apparaître quelques anciens chevaliers de Malte, les officiers de la garde suisse, les sept gardes suisses, portant sur l'épaule les épées colossales des sept cantons catholiques; les officiers de la garde-noble, la garde du Capitole, les conservateurs, le gouverneur de Rome, deux cardinaux assistants, et, au milieu d'eux, le cardinal-vicaire; deux référendaires de signature, portant les encensoirs; deux acolytes, avec la navette; deux maîtres de cérémonies et le doyen de la Rote, portant, entre deux camériers secrets, la mître dont devait se servir le souverain pontife.

Figurez-vous, si vous le pouvez, sous la colonnade de Saint-Pierre, cette longue file d'évêques, de religieux, de cardinaux, de torches allumées, de cuirasses, de hallebardes, de mîtres blanches, de chapes, de chasubles, de dalmatiques en drap d'or, de costumes rouges, violets, blancs, etc., de croix, de chandeliers d'argent, de lanternes dorées. Ecoutez le canon du château Saint-Ange, les cloches, les tambours, les musiques militaires, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de cette imposante cérémonie.

Enfin, sur la *sedia gestatoria*, c'est-à-dire sur un brancard somptueux, porté par douze hommes vêtus de

robes de soie rouge, entre deux éventails blancs, tenus par deux camériers secrets, et entre quatre lanternes d'argent portées par quatre chevaliers, sous un dais magnifique, parut le pape, enveloppé d'une immense chape d'or, la tête découverte, et comme prosterné, quoiqu'il fût assis, tenant dans ses mains l'hostie sainte, renfermée dans un soleil d'or. Il priait avec ferveur, les yeux continuellement abaissés. Il me sembla comme l'ange du monde qui implorait la paix, la miséricorde, le pardon!... Il était impossible de ne pas se sentir attendri à sa vue.

Immédiatement après le Saint-Sacrement, marchaient le premier adjudant de la chambre et huit chantres de la chapelle, qui chantaient la prose *Lauda Sion*; l'auditeur de la chambre, le trésorier général, le majordome, les protonotaires apostoliques, les généraux d'ordres religieux, les référendaires de la signature, les massiers pontificaux, la masse d'argent sur l'épaule droite.

Vous cherchez où était l'armée française? Patience, nous ne tarderons pas à la reconnaître. Nous voici au cortége, ou, pour mieux dire, au défilé militaire. La garde-noble venait en tête, portant l'étendard du Saint-Siége; puis notre état-major, commandé par le général Gémeau, l'artillerie française, le génie et le train à pied; un régiment de ligne pontifical, un peloton de gendarmerie française et un peloton de dragons romains, avec leurs musiques, leurs trompettes, leurs tambours. C'était merveille de voir nos soldats; comme ils étaient brillants, comme ils étaient fiers, comme leurs chevaux caracolaient admirablement, et comme ils savaient les contenir au milieu de cette foule pressée! Après le défilé, le brave général Gémeau et notre état-major ont mis pied à terre, pour suivre le Saint-Sacrement.

La procession, qui était descendue par le grand escalier de Constantin, dans la galerie de la basilique, pour s'engager ensuite sous la colonnade, fit le tour de la

place Rusticucci, sous une galerie couverte de toiles attachées d'un côté aux bâtiments qui bordent la place, et soutenues de l'autre par des colonnes en bois peintes aux couleurs pontificales. Des drapeaux blancs et des guirlandes de buis reliaient les colonnes entre elles. De là, la procession pénétra sous la colonnade de droite; puis dans la galerie; enfin, par le péristyle, elle fit son entrée solennelle dans la basilique de Saint-Pierre, qui était entièrement ornée de tentures rouges. On y voyait de riches tapis des Gobelins, de Saint-Michel et d'autres fabriques célèbres, entre autres, les fameuses tapisseries faites sur les cartons de Raphaël.

La procession mit deux heures et demie à faire le tour de la place!... Le Saint-Sacrement rentra dans la basilique, au chant du *Te Deum;* les croix, les bannières, les pavillons, les lustres portatifs et les lanternes se rangèrent sous la coupole, autour de la *Confession* et du maître-autel; et le saint Père termina la cérémonie en donnant la bénédiction.

Jamais je n'oublierai ce magnifique spectacle. C'était une fête du ciel, dans l'assemblée des Saints, revêtus de de mille insignes variés. Je ne verrai rien de plus beau à Rome, m'a-t-on dit. La solennité de saint Pierre sera une fête religieuse et civile des plus grandioses, sans doute, mais elle n'aura pas une procession qui fait passer tout le clergé de Rome sous vos yeux. Non, on ne peut rien voir de plus beau, de plus éblouissant, de plus religieux, de plus parfait, de plus céleste.

A demain, les nouvelles diverses.

31 mai 1850

Je commence par vous parler d'un miracle arrivé dernièrement ici, et qui rappelle celui qui eut lieu pour M. Ratisbonne.

Un de nos officiers, M. G*** se promenait aux environs du Vatican avec sa femme et ses deux enfants, âgés, l'un de douze ans, l'autre de dix. C'était quelques jours avant la rentrée du saint Père. Mme G*** est protestante; seulement il faut dire qu'au moins, jusqu'alors, elle s'était acquittée fidèlement de ses devoirs, selon sa croyance. Aussi disait-elle dans ce moment même à son mari : « Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus, si j'étais catholique. » Soit curiosité, soit pressentiment irrésistible, Mme G*** témoigna à son mari le désir de voir les appartements du pape. Celui-ci voulut la satisfaire, et les portes leur furent ouvertes. En parcourant les principales pièces du palais, on arriva à la chapelle particulière du pape. En y entrant, Mme G*** aperçut un prie-Dieu couvert d'un tapis de velours rouge; pensant, avec raison, que c'était la place où Pie IX implorait chaque jour pour l'univers les bénédictions du Seigneur, elle s'y agenouilla, persuadée qu'elle y recueillerait du bonheur pour elle et pour les siens. La tête appuyée dans ses mains, elle pria fervemment pendant quelques minutes, et, par une pieuse habitude, en opposition pourtant avec les principes de ses coréligionnaires, elle recommanda ses enfants à la sainte Vierge. Elle leva ensuite les yeux, et vit, au-dessus de l'autel, une dame environnée d'une auréole éblouissante, qui tenait ses deux enfants par la main, et devant l'autel le pape tourné vers elle... Frappée et émue tout à la fois d'un tel spectacle, sa tendresse maternelle se trouva surtout

alarmée, et son premier mouvement fut de s'assurer si ses deux fils étaient encore à ses côtés. Son émotion était si visible, que M. G*** en eut de l'inquiétude ; pour la dissiper, elle prétexta une petite indisposition, sans s'expliquer davantage ; mais l'empreinte de ce tableau était tellement gravée dans son esprit, qu'elle ne l'oubliait pas un instant.

Quelques jours après le 12 avril, à l'arrivée du saint Père, Mme G*** se rendit avec beaucoup d'autres dames, à la tribune qui leur était réservée dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. A peine eut-elle aperçu le pape, que Mme G*** reconnut parfaitement tous les traits de Pie IX, tels qu'elle les avait vus dans la chapelle ; elle fut déjà vivement saisie ; mais lorsqu'elle aperçut au-dessus de lui, dans la même position et avec le même éclat qu'au Vatican, l'image de la très-sainte Vierge, elle ne fut plus maîtresse de son émotion, et l'on crut qu'elle allait se trouver mal. Ayant repris ses sens, elle dissimula la cause de son trouble, et garda encore son secret.

Un troisième assaut lui était réservé. Le jour fixé pour la réception des dames de nos officiers par Sa Sainteté, Mme G*** se trouva des plus exactes au rendez-vous. Tout le monde était rangé sur deux lignes, au milieu desquelles le saint Père passait, en donnant sa bénédiction à droite et à gauche. Arrivé devant Mme G*** et ses deux fils, le Vicaire de Jésus-Christ s'arrêta, comme pour le représenter plus vivement, en caressant les enfants. Il s'informa avec bonté des noms de ceux qui étaient à ses pieds, leur donna à chacun un chapelet, et semblait vouloir les gratifier d'une bénédiction particulière, en posant ses mains sacrées sur leurs deux têtes. L'heureuse mère était ivre de joie. Mais qu'éprouva-t-elle, lorsqu'elle vit encore au-dessus du souverain Pontife, et de la même manière que les deux fois précédentes, l'éclatante image de celle que les catholiques appellent la *Mère de Dieu!*... Mme G***

s'etait sentie dès la première et la deuxième apparition, pressée de quitter sa religion; elle avait résisté; mais à la troisième, elle se rendit. Après avoir passé la nuit suivante dans les larmes, elle déclara à son mari qu'elle était résolue à abjurer le protestantisme. Celui-ci seconda sa résolution, et l'abjuration se fit, avec toutes les cérémonies prescrites, le vendredi 17 mai, dans une chapelle intérieure de la Trinité-du-Mont, et le jeudi suivant, M^me^ G*** put s'asseoir à la sainte table avec son mari et ses deux enfants. Le cardinal-vicaire les communia, et il confirma ensuite la nouvelle catholique.

Au moment où le cardinal et sa suite allaient se retirer, le brave M. G*** détacha de sa poitrine sa décoration, et demanda à tracer quelques lignes, dont voici à peu près le sens : « Les grâces que j'ai reçues aujourd'hui, ainsi que ma famille, sont si grandes, que je ne saurais les reconnaître. Ma décoration est ce que j'ai de plus précieux; je la laisse sur l'autel de la sainte Vierge, comme un témoignage de ma reconnaissance. »

Le même officier dit le soir à plusieurs d'entre nous : « Savez-vous que j'ai communié ce matin, et que je n'ai jamais été aussi fier ni aussi heureux? Voyez-vous, il n'y a que cela pour donner le bonheur. »

Au reste, puisque nous en sommes sur cet article, je vous déclarerai hautement que notre armée compte un bon nombre de soldats qui se font honneur d'être chrétiens, et d'en pratiquer les devoirs. Le jour de la Pentecôte, à l'hôpital des saints Dominique et Xiste, cinquante militaires ont fait la communion pascale; plusieurs étaient sortis bien faibles de leur lit pour venir à la sainte table. Leur piété et leur recueillement ont grandement édifié les Romains.

Un autre miracle qui met toute l'Italie et Rome surtout en émoi, et dont certainement nos journaux ne manqueront pas de s'emparer pour le commenter suivant leur couleur, c'est celui qui s'est manifesté à Rimini.

Vous serez étonnés, sans doute, de mon soin à recueillir les faits religieux; je suis militaire, et sous l'habit d'uniforme, l'on est généralement habitué à rencontrer non pas précisément l'impiété, mais tout au moins l'indifférence. C'est là, je le sais, le sentiment commun à notre égard. J'avoue que nous y prêtons un peu, par l'habitude qu'ont beaucoup d'entre nous de tout fronder, de tout ridiculiser. Où la causticité devrait particulièrement s'arrêter, ce serait devant un sujet touchant à la religion, à la foi de nos pères.

Pour moi, je suis loin de la bigoterie, j'en conviens, mais aussi je suis plus loin encore du scepticisme, et les rayons de foi qu'en mon jeune âge la grâce divine daigna mettre en mon cœur s'y sont toujours conservés. Aujourd'hui ils brillent plus que jamais, et brilleront, j'espère, aussi long-temps que Dieu me prêtera vie.

Revenons au miracle de Rimini.

Dans un des temples de cette ville, nommé l'église des Missionnaires du précieux sang, existe l'image d'une sainte Vierge, honorée sous le titre de *Notre-Dame-de-la-Miséricorde*. Peinte sur toile, cette image avait toujours eu les yeux fermés, lorsque, le 12 mai, un dimanche, pendant l'office, on la vit ouvrir et fermer les yeux, regarder à droite et à gauche, et donner à ses regards une expression, tantôt de compassion, tantôt d'indignation. Vous comprenez l'impression produite par ce prodige surnaturel. Chacun, dans Rimini, voulut venir se convaincre du fait, car la Vierge continuait à mouvoir les yeux; donc la journée et la nuit du dimanche, et tout le lundi, la foule envahit l'église. Aussi soixante mille témoins sont là pour déposer de la vérité.

Un général et des officiers autrichiens ont voulu se convaincre péremptoirement; et, dans leur doute, ils ont demandé et obtenu de l'évêque de Rimini l'autorisation de prendre le cadre de la Vierge en leurs mains. Savez-vous

ce qu'ils sont devenus, lorsque, le tenant tout près de leur visage, ils ont vu la sainte image les regarder fixement et avec indignation? Vite, ils se sont précipités à genoux, et arrachant leurs décorations, ils les ont suspendues, comme *ex voto*, autour du tableau vivant.

Mais Rimini ne semble pas devoir être la seule ville dans laquelle Dieu ait résolu de montrer sa puissance, puisqu'une lettre adressée de Fossombrone à l'*Observatore romano*, signale un fait semblable, comme venant d'y avoir lieu.

Que nous présagent ces miracles? Est-ce un signe que l'Éternel lève sur nous son bras terrible pour sévir, ou bien que ce bras levé l'est pour récompenser, pour encourager, pour soutenir?... Chacun ici pense que l'on doit croire à la divine clémence, et principalement à l'intercession de la Mère du Christ. L'immortel Pie IX, qui a pour elle une dévotion toute spéciale, aura sans doute attiré son attention miséricordieuse. Toutes ces choses en sont regardées comme l'assurance.

Ces deux faits rappellent ce qui, pendant la campagne d'Italie, arriva à Bonaparte dans Ancône, dont une des églises renfermait également une madone renommée par des miracles et que, par cette raison, l'on avait richement parée. Or j'ai recueilli, sur ce fait historique, des détails très-précis que je veux vous transmettre; je vous en garantis l'authenticité. Ils sont tirés de la relation faite par un des chanoines que le chapitre d'Ancône avait chargé de porter au général Bonaparte la madone miraculeuse. Cette relation avait été jusqu'ici gardée précieusement dans les archives de la cathédrale d'Ancône; on vient de lui donner de la publicité, et voici ce que j'y lis, avec quelques abréviations seulement, pour ne pas être trop long. « Les troupes françaises s'étant emparées de la ville d'Ancône, en 1797, Bonaparte s'y rendit peu après. Les patriotes et les jacobins s'empressèrent de lui suggérer

l'idée de faire enlever à ce qu'ils appelaient le fanatisme et la superstition du peuple, la madone que l'on croyait miraculeuse, et dont le prodige qu'on lui attribuait n'était, disaient-ils, qu'un effet de la supercherie des prêtres, pour profiter des dons de la crédulité populaire. Tous insistaient sur la nécessité de faire disparaître, le plus tôt possible, ce moyen d'imposture, si l'on ne voulait pas voir le peuple se soulever contre les Français. Ils répandirent ensuite le bruit que le général allait faire brûler l'image sur la place publique, et même quelques-uns des prêtres qui avaient entretenu la superstition.

» Par un second effet de la protection de la madone, qui avait fait régner la plus grande tranquillité dans la ville au moment de l'entrée des troupes françaises, la multitude resta calme, malgré tous ces propos. Le général en chef envoya dire aux chanoines de comparaître devant lui : ceux-ci obéirent. Et comme Bonaparte leur faisait de vifs reproches sur leur prétendue fourberie, voulant faire croire au peuple, disait-il, un prodige qui n'existait pas, les chanoines essayèrent, quoiqu'avec beaucoup de modestie, de se disculper de cette accusation. Mais Bonaparte s'était trop laissé prévenir, il refusa de recevoir leurs raisons. Alors les chanoines prièrent le général de vouloir bien examiner lui-même l'image sacrée.

» D'après l'ordre de Bonaparte, le chapitre fit transporter un soir la madone miraculeuse dans la maison qu'il habitait, après avoir pris des précautions pour que le peuple ne s'en aperçût pas, de crainte d'une sédition : On la déposa décemment dans une corbeille couverte, et trois chanoines la suivirent de loin, afin de ne pas éveiller l'attention des habitants. Le général, rentrant de la promenade, fit placer la sainte image dans son salon, sur une table de marbre, à la vue de plusieurs officiers de l'état-major, de la municipalité et de plusieurs personnes qui entouraient le général, regardant la Madone, que les

chanoines avaient posée perpendiculairement devant lui. A peine Bonaparte eut-il aperçu l'image miraculeuse, qu'un vif étonnement se peignit sur son visage; et, ne pouvant le cacher, il s'écria : « C'est une bien belle image!... Elle est belle, très-belle!... » Les chanoines lui ayant proposé de la lui mettre entre les mains, il y consentit, et quand elle fut tirée de sa boîte, il la prit, l'examina attentivement de tous côtés, en manifestant une surprise et une admiration toujours croissantes.

« Lorsque le général eut remis la sainte image sur la table dans sa première position, il dit aux chanoines : « Cette image est très-belle; mais où donc la voit-on mouvoir les yeux comme vous le dites? Fanatisme! superstition!... Je crois aux miracles de Moïse et de l'Evangile, et vous ne devriez pas être aussi faciles que vous l'êtes à en admettre d'autres. Vous trompez le peuple, et lui faites croire des mensonges..... Vous voyez bien qu'en ma présence votre madone n'ouvre pas les yeux? que pouvez-vous me répondre de contraire? » L'un des chanoines ayant demandé au général la permission de parler, et l'ayant reçue, il lui dit respectueusement que Dieu pouvant faire des miracles quand il veut, comme il veut et où il veut, nul n'a le droit de l'obliger à en faire quand il plaît à l'homme. « Le général répliqua que jamais Dieu n'avait opéré le prodige d'ouvrir et de fermer les yeux de la peinture dont il s'agissait, et qu'eux-mêmes s'étaient fait illusion par suite d'une erreur de leur vue; que les lois de la physique et de l'optique faisaient découvrir un phénomène naturel, là où le vulgaire ignorant croit voir un miracle. Celui des trois chanoines qui avait déjà porté la parole, reprit qu'il connaissait les lois de la physique et de l'optique, que le général rappelait avec raison; mais qu'après des expériences multipliées et de tout genre, il avait été forcé de reconnaître le prodige. Il fit remarquer à Bonaparte que cette sainte image n'offrait naturellement

à la vue que la partie basse de l'œil, la Vierge étant représentée en contemplation, et tenant par conséquent les yeux baissés et presque fermés, et cependant on les avait vus maintes et maintes fois tout ouverts, avec leurs couleurs naturelles, avec le mouvement de droite à gauche, en haut et en bas, ouvrant et fermant les paupières, comme le peut faire une personne vivante, ce que, sans une puissance divine, ne ferait jamais une toile morte. Plusieurs peintres habiles avaient reconnu ce prodige, sans compter un grand nombre de personnes, témoins oculaires.

» Un avocat se trouvait parmi ceux qui entouraient le général; il avait été chargé de faire, selon les règles, le procès de ce miracle; il put assurer que, lui-même, il fut sur le point de se trouver mal, par suite de l'émotion qu'il ressentit, et que des centaines de personnes avaient déposé avec serment de sa réalité. Alors le général recommença à regarder la sainte image. Comme elle portait sur sa poitrine un ruban brodé de perles, de rubis et d'autres pierres précieuses, il dit : « A quoi servent à cette image toutes ces richesses? La madone n'en a pas besoin, il vaut donc mieux les lui ôter et les donner à un conservatoire, pour marier une jeune fille avec le prix qu'on en retirera. » Il était tourné vers l'avocat, qui lui répondit qu'il était maître de faire ce qu'il voudrait. Le général essaya de détacher le ruban, mais il n'y put parvenir, parce qu'il était attaché par derrière. Un des chanoines le détacha et le lui donna. Il le prit, et allait le remettre à l'avocat pour en faire l'usage dont il venait de parler. *Mais quoi!* dit la relation que je cite ici, *dans le même moment, s'étant retiré en arrière, il se mit à se promener dans le salon, se répétant plusieurs fois la même proposition, mais sans pouvoir jamais se résoudre à la mettre à exécution.* Une telle irrésolution, qui certainement dura un temps notable, le changement

fréquent de couleur que chacun observait sur son visage, pendant qu'il restait indécis et flottant, causa à tout le monde une grande surprise, son caractère n'étant pas assurément l'indécision, mais, au contraire, la promptitude dans les résolutions. Il faut donc reconnaître quelque chose de surnaturel qui le retint et même le força à un parti contraire. Malgré ce qu'il venait de répéter tant de fois, le général s'approcha de la madone, lui remit les diamants, et ordonna aux chanoines de les rattacher comme ils étaient. On eut tout lieu de croire que Bonaparte venait de voir le prodige à cause de cette action, et plus encore des indices extraordinaires que l'on remarqua dans sa personne.

» Le général ayant dit de placer la sainte image dans une chambre et d'une manière convenable, après qu'on l'eut remise dans son encadrement, il se retira, et les chanoines restèrent dans le salon, attendant ce qui allait être décidé pour la madone et pour eux. Un instant après, le général les envoya inviter à dîner avec lui. Pendant le repas, il leur témoigna beaucoup de politesse. A la fin, il les voulut voir en particulier, et, après avoir fait fermer toutes les portes, n'ayant gardé auprès de lui que son adjudant Berthier, il leur dit : « Il faut absolument enlever du milieu du peuple d'Ancône le fanatisme et l'illusion à laquelle il est en proie au sujet de votre madone. Je pourrais la détruire d'un seul coup, en la faisant brûler, et vous le mériteriez bien pour avoir fomenté le fanatisme. Mais... je fermerai les yeux sur le passé, mais non pas sur l'avenir. Je mets en vous ma confiance, et c'est pour cela que je vous ai fait appeler. Songez au moyen de faire enlever de l'église cette image. »

» A ces paroles, les chanoines furent consternés. Cependant l'un d'eux, celui qui avait jusque-là répondu au général pour la défense du miracle, lui dit que, sans répéter les preuves de vérité qu'il lui avait déjà données,

il le priait de songer que le peuple pourrait se révolter par suite de l'affliction qu'il éprouverait, en ne voyant plus cette sainte image qu'il vénérait singulièrement; que la tranquillité publique serait troublée; qu'il pourrait bien, lui, Bonaparte, employer la force pour le contenir, mais que ces mesures violentes l'exaspèrerait. « Je ne vous dis pas, interrompit le général, que vous l'enleviez absolument de l'église, mais mettez-la dans la sacristie, ou bien, après l'avoir couverte, placez-la sur un autel de votre église moins apparent. » Le chanoine répondit que toute innovation était dangereuse, et qu'il n'osait pas s'en faire le garant. « Il n'y a point à raisonner, finit par dire le général; je veux absolument qu'au moins l'image soit couverte, et qu'on ne la découvre pas sans mon ordre; autrement... Avisez donc au moyen d'exécuter ma volonté le plus prudemment possible, sans que la population en sache rien, et je vous charge aussi de la maintenir dans la tranquillité. »

« Le chanoine, étonné d'abord d'un pareil ordre, trouva heureusement un expédient pour se tirer de ce pas. Il dit au général que l'évêque d'Ancône avait conseillé au chapitre, quelques mois auparavant, de couvrir la sainte image par vénération, et de ne l'exposer aux regards du peuple qu'à certains jours seulement. Un voile brodé d'or devait être envoyé par lui à cet effet. Aussitôt que ce voile serait terminé, on pourrait annoncer dans la ville que, pour les motifs ci-dessus, l'évêque voulait que la madone fût couverte, et on la couvrirait un jour en présence des habitants.

» Le général approuva cet expédient : « Célébrez vous-même, demain, la messe à l'autel de la madone, dit-il au chanoine. La messe finie, vous parlerez au peuple, de l'autel même, sur la convenance qu'il y aurait à couvrir la madone, comme l'a prudemment ordonné le *citoyen* évêque. Vous lui recommanderez le calme et l'obéissance

à l'autorité qui commande, et vous ferez couvrir immédiatement l'image. »

» Ensuite le général fit accompagner la sainte image et les chanoines par un officier et par quatre soldats qui restèrent dans l'église, d'après son injonction, jusqu'à ce que la madone fût replacée sur son autel.

» Le lendemain, après avoir dit la messe à l'autel de la madone, le chanoine fit le discours que le général avait ordonné, et il réussit si heureusement qu'aux applaudissements du peuple il put recouvrir aussitôt la miraculeuse image d'un voile de soie richement travaillé. »

Je vais clore cette lettre par quelques mots sur la situation intérieure de Rome, où pétille encore, sourdement il est vrai, un chétif foyer d'anarchie.

La faction mazzinienne met tout en œuvre pour entretenir l'inquiétude. Après avoir répandu le bruit que le pape était prisonnier au Vatican, que nous le gardions étroitement, ne lui laissant aucune liberté, il fallait le confirmer en empêchant le saint Père de paraître aux cérémonies qui se font hors du Vatican. On lui fit donc parvenir des lettres menaçantes, annonçant les plus abominables projets. Dieu merci ! il ne se laissa pas effrayer; et on sut qu'il avait l'intention bien arrêtée de se rendre à l'église de Saint-Philippe-de-Néri pour une cérémonie qu'on y célèbre tous les ans. La secte alors tenta un dernier effort; et dès le matin ses émissaires tâchèrent d'ameuter les quartiers qui avoisinent Saint-Philippe, en débitant dans toutes les boutiques une mensongère décision, émanant, prétendait-on, du ministère, et ordonnant une nouvelle diminution dans les papiers-monnaies. Les boutiques se fermèrent, et les marchands refusèrent de vendre. Mais le saint Père parut : on l'accueillit, comme à l'ordinaire, avec de vives démonstrations de joie; et une notification du gouvernement faisant connaître qu'il n'avait jamais songé au rabais annoncé, vint dissiper

les craintes, et ramener la confiance dans la multitude. Déjoués pour cette fois, les socialistes ont voulu prendre leur revanche à l'occasion de l'octave du *Corpus Domini*. Vous aurez entendu parler des tentatives dirigées contre deux libraires pendant la nuit du 29 au 30 mai? Quel triomphe pour eux, s'ils avaient pu, par ces troubles, faire manquer la cérémonie du lendemain! On se serait entretenu de ce haut-fait dans toute l'Europe!..... Mais ces tentatives n'ayant pas réussi, et les conspirateurs ayant perdu leurs temps et leur poudre, ils en machinèrent une troisième, horrible. Dès le matin du jour de l'octave du *Corpus Domini* (ou de la dernière procession de la Fête-Dieu), le souverain Pontife avait été averti, dans un billet anonyme, que trois assassins étaient chargés par la faction révolutionnaire d'attenter à ses jours pendant la procession. Quoique ce billet donnât le signalement assez exact des assassins, le pape n'y avait point ajouté foi, et il voulut sortir comme à son ordinaire. Heureusement une pluie très-forte empêcha la procession de quitter Saint-Pierre. Un individu vêtu à l'italienne, et qui se faisait remarquer par l'irrévérence de ses manières, ayant refusé plusieurs fois de se découvrir au moment où le Saint-Sacrement passait sous le pérystile, et ayant injurié celui de nous qui lui avait enjoint d'ôter son chapeau, il fut arrêté. Aux Suisses appartient la police du palais; ils le fouillèrent, et le trouvèrent porteur de deux pistolets chargés et armés. Cet homme a été mis immédiatement au secret. On dit que son signalement est tout-à-fait conforme à celui de l'un des trois individus désignés au saint Père dans le billet anonyme qui lui avait été remis le matin même.

Et l'on s'étonnera que les prisons s'ouvrent pour des hommes capables de pareils attentats!... Et l'on viendra crier, avec une hypocrisie révoltante, à la réaction sanguinaire!... Je ne suis fâché que d'une cnose, c'est que tant

de misérables soient encore en liberté. La main sur la conscience, sont-ce là des accusés politiques? ne sont-ce pas plutôt des brigands, des assassins? et ne méritent-ils pas le sort que toute société a le droit et le devoir d'infliger aux gens de cette nature?...

L'armée pontificale, je vous l'avais déjà dit, était sur le point d'être reconstituée. La chose vient d'avoir lieu de la manière suivante :

Un état-major général, une intendance militaire, un corps d'auditeurs militaires, un état-major de place, un corps du génie, trois régiments d'infanterie, un bataillon de chasseurs, un régiment de cavalerie, un d'artillerie, quatre compagnies de vétérans, une d'invalides, un corps de l'armée politique (vélites).

Des trois régiments d'infanterie, tout au complet de trois bataillons de huit compagnies, deux seront composés de fusiliers, le troisième, qui sera un corps d'élite, prendra le titre de régiment des gardes et se recrutera, après la première formation, dans les régiments de fusiliers et dans le bataillon de chasseurs; il aura un bataillon de grenadiers, un de fusiliers et un de chasseurs, pour que tous les hommes des autres corps puissent y trouver place, s'il y a lieu, quelque soit leur taille.

Le bataillon de chasseurs comptera huit compagnies; le régiment de cavalerie quatre escadrons, dont un d'élite. Le régiment d'artillerie, lui, se composera de trois batteries montées pour le service de campagne, et de cinq à pied pour celui des places fortes; le quart de chaque batterie sera formé d'hommes de choix. La batterie aura huit pièces, dont deux obusiers avec leurs prolonges et caissons. Les vétérans se diviseront en quatre compagnies séparées. On n'y sera reçu qu'après vingt ans de service, et quand on aura été reconnu hors d'état de figurer dans l'armée active.

Pour les invalides, le cadre des officiers et sous-officiers sera celui d'une compagnie ordinaire ; mais le nombre des simples soldats n'aura pas de limites, afin que tous les vieux militaires réunissant les conditions voulues puissent être admis dans les rangs.

Les hommes des corps d'élite qui auront obtenu un premier avancement, ne pourront prendre un nouveau grade que dans un autre corps, afin que tous les militaires dignes de cet honneur puissent jouir de la même prérogative.

Les paies sont très-élevées, ce qui encourage le mérite. Le colonel, outre le logement, recevra 480 francs par mois ; le sous-lieutenant, 125 francs, et les autres grades auront des traitements proportionnés. Avec cela, on peut vivre fort honorablement ici, où la vie est peu chère.

LETTRE XXXVI.

Eglises Sainte-Marie-de-la-Victoire. — Sainte-Agnès. — Saint-Etienne-le-Rond. — Sainte-Praxède — Saint-Martin. — Sainte-Pudentienne. — Sainte-Martine et Saint-Luc. — Académie de Saint-Luc. — Séance de celle des Arcades à l'occasion de la rentrée de Pie IX.— Admirable sentiment de piété des soldats français.

Rome, le 14 juin 1850.

Notre séjour à Rome s'étant prolongé, j'ai visité à mes moments de loisir quelques églises que je ne connaissais pas encore, et dont je vais vous parler aujourd'hui.

Je commence par Sainte-Marie-de-la-Victoire, ainsi nommée en action de grâces de la défaite des Turcs à la bataille de Lépante. Cette église est d'une grande richesse d'ornements, revêtue à l'intérieur de jaspe et de dorures, ornée de belles peintures et de marbres précieux ; entre les ornements qu'elle présente, les plus intéressants sont les vieux drapeaux conquis sur les infidèles ; ils furent pris

par Sobieski, lorsqu'il sauva Vienne. C'est dans une chapelle latérale, que j'ai vu la trop fameuse sainte Thérèse en extase, du chevalier Bernin. Cet artiste profane ne pouvait guère, dit-on, exprimer la pureté sublime du sentiment de l'amour divin; il a prêté à cette âme céleste un tout autre caractère. Une des chapelles renferme un beau groupe de Dominico Guido : c'est l'apparition de l'ange à l'époux de Marie.

La vieille église de Sainte-Agnès, à une demi-lieue de la ville, est un reste précieux de l'antiquité chrétienne. Sa forme a conservé celle des basiliques civiles de Rome.

Le poète Prudence a raconté le martyre de cette jeune sainte, si chère aux Romains. Elle avait à peine seize ans, quand se manifesta chez elle le plus vif désir de donner sa vie pour la foi chrétienne. En vain essaya-t-on auprès d'elle tous les moyens possibles pour la faire changer de résolution; ni caresses, ni menaces, ne purent l'ébranler. Vaincu par la résistance de cette enfant, le magistrat chargé de poursuivre et de condamner les chrétiens de Rome ne trouva rien de mieux pour effrayer sa persévérance que de la faire exposer dans un lieu infâme. Mais son bon ange la délivra de cette cruelle épreuve, en frappant d'aveuglement un jeune homme qui voulut s'en approcher. Le préfet, irrité, la condamna sur-le-champ à avoir la tête tranchée. Mais avant de mourir, elle obtint la guérison du malheureux qui avait insulté à sa virginité.

L'église fut bâtie par Constantin, à la prière de sa fille Constance, au lieu-même où le corps de la jeune martyre avait été enterré.

Ce monument a échappé à toutes les dévastations et à toutes les restaurations des siècles postérieurs; on y descend par un large escalier de marbre de quarante-cinq degrés: les murailles sont couvertes d'anciennes inscriptions funéraires.

C'est là que se trouve le buste de notre Seigneur, par Michel-Ange ; céleste visage, où le caractère majestueux de la divinité est uni à celui de l'humanité dans sa plus ravissante douceur. Je croyais Michel-Ange toujours fier et terrible : j'ai été désabusé, en voyant cette admirable tête.

L'église est soutenue par de magnifiques colonnes cannelées, de marbre violet et de granit ; quelques-unes sont d'un marbre plus rare encore, et nommées porto sancto. Sous un baldaquin de colonnes de porphyre, le plus fin qui existe, on voit la statue de sainte Agnès, formée d'un torse antique d'albâtre oriental. On remarque encore dans cette église une chaire de marbre et de beaux candélabres tirés des catacombes.

Je dois vous dire qu'une autre église fut élevée dans Rome, à la place des fornices ou arcades où Agnès avait été exposée. Ces fornices, qui servaient de retraite aux courtisanes de bas étages, entouraient un grand cirque nommé alors cirque Alexandrin, ou *campus agonalis*, champ de combat. Le cirque est devenu la place Navone, et quelques-unes des arcades servent de fondations à cette seconde église de Sainte-Agnès, qui m'a paru aussi très-belle.

Me trouvant, il y a peu de jours, au Colisée, je me suis dirigé vers l'église de Saint-Etienne-le-Rond, qui s'élève tout près, sur le mont Cœlius. Temple de Jupiter étranger, temple de Bacchus, temple de Claude, arsenal, salle de bains, voilà, suivant les différents archéologues, ce que fut, dans l'origine, cette construction païenne. C'est une rotonde a deux enceintes circulaires, surmontée d'une coupole antique et soutenue par cinquante-huit colonnes. Sur ces murailles est écrite à grands traits l'histoire sanglante du christianisme. C'est d'abord le tableau du roi et de la reine des martyrs, Jésus et Marie; l'un expirant sur la croix du Calvaire, l'autre percée du glaive de la douleur ; puis, à

partir du massacre des Innocents jusqu'à la paix de l'Église, tous les supplices sont peints à fresque autour de vous. De quelque côté qu'on porte ses regards, on n'aperçoit que des chevalets, des haches, des roues, des chaudières d'huile bouillante, des membres mutilés, des corps broyés, du sang, des bourreaux farouches et des victimes pleines de calme et de sérénité : ce spectacle est affreusement beau. Horreur, pitié, foi, amour, il n'est pas, dans l'âme catholique, un noble sentiment qu'il ne réveille, pas une fibre qu'il ne remue profondément!

J'ai vu aussi l'église de Sainte-Praxède, bâtie en 142: elle est curieuse par son antiquité et par ce qu'elle renferme. C'est là qu'on trouve la colonne de marbre qui servit à la flagellation de Jésus. Cette colonne, ou du moins ce fragment de colonne, est de jaspe sanguin, haut de trois palmes (75 centimètres), et fut apporté de Jérusalem à Rome, en 122.

Au milieu de l'église est un puits dans lequel sainte Praxède conservait les ossements et le sang des martyrs: à l'orifice, on voit encore la dalle de marbre vert qui lui servait de lit, et dans une chapelle latérale, la chaire pontificale de saint Charles Borromée, patron de cette église, avec la table sur laquelle il donnait à manger aux pauvres.

On montre encore une foule d'autres reliques dont je ne puis entreprendre de vous parler. J'ai vu, par exemple, l'éponge dont la sainte se servait pour étancher le sang des martyrs.

Il y a aussi, dans cette église, une antique madone en mosaïque fort vénérée. Le fameux tableau de la Flagellation, de Jules Romain, est conservé précieusement dans la sacristie.

L'église de Saint-Martin est assez près de là, sur un des sommets de l'Esquilin, qu'on nommait l'Oppius. C'est une des plus magnifiques de la ville. Les murs sont couverts de délicieux paysages de Guaspre Poussin, dont les

figures sont de Nicolas, son beau-frère. Les vingt-neuf colonnes de la nef sont antiques, de marbres différents, d'ordre corinthien et composite. Cinq ont le chapiteau doré et toutes ont la base de marbre noir. Un escalier conduit à une église souterraine qui est du IIe siècle, et qui renferme une image en mosaïque de la Vierge.

L'église de Sainte-Pudentienne, à peu de distance de celle de Saint-Martin, est bâtie à la place même de la maison où Pudens, sénateur romains, logea saint Pierre, et se convertit à la voix de l'apôtre, avec ses fils Novatus et Timothée, ses filles Pudentienne et Praxède.

L'église remonte au IIe siècle comme celle de Saint-Martin; et dans une des chapelles, celle qui est à la droite du maître autel, est un autel que l'on croit avoir servi à Saint-Pierre.

Encore une belle église, c'est celle de Sainte-Martine et de Saint-Luc, donnée à l'académie de Saint-Luc par Sixte IV; elle est bâtie au Forum sur les ruines du temple de Mars, où, selon d'autres, sur l'emplacement des archives du Sénat. La chapelle souterraine de Pierre de Cortone, l'autel de bronze, le tabernacle en albâtre, décoré de pierres précieuses, c'est ce que j'y ai remarqué de plus curieux.

Un mot, en passant, sur l'académie de Saint-Luc : une maison léguée par Pierre de Cortone, située *al Campo-Vaccino*, au pied du Capitole, est destinée aux séances. Dix professeurs y enseignent la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique. Les artistes en tout genre, que leurs talents font admettre, doivent y déposer un de leurs ouvrages, qui devient la propriété de la compagnie. On y remarque une multitude de jolis tableaux, de chevalets et de beaux portraits, de plans et de bas-reliefs.

A propos d'académie, je vous dirai que l'académie des Arcades a tenu une séance solennelle, depuis la rentrée du saint Père, pour fêter son heureux retour. Plusieurs car-

dinaux ont assisté à cette fête, qui a réuni une nombreuse société d'élite dans les vastes salles de la Protomothèque, au Capitole ; notre état-major y avait été invité, et nous nous y trouvâmes en bon nombre. C'est bien chose impossible de vous dire tous les discours, tous les sonnets et autres morceaux de prose et de poésie, qui ont été débités dans cette occasion, et qui tous, ou du moins le plus grand nombre, célébraient les vertus du pontife dans ses malheurs, racontaient les faits de la révolution et la valeur des armes françaises, etc. La lecture qui a fait le plus de sensation, a été celle de M. Martinez de la Rosa, ambassadeur d'Espagne, d'une ode de sa composition. Si les voûtes de la salle n'avaient pas été construites par Michel-Ange, il y a quelques trois cents ans, elles se seraient infailliblement écroulées sous les salves d'applaudissements; c'était un tonnerre, c'était une fureur, c'était un enthousiasme tel qu'on en voit rarement.

Avant son exaltation au souverain pontificat, Pie IX s'était fait agréger à cette docte compagnie; et lorsqu'on est allé lui demander la permission de tenir cette séance solennelle, il répondit gracieusement qu'il y consentait volontiers, et que de plus, il désirait conserver toujours son titre de *pasteur en Arcadie*. Aussi son buste présida-t-il à cette fête, non-seulement comme tenant la place du souverain et du pontife, mais encore comme du plus illustre et du plus aimé des académiciens.

Je vous l'ai déjà dit : nos braves soldats se montrent admirables par leurs sentiments religieux. Chez plusieurs, ces sentiments se sont réveillés depuis leur séjour dans la ville sainte; aussi ne peuvent-ils assez s'applaudir d'avoir été appelés à faire partie de l'expédition.

Je veux vous rapporter à ce sujet ce dont j'ai été moi-même témoin, et ce que j'ai entendu :

J'accompagnais quelques-uns de nos officiers et de nos soldats, dont le régiment partait pour la France. En face

de l'église de Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent un moment pour la contempler une fois de plus, et ils s'écrièrent : « Saints Apôtres, que de biens vous nous avez obtenus ! c'est à vous que nous devons la grâce et les bénédictions de Dieu, que nous emportons. »

Arrivés à la porte de la ville, ils se disaient entre eux : « Mon Dieu, dans quel état sommes-nous entrés dans cette ville, et dans quel état en sortons-nous ? » Puis, montrant de la main les lieux de leur campement pendant le siége, ils disaient au bon prêtre qui avait voulu les conduire à quelque distance hors de Rome : « Voilà les champs où nous avons tant blasphémé contre Dieu, contre le pape et contre l'Église... et maintenant... nous le bénissons, le bon Dieu, nous prions pour le pape, nous voulons vivre et mourir pour l'Église. Oui, nous retournons en France, mais si jamais, les temps devenant plus mauvais, on voulait nous commander quelque chose contre la religion ou contre la conscience, nous refuserions d'obéir, nous jetterions bas les armes, et nous répondrions : Nous ne voulons pas le faire!... On nous fusillerait peut-être alors?... eh bien ! tant mieux ! Oh ! la belle mort, que de mourir pour Dieu, comme ces martyrs des catacombes !... »

Ils s'éloignèrent dans ces admirables sentiments... Le prêtre, qui les avait bénis, les regardait encore, lorsque, se retournant eux-mêmes, ils s'écrièrent d'assez loin : « Père, soyez bien tranquille, nous demeurerons fidèles; nous aimerons et servirons toujours Dieu !... » Ce bon prêtre, profondément ému, ne pouvait se lasser de les suivre des yeux; il les bénissait encore dans son cœur... et lorsqu'il cessa de les apercevoir, il nous dit : « Mes vœux n'abandonneront point ces enfants qui m'étaient si chers ; ils les suivront jusqu'au-delà des mers, et mes prières se répandront chaque jour pour eux, au pied des saints autels... »

LETTRE XXXVII.

Nouveau service pour les victimes du siége. — Anniversaire du couronnement de Pie IX. — Fête de saint Louis de Gonzague. — Solennité de celle de saint Pierre. — Touchant incident. — Illuminations. — La Girandole au château Saint-Ange. — Le pape et les principaux chefs de l'armée française, à Saint-Paul. — Ostensoir envoyé par l'archevêque et le clergé de Besançon. — Les quarante heures à Rome. — Messe journalière et à perpétuité, fondée par le saint Père en faveur des soldats français morts pour la défense de l'Eglise.

Rome, le 2 juillet 1850

Nous devons à la reconnaissance du clergé et au peuple romain un service solennel, qui a été célébré de nouveau le 20 juin, dans l'église Sainte-Marie-in-Transtevère, à l'intention de nos braves soldats, morts pendant le siége, et des autres victimes de la bonne cause. Le saint Père, approuvant cette cérémonie, a ouvert, dans cette occasion, le

trésor des indulgences dont il est le dispensateur, en faveur de tous ceux qui prieraient ce jour-là, et dans cette même église, pour le repos des défunts en question. En outre, il a voulu porter son offrande à la souscription qui a fait les frais du service, en donnant cinquante écus romains. Nous avons été tres-sensibles à ce tribut pieux, payé à nos nobles compagnons d'armes.

Le 21 juin était l'anniversaire du couronnement de Pie IX. La veille et le matin de ce jour, le canon a salué l'heureux anniversaire; et le soir, des illuminations brillantes et spontanées sont venues prouver que le peuple n'a pas besoin de recommandation pour témoigner l'amour qu'il porte à son souverain. Le saint Père a reçu les compliments d'usage, et il y a répondu avec sa bonté et son a-propos ordinaires. Les pauvres ont été gratifiés d'une aumône de plus d'un millier d'écus. Ce même jour, Pie IX a fait distribuer un grand nombre de médailles, décorations et distinctions aux sujets restés fidèles et qui ont donné des preuves de dévouement au Saint-Siége, pendant la révolution. Les officiers suisses qui ont défendu le Quirinal pendant l'attaque du 16 novembre, ont reçu une médaille en or avec cette devise : *Fidélité!* Les soldats ont reçu une médaille pareille en argent.

La fête de saint Louis de Gonzague coincidait cette année avec celle du couronnement de Pie IX. Cette fête est une des plus populaires à Rome : aussi a-t-elle été magnifique. Une foule immense remplissait l'église de Saint-Ignace, et toute la jeunesse de Rome s'empressait d'aller prier près du corps de ce saint si célèbre.

Je ne vous décrirai pas la fête de saint Jean-Baptiste, à laquelle le saint Père a assisté dans l'église Saint-Jean-de-Latran. Il s'y est rendu en voiture, escorté de la garde-noble et de notre beau régiment de dragons. Mais vous ne me pardonneriez pas, si je passais sous silence l'une

des plus belles solennités de Rome, la fête de saint Pierre. Je dois avouer tout d'abord qu'il est impossible à ceux qui ont vu cette fête de la décrire, comme il est impossible à ceux qui ne l'on point vue, de s'en faire une idée. C'est à peu près la même cérémonie que celle qui a lieu le jour de Pâques, m'a-t-on dit.

Des tribunes avaient été destinées pour les officiers français, autour de la *Confession*, afin que nous pussions jouir de ce magnifique spectacle. L'immense métropole était pleine; Rome y avait envoyé ses cent cinquante mille fidèles. Aussi ai-je reconnu que pour bien apprécier cette fameuse église, il faut la voir le jour de Saint-Pierre; elle est vivante alors, et les autres jours elle est morte. Quarante ou cinquante mille personnes la laissent déserte: mais elle se peuple et s'anime à la Saint-Pierre. Je l'avais déjà visitée plusieurs fois, vous le savez; mais je ne l'avais pas vue encore dans toute sa pompe et dans tout son éclat. Ce jour-là, les caveaux étaient éclairés d'une manière splendide; la *Confession* était ornée de toutes sortes de richesses; de plus, et pour la seule fois dans l'année, les fleurs étaient mêlées, en profusion, aux statues d'argent, aux bas-reliefs en or, aux mosaïques de marbre et de pierres précieuses, aux colonnes d'agathe et de lapis-lazuli, aux lampes dorées qui brûlent devant le tombeau du pêcheur; l'ensemble produisait un effet merveilleux. Ce que nous avons surtout trouvé beau, c'est une nacelle de fleurs, symbole de la barque de Saint-Pierre, c'est-à-dire de l'Église. Nous commençons à nous familiariser avec les pompes catholiques de la ville sainte; cependant notre émotion a été vive, au moment où le saint Père est entré dans la basilique, enveloppé de la chape pontificale, le front ceint de la triple couronne et porté sur la *Sedia-Gestatoria*, au milieu d'un magnifique cortége, et au son des fanfares de sa garde-noble.

Le pape s'est avancé ainsi triomphalement vers le tombeau de saint Pierre, pendant que les chantres de la chapelle entonnaient le verset : « *Tu es Petrus;* paroles frappantes dans les circonstances présentes.

Les cérémonies papales doivent toujours être sublimes à Saint-Pierre; mais elles le deviennent davantage encore, lorsque c'est un pontife comme Pie IX que l'on y contemple, après dix-sept mois d'exil; la majesté empreinte sur toute sa personne, son recueillement angélique, la bonté que respirent tous ses traits, la douce harmonie de son chant, la ferveur de sa prière, le souvenir de ses malheurs et de ses vertus, ce je ne sais quoi, enfin, qui ne se peut exprimer, mais qui se sent, augmentent sa beauté et la magnificence de la solennité, et produisent sur les cœurs une impression profonde et irrésistible.

La messe du pape diffère en quelques points de celle de nos évêques de France. L'épître et l'évangile y sont chantés en latin, puis en grec. A l'élévation, le pape montre l'hostie et le calice de droite à gauche et de gauche à droite, tandis que les fanfares militaires éclatent à l'extrémité de la basilique.

A ce moment solennel, un sentiment religieux inexprimable sembla s'emparer de l'assistance; tout le monde était à genoux. Pie IX seul, le grand pontife, debout, tenant entre les mains le Dieu du ciel et de la terre, paraissait comme le Dieu de la foule.

A la communion, le pape était sur son trône, les mains jointes, l'âme absorbée dans sa haute piété. Un cardinal lui apporta l'hostie sur une patène, le pape en fit deux parts : il se communia lui-même avec l'une des deux moitiés, et partagea l'autre en deux. Il embrassa alors les deux cardinaux qui lui servent de diacre et de sous-diacre, et leur donna à chacun l'un des fragments de l'hostie. Pour communier sous l'espèce du vin, il prit le sang de Jésus-Christ

dans le calice avec un chalumeau d'or, à la manière antique, et il le présenta ensuite aux cardinaux. Puis, on lui apporta un ciboire d'or, et il communia les cardinaux qui ne sont pas prêtres, le sénateur, et les conservateurs de Rome.

La bénédiction pontificale, qui suivit cette cérémonie, fut encore un sujet de vive émotion. Au moment où Pie IX, tout rayonnant de douceur, de tendresse et de sainte majesté, parut sur le balcon, la cavalerie baissa la pointe du sabre, l'infanterie mit un genou en terre et présenta les armes, la multitude se prosterna. Alors les fanfares, les canons et les cloches retentirent dans les airs...

Après la bénédiction, le saint Père disparut; les tambours battirent aux champs, et la foule s'écoula.

Une chose surtout m'a vivement touché. Il est d'usage, ai-je appris, que chaque année, le jour de saint Pierre, après la messe pontificale, le pape s'arrête au milieu de l'église pour écouter la prière que lui fait, à genoux, un avocat consistorial, de vouloir bien renouveler contre le roi de Naples l'excommunication qui pèse sur les souverains de ce pays, depuis qu'ils ont porté une main sacrilége sur les biens de saint Pierre. Le pape prononce l'excommunication et la lève immédiatement.

Cette formalité était embarrassante pour Pie IX, cette année. Il était disposé à ne pas lancer l'anathême contre Ferdinand, ce roi si dévoué à l'Église et au souverain pontife; mais les cardinaux ayant été d'avis qu'il n'était pas possible de se départir de cet usage, et qu'il ne fallait pas briser la seule arme qu'il reste à l'Église pour défendre son domaine temporel, l'excommunication a été prononcée. Mais après l'absolution, le saint Père a trouvé, dans son inépuisable bonté, le moyen de concilier les droits de l'église et les égards dus au souverain qui a tant obligé le Saint-Siége. Pie IX a élevé la voix pour faire

l'éloge le plus complet de son très-cher fils en Jésus-Christ, le roi des Deux-Siciles, et pour protester de son inviolable attachement et de sa reconnaissance pour un prince si chrétien, qui a si noblement exercé l'hospitalité envers le chef de l'église persécuté.

J'aurais dû commencer par vous dire que la veille de Saint-Pierre, le pape a chanté les premières vêpres ; c'est la seule fois, dans toute l'année, qu'il accomplit ce devoir ; il a ensuite béni les pallium qu'on envoie aux prélats qui ont droit de les porter.

La coupole et la façade de Saint-Pierre ont été illuminées la veille et le jour de la fête. J'ai encore admiré le changement de feu, qui s'est fait avec une promptitude étonnante, ainsi que je vous l'ai décrit ailleurs. Il y a eu aussi le feu d'artifice du château Saint-Ange, dont je ne vous ai pas parlé jusqu'ici, et qui forme cette célèbre girandole si vantée. Toute magnifique et grandiose que soit l'illumination de Saint-Pierre, quelques personnes donnent la préférence au feu d'artifice du château Saint-Ange.

Cette année, les dessins de la girandole, plus grands que de coutume, étaient l'œuvre de M. Louis Poletti, président et professeur de l'académie de Saint-Luc. Cette girandole représentait le temple de la Paix, formé d'une vaste rotonde couverte d'une majestueuse coupole, entourée de festons, de trépieds et de gerbes d'un feu colorié. Au-dessus de la coupole s'élevait le soleil de la paix, figuré par un grand disque lumineux de feu de Bengale. Parallèlement à ce somptueux édifice, on voyait deux grands obélisques sur lesquels étaient sculptés des ornements et objets sacrés de la religion catholique ; au milieu de l'édifice, on trouvait une haute arcade dans la lumière de laquelle apparaissaient les armoiries de Pie IX, surmontées de la tiare et des clefs éternelles.

Le lendemain de cette fête, le saint Père s'est rendu à

Saint-Paul, pour vénérer les chaînes de ce grand apôtre. Sur l'invitation de Sa Sainteté, le général Gémeau l'y a suivi avec tout notre état-major et un grand nombre de personnes de distinction. Les Bénédictins de Saint-Paul avaient préparé un déjeûner auxquel nous avons été conviés ; Sa Sainteté elle-même a bien voulu y prendre part. Les dames, qui avaient formé un cortége à part, ont eu leur table dressée en dehors du monastère.

Vous avez su, sans doute, que l'archevêque et le clergé de Besançon ont envoyé au saint Père un superbe ostensoir en vermeil. Pie IX, qui cherche toujours à se rendre agréable et gracieux pour les Français, a eu la délicate attention de faire servir cet ostensoir aux Quarante-Heures, durant l'Octave du Saint-Sacrement, à Saint-Pierre. Tout le monde l'a vu et admiré, et l'on y a reconnu une preuve de plus du dévoûment et de l'affection du clergé français pour le vénérable et saint pontife.

Puisque j'ai écrit le mot de Quarante-Heures, j'ajouterai ici ce que je n'ai pas eu occasion de vous dire encore. C'est qu'à Rome les Quarante-Heures sont perpétuelles. Voici comment : Le premier jour de l'année ecclésiastique, c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent, après la messe pontificale célébrée dans la chapelle Sixtine, le saint Père expose le Saint-Sacrement dans la chapelle Pauline; il y reste jusqu'au mardi, environné d'adorateurs. De là, il passe à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, puis dans les autres églises patriarcales, et enfin dans toutes celles qui sont désignées à cet honneur par le cardinal-vicaire.

Après avoir parcouru toute l'étendue de la ville, et épuisé le cercle de l'année, les Quarante-Heures reviennent à leur point de départ, d'où elles recommencent leur pieux pélerinage. Le saint Sacrement reste exposé dans chaque église pendant quarante heures. De là le

nom qu'on donne à ce saint exercice. Le matin, on célèbre une messe solennelle suivie d'un grand nombre d'autres à voix basse; vers midi, on fait une procession intérieure, en chantant les litanies des saints, comme pour conjurer tous les citoyens du ciel de venir compléter, par leurs adorations, les supplications de la terre. Le troisième jour, on renouvelle les mêmes prières et les mêmes hommages, on donne la bénédiction ; et au moment précis où le Sauveur du monde entre dans le tabernacle, les cloches annoncent au loin qu'il reparaît sur les autels d'une autre église.

Les adorateurs ne manquent jamais au Dieu qui vient ainsi recueillir les vœux et les hommages de ses enfants. Grâce au *Diario Romano* (calendrier romain), tout le monde connaît d'avance l'église qui a les Quarante-Heures. A défaut de cette indication, la mémoire des fidèles, le son des cloches, les riches tentures qui décorent le portail du temple avertissent la foule et l'attirent au pied des autels. Pendant toute la journée, un peuple plus ou moins nombreux tient compagnie au Saint-Sacrement.

Mais quand le soir sera venu, le besoin du repos ne fera-t-il pas déserter l'église? Non ; la grande association du Saint-Sacrement saura veiller au nom de la ville entière, composée de tout ce qu'il y a de plus éminent en piété dans le clergé, dans la prélature, dans le sacré-collége, dans la noblesse et dans le peuple, elle compte des membres dans tous les quatiers. Un certain nombre est désigné pour venir, à tour de rôle, passer une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement. Versles neuf heures du soir, un carrosse destiné à cet usage vient chercher à leur domicile les adorateurs nocturnes. Ils sont pour le moins au nombre de quatre, non compris un prêtre et un clerc. Leur adoration dure quatre heures, après lesquelles ils sont relevés par de nouveaux confrères.

Ces usages me semblent bien appartenir à un culte divin.

La commission administrative de notre établissement national s'est réunie hier, 1er juillet, au palais de l'ambassade, sous la présidence de M. de Rayneval, et a accepté avec reconnaissance l'offre faite par le saint Père de fonder à perpétuité, dans l'église de Saint-Louis, une messe basse quotidienne pour tous les soldats de notre nation morts pendant le siége ou depuis, sur les terres des Etats pontificaux. La commission, composée de M. de Rayneval, ambassadeur, de M. de Latour-d'Auvergne, premier secrétaire d'ambassade, de M. l'abbé Lacroix, clerc national, et de M. le chevalier Lemoine, a prêté serment de maintenir et faire garder religieusement la fondation instituée par le saint Père, et elle a résolu de demander une audience à Sa Sainteté pour lui témoigner, au nom de l'armée et de la France, toute la gratitude qu'inspire une aussi touchante manifestation des sentiments que nourrit le souverain pontife pour notre nation. Il ne reste plus maintenant, pour compléter la pensée du saint Père, qu'à faire recueillir autour de Rome, et transporter dans les cavaux de Saint-Louis les restes mortels de nos soldats. C'est quelque chose qui nous fait peine, de voir sous les murs de la ville éternelle, à la villa Pamphili, autour du pavillon des Quatre-Vents et en cent autres lieux, les éminences qui désignent la sépulture de nos compagnons d'armes. Sans doute, le guerrier est toujours bien couché sur le champ de bataille où il combattit et mourut glorieusement; mais ici il me semble qu'il y aurait une haute convenance et aussi une louable signification religieuse à lui donner un dernier asile dans notre église nationale, et à le faire assister en quelque sorte aux prières que le chef de l'Église catholique vient de fonder pour le repos de son âme. Un modeste monument transmettrait à la postérité la plus reculée les noms de ces braves tombés pour la défense

du Saint-Siége, et rappellerait aux Français qui visitent la ville sainte ce que notre patrie a fait pour elle. Une nation s'honore en honorant les morts. Il faut que le monde apprenne que la France n'oublie jamais ses enfants, si loin que le sort des armes les ait condamnés à mourir.

LETTRE XXXVIII.

Cérémonies qui ont lieu à Rome pendant *l'année sainte* ou le *grand Jubilé*. — Décorations du saint Père et son portrait désirés par l'armée française. — Attention délicate de Pie IX. — Formation du premier régiment pontifical. — Corps des Vélites. — Chapelain-général de l'armée. — Commission *ad referendum*. — Finances. — Grand'Croix et présent envoyés par le saint Père au président de la république française. — Réduction de l'armée expéditionnaire. — Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Rome. — On revient à la pensée de l'emprunt national.

Rome, le 11 juillet 1850.

On parle d'un Jubilé qui va être donné pour remplacer celui qui aurait eu lieu si les malheureux événements de la révolution n'y avaient pas mis obstacle. A cette occasion, je me suis fait expliquer, sur les lieux mêmes, l'ensemble des pratiques et des cérémonies qui s'accomplissent pendant l'*année sainte* : c'est ainsi que l'on nomme

l'année du grand Jubilé, qui se célèbre tous les 25 ans. Voici ce que m'a appris Monseigneur ***; j'aime à vous en faire part : « L'ouverture du Jubilé se fait avec un grand appareil. Le jour de l'Ascension de l'année qui précède celle du Jubilé, après l'évangile de la messe solennelle, un auditeur de Rote vient à la porte, dite de bronze, de la basilique de Saint-Pierre, pour y promulguer, en latin et en italien, la bulle du pape; puis on l'affiche sur la porte des quatre églises stationnelles.

» Après les premières vêpres de Noël de la même année, il se fait, à Saint-Pierre, une procession solennelle à laquelle le pape assiste, porté sur la *sedia-gestatoria*. Elle fait le tour de la place, et entre dans le vestibule, dont les cinq portes sont fermées. Le pape s'approche de la dernière des cinq portes à droite, qu'on appelle la *porte sainte*, et qui est murée; là, il reçoit des mains du grand pénitencier un marteau de vermeil dont il frappe cette porte à trois reprises, en chantant : *Aperite mihi portas justiæ*. Le grand pénitencier la frappe à son tour de deux coups. Aussitôt, des ouvriers font tomber la muraille; le pape, tenant une croix de la main droite et un cierge de la main gauche, entre le premier, suivi des cardinaux et de la foule des fidèles qui se précipitent sur ses pas, et l'on entonne le *Te Deum*. Pendant ce temps, trois cardinaux délégués par le pape vont accomplir la même cérémonie aux trois autres églises patriarcales.

» La porte sainte reste ouverte toute l'année du Jubilé, d'une fête de Noël à l'autre. Quand arrive le moment de la fermer, le pape se rend le même jour, à la même heure, et dans le même appareil, à la porte qu'il a ouverte l'année précédente. Il prend trois fois de la chaux dans un vase avec une truelle d'argent, et en pose à l'endroit où le mur doit se relever, au milieu d'abord, puis à droite, et enfin à gauche. Les maçons achèvent l'ouvrage, après que le pape l'a recouvert de plusieurs médailles, et quand

le tout est terminé, on applique sur la porte, du côté du vestibule, une croix de bronze. La même cérémonie est accomplie dans le même temps, par un cardinal, dans les trois autres basiliques.

» Belle par elle-même, ajouta notre savant et pieux prélat, la cérémonie que je viens de vous dépeindre a un sens mystérieux et sublime. La Porte sainte se trouve à droite, les fonts baptismaux, à gauche de l'église, ce qui signifie les deux entrées ouvertes à l'homme pour arriver au ciel. Le baptême est la première, mais on n'y passe qu'une fois; la porte de la pénitence est la seconde, et, grâce à la miséricorde divine, elle n'est jamais irrévocablement fermée. C'est le jour de Noël, jour par excellence d'indulgence et de pardon, que la porte sainte est ouverte. Au pontife, représentant du Sauveur, est réservée la prérogative de l'ouvrir, et la gloire de la franchir le premier. On emploie le marteau et non les clefs, parce que la porte ouverte avec des clefs subsiste toujours, elle peut encore être fermée; mais ouverte avec le marteau, elle est démolie, et chacun peut entrer sans obstacle e sans crainte.

» L'époque du Jubilé voit toujours accourir à Rome un très-grand nombre de pélerins, des personnages illustres de toutes les nations, quelquefois même des têtes couronées. Au Jubilé de 1350, on compta jusqu'à un million deux cent mille pélerins. En 1450, le concours fut plus nombreux qu'il ne l'avait jamais été; tellement que, sur le pont Saint-Ange, la foule immense qui s'y pressait occasiona la chute de plus de quatre-vingt personnes, qui se noyèrent dans le Tibre, sans compter celles qui furent suffoquées sur ce pont.

» Le dernier, celui de 1825, a eu également son affluence d'étrangers. »

J'en viens à nos nouvelles diverses. Nous sommes décidément avides des décorations du saint Père; pas un de

nous ne voudrait quitter l'Italie sans avoir sur sa poitrine une croix du Saint-Siége. Ce désir est juste, c'est que, voyez-vous, car tous ont gagné cette marque de distinction ou plutôt de reconnaissance et de satisfaction, soit par les premiers services rendus, soit par la prolongation de ces mêmes services. En outre, tous, nous désirons emporter de Rome le portrait de Pie IX. Beaucoup de nos soldats l'ont déjà envoyé à leur famille, quoique le prix de cette gravure soit assez élevé. Depuis peu le saint Père, toujours plein de bonté et de délicatesse, ému d'un tel empressement, et peiné des sacrifices de nos braves soldats, a ordonné de faire une lithographie très-ressemblante, et de la leur donner gratuitement. A ce trait, vous reconnaissez bien Pie IX!

Le 1er juillet, le général Levaillant a présidé, sur la place Saint-Pierre, à la formation du 1er régiment de ligne pontifical. Après l'appel de tous les militaires, le général a réuni les officiers au milieu de la place, pour leur rappeler tout ce que le souverain est en droit d'attendre d'eux pour le bien du service et la sûreté des États du Saint-Siége; il a terminé en disant : « C'est ici, Messieurs, en présence de votre souverain légitime, qui, peut-être en ce moment, vous regarde du haut de son palais, que vous devez prendre l'engagement tacite de le servir avec une fidélité inviolable, et de combattre énergiquement les factions, si elles venaient jamais à se relever. Les ruines et les misères qui en résultent ne vous font que trop connaître le résultat inévitable des révolutions. Pour éviter leur retour, vous n'aurez pas de combats à soutenir. Montrez-vous, Messieurs, fidèles et dévoués au souverain, indissolublement unis entre vous. Remplissez tous vos devoirs avec zèle; ne négligez aucun moyen de mériter l'affection de vos subordonnés. Alors vous serez forts, et votre attitude rassurera les honnêtes gens, et désarmera les méchants. Le saint Père compte

sur vous, sur votre honneur : vous ne tromperez pas son attente!... » Les officiers répondirent tout d'une voix : « Non, non, jamais!!!... »

Après cette allocution, le régiment a défilé en bon ordre. Tout fait espérer que l'armée pontificale, sous la direction d'un chef qui, à une prudence et une fermeté à toute épreuve, joint une rare expérience militaire, acquerra cette discipline, cet ordre indispensables aux armées, sous peine d'imposer inutilement de lourdes charges à l'État.

Le ministre de la guerre, pour augmenter encore les garanties de sécurité, s'occupe activement de la composition du corps des vélites, qui correspond parfaitement à notre gendarmerie. Ses attributions sont les mêmes. L'effectif de cette arme, la plus nécessaire dans un État comme celui-ci, sera de 5,000 hommes, divisés en quatre escadrons indépendants. Si ce corps est bien choisi, comme nous devons l'espérer, il sera appelé à rendre les plus grands services.

Pendant que le ministre de la guerre poursuit l'organisation de l'armée pontificale avec un zèle et une intelligence dignes des plus grands éloges, le saint Père vient de prendre une mesure très-propre à seconder ses louables efforts et à en assurer le succès dans l'avenir. Il vient de créer une charge très-importante, et qui n'existait pas, celle de chapelain-général de l'armée, dont les attributions seront de choisir ét d'instituer tous les aumôniers des différents corps; d'en surveiller la conduite et le ministère; en un mot, d'exercer sur l'armée l'action religieuse. Le chapelain-général sera évêque, et le souverain pontife a conféré ces fonctions à Mgr Tizzani, évêque démissionnaire de Terni et chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Il était difficile de faire un meilleur choix. Mgr Tizzani réunit à l'activité la plus intelligente le zèle le plus brûlant. C'est lui qui, pendant le carême dernier, prêchait à l'église de la Mission les exercices spirituels aux

employés et aux fonctionnaires de l'État, et le succès qu'il a obtenu en cette occasion est une garantie de l'influence que sa parole exercera sur l'armée.

Le saint Père a nommé une commission composée de six cardinaux *ad referendum*, c'est-à-dire pour soumettre à son approbation les résolutions qui devront être adoptées pour le bien de l'État pontifical. Plusieurs projets importants sont depuis long-temps sur le tapis, celui, entre autres, de la division des provinces en circonscriptions plus égales. Quelques-unes de ces provinces se composent de 200,000 habitants, tandis que d'autres en comptent seulement 30,000. Leurs Éminences les cardinaux Antonelli, Altieri, Della Genga, Marini, Mattei et Cagiani de Azevedo, font partie de cette commission, dont Mgr Canella est secrétaire.

Si l'on était tenté de craindre que cette commission, loin d'accélérer la promulgation des projets soumis à son examen, fût plutôt un moyen d'ajourner cette promulgation, le nom des membres qui la composent serait bien capable de rassurer. C'est donc là une bonne et sage détermination prise par Pie IX.

Du reste, je le dirai ici en passant; pour quiconque a étudié avec attention les rouges de l'administration romaine, le pouvoir papal n'est pas ce qu'il passe trop généralement pour être, c'est-à-dire un pouvoir absolu, dont aucune règle n'entrave la marche, dont aucune volonté extérieure ne limite la fantaisie. Le pape est journellement en regard des bulles de ses prédécesseurs et des conseils plus ou moins impératifs des membres du sacré-collége. Sans aucun doute, l'opposition des cardinaux ne fait pas loi. Le Pontife reste toujours libre de passer outre; cependant il est bien rare que le pape persévère dans un projet qui a eu contre lui le sacré-collége. Mais le sacré-collége ne doit-il pas être considéré comme un obstacle aux réformes promises? Je suis loin de le penser; et le public sem-

ble aussi sous l'influence d'une conviction différente. Ainsi donc, amener le corps des cardinaux à s'associer, par son accession *à priori*, à la publication de ces réformes, était, on le comprendra, une mesure indiquée, et qui portera ses résultats.

Le gouvernement pontifical s'occupe aussi beaucoup des finances, et voici ce que vient de faire le cardinal-vicaire. Sous le court ministère de M. Rossi, au mois d'octobre 1848, afin de se débarrasser de l'hypothèque qui pesait sur une partie de ses biens, pour une valeur de 1,700,000 écus romains en garantie de papier-monnaie, le clergé s'engagea à payer, dans l'espace de quinze années, une somme de 1,000,000 d'écus. Les malheurs qui survinrent avaient empêché l'exécution de cet engagement; aujourd'hui on y revient. Seulement la rente annuelle est fixée à 100,000 écus, ce qui, pendant quinze ans, produit un million et demi. Le clergé sans doute ne s'arrêtera pas en si bonne voie, et il parviendra, on l'espère, à reporter la cotisation au chiffre fixé par M. Rossi.

Rome est dans une situation où il faut faire plus qu'on ne peut, par dévouement pour le bien public. Si la noblesse veut imiter l'exemple du clergé, les embarras du trésor seront bientôt diminués.

Une souscription vient de s'ouvrir à Rome pour offrir un calice d'or à Mgr Fransoni, et bientôt la première liste de souscripteurs sera publiée. Je disais, avec un sentiment de fierté nationale, à un prêtre romain qui me parlait de ce projet : « C'est très-bien; mais la pensée vient de France. — « Est-ce que toute bonne pensée ne vient pas de là? » me répondit le modeste ecclésiastique; on a été bien touché, ici, de la bonne inspiration que vous avez eue. »

Nous sommes en plein Jubilé, et c'est avec ardeur que tout le monde en suit les exercices, qui ont lieu chaque soir dans les églises.

Le saint Père n'a pas manqué une seule fois, durant les neuf jours qui ont prccédé la fête des saints Apôtres, de se rendre à la basilique de Saint-Pierre, pour assister à la cérémonie qui s'y accomplissait, et d'ordinaire il avait autour de lui bon nombre de nos soldats, qui s'empressaient d'aller contempler ses traits vénérés, de prier avec lui, et de recevoir sa bénédiction. Nous savons qu'il en a été particulièrement édifié et consolé.

Notre président, Louis-Napoléon, a dû recevoir la grand'croix de l'ordre *Piano*. On dit que Sa Sainteté y a joint un magnifique présent; c'est un tableau de frère Bastiano del Piombo, dont on admire les peintures dans l'église de Saint-Pierre-in-Montorio; et un déjeûner en mosaïque, représentant le bouclier d'Achille, d'après les dessins de Flaxman. Ce déjeûner serait sorti de l'atelier des mosaïques du Vatican.

Le bruit court que notre armée va encore être diminuée, par le départ de deux ou trois régiments. Je le regretterais; car si les fièvres devenaient parmi nous aussi nombreuses que l'année dernière, l'expédition se trouverait réduite à presque rien. J'espère, au reste, que le général en chef prend sagement ses mesures pour ne pas nous accabler d'un service trop pénible.

L'état sanitaire de l'armée française a permis de renvoyer à Naples cinq religieuses, Sœurs de Charité, envoyées ici, il y a six mois, pour soigner nos blessés et nos malades. Elles avaient été logées au Quirinal, par l'ordre de Pie IX, qui a fourni à tous les frais de leur mission. Mais il reste encore une petite colonie de ces saintes filles; le prince Torlonia en avait fait venir, un mois après l'arrivée des premières, pour diriger le Conservatoire de jeunes orphelins, fondé par son frère D. Carlo. On croit que plus tard elles pourront entrer dans les hôpitaux romains. Les établissements si nombreux de Rome gagneront grandement à leur être confiés. Ce sera tout à la fois un bienfait et une récom-

pense de notre intervention, que d'avoir introduit dans la ville sainte les pieuses et admirables filles de Saint-Vincent-de-Paul.

Je dois vous apprendre qu'on semble revenir à la pensée d'un emprunt national; c'est au moins ce que j'entends dire depuis quelques jours; mais on prendrait la précaution de rendre l'emprunt obligatoire : c'est de toute nécessité. Vouloir compter sur le dévoûment à la chose publique, ce serait pure illusion dans ce pays-ci. Le bon exemple donné par le clergé ne trouvera pas d'imitateurs. Si l'on veut de l'argent, il faut faire une imposition forcée. Beaucoup s'y prêteront de bonne grâce, surtout parmi les commerçants et les industriels; ils sentent bien que le papier-monnaie est la ruine du commerce et de l'industrie, et ils sont disposés à faire les plus grands sacrifices pour débarrasser le pays de cette calamité publique. J'en connais même un bon nombre qui appellent de tous leurs vœux cette mesure salutaire. Espérons que le gouvernement aura l'énergie d'appliquer ce remède, le seul efficace, et qui est invoqué par tout ce qu'il y a d'intelligent et d'honnête dans le pays.

La commission chargée d'examiner les questions d'administration particulière fonctionne activement; mais on ne sait rien de certain sur la nature et sur l'avenir de ses travaux. Il paraît qu'on désire, avant de prendre des arrangements définitifs, que la situation financière soit améliorée, que l'armée soit entièrement et définitivement organisée, et que les questions européennes soient un peu plus avancées, et c'est prudent. Laissons s'élever le terrain, avant d'y élever l'édifice. Combien dure une maison bâtie sur le sable mouvant? Et l'Europe entière n'est-elle pas, en ce moment, sur le sable?

LETTRE XXXIX.

La moisson dans les campagnes de Rome. — Joyeuse transformation opérée au signal des travaux. — Le jour du repos. — Autel dressé. — Saint sacrifice célébré au milieu des champs — Autre spectacle non moins touchant. — Rome envoie ses ministres vers les travailleurs. — Les *Pifferari* ou musiciens champêtres. — Leurs sérénades. — Cantique à la Vierge — Les petits prédicateurs. — Les marchés publics. — Portrait du mendiant de Rome. Un bouquiniste.

Rome, le 20 juillet 1830.

Je ne vous ai pas parlé du spectacle intéressant que présente la campagne de Rome au moment de la moisson : ce serait une lacune dans mon journal ; je vais essayer de rappeler mes souvenirs sur ce que j'ai vu ou sur ce qu'on m'a rapporté.

Autant, avant et après les travaux qu'elle exige, sont solitaires, muets et tristes les vastes bâtiments ruraux

qui offrent au loin dans la plaine, par l'élévation de leurs murailles et de leurs portes crénelées, l'enceinte d'un bourg fortifié abandonné de ses habitants ; autant deviennent-ils soudain populeux, vivants, retentissants d'une joyeuse résurrection, aussitôt que le signal est donné de la montagne.

Des troupes d'hommes des Abruzzes ou de la Calabre arrivent, non par centaines, mais par milliers, conduits par d'autres hommes qui les ont procurés *au mercante di campagna*, pour toute la saison des moissons.

On peut se figurer quel est chaque jour le résultat véritablement magique du travail simultané de tant de bras moissonnant des champs à perte de vue, et dont les blés dépassent une hauteur de cinq pieds. Avant la moisson, il n'y a plus d'horizon ; insensiblement, on le voit renaître. Ce n'est plus une plaine monotone et dorée, triste par sa propre richesse, fatigante par l'aspect de sa mobile immobilité ; chaque jour fait retrouver dans ces larges plis du terrain qui dessinent si fièrement la campagne de Rome, le tombeau, le moulin, la vieille tour, les ruines, perdus dans son immensité. Enfin c'est le sol romain rendu à toute sa majesté.

La moisson se termine ordinairement le samedi. Les granges sont pleines jusqu'au faîte ; les champs, totalement dépouillés, qui ont servi de lit aux moissonneurs, ne présentent plus qu'une réserve de gerbes énormes. Le lendemain, jour de fête et de repos, ces gerbes, couchées et disposées en gradins, supportent un autel rustique : quelques-unes, debout à l'entour, figurent des colonnes tronquées, du milieu desquelles s'élèvent de grands rameaux arrondis en dôme au-dessus de l'autel, pour abriter le prêtre de la chaleur. Deux lampes y sont suspendues ; elles éclairent une madone au visage noir, à la robe dorée, venue de la montagne avec les moissonneurs et placée entre deux touffes de fleurs répandues également sur la

nappe du sacrifice. Revêtu des ornements sacerdotaux, le prêtre célèbre les saints mystères. Les moissonneurs assistent à genoux et nu-tête à cette solennité champêtre ; leur silence n'est interrompu que par les *meâ culpâ* redoublés qui retentissent sur leurs larges poitrines. C'est comme au temps des premiers chrétiens.

En France, on voit des émigrations semblables de travailleurs et de montagnards qui, n'ayant chez eux ni moissons ni vendanges, vont en troupes faire ces deux récoltes dans d'autres provinces. Mais dans l'État romain, où tout porte un cachet singulier, original, ce sont, comme vous l'avez vu plus haut, des recruteurs qui s'engagent avec un *mercante di campagna* à lui amener l'année suivante tant de moissonneurs. Ce contrat se fait, pour un prix arrêté avec des signes taillés sur des petits morceaux de bois tels que les marques de nos boulangers, l'écriture étant presque inconnue parmi les habitants des Abruzzes et de la Calabre ; cette espèce d'hiéroglyphe de ménage suffit à tous les besoins. Il arrive souvent que ces recruteurs demandent au fermier romain, après la moisson et le paiement de la solde, une avance sur les travaux de l'année suivante, ce qui lui est toujours accordé ; et alors le reçu de cette nouvelle somme est ajouté et représenté par une autre entaille sur la marque où a été spécifiée la force du contingent prochain. Jamais ces recruteurs étrangers ne manquent à leur engagement, soit pour le nombre des moissonneurs, soit pour le jour de leur arrivée.

Sur d'autres points de la campagne romaine, un tableau touchant se présente également. Au temps des moissons dont je parle, tous les moissonneurs qui habitent les limites des Maremmes descendent dans ces immenses plaines pour récolter les blés. Pas de villages, pas de maisons près d'eux ; les voilà isolés de toute habitation. Groupés par famille, après avoir supporté tout le jour l'aiguillon d'un soleil dévorant, ils s'étendent le soir sur

les javelles et y passent la nuit; ce serait trop de temps perdu, trop de fatigue ajoutée à la fatigue du jour, de regagner leurs lointaines demeures.

Resteront-ils cependant durant plus d'une semaine sans s'agenouiller pour prendre part aux saints mystères, sans confesser leurs fautes, sans recevoir leur Dieu? Non. Dès l'aurore, et tandis que, couchés sur leurs épis, les moissonneurs sommeillent encore, une cloche résonne dans la plaine... Leur dur travail est donc achevé! peuvent-ils se demander à demi-éveillés; ils ont donc dormi près de leur église accoutumée? Non, mais l'église est venue à eux. C'est un jour de fête, c'est le dimanche; un ministre du Seigneur et deux jeunes accolytes guidant deux buffles vigoureux sont arrivés pendant la nuit au milieu de la plaine. Dans la charrette même qui les a amenés, un autel est dressé; un voile de damas rouge, étendu sur ses claies, forme le tabernacle. Les moissonneurs se rassemblent et s'agenouillent; quelques-uns se confessent pour communier; tous prient, et le saint sacrifice commence. Pareils aux épis dorés que le vent agite, ces longues rangées de moissonneurs abaissent et relèvent tour à tour leur front dans la prière. Quel spectacle vraiment digne des regards du ciel!...

Les moissonneurs des Abruzzes me rappelent d'autres paysans qui viennent à Rome même, à une époque toute différente. Je crois avoir omis de vous signaler cette circonstance en son lieu; cependant j'ai quelques détails à vous donner à cet égard, qui ne sont pas sans intérêt. Il s'agit des *pifferari*, ou *musiciens* champêtres, qui accourent célébrer ici des neuvaines en l'honneur des fêtes de Noël, lorsqu'elles approchent. Voilà encore un des plus touchants usages de Rome chrétienne.

Tous les ans, pendant l'Avent, des troupes de bergers et de paysans descendent des montagnes de la Sabine, et vont donner aux habitants de Rome des sérénades en l'hon-

neur de Jésus-Enfant et de la Vierge Marie. On fait marché avec eux pour le temps que l'on désire; ordinairement ce sont les neuf jours qui précèdent la fête de Noël. Tous les jours, jusqu'au terme convenu, ils viennent vous réjouir de leur naïve et gracieuse mélodie. Ces descendants des vieux Sabins portent un costume qui rappelle la simplicité rustique de leurs ancêtres. Un manteau venant jusqu'aux hanches, une culotte de peau de chèvre, des cheveux flottant sur les épaules, et presque toujours noirs; en les voyant, on se trouve reporté de plusieurs siècles en arrière, et l'on croit avoir sous les yeux quelques-uns de ces bergers si poétiquement chantés par Théocrite et Virgile. Mais qui pourrait peindre toute la vivacité de la foi de ces bons montagnards, toute l'ardeur de leurs convictions, toute la fraîcheur et toute la naïveté de leur dévotion? Quel beau sujet ce serait là pour un Théocrite chrétien! Les *pifferari* ne sont ordinairement que trois ensemble; car, suivant une ancienne tradition, tel avait été le nombre des bergers qui vinrent adorer notre Seigneur à la crèche. Un haut-bois, un chalumeau, un triangle, voilà tout ce qui compose leur orchestre, digne par la simplicité des temps classiques de la bergerie. Eh bien! malgré cette simplicité, ou plutôt à cause d'elle, vous vous sentez plus ému, plus touché, plus impressionné, en un mot, par ces rustiques *dilettanti*, que vous ne le seriez par les plus magnifiques symphonies de Haydn ou de Beethoven. Rien ne va au cœur comme ces harmonies champêtres, parce que rien n'en vient comme elles.

Je vous dirai qu'à l'époque de Noël, l'année dernière, je ne voulus pas perdre une si belle occasion, et je fis marché pour une neuvaine avec l'un de ces *trios* montagnards. Le dernier jour, je les fis monter dans ma chambre, et je voulus avoir par écrit leur simple *canzone*. Ils me la dictèrent eux-mêmes. J'ai essayé de la traduire en vers français; mais vous comprendrez que je n'ai pu

transporter dans notre langue le parfum de pure et fraîche naïveté qui s'exhale de cette poésie italienne. Indépendamment du talent qui m'a manqué, la langue française, plus grave et plus réservée dans ses allures que la langue italienne, ne saurait reproduire l'abandon et la simplesse presque enfantine de sa sœur :

Vierge, notre bonne Mère,
Vous portez dans votre sein
L'Enfant Jésus, notre frère,
Qui de vous naîtra demain.

Vous portez notre espérance
Et notre salut à tous :
Vierge, le monde en souffrance,
A les yeux fixés sur vous.

La montagne s'illumine,
En ce moment fortuné,
La cour céleste s'incline
Devant le Dieu nouveau-né.

La voix de l'ange l'annonce
Aux bergers des alentours ;
Et l'écho même, en réponse,
Répète leurs chants d'amour.

Que par vous, ô notre Mère !
Tous nos vœux soient entendus ;
Présentez notre prière
Aux pieds de l'Enfant Jésus !

O Verginella, figlia di sant'Anna,
Nel ventre tuo portaste il buon Gesù,
Gl'Angioli chiamazano : venite santi,
Andate Gesù bambino alla capanna,
Partorito sotto aduno capanella,
Ad'ove mangiavan li bove e l'asinelli.

Immacolata Vergine beata
In cielo, in terra sia avocata.
La notte di natale, è notte santa,
Questa orazion che sem cantata
Gesù bambino sia ripresentata.

J'ai aussi omis de vous faire connaître une circonstance des fêtes de Noël, qui me revient ici.

Afin que tous les âges aient leur part de bonheur dans la Nativité de l'Enfant divin, il est d'usage à Rome de laisser prêcher les petits enfants dans l'église d'Ara-Cœli. La statue du *Santo-Bambino*, si célèbre et si vénérée des Romains, y est exposée pendant l'Octave, dans une chapelle parfaitement décorée. Au pilier voisin s'appuie une petite chaire à prêcher ; c'est là que les jeunes Romains et même les jeunes Romaines de sept à dix ans viennent, dans leur naïf langage, bégayer les louanges du *petit Jésus*. Deux mois avant la fête, père, mère, frères et sœurs, tout le monde est en mouvement dans les familles. Les uns composent, les autres font répéter au jeune enfant un petit sermon.

J'ai assisté à une de ces *prédications* dans le temps de Noël. Lorsque j'arrivai à l'église, c'était une petite fille qui occupait la chaire : à en juger par sa taille, elle pouvait avoir huit ans au plus. Elle parlait avec beaucoup d'onction et de vivacité ; le geste était naturel, le ton juste et varié : c'était un petit Bossuet. La péroraison fut pathétique. L'orateur tomba à genoux, étendit ses petites mains vers le *Santo-Bambino*, lui adressa une naïve prière, puis donna la bénédiction absolument comme un vieux prédicateur. Un mouvement approbateur se manifesta dans le nombreux auditoire, que le respect dû au saint lieu empêcha seul d'éclater en applaudissements.

Les *petits prédicateurs*, comme on dit à Rome, se succèdent dans la chaire d'Ara-Cœli pendant toute l'Octave, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir, et toujours il y a foule. Outre le plaisir très-légitime que procurent ces prédications, elles semblent de nature à produire d'utiles résultats. Pour avoir le bonheur de célébrer les louanges du *Santo-Bambino*, il faut être sage ; pour ac-

compagner le jeune prédicateur, il faut encore que les frères et sœurs plus âgés soient sages.

Un mot, qui est bien un peu disparate, sur les marchés publics.

Il faut voir les marchés de Rome : ils sont sales, ils sont mal tenus, mais il y a là des paysans et des paysannes de la Sabine, comme de tous les environs, et tous ces costumes et toutes ces figures sont pittoresques. Un peintre de caractères et de mœurs doit bien préférer ce tableau animé et varié à cet autre tableau que présente Rome à certaines heures du jour, où toute la ville endormie ne présente plus à l'observateur que des églises, des palais, des établissements publics, des maisons particulières, tout cela fermé ; des places solitaires, des rues désertes et silencieuses, des quartiers où vous n'entendez pas une conversation, une parole, un petit bruit ; où vous ne rencontrez pas une âme, sinon peut-être quelque pauvre mendiant, une pauvre femme, qui viennent là, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, demander la petite pièce de monnaie que leur voudra bien donner l'étranger qui passe.

Ici j'aurais un portrait à vous tracer : c'est celui du mendiant romain. Lui aussi mérite une mention à part.

Les pauvres d'Italie en général, et surtout ceux de la ville éternelle, ne ressemblent point à ceux que nous voyons en France, vêtus de hideuses guenilles, ignoblement accroupis aux coins des rues ou sur le seuil des églises, la figure dégradée par le vice ou flétrie par la cupidité, la voix traînante et enrouée, les yeux creux, les joues hâves, véritables types de la misère triviale et de l'indigence abrutie. Le mendiant de Rome est, à la vérité, couvert de haillons ; mais il sait les porter avec je ne sais quelle dignité qui sent encore le descendant de Romulus. Pour peu que vous vous arrêtiez à le considérer, vous verrez dans sa démarche, dans sa pose, dans ses allures, dans toute

sa personne, un reste de grandeur déchue, un certain air de noblesse, une modeste fierté et aussi une simplicité chrétienne qui lui permet de demander l'aumône sans rougir, et d'implorer la pitié de ses semblables en conservant sa dignité d'homme et sa grandeur d'enfant de Jésus-Christ.

Il faut avouer aussi que le soleil d'Italie contribue beaucoup à *poétiser* cet homme, et à l'entourer d'une atmosphère de gracieux souvenirs et de fantastiques rêveries. A le voir appuyé contre les hautes colonnes d'un vieux temple, ou sur le piédestal de la statue d'un empereur, à considérer son manteau flottant capricieusement au souffle des brises, en arrêtant le regard sur sa physionomie ardente et vivace, vous croyez avoir devant les yeux quelqu'un de ces vieux philosophes de l'antiquité, disciples d'Antisthène ou de Zénon, étalant orgueilleusement son manteau percé de trous, et ne demandant aux passants que de ne pas intercepter son soleil. Vous êtes transporté pour un instant dans les siècles passés, et il vous semble que vous allez vous trouver au milieu de tous ces sages de l'antiquité classique avec lesquels vos études vous ont familiarisé, et que vous allez bientôt rencontrer Platon devisant avec ses disciples dans quelque jardin public, Aristote se promenant gravement sous le portique, Démocrite riant toujours, Héraclite pleurant sans cesse, ou Diogène avec sa lanterne allumée en plein midi. Mais la voix de votre mendiant vient vous rappeler à la réalité : « Ame bénie, vous dit-il avec les gracieuses inflexions de l'idiôme italien, au nom de Dieu, de notre Seigneur Jésus-Christ, des âmes du purgatoire, par la bienheureuse Vierge Marie !... » Vous êtes déjà fortement ébranlé; il continue, et pour porter les derniers coups, il emploie tout ce que sa rhétorique peut lui fournir de plus propre à vous persuader. Il joint le geste à la parole, et il faudrait être bien insensible pour lui refuser toute aumône.

Du reste, les pauvres de Rome, aussi bien que ceux des autres pays, ne se font pas faute de manifester leur aversion ou leurs sympathies : on les a vus plus d'une fois pleurer au convoi d'une personne charitable, ou témoigner leur mécontentement à l'enterrement d'un avare. Tel qu'il est, le mendiant romain me paraît supérieur à celui des autres pays. Il est moins avili, moins dégradé ; il est plus homme, en un mot, parce qu'il est plus chrétien.

Puisque je suis dans les portraits, souffrez que je vous en trace encore un : ce sera la conclusion de ma lettre.

Me promenant un jour dans une petite rue qui vient aboutir au Corso, je rencontrai sur mon chemin le magasin d'un bouquiniste. J'eus la curiosité d'y entrer ; et là je fus à même d'étudier un type que je ne connaissais qu'imparfaitement, celui du marchand, et spécialement du bouquiniste de Rome.

Dès mon entrée dans la boutique, je m'attendais à voir le marchand s'avancer gracieusement au-devant de moi, me faire des offres de service, etc., comme c'est l'ordinaire en France. Mais ici, rien de pareil. Mon bouquiniste était magistralement étendu dans un vaste fauteuil, au fond de sa boutique, lisant un journal, et prenant des prises de tabac. Il ne jugea pas à propos de se lever à mon arrivée, et se contenta de répondre à mon salut par un *Padrone* (seigneur). — « Avez-vous tel ouvrage, lui dis-je? — « *Ecco* (voilà), me répondit-il. » Et il m'indiquait trois gros volumes in-folio qui gisaient sur son comptoir. Je les ouvris : ce n'était autre chose que son catalogue. Je ne sais qui l'avait rédigé, mais, à coup sûr, c'était une œuvre qui méritait d'immortaliser son auteur. Toutes les branches des connaissances humaines, les titres des ouvrages scientifiques, moraux, artistiques, etc., s'y trouvaient amalgamés et confondus dans le plus curieux pêle-mêle. Je ne sais qui eût pu se reconnaître dans ce cahos. L'ordre alphabétique n'y était même pas observé. Il eût été par-

faitement inutile de chercher là-dedans le livre que je désirais; autant eût valu chercher une aiguille dans une meule de foin. Je me mis donc à secouer la poussière des volumes de tous les formats qui encombraient le magasin, tandis que le maître du logis continuait gravement sa lecture.

Ayant enfin trouvé un ouvrage à ma convenance, je lui en demandai le prix, et je pus me convaincre que si les bouquinistes de Rome sont plus paresseux et moins prévenants que ceux de France, ils sont aussi avides d'argent qu'eux, et aussi empressés à rançonner leurs pratiques. Je sortis, et le vieux Romain demeura majestueusement sur son siége, se contentant de me faire un signe de tête pour adieu.

Telles sont assez ordinairement l'indolence et l'apathie habituelles des Romains. C'est l'effet du climat et un peu aussi des coutumes et des traditions de *far-niente* qui se transmettent des pères aux enfants.

Chacun a ses défauts : ce proverbe s'applique aux nations aussi bien qu'aux individus.

LETTRE XL.

Excursion à Naples. — Les marais Pontins. — Terracine — *Torre de Confini.* — Fondi. — Gaëte; souvenirs qu'y a laissés l'auguste Pie IX. — Capoue. — *Aversa.* — Naples; avantages et richesses de son climat. — Sa position. — Ses églises, sa cathédrale et le sang miraculeux de saint Janvier. — Ses monuments. — Le musée Bourbon. — Ses promenades, entre autres la *Villa-Reale.* — Caractère des grands et du peuple. — Remarque sur le physique des Napolitains et des Napolitaines. — Empire que la Religion exerce sur eux. — Anecdote. — *Les Lazzaroni.*. — Environs de Naples. — Le tombeau de Virgile. — Grotte de Pausilyppe. — Pouzzoles. — *La Solfatare.* — Le Vésuve. — *Herculanum* — Pompéi. — Stables — Catacombes de Naples.

Rome, le 30 août 1850.

Vous êtes sans doute étonnés de l'intervalle qui se trouve entre cette lettre et la dernière que je vous ai adressée. Ayant obtenu un congé de quelques jours, j'en ai profité pour faire, avec plusieurs amis, une excursion

a Naples, et, à mon retour, je m'empresse d'en tracer rapidement les détails, afin de vous les transmettre.

Je reprends mon voyage à la sortie de Rome. Nous avons suivi la route de *Terracine*, l'ancienne voie Appienne, et par conséquent des Marais Pontins. Bientôt nous nous trouvâmes sur une magnifique route, ou plutôt sur une allée droite comme un I, bordée des deux côtés d'une double rangée d'arbres, longue de huit à neuf lieues, comme un parquet de salon. Cet admirable travail de chaussée a été exécuté sous l'intelligente et bienfaisante administration de Pie VI. La campagne, desséchée par divers canaux pratiqués dans tout l'intérieur des terres, et aboutissant tous à un grand canal contigu à la route, a pu ainsi être livrée à l'agriculture; ces terrains sont considérables, puisqu'ils ne contiennent pas moins de cent huit mille arpens de terre, selon l'antiquaire Vasi. Il y avait autrefois sur ces mêmes lieux des villes assez fortes, vingt-trois, dit-on, et des maisons de campagne appartenant aux premières familles de Rome. Aujourd'hui, le pays est à peu près inhabité.

Arrivés à Terracine vers le soir, nous avons visité, le lendemain, les curiosité du pays. Terracine est la dernière ville des États romains. Bâtie par les Volsques, elle était autrefois sur le sommet d'une assez haute montagne. Aujourd'hui elle est au bas, et n'a plus guère rien de remarquable que sa cathédrale, le palais de Pie VI, quelques colonnes antiques formant la façade de l'ancien temple de Jupiter, et enfin le port, ou plutôt les restes du port qu'y avait construit Antonin-le-Pieux.

De là, nous arrivâmes à la *Torre de Confini* ou Tour des Confins; c'était le royaume de Naples qui commençait. Le climat change tout-à-coup : l'atmosphère est plus légère, l'air est pur, suave, embaumé; on ne voit partout que des villes et des villages bien peuplés, bien animés,

que des campagnescou vertes d'orangers, de citronniers et de toutes sortes d'arbres plantés en allées.

La première ville qui s'offrit à nous, ce fut *Fondi*, renommée pour les poissons de son lac et pour ses vins, chantés jadis par le poète Martial. Puis Gaëte, dont je vous ai déjà parlé ailleurs, d'après la lettre d'un de mes amis.

Nous avons pu nous convaincre par nous-mêmes de la profonde vénération et de la sincère et vive affection que le bien-aimé saint Père a su inspirer ici à tous les cœurs, par ses héroïques vertus, par sa parfaite douceur, et surtout par sa ravissante bonté. Jamais les habitants de ces contrées n'oublieront le séjour qu'il a fait au milieu d'eux.

Nous voici à Capoue. Ce nom historique rappelle celui d'Annibal, qui se laissa énerver par les délices qu'il y trouva. La ville nouvelle, bâtie à un petit quart de lieue de l'ancienne, est une petite place forte, très-jolie, de sept à huit mille âmes. Nous visitâmes la cathédrale, où l'on nous fit voir quelques beaux tableaux et un superbe Christ sculpté, de grandeur naturelle. Nous parcourûmes à la hâte les places, les rues, les carrefours, où je rencontrai partout une population vive, active, aisée, polie, digne, en un mot, et sous tous les rapports, de son ancien renom.

Encore une petite ville avant d'arriver à Naples, c'est celle d'*Aversa*, qui possède un hôpital pour les fous, que l'on dit être un des établissements les mieux administrés de l'Europe. Il n'est sortes de bons soins qu'on n'y donne aux pauvres aliénés. On y épie leurs goûts, leurs aptitudes, les degrés et les nuances de leur mal. Tous les arts, et en particulier la musique, y ont des maîtres habiles, qui tiennent école ouverte. On a même là une imprimerie, pour occuper un grand nombre de ceux de ces malheureux qui y sont propres et qui s'y plaisent. Enfin rien

n'est négligé de tout ce qui peut les ramener à la raison ou au moins diminuer leur infortune.

Enfin nous sommes à Naples... *Veder Napoli e morire!* répètent à l'envi tous les Napolitains : *Voir Naples et mourir!* Ils ont raison. Qui n'a pas vu Naples, n'a rien vu. Naples est lá ville incomparable, surtout si l'on en juge par les avantages pittoresques de sa position, par les richesses et les enchantements de son climat, par les délices que l'on éprouve en respirant son air pur et suave, ou bien en contemplant son beau ciel bleu, soit pendant le jour, soit pendant la nuit.

Imaginez, du côté du nord, un ample cercle de montagnes fertiles et fleuries, qui la couvrent et la couronnent en quelque sorte. Sur la pente douce et arrondie de ces collines, en-dedans, vous avez Naples, qui y est adossée, et dont les maisons et les monuments se présentent à vous, quand on les regarde d'en haut, ou quand on les regarde d'en bas, comme autant de degrés de ce vaste et admirable amphithéâtre. Vu ainsi du château Saint-Elme, à la Chartreuse, c'est un spectacle qui n'a probablement pas de second dans le monde. De là, on embrasse du regard toute cette ville qui se développe devant vous, dans une enceinte de sept à huit lieues de tour, avec toutes ses divisions, avec tous ses quartiers. Descendons jusqu'au port. Derrière vous, vous avez Naples encore qui s'en va et s'étale, en montant, jusqu'au sommet des collines dont je viens de parler; devant vous, un autre vaste panorama vient s'offrir à vos yeux, je veux dire cette belle mer, ces belles et poétiques rives, que l'on suit si loin, que l'on voit si animées, si riantes, si brillantes, y compris ces charmantes îles que l'on aperçoit dans le lointain. Je ne m'étonne plus maintenant que de nombreuses colonies grecques, ces peuples si passionnés, si délicats appréciateurs des beaux climats et de toutes belles choses, lui aient donné tout d'abord le doux nom de jeune

vierge, *Parthenope*. Ce n'est que bien long-temps après, peut-être même après quelque affreuse catastrophe venue du Vésuve ou de peuples ennemis, que, l'ayant rebâtie, ils l'ont appelée la ville neuve, *Neapolis*.

Après avoir vu Naples du dehors et dans son ensemble, nous l'avons visitée au-dedans et dans ses détails. Nous en avons fait le tour, nous l'avons traversée plusieurs fois de long en large. Que de monuments, d'églises, de palais, de théâtres, de bibliothèques et de musées publics et particuliers! que d'écoles, que d'établissements consacrés à la charité, aux arts, aux sciences et aux lettres! Que de promenades magnifiques! que de rues de tous côtés! que de maisons, hautes comme à Paris! que de peuple sur tous les points, et quel peuple agité, remuant, criard! que d'hommes! que de femmes! que d'enfants! que d'étrangers! que de voitures! que de gens à pied et à cheval! que de costumes divers! Aussi je puis bien répéter que Naples représente le plus beau et surtout le plus varié panorama de la terre. Il faut avouer néanmoins que cette ville, si fière à bon droit de ses avantages, doit beaucoup plus à la nature, qui a tant et si bien fait pour elle, qu'à l'industrie de ses habitants et aux arts, qui l'ont plus souvent chargée que parée, plus enrichie qu'embellie.

Il y a dans tous les quartiers des églises et des chapelles en assez grand nombre; on en compte, comme à Rome, environ trois cents, dont quarante-huit sont paroissiales. Nous en avons visité plusieurs, les plus renommées. Je puis dire, en général, que toutes renferment des richesses considérables. La cathédrale, en particulier, sous l'invocation de saint Janvier, possède un trésor comme je ne crois pas qu'il en existe ailleurs, tant il y a de vases, de reliquaires, de statues, de bustes massifs d'or, d'argent, couverts de pierreries; présents de tous les souverains catholiques qui se sont succédé en ce

pays. Le maître-autel est en porphyre ; et dans la chapelle du saint, un tabernacle, fermé d'une porte d'argent qui s'ouvre derrière l'autel, conserve la fiole miraculeuse pleine du sang de ce glorieux martyr.

Après les églises, nous visitâmes les autres monuments. Nous vîmes de magnifiques palais, des hospices grandioses, de très-riches établissements. Nous restâmes surtout émerveillés, quand on nous montra toutes les richesses du musée *Bourbon*. Nul musée au monde ne possède une collection d'antiques si nombreuse et si précieuse. Herculanum, Pompéi et Stabies ont fourni la plus grande, la plus intéressante partie des objets qu'on y voit : statues, mosaïques, peintures à fresque, bronzes de toute espèce, marbres les plus rares et divinisés par le ciseau grec, bustes, sarcophages, bas-reliefs, urnes, ornements d'architecture, bassins de porphyre, vases de toutes sortes, de toutes grandeurs, meubles, ustensiles, armes, instruments, ornements ou parures pour les femmes, des miroirs, du fard, du verre travaillé, ciselé, colorié même aussi ; des fruits, des mets tout préparés ; des médicaments, des aiguilles et des dés à coudre ; des fuseaux, des dés à jouer, voire même des dés pipés, des sandales, des galons d'or fort beaux, des amulettes, et je ne saurais dire quoi encore, tout cela retiré des fouilles des trois villes englouties par le Vésuve. Puis des médailles à l'infini, des *papyrus*, que des hommes habiles sont occupés sans cesse à dérouler, à transcrire, à dessiner ou à graver. Je ne parle point des nombreuses salles remplies de tableaux modernes de toutes les écoles, ni même de cette bibliothèque si riche, qu'on trouve dans le même bâtiment, ou plutôt dans le même palais. Il y a à Naples cinq bibliothèques publiques.

Que vous dirai-je des promenades? C'est en cela surtout que Naples est incomparable. Je citerai seulement la *villa Reale*, cette promenade longue d'un mille, à peu près,

distribuée en allées d'acacias, d'yeuses et de saules pleureurs; ayant son joli jardin anglais, avec tous ses sentiers obliques, ses bosquets d'orangers, de myrtes et de rosiers, ses parterres, ses pelouses, ses belles et magnifiques fontaines, ses deux temples charmants, consacrés l'un à Virgile et l'autre au Tasse; promenade située près de la mer, qui la borde au sud, et de l'immense rue de Chiaja au nord. D'un côté, on a le golfe, on a la mer, cette belle mer que sillonnent sans cesse des milliers de voiles blanches, qui s'en vont, qui arrivent, ou qui traversent; on a les rives de ce golfe peuplées de collines, de villes, de villages, de palais et de jolies maisons; tout cela en vue et en perspective. On a même, au fond et dans le lointain, les îles si pittoresques de Procida et de Caprée. De l'autre côté, au nord, l'œil est arrêté, sans doute, et ne peut traverser: mais rien ne l'empêche de suivre au long cette belle et large rue de Chiaja, qui fait comme partie de la promenade, n'en étant séparée que par une grille, et qui va jusqu'au mont Pausilyppe, rue où l'on ne voit que des palais habités par la noblesse napolitaine ou par de nobles et riches étrangers, rue presque toujours remplie d'équipages et de voitures, marchant sur deux lignes, et que les troupes à cheval maintiennent rigoureusement dans l'ordre...

J'ai compris, d'après ce que j'ai entendu ou vu, que tout va, à Naples, à peu près comme partout ailleurs, ni beaucoup mieux, ni beaucoup plus mal : les grands ressemblent aux grands de tous les pays, la classe moyenne aux classes moyennes, et le peuple, enfin, à tous les peuples des grandes capitales. Je ne vois donc pas ce qui a si fort allumé le courroux de certains voyageurs rigoristes contre les Napolitains et les Napolitaines. Une remarque seulement qu'on pourrait faire, sous le rapport physique, remarque tout en sens inverse de ce que l'on voit à Rome, c'est que les hommes y sont infiniment plus beaux que les femmes, en général petites, maigres, basanées, de traits

et de tenue assez peu nobles, surtout quand on les compare, par un souvenir encore récent, aux femmes romaines. Les Napolitains, au contraire, sont très-bien, pas trop grands, mais sveltes, souples, bien faits, élégants et fort gracieux.

Ce peuple, si vif et si prompt, est loin, quoi qu'on en ait dit, d'être cruel. Ses émeutes sont plutôt menaçantes et criardes que meurtrières. Cela peut paraître extraordinaire, à cause surtout de ce soleil si ardent et si chaud, qui allume là le sang dans les veines; mais il faut dire aussi que la religion est toute puissante sur les âmes. Le phénomène devient alors moins étonnant; car, en s'irritant ou en s'apaisant, les Napolitains ne font que céder à la nature des choses; ils se soulèvent et s'irritent, sous l'influence d'un soleil qui les brûle, ils s'apaisent et s'adoucissent, sous les inspirations de la foi chrétienne, qui les y porte et le leur commande. Sans doute, cette foi pourrait être plus entendue et mieux réglée; elle est très-expressive et souvent enthousiaste; mais enfin, dans tous ces élans et ces éclats, il y a, à mon avis, quelque chose de respectable.

A cette occasion, je vais vous raconter un trait qu'on s'est plu à me citer, et qui sera bien propre à vous donner une idée de la manière de croire et de prier des Napolitains :

Une femme était à genoux dans la chapelle latérale d'une pauvre église, devant une madone portant, avec maintes grappes de raisin, maints cœurs d'argent, maints épis de blé, un Enfant-Jésus dans ses bras.

Les yeux de cette femme, tendus plutôt qu'élevés vers le ciel; ses mains, qu'elle serrait âprement; son visage, son attitude, tout en elle exprimait une émotion violente. Il y avait même dans le jeu de ses traits, un mélange très-marqué de prière ardente et de reproche. Du reste, point de respect humain : l'affaire était d'elle à la Vierge; et,

tout à sa céleste Auditrice, elle se souciait fort peu que quelqu'un de ce monde entendît ses paroles :

« Oh ! sainte Vierge, disait-elle tout haut, avec une admirable expression de foi et de douleur, est-ce bien avec moi que vous pouvez agir ainsi?... Vous ai-je jamais abandonnée, moi, comme vous m'abandonnez maintenant?... Depuis que j'ai l'âge de raison, ai-je passé un seul jour sans vous dire une dizaine de chapelet?... A l'Assomption dernière, c'est encore moi qui vous ai apporté ce beau cierge qui a brûlé jusqu'à minuit devant votre image! Je ne passe pas une fois devant votre sainte église, que je ne m'y agenouille le temps d'un *Ave, Maria,* et pourtant, voilà que mon fils est tombé au sort!... Si vous ne le sauvez, rien ne peut l'empêcher de partir!... Il va partir, sainte Madone, mon enfant, mon seul enfant!!!... »

Alors cette femme se met à fondre en larmes, à dire des paroles sans suite, à pousser des exclamations vers Dieu, en se serrant les bras contre la poitrine.

« Voyez la Peppona, reprend-elle après un moment de silence; c'est une bonne femme, en vérité; mais enfin, elle n'en fait pas plus que moi pour votre honneur; et à la Saint-Jean dernière, vous avez guéri tout de suite son petit, que tout le monde croyait mort. Il court les champs, et moi, mon fils va partir!... Ah! mon Dieu! Ah! Seigneur, mon Dieu!!!... »

Ici, nouvelles larmes, nouvelles prières ferventes à Dieu, aux Saints, à la Vierge surtout. Mais tout-à-coup elle s'anime, son œil devient ardent comme le feu; elle se lève : « Ainsi, vous ne m'avez pas entendue! vous ne voulez pas m'écouter! je n'ai pourtant qu'un seul enfant, comme vous, moi!... » disait-elle, en raidissant ses deux mains, en les élevant vers la sainte Madone : « Et si votre enfant vous laissait seule aussi, si Dieu vous fermait son oreille, quand vous le prieriez pour votre enfant?... si l'on

vous enlevait votre enfant?... » Sa voix s'animait de plus en plus, ses gestes devenaient menaçants. Enfin elle s'élance, pose un genou sur l'autel, et arrache des bras de la sainte Vierge l'Enfant-Jésus : « Eh bien! qu'en dites-vous, à présent?... »

En prononçant ces mots, son regard étincelant interrogeait avec une douloureuse amertume celle qu'elle venait de prier. Mais ce fut un éclair; bientôt elle pressa amoureusement contre son sein, comme pour le consoler d'être séparée de sa douce mère, l'image inanimée de l'Enfant-Jésus : un déluge de larmes s'échappa de ses yeux; elle baisa respectueusement les pieds et les mains du Sauveur, puis remit tant bien que mal le *Bambino* dans les bras de la Madone.

Certes, voilà bien de la foi, et de la foi vraie!... La sainte Vierge ne put résister aux prières et aux larmes de cette pauvre mère. Quelques jours après, son fils fut exempté du service.

L'antique *Parthenope* est réputée une ville de plaisirs, et c'en est une effectivement. On y aime le théâtre, la danse, la musique, à la folie; on y multiplie, tant qu'on peut, les parties, les fêtes, les amusements. Je ne sais aussi s'il est un pays sur la terre où toutes les classes aient plus d'esprit, plus d'imagination surtout. Je crois que tous les hommes font des vers; tous du moins sont sensibles aux charmes de la poésie. Naples est toujours la patrie des arts, la patrie des lettres, comme aussi la patrie des sciences; les savants y sont en grand nombre, surtout les antiquaires.

Un mot encore sur une certaine espèce d'hommes qui fait classe à part dans le pays, et que tous les étrangers veulent voir dès le premier jour, les *Lazzaroni*. Je vous avoue que je les ai trouvés des hommes semblables en tout à nos porte-faix, à nos hommes de port, de halle et de travail, vifs et actifs tant qu'il y a quelque chose à faire,

mangeant le macaroni et buvant la limonade en plein air. Je n'ai pas vu ce qui peut les mettre au-dessous des autres. Ils sont fils, ils sont époux, ils sont pères, tout aussi bons, et peut-être meilleurs qu'on ne l'est dans d'autres villes. Les *Lazzaroni* napolitains sont des hommes de travail, nourris sainement, vêtus convenablement à la saison et au climat, passant la journée au port ou à faire des commissions, et la nuit dans le logis de la famille. Le dimanche venu, chacun d'eux est seigneur, comme tous les plus grands seigneurs de Naples. Ce jour-là, il ne fait rien, il se repose, il va à la messe de sa paroisse le matin, et, le soir, il se promène endimanché avec sa femme et ses enfants.

Je ne suis pas resté assez long-temps à Naples pour en savoir et vous en dire davantage. Je passe à ses environs que nous avons parcourus au pas redoublé.

Notre première course fut un pélerinage au tombeau de Virgile, sur le Pausilyppe. Nous croyions trouver là une antique merveille, enrichie des plus poétiques souvenirs modernes. Nous ne vîmes qu'une pauvre et étroite coupole, en forme de grotte ronde, dénuée de tout ornement, lézardée de tous côtés, abandonnée aux ronces et aux reptiles. Il n'y a plus de trace, ni du laurier que planta Pétrarque, ni d'autres lauriers plantés par d'autres poètes. Les admirateurs de Virgile se hâtent d'enlever les feuilles, les branches, le tronc, et jusqu'à la racine de ceux qu'on essaie de substituer aux précédents ; aussi tout laurier est-il devenu impossible sur ce tombeau. Sur un simple marbre blanc est sculptée une couronne de laurier portant dans l'intérieur ces mots :

P. Virgilio Maroni.

Et au-dessous, le distique sacramentel :

Mantua me genuit, etc.

Après cette visite, nous traversâmes la grotte de Pausilyppe, c'est-à-dire un beau tunnel ou chemin creusé dans la montagne qu'il traverse de part en part, dans une longueur d'un tiers de mille, sur vingt-huit toises de haut. Deux voitures peuvent aisément passer de front d'un bout à l'autre.

Le mot grec de *Pausilyppe*, qui signifie *cessation de tristesse*, répond bien à la beauté, à la fraîcheur, à l'antique fertilité de cette délicieuse colline.

On va de là à *Pouzzoles*, où Cicéron avait une belle maison dont on peut voir encore quelques restes. Cette ville est à sept milles de Naples. La cathédrale, dédiée à saint Proculus, ami et compagnon de martyr de saint Janvier, est bâtie sur les ruines d'un ancien temple consacré à Auguste. Le temple de Sérapis est assez bien conservé dans quelques parties et fait comprendre la disposition des temples païens. On y voit encore tout le pavé, des fragments de colonnes, des corniches, des colonnes entières, un des anneaux de fer fixés aux dalles du temple, pour y attacher les victimes, le vase dans lequel se recueillait le sang dont on arrosait le peuple, etc.

L'amphithéâtre de Pouzzoles (*Carceri*), conserve le souvenir vénéré de saint Janvier et des autres chrétiens qui y souffrirent le martyre avec lui. On garde encore dans le couvent des capucins la pierre teinte de sang sur laquelle le saint patron de Naples fut décapité. Cet amphithéâtre avait cent quatre-vingt-seize pieds de long sur cent quarante-un de large, et devait contenir environ vingt-cinq mille spectateurs, selon quelques-uns, et quarante ou même cinquante mille, selon d'autres.

A cette occasion, je crois pouvoir vous dire bonnement que le miracle de saint Janvier n'est pas susceptible d'être révoqué en doute; et voici en quoi il consiste :

Le sang de saint Janvier est conservé pour la cathédrale de Naples, en qualité inégale, dans deux fioles de verre,

dont l'une est plus petite que l'autre. Sa tête est dans un buste d'argent donné par Charles II, duc d'Anjou. Toutes les fois que l'on place le sang en présence de la tête, de noir et coagulé qu'il était, il devient rouge et liquide, et il reste en ébullition. Ce miracle se renouvelle trois fois chaque année. Il peut avoir lieu plus souvent, si l'on juge à propos d'exposer les fioles de sang en face de la tête, ce qui arrive, par exemple, à l'occasion d'un tremblement de terre ou de quelque autre calamité. Ainsi, quand les personnes qui doutent du miracle s'étonnent qu'on le fasse à volonté, il suffit de leur répondre que la question n'est point là, puisqu'en effet la liquéfaction du sang a toujours lieu en face de la tête exposée, mais qu'il s'agit seulement de savoir si la cause est surnaturelle; ce que tout le monde croit ici, parce qu'on n'a pas d'explication à donner.

Vous ne me pardonneriez pas, si je ne vous disais quelques mots du Vésuve, d'Herculanum et de Pompéi; quoique vous ayez déjà lu bien des descriptions sur ce sujet.

Quand on est parvenu au sommet du Vésuve, un spectacle inattendu se présente à l'œil : la mer, que le soleil fait briller comme une nappe d'argent; Naples, insoucieuse, qui dort au pied du volcan, sous la protection de son saint patron; puis Résina, Portici et le Vésuve lui-même, cette lourde masse dont la croupe, toute hérissée de scories ferrugineuses, offre l'image de la désolation au milieu des campagnes fleuries qui l'entourent. On distingue à sa base toutes les laves des différentes éruptions, surtout celles des plus récentes. A nos pieds, du fond du noir cratère, s'élançait une épaisse colonne de fumée ou vapeur sulfureuse mêlée de sel ammoniac, de nitre et de vitriol, qui saisissait à la gorge et aux narines. Un bruit sourd et intermittent comme celui du canon grondait au fond du gouffre. Ce cratère, cet horrible gouffre a, dit-on, six mille pieds de circonférence au

haut de la montagne, avec un rebord de trois à quatre pieds seulement tout autour, sur lequel on ose à peine se tenir.

Herculanum ne fut découverte qu'au commencement du XVIII^e^ siècle, par le hasard le plus singulier. On creuse un puits pour en extraire une sorte de poudre de marbre destinée à composer les stucs qui doivent orner la villa du prince d'Elbeuf; et au fond de ce puits on trouve une statue d'Hercule et une autre de Cléopâtre. De ce moment, les fouilles sont continuées avec plus de soin et d'activité, et une partie de la ville antique sort de la lave qui la couvrait.

En l'an 63 de notre ère, un violent tremblement de terre vint épouvanter ses habitants. Sénèque dit que la moitié de la ville s'écroula, et que l'autre demeura toute chancelante et prête à s'écrouler aussi. Mais avant qu'on ait pu raffermir cette partie et relever l'autre, un fléau terrible engloutit la malheureuse cité et l'effaça du sol.

Cette éruption du Vésuve, la première dont l'histoire ait fait mention, jeta l'effroi dans toutes les âmes, et fut tristement célèbre par la mort de Pline le Naturaliste. Aujourd'hui Herculanum est enterrée à quatre-vingts pieds sous terre, et la ville de Résina s'est étendue jusque sur la place qu'elle occupait alors. On descend dans la partie qu'on a déblayée jusqu'à ce jour par une grotte sombre qui conduit au théâtre.

C'est le seul lieu où l'on puisse pénétrer; le reste de la ville est resté enseveli dans les laves. Le danger qui aurait pu résulter pour Résina des excavations qui eussent été nécessaires, a fait abandonner le projet de rendre Herculanum à la lumière comme Pompéi.

Herculanum eut à subir plusieurs éruptions. Six rangs de laves, superposés et séparés l'un de l'autre par une couche de terre végétale, sont amoncelés sur elle dans une hauteur de quatre-vingts à cent vingt pieds, selon les

divers endroits de la ville. *Pompéi*, au contraire, bien plus éloignée du Vésuve, ne fut couverte qu'une fois de cendres et de pierres ponces qui ne cachèrent qu'à une petite hauteur ses maisons et ses édifices, d'une hauteur médiocre. Les plus élevés, comme le théâtre, avaient été détruits par le tremblement de terre précédent. Il fut facile de la débarrasser de son enveloppe ; aussi nous avons vu une ville antique qu'on peut visiter à son aise. On dit, il est vrai, qu'il n'y a encore qu'un cinquième de la ville de découvert ; mais, quoi qu'il en soit, et telle qu'elle apparaît, la cité offre un aspect riche et brillant, un spectacle curieux et d'autant plus intéressant que c'est une ville de deux mille ans, comme l'ont faite et l'ont laissée les arts, le génie, la politique et surtout la religion de l'époque, sans que la main des hommes y ait rien changé. Pompéi, c'est le monde ancien, c'est l'ancienne société, c'est le paganisme grec et romain tout vivant et à nu.

En entrant dans les rues, on suit la trace des chars qui ont marqué leur passage. Toutes sont étroites, mal alignées ; mais près des *forums*, qui formaient sans doute le plus beau quartier de la ville, elles deviennent fort droites, fort bien coupées ; à droite et à gauche sont des trottoirs commodes. Les maisons pompéiennes sont généralement bien bâties et élégantes ; on ne voit point de masures, de mauvais et sales réduits ; un plan unique semble avoir présidé à la construction de toutes, car toutes se ressemblent et présentent le même modèle, quoique plus grandes ou plus petites, plus simples ou plus décorées, selon la condition des personnes qui les habitaient.

Nous avons vu la maison d'Arius Diomède. Elle est magnifique. Dans les caves, on a trouvé les squelettes d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants, surpris dans leur fuite ; tous ces malheureux ont péri sur le lieu même, laissant aux cendres qui les enve-

loppaient le moule encore visible de leur corps et de leurs vêtements. Ces cendres ont été portées à Naples, au Musée royal, où elles sont conservées et montrées, ainsi que le crâne d'une jeune fille, avec quelques mèches de cheveux blonds qui ornaient jadis cette belle et noble figure de Pompéienne. Si l'on en juge par ces diverses empreintes, les Pompéiennes étaient grandes, fortes et remarquablement belles. On nous a montré aussi divers établissements ; une maison de chirurgie, une maison de douane, une maison de boulangerie, avec ses fours et ses moulins ; une maison de foulons et de teinturiers, une maison de bains fort bien distribuée, ayant un côté pour les hommes et un autre pour les femmes ; puis des auberges, grandes, commodes et bien meublées ; la salle d'armes ou des Gladiateurs ; l'académie de musique, où quelques pauvres et misérables instruments, trouvés et conservés, feraient douter des merveilles racontées de la musique des anciens. Je n'en finirais pas, si je voulais tout vous énumérer. Neuf temples pompéiens ont été découverts ; il y a de jolies colonnes, des statues, des mosaïques et des fresques. Quant aux divinités, les unes ne peuvent être regardées par des yeux chastes, les autres font rire ou excitent la pitié. On m'a montré la chambre où fut surpris à table un prêtre de la déesse Isis ; les cendres du Vésuve vinrent l'assaillir à la fin de son dîner. On a retrouvé les restes, les vases, les plats, les bouteilles et le couvert encore mis. On a découvert aussi deux théâtres, les prisons, qui sont d'affreux cachots privés de jour et d'air, et la caserne, où les soldats devaient être fort bien. C'est à quelques pas de l'appartement du centurion, que l'on a retrouvé son squelette et celui de son beau cheval, richement harnaché. Le *sepulcretum* ou cimetière touche à la ville. La voie publique continue entre les tombeaux des morts, ayant le même dallage, la même largeur, comme aussi toujours les commodes trottoirs à droite et à gauche ; de

chaque côté, s'élèvent les monuments tumulaires, rangés et alignés comme les maisons. Ce *sepulcretum* est élégant et même riche, quoiqu'un peu petit pour une ville de 25,000 âmes. Peut-être que les fouilles en découvriront d'autres.

J'oubliais de vous dire que la basilique de Pompéi, que nous avons vue, a deux cents pieds de long sur soixante-dix de large; elle touche au temple de Vénus et au Forum.

Il y a encore une autre ville que le Vésuve a engloutie, c'est Stabies. Elle eût été facilement mise à découvert et livrée à la curiosité publique, le Vésuve ne lui ayant envoyé que des cendres, et à une distance éloignée; mais les campagnes qui l'ont remplacée sont si belles et si riches, qu'on n'a pas osé l'endommager. On s'est contenté tout simplement de faire des fouilles, maison par maison, et, aussitôt que les objets précieux étaient enlevés, on comblait le tout avec les terres mêmes qui avaient été un moment retirées.

En terminant, je me rappelle que je ne vous ai pas parlé des catacombes de Naples. Elles sont bien plus belles et plus vastes que celles de Rome, mais moins propres à pénétrer l'âme de grandes et mélancoliques émotions, parce que leur souvenir a moins de solennité. Elles sont taillées dans une montagne très-élevée; autrefois on parcourait les trois étages, mais les tremblements de terre ont encombré et intercepté la galerie inférieure. Des niches superposées servaient jadis de tombeaux. Des voûtes fort hautes surmontent ces immenses corridors qui, de distance en distance, s'élargissent et forment de grands espaces, probablement destinés aux réunions des premiers chrétiens.

Nos guides nous faisaient remarquer, à la lueur vacillente des torches, les parois couvertes de vestiges des peintures. Ces crucifix, ces traits de l'histoire sacrée, qui ornent les retraites saintes des premiers siècles, témoignent hautement en faveur de notre foi.

LETTRE XLI.

Ordonnances publiées par le *Moniteur Romain* — Fonctions du premier ministre ou cardinal-secrétaire d'Etat. — Cinq ministères sont établis. — Comment sera composé le conseil d'Etat. — De quelle manière on peut juger ces ordonnances. — L'instruction publique a une congrégation spéciale. — Sages et importantes mesures qu'elle a prises touchant la taxe pour la collation des bénéfices. — Le gouvernement pontifical protége et encourage l'industrie et le commerce. — Statue trouvée pendant la république romaine et placée au musée du Vatican. — Beauté de cette statue — Mort d'un jeune artiste français. — Nouveaux témoignages de la bienveillance du saint Père pour la France. — Malfaiteurs dissipés par la police. — Condamnation d'un employé de la bibliothèque vaticane. — Jugement des assassins du Pont Saint-Ange.

Rome, 20 septembre 1850.

Les institutions promises par Pie IX à son peuple, dans le *Motu Proprio* du 12 septembre 1849, ne vont pas tarder à être connues. Déjà le *Moniteur romain* a publié deux immenses ordonnances signées du cardinal Anto-

nelli, et qui règlent le nombre et les attributions des ministères, ainsi que la composition du conseil d'État.

Le trait caractéristique de cette législation nouvelle est de constituer, à côté du pape, un premier ministre dans toute la rigueur du mot, une sorte *d'alter ego*, sous le nom de secrétaire d'État. Ce fonctionnaire, qui doit être nécessairement un cardinal, est investi des fonctions les plus étendues et les plus diverses. Il est l'organe unique du souverain pontife, même pour la promulgation des actes législatifs, qui sont donnés en son nom, datés de la secrétairerie et signés du secrétaire seul. C'est par son intermédiaire, que les ministres sont nommés et révoqués, et ils prêtent serment entre ses mains. Il est de droit président du conseil des ministres, qu'il convoque à sa volonté, et il sera seul chargé de la correspondance avec les cardinaux-légats qui administreront les provinces. Il est de droit président du conseil d'État, et les conseillers d'État sont nommés par le pape sur sa présentation et par son intermédiaire; il règle l'ordre et l'objet des délibérations de cette assemblée, et c'est à lui que les autres ministres doivent s'adresser, quand ils veulent saisir le conseil d'État d'une question; il a enfin droit de trancher les questions de compétence qui peuvent s'élever entre les deux sections du conseil. Il a voix délibérative et voix prépondérante dans le conseil d'État, tandis que les ministres ne peuvent être que simples spectateurs des séances de cette assemblée.

Le cardinal-secrétaire d'État remplit, en outre, les fonctions de ministre des affaires étrangères, il correspond seul avec les gouvernements étrangers ou leurs représentants. Toute affaire « qui aurait ou pourrait avoir rapport à l'étranger, doit, quoique rentrant dans les attributions d'un ministre, se traiter de concert avec la secrétairerie. Tout ce qui se rattache aux traités diplomatiques et aux conventions de toute nature, même de commerce,

et à leur exécution, les permis de séjour et la naturalisation des étrangers, etc., rentrent dans les attributions de la secrétairerie.

Au-dessous du cardinal-secrétaire d'État se trouvent les cinq ministres : 1° de l'intérieur ; 2° de grâce et justice ; 3° des finances ; 4° du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, des beaux arts et des travaux publics ; 5° de la guerre. Cette division n'est pas définitive, le pape se réservant d'augmenter ou de restreindre le nombre des ministères. La réunion des cinq ministres forme le conseil des ministre. Le pape annonce qu'il accordera, en outre, à ceux de ses sujets qui le mériteront le titre de ministre d'État, titre qui n'emportera aucune fonction régulière. Les ministres d'État assisteront au conseil des ministres quand le cardinal-secrétaire d'État les convoquera.

Quant à l'ordonnance relative au conseil d'État, elle stipule que le président du conseil sera le cardinal-secrétaire d'État, et que le vice-président sera un prélat ; elle ne s'explique point sur les autres conseillers, sinon pour dire qu'ils doivent être âgés de trente ans, et Romains de naissance ou par naturalisation, et que leurs fonctions seront incompatibles avec celles d'avocats ou de procureurs en exercice : tout porte donc à croire que les conseillers seront en partie choisis parmi les laïques. Ils seront au nombre de neuf conseillers ordinaires et de six conseillers extraordinaires. Les fonctions du conseil consisteront dans l'étude et la préparation des lois et règlements, dans l'examen des règlements municipaux, l'examen et l'approbation des actes des conseils provinciaux ; enfin dans le jugement comme cour souveraine du contentieux administratif.

Le conseil d'État est divisé en deux sections, dont l'une correspond aux ministères des finances et de la justice, et l'autre aux trois ministères de la guerre, du commerce

et de l'intérieur; mais qu'il délibère par section ou en assemblée générale, il ne donne jamais que des avis, et il ne peut s'occuper que des questions dont il est saisi par le secrétaire d'État ou le conseil des ministres.

D'autres ordonnances sont annoncées, qui règleront la composition et les attributions de la *Consulta* des finances; le gouvernement et l'administration des provinces; la formation et les attributions des conseils provinciaux et municipaux. Quelques articles des deux ordonnances déjà publiées indiquent qu'il sera fait une distinction entre les dépenses générales et les provinciales, que l'exécution de certains travaux, l'entretien de certains édifices seront mis à la charge des provinces, et que les conseils-généraux auront des attributions et un rôle analogues aux attributions et au rôle de nos conseils de départements. Il faudra connaître l'ensemble de ces institutions nouvelles, avant de porter sur elles un jugement définitif; mais déjà on peut dire qu'elles sont de beaucoup supérieures au régime qu'elles doivent remplacer, et qu'elle paraissent atteindre le degré de libéralité compatible avec l'inexpérience politique des Romains, et la situation des États pontificaux.

On remarque, en lisant la loi sur l'organisation des divers ministères, que l'instruction publique demeure en dehors des cinq ministères établis. Cette importante branche de l'administration publique reste confiée, comme par le passé, à une congrégation spéciale, composée de cardinaux, dont l'eminentissime Vizzardelli est le préfet, et Mgr Capatti, le savant professeur à l'Université, le secrétaire. Cette congrégation s'occupe avec le zèle le plus louable de tout ce qui a rapport à l'éducation, et elle vient de prendre quelques mesures de la plus haute importance.

Elle a d'abord aboli la taxe qui se payait pour la collation des grades, et qui montait à un peu plus de 300 fr.

Le produit de ces taxes se partageait entre les différents membres du collége qui avaient conféré le diplôme. Assurément, ces fontionnaires étaient au-dessus de la misérable tentation qui pouvait leur venir d'user d'une indulgence excessive en considération des petits profits que l'admission pouvait leur procurer. Mais la faiblesse humaine est si grande, qu'il pourrait bien se faire, disait-on, que quelques docteurs eussent dû à des considérations de ce genre les certificats et les diplômes qu'on s'étonnait de leur voir conquérir si facilement. Quoiqu'il en soit, la malignité publique n'aura plus de prétexte pour crier à l'abus et à l'immoralité : désormais, la collation des grades sera tout-à-fait gratuite, et l'examinateur et le lauréat seront hors d'atteinte.

C'est là une excellente mesure prise isolément; mais elle avait l'inconvénient d'ouvrir la barrière à toutes les jeunes ambitions et d'inonder le pays de gradués, au moins de candidats aux grades, que n'aurait plus retenus l'embarras de trouver le prix du diplôme. Or, la pensée de la congrégation était bien plutôt de restreindre le nombre excessif de ces jeunes gens qui, après avoir pris leurs grades, ne trouvant point de places en harmonie avec leur instruction, deviennent les ennemis naturels de l'ordre gouvernemental, qui ne peut employer leurs services et payer le génie qu'ils se croient, et sont des instruments tout trouvés pour les révolutionnaires et les démagogues. La congrégation a sagement évité ce péril, en statuant que la taxe de soixante écus pour la collation des grades, qu'elle supprimait, serait repartie en quatre annuités qui se paieraient au commencement de chaque année d'études. Ainsi les parents qui auront à débourser une centaine de francs pour la simple admission de leurs enfants au cours de l'université, y réfléchiront mûrement avant de faire cette dépense, et un certain nombre de jeunes gens n'entreront même pas dans cette voie au

bout de laquelle se trouvent tant de déceptions. Lorsqu'au commencement d'une seconde et d'une troisième année, reviendra l'obligation de verser la même somme de cent francs, on voudra se rendre compte des progrès faits par le jeune étudiant et des chances qu'il peut avoir pour l'avenir, et ainsi resteront encore sur le chemin plusieurs candidats dont le succès ne paraîtra pas certain, ou dont les familles ne voudront pas s'imposer les sacrifices nécessaires pour la continuation des études. Dans le système qui a existé jusqu'ici, au contraire, tout sollicitait le jeune étudiant à poursuivre sa carrière : la gratuité complète jusqu'à la collation des diplômes, la facilité exclusive des examens et l'espérance, ou de trouver à la fin les soixante écus nécessaires, ou d'en obtenir la remise de l'amitié d'un professeur, de la protection d'un personnage influent.

Non contente d'avoir placé cette barrière devant les pas du jeune imprudent qui voudrait s'engager dans une voie où il trouverait trop souvent la position la plus embarrassante pour lui-même et la plus onéreuse à la société, la congrégation des études a élevé un autre obstacle non moins difficile à franchir, en multipliant les examens, qu'elle rend, d'un autre côté, plus sérieux. Au commencement de chaque année, il faut prouver, par une épreuve écrite et orale, qu'on a profité des leçons reçues jusqu'alors, et qu'il y a lieu d'espérer qu'on pourra arriver heureusement au terme des études. On comprend que par suite de ces prescriptions, qui seront sans doute rigoureusement observées, on verra considérablement diminuer dans les États romains cette quantité de jeunes gens qui n'ont pour tout bien que des diplômes, des bras inaccoutumés au travail, une ambition excessive, des demi-lumières, et qui sont le péril de la société, en attendant qu'ils en deviennent le fléau.

La sacrée congrégation des études a porté égale-

ment toute son attention sur les périls qui environnent une jeunesse inexpérimentée au sein des grandes agglomérations universitaires, loin de la surveillance des parents. Ainsi, en permettant pour le milieu de novembre prochain l'ouverture des deux grandes universités de Rome et de Bologne, et des deux universités secondaires de Macerata et de Pérouse, elle a autorisé les familles qui craindraient pour leurs enfants les dangers si redoutables des grandes villes, à leur faire donner des leçons par des maîtres particuliers, qui seront spécialement approuvés pour cela et qui auront le privilége de conduire leurs élèves jusqu'aux grades universitaires. Ce privilége, bien entendu, n'excepte pas de l'obligation de payer la taxe annuelle.

Tels sont l'ensemble et l'esprit des dispositions que vient de promulguer la sacrée Congrégation des Etudes. Un faux libéralisme pourra les taxer de rétrogrades et d'obscurantistes; les vrais amis de la religion et de la société les trouveront inspirées par un grand esprit de sagesse, de sollicitude pour la jeunesse, et de respect pour l'autorité paternelle.

En rendant plus difficile l'accès des professions libérales, le gouvernement pontifical ne manque pas au devoir de protéger, d'encourager un juste et raisonnable développement des carrières industrielles et commerciales. Il suffit de rappeler quelques actes récents pour faire voir combien sont injustes les reproches adressés, de ce côté, à l'administration des Etats de l'Eglise. Il est bien évident que jamais on ne fera des populations romaines un peuple industriel et commerçant; le caractère, les usages, les mœurs, le climat, la situation de Rome rendent impossible cette transformation qui, du reste, serait déplorable; mais on peut améliorer les méthodes, ouvrir des écoles professionnelles, favoriser les expositions des produits des arts et de l'industrie nationale, tourner les jeunes

intelligences vers le développement du commerce et l'exploitation des richesses agricoles et minérales du pays. C'est ce que le gouvernement du saint Père accomplit avec sollicitude et avec persévérance. Ainsi l'établissement à Santa-Prisca d'une école agricole et des arts-et-métiers, à la direction de laquelle on songe à appeler des *frères* français, la création d'une commission destinée à promouvoir l'envoi à l'exposition européenne de Londres des produits les plus remarquables de l'industrie romaine; les primes données au reboisement de la campagne de Rome, et à la plantation des arbres utiles; la fondation d'une société d'encouragement, à la tête de laquelle ont bien voulu se placer Mgr Borroméo, maître de la chambre de Sa Sainteté, et le prince Chigi, pour le perfectionnement des arts mécaniques dans la capitale; enfin la création d'un ministère spécial pour le commerce, les travaux publics, l'agriculture et les arts sont autant de preuves que le gouvernement romain ne néglige rien pour ouvrir à une jeunesse ardente et pleine d'intelligence toutes les voies où son activité pourra s'employer utilement pour le bien du pays et pour son propre avancement. Il suffirait, du reste, de parcourir, en temps d'exposition, le vaste établissement de Saint-Michel, et de visiter les nombreux ateliers de toutes sortes qui y sont installés, pour se convaincre que les papes n'ont jamais négligé le progrès des arts et des métiers : gravure, sculpture, peinture, mosaïque, camée, étoffes, sellerie, chapellerie, imprimerie, menuiserie, tout est représenté dans cette immense maison, la plus grandiose peut-être, et la plus ancienne école des arts-et-métiers de tout l'univers.

Une feuille rouge demandait ironiquement, il y a quelques jours, ce que l'on faisait à Rome pour l'instruction publique et pour le développement de l'industrie. Les détails qui précèdent pourraient, je l'espère, satisfaire sa curiosité.

28 septembre.

Encore quelques nouvelles diverses.

On a placé dans le musée du Vatican une statue trouvée tout récemment dans le Transtevère, et représentant un athlète s'essuyant à l'aide d'un strigille. Cette statue, d'une conservation parfaite, est en marbre grec. On l'a établie à l'extrémité de la vaste salle qu'on appele le *Nouveau bras* du musée Chiaramonti : elle fait face aux spectateurs. Du premier coup-d'œil, on reconnaît un excellent ouvrage du ciseau grec. La justesse harmonieuse des proportions, le calme de l'attitude, la noblesse simple et exempte d'emphase du mouvement, la facilité et la grâce de l'exécution, tout révèle une des meilleures écoles. Le corps, nerveux et souple, est bien le corps d'un athlète. La vigueur des muscles, la fermeté des attaches n'empêche pas qu'il ne soit svelte, léger, élancé. Rien de mieux senti, de plus beau et de plus viril que la poitrine, les bras, le dos et les reins. On comprend que ce jeune homme, aux forces dont la nature l'a doué, joint l'adresse et la ténacité que donne l'exercice. Il vient de combattre, tous ses muscles sont en mouvement; sa poitrine est encore gonflée par les puissantes aspirations de la lutte. Les veines de son cou et de ses jambes se dessinent en vigoureuse saillie. Mais on ne rencontre ni sur son visage, ni dans sa pose un signe quelconque de fatigue. Le bras droit étendu, il fait tomber dans le fer recourbé du strigille la sueur qui en ruisselle. C'est bien là le calme et la fierté d'un vainqueur. Le défaut de cette statue, c'est l'insignifiance de la tête; elle est bien modelée, elle est bien assise, elle est fine de contours, mais elle manque d'expression et d'intelligence. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un athlète. Quand cette

statue a été trouvée, on a cru reconnaître en elle l'original, ou du moins une réplique d'un chef-d'œuvre de Lysippe. Il est certain que le visage offre un des caractère de cette école ; la ligne qui sépare le nez de la bouche est extrêmement courte. D'un autre côté, la tête offre aussi une certaine afféterie qui semblerait appartenir à une école plus moderne. Quoi qu'il en soit, c'est une magnifique statue, qui ajoute une richesse de plus au musée du Capitole, si riche déjà du Tasse, du Laocoon, de l'Apollon, de la Vénus accroupie, du Méléagre, de la Minerve Médica, et de vingt autres chef-d'œuvres. C'est une preuve bien évidente, en outre, que le sol de Rome recèle beaucoup de trésors artistiques qui ont échappé aux investigations des antiquaires. Des fouilles faites dans la partie des Thermes de Titus encore recouverte de terre, amèneraient sans doute de brillants résultats. Il serait digne de Pie IX d'attacher son nom à des découvertes de ce genre. Pie VI, Pie VII, Grégoire XVI, par la formation du musée Chiaramonti et du musée Etrusque, lui ont donné un exemple qu'il semble bien disposé à suivre.

Un triste événement a frappé notre petite colonie d'artistes français qui habite la villa Médicis. L'école des Beaux-Arts a perdu, il y a quelques jours, un jeune homme qui annonçait un mérite véritable, et qui se faisait distinguer entre tous ses caramades par son amour du travail. On se rappelle qu'au concours ouvert en 1848, et dont le sujet était une image de la république, sa figure, bien qu'encore à l'état d'ébauche, avait paru tellement supérieure aux autres, qu'il avait obtenu le titre d'élève de Rome comme par acclamation. M. Roguet s'était montré digne de cette distinction. Ses progrès étaient fort rapides, et l'on pouvait espérer qu'il parviendrait à acquérir un vrai talent. La mort a déjoué ces espérances. Son service funèbre a eu lieu à Saint-Louis-des-Français, qui renferme déjà les tombes de Claude Lorrain et de Pierre Guérin, et où repo-

sent, comme vous le savez, les restes des officiers et des soldats français morts sous les murs de Rome pendant notre expédition.

Le pape ne cesse de donner les preuves de sa vive sympathie pour la France et pour nous. Par son ordre, on s'occupe constamment du soin d'améliorer le sort de nos troupes. Nos malades sont l'objet des soins les plus attentifs. Tous nos compatriotes qui sollicitent une audience du saint Père sont accueillis avec la plus touchante affabilité. On sait que Pie IX a appelé auprès de lui, comme camérier secret, un beau-frère de M. de Montalembert, M. de Mérode. Enfin tout récemment, à propos de l'érection de trois évêchés pour les colonies, le pape a déclaré qu'il paierait lui-même à la Daterie les frais qu'entraîne cette création, et qui s'élèvent environ à 80,000 francs. C'est un présent considérable, eu égard à l'importance des revenus pontificaux. Il faut remarquer d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'une simple remise d'impôt. Le pape sera forcé de verser jusqu'au dernier centime de la somme due à la Daterie.

On doit louer le zèle avec lequel la police a poursuivi et dissipé en partie la ligue de malfaiteurs qui jetait l'épouvante dans la cité. Un très-grand nombre de voleurs ont été arrêtés.

La justice a condamné à vingt années de travaux forcés le sieur Diamala, employé à la bibliothèque Vaticane, qui avait abusé de sa position pour soustraire une grande quantité de médailles précieuses, soit par leur matière, sait par leur rareté. Ces vols, qui remontaient à deux ans et plus, furent constatés par la commission que le général Oudinot institua après notre entrée à Rome, pour examiner la situation des monuments publics, et vérifier les dommages qu'avaient pu souffrir les richesses artistiques, archéologiques et littéraires de la capitale du monde chrétien. Diamala appartient à une famille très-honorable de Rome; sa condamnation, en prouvant que des considéra-

tions personnelles ou des protections puissantes ne sauraient entraver l'action de la justice et la sévérité des lois, fera très-bon effet.

La justice romaine s'occupe aujourd'hui d'instruire et de punir les méfaits qui ont signalé l'époque révolutionnaire. La consulte vient de juger les principaux acteurs du drame sanglant qui s'est passé au mois de mai 1849, sur le pont Saint-Ange. Six ont été condamnés à la peine de mort, deux ont été condamnés aux travaux forcés, quatre ont été acquittés, quatre enfin ont été renvoyés à une autre session, parce que leur affaire n'était pas en état.

LETTRE XLII.

Une fête à l'hospice Saint-Michel. — Préparatifs pour recevoir le saint Père. — Recueillement de la foule. — Cortége du pape. — Proclamation de la béatification de Marie-Anne de Paredès et de la canonisation du père Claver.

Rome, le 8 octobre 1850

Je vous ai parlé, l'année dernière, de la fête de saint Michel, qui a eu lieu à l'hospice de ce nom; mais elle n'avait pas été, à beaucoup près, aussi brillante que cette année. Je veux vous en donner les détails, que j'ai suivis avec le plus vif intérêt.

Le saint Père arriva, à dix heures précises, dans l'établissement. De grands préparatifs avaient été faits pour le recevoir. Dans la grande cour d'entrée, des arcades de feuillage et de fleurs, des entrelacs de draperies aux couleurs pontificales, le pavé couvert de sable fin et semé de roses effeuillées; à toutes les fenêtres, de grands tapis

blancs et rouges flottant au vent, d'après la mode romaine: telle était la décoration extérieure.

A l'intérieur, les feuillages, les fleurs, les draperies avaient été pareillement prodigués, avec ce goût charmant qui distingue ici tous les apprêts de fête. On ne saurait rien imaginer, notamment, de plus brillant et de plus gracieux que l'ornementation de la grande cour entourée de portiques, qu'on pourrait appeler le cloître de cette maison. Cette cour est plantée de beaux orangers couverts de fleurs et de fruits. Elle est environnée d'arceaux d'un style sévère et grandiose. Voilà son aspect naturel; mais chaque colonne avait été ceinte de draperies aux crépines d'or; entre chaque entrecolonnement, on avait placé d'énormes vases de fleurs et des guirlandes de branchages; le sol était jonché de feuilles de lauriers, d'anémones, de dalhias et de roses.

L'église n'avait point été oubliée; de magnifiques tapisseries de haute-lice fermaient les contre-nefs. Les dalles de marbre du chœur étaient cachées sous le velours et la soie. Des tentures, disposées avec un art exquis, enveloppaient les colonnes, les tribunes et les piliers de la nef. En face de l'autel, un pliant, recouvert de velours blanc, avait été disposé pour le pape. Dans la contre-nef de gauche, derrière une barrière dorée, étaient placées les femmes infirmes et les jeunes filles de Saint-Michel; les femmes infirmes sont vêtues de noir, elles portent un voile; les jeunes filles sont habillées du costume gracieux des Transtevèrines, leur poitrine est couverte d'un large mouchoir de mousseline blanche, leur tête est ornée d'un léger bonnet de tulle, posé au sommet de la tête et entouré d'une coque de rubans. Plusieurs d'entre elles offrent ce type admirable de beauté naïve et fière qu'a immortalisé le pinceau de Raphaël; toutes sont remarquables par cet air de réserve et de distinction si naturel aux Romaines. Les enfants pauvres occupaient la tribune de l'orgue; les vieillards étaient rangés dans la contre-nef de droite.

Les fêtes religieuses ou mondaines, à Rome, ont un grand avantage sur les nôtres ; on n'y sent, en aucune façon, la gêne des consignes ni les entraves de la police. Le public, il est vrai, y est patient, poli, nullement ami du tumulte et du tapage. Jamais on n'entend, dans la foule, une parole grossière, jamais une femme n'y est insultée. Hommes du peuple et grands seigneurs se mêlent sans haine, sans jalousie, sans froissement d'amour-propre. Si un homme est assis et qu'une dame arrive, aussitôt la chaise lui est offerte et la meilleure place lui est assurée. Ces actes d'urbanité sont faits simplement, comme la chose du monde la plus naturelle. Une foule française, il faut bien le dire, est bruyante, malicieuse, taquine, et, trop souvent, inconvenante. Une foule anglaise est taciturne, ennuyée et quelque peu brutale. Une foule romaine est joyeuse sans éclat, sans clameurs et sans vacarme.

Aussi, bien qu'il y eût des invitations pour la cérémonie de Saint-Michel, bien qu'on eût donné l'ordre de ne laisser entrer que les invités, y vint à peu près qui voulut. Tous les visages connus étaient admis, parce qu'on les connaissait ; tous les visages inconnus, parce qu'on ne les connaissait pas. Les maîtres des cérémonies voyaient dans les premiers des compatriotes, et des étrangers, dans les seconds. Dignitaires de l'Eglise et dignitaires de l'armée, simples soldats et simples prêtres, touristes et hommes du peuple franchissaient facilement le seuil. Les soutanes, les habits noirs, les uniformes et les vestes étaient mêlés et confondus. On circulait partout sans obstacle, dans les corridors, dans les appartements, dans l'église ; et, malgré cette liberté d'aller et de venir, malgré ce pèle-mêle des conditions et des rangs, pas un instant de confusion, pas une minute de tumulte ; sur le passage du saint Père, le recueillement et le respect. La curiosité elle-même, la plus sauvage des passions, était soumise à un joug volontaire. Je puis le dire sans calomnier ma patrie : assurément, il n'en serait pas de même à Paris.

Le pape vint, entra tout d'abord dans l'église pour assister à la messe. Son cortége se composait de plusieurs cardinaux, des prélats, des camériers secrets revêtus de leur costume de cérémonie, d'une vingtaine de gardes-nobles et de Suisses habillés de leur pourpoint historique, dessiné, dit-on, par Michel-Ange. Le saint Père portait une robe de soie blanche, un camail de soie rouge et une calotte blanche.

Après la messe, Sa Sainteté proclama la béatification de Marie-Anne de Paredès, religieuse de Carthagène, et la canonisation de Pierre Claver, jésuite. Cette cérémonie est curieuse. Avant de prononcer sa décision, le pape entendit le plaidoyer d'un avocat de la congrégation des Rites, qui, dans ses conclusions en forme de réquisitoire, a fait connaître les résultats de l'enquête, et exposé les raisons pour et contre. Ce n'est, à proprement parler, qu'une formalité que cette cérémonie. Déjà l'affaire a été examinée avec le soin le plus minutieux dans la congrégation des Rites, et, quand elle est soumise au pape, elle est jugée. Toutefois, le simple *veto* d'un assistant suffit pour ajourner le prononcé de la sentence. Ces détails feront sourire les esprits forts du socialisme. Il ne leur faut pas tant de précautions pour choisir leurs saints.

Je me suis informé des actions qui ont valu à Marie-Anne de Paredès les honneurs de la béatification, et à Pierre Claver ceux de la canonisation; et voici ce que j'en ai appris : Marie-Anne de Paredès était une religieuse qui a consacré toute sa vie à la pratique de la charité envers les pauvres; Pierre Claver s'était voué au service des esclaves noirs des colonies; il les soignait dans leurs maladies, il les instruisait, il les consolait. Après tout, il y a peu de démocrates qui en aient fait autant pour la cause de l'humanité.

Le pape commença ensuite la visite de l'hospice de Saint-Michel. L'école des Arts-et-Métiers est installée dans

des pièces immenses et commodes, dont la propreté fait un étrange contraste avec la négligence des maisons de Rome.

Le pape se rendit de là dans les appartements de réception. Nous autres invités nous occupions une galerie pleine de sculptures antiques, des salons décorés avec un luxe de bon goût, de belles pièces ornées de tableaux et de gravures.

La collection des gravures est magnifique. On y trouve toutes les œuvres remarquables des artistes anciens et modernes. L'esprit d'exclusion est tellement étranger à ces sujets, que j'ai vu auprès de la *Cène* de Léonard de Vinci et de la *Transfiguration* de Raphaël, deux portraits de Georges Sand. Le talent de Calamatta a servi de passe-port au visage de l'auteur de *Spiridion*. Ces tableaux et ces gravures sont destinés à former le goût et à exciter l'émulation des élèves de l'établissement.

Enfin Pie IX a paru au balcon de la maison de Saint-Michel, et a donné sa bénédiction, au bruit des détonnations de l'artillerie et des acclamations populaires. C'était un magnifique spectacle. L'hospice de Saint-Michel, comme je vous l'ai dit, est placé dans une situation fort pittoresque, à l'extrémité du Transtevère, sur les bords du Tibre, en face du mont Palatin, couvert de masses de verdure et des débris gigantesques du palais des Césars. De nombreuses embarcations, chargées de nombreux spectateurs, étaient rangées sur le fleuve, vis-à-vis du balcon. La foule occupait la rive du Tibre, au pied des bâtiments de l'hospice. Cette scène avait pour cadre un site grandiose et un ciel d'une admirable pureté.

Une collation fut offerte au saint Père. Des sorbets et des gâteaux circulèrent dans les salons pour les invités. Le cardinal Tosti a une réputation de savoir-vivre et de magnificence qu'il a dignement soutenue. Ajoutons qu'un dîner avait été préparé pour tous les soldats des deux compagnies de chasseurs de Vincennes, casernés dans l'hospice de

Saint-Michel, et un banquet de trente couverts pour les officiers.

Après quelques minutes de repos, le pape passa dans le salon d'apparat, où il admit à l'honneur de la présentation les officiers, les membres du corps diplomatique, les dames présentes à la cérémonie. Il remonta ensuite en voiture pour regagner le Vatican. Aussitôt après, toutes les portes furent ouvertes, et pendant toute la journée, la population romaine visita les lieux qui avaient été honorés de la présence du souverain pontife.

Telle a été cette fête, que j'appellerai une fête de famille, et qui sera bien probablement la dernière que je verrai à Rome, car tout me laisse pressentir un prochain départ.

LETTRE XLIII.

Exécution de six meurtriers. — Mesures prises pour éviter les erreurs de la justice humaine. — Circonstances horribles du crime des condamnés; leurs derniers instants. — Clémence du saint Père dans une autre cause. — Départ du 22e léger. — Adieux à Rome.

Rome, le 15 octobre 1850.

Les meurtriers du pont Saint-Ange ont été fusillés il y a quelques jours, sur la place *della Bocca della Verità*, dans le quartier du Velabre. Depuis huit jours, on savait que le gouvernement pontifical était résolu à faire exécuter l'arrêt rendu par la consulte contre les auteurs de ce crime odieux. Mais la sentence était soumise à Pie IX, et ce n'a été qu'après un examen personnel de toutes les pièces du procès, que, faisant violence à la bonté de son cœur, le pape à consenti à la ratifier.

Il faut que je vous donne, à l'occasion de ce jugement et de l'exécution qui l'a suivi, quelques détails qui compléteront ce que je vous ai dit ailleurs sur ce sujet. A Rome, les condamnations à mort ne peuvent être exécutoires que sous plusieurs conditions, qui ont pour but d'éviter toutes les erreurs de la justice humaine. Il faut d'abord qu'elles soient prononcées à l'unanimité des voix par la chambre de la consulte, chargée de juger le procès. Si l'unanimité n'a pas été obtenue, la cause est renvoyée devant les deux chambres réunies. Quand le procès a suivi cette filière, qui offre, comme on le voit, de sérieuses garanties aux accusés, la décision est déférée à l'approbation du souverain pontife. Or il est de règle, depuis long-temps, qu'en pareil cas le saint Père ne se contente pas d'un rapport fait par un jurisconsulte ou par un prélat. Non-seulement il demande l'avis de ses ministres et de quelques légistes distingués, mais il voit encore par lui-même ; il lit les interrogatoires, il étudie les déclarations des témoins, et il ne se décide qu'après avoir rassuré sa conscience par les plus minutieuses précautions.

Pie IX n'avait jamais signé aucune condamnation à mort jusqu'à son retour à Rome. Depuis lors, pas un condamné politique n'a été exécuté. Les meurtriers du pont Saint-Ange se sont rendus coupables d'un des actes les plus atroces qui aient souillé l'existence de la république romaine. Leur juste châtiment était d'autant plus indispensable, que jusqu'à présent l'impunité semblait acquise aux plus grands coupables.

La sentence rendue contre les meurtriers du pont Saint-Ange a été affichée sur les murs de Rome. Elle rapporte les circonstances principales du crime, d'après les aveux de quelques-uns des accusés et la déclaration des nombreux témoins entendus dans l'instruction et aux débats. Je vais vous raconter cette sanglante tragédie : c'est une des pages de l'histoire de la république romaine. Pour

prouver que la France a servi la cause de la civilisation et de la liberté, en mettant fin à ce régime d'anarchie et de charlatanisme, il suffit de faire connaître de pareils faits..

Le 2 mai 1849, des soldats de la république romaine buvaient dans un cabaret hors des portes de Saint-Jean-de-Latran ; les uns étaient d'anciens carabiniers des troupes papales, d'autres faisaient partie des corps francs ; le plus influent de la bande, nommé Giacomo Giardini, appartenait au corps des volontaires enrôlés sous le commandement du poète Masi, improvisé tout récemment colonel. L'un d'eux affirma que dans les vignes voisines se cachaient des jésuites déguisés. Aussitôt, échauffés par le vin, les plus ardents se levèrent; et, sous la conduite de Giardini, sortirent tumultueusement du cabaret. Près de là se trouvait la vigne de Vincenzo Arcangeli, affermée à un vigneron du nom de Giovanni Renzaglia. Renzaglia demeurait avec ses deux neveux, Joseph Renzaglia et Joseph Cozzatelli, son garçon de travail, Louis Morelli, et sa belle-fille, encore enfant. C'était une famille pauvre et laborieuse, environnée d'estime, et parfaitement étrangère aux événements du jour. Au moment de l'invasion des soldats républicains, outre ses parents et son domestique, Renzaglia avait reçu la visite d'un fermier de ses amis, Philippe Zucchini, et d'un employé des travaux du chemin de fer, Laurent Imberti. De plus, il s'était fait aider par un ouvrier, Sabbatucci.

Giardini entre dans la maison, le sabre à la main, suivi de sa bande. Avant qu'un mot d'explication ait été prononcé, quatre des personnes présentes, Morelli, Sabatucci, Zucchini et Imberti sont blessés plus ou moins grièvement à coup de baïonnettes. Ces furieux s'acharnèrent sur Imberti, Piémontais d'origine, et qu'à son accent ils soutenaient être un Français. Au cri de ces malheureux, les voisins accourent. On cherche à calmer Giardini et les siens. Enfin ils paraissent comprendre qu'ils se sont

trompés. Ils font venir une charrette, et les quatre blessés sont conduits à l'hôpital Saint-Jean, pour y recevoir des soins.

Cet acte de brigandage ne fut nullement puni par les chefs militaires des individus qui y avaient pris part. Aussi, le lendemain, revinrent-ils plus nombreux à la vigne habitée par Renzaglia. Giardini était toujours leur chef. Dès qu'ils se présentèrent à la porte de la vigne en poussant des cris, l'infortuné Renzaglia parut sur le seuil. Giardini, lui déchargeant presque à bout portant son fusil dans le visage, le renversa raide mort. La balle avait pénétré dans la bouche, et Renzaglia n'avait pas poussé un cri. La bande envahit aussitôt la maison. Ses deux neveux et son garçon de service, Louis Morelli, qui n'avait été blessé que légèrement la veille, et qui venait de quitter l'hôpital Saint-Jean, furent arrêtés et garottés avec des cordes. Un peu embarrassé de son crime, Giardini proposa à ses compagnons de tirer en l'air plusieurs coups de feu, afin de faire croire qu'ils avaient rencontré de la résistance, et que Renzaglia avait été tué dans un conflit. Il les engagea en même temps à dire que les trois pauvres paysans étaient des Jésuites déguisés, afin de s'assurer l'impunité en excitant le ressentiment populaire. Ce plan ne fut que trop fidèlement exécuté.

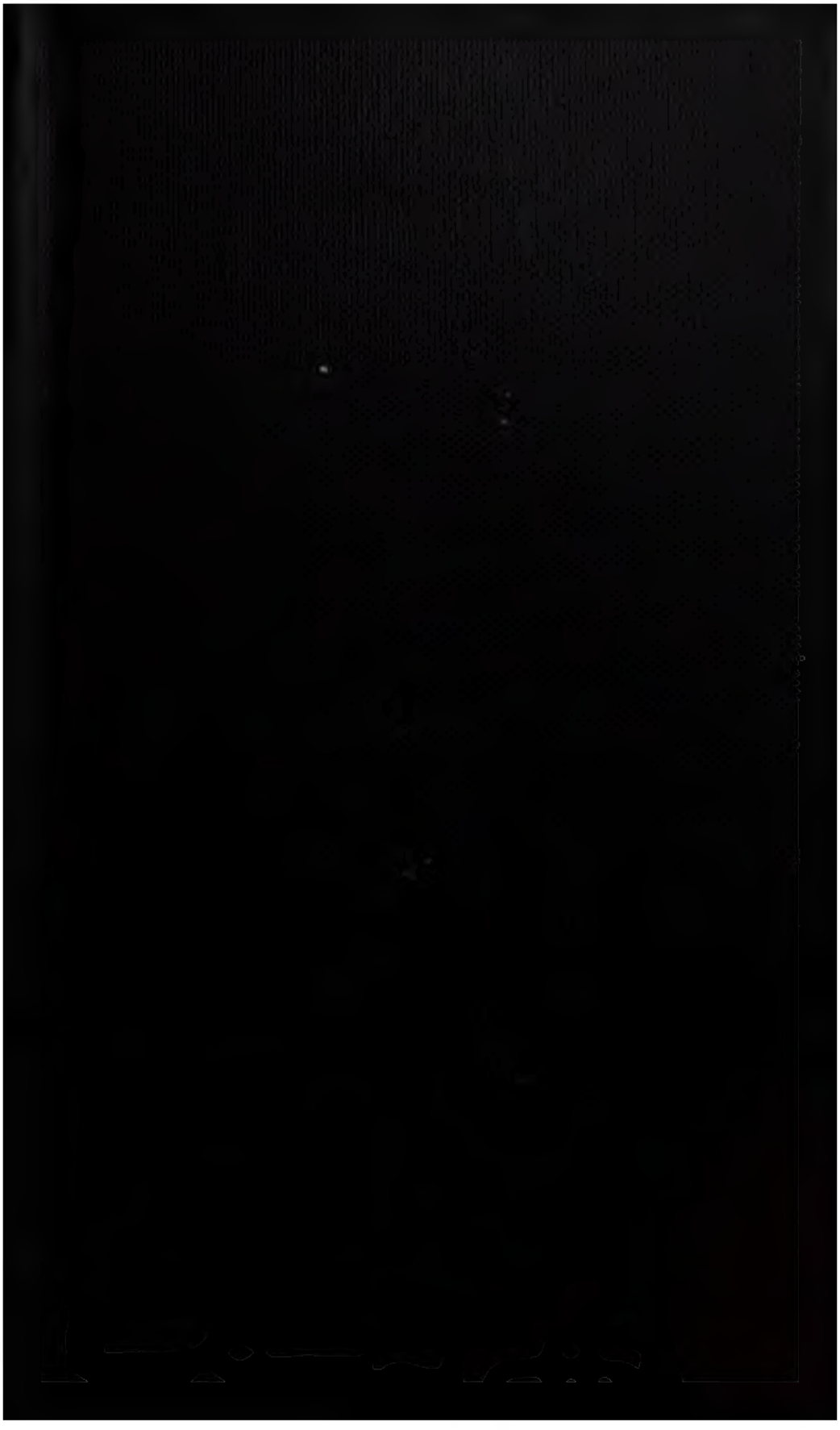
Les trois vignerons furent conduits sur la place Saint-Jean-de-Latran. Ceux qui les conduisaient criaient qu'ils venaient d'arrêter des Jésuites déguisés qui avaient fait feu sur eux et qui avaient tué deux carabiniers. A l'appui de cette fable, ils montraient un certificat de la paroisse de Saint-Jean, qui n'était autre chose que le laissez-passer à l'aide duquel Renzaglia se faisait ouvrir la porte, un crucifix pris dans sa maison, et trois fusils de chasse qu'ils s'étaient appropriés dans leur première perquisition. Arrivés sur la place Saint-Jean, ils se mirent en devoir de fusiller les trois vignerons, non sans avoir fouillé

dans leurs poches, et s'être partagé les dix-huit paoli (9 francs 50 centimes) qu'ils y avaient trouvés. Au moment où les trois paysans allaient périr, passa à cheval le médecin Joseph Galetti, dont on avait fait un général des carabiniers, qui, après avoir appris ce qui se passait, ordonna de les mener en prison, promettant que le conseil de guerre en ferait justice le lendemain.

La bande de Giardini condui sit alors les trois malheureux par la route du Colysée, par les rues du Corso et de Ripetta, jusqu'à la place Sainte-Appollinaire, près de la place Navone. Là, il fut question de nouveau de les fusiller. On les fît mettre à genoux. Mais quelques passans firent remarquer que la décharge d'armes à feu pouvaient avoir des conséquences dangereùses dans un quartier si populeux, et le cortége reprit sa marche, se dirigeant alors vers le pont Saint-Ange; cette marche, qui dura près de deux heures, fut pour les neveux de Renzaglia et pour son domestique, une longue agonie. Ils étaient tellement hébêtés par la terreur, par les coups, par les injures, qu'après avoir protesté contre l'imputation d'être des Jésuites, coupables d'avoir tué deux militaires, ils suivaient machinalement, et sans dire un mot, l'impulsion de leurs bourreaux, qui vociféraient autour d'eux. Pâles, défigurés, la face inondée de sueur et de sang, ils n'étaient plus qu'un instrument inerte entre les mains de leurs meurtriers.

Enfin cette bande, grossie des flots de la plus vile populace, parvint à la place qui précède le pont Saint-Ange. C'est là que les trois vignerons trouvèrent le terme de cet interminable supplice. Percés de coups de sabre, de baïonnette et de stylet, on les vit, dans leurs dernières convulsions, s'attacher aux bras de leurs assassins et s'efforcer de leur échapper. Ils tombèrent privés de vie. La rage des meurtriers n'était pas satisfaite. Ces cadavres insensibles furent criblés de blessures. Parmi ceux

huit heures et demie, ils sont arrivés au lieu du supplice. Chacun d'eux était placé dans une charrette, le dos tourné à la place de l'exécution. Des religieux, placés à leur côté, les exhortaient, le crucifix à la main. Six poteliers de bois avaient été disposés le long du mur qui fait suite à l'église de Sainte-Marie-in-Cosmedin. Cinq des condamnés ont manifesté le plus profond repentir. Ils ont avoué leur crime, ils se sont confessés, et ont reçu les sacrements. Un seul, le nommé Quagliacini, a persisté dans son endurcissement. Les six condamnés ont été fusillés par un peloton de troupes romaines. C'est aussi la cavalerie pontificale et la troupe de ligne romaine qui ont présidé à cette exécution. Les troupes françaises n'y ont pris aucune part. Elles avaient été consignées par mesure de précaution ; mais aucun incident n'a troublé la tranquillité publique. Cet acte de justice a paru produire sur la population une impression profonde et salutaire.

18 octobre.

Puisque je suis sur le chapitre des condamnations et exécutions de la justice humaine, j'aime à vous apprendre que le pape vient de donner une preuve nouvelle de la clémence et de la magnanimité de son cœur. Il a commué en la peine des travaux forcés à perpétuité la peine capitale prononcée contre les auteurs de la tentative d'assassinat dont le colonel Nardoni avait failli être victime. Je ne sais si je vous ai parlé de cet odieux attentat. Le 19 juillet dernier, le colonel Nardoni, qui, comme chef de la police romaine, s'était attiré la haine des démagogues, fut brusquement assailli, rue de *l'Abatte-Luigi*, par un